



**HAL**  
open science

# Finir l'adolescence, devenir adulte : de la rêverie au projet : Approche psychodynamique et projective

Simruy Ikiz

► **To cite this version:**

Simruy Ikiz. Finir l'adolescence, devenir adulte : de la rêverie au projet : Approche psychodynamique et projective. Psychologie. Université Paris-Nord - Paris XIII, 2020. Français. NNT : 2020PA131025 . tel-03356362

**HAL Id: tel-03356362**

**<https://theses.hal.science/tel-03356362>**

Submitted on 28 Sep 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie  
(UTRPP) & Ecole Doctorale Erasme



**Thèse de doctorat  
de l'Université Sorbonne Paris Nord**  
Spécialité : Psychologie Clinique

Présentée par Simruy IKIZ

**Finir l'adolescence, Devenir Adulte :  
De la rêverie au projet,  
Approche psychodynamique et projective**

**Sous la direction du Professeur Florian Houssier,**

**Soutenance prévue le 22 octobre 2020**

**Devant le jury composé de**

**Houssier Florian, Professeur, Université Sorbonne Paris Nord, Directeur de thèse**

**Bernateau Isée, Professeure, Université Paris Diderot**

**Chagnon Jean-Yves, Professeur, Université Sorbonne Paris Nord, Président du Jury**

**Givre Philippe, Maître de Conférences-HDR, Université Paris Diderot, Rapporteur**

**Pheulpin Marie-Christine, Maître de Conférences-HDR, Université Sorbonne Paris Nord**

**Ravit Magali, Professeure, Université Lumière Lyon 2, Rapporteur**

*« A dream you dream alone is only a dream. A dream you dream together is reality. »*

*John Lennon*

*« Rêver seul ne reste qu'un rêve. Rêver ensemble devient la réalité. »*

*John Lennon*

## Résumé

Cette recherche universitaire, menée auprès d'une population tout-venant de jeunes adultes âgés de 18 à 25 ans, explore le rôle de la capacité de rêverie dans le travail psychique de la fin de l'adolescence. Pour les chercheurs, le processus de fin de l'adolescence serait repérable à travers l'appropriation subjective d'un « projet adulte » élaboré grâce à la capacité de rêverie. Le « projet adulte » est introduit dans cette recherche en tant que concept intermédiaire : au carrefour de la réalité interne et externe, et prend en compte l'importance des facteurs sociétaux et environnementaux et les choix du jeune adulte à la fin de l'adolescence. En effet, à ce moment-là, les réalités externe et sociale prennent davantage de place dans l'économie du jeune adulte, surtout en ce qui concerne la sphère sexuelle. Pour que le « projet adulte » puisse s'installer dans le psychisme du sujet en tant que conviction de la vérité lui procurant un sentiment d'authenticité et de spontanéité de ses pensées, de ses actes et de ses désirs, il est indispensable qu'il puisse être élaboré par la capacité de rêverie du sujet. Cette élaboration permet au jeune adulte d'instaurer son projet dans un double ancrage lui permettant de contenir une réserve d'illusions nécessaires qui sous-tendent la vie du sujet et qui nourrissent ses réalisations, par essence limitées à cause de l'intégration du principe de réalité. Cependant, l'accès à la capacité de rêverie et le remaniement du projet adulte dépendent de plusieurs facteurs qui vont de pair avec le bon déroulement du processus adolescent : le rétablissement de la double limite, l'accès aux capacités figuratives et régressives ainsi qu'au fonctionnement intermédiaire, la reprise fonctionnelle du refoulement, l'accès à la passivité et l'intégration du travail du féminin. C'est donc pour cette raison que le « projet adulte » ne peut être élaboré par la capacité de rêverie qu'à la fin de l'adolescence. Nous avons opté pour une méthodologie qualitative et projective qui s'inscrit dans un référentiel psychanalytique. Vingt-trois sujets ont passé notre protocole de recherche qui se compose d'un entretien semi-structuré ainsi que de deux tests projectifs (le Rorschach et le T.A.T.). Les résultats mettent en avant une difficulté chez la totalité de nos sujets à accéder à des relations objectales investies dans la dimension génitale – la nouveauté adolescente – avec un autre perçu et investi dans sa complémentarité, ainsi que des instabilités au niveau de la stabilisation de l'identité sexuée. Cependant, malgré la persistance de certains conflits et le non-aboutissement de certains processus centraux au processus

adolescent, nous avons constaté des différences importantes entre nos sujets. Etudier ces différences nous a permis d'observer le rôle de la capacité de rêverie, qui est fortement dépendante des limites intrapsychiques et des capacités régressives, dans le passage de l'adolescence à l'âge adulte.

**Mots-clés :** fin de l'adolescence, devenir adulte, capacité de rêverie, projet adulte, figurabilité, double-limite, refoulement, féminin, psychologie projective.

## **Abstract**

This academic research, conducted with a population of young adults aged between 18 and 25, explores the role of the capacity for reverie in the psychic work at the end of adolescence. According to researchers, the end of adolescence's process would be identifiable through the subjective appropriation of an "adult project" developed as a result of the capacity for reverie. The "adult project", which is not a psychoanalytical concept, is introduced in this research as an intermediate concept at the crossroads of internal and external reality, taking into account the importance of societal and environmental factors and the choices made by young adults in their late adolescence. Indeed, at the end of adolescence, external and social realities take on more importance in the young adult's economy, especially in the sexual sphere. However, in order for the "adult project" to take root in the subject's psyche as a conviction of truth that provides a sense of authenticity and spontaneity in his/her thoughts, actions and desires, it must be developed through the subject's capacity for reverie. This elaboration enables the young adult to establish his project in a double anchorage allowing him to contain a reserve of necessary illusions which underlie the subject's life and which nourish his realizations, limited in essence because of the integration of the principle of reality. In the light of the daydreams and the unconscious desire they contain, the project makes it possible to create a future time that may potentially be a source of satisfaction. However, access to the capacity for reverie and the reshaping of the adult project depend on several factors, which go hand in hand with the smooth running of the adolescent process: the re-establishment of the double limit, the access to figurative and regressive capacities as well as to intermediate functioning, the functional resumption of repression, the access to passivity and the integration of *the travail du féminin*. That is the reason why the "adult project" can only be elaborated by the capacity to daydream at the end of adolescence. We have opted for a qualitative and projective methodology with a psychoanalytical frame of reference. Twenty-three subjects passed our research protocol which consists of a semi-structured interview and two projective tests (the Rorschach and the T.A.T.). The results highlight a difficulty in all of our subjects to access object relations invested in the genital dimension - the adolescent novelty - with the other perceived and invested in his/her complementarity, as well as instabilities in the stabilization of gendered identity. However, in spite of the

persistence of some conflicts and the failure to complete some central processes of the adolescent process, we found significant differences between our subjects. Studying these differences has allowed us to observe the role of the capacity for reverie, which is strongly dependent on intrapsychic limits and regressive capacities, in the transition from adolescence to adulthood.

**Keywords:** end of the adolescence, becoming adult, capacity for reverie, adult project, figurability, double limit, repression, feminine, projective psychology.

*Je dédie ce manuscrit à ma grand-mère, mon partenaire de jeu, qui m'a élevée avec sa grande imagination,*

*à ma mère, qui m'a transmis sa passion pour la psychanalyse, je la remercie de tout mon cœur pour son écoute et son infini soutien,*

*à mon père, qui m'a transmis sa passion pour le sport, laquelle m'a permis de cadrer ma routine de l'écriture, je le remercie de tout mon cœur pour son soutien sans faille.*



## REMERCIEMENTS

Arrivé à la fin de la rédaction de cette thèse, je souhaite, en premier lieu, remercier chaleureusement mon directeur de thèse, le Professeur Florian Houssier, pour la confiance qu'il m'a accordée en acceptant de diriger mon travail, ainsi que pour ses conseils précieux et avisés. Je tiens également à le remercier de m'avoir toujours encouragée à faire partie de recherches, à me former davantage ou encore à rédiger des articles scientifiques, pour lesquels il m'a toujours offert son aide. J'ai ainsi pu apprendre le métier de chercheuse, qui est devenu une passion. Enfin, grâce à sa bienveillance et à sa disponibilité, j'ai réussi à terminer ce travail dans le temps imparti, en gardant le même enthousiasme pour mon sujet que celui que j'avais au premier jour.

Je remercie Madame Isée Bernateau, Monsieur Jean-Yves Chagnon, Monsieur Philippe Givre, Madame Marie-Christine Pheulpin et Madame Magali Ravit d'avoir accepté de faire partie de mon jury de thèse.

Je remercie vivement mon comité de suivi, Monsieur Michael Chocron, Madame Marie-Christine Pheulpin, Monsieur Benoît Verdon, de m'avoir suivie pendant ces trois ans et de m'avoir offert leur guidance dans ce travail. Je souhaite également remercier Monsieur Benoît Verdon de m'avoir conseillée les deux personnes cruciales pour la réalisation de ce travail : le Professeur Florian Houssier, pour l'encadrement de mon travail, et Madame Nicole Duplant, pour la supervision de mes protocoles de recherche projective. Je remercie chaleureusement Madame Nicole Duplant qui m'a apporté une grande aide pour le travail d'analyse de mes protocoles de recherche.

Je tiens également à remercier Madame Sophie de Mijolla-Mellor d'avoir partagé avec moi son expérience et ses réflexions, ainsi que ses relectures et ses conseils sur mon sujet de thèse. Je remercie également Pablo Bergami de m'avoir adressé de nombreux jeunes adultes pour participer à ma recherche.

Je remercie vivement Madame Anne-Claire Rivière d'avoir accepté de me relire tout au long de mon travail de rédaction. Ses relectures m'ont permis de clarifier mes pensées et d'apprendre, au cours de ce travail, à mieux les mettre en mots.

Je remercie Monsieur Jean-Louis Benoît et Pierre Benoît de m'avoir permis d'utiliser leur bureau pendant les week-ends pour que je puisse recevoir les jeunes adultes pour ma recherche. Un grand merci aux jeunes adultes qui ont bien voulu participer à cette recherche ; sans eux, elle n'aurait pas pu voir le jour.

Enfin, je remercie chaleureusement mes amis pour leur soutien lors de ce travail.

|                          |          |
|--------------------------|----------|
| <b>INTRODUCTION.....</b> | <b>1</b> |
|--------------------------|----------|

|  |          |
|--|----------|
| <b>PREMIERE PARTIE : DEVENIR ADULTE, FINIR L'ADOLESCENCE :<br/>QUEL PROCESSUS ?.....</b> | <b>5</b> |
|--|----------|

|  |           |
|--|-----------|
| <b>Chapitre 1 : Le processus adolescent : les principaux conflits de la fin de l'adolescence .....</b> | <b>12</b> |
|--|-----------|

|   |    |
|---|----|
| A. Les identifications sexuées et les remaniements surmoïques .....                           | 13 |
| L'adolescence entre identité et identification : le désengagement des objets infantiles ..... | 13 |
| La désidéalisée du parent homosexuel .....  | 17 |
| Le travail de subjectivation et de symbolisation à l'adolescence .....                        | 20 |
| B. Le travail du féminin et la relation d'objets amoureux .....                               | 24 |
| Le couple organisateur activité-passivité.....  | 24 |
| Le travail du féminin .....   | 27 |
| Le rôle de la passivité au sein des relations objectales .....                                | 30 |
| L'adolescence et le féminin érotique .....  | 33 |
| La passivité et le féminin pur.....   | 36 |
| C. Synthèse du premier chapitre.....  | 38 |

|   |           |
|---|-----------|
| <b>Chapitre 2 : La fin de l'adolescence : revue de la littérature francophone et anglophone .....</b> | <b>41</b> |
|---|-----------|

|  |    |
|--|----|
| Entre la réalité externe et la rêverie .....   | 42 |
| L'environnement : la temporalité, le roc de sociologie et le roc de l'idéologie..... | 47 |
| Le point de vue économique et le trauma .....  | 53 |
| La seconde latence.....  | 55 |
| Entre identité et identification.....  | 57 |
| Un travail de deuil ?.....   | 61 |
| Le travail de désensualisation chez la jeune femme et le jeune homme .....           | 65 |
| La place de l'objet dans le devenir adulte.....                                      | 68 |

|   |           |
|---|-----------|
| <b>Chapitre 3 : La rêverie et l'adolescence .....</b> | <b>73</b> |
|---|-----------|

|  |    |
|--|----|
| A. Les acquis de la période de latence : du plaisir de la rêverie à la phobie du fonctionnement..... | 73 |
| B. Les rêveries adolescentes.....  | 75 |
| Refus de la réalité : lecture critique .....   | 76 |
| L'intégration du corps sexué .....   | 80 |
| L'investissement objectal : l'adolescence et les images .....  | 86 |

|   |           |
|---|-----------|
| <b>DEUXIEME PARTIE : CONSTRUCTION THEORIQUE DE LA<br/>PROBLEMATIQUE DE RECHERCHE : DE LA REVERIE AU PROJET<br/>ADULTE .....</b> | <b>90</b> |
|---|-----------|

|  |           |
|--|-----------|
| <b>Chapitre 1 : Le rêve diurne et la capacité de rêverie .....</b> | <b>90</b> |
|--|-----------|

|   |            |
|---|------------|
| A. La rêverie et S. Freud : quelle est la place de la rêverie dans l'œuvre freudienne ? ..... | 91         |
| B. La capacité de rêverie postfreudienne.....   | 96         |
| Retrait pathologique .....  | 97         |
| L'espace de rêverie comme aire transitionnelle.....   | 100        |
| La fantasmatisation .....   | 104        |
| La créativité primaire.....   | 106        |
| L'espace de la rêverie et les éléments féminins purs .....                                    | 108        |
| La structure encadrante et l'hallucination négative .....                                     | 110        |
| La double limite.....   | 111        |
| La capacité de rêverie maternelle .....   | 114        |
| Les différences et les points de communication dans la théorie freudienne et bionnienne.....  | 118        |
| La figurabilité psychique .....   | 119        |
| <b>Chapitre 2 : De la rêverie au projet, le concept du « projet adulte ».....</b>             | <b>124</b> |
| A. Introduction du concept de « projet adulte » .....   | 124        |
| Le projet identificatoire .....   | 126        |
| Le projet d'immortalité.....  | 130        |
| B. Formulation de la problématique de recherche : définition du projet adulte .....           | 133        |
| <b>Chapitre 3 : Synthèse de la partie théorique.....</b>                                      | <b>136</b> |
| <br>  |            |
| <b>TROISIEME PARTIE : METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE.....</b>                                   | <b>138</b> |
| <br>  |            |
| <b>Chapitre 1 : Formulation des hypothèses.....</b>   | <b>138</b> |
| A. Hypothèse principale .....   | 138        |
| B. Hypothèse secondaire n°1.....  | 139        |
| C. Hypothèse secondaire n°2.....  | 141        |
| <br>  |            |
| <b>Chapitre 2 : Construction de la recherche.....</b>   | <b>143</b> |
| A. Méthodologie de la recherche.....  | 143        |
| Le choix du sujet de la thèse .....   | 143        |
| Le cadre général de la recherche.....   | 145        |
| La population.....  | 148        |
| Le recrutement des sujets et le déroulement du protocole de recherche .....                   | 149        |
| B. Les limites méthodologiques .....  | 151        |
| Discussion du processus de recrutement et de la population .....                              | 151        |
| Le déroulement du protocole de recherche .....  | 152        |
| La position de la chercheuse .....  | 154        |
| C. Opérationnalisation des hypothèses .....   | 156        |
| L'outil de recherche : entretien semi-directif et méthodes projectives .....                  | 156        |
| Opérationnalisation de la première hypothèse .....  | 160        |

|  |            |
|--|------------|
| Opérationnalisation de la deuxième hypothèse.....                                      | 167        |
| Opérationnalisation de la troisième hypothèse .....                                    | 170        |
| <b>Chapitre 3 : Analyse du matériel clinique à partir du champ des hypothèses.....</b> | <b>175</b> |
| A. L'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie.....                      | 176        |
| Les cas les plus significatifs .....   | 176        |
| Chloé, la cassure et la déception .....  | 176        |
| Cécile, une adolescence facile .....   | 180        |
| Jérôme, le processus de différenciation et le deuil.....                               | 184        |
| Charles, une limace sans coquille .....  | 188        |
| Suite des cas de notre protocole de recherche .....                                    | 191        |
| Manon, les vœux œdipiens et la difficulté de régression .....                          | 191        |
| Ashley, le renoncement et l'adultité .....   | 195        |
| Paulette, le projet adulte narcissique.....  | 198        |
| Clara, les doutes et le « projet adulte » .....  | 202        |
| Anthony, les hommes et les araignées .....   | 205        |
| Alex, de brusques changements.....   | 209        |
| Gaston, faire des choix.....   | 213        |
| Wilfried, le secret de famille.....  | 217        |
| B. La capacité de rêverie et la reprise fonctionnelle du refoulement.....              | 222        |
| Les cas les plus significatifs .....   | 222        |
| Chloé, l'intrusion et l'éloignement .....  | 222        |
| Cécile, un endroit génial .....  | 225        |
| Jérôme, le projet adulte et l'Œdipe négatif .....                                      | 228        |
| Charles, la vie et la mort .....   | 232        |
| La suite des cas de notre protocole de recherche .....                                 | 234        |
| Manon, la toute-puissance du désir.....  | 234        |
| Ashley, les fantasmes de bisexualité et le refoulement .....                           | 237        |
| Paulette, le clivage et les rêveries .....   | 240        |
| Clara, être perdue .....   | 242        |
| Anthony, le père Noël et la méfiance.....  | 245        |
| Alex, un homme sans souvenirs.....   | 247        |
| Gaston, un vol plané .....   | 250        |
| Wilfried, le père intouchable.....   | 254        |
| C. L'accès à la passivité et le lien aux imagos parentales .....                       | 257        |
| Les cas les plus significatifs .....   | 257        |
| Chloé, l'objet d'étayage, l'objet d'amour .....  | 257        |
| Cécile, entre la liberté et la persécution .....                                       | 260        |
| Jérôme, l'identité sexuée et les motions agressives .....                              | 264        |
| Charles, l'homme en fumée .....  | 269        |
| Suite des cas de notre protocole de recherche .....                                    | 273        |

|  |            |
|--|------------|
| Manon, la difficulté d'accès à la passivité et l'Œdipe négatif.....          | 273        |
| Ashley, les fantasmes de bisexualité et la difficulté de contenance .....    | 277        |
| Paulette, le processus de différenciation et les rêveries amoureuses.....    | 279        |
| Clara, angoisse et soumission .....  | 283        |
| Anthony, rien de très palpitant.....   | 286        |
| Alex, un homme sans affect.....  | 291        |
| Gaston, la timidité et les rêveries .....                                    | 295        |
| Wilfried, l'absence de la mère .....   | 299        |
| <b>Chapitre 4 : Discussion du matériel clinique .....</b>                    | <b>303</b> |
| A. Analyse transversale du matériel clinique .....                           | 303        |
| Le projet adulte et la capacité de rêverie .....                             | 304        |
| Refouler pour rêver ? .....  | 308        |
| Rêver avec l'autre, rêver pour l'autre ? .....                               | 311        |
| B. La clinique face aux théories actuelles de l'adolescence .....            | 318        |
| Les relations objectales et la stabilité des identifications sexuelles ..... | 318        |
| La différence entre les hommes et les femmes .....                           | 322        |
| Devenir adulte : quel sens donner ? .....                                    | 324        |
| Les rêveries entre l'adolescence et l'âge adulte.....                        | 327        |
| C. Synthèse de la discussion théorico-clinique.....                          | 331        |
| <b>CONCLUSION.....</b>   | <b>333</b> |
| <b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>  | <b>342</b> |

## INTRODUCTION

La société actuelle fait face à une nouvelle catégorie sociale depuis déjà un certain temps : les jeunes adultes, âgés entre 18 et 25 ans. Nous trouvons dans la littérature psychanalytique francophone des termes variés qui soulignent les nombreuses différences de points de vue : post-adolescence, adulescence, adultité, adolescence tardive, les adolescents interminables, les adolescents éternels. Cette diversité terminologique n'a-t-elle pas son origine dans une absence de clarification quant à ce que la fin de l'adolescence et le sens du « devenir adulte » représentent ?

En effet, la notion de fin de l'adolescence et le sens que nous attribuons au devenir adulte peuvent varier d'une culture à l'autre, mais également d'une époque à l'autre. Le phénomène de disparition des rites de passage, qui a été grandement étudié par les théoriciens de l'adolescence<sup>1</sup>, ne fait pas uniquement vaciller les limites de la période de l'adolescence mais rend également difficile pour les adolescents le fait de trouver un sens au devenir adulte.

Dans notre culture hypermoderne qui valorise la surconsommation et les sources de satisfaction narcissique, nous avons été sensible au discours de notre société qui reflète la difficulté des adolescents à entrer dans « la vie adulte ». Ce discours a davantage tendance à prolonger cette catégorie d'âge jusqu'aux trente ans ou plus, au lieu d'essayer de comprendre et de faire de la place à la nouvelle génération. Dans ce contexte, nous avons également trouvé de nombreux travaux, que nous avons étudiés au sein de notre revue de la littérature, qui traitent de l'adolescence dite interminable. Hors des paramètres sociaux, certes très intéressants mais en dehors de notre positionnement épistémologique, la fin de l'adolescence nous fait surtout nous questionner sur la nature du processus adolescent à partir de sa place psychique et de son élaboration au sein des dynamiques internes de l'adolescent. Suite à notre revue de la littérature, il nous a semblé important de repenser la fin de l'adolescence à partir d'indicateurs internes et psychodynamiques. Ainsi, nous pouvons réfléchir aux cas où le processus adolescent se trouve entravé, sans avoir à catégoriser les jeunes adultes en difficulté d'adolescents éternels. Toutefois, en dehors d'une approche sociologique, le rôle que joue l'environnement demeure très important pour penser à la fin de l'adolescence. C'est pour cette raison

---

<sup>1</sup> P. Gutton, R. Cahn, F. Richard et ainsi de suite...

que nous avons travaillé avec plusieurs concepts, la capacité de rêverie et le « projet adulte », qui s'articulent et mettent en tension les réalités interne et externe du jeune adulte, en appuyant sur les capacités transitionnelles de ce dernier.

Dans cette recherche, nous considérons l'adolescence en tant que processus et non comme un stade de développement avec un début et une fin précise. En effet, situer les conflits les plus centraux du processus adolescent, comme le travail du féminin ou le lien au parent du même sexe, ou encore le processus de subjectivation, en tant qu'indicateurs de la fin de l'adolescence, rend la notion d'adultité quelque peu idéale et difficilement atteignable. Il nous semble peu utile de vouloir définir de catégories distinctes comme *adolescence*, *post-adolescence* ou encore *adultité*. Situer des catégories développementales nécessite en effet d'instaurer des conditions d'accès, comme la résolution des conflits principaux du processus adolescent. Cependant, il s'agit de conflits qui demeurent actifs toute la vie de l'homme et qui sont sujets à divers remaniements lors des événements importants de la vie. Ce travail de thèse a donc pour point de départ nos questionnements sur le sens de la fin de l'adolescence et le devenir adulte, à la lumière du processus adolescent.

Notre hypothèse de départ s'est construite à partir du premier projet adulte dont rêve l'enfant concernant tous les désirs qu'il ne peut satisfaire à l'instant T et qu'il projette sur son avenir. Nous avons alors proposé le concept de « projet adulte », dans la lignée du continuum instauré par Freud (Freud, 1908e) entre les jeux d'enfant et les rêveries adolescentes. Notre idée de départ, ainsi que notre hypothèse principale, était de penser la fin de l'adolescence à partir de l'élaboration du « projet adulte » par la capacité de rêverie du sujet. Le projet adulte, une fois approprié subjectivement par la capacité de rêverie du sujet, pourrait donner sens aux choix du sujet.

Situer les notions de « projet adulte » et de capacité de rêverie, au sens freudien et bionnien, au centre du travail de la fin de l'adolescence, nous a permis d'étudier ce moment comme un processus et non comme un aboutissement du processus adolescent, qui demeure inscrit dans la psyché de chacun comme une nouveauté irréversible : l'inscription de l'autre complémentaire et la sexualité génitale. Pour nous, il ne s'agit nullement d'un stade supplémentaire et développemental mais d'une position lors de laquelle se remanie le projet adulte.



C'est la raison pour laquelle que nous n'avons pas adhéré à des termes comme « post-adolescence » ou « adolescence tardive » ; nous avons choisi de penser la fin de l'adolescence au sein même du processus adolescent.

De plus, utiliser la notion de rêverie nous a également permis d'instaurer un lien privilégié entre l'infantile et le devenir adulte, tout en gardant la nouveauté adolescente au centre de notre réflexion. En effet, l'infantile et le pubertaire constituent les deux voies cruciales qui traversent le devenir adulte. Il nous semble important de souligner dès maintenant notre position : d'une part, nous acceptons que le processus adolescent ne constitue pas une simple relecture ou un simple après-coup de l'infantile ; il inscrit une nouveauté, la sexualité génitale, au sein du fonctionnement psychique du sujet. D'autre part, nous pensons que l'avènement de la puberté et l'inscription du processus adolescent dans le fonctionnement psychique du sujet ne doivent en aucun cas faire oublier l'infantile qui garde son importance de manière active toute au long de la vie du sujet. D'après nous, la rêverie, grâce à la fonctionnalité du refoulement, instaure une circulation affective de la part infantile et adolescente au sein du fonctionnement psychique du sujet. Enfin, grâce à ces deux notions, la rêverie et le « projet adulte », nous avons pu travailler la fin de l'adolescence de manière dynamique et apprécier la reprise fonctionnelle de plusieurs procédés psychiques suite aux remaniements induits par le processus adolescent.

Malgré les divers articles que nous avons trouvés dans la littérature psychanalytique francophone sur la fin de l'adolescence et malgré des théorisations très pertinentes, nous n'avons trouvé aucune recherche en psychologie clinique qui étudie la fin de l'adolescence et le sens du devenir adulte. Notre recherche a donc pour but de pouvoir proposer des notions qui peuvent aider à réfléchir à la fin de l'adolescence.

Pour ce travail de thèse, nous avons dans un premier temps constitué une revue de littérature sur l'adolescence en accentuant les deux principaux conflits qui s'élaborent à ce moment-là : les identifications sexuées et les remaniements surmoïques et le travail du féminin et la relation d'objets. Puis, nous avons réalisé une revue de la littérature francophone (exhaustive) et anglophone (sélective) sur la

fin de l'adolescence. Pour finir cette première partie, nous avons également étudié la place des rêveries au sein du processus adolescent.

Puis, nous avons dédié notre deuxième partie à la construction théorique de notre problématique de recherche. Dans cette partie, nous avons commencé par une revue de la littérature sur la question de la rêverie afin de clarifier l'utilisation que nous faisons de la notion de capacité de rêverie qui se situe entre les théories freudiennes et bionniennes. Enfin, nous avons conclu cette deuxième partie en introduisant le concept de « projet adulte ».

Après ce travail théorique, nous avons, au sein de notre troisième partie, introduit et développé nos hypothèses de recherche et explicité notre protocole. Dans cette partie, après avoir opérationnalisé nos hypothèses par la création de notre grille d'analyse, nous avons inclus l'analyse approfondie des protocoles de nos douze sujets de recherche. Cette analyse a été suivie par une partie de discussion qui nous a permis d'étudier nos résultats à la lumière de notre construction théorique. Enfin, nous avons également réfléchi aux limites de notre recherche et aux possibles ouvertures et pistes de réflexion amenées par notre travail.

## **PREMIERE PARTIE : DEVENIR ADULTE, FINIR L'ADOLESCENCE : QUEL PROCESSUS ?**

Il est difficile de faire un état de l'art précis sur la notion de fin de l'adolescence. Dans le milieu psychanalytique français, la fin de l'adolescence pose actuellement question. L'adolescence a-t-elle une fin ? Il a fallu attendre le début des années 1960 pour qu'il y ait une métapsychologie unifiée sur l'adolescence (Blos, 1962). Avant cela, l'adolescence était considérée soit comme une voie d'accès à la sexualité adulte, l'après-coup de la sexualité infantile (Freud, 1905), soit étudiée par des sociologues de l'époque sous l'appellation générique « les jeunes ». (Houssier, 2007).

Aujourd'hui, il n'existe pas de métapsychologie unifiée sur la fin de l'adolescence, malgré les théorisations très pertinentes de plusieurs auteurs qui ont travaillé sur cette étape de la vie. Nous trouvons dans la littérature psychanalytique francophone des termes variés qui soulignent les nombreuses différences de points de vue : « post-adolescence », « adulescence », « adultité », « adolescence tardive », « adolescents interminables », « adolescents éternels ». Cette diversité terminologique ne trouve-t-elle pas son origine dans une absence de clarification quant à ce que la fin de l'adolescence et le sens du « devenir adulte » représentent ?

Autant le début de l'adolescence est facile à dater dans l'histoire du sujet si l'on se base sur les changements corporels dus à la puberté, autant sa fin est difficile à situer temporellement, mais aussi processuellement. Quels seraient les marqueurs invariants de la fin de l'adolescence ? Quelles capacités doit acquérir un adolescent pour devenir adulte ? Nous avons vu dans ce chapitre que la réponse à ces questions est loin d'être uniforme. Toutefois, dans les travaux étudiés, nous avons pu identifier certains aspects communs à la pensée des divers auteurs.

Les auteurs francophones ont commencé à étudier *spécifiquement* la fin de l'adolescence autour des années 1983. Les auteurs qui sont à l'origine de ce mouvement pionnier ont été confrontés à une augmentation des tableaux dépressifs constitués par des étudiants universitaires au sein de leur clinique. Il s'agit donc d'une réalité clinique qui a émergé à ce moment et qui a exigé une réflexion. L'importance donnée aux aspects culturels dans la théorisation de ces auteurs va

ainsi dans le sens de cette hypothèse. Aux Etats-Unis, la première publication psychanalytique sur la fin de l'adolescence a également émergé des prises en charge des étudiants universitaires qui ont posé des problèmes de cadre analytique aux psychanalystes américains. Toutefois, aux Etats-Unis, ce mouvement réflexif a débuté en 1958, soit 25 ans avant qu'il ne débute en France. Les théories autour de la fin de l'adolescence existaient déjà bien évidemment au sein des œuvres des théoriciens de l'adolescence, que cela soit dans le milieu francophone ou anglophone. Cependant, dans notre travail, il est question d'un mouvement qui étudie spécifiquement la fin de l'adolescence en tant qu'objet d'étude privilégié.

1. Les remaniements qui touchent le lien entre l'adolescent et les imagos parentales constituent le premier aspect de la fin de l'adolescence majoritairement relevé par les auteurs (cf. Chapitre 2). La majorité d'entre eux définissent alors un mouvement d'introjection (école francophone) ou d'internalisation (école américaine) qui suit la déssexualisation du lien aux parents. Dans ce mouvement de déssexualisation, plusieurs auteurs, de deux écoles, soulignent l'importance du lien au parent du même sexe. La thématique de parricide apparaît à plusieurs reprises. Dans les publications anglophones, nous trouvons plusieurs auteurs qui étudient ce conflit spécifiquement chez les jeunes hommes. Parmi les auteurs anglophones, nous avons également une autrice (Dahl, 2004) qui a travaillé sur le conflit avec le parent du même sexe chez les jeunes femmes de manière très approfondie. Pour la majorité de ces auteurs et autrices, l'introjection qui suit le dégagement du lien sexuel des parents de l'enfance ouvre pour le sujet la voie d'accès à une identité sexuée de femme ou d'homme et lui permet de s'identifier à la fonction parentale pour devenir à son tour père ou mère et prendre sa place dans la lignée générationnelle. Les plupart des auteurs soulignent l'importance des réponses et des réactions réelles des parents et de l'environnement, voire de la société, dans ce processus.
2. Le deuxième aspect le plus étudié par des auteurs qui s'intéressent à la fin de l'adolescence s'inscrit également dans cette dynamique identificatoire. Il s'agit des remaniements de l'idéal du moi et du

Surmoi. Les modifications qui touchent à ces deux instances ont pour but de les inscrire dans le principe de réalité, avec le renoncement à la toute-puissance de la pensée infantile et le gain en bienveillance protectrice du Surmoi qui devient un garant anonyme et tutélaire du sujet. C'est bien là que nous trouvons plusieurs théorisations qui nous intéressent pour notre étude. En effet, surtout chez les auteurs francophones, les théories concernant les changements des idéaux et le renoncement à la toute-puissance infantile, donnent lieu à des réflexions autour des capacités d'illusion, de jeu et de rêverie du sujet. Toutefois, il s'agit majoritairement d'une utilisation limitée de ces concepts afin d'explorer leurs fonctions face aux frustrations.

C'est également là que nous trouvons les parallèles instaurés par de nombreux auteurs entre le travail de deuil et la fin de l'adolescence, mais cela avec beaucoup de précaution. Les auteurs sont majoritairement très nuancés sur ce sujet, qui a été longtemps un sujet controversé entre les théoriciens de l'adolescence : est-il légitime de parler du deuil à l'adolescence afin d'étudier le travail du traitement de la perte ? Le point commun de ces deux processus serait le travail de désinvestissement et la capacité à pouvoir à nouveau investir d'autres objets. Les théories concernant les capacités d'illusion et de rêverie sont utilisées par plusieurs auteurs pour penser à la séparation. L'idée d'un processus de séparation est plus particulièrement travaillée par des auteurs anglophones, suivant les théories de P. Blos (1967) sur le second processus d'individuation. Chez les auteurs francophones, le terme de subjectivation est privilégié, mettant ainsi l'accent sur le sujet et sur la dynamique de l'appropriation subjective. Chez les auteurs anglophones, nous avons constaté deux mouvements : 1) les auteurs qui étudient ce processus comme un stade de développement et qui ajoutent même une troisième étape de séparation-individuation (Colarusso, 1995) qui inclut les remaniements au sein de la nouvelle famille du sujet et 2) les auteurs qui considèrent ce processus plutôt comme un mouvement de différenciation et de nouvelle organisation psychique.

3. Le troisième aspect qui est ressorti de notre état de l'art est le point de vue économique et topique de la fin d'adolescence. Toutefois, les auteurs francophones et anglo-saxons se différencient sensiblement

sur ce point. Dans les publications de l'école psychanalytique francophone, nous avons trouvé de nombreuses réflexions autour de la reconstruction des pare-excitations, des limites intrapsychiques et de la notion du traumatisme. Ces travaux concernent l'appropriation du corps génital à la fin de l'adolescence grâce à une contenance possible de l'excitation par la consolidation des limites intrapsychiques. De plus, les auteurs étudient le nouvel équilibre entre le principe de plaisir et le principe de réalité, qui exige un travail autour des perceptions et des représentations. Les travaux sur la question des limites et les pare-excitations sont très précieux pour notre étude car c'est grâce au rétablissement des limites intrapsychiques, qui permettent de contenir l'excitation, que le sujet peut se laisser aller à des rêveries. Quant aux travaux anglophones, nous avons surtout trouvé des notions qui s'apparentent à une théorisation développementaliste. De nombreux auteurs ont étudié les fonctions du moi à la fin de l'adolescence, sa restauration, sa stabilité ou encore son autonomie. Cette vision développementale n'étant pas la nôtre, ne nous est pas très parlante. Même si nous n'adoptons pas une approche développementale afin de penser à la fin de l'adolescence à partir des stades et des tâches développementaux, nous nous sommes intéressée aux travaux de ces auteurs et nous avons trouvé des réflexions très riches. En effet, malgré la dimension développementale, ces auteurs réfléchissent à partir de la métapsychologie freudienne et proposent des réflexions très intéressantes sur la fin de l'adolescence. Parmi les auteurs anglophones, les théorisations de P. Blos (1967) concernant l'attraction régressive à l'adolescence et la régression moïque et pulsionnelle, ont un grand intérêt pour notre étude d'autant plus que cette régression met en travail chez l'adolescent la dialectique entre la position passive et active. Un certain nombre d'auteurs, appartenant majoritairement à l'école francophone mais également anglophone, qui étudient les fonctions du moi ou la question des pare-excitations, font le rapprochement entre la fin de l'adolescence et la période de latence pré-pubertaire (Cf. Chapitre 2 : La seconde latence). En effet,

l'hypothèse d'une latence post-pubertaire est émise par plusieurs auteurs.

4. Le quatrième aspect, souligné pratiquement par toutes les autrices et tous les auteurs, constitue un élément central de la fin de l'adolescence : la relation à l'objet et l'accès à la sexualité génitale. Chez les auteurs anglophones, le passage de la centration narcissique de l'adolescent aux relations aux objets intimes signe la fin de l'adolescence. Chez les auteurs francophones, l'accent est mis sur la reconnaissance de l'autre dans sa différence et sa complémentarité sexuelle. Les mécanismes psychiques qui permettent d'accéder à la qualité « adulte » des relations objectales sont importants pour notre recherche car il s'agit alors de l'intégration du travail du féminin et de l'accès à la passivité qui permettent au sujet d'être affecté par l'autre ainsi que par ses propres affects. Les auteurs mettent en avant les conflits qui peuvent empêcher ou retarder ce processus ; ces conflits sont liés soit à une crainte de passivation primaire, mettant en cause le lien précoce mère-bébé, soit à une difficulté de la déssexualisation du lien au parent du même sexe, qui va entraver chez le sujet les processus identificatoires de la fin de l'adolescence et ainsi entraver l'accès à une identité d'homme ou de femme, sexuellement mature et capable d'aimer et séduire l'autre. Chez les auteurs anglophones, les fantasmes masturbatoires œdipiens sont présentés comme obstacle à ce processus. D'après nous, ce ne serait pas l'existence des rêveries ou des fantasmes qui empêcherait l'accès à des relations objectales mais l'absence d'un espace de rêverie qui ne rendrait pas possible la contenance de la mise en scène pulsionnelle et objectale. Les rêveries et les fantasmes contenus dans un espace de rêverie, bien que déguisés, permettraient à l'adolescent de garder un lien vivant aux objets et de se préparer à la rencontre avec l'autre sexe. C'est pour cela que nous travaillons minutieusement la place de l'objet et les investissements objectaux chez les sujets de notre recherche.
5. Finalement, les facteurs sociétaux et environnementaux dans le devenir adulte constituent le cinquième aspect le plus souligné par les auteurs. Plusieurs auteurs étudient la place des rites de passage et les

effets de leur disparition dans l'accès à l'âge adulte. Les auteurs anglophones se servent majoritairement de la théorie d'E. Erikson, « le moratoire psychosocial » (Erikson, 1956), tandis que les auteurs francophones placent le social comme objet insaisissable, allant de pair avec la représentation de la mort physique et psychique à la fin de l'adolescence. Il s'agit des travaux concernant le « Roc Sociologique » (Alléon, Morvan & Lebovici, 1985) et le « Roc de l'Idéologie » (Gutton, 1995). Cette idée de la rencontre avec une part insaisissable de la réalité externe est très intéressante pour nous car elle montre l'intérêt de plusieurs auteurs pour les perceptions et pour de nouvelles représentations du monde externe, mais aussi interne et corporel.

Certains auteurs parlent également de l'inscription des codes moraux et sociétaux au sein du surmoi qui devient alors une instance tutélaire et sociale, moins dépendante des imagos parentales infantiles. Nous pensons qu'en effet la réalité externe prend désormais plus de place dans l'économie du jeune adulte et cela surtout pour la sphère sexuelle, qui n'est désormais plus limitée par l'impuissance corporelle. En revanche, en ce qui nous concerne, il s'agit moins de mener une réflexion sur les changements concrets de l'environnement du sujet que d'étudier les remaniements internes du sujet dans ce temps de passage. C'est pour cela que nous avons choisi de travailler avec l'idée d'un « projet adulte », qui est malheureusement considéré par les institutions de soin comme étant un élément imposable de l'extérieur. La période entre les 18 et 25 ans de la vie d'un sujet est un moment riche de choix et de décisions, ainsi que d'angoisses et de peurs. Le jeune adulte est contraint de faire des choix, autrement dit d'être actif. Mais cette position active n'a de sens pour le sujet que si ce dernier peut également avoir accès à une passivité tempérée qui lui permettra d'accéder à ses rêveries, ses désirs, pour pouvoir faire des choix qui le reflètent. En cela, le projet adulte est un concept intermédiaire et comporte des caractéristiques similaires à celles de l'aire transitionnelle et du jeu winnicottien : la dimension de « faire », que permet le jeu, ne revient pas uniquement à penser ou à désirer mais constitue un moyen de contrôler ce qui est dehors et de permettre de mettre les phénomènes extérieurs au service du rêve, de ce qui est interne ou personnel.



Ces cinq aspects principaux de la fin de l'adolescence que nous avons identifiés à partir de notre revue de la littérature semblent très approfondis (cf. Chapitre 2) et situent les buts du processus adolescent et son aboutissement idéal. Idéal car les processus comme la subjectivation, l'historicisation ou le travail du négatif continuent tout au long de la vie du sujet. Il ne s'agit en aucun cas d'un avancement linéaire, il y a toujours des allers-retours régressifs. Malgré les travaux très approfondis des auteurs et des autrices qui ont permis l'identification des représentations-but spécifiques de la fin de l'adolescence, très peu d'entre eux ont étudié les mouvements et les moyens psychiques qui permettent d'accéder à ces aboutissements. Pour nous, c'est la capacité de rêverie qui est le moteur de ce travail. Elle permet, grâce à la transformation des vécus bruts en expériences affectives assimilables, le maintien du lien aux objets internes, qui sont rejetés ou évités dans la réalité. A la fin de l'adolescence, la capacité de rêverie permet le remaniement d'un projet adulte appropriable subjectivement. Ce serait donc également grâce à la capacité de rêverie que se négocie le nouvel équilibre entre le principe de plaisir et de réalité. Pour mieux étudier la fin du processus adolescent, nous allons d'abord, au sein de ce premier chapitre, nous intéresser au processus adolescent lui-même et à l'aboutissement idéal de ce processus.

Dans notre revue de littérature, nous allons, dans un premier temps, nous intéresser aux deux conflits principaux de la fin de l'adolescence. Nous nous concentrerons principalement sur l'accès aux identifications sexuées à partir de la désensualisation du lien au parent du même sexe. Nous nous concentrerons également sur le travail du féminin, qui permet au sujet d'accéder de nouveau à une passivité tempérée que le processus adolescent a rendu difficilement supportable à cause des transformations corporelles brusques et de la réactivation du conflit œdipien. Nous étudierons également les relations objectales avec un autre perçu dans sa complémentarité et sa différence (Gutton,1991). Dans un deuxième temps, nous allons dresser un état de l'art sur la fin de l'adolescence avec comme corpus les ouvrages parus dans le milieu psychanalytique francophone et anglophone, présentés ci-dessus. Enfin, le dernier chapitre de cette première partie concernera plus spécifiquement la place des rêveries au cours du processus adolescent ; nous verrons que ces rêveries permettent à l'adolescent d'accéder à un projet adulte différencié de son environnement et porteur de sens.

## Chapitre 1 : Le processus adolescent : les principaux conflits de la fin de l'adolescence

Dans ce chapitre, nous avons utilisé plusieurs théorisations appartenant à des écoles psychanalytiques distinctes. En effet, nous avons consacré une grande place aux théorisations de P. Blos qui est un psychanalyste développemental, contrairement à A. Green ou encore P. Gutton qui s'inscrivent dans une pensée psychanalytique et processuelle. En effet, les théories de P. Blos, en lien avec son approche développementale, semblent davantage orientées sur la fin d'adolescence, présentée comme un stade de développement à part entière. D'autres auteurs, comme P. Gutton, préfèrent mettre l'accent sur la continuité du processus adolescent à l'âge adulte. Cependant, malgré son approche développementale, à laquelle nous n'adhérons pas complètement, les processus et les conflits de la fin de l'adolescence décrits par P. Blos nous ont été très précieux. En effet, en France, dans les milieux psychanalytiques, la question de processus adolescent peut toujours être un objet de débat ; la prise de position des théoriciens français de l'adolescence peut être comprise comme une volonté de mettre en avant la dimension processuelle de l'adolescence. Cette approche peut néanmoins constituer un obstacle à une réflexion sur la fin de l'adolescence afin d'éviter la confusion entre la fin d'adolescence et la fin du processus adolescent. En étudiant la fin de l'adolescence, *nous n'impliquons en aucun cas la fin d'un processus*. D'après nous, la fin de l'adolescence ne constitue pas un stade de développement mais une position au cours de laquelle est traité le projet adulte. Elle est, à notre sens, spécifique et comporte des différences vis-à-vis du fonctionnement psychique d'un adolescent plus jeune.

Dans ce premier chapitre, nous allons étudier les deux principaux conflits de la fin de l'adolescence à partir d'un choix d'auteurs qui nous semble refléter notre point de vue théorique. Aujourd'hui, il existe un grand nombre de théorisations qui ont fait du processus adolescent un objet central d'étude. Nous ne pouvons pas étudier ici toutes les spécificités du processus adolescent. Nous allons insister sur les aspects qui s'articulent avec ceux de la fin de l'adolescence. Nous avons choisi de concentrer notre travail sur deux mouvements conflictuels : l'identification au parent du même sexe et le travail du féminin. Notre choix de limiter notre travail à ces deux

mouvements a pour but de cadrer notre question de recherche. Il ne s'agit pourtant nullement de minimiser l'importance du processus adolescent ou celle des conflits infantiles qui impactent l'entrée dans l'âge adulte.

Le premier mouvement le plus étudié par les théoriciens de la fin de l'adolescence est la désensualisation du lien au parent du même sexe. Ce processus va permettre au sujet d'accéder aux identifications sexuées de ses deux parents. Le deuxième mouvement concerne la mise en place des relations intimes et amoureuses qui nécessite la reconnaissance de l'autre sexe perçu dans sa différence et sa complémentarité (Gutton & Birraux, 1982). Cette rencontre cruciale est le fruit de l'intégration du travail du féminin, une des tâches principales du processus adolescent.

#### A. Les identifications sexuées et les remaniements surmoïques

Accéder à une identité sexuée d'homme ou de femme est fondamental pour entrer dans l'âge adulte. Même si les mouvements identificatoires s'élaborent toute au long de la vie du sujet, lors de nombreuses phases de maturations et de crises, c'est à l'adolescence que ces mouvements se révèlent être un travail très particulier. Nous savons que classiquement dans la théorie Freudienne (1905), la résolution du conflit œdipien dépend de l'identification au parent du même sexe, qui permet à l'enfant une réassurance narcissique et la constitution de l'instance surmoïque. La période de latence s'installe par la suite, jusqu'à l'avènement de la puberté, permettant à l'enfant une période d'équilibre suffisamment déssexualisée afin d'investir les objets extra-familiaux et les connaissances sur le monde externe.

#### ***L'adolescence entre identité et identification : le désengagement des objets infantiles***

L'arrivée de la puberté et l'acquisition d'un appareil génital fonctionnel nuisent à cet équilibre latenciel et réactivent les conflits fantasmatiques œdipiens et préœdipiens. L'adolescent sent alors un besoin pressant de rejeter les objets parentaux qui se trouvent à nouveaux sexualisés afin de les mettre à distance. Pourtant, ce sont bien la relation primaire entre la mère et l'enfant au niveau préœdipien, conceptualisée comme « Le Soi » (Kestemberg, 1999) et l'identification au parent du même sexe à la fin du conflit œdipien qui constituent les bases du

sentiment de l'identité pour le sujet. Les rejeter reviendrait donc pour l'adolescent à se couper de la réassurance identitaire qu'elles lui procuraient jusqu'alors.

A l'adolescence, les identifications se conflictualisent et mettent à mal le sentiment de l'identité du sujet. C'est pour cela qu'E. Kestenberg affirme qu'à l'adolescence, « l'identification sert à l'élaboration du sentiment d'identité ». (*Ibid.*) Le désinvestissement des objets parentaux de l'enfance induit un déséquilibre entre la libido objectale et narcissique. Il peut également réactiver chez l'adolescent des blessures narcissiques liées à la perte de l'étayage qu'elles assuraient. Ce rejet peut affecter transitoirement ou définitivement les acquis de la latence au niveau des fonctions autonome de moi, comme l'apprentissage ou l'utilisation de l'intellect. Etant donné qu'il s'agit de mettre à distance à la fois les parents œdipiens et, *de facto*, les liens aux objets précœdipiens qui ont permis la construction identitaire du sujet, l'adolescent se trouve en proie non seulement à des angoisses de castration, mais aussi à des angoisses de morcellement ou de dévoration.

L'identification au parent du même sexe permet d'accéder à une identification sexuée et nécessite l'élaboration de la rivalité œdipienne. Si l'adolescent ne peut se confronter à l'imgo parentale du parent du même sexe afin d'élaborer la rivalité œdipienne, il peut s'identifier au parent du sexe opposé afin de nier sa propre sexualité et ainsi éviter cette rivalité œdipienne qui, nous l'avons dit, a également des retentissements identitaires. Cette lutte contre les identifications aux imagos parentales peut entraîner temporairement « le rejet de soi » en tant qu'être sexué. Nous pouvons penser ici à des pathologies que nous rencontrons fréquemment à l'adolescence, l'anorexie mentale ou la boulimie, qui « représentent souvent une impasse identificatoire au parent de même sexe » (Houssier, 2018, p.92). La difficulté à intérioriser l'objet provient alors d'une oscillation des limites entre le dedans et le dehors, mais également des limites intrapsychiques. L'incapacité d'accéder à l'intériorisation de l'objet entrave le processus d'identification et « provoque un contre-investissement des objets externes et [...] dans ces conditions, l'émergence d'un désir est perçue comme l'expression d'une dépendance à l'égard de l'objet du désir ». (*Ibid.*)

Suite à la rupture de l'équilibre entre la libido objectale et la libido narcissique induite par le rejet des objets de l'enfance, l'adolescent a tendance à

chercher des satisfactions narcissiques, ce qui l'installe dans un équilibre psychique où prévaut la libido narcissique. Cette recherche narcissique, coupée de ses racines infantiles, n'est pas en mesure d'apaiser le conflit objectal et pourrait mettre l'adolescent en quête d'un idéal du moi inaccessible et rigide. Le concept du « narcissisme négatif » (Green, 1983) résume bien cette quête. Il s'agit de viser l'idéal de la toute-puissance et surtout de l'auto-suffisance. Cet état nie les besoins objectaux et pulsionnels du sujet qui aspire à accéder à un état où aucun besoin n'existe. La quête de cet état, qui s'approche du principe du Nirvana, met surtout en avant la dépendance du sujet vis-à-vis de son environnement premier et son incapacité à reconnaître son besoin d'investir l'autre pour sa survie psychique. La recherche d'une image satisfaisante de soi-même est alors susceptible d'augmenter l'écart entre l'image vers laquelle tend l'adolescent et ce qu'il ressent de lui-même et pourrait donc diminuer son estime de soi et augmenter son angoisse quant à la cohésion de son sentiment d'identité.

Le processus adolescent apparaît comme une période qui doit aboutir sur un sens d'identité stable et comme un temps crucial quant aux identifications et aux choix d'objets. D'après P. Blos<sup>2</sup>, l'adolescence constitue « un second processus d'individuation » (Blos, 1967) qui réactive le premier processus d'individuation : la relation primaire entre la mère et le bébé, qui a permis l'installation de la permanence de l'objet vers la fin de la troisième année de la vie de l'enfant. Nous voyons alors l'importance de la réactivation des états appartenant à l'époque précœdipienne dans le travail de construction identitaire de l'adolescent. C'est pour cela qu'il est très important d'étudier l'élaboration des instances psychiques à l'adolescence, comme le Surmoi et l'Idéal du Moi qui gardent une coloration pré-pubertaire au début de l'adolescence.

Suite au désengagement des objets parentaux à l'adolescence, le surmoi perd de son efficacité et laisse la place principale à l'idéal du moi. Ce dernier absorbe alors la libido narcissique libérée par le retrait de l'investissement des objets parentaux. Le besoin d'éloignement psychique que ressent l'adolescent face à ses imagos parentales constitue l'amorce du mouvement de désengagement des objets

---

<sup>2</sup> Houssier, F. Peter Blos, Une œuvre consacrée au processus d'adolescence. Philippe Givre éd., *Le tourment adolescent. T.2 : Divergences et confluences* : Presses Universitaires de France. 2010, p. 51-83.

premiers, dans le but de rechercher de nouveaux objets d'amour dans la sphère extra-familiale. Mais ce mouvement de désengagement retire au sujet la réassurance structurelle que fournissait le moi parental. L'adolescent se trouve alors seul face à des positions moïques et pulsionnelles infantiles qui peuvent avoir des points de fixation dans son histoire.

Les remaniements psychiques à l'adolescence se font grâce à la « régression pulsionnelle et moïque » (Blos, 1967) qui met le moi de l'adolescent en contact avec ses états infantiles. Ce mouvement régressif constitue la « tâche développementale essentielle » (*Ibid.*) de l'adolescence. Le mouvement de désengagement donne lieu dans un premier temps à un affaiblissement du moi et met en évidence d'éventuelles fixations pulsionnelles du sujet. L'affaiblissement du moi à l'adolescence fait apparaître une faim objectale que l'adolescent a du mal à apaiser à cause de la prévalence de la libido narcissique et de ses difficultés à instaurer des relations objectales satisfaisantes. Les difficultés au niveau objectal sont à comprendre au niveau de la régression pulsionnelle qui réactive le lien à l'objet maternel archaïque et qui induit le sentiment de passivité primaire. Ce sentiment pousse l'adolescent à la recherche « frénétique du contact avec la réalité » (Blos, 1967) et à être actif, comme pour contrer ce sentiment insupportable de passivité.

Lors de ces mouvements régressifs, si les acquis de la période de latence permettent au moi de l'adolescent de garder « une partie auto-observatrice » liée à la réalité, ce dernier peut se remettre de « ses traumatismes résiduels » (Blos, 1967). Il peut ainsi se dégager de ses fixations pulsionnelles et se séparer de ses objets infantiles. La régression constitue pendant ce second temps d'individuation la pièce centrale qui participe au travail du deuil des imagos parentales. La désidérialisation des images parentales et de soi que nécessite ce travail de désengagement, aussi douloureux soit-il, est le seul moyen de pouvoir investir de nouveaux objets sans que le sujet ne risque de se trouver en proie à la passivité primaire traumatique et à la dépendance infantile. Ainsi, la faim d'objectale de l'adolescent se trouve apaisée. L'adolescence constitue donc une seconde chance « d'auto-guérison des traumatismes » ou des fixations infantiles grâce à la régression. (*Ibid.*)

### *La désidéalisation du parent homosexuel*

En ce qui concerne la fin de l'adolescence, pour certains auteurs, il existe une phase finale, au niveau développemental de la post-adolescence, qui constitue « une période de consolidation » (Blos, 1972) ; il s'agit du dernier reflet de l'adolescence. Au sein de cette phase finale, le conflit identificatoire avec le parent du même sexe donne lieu à une « réorganisation topique » (Blos, 1962), qui se révèle être l'issue de la fin de l'adolescence.

Le remaniement de l'idéal du moi, qui pendant l'adolescence avait endossé le rôle régulateur du Surmoi, est crucial pour penser la fin de l'adolescence. Ce travail ne peut être fait qu'à la fin de l'adolescence car pendant l'adolescence le travail identificatoire se trouve repoussé du fait du travail de désengagement nécessaire des objets parentaux et colmaté par des identifications substitutives comme l'apaisement identificatoire fourni par les groupes de pairs. L'idéal du moi est « l'héritier de la relation préœdipienne » avec le parent du même sexe, donc du parent idéalisé de l'enfance (Blos, 1993). Il s'agit alors d'un travail de déssexualisation et de désidéalisation progressives de l'idéal du moi. Dans les cas heureux, le lien homosexuel au parent du même sexe laisse place à une identification stable et l'idéal du moi définitif entre sous le contrôle d'un surmoi adulte bienveillant. Le dépassement du lien dyadique préœdipien avec le parent du même sexe clôt alors l'adolescence et fait décroître la dépendance infantile.

Pendant le processus adolescent, la relation entre l'adolescent et le parent de même sexe est traversée par deux conflits principaux qui se déroulent sur la toile de fond que constitue le travail de désengagement des imagos parentales. C'est grâce à ce travail de désidéalisation que le sujet peut accéder aux identifications stables, lui permettant ainsi d'entrer dans l'âge adulte. L'élaboration du lien au parent du même sexe pendant l'adolescence est à travailler aux niveaux œdipien et préœdipien. Au niveau œdipien, grâce à la maturation génitale, l'adolescent obtient des pouvoirs semblables au parent du même sexe. N'étant plus protégé par l'immatunité de son corps, il entre en rivalité avec ce dernier et devient un meurtrier potentiel. C'est en s'installant dans une « pensée meurtrière-critique » (Roussillon, 2010) envers ses parents que l'adolescent s'oppose aux idéaux parentaux et peut élaborer sa haine contre l'objet. D'autre part, le rôle essentiel du père pendant la période préœdipienne

se réactive également à l'adolescence. Le lien tendre envers le père représente pour l'enfant une protection face au risque de « l'intrusion maternelle et les fantasmes incestueux qu'elle mobilise » (Houssier, 2012, p.563) et se place en tant que barrière face à l'attraction régressive réactivée par la séduction archaïque de l'imago maternelle. De ce fait, le père finit par encaisser une partie de la haine initialement destinée à la mère. (Winnicott, 1967)

L'issue de ces deux conflits se trouve dans le mouvement identificatoire. En s'identifiant à son père, l'adolescent se satisfait de son amour et acquiert certaines de ses qualités. En outre, il apaise ses tendances hostiles par la dimension d'« incorporation cannibalique » (Houssier, 2012) du mouvement identificatoire qui lui permet d'exprimer son agressivité. L'identification secondaire au parent du même sexe contribue alors à la désérotisation du lien avec ce dernier. Chez le garçon plus spécifiquement, l'introjection de l'imago paternelle passe par une « identification orale dévoratrice qui prend la forme de l'identification à l'agresseur-interditeur » (*Ibid.*, p.569).

Même si la majorité des auteurs centralisent leur théorisations sur la relation entre le père et le fils (Blos, 1985), (Houssier 2012), (Colarusso, 1995), (Lepastrier, 2013), il nous semble légitime de parler également d'un mouvement identificatoire de la fille envers la mère. Toutefois, les caractéristiques du conflit identificatoire entre la mère et la fille ne sont pas les mêmes que celles du conflit entre le père et le fils. Pour accéder à une identité féminine, la fille doit expérimenter, « sous une forme le plus souvent latente, parfois manifeste, l'expérience d'une rencontre avec une autre femme ». (Ternynck, 2001, p. 35). L'homosexualité féminine, lors du processus adolescent, comporte une dimension structurante. Ce lien qui réactive une vitalité régressive, permettant à la jeune fille une réassurance narcissique, « stabilise l'identité menacée » (Ternynck, 2001, p.36) et constitue un moteur pour le choix de l'objet hétérosexuel. Au sein de cette relation, se rejouent les possibles « défaillances maternelles passées » (*Ibid.*). La dimension spéculaire de la relation homosexuelle permet à l'adolescente d'apaiser le sentiment d'inquiétante étrangeté suscité par les modifications pubertaires et de stabiliser le sentiment d'oscillation identitaire. « A titre de relais externe, la compagne [ou la meilleure amie, dans un contexte platonique] aide à négocier le conflit interne imparfaitement dépassé, relatif au



changement d'objet » (*Ibid.*). Ainsi, « l'épaulement homosexuel » permet à la jeune fille de renoncer à la bisexualité psychique et contribue à la désensualisation du lien aux imagos infantiles.

Dans notre deuxième chapitre, nous allons étudier de plus près les spécificités des jeux identificatoires entre la mère et la fille à la fin de l'adolescence. La dimension de l'interdit et du tiers dans le lien de l'adolescente avec l'objet maternel est également portée par l'imago maternelle post-œdipienne. La relation mère-fille à la fin de l'adolescence se conflictualise à partir de la réactivation de l'imago maternelle archaïque précœdipienne et la mère œdipienne sexuellement mature. Cette double réactivation de différents niveaux de l'imago maternelle suscite chez l'adolescente d'une part la rivalité œdipienne et d'autre part les fantasmes appartenant à une agressivité orale et destructrice pendant l'adolescence. Cela rend très difficile le lien mère-fille à partir du processus adolescent et ce jusqu'à l'accès tempéré à l'âge adulte.

Le travail de désidéalisation du lien au parent du même sexe est donc l'un des principaux conflits de la fin de l'adolescence autant pour les filles que pour les garçons. Ce travail de désengagement ou de désidéalisation concerne autant les imagos œdipiennes que précœdipiennes et nécessite un grand travail d'élaboration rendu possible à cet âge grâce à la souplesse des mécanismes régressifs.

A la fin de l'adolescence, la double élaboration concernant les imagos parentales permet au sujet de pouvoir accéder à un sentiment d'identité stable. Ce sentiment ne risque pas d'être menacé par l'intrusion de l'autre ou le sentiment de passivation au sein des relations objectales grâce au travail effectué au niveau précœdipien ; il est nourri par des identifications provenant des deux parents tout comme l'issue du conflit œdipien dans ses versants positif et négatif. L'aboutissement de ce travail permet la transformation de l'idéal de moi adolescent inatteignable et rigide en une instance structurante qui englobe les aspirations du sujet sous la surveillance d'un surmoi mature et bienveillant.

### ***Le travail de subjectivation et de symbolisation à l'adolescence***

En ce qui concerne les remaniements de l'idéal du moi, mais surtout le surmoi, les théorisations autour du travail de subjectivation à l'adolescence nous semblent très intéressantes pour notre recherche. Certes le travail de subjectivation est un processus qui œuvre la vie entière du sujet, mais ce dernier a une grande importance pendant l'adolescence et surtout à la fin de l'adolescence. Il nous semble important de souligner le fait qu'il ne s'agit pas d'un travail de séparation mais d'un travail de différenciation qui consiste à modifier le lien aux imagos parentales afin de pouvoir accéder à un travail de subjectivation. Nous allons également nous intéresser au rapport de l'adolescent à son activité symbolisante qui modifie ses liens avec soi-même et avec ses objets internes et externes.

Le processus de subjectivation est un processus de différenciation (Cahn, 2004). Cette différenciation permet de nuancer la théorisation des auteurs qui font le rapprochement entre le processus adolescent et le processus d'individuation-séparation dans une approche développementaliste. Le but est d'accentuer l'idée d'une permanence identitaire au cours des changements induits par le processus adolescent. Il s'agit pour l'adolescent de s'approprier son corps et ses pensées en se désengageant du pouvoir des imagos parentales. Ce travail de différenciation aboutit à la transformation du surmoi et à la constitution de l'idéal du moi post-pubertaire. En ce qui concerne le jeu identificatoire à l'adolescence, le sujet se trouve dans un premier temps en grande difficulté pour pouvoir s'identifier à ses parents et chercher de nouveaux objets d'identification externe. La nature de ce nouvel objet, suffisamment proche des anciens pour garder « un sentiment de cohésion et de continuité de l'identité » (*Ibid.*) mais également suffisamment loin pour se protéger du sentiment de passivation et/ou d'aliénation, permet à l'adolescent de pouvoir se reconnaître dans ses investissements objectaux et narcissiques et de se les approprier progressivement. C'est la valence amoureuse des objets parentaux qui est touchée par le travail de désinvestissement au profit des nouvelles identifications dans leur valence active et féconde. (Cahn, 2002) Ces nouvelles identifications permettent au sujet d'accéder à des activités adultes sexuellement matures. L'adolescent peut alors déplacer ses investissements objectaux sur des nouveaux objets sans pour autant

détruire les anciens. Le bon déroulement de ce processus permet au sujet de garder un sentiment de cohésion interne et de continuité de l'identité.

Quant aux remaniements de l'idéal du Moi et du Surmoi, la désérotisation du lien au parent rival constitue le conflit principal. Lors du processus adolescent, le sujet garde vivants ses fantasmes de la toute-puissance et de la bisexualité grâce au maintien d'un l'idéal du moi investi fortement par la libido homosexuelle suscitant chez le sujet les désirs à la fois de soumission et de rébellion. L'idéal du moi, pour gagner sa qualité adulte et se soumettre aux exigences d'un surmoi post-pubertaire, nécessite la désidéalisaiton des identifications au parent du même sexe.

Le surmoi subit également des transformations importantes à l'adolescence. A l'adolescence, le surmoi, du fait des réviviscences des désirs incestueux, suscite une séduction culpabilisante de la part des imagos parentales. (Cahn, 2002) L'issue se trouve alors dans le travail de différenciation qui permet un écart suffisant entre les nouveaux objets d'amour et les anciens afin d'installer au sein de l'instance surmoïque la différenciation générationnelle. De plus, l'introjection de l'imgo paternelle désidéalisée à la fin de l'adolescence installe au sein du surmoi la loi comme « support anonyme et régulateur des activités du sujet » (*Ibid.*). Grâce à ce travail de désidéalisaiton et de différenciation, l'idéal du moi adulte peut s'installer au sein d'un Surmoi désésexualisé et à distance des objets parentaux. Ces deux instances s'inscrivent alors dans la sphère sociale et le principe de réalité gagne du terrain au sein de l'équilibre de ces instances. Ces remaniements sont la condition *sine qua non* pour que le sujet puisse soutenir des projets appropriés subjectivement et supporter l'échec et la désillusion qu'il peut être amené à rencontrer au cours de sa vie.

Enfin, les remaniements surmoïques sont également cruciaux dans ce travail de subjectivation qui permet de pouvoir s'appropriier les identifications aux deux parents, dans leur valeur structurante et bienveillante. Le travail de subjectivation à l'adolescence consiste spécifiquement en un travail de différenciation entre le moi et le surmoi, aboutissant à l'autonomie du moi et permettant « l'impersonnalisation symbolique » de l'instance surmoïque (Donnet, 2009). Le surmoi est le représentant du monde externe à partir du principe de plaisir des objets parentaux. Il est donc continuellement modifié par les échanges entre le monde interne et externe. De ce fait, le travail de subjectivation se réalise au niveau du surmoi (Donnet, 2009).

A l'adolescence, le travail du subjectivation dépend de la capacité du sujet à pouvoir s'approprier subjectivement le surmoi parental sans qu'il n'y ait rejet de ce dernier. En effet, la tendance des adolescents à favoriser les contre-identifications dans un élan de révolte contre leurs parents ne leur permet pas d'accéder à une autonomie face au surmoi parental. Toutefois, le rejet du surmoi parental par des contre-identifications maintient son emprise sur les choix du sujet. Pour ne pas être possédé par le surmoi, il s'agit de modifier le statut des identifications et non son contenu. Le surmoi pré-pubertaire est constitué « des identifications de contraintes » semblables à des identifications mélancoliques (*Ibid.* p. 146) : l'enfant s'identifie à l'objet pour ne pas renoncer et l'installe à l'intérieur de lui. De ce fait, il installe dans le moi une dépendance infantile face au surmoi parental accompagné d'une contrainte de soumission afin de ne pas perdre l'objet. L'effort de l'adolescent pour trouver des contre-identifications ou pour attaquer le surmoi parental le met alors dans une position entre avidité de l'objet et opposition et renfermement envers les autres.

L'aboutissement de ce conflit réside dans un travail de désinvestissement des objets incestueux tout en préservant l'investissement tendre de ces derniers, qui permet la transformation du surmoi œdipien en une instance post-œdipienne subjectivable par le sujet. Le surmoi post-œdipien est alors une instance nourrie par les identifications maternelle et paternelle, bisexuées et porteuses de la différence de sexe. Le conflit central de la fin de l'adolescence réside alors dans la capacité du sujet à se dégager de l'emprise d'un surmoi œdipien en transformant les identifications de contrainte en des identifications plus légères. Ce processus se rapproche du travail de deuil. Nous étudierons plus loin, au sein de notre deuxième chapitre, les similitudes et les différences qui existent entre ces deux travaux psychiques.

Nous constatons que l'accès à une identité adulte sexuée, d'homme ou de femme autonome dans son commerce relationnel et capable d'entretenir des relations intimes avec des objets extra-familiaux à la fin de l'adolescence, nécessite un travail identificatoire complexe par la réactivation des conflits œdipiens et précœdipiens. Ce travail met également en jeu les limites interne-externe du sujet par la réactivation des premières relations avec l'objet maternel et de l'espace potentiel.

Dans notre recherche, le travail de subjectivation et le remaniement des instances surmoïques et idéales occupent une très grande place. En effet, pour être porteur de sens et être nourri par les identifications sexuées provenant des deux parents, le projet adulte nécessite une appropriation subjective par le sujet. Il nécessite également une déssexualisation des idéaux du sujet afin de pouvoir accéder à sa qualité véritablement adulte, c'est-à-dire une source potentielle de satisfaction atteignable.

Toutefois, le lien de sujet à la satisfaction et au plaisir est hautement transformé lors du processus adolescent. L'adolescence est un travail de « réorganisation après-coup de la psyché [...] qui s'effectue sous l'impact de la survenue de la potentialité orgasmique de la sexualité » (Roussillon, 1999, p.9). La potentialité orgasmique, qui est « une nouvelle issue pulsionnelle », constitue la nouveauté adolescente qui bouleverse le lien du sujet au plaisir. Il s'agit d'une nouveauté non seulement quantitative mais aussi qualitative : cette différence « 'qualitative' pose tout le problème de la différence sexualité adulte/sexualité infantile » (*Ibid.*, p.10).

La survenue de la potentialité orgasmique met en crise l'ancienne organisation psychique du sujet et nécessite un travail de réorganisation. Cette potentialité arrive sur un terrain qui était surtout structuré « en fonction du manque que son absence a imposé à la psyché de l'enfant » (*Ibid.*, p.11). L'enfant accède à un plaisir par la voie de la décharge qui n'inclut pas la satisfaction. L'introjection de l'instance surmoïque permet à l'enfant de contourner la décharge directe par l'acte afin d'inciter la symbolisation et l'accomplissement par la pensée et « par et dans la représentation » (*Ibid.*, p.12).

A l'adolescence, l'apparition de cette nouvelle issue pulsionnelle, qui permet la satisfaction, va désorganiser l'organisation latente et agir « comme une espèce de révélation après-coup du secret de l'énigme [symbolique sexuelle] restée en latence ». (*Ibid.*, p.16) Cette révélation va impacter le lien de l'adolescent à son activité symbolisante et au monde externe. L'adolescent va à présent « devoir symboliser ce qu'il peut [...] accomplir, [...] pour ne pas être contraint de l'accomplir, [...] dans le champ perceptivo-moteur ». (*Ibid.* p. 20) L'enjeu de l'adolescence est donc d'introjecter la capacité orgasmique afin d'éviter la menace

pulsionnelle sur l'activité symbolisante. Cette introjection « suppose que l'organisation psychique réalise un acte interne » (*Ibid.*, p.20), « un acte de symbolisation, acte interne d'accomplissement pulsionnel, au-delà de l'opposition pensée/acte ». (*Ibid.*)

Le travail de désengagement des imagos parentales, l'instauration de nouvelles identifications sexuées et l'accès à la nouvelle qualité du travail de symbolisation, malgré et grâce à la possibilité de satisfactions, sont trois dynamiques cruciales pour que le sujet puisse accéder à un projet adulte réalisable, porteur de sens et de satisfaction. Toutefois, pour que ce projet soit nourri par les identifications aux deux parents, par les désirs et les rêveries du sujet, mais aussi par ses relations avec son corps propre et avec d'autres objets, il faut encore qu'il puisse accéder à une position passive-réceptrice. Il s'agit là de la deuxième tâche principale du processus adolescent, cruciale dans le passage à l'âge adulte : le travail du féminin.

#### B. Le travail du féminin et la relation d'objets amoureux

Plusieurs théoriciens de l'adolescence<sup>3</sup> voient en le travail du féminin la tâche principale du processus adolescent. Selon nous, l'intégration du travail du féminin est une condition *sine qua non* pour que le sujet puisse accéder à un projet adulte porteur de sens. Nous allons, dans un premier temps, nous intéresser au couple organisateur activité-passivité dans l'œuvre freudienne et chez certains auteurs postfreudiens. Dans un deuxième temps, notre attention se portera plus spécifiquement sur le travail du féminin au sein du processus adolescent.

#### ***Le couple organisateur activité-passivité***

Chez S. Freud, à partir d'une sélection des articles qui nous ont semblé les plus pertinents, nous avons pu relever trois temps distincts concernant le concept de la polarité passive-active. Le couple passivité-activité a une place importante dans les écrits freudiens et a subi une évolution au fur et à mesure de ses travaux.

Dans un premier temps, S. Freud associe le couple passivité-activité avec le couple féminin-masculin et favorise une explication située dans la sphère

---

<sup>3</sup> Gutton, P. & Birraux A. (1982), Givre (2010) sont ceux qui sont cités dans cette revue de la littérature.

pulsionnelle. Il attribue aux activités auto-érotiques des zones érogènes le caractère masculin (Freud, 1905). D'après lui, la sexualité de la petite fille a « un caractère entièrement masculin ». (*Ibid.*, p.158) En effet, d'après S. Freud, chez l'homme ou chez la femme, la pulsion est toujours de nature masculine. Dans le même texte, une note de bas de page ajoutée en 1915 affirme qu'il « emploie masculin et féminin (...) au sens d'activité et de passivité ». Plus tard (1915), la passivité apparaît comme l'un des destins de la pulsion. Le mécanisme de « renversement en son contraire » consiste en la transformation de l'activité en la passivité du but de la pulsion. Selon S. Freud, un deuxième retournement explique le destin de la pulsion : le « retournement sur la personne propre » qui ne provoque pas de changement sur le but de la pulsion. Il différencie ces deux retournements en soulignant que dans le « retournement sur la personne propre », le but de la pulsion ne change pas. Dans le renversement, il donne l'exemple des couples sado- masochistes et exhibitionnistes-voyeuristes : celui qui tourmente devient celui qui est tourmenté. S. Freud (1915) affirme ensuite qu'« il n'est guère douteux non plus que le but actif survienne avant le but passif... » (*Ibid.*, 176). Il ajoute que la transformation du but actif au but passif ne se réalise jamais complètement et que la pulsion garde toujours son caractère ancien (actif). Cette transformation en passivité de la pulsion d'« aimer » renvoie à la position fondamentale d'après S. Freud : être aimé par soi-même, le narcissisme. Il postule alors que ce renversement en son contraire, par un retour à l'objet narcissique et une identification avec un moi étranger, constituerait peut-être « des tentatives de défense, qui à des stades supérieurs du développement du moi, sont exécutées par d'autres moyens ». (*Ibid.*,181).

Nous verrons ainsi que pour S. Freud, le recours à la position passive constitue un moyen de défense pour l'enfant qui n'a pas encore accès aux autres mécanismes. Pour S. Freud, le moi étant passif face aux stimuli externes serait « actif du fait de ses propres pulsions » (*Ibid.*, p.181) ; il cite le couple actif-passif comme polarité biologique de la vie animique aux côtés de la polarité réelle et la polarité économique. En 1919, S. Freud explique que le petit garçon, en changeant l'activité en passivité, transforme son fantasme incestueux en un fantasme masochiste et, il peut *de facto* se protéger du refoulement. D'après lui, la fantaisie de fustigation est une fantaisie passive qui découle, pour les deux sexes, de la liaison incestueuse au père. Il s'agit de la mise en acte d'une relation passive au père. Nous voyons que la

position passive sert à l'enfant à se protéger d'un trop plein d'excitation qui peut être causé par ses propres pulsions incestueuses et lui permet de garder son fantasme en le déformant afin de pouvoir continuer de le satisfaire.

Dans un deuxième temps, S. Freud met l'accent sur la répétition des événements déplaisants qui permettent le passage de la position passive à la position active. Il explique à partir du jeu de la bobine (Fort Da) que l'enfant qui subit l'expérience déplaisante de la séparation d'avec la mère, répète la situation en mettant en scène les jouets (Freud, 1920). En envoyant au loin (Fort) la bobine, il fait disparaître la mère (il se venge d'elle en même temps) et en retirant la bobine, il la retrouve. Et tout cela se passe comme si l'enfant était à l'origine des décisions de départ et de retour de la mère. L'enfant se rend maître de la situation. En transformant la situation passivement vécue en un jeu actif, l'enfant se dédommage de la première situation.

Plus tard, S. Freud (1926) parle de l'angoisse signal et de la désaide psychique originelle. L'angoisse signal serait d'une part l'attente du danger et d'autre part la répétition atténuée de celui-ci. C'est en effet la désaide psychique du petit enfant, vécue passivement, qui serait dans un deuxième temps transformée en angoisse. Cette transformation a pour but de répéter activement le vécu passivant du petit enfant pour qu'il puisse éventuellement en diriger lui-même le cours. L'angoisse est donc la réaction originelle face à la désaide. Dans ce deuxième moment, du point de vue défensif de la position passive de S. Freud, s'opposera la position active, moyen de maîtrise pour éviter la réactivation de la passivité primaire face au sentiment de désaide du nourrisson.

Dans un troisième temps, S. Freud va mettre à nouveau en avant la correspondance du couple actif-passif avec le couple masculin-féminin. Il va mettre cette fois en avant la révolte face au féminin chez les deux sexes. En 1937, il revient sur ce qu'il avait refusé plus tôt (Freud, 1919) : le rôle du couple féminin-masculin dans le refoulement. Avec cet article, Freud attribue au refoulement un « fondement biologique » (*Ibid.*, p.54). Il introduit alors son concept « du roc originnaire » chez les deux sexes : chez l'homme « la rébellion contre la position passive » et chez la femme le « souhait de pénis » (*Ibid.*), qui revient à nier chez les deux sexes la position féminine. Il attribue ce roc originnaire à la biologie : « la récusation de la



féminité ne peut évidemment être rien d'autre qu'un fait biologique » (Freud, 1937, p.55) et le définit comme une résistance au transfert qui ne permet aucune modification (*Ibid.*, 54).

Avec ces trois temps, nous constatons que le couple activité-passivité a subi plusieurs fluctuations dans la pensée de S. Freud. Le premier temps est le couple passivité-activité comme moyen de défense pour l'enfant face à ses motions pulsionnelles. Cette idée n'est plus tenable pour l'enfant une fois devenu pubère. Les modifications corporelles induites par la puberté et la reviviscence des vœux incestueux rendent la position passive insupportable, car renvoyant à un sentiment de passivation. Le deuxième temps situe la recherche de l'activité comme moyen de maîtrise face au sentiment de passivation et introduit son concept d'angoisse d'alarme. C'est dans un troisième temps que S. Freud introduit le concept qui nous paraît le plus parlant pour la fin de l'adolescence et le devenir adulte : le roc biologique, témoignant de la difficulté pour les deux sexes à accéder à la passivité.

### ***Le travail du féminin***

Une lecture du fantasme de la séduction freudienne à partir du concept du « féminin mélancolique » (Chabert, 1999) nous permet d'explorer au mieux le rôle de la position passive dans l'organisation psychique du sujet. La fiction de la séduction constitue un scénario qui protège le sujet en l'empêchant, par la maîtrise active qu'il procure, « d'être passivement débordé par l'excitation ». Être excité par l'objet signifie être passivement influencé par ce dernier. Le fantasme de séduction s'enchaîne avec les fantasmes de la scène primitive et de la castration. Suivant ces fantasmes, la position passive devient au fur et à mesure, dans le psychisme du sujet, l'équivalent de la féminité, c'est-à-dire de l'être châtré. Si la sexualité conserve son effet traumatique, c'est alors par l'appui qu'elle prend sur la passivité. L'après-coup est donc un coup qui « désarme le sujet à la fois de l'intérieur, par la montée de l'excitation » (*Ibid.*, p.1454), et de l'extérieur puisque c'est par le biais de l'autre que la sexualité arrive au sujet.

C'est par le refoulement de la scène de séduction, qui met le sujet hors de soi et qui est en opposition avec ses pulsions d'autoconservation, que se réalise l'inscription de la présence de l'autre chez le sujet. Pour que cette inscription soit

vécue, il faut que le sujet puisse vivre la situation en tant que telle et puisse accepter la provenance de la séduction comme venant de l'autre, « c'est-à-dire qu'il admette d'être passivement modifié par cet étranger » (*Ibid.*, p.1451). La scène de séduction « préserve l'auteur du fantasme en le gardant innocent et ignorant » (*Ibid.* p.1455) : ce n'est pas moi qui le désire, c'est l'autre qui me séduit. Dans cette transformation active, le sujet s'engage dans l'appropriation du fantasme et de sa réalité psychique interne. Mais c'est par la reconnaissance du rôle passif face aux excitations que le passage à la représentation s'assure, que le fantasme se construit dans « toute sa force et sa fonction consolatrice » (narcissique et objectale). (*Ibid.*) Les fantasmes de séduction, qui ont donc pour but de masquer l'auto-érotisme infantile, soutiennent l'identification passive et le refoulement de la fantasmatique incestueuse. Pour que ce processus se réalise, la différenciation entre le sujet et l'autre doit être clairement définie. Si la voie passive, par le renversement en son contraire, n'est pas accessible, le sujet se trouve dans la version mélancolique du fantasme de séduction. Dans cette version, c'est l'enfant qui séduit le père et ne peut refouler ses vœux incestueux, faute d'accéder à la position passive. De là découlent alors les auto-accusations et les mesures de rétorsion mortifère. Le sujet ne peut alors que se désinvestir des mouvements pulsionnels et exiger leur extinction. Le désinvestissement englobe tout l'investissement objectal et narcissique. La version mélancolique du fantasme de fustigation est alors liée à l'impossibilité d'accéder à une position passive qui fait naître « la conviction de l'enfant d'avoir mis le père dans un état second » (*Ibid.*), hors de lui, méconnaissable et donc excité. Si l'enfant est battu, c'est parce que la fille incestueuse a provoqué le père. L'excitation n'est vécue que par l'autre qui devient impossible à contenir. Il s'agit d'un mouvement qui vise la mise en dehors de l'excitation. Cet autre excité et débordé par l'enfant aurait un effet traumatique sur le sujet. A côté de l'impossible confrontation à la position passive, la petite fille serait en même temps dans l'impossibilité d'effectuer la mise en scène de la rivalité avec sa mère. Elle devient la cible de cette mère dont elle a séduit le mari et elle assure son propre châtement. Elle s'identifie à cette mère à qui ses attaques étaient initialement destinées. Les investissements libidinaux deviennent donc intolérables car ils renvoient à l'emprise de l'autre, au danger des pertes narcissiques et à la position passive. Les pulsions de mort se mobilisent contre la position passive, la déliaison vise le désinvestissement de l'objet, des relations objectales, voire l'effacement des représentations. Le mouvement mélancolique constitue alors « une des voies de

détournement de la passivité, contre l'être aimé, l'être excité, contre l'objet et finalement contre le sujet lui-même ». (*Ibid.*,1483)

Le rôle de la position passive nous semble se situer au centre de la construction de l'appareil psychique par l'accès qu'il offre aux représentations et au refoulement des fantasmes incestueux. L'accès à la passivité est également crucial en ce qui concerne les sphères affective et relationnelle ; il est primordial pour que le sujet puisse être touché par l'autre, mais également par ses propres affects, ses désirs et ses rêveries. De ce fait, il semble que la position passive joue un rôle primordial dans le travail de subjectivation qui dure toute la vie du sujet mais également dans l'élaboration d'un projet adulte à la fin de l'adolescence par la capacité de rêverie.

La différence faite entre les concepts de « passivation » (Green, 1982) et de passivité nous semble également très importante pour pouvoir comprendre la difficulté du sujet à accéder à la passivité. Le concept de passivation trouve ses origines dans les échanges précoces de l'enfant avec l'objet primaire. L'enfant, soumis à des excitations internes et externes, a besoin de l'action de l'objet maternel pour constituer son moi, par l'établissement d'un régime d'investissement stable. La mère doit être pour l'enfant « un moi auxiliaire, un contenant et un miroir ». (*Ibid.*, p.211) Pour cela, il faut qu'elle puisse accepter et contenir ses propres pulsions, pour pouvoir éveiller l'enfant à la vie pulsionnelle et lui permettre de reconnaître ses propres pulsions. De plus, elle doit les rendre tolérables pour la psyché de son enfant. Si ce processus se déroule sans trop de heurts, l'enfant peut développer ses mécanismes de pensée, créer des fantasmes et élaborer la pression pulsionnelle. A ce moment-là, il n'aura qu'à lutter contre les excitations internes. Toutefois, il ne faut pas oublier la dimension passivante des soins maternels. L'action de la pulsion passive le sujet qui la subit. A partir du concept de roc biologique, il s'agit pour « les deux sexes de répudier la féminité de la mère » (*Ibid.*) ; et ceci est dû à son action passivante sur l'enfant. L'action passivante de la mère réactive le désir régressif du paradis perdu et peut constituer un obstacle au processus de différenciation. Pour que les pulsions ne soient pas vécues par l'enfant de manière dangereuse, il faut que ce dernier puisse compter sur l'objet. Quand les choses ne se passent pas si bien que cela et que la mère n'est pas capable d'assumer le rôle de réceptacle pour l'enfant, le chaos apparaît.

L'enfant n'arrive plus à distinguer les excitations internes et externes ni les pulsions de l'objet de ses propres pulsions. Un second front de lutte apparaît, « la lutte contre cet agent qui devrait être l'allié et devient son ennemi » (*Ibid.*). Cette lutte oblige l'enfant à mobiliser des pulsions destructrices qui attaquent l'objet et le moi, d'où l'éclosion de la psychose. « Peu importe qu'il doive se saborder lui-même pourvu qu'il conjure l'objet en le détruisant ». (*Ibid.*) Les pulsions de destruction entrent en scène en tant que dernier recours vers la neutralisation de l'objet. Les pulsions destructrices au sein du fonctionnement psychotique constituent la plus grande arme de l'activité contre la passivation par l'objet.

Nous avons vu à plusieurs reprises que pendant l'adolescence se réactivent les conflits précœdipiens et notamment le lien entre l'enfant et l'objet primaire. Des auteurs comme P. Blos ont attiré notre attention sur la recherche d'activité de l'adolescent afin de ne pas se retrouver face à ce sentiment de passivation qu'A. Green décrit de manière très approfondie. Face à la réactivation de la désaide primaire et les modifications corporelles de la puberté, sur lesquelles l'adolescent ne dispose d'aucun contrôle et qui viennent renforcer le sentiment de passivation, il est très difficile d'accéder à une position passive tempérée pour être réceptif aux affects ou à l'objet.

### ***Le rôle de la passivité au sein des relations objectales***

Nous allons nous intéresser maintenant aux différentes théorisations sur la passivité au sein des relations objectales à l'adolescence. Les théories de l'adolescence, comme la notion de *pubertaire* (Gutton, 1991), étudient l'impact de la puberté sur le psychisme de l'adolescent et mettent l'accent sur l'ancrage du pubertaire dans le réel biologique ; s'installe alors une parallèle entre l'originaire du pubertaire et l'unité narcissique originaire. Cette mise en parallèle est très intéressante dans le sens où la découverte de la complémentarité des sexes, qui est la tâche principale de l'adolescence, est mise en lien avec la complémentarité première du bébé avec la mère. Nous pourrions souligner d'emblée l'importance de l'accès à une passivité primaire à ce premier niveau afin d'accéder à la découverte de la complémentarité des sexes à l'adolescence.

Cette unité narcissique originaire de l'enfant et de la mère s'efface pour

laisser place à l'œdipification mais ne disparaît pas définitivement et laisse des traces libidinales. Ces traces sont qualifiées d'« activités corporelles libidinales » (Gutton, 1991) qui tiennent lieu de représentations et réactivent le plaisir de l'organe et de son fonctionnement. L'activité libidinale peut utiliser les objets ou le corps de l'autre (de la mère) mais garde toujours sa qualité auto-érotique. La fonction représentative, qui est encore fragile, se trouve disqualifiée car elle n'est pas encore capable d'amener un plaisir comparable à l'activité libidinale corporelle, comme succion des doigts par exemple. De plus, l'équivalence quantitative offerte par le fantasme, malgré les différences qualitatives, maintient la croyance dans la toute-puissance. Dans ce continuum, le sensuel de l'enfance serait suivi par le sensuel pubertaire et présenterait donc à la puberté les mêmes problématiques à l'égard de l'identité et de la fonction du fantasme. Le sensuel pubertaire s'étaye sur les schémas où se joignent la zone génitale et son objet. La nouveauté pubertaire sera la force de la condensation sur la zone génitale qui attaquerait les défenses du moi. Le primat structural du génital serait donc à réaliser pendant le processus adolescent. A cette période, il y a un risque dépendance à l'objet qui va annuler le trajet pulsionnel et qui va également limiter l'activité psychique de fantasmatisation et d'objectalisation.

La disparition de l'impuissance sexuelle de l'enfant et de l'excitation issue du lien aux parents laisse un vide singulier chez l'adolescent. La nouvelle passivité à l'adolescence, face aux changements psychiques et physiques, serait vécue par le sujet comme une véritable perte narcissique. L'adolescent devient alors un séducteur actif pour réparer cette blessure narcissique : il s'auto-séduit, séduit son corps encore enfant. L'enfant pubère séduit donc son passé lorsqu'il sexualise ses souvenirs d'enfance. Nous comprenons ce mouvement comme un retournement de la séduction sur soi-même à la puberté, par une identification au séducteur. Il faudrait donc séduire ce corps pour le faire sien, pour se l'approprier comme cela s'est déjà passé auparavant, pour la première fois. Cette fois, l'objet source ne serait pas le sein de la mère mais l'autre sexe. La libido de l'autre sexe vient « s'imprimer sur le sexe de l'adolescent ». (*Ibid.*, 32) « L'organe est découvert par l'attrait qu'il provoquerait sur l'autre sexe. » Le sujet passe ensuite de l'apparente excitation de l'organe à la personne tout entière. L'organe biologique devient donc l'organe libidinal par la rencontre avec l'autre sexe et par là il se trouve également

déphallicisé. Cela revient alors à posséder un organe érotique et non plus un organe destiné à affirmer la puissance phallique contre l'objet. Dans l'unité narcissique originaire pubertaire, « l'autre sexe serait halluciné avant d'être connu avec l'intuition que l'autre sexe serait susceptible de combler le manque ». (*Ibid.*, p.36) Eprouver du pubertaire donnerait donc « une seconde chance pour corriger, pour réparer l'archaïque initial, pour guérir de la séduction généralisée ». (*Ibid.*, p.37) L'illusion que l'autre sexe pourrait combler le manque serait en parallèle de « l'illusion de la mère qui est susceptible de donner à percevoir tout ce que le sujet imaginait d'elle » (*Ibid.*). La puberté, traumatisme narcissique par excellence, offre donc en même temps « une solution sexuelle pour sa guérison ». (*Ibid.*)

La parallèle établie entre l'unité narcissique mère-enfant et l'originaire du pubertaire nous permet d'accentuer l'importance du couple passivité-activité pour l'appropriation du corps sexué et la découverte de la complémentarité des sexes. L'auto-séduction par identification au premier séducteur-procureur de soin permet à l'adolescent une prise de position active. Cette activité, qui permet à ce dernier de s'approprier son corps, acquiert de nouveau, d'après nous, une certaine passivité afin de pouvoir accéder aux identifications avec l'objet primaire. De plus, pour passer de l'auto-séduction à une relation objectale avec un autre reconnu dans sa complémentarité, le sujet doit être capable d'accéder à une passivité-réceptrice et d'accepter son état d'être non-comblé, sans le complément éventuel que seul un autre peut offrir.

Nous pouvons dire que si l'adolescence est une création de soi, l'adultité se définit comme « une création d'objet ». (Gutton, 2000) La métaphore de la création littéraire permet d'étudier la différence entre l'adolescent et l'adulte : l'adolescent crée une œuvre autobiographique où il n'y a pas de place pour un public lecteur. L'adresse de son œuvre est « l'objet parental du transfert » (*Ibid.*) : le sujet adulte accompagne l'adolescent pour l'élaboration de la phase pubertaire dans ce travail de subjectivation qui est l'adolescence. (Gutton, 1991) Ce que l'adolescent fabrique, c'est lui-même. Au contraire, l'œuvre de l'adulte est créée pour être adressée à un public. L'œuvre gagne une troisième place médiatrice et une autonomie qui nécessitent d'accepter une certaine discontinuité dans la communication. « La nouveauté adulte est de l'ordre d'une altérité créée. » (Gutton, 2000, p.430)

La résolution de la face négative du fonctionnement œdipien constitue la seule issue pour sortir du paradoxe qui encombre le moi adolescent : « l'appétence objectale » et la menace constante de passivation dans sa relation à l'autre. (Jeammet, 2000, p.428) Le but est d'atteindre ses « aspirations identificatoires » (*Ibid.*). Le conflit œdipien, dans sa dimension négative, articule les conflits objectaux et narcissiques et permet au sujet de pouvoir se nourrir des identifications du parent du même sexe afin d'acquérir une identification sexuée plus au moins stable pour entrer en adultité. L'intériorisation du lien au parent du même sexe fournit au sujet une sécurité interne pour qu'il puisse développer une capacité d'autonomie suffisante. Afin de pouvoir élaborer ce travail identificatoire, il lui faut accueillir l'infantile au sein de son moi et ne pas dresser de défenses drastiques contre lui. En effet, ces dernières empêchent l'installation des liens de tendresse avec l'autre et entrave le lien identificatoire envers le parent du même sexe.

Deux notions peuvent alors qualifier le fonctionnement dit adulte : « une capacité d'autonomie et d'activité réflexive », c'est-à-dire une double possibilité « de distanciation vis-à-vis des autres et de soi-même ». (Jeammet, 2000, p. 426) L'accès à ces capacités permet au Moi de rester en contact avec l'infantile tout en s'adaptant au monde externe et aux autres sujets. Le Moi adulte peut être défini comme à la fois porteur d'une subjectivité non aliénable par la relation aux objets et comme étant capable de se laisser surprendre par ce qui vient de son infantile et du monde externe, sans que ceci ne constitue un danger d'effraction de ses limites.

### ***L'adolescence et le féminin érotique***

Pendant l'adolescence, c'est l'émergence du féminin érotique qui fait effraction pour les deux sexes. « La grande découverte de la puberté est celle du vagin. ». (Schaeffer & al. 2007, p. 264) La valeur traumatique et énigmatique de la puberté s'origine donc ni dans la relation aux parents, ni dans la différence des sexes mais dans l'émergence du sexe féminin, le vagin. Les filles ayant des transformations physiques visibles que les garçons n'ont pas (la poitrine), le complexe de castration se trouve modifié : à l'angoisse de la castration s'ajoute l'angoisse de pénétration pour les deux sexes. La proximité du sexe de la mère suscite une terreur profonde, autant pour la fille que pour le garçon, évoquant également le paradis perdu de la prime enfance. La reviviscence du conflit œdipien

et les angoisses du féminin génital doivent prendre la place des angoisses pré-génitales. Nous pouvons différencier les angoisses spécifiques aux deux sexes à la puberté. La question que le garçon se pose tourne autour de l'utilisation de son sexe dans une relation sexuelle. Pour les filles, il s'agit de savoir comment s'approprier les changements corporels qui les rapprochent dangereusement, par ressemblance au corps maternel, d'une scène primitive incestueuse. La question pour elles est de savoir comment se dégager de la mère tout en ayant un corps qui devient de plus à plus ressemblant à celui de cette dernière. A ce moment-là, alors qu'il s'agit pour les deux sexes d'investir la sexualité génitale, peuvent apparaître les failles d'intériorisation qui menacent le narcissisme de l'adolescent. La puberté interroge la solidité de l'étayage et des mécanismes du refoulement.

Dans un premier temps, le pénis (pour le garçon) et l'envie du pénis (pour la fille) permettront, en tant que support de symbolisation, à l'enfant de se différencier de la mère pré-génitale. Chez la fille, à cela s'ajoute également le changement d'objet vers le père et l'enfant du père. En aucun cas il ne s'agit d'un travail de féminité mais d'un objet de substitution qui s'inscrit dans la lignée phallique-anale. S'installe ensuite la phase phallique, une phase pendant laquelle l'enfant « s'arrache à l'emprise de l'imaginaire maternel ». (*Ibid.* p.263) Tandis que le garçon investit activement une sexualité de « conquête » et de « pénétration » étayée avec la dimension d'analité, visant la maîtrise de l'attente, la fille, elle, « est vouée à l'attente » (Schaeffer & al., 2007, p. 263). Chez elle, il existe plusieurs expériences d'attente. Ce sont des expériences non maîtrisables et qui concernent surtout des pertes des parties de soi qui vont marquer son fonctionnement sexuel : « le pénis, les seins, les règles, la pénétration, l'enfant, l'accouchement, le sevrage etc... » (*Ibid.*). Pour se réapproprier ce corps, touché par de nombreuses pertes et modifications sexuelles féminines successives, la fille doit avoir un masochisme solide qui, par la coexcitation libidinale, va pouvoir érotiser la douleur et soutenir la permanence du mouvement de l'appropriation.

Pour parler de ce travail d'appropriation du corps ainsi que des possibles effractions traumatiques pendant le développement psychosexuel du sujet, il faut étudier les différentes phases de la séduction. La séduction maternelle précoce constitue la première séduction, qui repose sur les soins procurés par la mère. Il ne



s'agit pas uniquement de l'excitation des zones érogènes mais également d'une initiation qui prépare l'enfant à faire face à l'inattendu, aux nouveautés. Nous pourrions prendre l'exemple des jeux de chatouilles ou « coucou-caché ». La séduction maternelle prépare l'enfant alors aux effets de surprise, ce qui, sur le long terme, peut diminuer la valeur effractante et traumatique des changements brutaux externes ou internes à venir, notamment la puberté. Grâce à la contenance de l'excitation dans un espace intermédiaire entre la mère et l'enfant, ce dernier peut effectuer « la transformation de l'excitation en pulsion » (*Ibid.*, p.268). De ce fait, la mère, comme l'avait également suggéré A. Green (1990), est à la fois excitante et pare-excitante. La séduction maternelle précoce est alors « un mouvement organisateur » de la sexualité infantile (Schaeffer & al., 2007, p.268).

La séduction paternelle constitue le second mouvement structurant pour les deux sexes. Le changement d'objet est à la fois effractant et nourricier. Ce mouvement de séduction permet d'arracher l'enfant à l'emprise de l'imaginaire maternelle. Il s'agit du déclin du complexe d'Œdipe et de l'entrée de l'enfant dans la période de latence. Il est intéressant de noter que pour le garçon il s'agit de l'angoisse de la castration qui va être mise en latence pour ensuite resurgir avec violence à la puberté ; pour la fille, le fantasme de séduction passera par la présence de fantasmes de type masochiste, comme le fantasme d'« un enfant battu » (Freud, 1919), et émergera à la puberté. La séduction paternelle agit alors dans un après-coup en réorganisant la séduction précoce maternelle, d'où sa valeur nourricière.

Le troisième temps de la séduction est l'auto-séduction (Gutton, 1991), pendant l'adolescence. La rupture avec les précédents investissements sexuels et identificatoires ainsi que la tâche de réappropriation du corps modifié par la puberté, nécessitent le passage par une auto-séduction pulsionnelle. Il s'agit pour l'adolescent, à partir du fantasme de séduction, d'élaborer un espace transitionnel d'auto-séduction à valeur anti-traumatique qui va lui permettre de contourner l'effraction de la sexualité post-pubère. L'adolescent, qui s'identifie au séducteur, séduit son propre corps afin de le faire sien et tombe amoureux de son image « en même temps qu'il se trouve désormais en capacité de provoquer un désir sexuel comme un adulte ». (*Ibid.*, p.362) Il s'agit d'une issue intermédiaire face à

l'angoisse de confronter la sexualité de la scène primitive ainsi que les vœux incestueux ravivés. Il s'agit pour l'adolescent d'arracher son corps et sa sexualité à l'emprise de la séduction maternelle afin de se les approprier et de les diriger vers un autre « effracteur-nourricier », héritier de la séduction paternelle.

L'issue de ce travail, appelé « travail du féminin », est la rencontre avec un « amant de jouissance » (*Ibid.*, p.270) pour accéder à un vrai travail de différenciation. « Si la mère n'a pas donné de pénis à la fille, ce n'est pas non plus elle qui lui donne un vagin ». (*Ibid.*, p.276) Le vagin n'est pas un organe infantile et nécessite, pour être découvert, la relation sexuelle. L'amant de jouissance s'inscrit alors comme un tiers séparateur. Il s'agit d'un double changement de l'objet qui s'inscrit dans le développement sexuel du sujet : de mère prégénitale, l'enfant passe au père œdipien pour accéder finalement à l'amant de jouissance et finalement s'inscrire dans la sexualité adulte. La logique phallique défensive qui a permis de symboliser des différences doit laisser place, à partir de l'accès à la genitalité, à la complémentarité des sexes et à la dualité masculin-féminin.

### ***La passivité et le féminin pur***

Le concept de « préoccupation féminine adolescente » (Givre, 2010a), créé à partir des œuvres winnicottiennes, est très intéressant pour réfléchir au travail du féminin lors du processus adolescent en lien avec l'accès à la passivité. Ce concept, créé à partir de la définition de la préoccupation maternelle primaire (Winnicott, 1956), « un état de repli ou de dissociation de la mère en fusion avec son enfant », instaure une parallèle entre ce concept winnicottien et l'état de repli propice à la dissociation des adolescents. La préoccupation féminine adolescente étudie le travail qui incombe à l'adolescent face aux fluctuations du sentiment d'unité de soi et des limites rencontrées à l'adolescence. D'après D. Winnicott, une femme sera sûrement une meilleure mère si elle dispose « d'un grand potentiel d'éléments féminins » (Givre, 2010b, p.130) car elle peut s'identifier avec l'élément féminin de son enfant. « Un adolescent sera alors plus en mesure d'être un adolescent » (*Ibid.*) pendant le processus adolescent s'il dispose des éléments féminins qui lui permettent de supporter des états de non-orientation et de non-unification.

Nous pouvons décrire les *éléments féminins purs* (Winnicott, 1971) comme un état d'être de l'enfant avec l'objet maternel- l'enfant est le sein - sans qu'il n'y ait aucune différenciation moi / non-moi. Cette fusion donne lieu à la création de l'objet subjectif qui n'est pas encore un objet non-moi. L'objet subjectif installe chez l'enfant le sentiment du soi et de l'identité. L'élément purement féminin établit l'expérience d'être. C'est uniquement à partir de cette expérience que l'enfant peut développer un espace intérieur, « être un contenant, être à même d'utiliser les mécanismes de projection et d'introjection ». (*Ibid.*, p.156) Les éléments masculins, eux, nécessitent une séparation entre le sujet et l'objet et concernent surtout la dimension du faire, c'est-à-dire la sphère pulsionnelle dans les valences passives et actives : « se relier activement à, être relié passivement à ». (*Ibid.*, p.151) La relation à l'objet, qui est un élément masculin, nécessite comme préalable la séparation. Par conséquent, les satisfactions sur le plan pulsionnel renforcent la séparation. Ceci peut être résumé ainsi : la caractéristique masculine permet au sujet de ne faire qu'un avec l'objet, tandis que l'élément féminin englobe une identité plurielle : être à plusieurs à l'intérieur de soi. Cette expérience, sans compromettre le fait de se sentir réel et d'exister, permet par la suite à la mère de s'identifier à son enfant et d'établir la transmission de l'élément féminin entre les générations.

La force des pulsions à la puberté menace le féminin pur de l'effraction. Par conséquent, le sentiment de continuité d'être de l'adolescent se trouve perturbé. La préoccupation féminine adolescente permet d'accompagner le processus de subjectivation de l'adolescent, en lui procurant un sentiment de continuité d'être et en lui permettant de « tolérer des états de non-intégration » (Givre, 2010b, p.131) provenant des remaniements liés au processus adolescent. Les adolescentes, comme les femmes en maternité, sont contraintes d'être à plusieurs à l'intérieur d'un soi non unifié. L'adolescent doit « composer avec l'enfant qu'il a été, avec l'adolescent qu'il est et avec l'adulte qu'il pourrait devenir ! ». (*Ibid.*, p.132) Cet état implique forcément un lien avec l'altérité. Le rôle et la place de l'identification primaire avec l'objet maternel sont alors cruciaux. L'élément féminin constitue le préalable à tout mécanisme d'introjection et de projection, eux-mêmes occupant une place primordiale au sein du processus adolescent. Le travail du féminin ou la préoccupation féminine adolescente permettent à

l'adolescent d'explorer des possibilités identificatoires et de trouver diverses issues de « différenciation subjectivante ». (*Ibid.*, p.133)

Le refoulement des éléments féminins permet la formation d'un lieu de la représentation. Cette idée fait écho aux travaux d'A. Green (1983), sur l'espace encadrant, qui a également beaucoup travaillé avec les concepts winnicottiens. Ce lieu serait alors le cadre psychique où se déroulent les scènes fantasmatiques, « préalables à l'avènement de l'hallucination négative » (Green, 1993). Cette théorie a beaucoup d'importance pour notre recherche car ce fond féminin maternel, qui permet un espace encadrant pour les scènes psychiques, les fantasmes et les représentations, peut être pensé également au travers du prisme de la capacité de rêverie maternelle. Nous reviendrons sur cette idée et nous l'étudierons plus loin dans notre seconde partie dédiée à la capacité de rêverie.

### C. Synthèse du premier chapitre

Nous constatons que pour pouvoir accéder à des relations objectales à la fin de l'adolescence avec un autre perçu dans sa complémentarité, la place de la passivité est primordiale. Décrit comme la tâche principale à l'adolescence, le travail du féminin est, comme les identifications secondaires, grandement influencé par les relations précoces avec l'objet primaire. A ce niveau, nous trouvons des rapprochements entre les auteurs que nous avons cités jusqu'ici. Nous trouvons chez S. Freud et D.W. Winnicott une définition de la pulsion qui s'inscrit toujours dans la position active, même si son but est passif. Cela nous permet de considérer les fantasmes et les rêveries comme moyen d'appropriation active du vécu interne ou externe, subi passivement par le sujet. Ici, nous nous référons également aux travaux de C. Chabert sur le fantasme de la séduction décrit ci-dessus. Il s'agit donc d'un travail dynamique du couple activité-passivité : le fantasme de séduction qui situe le sujet dans une position passive, donc innocente, lui permet de s'approprier activement le mouvement de séduction subi dans la relation, de le maîtriser. Ceci est réalisé par le sujet, tout en rendant passive sa propre participation pulsionnelle qui est initialement active. Ce processus psychique donne lieu au travail représentationnel en inscrivant l'autre au sein de ce processus. La présence de l'autre s'inscrit donc dans le travail représentationnel.

De plus, le fantasme, qui permet de s'approprier les motions pulsionnelles et d'assurer le passage à l'*activité* représentationnelle, nécessite un espace encadrant et contenant. Entre alors en jeu le volet plus primaire de la passivité. Nous pouvons penser ici aux théorisations de plusieurs auteurs que nous avons cités : la relation de passivité-passivation entre la mère et le bébé décrite par A. Green, les éléments féminin-purs de D.W. Winnicott, la complémentarité de l'unité narcissique entre la mère et le bébé décrite par P. Gutton ou encore la séduction maternelle précoce de J. Schaeffer. Il s'agit ici de l'identification primaire avec l'objet maternel qui permet à l'enfant d'accéder à un espace interne où peuvent par la suite se dérouler des fantasmes et des rêveries. Cet espace est également nécessaire pour que l'enfant puisse accéder aux mécanismes d'introjection-projection pour les identifications secondaires dans l'avenir. Nous pouvons penser également aux liens précoces, qui se réactivent à l'adolescence, à partir des théorisations de W. Bion sur la capacité de rêverie maternelle. En effet, c'est l'introjection de la capacité de rêverie maternelle qui va permettre au sujet de transformer des expériences subies en des expériences émotionnelles propres, porteuses de sens.

Enfin, les théoriciens de l'adolescence nous rappellent que le processus adolescent, par la nouvelle vague d'élaboration qu'il propose, peut permettre une auto-guérison de ce qui n'a pas pu être élaboré dans cette première unité narcissique, qui se trouve désormais réactivée. Les concepts autour de l'auto-séduction, qui permet par la suite à l'adolescent de s'inscrire dans une sexualité adulte, vont dans ce sens.

Pour conclure, nous avons vu dans ce chapitre les deux principaux conflits du processus adolescent qui prépare le sujet à l'entrée dans l'âge adulte. Nous avons également vu que ce processus peut être évalué à partir de la capacité du sujet de pouvoir investir, ou non, un objet différent de lui, au sens de la complémentarité des sexes, prenant appui sur la différenciation féminin-masculin au sein d'une sexualité génitale et non dans une logique défensive de phallique-châtré. Cet investissement objectal va de pair avec une appropriation par le sujet de son corps et de sa sexualité, lui permettant de se dégager de l'emprise des imagos parentales, tout en gardant un lien tendre avec ses parents. Nous avons constaté que l'accès

aux identifications secondaires, grâce à la désérotisation du lien aux objets parentaux, permet de faire des choix de vie authentiques (profession, lieu de vie, couple etc.) qui sont porteurs de sens et source de satisfaction pour le sujet. D'après nous, le « projet adulte », qui englobe ses choix professionnels et relationnels, est grandement influencé par les conflits décrits ci-dessus. Le projet, pour accéder à sa qualité adulte, nécessite une appropriation subjective. Ce travail d'appropriation est, d'après nous, dépendant de la capacité de rêverie du sujet, notamment en ce qui concerne les désirs infantiles (dans le sens du travail du rêve freudien) et au niveau bionnien de la fonction alpha qui permet de donner sens aux expériences émotionnelles. Nous travaillerons ces concepts de manière approfondie dans notre deuxième partie.

## **Chapitre 2 : La fin de l'adolescence : revue de la littérature francophone et anglophone**

La fin de l'adolescence et le devenir adulte sont des sujets relativement peu étudiés dans le milieu psychanalytique comparé aux nombreux travaux et aux recherches qui existent aujourd'hui sur la clinique de l'adolescence. Pour notre revue de la littérature, nous avons trouvé une cinquantaine de références psychanalytiques en français et en anglais.<sup>4</sup> Notre recherche se base sur une revue de la littérature francophone la plus exhaustive possible ainsi que sur une revue de la littérature anglophone sélective.

De plus, étonnamment, nous n'avons pu trouver qu'un seul travail de recherche en psychologie clinique sur la fin de l'adolescence et le devenir adulte (Szajnberg & Massie, 2003) car malgré l'existence de plusieurs travaux psychanalytiques, aucun d'entre eux ne prend appui sur une recherche clinique. Il s'agit d'une étude longitudinale effectuée sur la population américaine. Les sujets de la recherche ont été suivis de leur naissance à leurs 30 ans. Il s'agit de la seule recherche de psychologie clinique que nous avons trouvée sur la fin de l'adolescence. Toutefois, cette recherche s'inscrit dans une approche développementale et l'analyse des sujets est surtout effectuée à partir des facteurs externes comme la consommation de drogue ou le nombre de partenaires sexuels. De plus, les auteurs ne tiennent pas compte de la dimension processuelle de l'adolescence et favorisent un traitement purement développemental.

Pour nous, la fin de l'adolescence ne constitue pas un stade de développement mais une position psychique faisant partie du processus adolescent. Néanmoins, pour notre revue de la littérature, nous nous sommes servie des travaux de plusieurs psychanalystes américains qui adoptent également un point de vue développemental psychanalytique, propre à la psychanalyse américaine. Ces auteurs, que nous avons inclus dans notre recherche, travaillent toutefois avec les théories psychanalytiques et proposent des réflexions très riches concernant la fin de l'adolescence. Cela n'était pas le cas de la recherche de Szajnberg & Massie, que nous n'incluons pas dans notre recherche.

---

<sup>4</sup> Ce qui constitue un petit nombre en comparaison avec d'autres sujets de recherche.

### *Entre la réalité externe et la rêverie*

Dans le passage à l'âge adulte, le poids de l'environnement et de la société sont cruciaux. Les psychanalystes francophones et anglophones ont commencé à s'intéresser à la fin de l'adolescence à partir de l'apparition de nouveaux tableaux cliniques émanant des étudiants universitaires. En effet, les changements sociétaux comme le prolongement des années d'études avant d'accéder à l'autonomie financière, ont joué un rôle dans l'apparition de ces nouveaux tableaux cliniques, « hors catégorie diagnostique » (Quemada, Alleon & Morvan, 1985, p.47). Nous constatons qu'il s'agit surtout de l'augmentation des tableaux dépressifs qui pointent les difficultés de la différenciation au sein du processus de la fin de l'adolescence. Nous trouvons également l'apparition d'états psychotiques transitoires chez les jeunes adultes qui ne correspondent pas à la nosographie classique de la psychose et qui disparaissent sans laisser de traces pathologiques (Delage & Granier, 1995). En effet, la fin de l'adolescence interroge grandement le lien du sujet à ses objets mais également son lien avec la réalité externe et sociétale. L'apparition de ces tableaux souligne l'importance du poids de la réalité externe, qui gagne davantage de place dans le fonctionnement du sujet : l'éloignement de ces étudiants de leur environnement familial et leur difficulté à accéder à une autonomie au sein du groupe de pairs témoignent de leur difficulté à pouvoir accéder aux investissements objectaux avec les autres, reconnus dans leur différence et leur complémentarité. En effet, à la fin de l'adolescence, le poids de la réalité externe est porté non plus par les changements du corps comme à l'adolescence, mais par la réalité de l'autre et la place centrale que ce dernier doit trouver dans le fonctionnement psychique du sujet.

Toutefois, nous ne pensons pas que les changements sociétaux aient directement influencé ces tableaux, mais ils ont donné lieu à la création d'une nouvelle catégorie d'âge où peuvent se jouer plus explicitement les enjeux de séparation d'avec les objets parentaux et les objets de l'enfance. Il s'agit surtout de la rencontre avec la réalité externe : la réalité de l'objet, la réalité du corps, ainsi que le travail d'appropriation de la nouvelle place du jeune adulte au sein de la société. Le cadre des études, celui du travail et celui de la vie affective-familiale constituent les différents environnements où s'élaborent les conflits de la fin de l'adolescence du jeune adulte (Delage, 1999). La dimension plus ou moins brutale de cette rencontre



dépend des degrés d'accès du jeune adulte aux espaces transitionnels (Winnicott, 1971) et de sa capacité à réactiver ses expériences. Dans notre deuxième partie, nous travaillerons de manière approfondie la place des phénomènes qui sont selon nous des éléments fondamentaux à toute étude sur la fin de l'adolescence.

En effet, considérer la réalité externe, comme la culture et les « espaces transitionnels » (Winnicott, 1971), nous permet de pouvoir étudier son intégration dans l'organisation psychique du jeune adulte. Il nous semble en effet que considérer une réalité externe comme une chose en soi, en dehors des capacités perceptives et figuratives du sujet, n'aurait que peu de sens dans une pensée psychanalytique ; cela se prêterait davantage à une réflexion philosophique. Penser au lien entre le jeune adulte et la société dans laquelle il vit, à partir des expériences transitionnelles qui sont à l'origine des créations culturelles, nous permet de constituer d'une part un lien entre les relations précoces du sujet et son environnement et d'autre part un lien entre le jeune adulte et sa culture.

De ce point de vue, la première expérience symbolique du jeu sert également à l'intériorisation des expériences de la relation au moi, d'abord entre le nourrisson et la mère et plus tard, entre l'individu et sa culture (Settlage, 1972). Les souvenirs d'expériences passées sont alors externalisés dans l'espace intermédiaire où ils sont comparés et corrélés avec les expériences actuelles. Selon cette conceptualisation, le processus d'intériorisation implique également une réexternalisation qui permet à l'enfant de jouer avec les expériences afin de pouvoir les maîtriser et les différencier dans l'espace intermédiaire. Tout au long du développement humain, les intériorisations, y compris l'intériorisation des valeurs et de la tradition, sont basées sur le prototype du jeu et en possèdent les caractéristiques.

Afin de travailler ces intériorisations et de saisir leur transformation à la fin de l'adolescence, il nous faut nous pencher sur les remaniements surmoïques car cette instance, créée à partir de l'intériorisation du lien au parent rival, représente par excellence la réalité externe au sein de l'organisation psychique. Elle s'inscrit dans un premier temps dans les valeurs véhiculées par les parents. En revanche, à la fin de l'adolescence, il est attendu que l'adolescent s'autonomise et s'ouvre aux valeurs de la société dans laquelle vit le jeune adulte. Les remaniements du Surmoi se produisent donc principalement à la fin de l'adolescence lorsque ces valeurs sont

réévaluées, conservées ou abandonnées, sans que le sujet ne rejette les liens à la réalité extérieure ou aux introjections provenant de cette réalité. Les modifications du surmoi peuvent être considérées comme un acte créatif au sein de l'espace intermédiaire, basé sur le prototype du jeu et des phénomènes transitionnels.

Considérer les phénomènes transitionnels comme moteur des remaniements surmoïques de la fin de l'adolescence nous permet de considérer le remaniement du projet adulte dans un espace transitionnel, dans la mesure où personne ne questionne l'appartenance et l'origine du projet, permettant au sujet de progressivement se l'approprier comme sien. Nous définirons le projet adulte de manière approfondie à la fin de notre deuxième partie.

Ces remaniements surmoïques sont primordiaux pour l'intégration de la nouvelle qualité du principe de réalité, qui ne sanctionne plus les satisfactions objectales et qui permet au jeune adulte d'investir le temps futur comme une source de satisfaction potentielle. A la fin de l'adolescence, le sujet s'inscrit dans l'ordre générationnel et se soumet à la loi sociale tout en gardant contact avec son enfance et son adolescence.

Toutefois, les rêveries et les fantaisies ne seront pas supprimées par cette intégration mais elles viendront nourrir « les réalisations par essence limitées [...] à l'entrée dans l'âge adulte ». (Chagnon, 2013, p.434) Il s'agit d'un processus qui fait pont entre la réalisation hallucinatoire du désir et les processus primaires et secondaires. La capacité de rêverie permet au sujet de s'enthousiasmer et d'avoir de l'espoir face aux frustrations qui découlent du principe de réalité. La capacité de rêverie permet au sujet de supporter l'attente et la satisfaction non-immédiate de ses désirs. La rêverie véhicule des désirs conscients, issus des désirs inconscients et refoulés, et permet ainsi de supporter le déplaisir. Cette capacité, à l'âge adulte, contribue à soutenir le désir et les satisfactions objectales et ne constitue aucune entrave pour la conquête de l'objet, bien au contraire. La rêverie, qui est un acquis de la latence, est décisive à l'adolescence face au risque de désillusion qui peut découler du processus de différenciation. Cette capacité permet en effet au sujet de « continuer à investir l'objet et de se créer de nouvelles illusions face aux inévitables désillusions qui naissent dans la relation à l'autre » (Diatkine, 1985, p.66). Pour nous, c'est également dans ce sens qu'agit la capacité de rêverie à l'adolescence : garder un

investissement vivant malgré les conflits périlleux sur le plan objectal, à savoir le désinvestissement des imagos parentales de l'enfance. Nous reviendrons sur le sujet de la latence post-adolescente, qui méritera notre attention plus loin dans ce chapitre.

Le jeune adulte, pour pouvoir s'approprier subjectivement sa place, assignée dès sa naissance par sa famille et la société dans laquelle il vit, a besoin de la capacité de rêverie et de l'accès aux processus transitionnels. Pour transformer cette place afin de trouver une manière d'être soi et en même temps d'être au monde, le jeune adulte a recours à un travail de déconstruction. Il s'agit pour lui de déconstruire sa place afin de pouvoir se l'approprier et la libérer de l'emprise des objets parentaux, sans perdre le lien tendre à ses parents, un lien qui est le garant narcissique pour le jeune adulte. Ce travail est créatif seulement si « les processus transitionnels sont régis [...] par un principe d'enchantement ». (Matot, 2013, p.462) Le principe d'enchantement est un processus qui s'installe entre le principe de plaisir et le principe de réalité et peut être rapproché des processus tertiaires (Green, 1972) qui permettent « aux processus primaires de ne pas saturer les processus secondaires et vice-versa ». (*Ibid.*, p.478) Le principe d'enchantement agit dans le domaine de la créativité et harmonise les processus intrapsychiques avec le contrôle du réel, permettant au sujet de réaliser des modifications sur le monde externe afin d'accéder à un mode de vie créatif au sens winnicottien (Winnicott, 1971). C'est par ce principe que s'organise le lien entre la réalité psychique et la réalité externe. Les processus tertiaires constituent une liaison qui met en relation les processus primaires et secondaires, tout en instaurant une communication entre le monde externe et interne. Ce processus se rapproche également de l'aire transitionnelle (Winnicott, 1971), comme « aire transitionnelle interne ». (Donnet & Green, 1973) Le principe d'enchantement peut être également pensé à partir de ce rapprochement avec l'aire transitionnelle interne, située entre le Ça et le Moi, nourrissant les processus secondaires avec une charge de plaisir et contenant les processus primaires par le travail de la pensée.

Le concept du principe d'enchantement est en continuité avec le jeu winnicottien et nous semble se rapprocher sensiblement du concept de la capacité de rêverie. Dans le concept du principe d'enchantement, l'accent est surtout mis sur la marge d'action de l'adolescent sur la réalité extérieure et sur la transformation de

l'omnipotence et du narcissisme de l'adolescent. La transformation de l'omnipotence, qui lui permet d'accepter la place de l'objet dans son fonctionnement, va de pair avec l'intégration du corps sexué. Ce travail d'intégration du corps et l'accès aux relations avec l'autre perçu dans sa complémentarité constituent la nouvelle conquête du principe de réalité et jouent un rôle primordial à la fin de l'adolescence. Ce processus permettra au sujet de s'approprier une place au sein de la société, tout en ayant accès à la construction d'une réalité externe qui est potentiellement apte à satisfaire ses désirs. Cela permet au sujet de supporter les frustrations et de continuer à désirer malgré les entraves qu'il va rencontrer. L'utilisation du concept du jeu winnicottien souligne l'importance des espaces transitionnels, des illusions et des rêveries dans la transformation du monde réel en une version appropriable pour le sujet. Nous situons alors la capacité de rêverie comme l'organe du sens et de l'appropriation de la réalité externe pour le sujet.

Le rôle des rêveries est également majeur dans le domaine de la sexualité. Le corps sexué constitue la nouvelle épreuve de la réalité à l'adolescence. Lors du processus de la fin de l'adolescence, le sujet doit pouvoir inscrire son corps sexuellement adulte au sein des relations objectales avec l'autre perçu dans sa différence et sa complémentarité. Toutefois, la sexualité adulte demeure toujours liée à une activité fantasmatique et nécessite l'utilisation du travail de la pensée en tant qu'action d'essai, en inscrivant la sexualité dans l'épreuve de réalité (Ladame, 2001). Avec la puberté, l'influence de l'épreuve de réalité s'étend jusqu'aux désirs érotiques et agressifs, ce qui n'était pas le cas dans le passé où régnait la toute-puissance de la pensée. L'élargissement du champ de l'épreuve de réalité bouscule alors les limites internes de l'adolescent. Les nouvelles et les anciennes perceptions et représentations concernant le corps et la place de l'autre créent des voies entrelacées entre le monde externe et le monde interne du sujet et sont ordonnées par les affects. Le corps, avec les transformations qu'il vit, a également ce statut à l'adolescence et s'interpose pour devenir l'interface entre le dedans et le dehors. Il a un statut d'extériorité passagère et représente le mode de relation que le sujet entretient avec le monde extérieur. Cela explique alors les attaques du corps, fréquentes à l'adolescence, qui visent surtout l'autre qui est en soi mais pas soi-même. La régression, surtout au stade anal, intervient à ce moment-là, afin de contrer l'angoisse qui peut émerger face à la difficulté d'appropriation du corps et de

l'acceptation de la différence de l'autre dans sa complémentarité et dans sa différence. L'image du double ou des groupes peuvent alors servir d'étayage pour l'adolescent. Abandonner les idéaux de l'enfance, qui étaient des promesses pour le futur, accepter les limitations de l'épreuve de réalité ainsi que son incomplétude corporelle, qui permettra par la suite au sujet de s'inscrire dans une identité d'homme ou de femme, tout cela fragilise le narcissisme de l'adolescent, bouscule son sentiment d'identité et diminue son estime de soi. Ici entre en jeu l'importance du rêve et des rêveries qui proposent un espace contenant et pare-excitant aux désirs infantiles et incestueux et qui ne mettent pas le sujet en danger quant à des déceptions ou des traumatismes potentiels.

Toutefois, dans les ouvrages que nous avons étudiés pour notre revue de la littérature, l'utilisation du concept de la rêverie lors du processus adolescent concerne principalement l'intégration du principe de réalité afin que le sujet puisse tolérer des discontinuités, des frustrations et des désillusions. Selon nous, la rêverie, en plus d'assurer ces fonctions, a également un rôle transformateur primordial pour le fonctionnement de l'appareil psychique. Nous détaillerons davantage notre point de vue sur la capacité de rêverie dans notre deuxième partie.

### ***L'environnement : la temporalité, le roc de sociologie et le roc de l'idéologie***

Nous pouvons également penser à la question de la réalité à partir de l'accès du jeune adulte à la question de la temporalité à la fin de l'adolescence. La création d'une nouvelle catégorie d'âge, appelée les « jeunes adultes » ainsi que l'idée d'instaurer un second temps de latence, postulé par plusieurs auteurs, souligne l'importance de faire de la place à un processus d'introjection qui nécessite une temporalité différente vis-à-vis de la temporalité adolescente. Dans cette optique, le prolongement postulé par la création de ces stades temporels peut permettre idéalement au jeune adulte d'accéder à un temps pour jouer, tester des idées et essayer des rôles. D'après nous, il ne s'agit pas d'instaurer un stade distinct entre l'adolescence et l'âge adulte mais la temporalité qu'offre la rêverie lors du processus adolescent peut permettre au jeune adulte de tester et d'anticiper différents rôles identificatoires ainsi que des relations d'objet sans prendre le risque de la frustration et ce dans un espace de jeu contenant.

La question du temps et sa perception par le jeune adulte constitue également un élément important à la fin de l'adolescence. Le sujet, afin de s'appropriier son vécu et ses expériences affectives, revisite son passé infantile pour accéder à « un fond de mémoire » (Aulagnier, 1989) co-créé au départ avec l'objet maternel et qui seul peut donner sens au vécu du sujet. Accéder à ce fond de mémoire lui permet de se situer comme l'acteur de sa vie et de pouvoir accéder à une temporalité sur les trois temps du désir : le passé, le présent et le futur. L'accès à ce fond de mémoire peut être effectué par la rêverie diurne qui, par le fil du désir, « crée une circulation affective entre ces trois temporalités » (Freud, 1908c).

Toutefois, lors de la fin de l'adolescence, la perception du temps du jeune adulte peut cristalliser les conflits œdipiens et peut être impactée par l'angoisse de castration qui n'est pas encore soulagée par l'accès au surmoi bienveillant et structurant de l'âge adulte. Tout comme l'immatunité physique de l'enfant œdipien, le jeune adulte se sentirait alors handicapé par le temps qui l'empêche de rivaliser avec l'objet œdipien. Le souhait du sujet serait donc d'être plus âgé parce qu'il considère sa jeunesse comme un obstacle à la réalisation des plaisirs adultes et aux prérequis sociétaux comme la réussite financière, l'avancement professionnel, l'intimité et la parentalité (Colarusso, 1991).

La perception du temps subjectif, qui commence dans la dyade mère-enfant, se poursuit avec « le temps de mère-père » (*Ibid.*), une conception du temps lié à la temporalité des parents. A la fin de l'adolescence, chez les jeunes adultes, le sens du temps serait alors de plus en plus influencé par les relations avec les conjoints, les enfants et les pairs, mais aussi par l'influence continue des souvenirs infantiles et des relations actuelles avec les parents. Nous constatons l'importance des relations objectales et de leur remaniement sur la perception de la temporalité par le jeune adulte ainsi que sur son sentiment d'identité. Cette théorisation de C. A. Colarusso, malgré sa dimension développementale, nous semble très originale et montre l'importance de la place de l'objet au sein de l'organisation psychique du jeune adulte. Pour C.A. Colarusso, la relation avec le conjoint est potentiellement l'un des organisateurs temporels intrapsychiques les plus importants de l'âge adulte et le devenir parent serait alors l'expérience temporelle par excellence.

Un autre point de réflexion concernant la dimension temporelle et la perception de la réalité externe chez le jeune adulte est abordé au travers du concept de « roc sociologique » (Lebovici, 1985), (Alléon & Morvan, 1990), (Alléon & Morvan, 2004). Le concept de roc de sociologie a pour but d'étudier le poids de l'inconnaissable que constituent la société et la perception de la mort psychique sur le fonctionnement psychique des jeunes adultes, dans le processus du devenir adulte.

Le roc sociologique constitue une parallèle avec le « roc biologique » (Freud, 1937), le sexuel étant remplacé par le culturel. A la fin de l'adolescence, le culturel est traité comme a été traité le sexuel dans l'enfance et l'adolescence. Les rocs constituent des obstacles qui heurtent les buts du traitement (*Ibid.*). Introduire un roc de sociologie permet de réfléchir au concept de l'adolescence interminable et à son lien potentiel avec les modifications de notre société qui font écho aux processus psychiques qui peinent à se dérouler.

Cette réflexion sur le roc sociologique trouve ses origines dans le constat qui est fait sur la place réservée aux jeunes adultes dans la société contemporaine<sup>5</sup> qui constitue « un miroir réfléchissant leur fragilité narcissique et identificatoire » (Lebovici, 1985, p.228). Le roc sociologique clôt une étape évolutive et permet au sujet d'intégrer le fonctionnement groupal et social. Il s'agit d'une étape qui renvoie au second temps de la latence, quand il s'agit de faire le deuil des objets œdipiens afin de permettre au sujet de devenir un « adulte libre de sa vie amoureuse [...] d'exercer son désir de procréer » (*Ibid.*, p.231). Les interactions sociales et sexuelles constituent alors un apprentissage de la maturité.

D'après cette conception, le renoncement aux objets œdipiens ne peut avoir lieu qu'à la fin de l'adolescence. Cette période se divise en trois étapes : la phase de la « néolatence », le dégagement de l'emprise phallique et la place de l'environnement : le roc sociologique. La phase de la « néolatence » (Alléon & Morvan, 1990) correspond à la « reprise du sujet en son compte propre de son autoconservation » (*Ibid.*, p.23) qui était jusqu'alors assurée par les objets parentaux. Ceci est fortement lié au dégagement de l'emprise phallique qui constitue le lien fort à l'image maternelle phallique. En effet, l'imago maternelle phallique a, pour

---

<sup>5</sup> S. Lebovici souligne ici l'absence des rites de passage dans la société contemporaine, qui permettraient auparavant au jeune d'avoir un cadre pour entrer dans l'âge adulte. D'après l'auteur, aujourd'hui, l'absence de ce cadre rend difficile l'intégration du jeune adulte dans son milieu social.

l'enfant œdipien, une fonction de pare-excitation face à l'angoisse de castration et sert de garant pour le sentiment d'intégrité de l'enfant. C'est grâce à l'intériorisation de l'imago maternelle phallique que l'enfant entre dans la période de latence, car il est rassuré par rapport à son angoisse de castration et peut déssexualiser ses relations d'objets et ainsi investir le monde extérieur. La période de néolatenche débute suite à l'attaque de cet imago maternelle phallique qui est rendue possible grâce à l'accès au « néo-étayage ». C'est une des conditions d'accès à la maturité qui permet que l'autoconservation du sujet soit détachée, indépendante des objets parentaux et du monde externe. Ce dégagement permet au sujet d'être rassuré de la distance établie entre lui et ses objets et rend possible une plus grande ouverture aux mouvements identificatoires.

La néolatenche est une période de « refroidissement pulsionnel » (*Ibid.*, p.32), permettant d'intégrer les acquis des étapes précédentes suite aux meurtres œdipiens des imagos parentales. Ce « meurtre symbolique » des imagos infantiles est possible si et seulement si les identifications aux deux parents étaient assez solides pour que les imagos survivent aux attaques qui surviennent potentiellement pendant l'adolescence. C'est donc suite à ce meurtre qu'arrivent le renoncement aux imagos incestueuses et le renoncement à la vision phallique de la sexualité. La maturité devient alors équivalente à l'inscription des différences des sexes au sens génital homme-femme, (non plus comme châtré-phallique) et à l'inscription de la différence des générations avec l'accès à la capacité de procréation et à la parentalité.

Le troisième point est le concept du roc sociologique (Alléon et Morvan, 1990). En effet, pour accéder à cette maturité, il faut également que le sujet se confronte à l'inconnaissable. En effet, le roc sociologique constitue l'inconnaissable, que représentent le monde extérieur et la notion du temps, et confronte le sujet à sa mortalité. Le jeune adulte expérimente alors une angoisse de mort nouvelle qui ne peut être réduite à l'angoisse de la castration. Cette conscience angoissante de la mort concerne la mort psychique du sujet et pas uniquement la mort physique. Elle concerne également les parents du sujet, son propre moi et ceux de ses enfants (actuels ou futurs). En ce sens, la confrontation au roc sociologique, au réel insaisissable (vécu comme le poids du collectif sur l'individu) et à la réalité de la mort psychique permet au sujet une ouverture de jugement et d'action quant à la



réalité. Le roc sociologique et le roc biologique (Freud, 1937) sont unis dans la subjectivité. Ils confrontent le sujet à la fois à la mort biologique (l'angoisse de castration et le refus de la féminité) et à la mort psychique.

L'idée d'un roc sociologique est certes très intéressante mais pour nous il ne s'agit pas spécifiquement d'un roc sociologique : il s'agit d'une transformation des vécus irréprésentables (provenant du monde interne et externe) à la suite de la perte de l'étayage des imagos parentaux qui auparavant servaient de pare-excitations pour l'enfant. Ce travail sur les pare-excitations, que nous allons étudier davantage plus loin, est dans notre pensée sensiblement lié à la capacité de rêverie du jeune adulte. Si ce dernier peut accéder à une capacité de rêverie propre, il peut transformer ses expériences émotionnelles en vécu affectif porteur de sens et, de facto, non débordant sur l'appareil psychique.

Toutefois, dans cette conception du roc sociologique, qui prépare le sujet à la maturité adulte, la place de l'objet nous semble être peu présente. La manière dont le jeune adulte investit la temporalité, la réalité externe et sociale est grandement influencée par la place de l'objet dans le fonctionnement psychique. Il s'agit donc d'étudier plusieurs négociations possibles du sujet avec le monde externe et l'altérité : la soumission, la persécution ou une position active selon « l'adaptabilité » du sujet (Gutton, 1995 p.21). Il s'agit du concept de « roc idéologique » (*Ibid.*) ; ce dernier nous semble être plus relationnel que le roc sociologique. Les deux extrémités des négociations sont d'un côté le risque psychotique, qui peut provenir du débordement pubertaire, et de l'autre, l'envahissement du sujet par l'idéologique dans le sens d'une fausse adaptation à la réalité externe.

D'après ce concept, l'installation de l'objet culturel à la place occupée par « l'objet parental de transfert » (*Ibid.*) signe la fin de l'adolescence. L'objet parental de transfert « n'est ni idéalisé par l'adolescent ni l'objet de son désir » (*Ibid.*) ; c'est néanmoins avec lui que l'adolescent va se co-construire après la phase pubertaire. Cet objet permet de restituer l'instance tiers dans le fonctionnement de l'adolescent et constitue « une adresse qui est apte à accueillir le message de l'adolescent », qui est un report de l'infantile au « présent à partir de la nouvelle lecture adolescente ». Grâce au travail de co-traduction des expériences pubertaires avec l'objet parental de transfert (*Ibid.*, p.18), l'instance surmoïque se réorganise et permet à l'adolescent de

réattribuer les limites entre le dedans et le dehors ainsi que d'investir de nouveaux objets « potentiellement adéquats » (*Ibid.*, p.19). A la fin de l'adolescence, cet objet laisse sa place à l'objet culturel. Ce déplacement a lieu en parallèle du remaniement surmoïque, qui permet au surmoi d'accéder à des caractéristiques anonymes et autonomes, qui contient en son sein l'idéologie culturelle. Cette nouvelle configuration psychique tient donc « sans l'étayage des parents » (*Ibid.*).

Le concept de « roc idéologique » dépasse la conception du social comme « inconnaissable », développée par le « roc sociologique » (Alléon, Morvan, Lebovici, 1985), en lui donnant une place plus relationnelle. Dans le roc de l'idéologie, le jeune adulte et son environnement familial et social sont traités dans un espace intermédiaire. Par cet assemblage, le concept de P. Gutton interroge autant la sphère externe qu'interne, le rétablissement des limites entre ces deux sphères et le processus d'anonymisation de l'instance surmoïque. Néanmoins, l'auteur définit également l'adulthood comme la perte des capacités créatives et la résistance au transfert et au changement. Proposer une permanence du processus d'auto-adolescence chez l'adulte « inachevé » pour lui attribuer des capacités de changement, nous semble constituer une définition par la négation. D'après nous, l'héritier du processus adolescent chez l'adulte serait surtout la capacité de rêverie qui permet au sujet d'accéder à des capacités comme celle de s'enthousiasmer malgré le jugement de réalité, d'idéaliser sans que cela ne constitue un mécanisme de défense et ainsi « permettre aux illusions de survivre, de sorte que la réalité psychique puisse encore insuffler la vie à la réalité matérielle » (Noveletto, 1995, p.197).

Dans notre recherche, il nous semble important de pouvoir proposer une définition de l'adulthood en termes de capacités psychiques qu'acquière le sujet à la fin de l'adolescence. Les théorisations idéalisantes de l'adulthood ayant pour but l'aboutissement du processus de différenciation et de subjectivation, qui sont des processus qui continueront à œuvrer la vie entière du sujet, nous ne semblent en effet ni refléter la réalité clinique ni être fécondes pour comprendre les enjeux du passage de l'adolescence à l'âge adulte.

Le maintien des illusions malgré le remaniement de l'idéal du moi et du Surmoi renforce le lien du sujet avec le principe de réalité. En effet, il est central

pour nous d'accentuer l'importance de la place des illusions et des rêveries au sein du processus de fin de l'adolescence. Le « projet adulte » est un concept intermédiaire qui se situe entre les illusions, les rêveries du sujet et le principe de réalité. De ce fait, il est un réservoir d'illusion(s) permettant au sujet de supporter les frustrations et les renoncements qui découlent de l'acceptation du principe de réalité, sans pour autant donner lieu à un sentiment d'effondrement ou à un risque de rupture du sentiment de continuité du sujet.

### ***Le point de vue économique et le trauma***

Nous avons vu que le jeune adulte, afin pouvoir s'approprier sa nouvelle place au sein de la réalité externe, sociale, a besoin de pouvoir s'éloigner des objets infantiles tout en introjectant la fonction de ces objets quant à la protection face à des excitations. Toutefois, la perte de l'étayage offert les objets parentaux ainsi que l'absence de d'étayage sociétal, sous forme de cérémonie d'initiation par exemple, rendent le processus de différenciation du jeune adulte douloureux et difficile. Cette double perte peut être étudiée au travers du prisme de la notion de « désenchantement de l'adolescent » (Guillaumin, 1985, 2000). La tâche du jeune adulte est alors avant tout un travail de réenchantement suite à la perte de l'étayage des objets infantiles. Ce couple de contraires, désenchantement/réenchantement, suit la logique idéalisation-désidéalisation de l'objet à l'adolescence.

L'absence de cadre étayant offert par la société peut être remplacée chez le jeune adulte par une « appétence traumatique » (Guillaumin, 1985, p.87). Le traumatisme a « une valeur différenciatrice » (*Ibid.*) : il donne lieu à des remaniements des limites internes et externes du sujet. Il s'agit d'une recherche de limites, « une limite d'excitation supportable pour le jeune adulte ». Le traumatisme, « en faisant appel à la violence du réel » (*Ibid.*, p.97), met en tension le travail des frontières externes et internes du sujet. Par ailleurs, la valeur réorganisatrice ou désorganisatrice du trauma dépend autant des capacités du moi du sujet que de la réponse provenant de son environnement adulte.

Le concept de l'appétence traumatique souligne l'importance du travail des limites à la fin de l'adolescence, confrontant ainsi la face interne, les remaniements pulsionnels et externes, la face externe et la transformation des perceptions. Le jeune

adulte, après avoir été confronté aux déceptions et aux désillusions pendant le processus adolescent, doit arriver à réinvestir la réalité et sa vie d'adulte comme étant possiblement source de satisfaction. Nous avons choisi, pour notre part, de situer la capacité de rêverie comme source de réenchantement qui sous-tend toute la vie du sujet et qui lui permet de surmonter les désillusions et les déceptions qu'il rencontrera au cours de sa vie. C'est seulement si le sujet peut surmonter ce désenchantement qu'il peut avoir accès aux relations d'objet adulte et à une image de soi et du corps consolidée (Adatto, 1966). Au point de vue économique, il s'agit d'un travail psychique autour de la liaison pulsionnelle en cours qui conduit le sujet à l'autonomie du moi. (*Ibid.*)

Ce travail de réenchantement est possible si le sujet accède, à partir de l'« appétence traumatique » et du travail de liaison autour des limites intrapsychiques et somatopsychiques, à un espace contenant pour que puissent se dérouler les rêveries et les fantasmes qui vont lui permettre de donner sens à ses expériences émotionnelles et à son vécu. Le rôle des pare-excitations et du mécanisme de refoulement est très important pour l'existence de cet espace de rêverie. Avoir des pare-excitations à la fin de l'adolescence équivaut à « être soi-même le créateur qui se permet de supporter, dans sa continuité narcissique, d'avoir des pulsions sexuelles et de renoncer à posséder deux sexes à la fois. » (Morvan, Kestemberg, 1985, p.213). Il s'agit moins d'une expression mégalomane au sens pathologique du terme que de « la création d'une zone transitionnelle » (*Ibid.*) dans laquelle le sujet lui-même crée des pare-excitations qui conservent l'unité et la continuité narcissique et qui permettent de contenir les pulsions. Cette zone est possible à partir du moment où la solidité des pare-excitations reflète une incorporation et une intériorisation des identifications primaires et secondaires. La satisfaction hallucinatoire du désir serait donc le premier exemple de reprise par l'enfant, pour son propre compte, du travail de pare-excitation qui était fourni par les soins et la présence de l'objet maternel. La capacité de rêverie reflète pour nous l'exemple de reprise du jeune adulte, pour son propre compte, du travail de pare-excitation à la fin de l'adolescence. Pour pouvoir se laisser aller à des rêveries et à des fantasmes, le sujet a besoin des pare-excitations fonctionnelles qui le protègent face au risque de débordement pulsionnel.

Les pare-excitations ainsi que l'introjection des identifications primaires et secondaires posent la question des acquis de la période de latence pré-pubertaire. Nous pouvons penser au lien entre la période de latence et l'installation dans l'âge adulte en prenant comme prisme les autoérotismes. L'adulte sera alors celui qui possède une capacité de « déssexualisation relative et de resexualisation » (Kestemberg, 1990, p.83), c'est-à-dire « une capacité de mettre en réserve le plaisir, de maîtriser les excitations et d'accéder au plaisir de maîtriser et fonctionner » (*Ibid.*, p.84). Selon cette logique, l'âge adulte serait la « possibilité de mettre en latence y compris son adolescence même » (*Ibid.*) ; cette possibilité dépend effectivement des acquis de la latence pré-pubertaire. « L'installation en soi-même » (*Ibid.*), en tant qu'adulte, serait une possibilité d'aller-retour entre la tendresse et la génitalité, la possibilité de « rêver et d'oublier ses rêves, de se laisser aller à des rêveries et de pouvoir se réveiller » (*Ibid.*, p.88). Cela dépend de la qualité du refoulement du sujet qui instaure une circulation affective au sein de l'appareil psychique. Toutefois, à l'âge adulte, la dimension de resexualisation est également très importante pour que le sujet puisse situer l'âge adulte comme la quête d'un plaisir possible. La déssexualisation à la fin de l'adolescence reste relative et n'a pas les mêmes visées que la latence pré-pubertaire.

### ***La seconde latence***

Plusieurs auteurs font le rapprochement entre la période de latence pré-pubertaire et la fin de l'adolescence. Au regard de notre problématique de recherche, il nous semble également primordial de réfléchir aux acquis de la période de latence pour le processus de la fin de l'adolescence. Toutefois, certains auteurs vont plus loin dans leurs théorisations et instaurent explicitement des phases de seconde latence à la fin de l'adolescence.

Voici une brève revue de ces auteurs qui émettent l'hypothèse d'une latence post-pubertaire. Cette nouvelle phase de latence post-pubertaire, située à la fin de l'adolescence, consiste en un moment de refroidissement et d'introjection des liens déssexualisés aux parents afin de maintenir un lien tendre avec eux (Morvan & Alléon, 1990), (Delage, 1999) (Lebovici, 1985).

Pour d'autres, la seconde latence s'installe dans l'espace-temps qui sépare la puberté de l'adolescence (Marty, 1999), (Green, 1999), (Gutton, 1995). La phase « adolescents », (Gutton, 1995) qui succède à la phase pubertaire, est une « réélaboration subjectale et objectale des expériences pubertaire et amoureuse » ; elle peut être vue comme une seconde latence qui prépare la fin de l'adolescence en participant à son élaboration. Le travail du négatif occupe une place centrale dans le processus de différenciation que vise cette seconde latence. L'hallucination négative, que nous allons travailler de manière approfondie dans notre seconde partie, permet alors l'effacement des perceptions et des sensations incestueuses qui accompagnent les scènes pubertaires (Gutton, 1995). Cette phase de latence n'a pas lieu à la fin de l'adolescence mais au sein du processus adolescent, comme un moment après-coup qui va permettre au sujet d'élaborer, historiciser et subjectiver son vécu.

La pensée opposée est également soutenue par plusieurs auteurs (Guillaumin, 2000) (Adatto, 1966). C'est dans cette pensée que s'inscrit notre point de vue. Ces auteurs reconnaissent l'existence, à la fin de l'adolescence, d'un temps après-coup mais ils préfèrent appeler ce temps autrement : « la post-adolescence » (Guillaumin, 2000). Si nous associions ce temps après-coup de l'adolescence et la latence pré-pubertaire, il nous faudrait insérer une période de latence à la fin de chaque processus de maturation. Dans cette perspective, il n'est pas étonnant de parler d'une adolescence éternelle. Le « travail du négatif » (Green, 1993) n'est en aucun cas limité à un temps de la vie dans le but de préparer une vie « pleinement adulte ». Le travail du négatif œuvre tout au long de la vie psychique. Il en est ainsi pour la subjectivation qui ne s'arrête qu'avec la mort de la psyché. La fin de l'adolescence et le devenir adulte ne peuvent en aucun cas être définis comme « une totale individuation et différenciation psychique que précisément l'homme n'atteint jamais » (Guillaumin, 2001). La post-adolescence est une nouvelle phase d'introjection profonde et un temps supplémentaire pour le sujet pour faire le deuil de ses objets infantiles et idéalisés. Certes la quête de l'adolescent en vue d'accéder à un état d'homéostasie à la fin de l'adolescence rappelle la période de la latence mais il s'agit bien deux périodes différentes (Adatto, 1966). La période de latence pré-pubertaire permet au sujet de refouler le conflit œdipien, de former le surmoi et d'élargir les fonctions du moi. Mais il s'agit avant tout de l'établissement des mécanismes de défense qui préparent le terrain pour l'adolescence. En revanche, à la fin de

l'adolescence le rétablissement de la stabilité du moi n'est pas lié à des mécanismes défensifs mais au bon déroulement du processus de maturation.

D'après nous, le processus adolescent constitue une nouveauté inédite et irréversible pour la psyché humaine. La réalité du corps et la place de l'autre, ainsi que les autres en soi, changent définitivement pour le sujet devenu pubère. Utiliser un concept pré-pubertaire pour définir ce deuxième temps de la sexualité humaine est pour nous une manière de relancer la discussion, malheureusement toujours actuelle, autour du processus adolescent : est-ce qu'il s'agit uniquement d'un simple après-coup de la sexualité infantile ou existe-t-il une nouveauté adolescente ?

Certes, à la fin de l'adolescence, tout comme à la période de latence, un travail est entrepris autour de la reconstitution des limites face à la réalité du corps et à la réalité externe mais il se poursuit toute la vie et est travaillé pour la première fois sous la nouvelle coloration génitale. Certes, les limites internes sont retravaillées à la fin de l'adolescence afin de permettre au sujet un meilleur maniement pulsionnel, mais le but est d'accéder à la satisfaction pulsionnelle, autant indirecte, avec les sublimations, que directe, avec l'autre sujet investi dans sa complémentarité. A l'adolescence, à la différence de la période de latence, il est question du meurtre, du « parricide symbolique » (Houssier, 2010). Grandir est un acte agressif et « si l'enfant doit devenir adulte, ce passage s'accomplira alors sur le corps mort d'un adulte » (Winnicott, 1971, p.259).

### ***Entre identité et identification***

Le « parricide symbolique » (Houssier, 2010) ou la mort d'un adulte (Winnicott, 1971) est un des conflits principaux de la fin de l'adolescence qui, grâce à un travail d'introjection de ces imagos « mortes-vivantes » (Guillaumin, 1985), donne « accès à une identité subjective que la proximité avec l'autre ne mettra pas en danger » (Ladame, 2003). L'identité subjective que le processus de la fin de l'adolescence vise est un concept de l'identité à la fois rassurant, car c'est bien l'identité subjective qui permet au sujet d'éprouver le sentiment continu d'exister, mais aussi frustrant car « l'identité adulte limite le sujet dans son élan régressif et dans son besoin de fusion avec l'autre » (*Ibid.*, p.19). Ce besoin est inévitable si le narcissisme du sujet, du fait d'une fragilité, a besoin de s'accrocher à un idéal de

complétude et de perfection. L'identité adulte se construit et se consolide par « une triple appropriation subjective : de la pensée, du corps sexué et du désir » (*Ibid.*). Cette appropriation qui construit les bases de l'identité situe le sujet à la fois comme séparé de l'autre et en même temps lié à lui pour toujours par le lien du désir et la complémentarité des sexes.

L'origine du sentiment d'identité nécessite l'acceptation de la présence de l'autre en soi : il s'agit ici surtout des identifications appartenant à l'enfance et au narcissisme infantile. Mais ces identifications se remanient après la puberté pour que l'adolescent puisse accéder à une sexualité qui lui est propre. L'adolescent doit alors de nouveau s'approprier ses identifications parentales. Il s'agit donc de remaniements qui touchent aux instances surmoïques et idéales. Le Surmoi doit désormais représenter une qualité bienveillante et protectrice pour le sujet en laissant de côté l'autorité sévère du passé. Il doit devenir « le gardien de l'investissement narcissico-objectal » (Cosnier, 1990).

Pour l'idéal du moi, le sujet doit renoncer aux idéaux de toute-puissance car avec la puberté, maintenir l'omnipotence infantile met le sujet face à la conquête du parent œdipien dans une dimension incestuelle. L'idéal du moi, en tant qu'instance psychique structurée, est une production de l'adolescence (Ritvo, 1971). A la fin de l'adolescence doit s'installer une organisation hiérarchisée et interactionnelle entre le moi, l'idéal du moi et le surmoi. Dans cette organisation, le moi joue le rôle d'un médiateur actif. Selon les théorisations de Freud (1914) qui définit la source principale de l'idéal du moi comme le courant homosexuel passif du complexe d'Œdipe, la transformation de l'idéal du moi narcissique en idéal du moi adulte dépend de la déssexualisation du lien au parent du même sexe. L'idéal du moi est héritier du complexe d'Œdipe dans son versant négatif. A la fin de l'adolescence, l'idéal du moi doit se transformer et renoncer à l'image grandiose de lui-même afin de la remplacer par des idéaux qui peuvent aider le jeune adulte à fixer des buts réalisables pour ses choix objectaux.

Pour réfléchir aux remaniements surmoïques et idéaux, le concept de *Weltanschauung* (Freud, 1933) est très intéressant. La *Weltanschauung* est une construction intellectuelle qui répond à tous les problèmes existentiels du sujet par une hypothèse et qui ainsi rassure celui qui arrive à y croire. Elle peut s'inscrire soit



dans une logique de principe de plaisir et s'approcher de la religion, comme une sorte de déni de la réalité, soit dans une logique de principe de réalité qui tient compte de la dépendance de l'homme au monde externe.

Toute perception du monde est infiltrée par le désir et le principe de plaisir car le monde extérieur serait dépourvu d'intérêt et de sens si le sujet ne lui attribuait pas ses désirs, ses fantasmes et ses croyances (Cahn, 1990). Nous pouvons alors envisager la *Weltanschauung* comme un phénomène transitionnel, comme « une aire intermédiaire d'expérience » (Winnicott, 1971) qui permet au sujet de mettre en lien le dedans et le dehors, sans que ne se pose la question de la vérité (Gibeault, 1990). Ce dernier s'étaye alors sur un fond d'illusion créatrice, tout en prenant en compte le principe de réalité. La *Weltanschauung* peut permettre à l'adolescent d'ouvrir un champ des choix et des réalisations possibles sur les plans psychique et social. En ce sens, la *Weltanschauung* peut tantôt permettre à l'adolescent de retrouver ses investissements objectaux, tantôt de s'enfermer dans une problématique narcissique. En effet, la *Weltanschauung*, par la prédominance des illusions aliénantes, peut amener le risque d'un système défensif hermétique et mettre en place le déni de la réalité, interne et externe. Ce risque semble dépendre de la dialectique illusion-désillusion au sein de l'économie psychique du sujet. Il s'agit alors de la capacité du moi à affronter la réalité, donc les désillusionnements qui en découlent, et à maintenir malgré tout les illusions qui vont étayer la perception du monde du sujet et ses projets. Dans ce sens, les illusions permettent au sujet d'avancer dans sa vie, sans recourir à des mécanismes de déni.

Dans tous les cas, la *Weltanschauung* à l'adolescence offre au sujet une conception du monde autre que celle des parents qui jusqu'alors étaient les garants de la réalité de l'enfant. La *Weltanschauung* permet donc un dégagement du lien avec les imagos parentales. Dans l'idéal, à la fin de l'adolescence, la *Weltanschauung* perd son utilité et s'estompe, comme le ferait un objet transitionnel (Winnicott, 1951). L'Idéal du Moi grandiose s'estompe également et le Surmoi prédomine dans le fonctionnement du sujet en lui permettant d'avoir des projets nourris par des illusions.

Pour notre recherche, la notion de *Weltanschauung* fait grandement écho à la notion de projet adulte qui s'inscrit dans cette aire intermédiaire qui est également

nourrie par des idéaux, des illusions, tout en prenant en compte le principe de réalité. Nous postulons que le projet, comme la Weltanschauung, pour être approprié subjectivement et être perçu comme sien, devrait être rêvé par le sujet, comme tout ce qui est perçu et inscrit dans le psychisme. En effet, l'échec de cette circulation affective, fournie par la capacité de rêverie, donnerait lieu à un projet aliénant dans un système fermé comme la première version de la Weltanschauung qui sert à nier la réalité, autant psychique qu'externe.

Selon nous, la théorisation de Winnicott sur l'aire transitionnelle est indispensable pour étudier la fin de l'adolescence. C'est dans cet espace intermédiaire, entre le dedans et le dehors, et entre le principe de réalité et le principe de plaisir, que s'élabore le projet adulte par la capacité de rêverie. L'appropriation subjective d'un projet adulte, qui permet au sujet de s'inscrire dans une démarche active afin de modifier son monde externe, nécessite que le sujet puisse s'appuyer sur ses identifications aux deux parents, sans que ne se pose la question de l'appartenance de ses aspirations. L'absence de l'aire transitionnelle dans le fonctionnement psychique du sujet et de son environnement ne pourrait donner lieu qu'à un projet aliénant et donc entraverait l'appropriation d'un projet adulte porteur de sens à la fin d'adolescence.

Enfin, pour accéder à cette organisation identitaire à partir des remaniements des instances surmoïques, la place du travail de deuil des objets infantiles et la désidéalisation de la toute-puissance de la pensée sont primordiales. C'est seulement si le sujet a eu des capacités d'illusion suffisantes dans son enfance et également la certitude quant à sa place dans la lignée générationnelle qu'il peut, à l'adolescence, s'inscrire dans un processus de différenciation satisfaisant. Si les capacités d'illusion n'étaient pas suffisantes et que le sujet ne peut symboliser l'absence et psychiser ses pulsions, il risque soit de désinvestir son identité personnelle au prix de garder le lien aux objets parentaux, uniques garant de sa continuité narcissique, soit d'accepter « une identité réduite à la solitude » (Cosnier, 1990). Le travail de désidéalisation peut s'effectuer seulement si le sujet a confiance en sa maîtrise des objets internes et c'est seulement alors que le devenir adulte correspondrait à une possible conquête du plaisir malgré des incertitudes et des frustrations qui découlent du principe de réalité.

### *Un travail de deuil ?*

Nous avons trouvé une analogie, soulignée par plusieurs auteurs (Hanus, 1995), entre le travail de désensibilisation du lien aux imagos parentales et le travail de deuil. Toutefois, le travail qui incombe à l'adolescent semble être plus complexe. A l'adolescence, il s'agit d'un travail de différenciation qui permet au sujet de s'approprier subjectivement sa pensée ainsi que son corps et ses investissements objectaux tout en maintenant une relation tendre aux objets infantiles qui subissent un travail de désensibilisation et un remaniement. Le principal point commun aux deux processus est donc, pour le deuil comme pour le processus adolescent, le travail de désinvestissement à accomplir (Hanus, 1995). L'intérêt de cette comparaison est de pouvoir comparer les deuils interminables avec les adolescences prolongées.

Le travail de deuil chez les enfants et les adolescents ne constitue pas exactement le même travail que celui observé chez l'adulte bien portant. Chez les enfants et les adolescents, même si une partie du moi accepte la perte de l'objet, une autre partie conserve ses représentations pour continuer sa croissance psychique. Chez les adultes, le surinvestissement des représentations de l'objet perdu a surtout pour but de confronter le sujet continuellement au principe de réalité. La capacité de deuil est acquise par les adolescents au moment où ils ont expérimenté suffisamment de satisfaction dans leur relation au monde extérieur et qu'ils ont moins besoin de s'appuyer sur l'étayage des parents intérieurs. Des relations affectueuses satisfaisantes peuvent alors permettre à l'adolescent de désidéaler progressivement les imagos parentales.

A la fin de l'adolescence, le sujet devrait pouvoir progressivement abandonner la haine, différenciatrice et primordiale pendant l'adolescence, et supporter l'ambivalence dirigée vers ses objets d'amour. L'accès à l'ambivalence nécessite la reconnaissance de l'objet en tant qu'objet total, qui est possible uniquement si le sujet peut le reconnaître comme différent de lui et donc perdu. La confiance en l'existence des bons objets internes participe à cette élaboration. Il s'agit d'un travail permanent d'équilibre et en aucun cas d'un stade de développement dépassable une fois pour toutes. L'adulte est alors celui qui « se réconcilie avec soi-même et avec ses objets d'amour, renonce à l'attente d'une

(re)trouvaille idéalisée et dépasse la nostalgie suscitée par la peur de les avoir blessés. » (Emmanuelli, 2000, p.533).

Ce processus de désengagement des objets infantiles est également assimilé par certains auteurs à un « deuxième processus d'individuation » (Blos, 1967) qui libère la voie pour que l'adolescent puisse trouver de nouveaux objets extrafamiliaux. Cependant, ce désengagement affaiblit le moi du sujet car jusqu'à l'adolescence, c'était le moi parental qui étayait le moi de l'enfant et permettait de réguler son estime de soi, en jouant également le rôle de pare-angoisse. Par conséquent, la fragilité du moi de l'adolescent ne sera pas uniquement liée à l'accroissement de la force pulsionnelle mais aussi et surtout à la perte de l'étayage du moi parental. L'avancement ou l'empêchement de cette seconde individuation dépendent du fait de savoir si ce nouveau mode de vie permet de libérer le sujet de ses dépendances infantiles ou si les nouveaux investissements deviennent des substitutions des dépendances infantiles, empêchant ainsi le développement.

Le rétablissement des positions infantile, moïque et pulsionnelle, est une composante essentielle du processus de désengagement adolescent : des fonctions du moi et les instances psychiques, le surmoi par exemple, subiront des remaniements importants. La transformation du surmoi, qui s'origine à la fois dans les relations œdipiennes et préœdipiennes, est incontournable à l'adolescence. Cette réintégration, permettant le remaniement de l'appareil psychique, ne peut être accomplie que par la régression pulsionnelle et moïque. Le danger pour l'intégrité du moi ne découle alors pas seulement de la force des pulsions/pubertaires mais provient également de « la force de l'attraction régressive » (Blos, 1967, p.136). La tâche de restructuration psychique par la régression représente le travail psychique le plus redoutable de l'adolescence. C'est grâce aux acquis de la période de latence que l'adolescent peut se laisser régresser, tout en gardant une partie de son moi liée à la réalité accompagnée d'une capacité d'auto-observation. Ainsi, les dangers de régression sont réduits ou régulés, évitant le danger catastrophique de la perte de soi, du retour à un stade indifférencié ou de la fusion. Cette régression est toujours une source d'angoisse pour l'adolescent. Au cours de ces remaniements, il s'agit d'une régression pulsionnelle mais également d'une régression du Moi qui fait réexpérimenter à l'adolescent des « états moïques abandonnés » qui ont pu constituer

autrefois « des bastions de sécurité » : « Reculer pour mieux sauter ». (*Ibid.*, p.139) Sous cet angle, l'adolescence peut être envisagée comme une seconde chance d'élaboration des vécus traumatiques de l'enfance.

De plus, la régression pulsionnelle, qui conduit le sujet à la passivité primaire, mobilise d'anciens modes de communication, comme le retour au langage d'action ou au langage du corps, par opposition au langage symbolique. Ce langage régressif se traduit par des passages à l'acte ou des somatisations qui sont mobilisés afin de contrer la passivité primaire insupportable. Nous pouvons alors comprendre les « efforts frénétiques des adolescents pour rester en contact avec la réalité, c'est-à-dire être actif » (*Ibid.*, p.144). Ce besoin d'être actif, accompagné d'une appétence objectale, permet à l'adolescent de se défendre du sentiment d'isolement qui est la conséquence de la perte des objets internes et de l'appauvrissement du Moi. Il s'agit là de la qualité la plus profonde et unique de l'adolescence : la capacité à passer d'une conscience régressive à une conscience progressive « avec une aisance sans pareil à aucune autre période de la vie humaine » (*Ibid.*, p.148). Cela pourrait expliquer les remarquables réalisations créatives de cet âge. L'expérimentation adolescente de soi et de la réalité, des états émotionnels et des pensées s'accumulera, si tout se passe bien, en donnant un contenu et une forme durables et précis à l'individuation. Ce n'est que par la retrouvaille avec des états affectifs infantiles et avec des positions du moi qui les accompagnent (fantaisies, organisation défensive), grâce aux régressions pendant le processus adolescent, que le désengagement du lien aux objets internes peut être réalisé.

Ce processus a de nombreuses appellations : « processus d'individuation » dans le vocabulaire psychanalytique américain, « personnification » chez les auteurs britanniques, « subjectivation » chez les psychanalystes français. Quoi qu'il en soit, l'accent est toujours mis sur un travail de perte et de séparation. Il ne s'agit nullement, ni pour P. Blos ni pour les autres auteurs qui sont à l'origine de diverses terminologies, de décrire une vraie séparation d'avec les parents introjectés de l'enfance mais un processus de désérotisation du lien incestueux à ces derniers. Il s'agit en effet de prendre ses distances vis-à-vis de la coloration incestueuse de la relation aux parents qui, tout en nourrissant la vie fantasmatique du sujet, l'entrave dans son accès à des relations investies dans les versants tendre et sensuel avec un

autre sujet clairement différencié de soi. Le « second processus de séparation » (Blos, 1967) concerne principalement l'accès à « un sentiment de soi comme séparé de l'autre » (Birraux, 2014, p.30).

Le rapprochement entre le processus adolescent et le travail de deuil, ou le fait qu'il soit considéré comme « second processus d'individuation », nous permet de retenir un point crucial pour nos hypothèses. Il s'agit de l'importance de l'accès à la passivité : autant l'endeuillé que l'adolescent luttent contre la passivité. En effet, le désinvestissement des objets parentaux et le renoncement aux espoirs infantiles et à la toute-puissance nécessitent l'accès à la position passive-réceptrice qui permet au sujet d'être affecté par l'objet, autant par sa présence que par son absence. L'accès à la passivité dépend du travail de l'intégration du féminin, qui constitue une des tâches primordiales de l'adolescence. A la fin de l'adolescence, c'est cet accès à la passivité qui permet au sujet d'être disponible pour soi-même, comme l'était jadis l'objet primaire, afin d'être disponible pour ses motions pulsionnelles et ses affects (cf. Hypothèses). C'est seulement alors que le sujet peut être nourri par ses rêveries et par son lien à l'autre, afin de pouvoir s'approprier un projet adulte qui lui appartienne authentiquement et qui soit porteur de sens. La capacité de rêverie, qui d'après nos hypothèses constitue le moteur du devenir adulte, nécessite donc le recours à la régression et l'accès à une position passive tempérée.

Au sein de ce travail de différenciation, le rôle du rêve et des rêveries est encore primordial. Le rêve, par la voie régressive, tend vers la satisfaction hallucinatoire du désir ; il permet au sujet de temporairement éviter le sentiment d'insatisfaction causé par le principe de réalité. Il a alors deux fonctions : « consolatrice et transformatrice » (Foliot, 2000). La réalité dont il est question ici est bien entendu la perte de l'objet et le processus de différenciation d'avec les objets infantiles qui constitue le travail le plus douloureux de l'adolescence. Le retrait dans cet autre espace, l'espace de rêve, en empêchant la décharge motrice, permet l'accès aux sources pulsionnelles et offre au sujet la satisfaction du désir. Le rêve constitue alors « la voie possible d'un remaniement, celle d'un dégagement dépressif, celui de l'incontournable dépression [...] de l'adolescence » (Foliot, 2000, p.490). Le deuxième rôle du rêve est la transformation : les expériences de satisfaction du rêve, grâce au travail de déformation, permettent d'élargir les limites de la vie psychique

du sujet en s'intégrant au Moi. Le travail du rêve consiste en l'intégration de la pulsion au fonctionnement psychique du sujet pour ainsi maintenir « les traces vivantes des objets perdus » (*Ibid.*). Grâce au travail du rêve, la perte d'objet devient plus tolérable et le sujet peut investir des objets d'amour « adulte ».

Pour nous, ce travail va au-delà du sommeil et constitue la trame de fond de la vie psychique du sujet. Il permet de transformer non seulement les pertes objectales mais aussi tout vécu brut venant du monde extérieur et intérieur du sujet, comme les sensations ou les perceptions. Nous travaillerons la question de la perte et des affects de la tristesse à partir de la capacité de rêverie adolescente. Ici entre en jeu l'importance d'étudier l'accès à la passivité, qui est la condition pour que le sujet puisse accepter d'être touché par l'impact de l'objet, ici en occurrence sa perte, et par ses propres affects, donc la tristesse liée à cette perte. C'est pour cela que nous considérons l'accès à la passivité comme une des conditions pour que la capacité de rêverie puisse remanier le projet à la fin de l'adolescence et lui donne sa qualité adulte.

### ***Le travail de désensualisation chez la jeune femme et le jeune homme***

Le travail de désensualisation, qui constitue un des principaux conflits de la fin de l'adolescence, permet au jeune adulte d'accéder à des identifications sexuées de l'âge adulte et permet également l'installation de l'idéal du moi déssexualisé au sein du Surmoi post pubertaire. Il est à noter que ce travail présente des différences d'un sexe à l'autre.

L'élaboration du fantasme du parricide, étudié également sous le terme de « parricide symbolique » (Houssier 2012), qui est la raison même de l'existence de la prohibition universelle de l'inceste, constitue le processus central de la fin de l'adolescence. Le « fantasme de la folie paternelle » (Lepastier, 2013, p.367) est un fantasme parricide et une projection qui concerne les propres craintes de l'adolescent liées aux éprouvés pubertaires sur lesquels il n'a aucun contrôle. L'adolescent projette alors ses craintes sur le père. Ceci constitue également « une défense contre la passivité homosexuelle » (*Ibid.*). Attribuer la folie au père permet d'enlever le sens de la loi qu'il porte et donc permet de nier au père sa fonction paternelle. Assumer et élaborer ce fantasme signe la fin de l'adolescence, permettant l'accès à la sexualité

adulte qui demande un temps de révolte afin d'assumer le dépassement des interdits obsolètes. C'est l'activité masturbatoire qui met l'adolescent, en premier lieu, en face de sa folie en renvoyant à la réalisation du désir sexuel avec un des parents et par conséquent à l'élimination de l'autre. C'est en un second temps qu'il projettera cette folie sur le père. L'élaboration du fantasme de la folie paternelle permet donc de pouvoir investir sexuellement de nouveaux objets d'amour et de mettre les motions pulsionnelles sous de nouvelles issues, potentiellement source de satisfaction.

Dans notre premier chapitre, nous avons étudié ce conflit entre le père et le fils (Houssier, 2012) (Blos, 1993). A la fin de l'adolescence, il s'agit en effet pour le fils d'élaborer le lien à son père, aux niveaux œdipien et préœdipien. Cette élaboration donne lieu à un travail de déssexualisation et de désidéation progressive de l'idéal du moi. Dans les cas heureux, le lien homosexuel au parent du même sexe laisse place à des identifications secondaires et l'idéal du moi définitif entre sous le contrôle d'un surmoi adulte et bienveillant. Le dépassement du lien dyadique préœdipien avec le parent du même sexe clôt alors l'adolescence et diminue la dépendance infantile.

Le travail du féminin à la fin de l'adolescence concerne les deux sexes. Chez le garçon comme chez la fille, ce travail permet d'accueillir les identifications appartenant aux deux parents et de renoncer au primat du phallique et à l'intégration de la complémentarité des sexes. Le sujet peut alors s'identifier à l'autre et se soucier de ses intérêts, ce qui implique la bisexualité psychique du sujet. La bisexualité psychique permet également d'accéder à la jouissance orgasmique, permettant au jeune adulte d'aboutir au plaisir à deux. L'intégration du féminin est donc aussi indispensable dans l'appropriation de l'identité sexuée que dans l'investissement intime de l'autre et constitue l'élaboration centrale du devenir adulte. Nous avons étudié dans notre premier chapitre les différences de l'intégration du travail féminin chez la fille et le garçon (Schaeffer, 2007).

Chez la fille plus spécifiquement, le conflit central de la fin de l'adolescence est l'intériorisation, en tant que femme sexuellement mature, des identifications avec l'objet maternel (Dahl, 2004). Ces nouvelles identifications suscitent d'intenses conflits internes, provoqués par la nature de l'intériorisation et son association inconsciente avec à la fois une agressivité orale destructrice de la fille et sa peur de



représailles de la part de la rage maternelle archaïque. Le dilemme inconscient de la fin de l'adolescence pour les filles serait alors de savoir comment métaboliser la mère en tant qu'adulte sexuelle et en même temps la garder en vie comme une ressource interne. Les jeunes femmes, à la fin de l'adolescence, semblent souffrir d'intenses conflits impliquant la séparation d'avec la mère et la crainte que leur maturation psychosexuelle nuise à leur mère (*Ibid.*). L'intériorisation des identifications avec la mère en tant que femme dotée d'une sexualité adulte, réveille les fantasmes inconscients associés à l'intériorisation : la métabolisation de l'objet identificatoire entraînera la destruction de l'objet. La jeune fille de la fin de l'adolescence lutte alors non pas avec la peur qu'elle a de perdre l'amour de sa mère mais avec des conflits internes stimulés par le désir à la fois de s'identifier à la mère et de l'effacer comme femme sexuelle.

La fin de l'adolescence est une période particulièrement dominée par des oscillations entre les processus d'identifications et d'intériorisation qui impliquent un relâchement dans la structure du moi actuelle en vue de l'intériorisation des identifications de la fin de l'adolescence. Pour la jeune fille, l'appropriation du corps sexuellement mature et de ses désirs se produit dans le contexte de l'« isomorphisme de son corps avec le corps de sa mère ». (*Ibid.*) Cet isomorphisme résonne avec les représentations du lien avec la mère omnipotente et archaïque, la mère des soins corporels et du contrôle corporel, celle qui stimule et apaise, autorise et interdit le plaisir corporel. De plus, l'identification à la mère, qui brouille les distinctions entre soi et l'objet, complique incommensurablement l'intériorisation de la mère en tant que femme sexuelle. Le danger serait alors de basculer dans une économie sadomasochiste afin d'éviter la fusion des frontières qui est au cœur de l'identification. Dans ce cas, le conflit avec l'objet maternel serait vécu entre l'isolement triomphant et la soumission humiliante.

Chez les filles, la clinique des attaques du corps, notamment les scarifications, peuvent témoigner de l'achoppement de l'élaboration de la fin de l'adolescence. Ces attaques du corps mettent en avant la perte des limites avec l'objet maternel qui entrave le travail de différenciation. Toutefois, les attaques du corps peuvent être pensées à partir de leur fonction pare-excitante face à la violence interne qui permet de garder un lien à l'objet maternel qui peut être préservé dans une

idéalisations sans faille. Il s'agit là d'une manière paradoxale de protéger les frontières du moi en marquant la différence avec l'objet maternel, en marquant le corps propre. Les attaques du corps représentent pour ces adolescentes des « solutions d'urgence face à l'incapacité à recourir aux formations intermédiaires que sont le rêve, le jeu, l'associativité » (Dargent, 2013, p.416) et mettent en avant l'échec du refoulement. Cet achoppement du processus peut être compris à partir de l'existence d'un lien qui unit la mère et la fille dans un repli narcissique où les différences n'existent pas. Il s'agit d'une possible réalisation, acceptée inconsciemment par une mère fragile, du désir de passivité régressive de l'adolescente. Ce qui résulte de cette relation est une impossible reconnaissance de la féminité maternelle qui aurait permis l'ouverture des identifications vers l'identité sexuée de femme pour l'adolescente, au prix de garder une image maternelle asexuée et idéalisée. Même si les symptômes disparaissent à l'entrée de l'âge adulte, tant que l'adolescente ou le jeune adulte ne peut élaborer la perte et se différencier de l'objet maternel en accédant à la différence de sexes, l'imaginaire maternel séductrice persiste et toute activité génitale « adulte » avec l'autre ne peut que renvoyer le sujet à « une confusion entre l'orgasme et la jouissance du corps à corps maternel de la petite enfance » (*Ibid.* p. 422).

L'isomorphie du corps de la jeune adulte avec celui de sa mère, accompagné de la réviviscence du lien précœdipien à l'objet maternel dispensateur de soin d'une part et l'objet archaïque omnipotent d'autre part, constitue en effet une difficulté supplémentaire pour la fille pour intégrer le travail du féminin à la fin de l'adolescence. Nous aurons la possibilité de comparer cela dans notre recherche. Toutefois, que ce soit chez les auteurs qui approfondissent spécifiquement le devenir adulte chez les jeunes hommes ou ceux qui l'étudient chez les jeunes femmes, nous avons pu relever que le conflit identificatoire avec le parent de même sexe constitue un des conflits centraux de la fin de l'adolescence pour les deux sexes.

### ***La place de l'objet dans le devenir adulte.***

Au début de l'adolescence, la réactivation pulsionnelle, prégénitale et génitale nouvellement acquise, contraint le sujet à se désengager du lien avec les objets parentaux, qui deviennent une grande source d'angoisse pour le moi. À la suite de cette première rupture, la libido, auparavant investie dans le lien aux parents,

retourne dans le moi et augmente le narcissisme du sujet. A la fin de l'adolescence, le sujet doit pouvoir sortir de son refuge narcissique et chercher la satisfaction dans le monde extérieur. La satisfaction provenant des fantasmes liés à l'objet doit également laisser place à une recherche de satisfaction plus directement en relation avec l'objet, dans le monde externe. Nous pouvons parler de l'apparition d'une dépendance directe au corps de l'objet (Ritvo, 1971) qui modifie l'équilibre psychique du sujet, entre le principe de plaisir et le principe de réalité. Le primat du génital accorde alors une plus grande place au principe de réalité afin d'accéder au plaisir. Les fantasmes, qui jouent désormais un rôle moins important (*Ibid.*), assurent les fonctions de préparation et d'anticipation. Au sein des relations aux objets externes, les fantasmes œdipien et préœdipien ainsi que les fantasmes masturbatoires peuvent être parfois à l'origine d'un conflit.

De plus, même si l'adolescent cherche à présent sa satisfaction dans les objets externes, le choix des objets et leur investissement demeurent au début de type narcissique. L'adolescent utilise l'objet, comme le faisait l'enfant avec l'objet maternel, comme objet organisateur avec lequel, par l'identification, le moi peut neutraliser l'énergie pulsionnelle et la canaliser au profit des activités sublimatoires (*Ibid.*). La recherche active des nouveaux objets externes réactive alors l'ancien but passif et le désir passif de fusion. Ceci peut donc faire émerger les craintes anciennes de dépendance et d'engloutissement.

La relation d'objet oscille entre un besoin d'intimité exclusif et la crainte de la dépendance et de la perte de l'intégrité psychique (*Ibid.*). C'est en supportant la frustration et la dépendance à l'objet externe que l'adolescent finit par être nourri par l'objet externe et que les satisfactions objectales peuvent en retour augmenter son estime de soi. L'issue de cette dynamique relationnelle est due aux relations objectales de la petite enfance. S'il y a eu une hostilité ou une ambivalence excessive dans les premières relations, l'adolescent aura beaucoup de difficultés à s'identifier aux objets parentaux dans leur rôle d'adultes et aux nouveaux objets externes en tant que stabilisateurs et organisateurs psychiques. L'objet externe occupe donc une position clé dans les remaniements entre les pulsions et la réalité à la fin d'adolescence. Il est au carrefour du monde interne et externe, entre le narcissisme et

les relations d'objet. La place de l'objet est donc une partie accessible de la réalité et cruciale pour penser le processus de la fin de l'adolescence.

Le processus adolescent est primordial pour que le sujet puisse instaurer des relations objectales avec un autre perçu dans son altérité. Nous pouvons penser à la vie d'un sujet sans l'adolescence, comme pris dans « une dynamique de surexcitation et de décharge motrice », sans aucune élaboration, sans aucune place pour l'autre (Marty, 2014). Il n'y aurait donc aucune place laissée à l'objet. C'est donc le rôle du processus adolescent de permettre au sujet d'entretenir une relation avec l'autre sujet perçu et investi comme étant différencié de soi. L'accès à l'altérité est une des principales conquêtes de l'adolescence car grâce à la place accordée à l'altérité au sein du Moi, le sujet peut « se défaire de sa toute-puissance, de sa suffisance, parce qu'il est insuffisant à réaliser seul ce projet de devenir adulte qui consiste notamment à reconnaître l'autre comme sujet. ». (*Ibid.* p.50) Les ratages du processus peuvent alors être expliqués par une fragilité narcissique qui ne peut risquer d'investir l'altérité.

L'adultité est alors également « l'art d'être parent » (Gutton, 2000, p.430). Pour l'adolescent, le désir d'enfant est nié comme l'est la mortalité. La conviction d'infertilité des adolescents leur permet de pouvoir s'engager dans des relations amoureuses. Sans cette conviction, le poids de la reviviscence œdipienne risque d'inhiber toute relation intime avec les pairs. L'adulte serait alors celui qui est mortel et fécond. Ici entrent en jeu les deux paradigmes cruciaux du conflit œdipien : l'inceste et le parricide. L'adolescent, grâce à ce déni, se préoccupe de ses ascendants (parentaux) et de sa propre création. L'adulte est celui qui est tourné vers son descendant, qui peut se positionner comme origine des filiations. La réalité biologique ou le fait d'avoir des enfants n'est pas question ici. Il s'agit du désir d'enfant qui n'est plus concerné par l'interdit d'inceste. Cela suppose bien entendu une étape avancée dans le processus de différenciation d'avec les objets parentaux. L'adulte serait alors celui qui peut être désigné par l'adolescent comme possiblement parent : donc qui peut potentiellement être l'« objet parental de transfert » pour un adolescent. Ici entre encore en jeu la place de l'autre qui fait du sujet un adulte.

Le passage à la sexualité adulte permet au jeune adulte de pouvoir se situer comme capable de « faire génération à son tour » (Marty, 2014, p.54) et de se sentir

responsable de ses actes et des autres. Le sujet peut donc s'identifier à la « fonction parentale » (*Ibid.*). La responsabilité se situe à l'opposé de « la paranoïa ordinaire de l'adolescent » (Marty, 1997) qui peut être définie comme l'utilisation des mécanismes de projection qui permettent à l'adolescent de se protéger de la responsabilité de ses conduites et de ses désirs. Elle est également le contraire de l'omnipotence infantile et du fantasme d'auto-engendrement. Elle traduit « l'engagement de l'adolescent dans la voie de la subjectivation et de la réflexivité. Il s'agit d'un mouvement de projection interne. » (*Ibid.*)

Enfin, la capacité d'investir l'autre, perçu dans son altérité et sa complémentarité, et de pouvoir s'identifier à la fonction parentale atteste du bon déroulement du processus adolescent ainsi que de l'accès du sujet à l'adultité. Ce processus implique plusieurs remaniements au niveau de l'équilibre narcissico-objectal, entre le principe de réalité et le principe de plaisir, ainsi qu'au niveau des instances surmoïque et idéale. Ces remaniements sont possibles seulement si l'adolescent peut accéder à des limites pare-excitantes qui lui permettent de faire se dérouler cette conflictualité au sein d'un espace contenant, avec plusieurs allers-retours régressifs entre son passé infantile et son présent en devenir. Dans notre recherche, le travail de la rêverie permet de donner sens à ces remaniements en instaurant une circulation affective, en maintenant vivantes les relations à des objets internes qui connaissent plusieurs remaniements et en contenant des mouvements pulsionnels. Cette mise en scène pulsionnelle dans l'espace de rêverie permet au sujet d'anticiper et de tester divers rôles avec l'objet du désir, sans que ce dernier ne risque des débordements traumatiques. La créativité adolescente est une permission de rêver la réalité et de s'enthousiasmer pour des projets. Cette créativité continue à exister chez l'adulte grâce au lien vivant que ce dernier garde avec son enfance et son adolescence à partir des rêveries qui peuvent désormais remanier son projet adulte.

Nous avons décidé de finir notre revue de la littérature avec un mythe qui semble davantage refléter l'accès à l'âge adulte que le mythe d'Œdipe qui est surtout utile pour l'enfance et l'adolescence (Birraux, 2013). Il s'agit du mythe de Prométhée. Dans ce mythe, nous suivons le passage de Prométhée, adolescent avec des désirs de toute-puissance et des illusions grandioses, vers le monde des humains. Ce mythe reflète l'intégration de l'épreuve de réalité à la fin de l'adolescence. Le vol

du feu, qui est son crime, peut être rapproché de l'appropriation du plaisir sexuel. Son crime est sévèrement puni par des dieux qui se rapprochent « des parents incestueux d'une filiation douteuse » (*Ibid.*) dont Prométhée prend ses distances afin de « conquérir, maîtriser et s'approprier le feu ». Sa punition, l'aigle qui mange tous les jours le foie de Prométhée qui se régénère, peut être mise en lien avec une castration narcissique et métaphorise le renoncement aux désirs infantiles. Quant à la transmission du feu aux humains, il n'est plus question « d'autoérotisme ou de plaisir solitaire » ; il s'agit surtout de la place donnée à l'altérité dans le fonctionnement psychique de Prométhée, jeune adulte. A la fin du mythe, dans la majorité des versions, la punition de Prométhée est levée mais ce dernier portera pour toujours sur son corps les traces de cette épreuve qui atteste qu'il n'est plus tout-puissant.

Nous trouvons qu'il s'agit d'une excellente métaphore du devenir adulte qui souligne les principaux conflits de la fin de l'adolescence. De plus, l'existence même de ces mythes souligne l'apport élaboratif de la production imaginaire, d'un récit figuratif ou rêvé lors des passages importants de la vie des sujets, comme l'accès à l'âge adulte.

### Chapitre 3 : La rêverie et l'adolescence

#### A. Les acquis de la période de latence : du plaisir de la rêverie à la phobie du fonctionnement

Comme précédemment souligné, selon nous, la fin de l'adolescence est une période unique et bien distincte de la période de latence et nous ne voyons pas d'intérêt à superposer ces deux périodes lors desquelles la place de l'objet et les capacités objectales du sujet nous semblent incomparables. Cependant, les acquis de la période de latence sont indispensables pour le bon déroulement de la capacité de rêverie à l'adolescence. Pour cette raison, avant d'étudier les rêveries adolescentes, nous allons nous intéresser brièvement à la période de latence.

La période de latence est décrite par S. Freud (1905) comme une période entre le déclin de la sexualité infantile et l'avènement de la puberté. Classiquement, il s'agit de la période pendant laquelle le surmoi se structure au sein du fonctionnement psychique de l'enfant et les mécanismes du refoulement instaurent l'amnésie infantile. Les digues psychiques, comme les formations réactionnelles, les déplacements ou les mécanismes de l'isolation s'organisent à partir du mécanisme du refoulement, éloignent l'enfant de la sexualité infantile et déplacent la curiosité infantile sur des éléments de la réalité externe, rendant ainsi possibles les sublimations et les apprentissages.

La période de latence peut être décrite comme un « premier palier d'équilibre après la crise œdipienne » (Chagnon, Durand, 2016, p.26). Le passage central de la période de latence est celui du principe de plaisir au principe de réalité. La recherche de satisfaction de l'enfant doit se canaliser et s'inscrire dans les limites de l'épreuve de réalité. Ce passage, qui est aux fondements de la vie psychique, est possible grâce à la mise en travail du processus de pensée, à savoir le travail de représentation et de symbolisation. Les identifications aux objets parentaux et le processus du refoulement sont également nécessaires pour la mise en œuvre de ce processus.

Cette période qui suit le déclin du complexe d'Œdipe peut être définie comme « une période très intense de l'élaboration mentale, d'enrichissement des fantasmes, ayant son corollaire dans l'enrichissement des systèmes relationnels » (Denis, 2001a, p. 67). En effet, les nouveaux mécanismes de défense, appelés « digues » par S.

Freud, sont accompagnés par des « mécanismes élaboratifs » (*Ibid.*) permettant à l'enfant de développer « sous le manteau » (*Ibid.*) des constructions fantasmatiques, comme des rêveries, afin de pouvoir surmonter les blessures narcissiques qui découlent de son renoncement au conflit œdipien. Etant donné que « la capacité orgastique adolescente » n'est pas encore accessible pour l'enfant de la latence, « l'espace de fantasmatisation » peut offrir un lieu pour la satisfaction du désir, « intriquant processus primaires et processus secondaires » (Chagnon, Durand, 2016, p.26).

Le concept de « plaisir de désirer » (Diatkine, 1994), montre comment l'accès à un jeu mental avec les représentations permet à l'enfant ou à l'adulte de tolérer l'attente pour une satisfaction non-immédiate des pulsions. Nous pouvons penser au concept de plaisir de désirer également comme appartenant à « la capacité de rêverie » (Chagnon, 2013). Le plaisir de désirer permet la bonne évolution du processus de développement psychosexuel et renforce le développement de symbolisation et la créativité de l'enfant.

Le « plaisir de fonctionnement du moi » (Kestemberg, 1996), très proche du plaisir de désirer, peut également définir le travail de pensée à la période de latence : le fonctionnement du moi entier devient l'objet d'investissement. Il est perçu par l'enfant comme source de plaisir, tout en lui permettant de contre-investir le conflit œdipien. Il s'agit des activités du moi comme « le maniement du langage, la lecture ou les rêveries diurnes » (*Ibid.*). Ces activités représentent des plaisirs atténués qui ne portent pas en eux « le danger destructeur du plaisir libidinal proprement objectal ou directement corporel » (Kestemberg, 2001). Toutefois, si le sujet a des difficultés à « mettre en latence l'excitation sexuelle » (*Ibid.*), la pensée peut se sexualiser et devenir la cible des mécanismes défensifs du sujet. A l'extrême, il peut s'installer une « phobie du fonctionnement mental » (*Ibid.*) au sein du fonctionnement psychique du sujet. Ce dernier aura alors peur de penser et de fonctionner. Il n'y aura plus de place pour la pensée ni pour le jeu. Nous constatons cette phobie du fonctionnement au sein des fonctionnements paranoïaques où le sujet semble être dépossédé de sa pensée qui sera attribuée à un objet externe. Cette phobie est également présente au sein des fonctionnements schizophréniques où la pensée semble être asséchée, avec un monde fantasmatique qui est comme tari.



Un autre point crucial de la période de latence est le travail de la déssexualisation partielle vis-à-vis des objets parentaux. Ce processus doit être réalisé tout en maintenant le courant tendre de la relation qui permet à l'enfant de garder un apport de gratification narcissique qui est nécessaire à son estime de soi. Le courant sensuel sera alors déplacé au sein des relations entretenues avec les pairs. Le travail de déssexualisation partielle des objets parentaux et l'investissement d'un espace de fantasmatisation structurent la période de latence et permettent à l'enfant de sortir de ses dépendances infantiles et de s'autonomiser. Il s'agit d'une première étape vers l'autonomie. Cette structuration permet d'instaurer les bases du travail de subjectivation qui aura lieu à l'adolescence. Cependant, ce travail de symbolisation n'est pas encore suffisant pour accomplir le travail d'appropriation de la pulsion à l'adolescence, qui permet une vraie autonomie psychique : « à l'adolescence, le sexuel [...] devra s'actualiser dans une sexualité appelant l'objet ». (Chagnon & Durand, p.23)

Il est bien clair que la période de latence joue un rôle crucial quant à l'accès du sujet à la capacité de rêverie. Nous pouvons alors situer le passage du jeu de l'enfant aux rêveries adolescentes, théorisé par S. Freud (1908c) au sein de la période de latence. L'espace de fantasmatisation et les rêveries apparaissent au moment où l'enfant doit intégrer davantage le principe de réalité et renoncer à la satisfaction immédiate de ses pulsions. Le clivage au sein du travail de la pensée, qui permet le maintien d'un courant de la pensée soumis au principe de plaisir (que S. Freud définit en 1920), s'établit également à ce moment de la vie de l'enfant. Même si par notre recherche nous n'avons pas directement accès à la période de latence, il nous a semblé important au moins d'esquisser ici, le rôle de cette période pour la capacité de rêverie du sujet adolescent ou adulte.

### B. Les rêveries adolescentes

Les rêveries à l'adolescence n'ont pas toujours eu une très bonne réputation dans la littérature psychanalytique. Dans le milieu psychanalytique, les rêveries, ont pendant longtemps été considérées comme un moyen de fuite de la réalité, une sorte de « retrait psychique » (Steiner, 1993). Un autre courant de la pensée psychanalytique situe également la rêverie comme un moyen de s'approprier la réalité externe et la rendre pensable pour le sujet, via le fil de la transformation des

sensations en affects. Cette scission est également présente dans le domaine de la psychanalyse de l'adolescent. En effet, nous avons trouvé deux courants d'idées opposés concernant la place de la rêverie à l'adolescence. Pour la création de notre problématique de recherche, nous avons effectué une sélection d'auteurs représentatifs de ces deux courants.

### ***Refus de la réalité : lecture critique***

Certains auteurs situent la rêverie comme un état de retrait vers un monde aconflituel, où règne le principe de plaisir (Lazarovici, 1988). La rêverie instaure une régression sur les trois plans psychiques : topique, formel et temporel. Elle permet ainsi au sujet d'accéder à un temps infantile idéalisé où le lien à l'objet maternel procure une réassurance pour le narcissisme de l'enfant. Les changements pubertaires au niveau corporel mais également la modification de la sexualité et du lien aux objets parentaux, peuvent rendre très difficile le rapport de l'adolescent au réel. Dans ce cadre, certains théoriciens de l'adolescence pensent que privilégier un laisser-aller aux rêveries permet à l'adolescent de fuir la réalité externe et de se protéger face à la dépression. Ce que l'adolescent chercherait à retrouver serait alors surtout l'illusion d'un lien symbiotique à l'objet maternel, favorisant un repli narcissique et la passivité, afin de ne pas risquer la prise en compte de la réalité externe qui pourrait réactiver les blessures narcissiques de l'adolescent au narcissisme fragile. Rêver devient alors refuser la prise en compte du réel, la reconnaissance du manque et des différences dans le lien à l'objet. La rêverie se trouve alors être un moyen d'éviter la douleur, « permettant une première déconnexion sensorielle, un repli sur soi » (*Ibid.*, p.237).

Il nous semble étonnant d'avoir également trouvé une définition élaborative de la rêverie au sein de la réflexion de R. Lazarovici. L'auteur cite surtout les travaux de D. Winnicott afin de situer la dimension transitionnelle (Winnicott, 1971) de la rêverie qui constitue un compromis entre les processus primaires et secondaires. La rêverie est définie comme un accès à la fonction pare-excitante de la mère, introjectée par l'enfant. Nous avons également vu des références à la fonction alpha de W. Bion (1962a, 1962b) pour souligner le travail transformatif de la rêverie pour le fonctionnement psychique. De plus R. Lazarovici définit la rêverie comme un travail figuratif pendant l'adolescence, qui permet de « fixer des mouvements

affectifs, en relation avec l'excitation sexuelle » (*Ibid.*, 239). D'après R. Lazarovici, ce travail figuratif permet à l'adolescent de contenir les motions pulsionnelles, sans qu'il n'y ait de grande mobilisation défensive.

Pourtant, l'auteur semble plutôt situer la rêverie comme étant de l'ordre pathologique à l'adolescence. Il s'agirait surtout d'un processus « défensif appartenant au fonctionnement hystérique, satisfaction substitutive de la masturbation, fantasme de séduction » (*Ibid.*, 292). La rêverie peut même devenir très inquiétante en adoptant des traits délirants ou autistiques, dans le but de protéger un narcissisme fragilisé par la toute-puissance de la pensée. En effet, il nous semble que c'est la dimension narcissique de la rêverie qui pose problème pour les auteurs qui attribuent des traits pathologiques aux rêveries lors du processus adolescent. La voie régressive de la rêverie réactive les images idéalisées des objets parentaux. Cette idéalisation n'est plus possible à maintenir lors de l'adolescence. L'adolescent doit renoncer à la satisfaction hallucinatoire. Le sujet devrait alors favoriser la confrontation au réel et la rupture de la continuité avec le lien maternel. Il doit également détrôner l'idéalisation de l'objet paternel qui à son tour devrait s'inscrire au sein de l'idéal du moi, prenant alors une fonction structurante. Dans ce courant de pensée, maintenir la rêverie équivaut au souhait de l'adolescent « d'élargir les limites de son moi » (*Ibid.*), voire de les anéantir. La rêverie témoigne donc d'une difficulté identificatoire de l'adolescent à ses objets parentaux.

Quand nous nous concentrons sur l'article de R. Lazarovici, nous constatons que ce dernier contient une revue approfondie des auteurs qui ont travaillé sur la question de la rêverie, notamment à propos la voie régressive de la pensée ou de la dimension figurative de la rêverie. Nous trouvons dans cet article des définitions qui concordent avec notre point de vue. Néanmoins, il existe plusieurs points qui divergent de notre pensée. L'idée centrale de l'article situe la rêverie adolescente comme une entrave à la prise en compte de la réalité. Il faudrait, d'après l'auteur, se confronter à la réalité et à la perte.

Pour nous, le travail de la rêverie permet à l'adolescent d'intégrer, ou tout du moins de s'approprier, la réalité externe. Nous ne savons pas comment il est possible de définir la « réalité externe » sans avoir recours aux capacités de figuration du sujet et au travail de représentation et de perception. Il n'existe aucun « réel » auquel le

sujet puisse d'emblée accéder. De plus, même si la rêverie constitue un courant clivé de la pensée, régi par le principe de plaisir, elle ne constitue pas pour nous une satisfaction hallucinatoire du désir. En effet, pour accéder à la capacité de rêverie et introjecter cette capacité pare-excitante de l'objet maternel, il faut avoir dépassé la perte de l'objet primaire, ce qui consiste à reconnaître l'objet comme différent de soi. La rêverie constitue une aire transitionnelle de la psyché et se place entre les objets internes et externes, entre les processus primaires et secondaires. Malgré le possible accès à l'utilisation des illusions et de la toute-puissance de la pensée, il ne s'agit pas d'une satisfaction hallucinatoire du désir.

L'hypothèse selon laquelle le travail de la pensée de l'adolescent peut être entravé par l'envahissement des rêveries, traduisant son souhait d'étendre les limites de son moi, nous semble clarifier le malentendu. D'après nous, la question qui se pose ici est surtout celle de la présence ou non d'un espace de rêverie et non pas celle du fonctionnement général des rêveries à l'adolescence. La question de l'envahissement nous amène à penser à l'absence des limites contenantantes au sein d'un espace où peut s'activer la capacité de rêverie du sujet. En effet, dans un fonctionnement psychique où les limites sont précaires, la rêverie ne peut exister. La présence même de la rêverie, qui découle d'une capacité de rêver les expériences affectives, dépend de l'existence des limites intrapsychiques (Green, 1982). La fragilité des limites est un phénomène qui entrave la fonction élaborative de la rêverie. Mais dans ce cadre-là, nous observons soit le nonaccès aux rêveries des adolescents accompagné d'un contre-investissement de leur monde interne, se rapprochant du concept de « la phobie du fonctionnement » (Kestemberg, 2001), soit une abolition des limites entre le rêve et la réalité, ce qui se tend vers des éléments hallucinatoires-délirants. Enfin, il nous semble que dans ces cas-ci, il s'agit davantage d'un nonaccès à la capacité de rêverie pour le sujet que d'une dimension néfaste de la rêverie.

Parmi les auteurs pour lesquels les rêveries auraient une dimension néfaste à l'adolescence, certains adoptent une pensée plus nuancée. C'est le cas de S. Lebovici (1988). Pour lui, la rêverie, qui nécessite l'action du refoulement, se crée à partir des représentations mises en latence et contient les passions amoureuses de l'adolescent mais également les traces réactivées de son conflit œdipien. En plus des désirs

inconscients, il s'agit également des interdits surmoïques qui sont révisés au sein des rêveries.

Les rêveries adolescentes ne sont pas uniquement héroïques et idéalisées mais peuvent également être érotiques et constituer des scénarios pervers accentuant la dimension encore infantile de la sexualité au début de l'adolescence. Il s'agit alors d'un clivage qui s'installe entre les interactions sexuelles objectales de l'adolescent et ses rêveries. Dormir ou se laisser aller à des rêveries peut constituer une sorte de fuite face aux exigences sociétales et face à la concurrence avec le parent surmoïque. Pendant la période de l'adolescence, le maintien de l'idéalisation des images parentales et la réactivation de la culpabilité œdipienne peuvent rendre difficile pour le sujet de se confronter à la société. Le sommeil ou la rêverie pourraient alors constituer une position défensive où le sujet se rendrait inactif et en retrait. La rêverie peut, à l'extrême, se prêter à des mécanismes de négation psychotique afin de nier une réalité insupportable. Elle peut alors permettre au sujet de ne pas se confronter aux exigences de la société. « Le jeu et la rêverie de l'adolescent lui permettent d'éviter à la fois l'action et le rêve » (*Ibid.*, 288). Toutefois, si nous trouvons un équilibre psychique souple chez l'adolescent, la rêverie peut constituer un moment de détente, « parfois associé à une créativité » (*Ibid.*, p.289).

La position de S. Lebovici semble plus nuancée que celle de R. Lazarovici car au sein de son article, l'auteur ne situe pas directement la rêverie à l'adolescence comme un retrait psychique. Pour S. Lebovici, la rêverie peut devenir une entrave au fonctionnement psychique et à l'intégration des exigences sociales, à partir du moment où l'adolescent a des difficultés à désidéaliser et désexualiser les images parentales. Nous sommes d'accord avec l'auteur sur ce point. Dans la mesure où il y a une grande idéalisation des objets parentaux, les désirs contenus dans l'espace de rêverie ne peuvent remanier le projet adulte de l'adolescent. Ce dernier aura alors des difficultés à pouvoir s'approprier un projet adulte autonome et nourri par ses désirs propres. De plus, S. Lebovici ne parle pas d'une difficulté de confrontation avec la réalité externe, comme c'est le cas chez R. Lazarovici, mais de la difficulté d'intégration des exigences sociétales dans la continuité des exigences portées par les objets parentaux surmoïques qui deviennent des lois sociétales, autonomes et

différenciées des parents. Cette conceptualisation nous semble plus pertinente que la notion de « confronter la réalité » qui n'a pas en soi beaucoup de sens pour nous.

Contrairement à S. Lebovici, nous ne pensons pas que le jeu et la rêverie permettent au sujet d'éviter l'action et le rêve. Dans notre étude, nous suivons l'idée de D. Winnicott d'après qui « jouer c'est faire » (Winnicott, 1971). Le jeu et la rêverie constituent des phénomènes transitionnels et constituent la première action du sujet sur la réalité effective. Ils constituent plus qu'une anticipation : il s'agit des bases des actions des sujets sur leur réalité externe. Par conséquent, la rêverie et le jeu sont des actes fondamentalement créatifs et ne constituent pas d'après nous des moments de détente « parfois associés à une créativité » (Lebovici, 1988, p.289).

### *L'intégration du corps sexué*

Nous allons maintenant nous intéresser au courant de pensée qui reconnaît la dimension élaborative des rêveries lors du processus adolescent. Les auteurs qui s'insèrent dans ce courant de pensée sont surtout des psychanalystes et des théoriciens de l'adolescence contemporains qui étudient l'adolescence non pas comme un stade de développement ou comme une crise mais comme un processus et une nouveauté pour le fonctionnement psychique du sujet (Ladame 1991, 1997, 1998), (Marty, 2010) et (Houssier, 2010, 2007).

Nous pouvons situer le processus de l'adolescence au carrefour de « l'action et du rêve », au sens de l'activité motrice comme opposée de la décharge motrice et au sens de la voie sensorielle et regrédiant (Ladame, 1997). Cela nous permet de réfléchir à la manière dont l'adolescent s'approprie les transformations pubertaires et intègre la nouvelle épreuve de réalité : la nouveauté du corps qui est désormais sexuellement puissant. Ces deux voies, rêve et action, constituent les deux destins de l'excitation psychique et sont interdépendantes. Elles sont également primordiales au bon déroulement du processus adolescent.

L'intégration du corps sexué, qui demande à « être représenté et pas seulement perçu » (*Ibid.*, p.1495), constitue le changement principal de l'épreuve de réalité à l'adolescence. Ce passage est étroitement lié aux deux destins de l'excitation : le rêve et l'action. Le passage de la décharge motrice à l'action, qui consiste à effectuer des modifications sur la réalité externe, est un processus qui est

rendu possible grâce à la frustration qui découle de l'échec de la satisfaction via la satisfaction hallucinatoire du désir. L'enfant ne peut alors se contenter de différencier le plaisir et le déplaisir mais doit accéder à la différenciation de ce qui est réel et non réel. Toutefois, la frustration ne concerne pas la pulsion sexuelle avant la puberté car l'enfant peut se satisfaire de manière autoérotique. En effet, la pulsion sexuelle demeure sous la domination du principe de plaisir jusqu'à la puberté. L'enfant devenu pubère doit s'accorder avec le principe de réalité et renoncer à l'omnipotence infantile. Maintenir cette omnipotence devient l'équivalent de l'inceste et risque d'inhiber toute action du sujet. La logique phallique de la période œdipienne doit être remplacée par la complémentarité des sexes qui permet au sujet d'accéder à l'orgasme et à la relation objectale. Cette transformation, qui représente une perte narcissique pour l'adolescent, lui permet d'accéder à un sentiment de sécurité face à l'angoisse de castration et ouvre les portes d'accès à l'intégration du corps sexué et l'accès à la prime de plaisir.

Dans le cas où la sexualisation du corps est perçue comme très dangereuse pour l'adolescent, cela peut donner lieu à un rejet du corps génital. Ce rejet est souvent accompagné de productions fantasmatiques de toute puissance qui débordent sur les limites contenantantes du sujet. Chez ces adolescents, nous trouvons également une utilisation fréquente de la rêverie et de la recherche de la distance avec l'objet externe due à un sentiment de passivation (Green, 1990). Dans ce cadre-là, les processus de pensée de l'adolescent se trouvent envahis par les productions fantasmatiques et les fonctions du moi ; le jugement et l'attention se trouvent également inefficaces pour différencier le monde interne et externe. De plus, le monde interne se trouve privé de ses limites entre les systèmes inconscient et préconscient/conscient par la fragilité des mécanismes du refoulement ; les rêveries perdent donc leur valeur élaborative et tendent vers la satisfaction hallucinatoire du désir.

Face à cette difficulté de contenance et d'intégration du corps sexué, le sujet peut avoir « recours à l'acte » (Houssier, 2007). Lors du processus adolescent, le recours à l'acte permet dans l'après-coup une élaboration psychique, tout en constituant un appel à l'aide. Il ne s'agit nullement d'une abrasion fantasmatique, le recours à l'acte est accompagné d'une activité fantasmatique très développée. En

effet, ce dernier peut être envisagé comme une tentative « d'élargir les limites de soi ». Il s'agit surtout d'une fragilité au niveau des limites entre le dedans et le dehors, mais également entre les fantasmes inconscients et le processus de pensée. Les limites intrapsychiques sont dépendantes du travail de refoulement alors que les limites somatopsychiques, entre le dedans et le dehors, nécessitent l'intégration du corps sexué, qui va s'instaurer en tant qu'interface entre ces deux espaces. Le recours à l'acte se réalise donc suivant le rejet du corps sexué qui fragilise les limites entre le dedans et le dehors, mais également les limites intrapsychiques.

Par le « recours à l'acte » (Houssier, 1998), l'adolescent tente de restaurer l'épreuve de réalité. Cette dernière est oscillante à cause du désinvestissement objectal qui découle du retrait de l'investissement vis-à-vis des objets parentaux. Le retour de la libido sur le moi attaque le sentiment de l'identité et floute la différence entre la représentation et la perception, entre le dedans et le dehors. L'acte représente alors un aller-retour entre le dedans et le dehors comme le jeu de l'enfant et peut potentiellement amorcer un processus de symbolisation en après-coup. L'acte transpose alors la rêverie et la toute-puissance de la pensée dans le monde extérieur et tend à élargir les limites moiïques. Une fois qu'il a eu lieu, le sujet vit une désillusion et l'état maniaque se dissipe. Il est alors confronté au monde externe et peut retrouver un contact avec le sentiment de continuité interne. L'acte de l'adolescent fait appel au tiers et la réponse du tiers, qui constitue une punition face à la transgression, et relance les processus identificatoires qui menaçaient le sujet de disparaître avant le recours à l'acte. Au travers de l'environnement, le recours à l'acte permet à l'adolescent de se réorganiser et d'intégrer un meilleur environnement interne, pensable et supportable. Le recours à l'acte réintroduit alors l'objet et l'altérité dans le fonctionnement du sujet et relance une conflictualité pensable. L'intégration du corps sexué, qui instaure une interface entre le monde externe et interne, et la reprise fonctionnelle du refoulement, qui sépare mais fait aussi communiquer les différents niveaux psychiques au niveau interne, constituent les deux éléments centraux pour le bon déroulement du processus adolescent. Le concept du « recours à l'acte » montre bien comment un élément élaboratif et créateur de sens comme la rêverie peut devenir désastreux et abolir la fonction de jugement du sujet, dans le cas où la « double limite » (interne et somato-psychique) est fragile.



L'intégration du principe de réalité nécessite un travail de détachement des objets parentaux sans lequel tout acte de l'adolescent maintient une coloration incestuelle. Au sein de ce travail de détachement, le rêve devient, à partir de la puberté, « la solution royale face aux désirs incestueux et parricides » (Ladame, 1991, p.1499). Le rêve, en rendant le sens latent méconnaissable, contient les désirs refoulés et rend les motions pulsionnelles moins dangereuses pour l'équilibre psychique de l'adolescent. Le rêve constitue alors « la solution économique-dynamique » (*Ibid.*) face aux désirs incestueux et parricides. Grâce à cet équilibre psychique, le désir refoulé peut être déployé dans le rêve, sans qu'il ne vienne envahir la vie diurne en formant des symptômes. C'est donc grâce au travail du rêve et à sa fonction de liaison que l'adolescent peut intégrer le principe de réalité. La fonction originelle du rêve revient alors à « opérer une liaison, faire office de pare-excitation pour le dedans » (*Ibid.*, p.1536).

La pensée consciente et la fonction du jugement du moi en tant que garants face à l'inhibition permettent au sujet d'agir sur la réalité externe. Le travail du rêve constitue alors l'autre face de ce processus, qui assouvit les désirs incestueux et parricides, confinés dans l'inconscient. Il reste néanmoins les rêveries diurnes, une partie clivée de l'activité de pensée, qui échappe au principe de réalité. A partir de la présence des rêveries au sein du fonctionnement de la pensée, le refoulement maintient ses droits et peut inhiber à tout moment le travail de pensée, avant même que ce dernier ne puisse devenir conscient. Nous pouvons alors situer les rêveries comme un pont entre ces deux processus.

Le travail de liaison, effectué par le travail du rêve, dépend « de la fonctionnalité du préconscient » (Ladame & Perret-Catipovic, 1997). C'est le système préconscient qui contient les éléments déliés. Ce travail est très précieux pendant le processus adolescent car lors de cette période, le travail de détachement avec les liens infantiles nécessite des déliaisons et rend possible pour le sujet les futurs déplacements ainsi que les nouvelles liaisons psychiques. La souplesse du préconscient permet au sujet de garder un investissement vivace des représentations des objets parentaux, ce qui est nécessaire afin de maintenir « un environnement interne suffisamment bon » (Winnicott, 1958). La souplesse du préconscient est repérable à l'adolescence à partir de l'activité des rêveries car leur présence atteste le

jeu souple entre le refoulement et le retour du refoulé et permet à l'adolescent d'intégrer l'épreuve de réalité sans renoncer à sa vie sexuelle et à ses désirs infantiles.

Nous pouvons alors penser « l'aire intermédiaire de l'expérience » (Winnicott, 1971) comme un espace qui permet à l'adolescent de pouvoir « jouer avec ses fantasmes, à se laisser aller à des rêveries » (Ladame et Perret-Catipovic, 1998, p.3). A l'adolescence, avec la tâche d'intégrer la nouvelle épreuve de réalité, la capacité de jeu et de rêverie de l'adolescent se trouvent réinterrogées. Si l'adolescent, ayant peur de perdre ses limites entre la réalité et les fantasmes, ne peut utiliser la pensée ou le jeu comme l'action d'essai, ce dernier a souvent recours à des passages à l'acte. Les fantasmes inconscients et la rêverie, définis comme étant de « la même nature » (*Ibid.*, p.5) et obéissant au principe de plaisir, peuvent représenter un danger pendant l'adolescence car lors du processus adolescent, « la fonctionnalité du préconscient est mise à mal et le travestissement des désirs inconscients devient insuffisant » (*Ibid.*). De plus, comme le rêve privilégie davantage le visuel que le verbal, il est plus difficile pour le sujet de le distinguer de la réalité matérielle. La rêverie est alors plus proche des processus inconscients, des représentations de choses, que de la pensée verbale, des représentations de mots.

Toutefois, les rêveries ont une fonction renarcissisante pour l'adolescent et « dans la mesure où elles ne sont que des rêveries » et que le principe de réalité demeure opérant, elles participent à « l'établissement de la nouvelle épreuve de réalité [...] dans le registre des pulsions sexuelles » (*Ibid.*, p.6). Elles permettent à l'adolescent de maintenir en équilibre son estime de soi face aux frustrations qui découlent de la réalité extérieure. Pour que l'adolescent puisse accéder aux rêveries et jouer avec les fantasmes, il est nécessaire qu'il puisse accéder à « un espace de rêverie contenant des pensées imaginaires » (*Ibid.* p. 7). La fonctionnalité du préconscient, sa tâche de liaison qui empêche le débordement de l'excitation mais également sa souplesse et sa perméabilité afin de permettre la circulation du désir inconscient déguisé, sont des conditions préalables pour que l'adolescent puisse accéder à ce « jeu subtil et fascinant avec les représentations » (*Ibid.*).

Nous pouvons alors instaurer un lien entre le dysfonctionnement du rêve et de la capacité de rêverie et les difficultés d'intégration du corps sexué à l'adolescence.

Si l'adolescent est dépendant des objets infantiles, au sein d'un environnement où règne l'inceste et la destructivité, le sujet ne peut accéder ni à l'action, ni aux rêveries. La place est laissée alors à la décharge motrice qui se manifeste soit par des passages à l'acte, soit par des phénomènes hallucinatoires. Il s'agit du processus opposé du couple « rêve-action », qui seul peut permettre au sujet l'accès aux capacités orgasmiques et aux relations objectales.

Cette pensée qui lie l'action du sujet à la réalité externe et les rêves est très enrichissante pour notre recherche. Au lieu d'opposer l'action et le rêve, comme c'est le cas chez plusieurs auteurs (Steiner 1993), (Lazarovici, 1988), (Lebovici, 1988), il est plus judicieux de les situer comme processus interdépendants permettant à l'adolescent de progressivement intégrer le nouveau principe de réalité : le corps sexué. Cette pensée installe une parallèle entre les processus infantiles au moment de la première intégration du principe de réalité et l'intégration du corps sexué à l'adolescence et montre comment l'appropriation subjective du corps permet à l'adolescent d'accéder aux relations objectales potentiellement source de plaisir. L'intégration de ce corps sexuel se fait à partir d'un travail autour des représentations et des perceptions et nécessite, comme le soulignent les Bottella (C. & S. Botella, 2007), la pensée figurative. La pensée de F. Ladame harmonise de manière très cohérente la pensée freudienne, winniocottienne et bionnienne. Le rêve et la rêverie constituent un espace potentiel où les pensées figurative, visuelle et regrédiant, se déploient afin de contenir les désirs infantiles. L'accès de l'adolescent à cet espace lui rend possible l'accès à l'action car le surplus de l'excitation est contenu par cet espace contenant. En outre, grâce à l'existence de cet espace et à la circulation affective que permettent les rêveries, le sujet maintient le fil de son désir afin d'accéder à des modifications sur la réalité externe. Cette circulation permet à l'adolescent de garder un sentiment de continuité et nourrit son sentiment d'identité, tout en lui permettant d'accéder à la satisfaction objectale.

Pour nous, l'action est porteuse de sens pour l'adolescent quand elle est modelée à la lumière d'un projet adulte remanié par la capacité de rêverie du sujet. Le projet adulte est, comme l'action et la rêverie, dépendant de la fonctionnalité du préconscient et des mécanismes du refoulement. Toutefois, à cause des transformations pubertaires, le travail du préconscient peut être mis à mal pendant

l'adolescence, ce qui rend difficile pour l'adolescent de maintenir l'équilibre entre le rêve et l'action afin d'accéder à des investissements objectaux orgasmiques et à une identité sexuée stable.

L'intégration du corps sexué, qui procure des limites intrapsychiques et corporelles suffisamment stables, est indispensable pour que le sujet puisse accéder à ce travail de remaniement qui nécessite la fonctionnalité du préconscient. En effet, c'est pour cette raison que nous avons situé le travail de remaniement et d'appropriation du projet adulte par la capacité de rêverie à la fin de l'adolescence. L'appropriation subjective d'un projet adulte remanié par la capacité de rêverie est une indication pour nous que le sujet se situe à la sortie de l'adolescence et qu'il est doté d'une identité sexuée délimitée et qu'il accède aux relations objectales « adultes », c'est-à-dire potentiellement sources de plaisir.

### ***L'investissement objectal : l'adolescence et les images***

Lors du conflit identificatoire du processus adolescent, l'image offerte par des rêveries mais également par des jeux vidéo (Houssier & Marty, 2010) peut aider l'adolescent, en nourrissant les identifications, à tolérer l'attente avant d'accéder à la satisfaction avec un objet sexuel adéquat. Toutefois, ces images peuvent également constituer des entraves pour le projet identificatoire. Ici, la différenciation entre les deux états dépend du fait de savoir si le monde virtuel des images, comme les rêveries, se déroule dans une aire de créativité et d'illusion au sens winnicottien du terme.

Le lien entre le monde virtuel et la rêverie est très intéressant pour nous car dans notre clinique, nous avons rencontré de nombreux jeunes adultes qui nous ont dit ne s'être jamais laissés aller aux rêveries à l'adolescence mais qui nous ont présenté les jeux vidéo comme leur activité principale pendant leurs années de collège et de lycée. Les jeux vidéo et la rêverie utilisent les mêmes procédés psychiques : « la figurabilité, le déplacement, la condensation et la symbolisation ». (Houssier & Marty, 2010, p. 79) Se laisser aller au monde virtuel équivaut à « consommer de l'image » afin de soutenir l'attente « en donnant une place centrale à l'espace de la rêverie » (*Ibid.*, p.83). Ces deux mondes, de rêverie et de jeux, sont liés au fonctionnement du préconscient et profitent d'une pensée

regrédiante et notamment de la pensée figurative. Le jeu (en tant que système organisé) et la rêverie gardent une distinction avec le principe de réalité : ils ont accès à l'élaboration secondaire. Cet espace de rêverie ou l'espace offert par le jeu permet au sujet de maîtriser son lien aux objets internes. Le sentiment de maîtrise et de liberté créative, au sens d'une omnipotence créative winniocottienne, permet au sujet de cheminer vers l'intégration du nouveau principe de réalité et rend tolérable la transition, comme c'était le cas de l'aire transitionnelle pendant la prime enfance. La capacité de rêverie à l'origine du travail de liaison entre la réalité interne et externe est donc une instance qui régule l'articulation du retour du refoulé et le processus du refoulement. Quand le préconscient est défaillant, comme cela peut être le cas fréquemment lors du processus adolescent, la rêverie constitue « une barrière protectrice contre ce type d'intrusion intrapsychique en passant par la fonctionnalité du refoulement qui préserve des contenus primaires. ». (*Ibid.*, p. 84)

Le repli dans le jeu ou dans la rêverie ne correspond pas forcément à un rejet de la réalité externe. A partir de la théorisation de D. Winnicott sur la capacité d'être seul en présence d'un autre (Winnicott, 1958), nous pouvons définir le repli dans l'espace de rêverie comme un état où le sujet se protège de l'angoisse dépressive, tout en maintenant le lien identificatoire aux objets internes. Le repli ne correspond alors pas forcément à une coupure du lien avec l'objet. Une fois que l'adolescent peut affronter la perte de l'objet, « l'enjeu central du processus adolescent » (*Ibid.*, p. 88) peut avoir lieu : le « meurtre symbolique » (*Ibid.*) de l'objet. Si l'adolescent ne peut affronter cette perte, c'est à cause des retraits pathologiques qui maintiennent le sujet dans une toute-puissance non créative et dans le déni de la perte d'objet. Nous pouvons dans ce cas penser à l'idée de « fermer un œil » (Steiner, 1993, p.190) : l'accès à la réalité externe se trouve entravé.

L'adolescent peut parfois avoir des difficultés à se laisser aller à des rêveries à cause des dangers pulsionnels que la rêverie représente. Le jeu vidéo est alors une extension de la rêverie qui « prolonge » l'espace interne de la rêverie sur un écran d'ordinateur qui devient un écran de projection et un média. Cet espace maintient les fantasmes de toute-puissance et protège l'adolescent de l'angoisse de castration. A la fin de l'adolescence, la diminution du besoin de l'adolescent d'avoir recours à des

rêveries ou au jeu « est un signe de l'évolution du sujet quant à l'articulation entre vie psychique et investissement des objets internes » (Houssier & Marty, 2010, p. 90).

Les propositions de F. Houssier et F. Marty sont très intéressantes pour nous dans la mesure où leur théorisation lie l'espace de rêverie aux capacités créatives du sujet et à l'espace potentiel winnicottien. Les auteurs montrent bien que tout repli dans un monde de rêverie n'indique pas un retrait pathologique. De plus, l'instauration des jeux vidéo en tant qu'extension des rêveries est une idée très intéressante, moderne et juste. Les jeux vidéo, comme les rêveries, sont accusés à tort d'entraver le lien de l'adolescent à la réalité externe. Il s'agit surtout de la capacité du sujet à être seul et de son accès à des espaces intermédiaires qui définissent la qualité pathologique ou non de ses moments de repli (cf. Deuxième partie). Dans les entretiens que nous avons menés, plusieurs jeunes adultes ont parlé des jeux vidéo comme étant leur principale activité. De plus, les jeux vidéo qui, comme les rêveries, permettent au sujet de mettre en *jeu* le lien avec les objets internes, constituent également un média relationnel tempéré avec les autres car aujourd'hui il existe un grand nombre de jeux vidéo en ligne qui permettent aux sujets de jouer avec d'autres personnes sans qu'elles ne soient présentes physiquement. Un grand nombre de participants à notre recherche ont parlé des jeux vidéo comme étant un média leur permettant d'être en relation avec les autres.

Enfin, la capacité de rêverie est le moteur de la transformation entre l'adolescence et l'âge adulte. A notre sens, la rêverie constitue un pont entre les processus psychiques conscients et inconscients, tout en maintenant un contact constant entre le passé et l'expérience actuelle. Il ne s'agit pas seulement d'un contact entre présent et passé mais d'un contact entre l'expérience passée et l'expérience actuelle, l'une entrant en résonance avec l'autre, créant ainsi un tissage associatif. C'est pourquoi nous pouvons concevoir la capacité de rêverie comme un agent subjectivant dans le sens où elle permet de transformer les éléments bruts venant du monde externe en une expérience interne subjectivable. C'est bien en cela que réside la force de cette capacité de rêverie : réactiver les traces mnésiques à travers un travail de figurabilité, rendant ainsi possible la subjectivation des expériences passées.

Autrement dit, pendant l'adolescence, la capacité de rêverie offre à l'adolescent un espace de contenance pulsionnelle et un espace d'élaboration qui lui permet de pouvoir fantasmer, de rester en contact avec ses objets internes, de se penser et de se préparer pour sa vie d'adulte. A la fin de l'adolescence, avec la reprise fonctionnelle du refoulement, la capacité de rêverie du sujet peut remanier le projet adulte et lui permettre d'accéder à une vie « adulte » porteuse de sens et potentiellement source de satisfaction pulsionnelle.

## **DEUXIEME PARTIE : CONSTRUCTION THEORIQUE DE LA PROBLEMATIQUE DE RECHERCHE : DE LA REVERIE AU PROJET ADULTE**

Notre recherche a pour but d'étudier le rôle de la capacité de rêverie au sein du passage de l'adolescence à l'âge adulte. D'après nous, la capacité de rêverie n'est accessible pleinement pour le sujet qu'à la fin de l'adolescence car elle nécessite le bon fonctionnement du préconscient, le rétablissement de la « double limite » (Green, 1982) et l'accès à une passivité envers l'objet qui rend possible le traitement de la perte mais également la reconnaissance de l'autre dans sa complémentarité. Pendant le processus adolescent, les rêveries adolescentes permettent à l'adolescent de soutenir l'attente tout en gardant vivants les investissements objectaux et la trace des désirs infantiles dans le psychisme de l'adolescent, et cela malgré les divers processus de déliaison et de reliaison. Toutefois, à la fin de l'adolescence, grâce au rétablissement des limites psychiques, la capacité de rêverie aura un plus grand impact dans l'intégration du principe de réalité et peut ainsi permettre au sujet d'accéder à une vie plus créative (Winnicott, 1971) en remaniant le projet adulte et en permettant au jeune adulte de s'approprier subjectivement son projet.

Notre utilisation du concept de la rêverie dépasse alors le concept freudien de la rêverie diurne mais englobe plusieurs théories comme la théorie bionienne de la capacité de rêverie maternelle. La capacité de rêverie interroge également les capacités figuratives et régressives du sujet et occupe une place centrale dans son fonctionnement psychique. Dans cette deuxième partie, nous allons nous intéresser aux qualités et aux mécanismes de la capacité de rêverie afin d'exposer notre pensée sur le sujet et de présenter notre utilisation de ce concept.

### **Chapitre 1 : Le rêve diurne et la capacité de rêverie**

La rêverie constitue pour nous, dans la continuité du rêve de nuit, un travail permanent qui sous-tend l'arrière fond du fonctionnement psychique du sujet. Nous situons la capacité de rêverie comme moteur du processus de la fin de l'adolescence. Dans ce chapitre, nous allons tout d'abord étudier la place de la rêverie dans l'œuvre freudienne. Puis, nous examinerons la place de la rêverie chez des auteurs



postfreudiens et chez des auteurs postbioniens qui ont apporté beaucoup d'éclairage sur la question de la rêverie.

#### A. La rêverie et S. Freud : quelle est la place de la rêverie dans l'œuvre freudienne ?

Dans l'œuvre freudienne, nous trouvons neuf écrits<sup>6</sup> qui étudient le concept de la rêverie diurne, entre les années 1883 et 1923. L'intérêt de S. Freud pour la rêverie diurne débute avec le même objet que celui qui a constitué l'origine de la création de la théorie psychanalytique, la névrose hystérique. En effet, le lien entre l'hystérie et la rêverie diurne ne se défait jamais dans la pensée de l'auteur. Nous pouvons suivre ce fil au sein de ses neuf articles : au début, il s'agit de situer la rêverie en tant que point de départ de l'installation des « états hypnoïdes » (Freud, 1983). En 1908, une nuance s'ajoute aux propos de S. Freud : il faudrait au moins deux rêveries pour créer l'étiologie de l'hystérie, une rêverie à la symbolique féminine et masculine. Mais entre-temps, à partir de ses travaux sur l'interprétation du rêve (Freud, 1900) (Freud, 1901), la création artistique (Freud, 1908) et le roman familial (Freud, 1909), S. Freud met en évidence le rôle indispensable de la rêverie au sein du fonctionnement psychique normal. Plus tard, en 1911 et en 1917, il va différencier la rêverie dite normale de celle qui peut être responsable de l'étiologie de l'hystérie.

S. Freud postule alors une théorie de clivage au sein du processus de la pensée, en vue de maintenir la rêverie comme une voie libre des contraintes du principe de réalité. La pathologie devient dès lors une question économique. La stase libidinale et l'investissement de grosses quantités de libido sur la rêverie suscitent leur refoulement. Ce refoulement prépare la voie régrédiente pour la libido jusqu'à ses points de fixation. Il s'agit de la dernière réflexion de S. Freud sur le lien entre les symptômes hystériques et la rêverie diurne.

Ce rapprochement constant entre l'hystérie et la rêverie est pour nous très intéressant. En outre, en 1908e, S. Freud attribue une souplesse à la rêverie et la situe comme un processus plastique qui se modifie tout au long de la vie, tout en maintenant une circulation temporelle entre les différents temps psychiques grâce au fil du désir. Pour pouvoir se laisser aller à des rêveries, le sujet doit posséder une

---

<sup>6</sup> (Freud, 1983), (Freud,1900), (Freud,1901), (Freud,1908a), (Freud,1908e), (Freud, 1909c), (Freud,1911b), (Freud,1917), (Freud,1923).

certaine labilité dans son fonctionnement afin d'accéder à ses affects et de les mettre en scène dans un espace fantasmatique. La bonne fonctionnalité du refoulement est également importante pour cette circulation pour que les désirs déployés dans les rêveries n'entrent pas en conflit avec l'activité du moi en cas de retrait narcissique ou de frustration. Un fonctionnement psychique rigide ne permettrait que difficilement cette circulation et ne permettrait pas non plus d'accéder au monde des affects. Le noyau hystérique du fonctionnement psychique chez tout sujet bien portant peut alors être considéré comme la source de la rêverie diurne. D'autre part, l'évolution de la théorie sur la rêverie diurne à partir de 1908 met également en valeur les capacités régressives du sujet qui permettent ou non à la rêverie d'instaurer une circulation temporelle au sein de la psyché.

En 1908e, S. Freud décrit le travail d'élaboration qu'instaure la rêverie entre les trois moments de l'activité représentative temporelle au sein du fonctionnement psychique du sujet. Le travail de rêverie se rattache d'abord à un élément du présent susceptible de réactiver un des grands désirs de l'individu. Puis, il se reporte sur une expérience infantile lors de laquelle ce désir était accompli. Enfin, il crée une situation future qui est perçue comme potentiellement capable d'accomplir ce désir. La rêverie porte désormais en elle les traces de son origine : « Passé, présent, avenir donc comme enfilés sur le cordeau du désir qui les traverse. ». (Freud, 1908e, p. 165) Cette circulation temporelle au sein du fonctionnement psychique grâce au fil du désir, transporté par la rêverie, est d'après nous très importante. C'est pour cette raison que nous portons une grande attention à ces indications, le refoulement et la capacité de régression, dans notre méthodologie qui vise à évaluer la capacité de rêverie chez nos participants.

Il nous semble également important de souligner qu'au sein des travaux que nous avons cités, il y a une continuité directe entre les rêveries et les fantasmes inconscients. En effet, S. Freud utilise souvent ces termes de façon interchangeable. Au sein des rêveries, il installe une différence entre celles qui sont conscientes et celles qui deviennent inconscientes à la suite du processus de refoulement. Au sein des fantasmes inconscients, il différencie ceux qui ont une origine phylogénétique, qui constituent les fantasmes originaires, de ceux qui proviennent de l'insatisfaction de l'homme à cause du principe de réalité. La proposition de D. Lagache d'utiliser le

terme « fantaisie » à la place de « fantasme » (Laplanche & Pontalis, 1967, p.152) découle de cette pluralité que nous trouvons dans l'œuvre Freudienne. En 1911, S. Freud note également qu'il est presque impossible de différencier les rêveries inconscientes des souvenirs refoulés à cause du règne du principe de plaisir au sein des processus inconscients. Cette remarque va augmenter considérablement l'importance du rôle de la rêverie pour le fonctionnement psychique du sujet.

La continuité entre la rêverie consciente et le fantasme inconscient est également à prendre en compte dans l'étiologie de l'hystérie car en 1917, S. Freud va expliciter que la formation des symptômes hystériques dépend des rêveries refoulées à cause d'un surinvestissement libidinal. La libido en état de stase va pouvoir s'acheminer jusqu'à ses fixations libidinales au sein de l'inconscient et créer des symptômes par conversion grâce à la voie ouverte par les rêveries. Nous savons également qu'en 1908, S. Freud précise les fantasmes susceptibles de constituer l'étiologie d'une symptomatologie hystérique suivant une loi spécifique. Il s'agit en réalité des fantasmes de bisexualité.

La mise en commun de ces trois phénomènes, la continuité entre les fantasmes inconscients et la rêverie, le rôle du refoulement et les fantasmes de bisexualité est selon nous très intéressante car l'insuffisance du refoulement ou son activité excessive empêche l'accès du sujet à l'activité de rêverie diurne consciente et entrave la capacité de rêverie. La prédominance des fantasmes de bisexualité est décrite par S. Freud comme une des raisons de décompensation hystérique. Au sein du deuxième article de l'auteur publié en 1908, il met en avant l'existence de deux voies séparées pour le sujet : l'une qui est constituée par une activité de rêverie permettant de garder un gain de plaisir sans entrer en conflit avec l'activité de la conscience et l'autre qui se trouve être le déclenchement de la névrose. De plus, il semble situer la mise en place de ces deux voies à l'entrée dans l'âge adulte. La rêverie débute, d'après S. Freud, à l'adolescence, dernière étape avant d'accéder à la sexualité adulte. Dans le même temps, c'est aussi la première fois que les pulsions sexuelles doivent s'accorder avec le principe de réalité. La rêverie permet d'instaurer un équilibre entre le principe de plaisir et le principe de réalité. Cet équilibre permet au sujet d'avoir une vie psychosexuelle satisfaisante malgré cette liaison tardive avec le principe de réalité. L'échec de cet équilibre est donc décrit par S. Freud comme

une entrée dans la névrose. Nous avons observé cette dynamique au sein de nos résultats ; nous y reviendront.

Un autre point très intéressant est le continuum implicite instauré par S. Freud entre le rêve de nuit et la rêverie. S. Freud énumère plusieurs propriétés communes au rêve nocturne et à la rêverie diurne. Ce sont tous les deux des accomplissements de souhaits infantiles qui profitent du relâchement de la censure. A plusieurs reprises, dans les œuvres que nous avons citées, S. Freud déclare que le rêve nocturne n'est rien d'autre que des rêveries diurnes transformées par le travail du rêve. Le noyau du rêve est créé à partir du même matériel que celui des rêveries : le matériel refoulé, les désirs inconscients et les expériences infantiles. La rêverie occupe donc une place importante au sein du fonctionnement psychique du sujet, comme le rêve nocturne. De plus, en 1909, avec le concept du roman familial, S. Freud donne à la rêverie une tâche élaborative importante grâce à laquelle le sujet, malgré le renoncement à la toute-puissance de la pensée, peut maintenir au sein de ses rêveries des investissements narcissiques de toute-puissance, sans que cela ne nuise au fonctionnement psychique dit normal. Puis, en 1923, S. Freud introduit le terme de « Continued Story » (roman continu ou histoire continue) afin d'instaurer une continuité entre les rêves de nuit, la pensée vigile et la rêverie diurne. Cette continuité nous semble très importante pour notre recherche. D'après nous, il s'agit des prémices d'une nouvelle théorie du rêve, qui instaure un travail continu du rêve, qui œuvre la nuit comme la journée, en arrière-plan du fonctionnement psychique. Cette considération se rapproche sensiblement des théories bionniennes du travail du rêve qui supposent qu'il existe un travail continu le jour comme la nuit qui soutient le fonctionnement du sujet.

Cependant, les travaux de S. Freud à propos de la rêverie diurne s'arrêtent en 1923. Enfin, le dernier écrit à propos de la rêverie dans l'œuvre freudienne se trouve dans une brève publication qui a pour but d'éclaircir la théorie du rêve (Freud, 1923). Il s'agit uniquement d'une demi-page d'écriture qui constitue la remarque IV (*Ibid.*, p.170). La remarque de S. Freud est très intéressante pour nous. Elle instaure une continuité entre d'une part la vie de rêve (nocturne) et la vie de veille et d'autre part entre la pensée vigile et l'activité de fantaisie. Il appelle cette activité « histoire continue » (*continued story*), l'idée étant que chaque rêve reprend un élément

insuffisamment élaboré dans le précédent et ainsi de suite. Toutefois, S. Freud arrête ses travaux sur la rêverie avec cet article. Nous ne trouvons plus aucune mention du rêve diurne dans l'œuvre freudienne à partir de l'année 1923.

En effet, la dernière réflexion autour de la rêverie nous semble être déployée dans la leçon de 1917 car la remarque ajoutée six ans (Freud, 1923) plus tard ne constitue qu'un paragraphe et ne propose pas de véritable élaboration théorique. Même si, en 1933 (Freud, 1933, p.83-269), il reprend ses théorisations concernant le rêve, il ne mentionne pas la rêverie diurne. En effet, nous trouvons curieux qu'à partir de 1923 S. Freud ne mentionne plus jamais le rêve diurne dans son œuvre. Nous avons pu constater que la remarque à propos du terme « Continued Story » faite en 1923, découle du travail d'Anna Freud, (Freud, A., 1922) présenté à la société psychanalytique le 31 mai 1922. La présentation de cet article marque l'entrée d'Anna Freud dans le mouvement analytique. Dans cet article, à partir du cas d'une jeune fille de 15 ans qui présente des fantasmes de fustigation, elle travaille sur les rêveries de l'adolescence et sur la place de la lecture. L'autrice suggère que le travail de lecture et d'écriture alimente les rêveries et l'activité préconsciente. Les « belles histoires » lues ou imaginées à l'adolescence seraient le fruit de la sublimation des fantasmes masochistes inavouables.

Nous pouvons alors émettre plusieurs hypothèses quant à l'absence de la rêverie diurne dans l'œuvre freudienne à partir de 1923. Il se peut que S. Freud, suite à la fin de la première tranche de l'analyse de sa fille Anna et à l'intégration de cette dernière dans la société psychanalytique, a laissé l'étude de la rêverie à Anna, qui travaillait déjà sur la « Continued Story ». Nous savons également qu'en 1923, plusieurs événements dans la vie et dans l'œuvre freudiennes se sont déroulés. Avec la publication de l'article « Le moi et le ça », S. Freud se concentre davantage sur son deuxième topique. A partir de là, il déploie plutôt le deuxième topique afin de réfléchir à l'étiologie des névroses. Nous notons également qu'en 1923, S. Freud se voit diagnostiqué un cancer des maxillaires et est opéré pour la première fois. D'après nous, il se peut que tous ces événements aient joué un rôle dans la fin de ses élaborations concernant le rêve diurne. Nous pouvons également penser que S. Freud a poussé jusqu'au bout ses élaborations sur la rêverie et qu'il n'y avait plus de raisons de continuer à développer ce concept qui était pour lui un travail abouti. Il

nous semble inutile de spéculer davantage sur ce sujet. Nous notons uniquement que c'est un fait intéressant que nous avons remarqué pendant notre travail de lecture des œuvres freudiennes. Il serait très intéressant de conduire une recherche plus approfondie sur ce sujet mais ce n'est pas notre but ici.

### B. La capacité de rêverie postfreudienne

Après S. Freud, plusieurs auteurs ont travaillé sur le rêve diurne. Il nous est difficile de faire un état de l'art exhaustif des travaux. Il nous semble néanmoins important de souligner que les frontières entre travail du rêve, fantasmes inconscients et rêveries, ne sont pas toujours bien délimitées. De plus, le rêve et la rêverie sont des sujets qui inspirent beaucoup de psychanalystes mais ces notions intéressent également des philosophes, des phénoménologues, des littéraires. De nombreux travaux très riches existent donc mais ils ont peu d'intérêt théorico-clinique pour notre recherche.

A partir de la lecture de nombreux ouvrages qui étudient la rêverie diurne à partir de l'œuvre de S. Freud, nous avons établi une sélection d'auteurs. Notre but était de choisir les théories les plus pertinentes et historiquement les plus importantes, afin de mieux définir et délimiter le concept de la capacité de rêverie dans sa dimension la plus métapsychologique possible.

Les fantasmes constituent un objet d'étude qui a beaucoup été traité depuis S. Freud. Il est difficile de différencier clairement les fantasmes des rêveries. En effet, nous avons vu que dans l'œuvre freudienne cette distinction est très floue. S. Freud différencie deux types de fantasmes inconscients : les fantasmes originaires et les rêveries diurnes qui étaient jadis conscientes et qui sont devenues inconscientes. Quant à la différence entre le rêve et la rêverie, la distinction est également difficile à établir : S. Freud définit à plusieurs reprises le rêve comme des rêveries diurnes déguisées (Freud, 1908e). Nous avons déjà souligné la présence implicite d'une continuité entre le rêve et la rêverie diurne au sein de l'œuvre freudienne qui trouve son acmé avec le concept de « Continued Story » (Freud, 1923).

Dans notre recherche, nous considérons la rêverie comme une capacité centrale de l'appareil psychique dont la rêverie diurne ne reflète qu'une de ses productions. La capacité de rêverie réside dans la présence d'un espace de rêverie

contenant et d'une pensée figurative et régrédiente qui permet de donner sens au vécu du sujet. De plus, la présence de cet espace de rêverie permet à la rêverie de pouvoir rétablir une circulation affective et temporelle au sein de l'appareil psychique et de garder vivace le lien du sujet à ses objets internes. La présence de cet espace permet le déploiement du désir conscient, sous forme de rêverie diurne, ou inconscient, sous forme de fantasmes, grâce à la fonction de contenance des motions pulsionnelles. Cette contenance n'est pas un domptage des pulsions. Au contraire, elle permet au sujet, grâce à la fonctionnalité de son préconscient (localisation topique du refoulement et de la capacité de rêverie) et de son activité symbolisante (Roussillon, 1999), d'accéder à des satisfactions pulsionnelles.

Notre perception du concept de capacité de rêverie rassemble donc aux théories freudiennes, bionniennes et winnicottiennes. Au sein de la présente partie, nous allons étudier les points de convergence et de divergence entre ces deux corpus théoriques. Nous travaillerons également les théories qui nous ont permis de réfléchir à cet espace de rêverie (*aire transitionnelle* (Winnicott, 1951), *créativité primaire* (Winnicott, 1971), *éléments féminins purs* (Winnicott, 1971), *structure encadrante* (Green, 1983), *hallucination négative* (Green, 1993), « *double limite* » (Green, 1982) et nous analyserons les processus psychiques déployés par la rêverie (fonction alpha (Bion, 1962), figurabilité psychique (C. & S. Botella, 2007). Nous étudierons également des théories qui divergent de notre point de vue (Steiner, 1993) afin de bien pouvoir illustrer l'importance de différencier la capacité de rêverie de la présence des rêveries diurnes pathologiques qui envahissent l'activité consciente du sujet à cause de l'absence d'un espace de rêverie (Khan, 1972).

### ***Retrait pathologique***

Tous les auteurs ne sont pas d'accord avec la dimension élaborative des fantasmes et des rêveries (Steiner, 1993). Nous nous référons ici surtout aux travaux J. Steiner, inscrit dans le courant kleinien, sur les états de retrait qui permettent au sujet d'éviter le contact avec le monde externe et qui semblent le protéger des états de souffrance et de l'angoisse. Ces états, que l'auteur nomme « organisation pathologique de la personnalité » (*Ibid.*, p. 16) semblent apparaître surtout lorsqu'un lien avec l'analyste s'installe et s'avère menaçant pour le patient. Il s'agit des états hautement idéalisés où règne la toute-puissance de la pensée. Les états de retrait

constituent à la fois une expression de « la destructivité primaire » (*Ibid.*, p.20) et une défense envers cette dernière. Ces organisations pathologiques constituent un compromis pathologique car elles cherchent à empêcher la prise en compte de la réalité. Elles existent aussi momentanément chez « les individus normaux » (*Ibid.*, p.21) afin de contenir les angoisses qui dépassent les limites du sujet.

Ces organisations pathologiques utilisent l'identification projective pour protéger le sujet des sentiments de persécution et de culpabilité qui découlent des angoisses schizoparanoïdes et dépressives. Il ne s'agit donc pas d'une contenance normale comme la décrit W. Bion avec la capacité de rêverie maternelle, mais d'une contenance perverse. En effet, comme le retrait psychique empêche le lien du sujet au monde externe, les projections utilisées au sein des identifications projectives ne peuvent pas retourner vers le sujet. La communication et la réversibilité du processus se trouvent alors entravées. Les parties clivées et projetées du self deviennent inaccessibles au sujet et constituent les bases de la construction des organisations pathologiques. L'organisation pathologique est constituée à partir d'un ensemble d'objets et de liens solides qui rendent très difficile pour le patient de faire la distinction entre ce qui appartient à son self et ce qui appartient à l'objet. Pour que les « parties du self perdues » (*Ibid.*, p.26) lors de l'identification projective puissent être réappropriées par le sujet et nourrissent sa personnalité, il faut qu'il y ait une différenciation entre le sujet et l'objet. Cette différenciation ne peut se faire qu'à partir de l'expérience de la perte et du deuil. Si le sujet peut faire le deuil de l'objet, renoncer au contrôle tout puissant qu'il exerce sur l'objet et renoncer à l'objet, les parties projetées du self peuvent revenir sur le moi et l'enrichir.

L'organisation pathologique œuvre dans un « monde fantasmatique » (*Ibid.*, p.133). Le retrait dans ce monde peut devenir habituel et le sujet peut « en arriver à habiter une sorte de monde rêvé ou fantasmé ». Ces retraits auraient, d'après J. Steiner, beaucoup de ressemblances avec « l'espace transitionnel » (Winnicott, 1951) décrit par D. Winnicott. J. Steiner décrit les phénomènes transitionnels théorisés par D. Winnicott surtout comme des « zones de retrait de la réalité, ne laissant place à aucun développement réaliste » (*Ibid.*, p.73). Les espaces transitionnels constitueraient pour J. Steiner des abris au sein desquels aucune progression ne peut avoir lieu. De plus, d'après J. Steiner, tous ces retraits psychiques sont caractérisés



par une relation à la réalité de nature perverse car l'organisation pathologique permet au sujet de garder un contact avec la réalité tout en évitant de prendre en compte ses aspects douloureux. Il s'agit d'un mécanisme qui se rapproche du fétichisme et qui permet de garder deux convictions non conciliables en coexistence.

L'auteur illustre ses propos à partir des œuvres de Sophocle, « Œdipe le Roi » et « Œdipe à Colone », afin de distinguer deux méthodes qui permettent de fuir la réalité au sein des mécanismes du retrait. La première méthode s'appelle « fermer un œil » (*Ibid.*, p.190) : il s'agit de maintenir la réalité hors de vue, tout en gardant un certain « respect et une peur de la vérité » (*Ibid.*). Œdipe, dans « Œdipe le roi », a recours à ce mécanisme : il ferme un œil sur son savoir afin de se protéger de l'angoisse et de la culpabilité. Œdipe, avant qu'il ne s'attaque à ses yeux et donc à son « lien avec la réalité qu'il ne supporte pas » (*Ibid.*, p.183), s'inscrit dans un retrait qui pervertit la vérité, tout en la respectant. Plus tard, dans « Œdipe à Colone », il s'agit d'un retrait plus complet et sur lequel règne la toute-puissance de la pensée. Lors de la deuxième pièce, le héros est aveugle. Il n'y a donc pas d'utilité pour lui de fermer un œil. Il appelle alors les autorités divines et a la conviction qu'il n'est pas responsable de ses actes. La vérité n'est pas respectée. La réalité est rejetée et « l'organisation sur laquelle il s'appuie est composée de figures omnipotentes » (*Ibid.*, p.191). Cet état de rejet est défini par l'absence de toute honte. Plus rien ne limite la destructivité et la cruauté d'Œdipe. Ce deuxième mécanisme est un état grandiose et paranoïde de l'organisation qui permet de protéger l'Œdipe des angoisses schizoparanoïdes.

La proposition de J. Steiner est très intéressante et peut se révéler très utile pour réfléchir à certains patients de façon plus approfondie. Nous pensons ici notamment à des patients qui sont décrits comme schizoïdes et avec lesquels il est difficile de maintenir un contact pendant la psychothérapie. Toutefois, il nous semble que la position de l'auteur est quelque peu extrême. Nous ne partageons pas l'idée de J. Steiner selon laquelle la rêverie diurne et le monde fantasmatique du sujet équivaldraient à un état de retrait pervers. Pour l'auteur, le monde fantasmatique ne peut être qu'un abri face à la difficulté du sujet de rencontrer le monde externe. Les questions suivantes se posent : qu'est-ce qu'être en contact avec le monde externe ? Comment définir le monde externe en dehors du monde interne et fantasmatique du

sujet ? Nous connaissons bien le point de vue de S. Freud sur ce sujet. D'après lui, « l'objet interne est moins inconnaissable que le monde extérieur ». (Freud, 1915, p.213). De plus, J. Steiner semble ne pas prendre en compte la totalité des travaux de D. Winnicott car ce dernier est très clair quant à la différenciation entre les espaces (et objets) transitionnels et la perversion. L'objet transitionnel devient un objet de perversion et perd sa fonction intermédiaire uniquement si l'enfant ne peut accéder aux phénomènes transitionnels en présence d'un objet suffisamment bon. Nous nous pencherons plus loin sur les travaux de D. Winnicott qui nous semblent essentiels pour comprendre le lien entre la capacité de rêverie et le projet adulte à la fin de l'adolescence.

La capacité de rêverie constitue d'après nous une capacité élaborative et continue des perceptions issues du monde externe et interne. Elle permet au sujet de s'approprier subjectivement la réalité externe. Elle constitue davantage un organe des sens permettant d'accéder à un lien satisfaisant avec le monde externe qu'un retrait pervers qui entrave la prise en compte de la réalité. Toutefois, le lien entre la rêverie et le retrait psychique est à plusieurs reprises questionné par de nombreux auteurs, et cela surtout lorsqu'il s'agit de l'adolescence (Lazarovici, 1988). D'après nous, la question n'est pas de savoir si la rêverie et le recours au monde fantasmatique sont des processus pathologiques ; cela nous semble assez improbable. Il nous paraît surtout important d'étudier l'espace psychique au sein duquel se déroule la rêverie (Kahn, 1972) afin de voir les limites de ce processus.

### ***L'espace de rêverie comme aire transitionnelle***

Bien que le processus du rêve soit un processus biologique de la psyché, l'espace du rêve n'est pas un acquis de la naissance. Il « est une conquête du développement de la personne » qui est facilitée par les soins donnés au petit enfant et le soutien de l'environnement. » (Kahn, 1972, p.285). Il s'agit d'un espace semblable au papier qu'utilise l'enfant pour faire ses *squiggles*. Cette mise en lien souligne également la continuité entre l'espace du rêve et les espaces transitionnels. Les sujets qui n'ont pas accès à un espace de rêve dans leur réalité interne auraient tendance à reproduire leurs rêves au sein des espaces relationnel ou social. L'espace du rêve est donc « l'équivalent psychique interne de ce que Winnicott a conceptualisé en invoquant cet espace transitionnel que l'enfant institue pour

découvrir son propre soi aussi bien que la réalité extérieure ». (*Ibid.*, p.286) Les rêves qui se déroulent au sein de l'espace du rêve empêchent les *acting out* et conduisent à « une personnalisation de l'expérience du rêve et de ce qu'elle implique dans le domaine de l'instinct et de la relation d'objet. ». (*Ibid.*)

Nous élargissons volontiers cette notion d'espace du rêve introduit par M. Kahn afin d'inclure les rêveries dans ce processus. En effet, comme nous l'avons déjà souligné, la capacité de rêverie est d'après nous un processus qui œuvre le jour comme la nuit en arrière-plan du fonctionnement psychique du sujet, lui permettant de s'approprier son vécu interne et externe. Le rêve et la rêverie constituent deux faces du même processus.

En effet, nous pensons que les rêveries diurnes peuvent être considérées comme un obstacle aux investissements objectaux quand ces derniers ne trouvent pas d'espace contenant où ils peuvent se dérouler afin d'accomplir leur fonction, à savoir une élaboration continue des expériences affectives, des perceptions internes et externes et des désirs du sujet. La rêverie permet de garder un lien vivant aux objets internes, sans interrompre l'investissement des objets externes. L'espace du rêve est une conquête personnelle, acquise grâce à l'expérience des phénomènes transitionnels au sein d'un environnement suffisamment bon. La théorisation de D. Winnicott sur les espaces transitionnels nous paraît indispensable pour étudier la capacité de rêverie mais également le remaniement du projet adulte par la capacité de rêverie à la fin de l'adolescence.

Contrairement à J. Steiner, pour D. Winnicott, le retrait ne constitue pas forcément un état pathologique. Il s'agit d'un état lors duquel le sujet « se détache momentanément de la réalité extérieure » (Winnicott, 1954, p. 261). Lors de ce retrait, ce qui importe c'est la réaction de l'environnement, soit celle de l'objet maternel au sein des premières relations, soit celle de l'analyste. En effet, le retrait du patient témoigne de « la régression à un état de dépendance » (*Ibid.*), donc une régression aux premiers stades du développement du self. Si l'analyste peut répondre à l'état de dépendance de son patient, il a alors « l'occasion de corriger une adaptation aux besoins qui a été inadéquate dans le passé » (*Ibid.*, p.269). Il s'agit donc d'un état de régression bénéfique pour la cure. Si l'analyse n'est pas en mesure

de « maintenir le patient » (p.269) lors de son retrait, ceci constitue un état de repli qui n'amène aucune amélioration pour le patient.

Les retraits doivent également être étudiés au regard de la capacité du sujet d'être seul car le sujet qui a l'accès à « la capacité d'être seul » peut bénéficier des états de retrait afin de se laisser aller à « une communication silencieuse avec ses objets internes ». (Winnicott, 1963) Ces communications silencieuses sont des communications qui ont davantage de signification pour le sujet (*Ibid.*, p.158) en lui donnant le « sentiment du réel » (*Ibid.*, p.162). La capacité d'être seul est « un des signes les plus importants de la maturité affective » (Winnicott, 1958, p.382). Les communications silencieuses avec les objets internes, rendues possibles grâce à la capacité du sujet d'être seul, se font d'après nous à partir des rêveries. Les rêveries contiennent le lien du sujet avec ses objets internes et proposent des mises en scène à partir des fantasmes inconscients déguisés et rendus supportables pour la pensée consciente.

Dans la théorie freudienne, la capacité d'être seul fait appel à la capacité de l'individu à faire face aux sentiments provenant de la scène primitive. La canalisation de la haine au sein de l'activité masturbatoire permet à l'enfant de prendre la responsabilité de son fantasme et d'accepter d'être la troisième personne au sein de la constellation triangulaire. Cette acceptation nécessite une « maturité du développement érotique ». (*Ibid.*, p.384) Selon la théorie kleinienne, la capacité d'être seul se situe dans le processus d'intériorisation des bons objets, sur lesquels le sujet peut s'appuyer afin d'avoir confiance en le présent et en le futur. Ce processus d'intériorisation est possible grâce à « la répétition de gratifications instinctuelles satisfaisantes ». (*Ibid.*, p.385)

L'origine de la capacité d'être seul se situe au sein des premières relations entre l'enfant et l'objet maternel. Dans un premier temps, l'enfant, ayant un moi immature, s'appuie sur le « support du moi » (*Ibid.*, p.386) fourni par la mère. Nous pouvons considérer cette relation à partir de la capacité de rêverie maternelle, proposée par W. Bion, que nous étudierons plus loin. C'est dans un second temps, par l'internalisation de ce support, qu'il peut devenir capable d'être seul, et donc de rêver seul l'expérience affective. Le premier temps des relations avec l'objet maternel est d'abord « un phénomène subjectif » (Winnicott, 1963, p.152) qui permet

au sujet, à partir de l'expérience de l'omnipotence, de « trouver-crée » (*Ibid.*, 153) l'objet. Si l'objet est à la disposition du sujet, ce dernier peut avoir l'impression d'avoir créé l'objet. Il s'agit alors d'une expérience créative pour l'enfant. L'objet peut, à ce moment-là, trouver sa place créée au sein des rêveries et du monde interne de l'enfant. Pendant ces phénomènes subjectifs, les satisfactions répétées permettent à l'enfant de vivre « une expérience personnelle » (*Ibid.*, p. 154). En revanche, c'est grâce aux pulsions agressives de l'enfant et aux carences, modérées, de l'environnement que l'objet peut être reconnu progressivement comme étant différencié du self émergent de l'enfant. En effet, la rêverie et les satisfactions hallucinatoires du désir ne peuvent seules permettre d'accéder à la distinction entre le monde interne et le monde externe à ce stade de la vie. Chez le sujet qui a atteint la maturité affective, une partie de son self continue à maintenir une communication silencieuse avec les objets subjectifs. Le sujet ne peut alors découvrir sa vie interne que lorsqu'il est seul. Il s'agit de la capacité à se laisser aller à un « état de non-intégration » lors duquel le sujet peut exister « sans être [...] en réaction contre une immixtion extérieure » (Winnicott, 1958, p.387).

La capacité d'être seul permet au sujet de pouvoir « constamment [...] redécouvrir la pulsion personnelle » (*Ibid.*, p. 388) car être seul « implique toujours la présence de quelqu'un d'autre » (*Ibid.*). Cette présence de l'autre est investie continuellement au sein des rêveries afin de maintenir le sentiment de continuité de l'être.

En effet, une fois que la relation à la mère et le support que cette dernière fournissait à l'enfant sont introjectés et que la présence effective de la mère n'est plus obligatoire, un « environnement interne » (*Ibid.*, p.389) se crée. Cet environnement introjecté permet à l'enfant de pouvoir jouer et de se satisfaire sans risquer d'être menacé par un trop plein d'excitation. La capacité d'être seul est alors dans un premier temps paradoxalement expérimenté en présence d'un objet effectif. Puis, grâce à l'introjection de cet objet-support du moi, l'enfant accède à la capacité d'être seul et peut se replier sur lui sans perdre pour autant le lien aux objets. Les retraits sont également souvent observés chez les adolescents. Ces états font « partie de la recherche d'une identité et de l'instauration d'une technique personnelle de communication » (Winnicott, 1963, p.165).

L'importance de l'environnement interne (Winnicott, 1963), qui permet à l'enfant d'être seul, ou plutôt en relation avec sa vie et ses objets internes, et de pouvoir jouer en étant protégé des excitations désorganisantes, nous semble être tout à fait applicable à la capacité de rêverie du sujet. Pour pouvoir se laisser aller à des rêveries, il faut que le sujet puisse accueillir ce qui vient de son monde interne, sans que l'excitation de provenance interne ou externe ne menace de déborder le moi du sujet. Il nous semble que le lien fait par S. Freud (1908c) entre les jeux d'enfant et les rêveries adolescentes s'accorde parfaitement avec la définition du jeu winnicottien. De plus, la remarque faite par D. Winnicott concernant les états de repli chez les adolescents, qui leur permettent d'accéder à une identité personnelle, souligne l'importance de ces états pour le processus adolescent. Nous pensons qu'il s'agit alors de la capacité de rêverie rendue possible par la capacité d'être seul, qui permet à l'adolescent d'installer une communication authentique avec ses désirs infantiles, ses affects et son lien aux objets internalisés.

### *La fantasmatisation*

La trajectoire du sujet d'un monde subjectivement créé à un monde objectivement perçu nécessite l'accès à des mécanismes qui permettent de renoncer à l'omnipotence infantile afin de pouvoir prendre plaisir à la vie en général et de pouvoir accéder à un mode de vie créatif et partagé. D. Winnicott fait une distinction entre la fantasmatisation et le rêve, qui fait immédiatement écho au concept de « l'espace du rêve » (Kahn, 1972). Pour D. Winnicott, la fantasmatisation est un état dissocié de la personnalité, au sein duquel l'omnipotence de la pensée est maintenue. Au contraire, le monde des rêves, soutenu par le mécanisme du refoulement, est un monde nourri par des relations d'objet et se situe dans la continuité du monde réel. Le monde du rêve ou le monde imaginaire et la vie réelle sont alors « une seule et même chose ». (Winnicott, 1971, p.67) En revanche, le monde de fantasmatisation n'a aucun impact sur la vie réelle car il s'agit d'un état dissocié. Pour D. Winnicott, afin de pouvoir faire des modifications dans le monde externe, il faut accepter de renoncer à l'omnipotence, sans quoi toute action du sujet serait vécue comme insatisfaisante comparée à ses fantasmatisations. L'omnipotence maintenue dans les fantasmatisations se distingue sensiblement de l'expérience de l'omnipotence infantile. En effet, l'expérience infantile de l'omnipotence est à l'origine du

processus de création de l'objet, l'objet trouvé-créé, et est un acte créatif. Pour que l'enfant puisse accéder à la création de l'objet, cette omnipotence suppose un état de dépendance et suppose aussi la confiance en l'objet. L'omnipotence maintenue au sein des fantasmatisations, elle, trouve son origine dans le « désespoir de pouvoir dépendre de quelqu'un » (*Ibid.*, p. 71).

Nous souhaitons inclure ici un petit passage de l'article de D. Winnicott qui illustre ses propos à partir du cas d'une patiente d'une quarantaine d'années qui vit dans un retrait et qui est envahie par des fantasmatisations. L'auteur conclut le travail thérapeutique avec cette patiente en disant qu'une fois qu'elle commença à devenir « une personne totale » en abandonnant ses états dissociés, « elle prit conscience de l'importance vitale qu'avait toujours eue pour elle le fait de fantasmer » (*Ibid.*, p.66). Une note de bas de page associée à cette phrase précise : « Elle a un lieu d'où elle peut prendre conscience ». Cette note est très intéressante et pertinente pour notre propos car elle souligne l'importance des espaces psychiques pour contenir des productions fantasmatiques pouvant elles-mêmes constituer un apport élaboratif pour l'individu.

D'après nous, la différence la plus significative entre ces deux états, la fantasmatisation et le rêve, se situe dans le fait de savoir si le sujet a l'accès ou non à un espace de rêve. Dans le cas où les rêveries s'activent dans l'espace de rêve, ces derniers n'envahissent pas l'activité consciente de l'individu et seules les projections en lien avec les désirs du sujet viennent colorer son activité de pensée au quotidien. Ces rêveries, loin d'empêcher l'activité du sujet, constituent un moteur pour ses actions et une promesse de satisfaction. Par conséquent, les rêveries contenues dans un espace de rêve peuvent permettre un meilleur lien avec le principe de réalité.

Le monde du rêve est un monde créatif qui nécessite la tolérance du sujet face à l'état de l'informe. Dans ce monde, plusieurs « couches successives de significations sont reliées au passé, au présent, au futur, au dedans, au dehors, et toujours, et fondamentalement, sont en rapport avec la personne ». (*Ibid.*, p.80) Grâce à cet état de l'informe, le sujet peut adopter un mode de vie créatif en accord avec son sentiment d'être. C'est pour cette raison que l'auteur met en relation le monde du rêve avec le jeu créatif de l'enfant. Le jeu constitue toujours une expérience créative. Le jeu du jeune enfant se déroule dans un « espace potentiel »

entre le bébé et la mère et constitue un « ‘mariage’ de l’omnipotence des processus intrapsychiques et du contrôle du réel » (*Ibid.*, p.89). *Jouer* équivaut à *faire* : « Pour contrôler ce qui est au dehors, on doit faire des choses et non simplement penser ou désirer et faire des choses cela prend du temps. Jouer c’est faire » (*Ibid.*). Grâce à l’aire du jeu, l’enfant va mettre en lien les objets externes avec ce qu’il perçoit de sa réalité interne : « En jouant l’enfant manipule les phénomènes extérieurs, il les met au service du rêve, il investit les phénomènes extérieurs choisis en leur conférant la signification et le sentiment du rêve. ». (*Ibid.*, p.105) C’est donc grâce au jeu que l’enfant, ou l’adulte, peut se montrer créatif en utilisant toute sa personnalité. C’est ce processus qui permet au sujet de découvrir son soi et d’exister « comme une unité [...], comme l’expression du Je suis » (*Ibid.*, p.113). Cette créativité nécessite que le sujet puisse accéder à un état non-intégré, cet état informe de la personnalité que nous avons mentionné plus haut. Cet état de l’informe est également très important pour l’espace du rêve ; nous y reviendrons.

Nous voyons donc l’importance du jeu au sein du fonctionnement psychique du sujet. Le jeu permet au sujet de renoncer au contrôle magique, tout en lui permettant d’accéder à une modalité de vie créative. Grâce au jeu, le sujet peut quitter le royaume de la pensée omnipotente pour pouvoir accéder à la réalité partagée avec des objets externes. Le lien établi par Freud (1908c) entre le jeu des enfants et la rêverie prend alors tout son sens : la rêverie maintient cette fonction de liaison entre les processus primaires et secondaires et maintient la circulation entre le monde interne et le monde dit externe. Elle nécessite également, dans la continuité du jeu, l’accès du sujet aux espaces transitionnels.

### ***La créativité primaire***

L’« aire transitionnelle » ou « intermédiaire d’expérience » (Winnicott, 1971) se situe entre les stades de l’autoérotisme et la relation d’objet. Il s’agit d’un espace qui contribue à la fois au monde interne et externe de l’enfant et qui précède l’établissement du principe de réalité. Il se situe donc entre le monde interne et externe, entre le sujet et l’objet, sans qu’il n’appartienne complètement à l’un ou à l’autre. Par l’utilisation de l’objet transitionnel, qui remplace le sein, l’enfant passe du contrôle magique de l’objet et de la pensée omnipotente au contrôle de l’objet par manipulation active. L’objet transitionnel n’est ni sous le contrôle omnipotent du



sujet comme l'objet interne, ni complètement hors de son contrôle comme l'objet externe. Cette transition est assurée par l'adaptation progressive de la mère aux besoins de l'enfant. Cette adaptation diminue avec le temps, en prenant en compte la progression de la tolérance de l'enfant face à la frustration. Ce processus de désillusion est possible seulement si l'objet maternel a pu se montrer capable d'illusionner l'enfant. Sans les premières illusions, l'individu n'aura aucun intérêt à s'intéresser à un autre objet ou à vouloir lier une relation avec un autre objet.

L'aire transitionnelle s'installe suite à la créativité première, qui a créé l'objet subjectif, et précède la perception de l'objet comme objet extérieur au self. Nous pouvons également la décrire comme un « espace de repos » au sein du travail interminable qui incombe à tout individu : garder à la fois séparées et unies la réalité interne et la réalité externe. Cet espace transitionnel, ou objet transitionnel, constitue une défense contre l'angoisse dépressive pendant la maturation du self. Par la suite, l'objet transitionnel perd progressivement sa signification et s'estompe, il ne nécessite donc pas de travail de deuil afin de construire des zones transitionnelles entre les deux réalités, comme les expériences culturelles partagées, l'art ou la religion.

Ces zones qui englobent les expériences culturelles des hommes gardent alors un lien direct avec l'aire du jeu de l'enfant et se situent dans « un espace potentiel entre l'individu et son environnement » (*Ibid.*, p.186). Ces expériences s'originent avec « un mode de vie créatif qui se manifeste d'abord dans le jeu » (*Ibid.*). C'est uniquement d'un état informe, non intégré de la personnalité, que peut naître ce mode de vie créatif. Pour que cette aire du jeu puisse exister, il faut la confiance du bébé et que ce dernier puisse « s'en remettre à la figure maternelle » (*Ibid.*). Cette confiance constitue le sentiment de confiance de base sur lequel peuvent se construire les expériences d'existence du bébé ; elle est également la base du jeu.

Il nous semble que les rêveries se déroulent exactement dans cette entre-deux, entre le monde interne de l'individu et le monde externe, entre le moi et l'objet externe, en constituant un pont et en étant nourries par les deux espaces. Les rêveries sont nourries par les relations objectales et par retour, elles nourrissent le lien du sujet au monde et aux objets externes. De plus, D. Winnicott situe cet espace jeu comme un espace contenant car tout excès d'excitation provenant de la vie

pulsionnelle menace le jeu ; c'est également le cas pour la rêverie qui nécessite un espace contenant pour garder sa qualité élaborative.

Il faut également considérer la capacité d'illusion des rêveries au sein du jeu de l'enfant, comme découlant de sa confiance envers son environnement primaire. En effet, si le sujet a pu faire l'expérience du jeu et a pu constituer un mode de vie créatif pendant sa jeune enfance, l'omnipotence qu'il maintient dans ses rêveries n'entrave pas son lien aux autres. Au contraire, elle les nourrit par ses relations objectales et est nourrie en retour de son lien aux objets.

L'état de l'informe et la créativité primaire ont également une grande importance pour comprendre l'espace au sein duquel se déroule la rêverie. Par le terme « créativité », nous entendons une « coloration de toute une attitude face à la réalité extérieure » (*Ibid.*, p.127). Il s'agit d'un « mode créatif de la perception qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue » (*Ibid.*). Une vie sans créativité reviendrait à un état de soumission accompagné d'un « sentiment de futilité » (*Ibid.*). D. Winnicott postule même l'existence d'une « pulsion créative » (*Ibid.*, p.134) qui serait à l'origine de ce mode de vie et qui permettrait au sujet de « poser un regard sain sur tout ce qu'il voit ou qu'il fait volontairement ».

### ***L'espace de la rêverie et les éléments féminins purs***

Le premier acte de création est donc l'objet subjectif, l'objet créé par l'omnipotence du bébé. La distinction entre « les éléments masculins » et « les éléments féminins purs » est très intéressante pour penser aux bases de la créativité. (*Ibid.*, p.151) Les éléments féminins purs définissent les premières relations du bébé avec l'objet subjectif : « le bébé devient sein », « l'objet est alors le sujet » (*Ibid.*). Ce lien est l'origine du sentiment de l'être et constitue les bases du sentiment de l'identité. De plus, la transmission des éléments féminins purs de la mère au bébé permet la construction d'un espace interne contenant chez le bébé. Une fois que cet espace est construit et que le bébé peut supporter davantage les carences de l'environnement, les espaces transitionnels peuvent s'installer en vue d'accéder à une différenciation entre l'objet et le soi du bébé. Les satisfactions pulsionnelles et les frustrations donnent progressivement lieu à la mise en place de ce processus.

La rêverie nous semble constituer, à l'adolescence et à l'âge adulte, le moteur de ce mode de vie créatif. En effet, ce sont les rêveries qui viennent « nourrir les réalisations » (Chagnon, 2013, p.434), qui donnent sens aux expériences du sujet et qui font que la vie vaut la peine d'être vécue. Le jeu de l'enfant est suivi par la rêverie à l'adolescence et à l'âge adulte. La rêverie maintient cette relation intime avec le mode de vie créatif du jeune enfant et ses objets subjectifs, lui permettant ainsi de continuer à investir le monde externe tout en lui donnant une coloration personnelle à la lumière de ses rêveries.

Nous avons vu plus haut, avec le concept de « préoccupation féminine adolescente » (Givre, 2010a), (Givre, 2010b), l'importance de ces éléments féminins à l'adolescence, en ce qui concerne le processus de subjectivation. Les éléments féminins purs permettent au sujet de tolérer « un état de non-intégration » et aussi de tolérer le fait d'« être plusieurs à l'intérieur d'un soi non-unifié », tout en gardant un sentiment de continuité de l'être. Nous pouvons alors en déduire que c'est grâce aux éléments féminins purs que le sujet peut se laisser aller à la régression sans que son sentiment d'être ne soit menacé par la réactivation des liens avec l'objet primaire, à un stade où le moi et l'objet n'étaient pas encore bien différenciés. La rêverie, afin de pouvoir instaurer une circulation affective et temporelle (Freud, 1908e), nécessite que le sujet puisse accéder à la régression sans qu'elle ne suscite une effraction et un débordement d'excitation pour le psychisme du sujet. La rêverie, pour pouvoir se déployer au sein d'un espace contenant dédié, nécessite donc que l'enfant ait pu accéder à cet espace potentiel avec l'objet maternel et ait pu expérimenter les phénomènes transitionnels.

Nous avons également étudié l'importance des capacités régressives pour le processus adolescent (Blos, 1967). Les éléments féminins purs, qui constituent chez le bébé un espace interne contenant pour que les expériences personnelles puissent se construire, sont d'une très grande importance pour notre recherche. Cette théorie sur les éléments féminins nous rappelle sensiblement les travaux d'A. Green qui a beaucoup été inspiré par les travaux de D. Winnicott concernant l'espace encadrant et l'hallucination négative. Les travaux d'A. Green nous semblent également très intéressants pour réfléchir à la capacité de rêverie, notamment concernant l'hallucination négative et le concept de « double limite ».

### *La structure encadrante et l'hallucination négative*

La structure encadrante est « la matrice primordiale des investissements à venir. ». (Green, 1983, p.275) Cette structure s'installe au sein de la psyché du sujet grâce aux soins maternels et à l'intériorisation de l'environnement maternel. Nous reconnaissons aisément ici l'influence des théories winnicottiennes sur l'environnement interne. Nous pourrions considérer ce processus d'hallucination négative comme un premier travail d'inscription qui tend à contenir l'impact de la perte de la perception de la mère, c'est-à-dire de l'absence « des bras maternels qui tenaient l'enfant » (*Ibid.*). C'est le travail du négatif qui permet cette première inscription. Il s'agit du processus psychique qui précède et qui rend possible le travail de représentation. « La mère est prise dans le cadre vide de l'hallucination négative et devient structure encadrante pour le sujet lui-même. Le sujet s'édifie là où l'investiture de l'objet a été consacrée au lieu de son investissement » (Green, 1993, p.289). La capacité de créer une hallucination négative de l'objet maternel est l'origine de la représentation. Grâce à l'inscription de l'absence de l'autre, la structure encadrante se trouve créée comme un espace potentiel qui permet au sujet d'accéder à des représentations, à des investissements objectaux, mais également aux processus de symbolisation et de la pensée. C'est ainsi que peut se créer un espace où vont se dérouler les rêveries et les fantasmes.

L'hallucination négative de l'objet maternel est la condition d'accès à la satisfaction hallucinatoire du désir et permet à l'enfant de supporter la séparation d'avec l'objet maternel. L'hallucination négative « est le processus par lequel le moi peut rompre ou interrompre ses relations à la réalité » (*Ibid.*, p.233). Le moi plaisir purifié et la satisfaction hallucinatoire du désir nécessitent alors l'utilisation de l'hallucination négative. Ce mécanisme contribue grandement à la construction des fantasmes ainsi que des rêveries. En effet, le rêve et la réalisation hallucinatoire du désir témoignent de l'importance de l'hallucination négative. Le rêve constitue une « tentative de prévention du retour intempestif du refoulé et le plus souvent il évite au normal l'issue du conflit » (*Ibid.*, p.232). L'activité onirique se déroule dans « cet autre monde où le désir ne succombe pas au refoulement, mais existe sous une forme ». (*Ibid.*, p.233) Dans ce monde, le sujet, libéré des perceptions, « se trouve amené à vérifier la validité de la caution de l'objet » (*Ibid.* 257).

Dans les organisations névrotiques, l'hallucination négative ne se réalise que ponctuellement quand le travail de représentation n'est pas suffisamment contenant face à une perception qui provoque une collusion avec la représentation inconsciente. Le sujet risque alors de tendre vers une satisfaction hallucinatoire du désir et un débordement économique. L'hallucination négative sert donc à créer une « disjonction avec la perception afin d'éviter la rencontre de deux états » (*Ibid.*, p.268). Le refoulement agit sur les motions pulsionnelles tandis que l'hallucination négative œuvre sur les perceptions, internes ou externes. L'hallucination négative permet de garder séparées la perception et les représentations inconscientes et constitue une défense radicale face à « la rencontre entre l'intérieur et l'extérieur » (*Ibid.*).

La capacité de rêverie, le rêve du sommeil ou les rêveries diurnes, entretient un lien proche avec la sphère hallucinatoire. Il s'agit des scénarios imaginaires qui, en déguisant les représentations inconscientes, empêchent l'irruption du retour du refoulé dans l'activité consciente du sujet. Pour que le sujet puisse accéder à la capacité de rêverie, le bon fonctionnement des mécanismes de refoulement et de l'hallucination négative est primordial. Dans le cas où le refoulement n'est pas assez fonctionnel ou lorsqu'il y a un excès de son fonctionnement, la capacité de rêverie se trouve entravée. En cas de faiblesse du refoulement, le risque de surinvestissement massif du registre perceptivo-moteur apparaît. Les sensations seront favorisées au détriment des affects et de la pensée. Au contraire, l'excès du refoulement risque d'entraver les retours du refoulé et les allers-retours entre présent et passé. Quand la capacité de rêverie ne peut plus faire son travail d'articulation entre le refoulement et le retour du refoulé, entre le monde interne et le monde externe, et que le travail de représentation ne peut plus contenir le débordement des excitations, l'ultime solution serait l'effacement de la perception par l'hallucination négative qui empêcherait le lien et qui nuirait donc au travail de la pensée et de la symbolisation.

### ***La double limite***

L'hallucination négative, le refoulement et la nécessité pour l'appareil psychique de contenir l'excitation nous amènent rapidement aux questions des limites. La théorie du moi-purifié et de la satisfaction hallucinatoire du désir, qui constitue une première séparation entre le dedans et le dehors, n'est pas suffisante

pour expliquer comment le sujet accède au principe de réalité. La fonction du jugement, que S. Freud (1925) situe comme étant le processus par lequel le sujet peut distinguer la réalité effective de la réalité interne, est possible par l'accès au symbole, créée par la négation. Cette négation, grâce à l'action de l'hallucination négative, permet à la pensée d'être libérée de la pression du principe de plaisir. Les deux espaces se trouvent dès lors séparés et le royaume des fantasmes devient un espace privé où règne le principe de plaisir.

L'expulsion des éléments déplaisants à l'extérieur du moi et l'action du moi-plaisir purifié engendrent une discontinuité dans l'appareil psychique. L'hallucination négative, qui a permis d'inscrire psychiquement l'absence de l'objet maternel et qui sépare le lien avec la représentation des choses, est responsable de cette discontinuité. C'est alors aux processus de pensée naissant d'instaurer une continuité entre le dedans et dehors.

D'autre part, en ce qui concerne les représentations inconscientes, le travail du refoulement constitue un processus qui répète l'acte de la première expulsion mais la constitution du refoulé va permettre d'attirer sur lui ce qui est rejeté par le moi. Par ce processus s'instaure une deuxième différenciation au sein de la réalité interne : d'une part les représentations inconscientes refoulées où règnent les processus primaires et d'autre part le système conscient-préconscient qui utilise les processus secondaires.

La proposition d'une « double limite » (Green, 1976) qui décrit l'organisation de l'appareil psychique est très intéressante pour nos propos. Sous la double pression, celle provenant de la pulsion et celle provenant de l'impact de l'objet, la psyché s'organise à partir de « deux aires limites ». (Ibid, 1976, p.157) La première aire intermédiaire se situe au-dedans, c'est-à-dire au sein de la réalité interne : elle s'instaure entre l'inconscient et le système préconscient-conscient. La création de cette aire est le rêve. Il s'agit de la limite intrapsychique qui est liée au travail du refoulement et qui permet de protéger l'activité consciente de l'irruption des fantasmes inconscients. La seconde aire limite se situe entre le dedans et le dehors. Il s'agit de la création des espaces potentiels entre le dedans et le dehors (Winnicott, 191). Cet espace est constitué comme une « aire de jeu » et « d'illusion » (Green,

1976, p.157). Cette aire intermédiaire limite engendre le travail de pensée, la pensée de jugement et le travail autour des pare-excitations.

Les limites ne constituent donc pas « une ligne nette de démarcation entre le monde interne et externe » (Houssier, 2003, p.17). Elles sont surtout vues comme des espaces et des lieux de rencontre entre deux réalités qui permettent une communication et une élaboration transitionnelles. Il s'agit de frontières en mouvement et fluides qui lient autant qu'elles séparent les différentes réalités auxquelles est soumis l'appareil psychique. Les doubles limites permettent d'« organiser le passage des processus primaires aux processus secondaires », de « transformer les excitations » et de faire le « lien entre les différents niveaux du fonctionnement de l'appareil psychique » (*Ibid.*).

Le concept de « double limite » a une grande importance pour notre recherche. En effet, la constitution et le bon fonctionnement de cette double aire limite est essentiel pour que la capacité de rêverie puisse accéder à sa qualité élaborative. Pour que les rêveries, conscientes ou inconscientes, puissent exister, il faut qu'elles soient nourries d'une part par les relations du sujet au monde et aux objets externes et d'autre part par ses désirs inconscients. Ces éléments subiront dans un second temps des mécanismes de déguisement. De plus, pour que les rêveries puissent se dérouler sans impacter l'activité consciente du sujet et ses investissements objectaux, il faut qu'elles ne soient pas menacées par un excès d'excitation. Les rêveries doivent être contenues par ces espaces limite pour pouvoir tenter de contenir et déployer le retour du refoulé sans déclencher une seconde vague de refoulement ou des mécanismes encore plus coûteux. Il nous semble alors très important de travailler les capacités de symbolisation du sujet et la fonctionnalité du mécanisme du refoulement au sein de son fonctionnement psychique. Cela est d'autant plus le cas pendant le processus adolescent car avec l'impact de la puberté, les limites du sujet se trouvent ébranlées. La capacité de rêverie peut donc être mise à mal pendant l'adolescence. C'est pour cette raison que nous avons décidé de porter une grande attention, au sein de nos hypothèses, à la reprise fonctionnelle du refoulement à la fin de l'adolescence afin d'étudier l'apport élaboratif que peut constituer la capacité de rêverie au moment de l'adolescence.

### *La capacité de rêverie maternelle*

Le concept de rêverie gagne une très grande importance dans la théorie psychanalytique à partir des œuvres de W. Bion. Selon la théorie bionnienne, la capacité de rêverie est la fonction centrale de l'appareil psychique.

La « fonction alpha » (Bion, 1962), aussi appelée capacité de rêverie par W. Bion, permet au sujet de comprendre la réalité externe et de la rendre utilisable pour le travail de la pensée. Pour ce travail, la fonction alpha agit sur les impressions sensorielles et sur les expériences émotionnelles. Ces dernières se trouvent alors transformées en éléments alpha qui peuvent être stockés afin d'être utilisés dans les pensées du rêve et les pensées de la veille. Ce processus peut être également appelé « apprendre de l'expérience » (Bion, 1962b). Les éléments alpha sont donc le résultat du travail de la fonction alpha sur les éléments sensoriels. La fonction alpha digère les impressions sensorielles pour qu'elles soient utilisables par la pensée onirique, la pensée inconsciente ou par les opérations de la mémoire.

La fonction alpha trouve son origine dans les premières relations entre l'enfant et la mère. Le bébé, encore immature, n'est pas capable de différencier les stimuli internes ou externes. Il les projette dans l'objet maternel pour que la mère puisse les accueillir et les comprendre. Cette relation constitue un échange entre un contenant (♀) et un contenu (♂). Il s'agit d'un échange fondé sur l'identification projective. Une fois que ces contenus désagréables sont transformés par la capacité de rêverie maternelle, ils vont être réintrojetés chez l'enfant. La capacité de rêverie maternelle est la manière dont la mère offre son amour et sa compréhension à l'enfant. La mère, par son attention et ses soins, comprend les besoins de l'enfant qui ne peut les exprimer explicitement. Cet échange entre l'enfant et la mère va permettre à l'enfant d'introjecter la fonction alpha de la mère qui va lui permettre de contenir les impressions sensorielles. Ce qui est réintrojeté par l'enfant n'est donc pas uniquement le contenu transformé par la fonction alpha du contenant (la mère) mais la fonction élaborative même. Le mécanisme contenant-contenu, assuré par la capacité de rêverie maternelle, sera assumé par la suite par le travail de la pensée de l'enfant. Dans la théorie bionnienne, les procédés d'identification projective au sein du couple mère-enfant vont permettre le développement des capacités de symbolisation chez l'enfant.



La définition du rêve chez W. Bion diffère sensiblement de celle de S. Freud qui met l'accent sur les procédés de travestissement subis par le contenu rêve, qui a déjà une signification inconsciente. En revanche, pour W. Bion, le rêve est une tentative pour créer une signification nouvelle à la perception des expériences émotionnelles. Ces perceptions, qui sont de nature sensorielle pour pouvoir être utilisées au sein d'un rêve, doivent être transformées par la fonction alpha et devenir des pensées oniriques. L'organisation en séquences narratives des éléments alpha constitue le rêve. Le rêve a donc la capacité de représenter la réalité psychique à partir des éléments sensoriels. Il peut être considéré comme la matrice qui génère la réalité psychique. Par sa fonction de transformation des faits bruts en éléments porteurs de sens, le rêve constitue le premier stade de la pensée symbolique.

Comme la fonction alpha intervient sur la totalité des impressions sensorielles et émotionnelles, la différence entre le sommeil et la vie diurne « n'est pas uniquement d'ordre quantitatif » pour W. Bion. Selon ce dernier, les pensées oniriques font autant partie de la vie diurne et de la pensée consciente que de la vie nocturne. Il existe un continuum entre la pensée diurne et la pensée nocturne. Le fait de rêver, donc la fonction alpha, constitue l'inconscient. Le rêve constitue donc une barrière qui différencie le conscient de l'inconscient. Les éléments sensoriels transformés et stockés par la fonction alpha vont construire « la barrière de contact » (Bion, 1962b). Cette dernière, qui est en perpétuelle formation tout au long de la vie du sujet, structure son appareil psychique. En effet, chez W. Bion, le concept de l'inconscient est différent de celui de S. Freud. Dans la théorie bionnienne, l'inconscient et le conscient ne constituent pas deux espaces séparés du psychisme mais ils sont des états transitoires de l'expérience psychique établie par la fonction alpha. La barrière de contact délimite et distingue les phénomènes conscients et inconscients ; elle constitue un point de contact et de séparation entre eux. Il s'agit donc d'une membrane perméable. W. Bion pense que les fonctions comme la censure ou la résistance ne sont pas des produits de l'inconscient mais qu'elles constituent les outils grâce auxquels la barrière de contact maintient la différenciation entre l'état conscient et inconscient. Si la fonction alpha du sujet est altérée, ce dernier ne peut ni dormir, ni être réveillé. Il ne peut rêver ou avoir des pensées conscientes.

Dans le cas où la mère n'a pas la capacité d'assumer le rôle du contenant et ne peut digérer les éléments projetés par l'enfant, ce dernier a recours à des mécanismes de clivage pathologique afin de sortir du chaos. Le clivage ne se situe pas entre le bon et le mauvais objet. En effet, l'enfant « normal » obtient, dans ses échanges avec le sein maternel, de la nourriture concrète, des sentiments de gratification et de l'amour. Chez l'enfant psychotique, qui n'a pas pu profiter d'une contenance au sein de ses échanges avec l'objet maternel, cette capacité est clivée. Il ne retire alors que de la nourriture physique, sans pouvoir accéder à une capacité de stockage des sensations gratifiantes. Cette situation engendre une envie et une avidité extrêmes chez l'enfant qui augmentent au fur et à mesure afin de donner lieu à la destruction de la fonction alpha et donc la destruction de l'appareil qui instaure le contact du sujet avec la réalité. De son lien avec le monde externe, l'enfant va alors recevoir, non pas des éléments alpha, mais des éléments bêta.

Les éléments bêta sont également appelés « éléments indigérables », des « choses en soi » ou des « non-pensées ». Ils ne peuvent pas s'unir entre eux et demeurent non transformables. Ils ne peuvent alors qu'être évacués. Ils structurent une sorte d'écran qui va empêcher le contact du sujet avec la réalité. Le sujet se trouve donc dans un état de confusion, incapable de différencier les états de sommeil de la vie diurne, le conscient de l'inconscient. Il s'agit d'un état de déréalisation. Le sujet psychotique clive ses objets en même temps qu'une partie de sa personnalité. La partie de la personnalité touchée est celle qui est en contact avec la réalité que le sujet haït. Les fonctions comme l'attention, la mémoire, la pensée et le jugement se trouvent attaquées et réduites en miettes. Les fragments de la personnalité se trouvent dissociés et projetés à l'extérieur. A l'extrême, les éléments bêta peuvent être projetés à l'extérieur afin de contrôler les objets réels et de créer « les objets bizarres ». (Bion, 1957) Ces objets sont considérés par le sujet comme faisant partie de lui et comme des objets externes. Ils sont malveillants à l'égard de la psyché qui les a créés et expulsés. Il s'agit de phénomènes hallucinatoires d'ordre perceptif et sensoriel.

La définition donnée par W. Bion à la capacité de rêverie est très importante pour notre recherche. Nous utilisons également la capacité de rêverie dans notre construction théorique comme un processus qui permet au sujet de donner sens à ses

expériences émotionnelles, à ses perceptions, autant externes qu'internes. La théorisation de W. Bion met en avant l'importance de la question de la forme. Nous avons souligné l'importance d'un espace de rêverie contenant pour que les rêveries puissent se dérouler et accéder à leur qualité élaborative au sein du fonctionnement psychique du sujet. Nous voyons dans l'œuvre de W. Bion que sans cet espace contenant, la rêverie ou le rêve, n'existe pas. Ce sont les éléments bêta qui attaquent le travail de pensée et qui détruisent le lien du sujet au monde externe. La présence même d'un contenant détermine alors l'existence de la rêverie.

Nous pouvons penser à « la fonction alpha » (Bion, 1962) comme « la somme [...] d'opérations mentales, qui ensemble transforment les impressions sensorielles brutes en éléments d'expériences qui peuvent être stockés en tant que mémoire inconsciente sous une forme qui les rend accessibles à la création des liens nécessaires au travail psychologique inconscient aussi bien que préconscient et conscient, que sont l'activité de rêver, la pensée, le refoulement, le souvenir, l'oubli, le travail de deuil, la rêverie et le fait d'apprendre l'expérience. ». (Ogden, 2004, p.22) Dans la pensée de W. Bion, le rêve est un processus qui continue aussi bien le jour que la nuit, même si le sujet n'en est pas conscient pendant la journée. Les rêves de nuit ou de jour se produisent tous les deux par le travail de transformation de la fonction alpha qui agit sur les perceptions des expériences émotionnelles.

Le rêve chez W. Bion correspond à un processus psychique inconscient qui se réalise grâce à aux liaisons entre les éléments de l'expérience afin de créer les pensées du rêve.<sup>7</sup> « Une pensée du rêve représente un problème émotionnel auquel l'individu doit faire face et donne ainsi une impulsion au développement de la capacité de rêver » (Ogden, 1997, p.119). Le travail du rêve permet donc de construire des liens inconscients qui sont à l'opposé des mécanismes d'évacuation comme les défenses maniaques, l'hallucination ou l'identification projective pathologique.

En effet c'est le fait de rêver qui crée et différencie ces deux états de conscience. Le sujet endormi est le sujet qui est inconscient d'un certain nombre d'éléments, les éléments refoulés qui sont derrière la barrière que constitue le rêve. Si le sujet est éveillé, cela signifie qu'il est continuellement conscient de ce qui se

---

<sup>7</sup> W. Bion utilise « la pensée » pour définir à la fois les sentiments et les pensées.

déroule dans sa vie diurne. C'est donc l'activité de rêver qui génère cette barrière « vivante, semi-perméable » (*Ibid.*, p.24), sans laquelle « la conscience serait débordée par des pensées et des sentiments refoulés, mais, en plus, l'expérience réelle dans le domaine de la réalité extérieure ne serait pas accessible à l'individu, plongé dans son travail psychologique inconscient. » (*Ibid.*)

Si la capacité de rêverie est entravée, le sujet est incapable de rêver, ne peut ni dormir, ni se réveiller. Il ne peut pas non plus associer librement en séance. Il se retrouve avec des « rêves intravés » ou des « rêves interrompus » (Ogden, 2005, p.78). Les phénomènes psychiques qui ont lieu durant le sommeil ne sont donc pas des rêves. Il s'agirait de mécanismes comme les hallucinations pendant le sommeil, les rêves répétitifs ou les terreurs nocturnes. Le patient serait incapable d'associer à partir de ces éléments.

Les travaux de T. Ogden nous ont été d'une grande utilité pour mieux réfléchir à la théorie bionnienne. Nous pensons que la capacité de rêverie est le moteur du processus de la fin de l'adolescence. En effet, la fin de l'adolescence nécessite l'établissement après-coup d'une élaboration subjective par le sujet de l'impact pubertaire, qui peut être considéré comme l'équivalent d'un traumatisme. La capacité de rêverie serait également touchée par l'impact de la puberté. Le rétablissement d'un espace contenant pour que les rêveries du sujet puissent élaborer son vécu émotionnel serait alors la condition *sine qua non* pour que les conflits de la fin de l'adolescence, à savoir le désengagement du lien infantile aux parents et l'intégration du travail du féminin, puissent accéder à leur fin élaborative et structurante.

### ***Les différences et les points de communication dans la théorie freudienne et bionnienne***

Malgré les points divergents entre la théorisation de W. Bion sur la capacité de rêverie et la vision de S. Freud sur le rêve, nous ne voyons aucune inconvenance à utiliser les théorisations de ces deux écoles psychanalytiques. La différence entre les deux théories nous semble être principalement la définition des systèmes conscients et inconscients. Chez S. Freud, le rêve permet au contenu inconscient d'accéder à la conscience tandis que pour W. Bion, l'activité de rêve permet aux expériences

sensorielles et aux éléments conscients de devenir inconscients. Toutefois, les deux auteurs situent le travail du rêve au centre de leurs théorisations. Chez Freud, le rêve appartient essentiellement à la vie nocturne mais Freud a progressivement introduit dans ses écrits un continuum entre le rêve nocturne et le rêve diurne.

Utiliser la théorisation de ces deux auteurs, en respectant à la spécificité de chaque corpus théorique, nous permet d'accéder à un concept bien plus complet. La théorisation de W. Bion situe la rêverie comme un processus vital pour la vie psychique. La capacité de rêverie permet en effet au sujet de rêver, de s'approprier la réalité externe. En outre, elle permet un travail de mise en forme et de contenance des expériences affectives. Chez S. Freud, toute la dimension pulsionnelle et la place du désir au sein des rêveries nous semblent être centrales. La question du désir et de l'idéal, contenu par des rêveries, est essentielle pour notre recherche : ces éléments permettent de créer une résonance affective dans le psychisme du sujet en créant des liens entre les différents niveaux de temporalité psychique. La force du désir, dans la théorie freudienne, contenue dans la rêverie, lie le passé, le présent et le futur. C'est cette circulation affective, le remaniement du projet adulte par la capacité de rêverie, qui permet au sujet de croire en la perspective d'un temps futur potentiellement source de satisfaction.

Il nous semble que pour que le rêve puisse accéder à ce travail d'élaboration et de subjectivation pour le sujet, il faut qu'il puisse être contenant et contenu dans un espace de rêverie. C'est là que la théorisation de W. Bion nous paraît primordiale car elle instaure le lieu même de ce travail psychique. Pour que l'enfant puisse rêver, il faut qu'il ait lui-même été rêvé, donc contenu-tenu par un autre (l'objet maternel). Les travaux de C. & S. Botella sur le travail de figurabilité font communiquer la théorie freudienne avec la théorie bionnienne concernant le travail de la rêverie. Cette notion de travail de figurabilité nous a beaucoup aidée pour notre recherche, surtout afin de réfléchir aux mécanismes métapsychologiques qu'implique la rêverie.

### ***La figurabilité psychique***

Le concept de travail de figurabilité (C. & S. Botella, 2007) est, d'après nous, celui qui concilie le mieux la pensée freudienne et bionnienne. Ce concept trouve ses origines dans l'importance de la pensée hallucinatoire au sein de l'appareil

psychique. Le travail de la pensée n'a pas uniquement pour but de saisir la réalité externe mais peut aussi jouer le rôle de substitut de la satisfaction hallucinatoire du désir. Cette dualité, qui constitue la base du concept du travail de figurabilité, nous semble déjà harmoniser les théories freudiennes et bionniennes.

Dans la théorie freudienne, il existe une prévalence de l'axe vertical qui divise l'appareil psychique en divers systèmes (conscient-préconscient-inconscient) ou en topiques (moi-surmoi-ça). Privilégier cet axe et mettre en avant les espaces psychiques peut engendrer de ne pas suffisamment mettre l'accent sur les différentes valeurs qu'un même contenu psychique peut avoir suivant la qualité d'investissement. Avec différents niveaux d'investissement, un même contenu peut avoir divers statuts : la représentation, la perception ou l'hallucination. Considérer l'appareil psychique uniquement en tant qu'espace signifie instaurer l'idée d'un psychisme autarcique en ignorant la dynamique complexe du sujet dans ses rapports avec le principe de réalité. L'idée d'une distinction claire entre le monde intrapsychique et la réalité externe se trouve nuancée.

S. Freud (1900), compare le travail de la pensée de veille à l'élaboration secondaire : les deux mettent la perception, le rêve ou la perception externe, en ordre et la rendent cohérente avec les attentes du sujet. La pensée animique de l'enfant est également un bon exemple pour saisir l'accès à la distinction entre le monde externe et interne. Cette pensée duelle, qui a le pouvoir de faire exister la chose et son contraire, comme dans le rêve, témoigne de la nécessité pour l'enfant de continuer à penser, même quand l'objet indispensable à sa survie vient à manquer. Si le développement psychosexuel de l'enfant se déroule sans heurts, la pensée animique évolue vers l'accès à la fonction symbolique. Au sein de la pensée animique, qui lutte contre l'inconnu, la représentation, la perception et la motricité ont les mêmes valeurs. Dans cette configuration, la perception de l'objet aurait la même valeur que sa trace psychique, rendant donc l'enfant dépendant de sa perception.

Face à la perte de l'objet, qui est la porte d'accès à la symbolisation, « la seule issue réside dans la capacité du psychisme de figurer, d'investir la représentation d'objet ». (*Ibid.*, p.56) Mais cette capacité de figuration est dépendante des tendances autoérotiques de l'enfant. La représentation d'objet a toujours un lien crucial avec le corps et le psychisme propre du sujet. Les autoérotismes, qui

permettent à l'enfant une première autonomie vis-à-vis de l'objet, inscrivent le corps érogène à jamais au sein des représentations objectales à venir. La perception interne du corps érogène et la perception externe de l'objet extérieur se trouvent alors unies au sein de la représentation d'objet. La perception n'est pas une notion aussi simple que cela peut paraître. C'est un procédé complexe qui est fortement lié à la perte de l'objet mais également au renoncement à la satisfaction hallucinatoire du désir. Le jeu de la bobine (Freud, 1920) illustre très bien cette liaison : la maîtrise de l'enfant de la bobine ne concerne pas uniquement l'absence de la mère mais également l'effet de cette absence sur l'enfant. Ceci est repérable à partir de l'effort psychique et physique. L'absence de l'objet et « l'absence spéculaire du propre sujet » créent alors « une double négativité commune » (C. & S. Botella, 2007, p.57) et figurent « la négativité de la présence de l'objet investi ». (*Ibid.*)

Le vrai danger pour le psychisme ne réside pas dans la perte de l'objet mais dans « la perte de sa représentation, par extension, le risque de non-représentation qui signent la détresse » (*Ibid.*, p.60). Le « non-représentable » (*Ibid.*) correspond à une trace négative et fait partie de la dimension négative du traumatisme : quelque chose qui « aurait dû se produire comme allant de soi » (*Ibid.*, p.162) mais qui n'a pas eu lieu, « sans que pour autant » l'enfant « perçoive et se représente ce négatif » (*Ibid.*). Il est important pour l'enfant de pouvoir introduire une causalité, une explication à ce vécu traumatique. Il vaut mieux « se confronter à la tiercéité, à un « parce que papa » [...] que de souffrir de l'impensable retrait d'amour de la part de l'objet aimé » (*Ibid.*). Même si le complexe de castration peut avoir une valeur traumatique, il vaut toujours mieux « que le néant narcissique du manque d'investissement du sujet par l'objet » (*Ibid.*).

Face à la perte de l'objet ou à la terreur de la non-représentation, l'issue se trouve dans « la voie régrédiente de la pensée » qui peut transformer les éléments sensoriels « en une figurabilité. » (*Ibid.*, p.66). La figurabilité permet au psychisme de se libérer de la pression de la motion pulsionnelle non-représentée et constitue « la voie royale de toute intelligibilité » (*Ibid.*, p.83). Un rapprochement est ici possible entre le travail de figurabilité et les théories bionniennes sur la transformation psychique. Le travail de figurabilité est alors une « capacité émergente lors d'une régression topique de la pensée » (*Ibid.*, p.83). Il s'agit d'un travail psychique diurne

ressemblant au travail du rêve la nuit. Ce travail psychique est rassuré d'après nous par la capacité de rêverie. Elle constitue le prototype même du travail de figurabilité, remplaçant la satisfaction hallucinatoire du désir suite à l'instauration d'une limite somatopsychique.

La régression formelle et la pensée régrédiente au sein du travail de figurabilité, assuré par la capacité de rêverie, constituent donc le travail psychique nécessaire afin de rendre intelligible ce non-vécu traumatique et de lui accorder un sens. La pensée régrédiente maintient un lien indissociable avec « une zone de non-représentation » (*Ibid.*, p.159) de la psyché. Les éléments non-représentés, s'ils ne sont pas transformés par le travail de figurabilité, seront vécus par le moi comme un trop plein d'excitation, non contenu et traumatique. Si ce travail de transformation échoue, le risque est alors le surinvestissement du pôle sensoriel et de la perception, qui peut donner lieu à des éléments hallucinatoires. En d'autres termes, si la contenance que permet le travail de figurabilité à partir de la capacité de rêverie échoue, les éléments sensoriels non contenus dans l'espace de figuration ou dans l'espace du rêve peuvent anéantir la différence entre le rêve et la réalité.

Selon les propos complémentaires de S. Freud (1932) sur la théorie du rêve, « le rêve comme tentative de réalisation plutôt que la réalisation même du désir », l'essence du rêve est la nécessité de figurer, de rendre intelligible le vécu du sujet. La tentative de réalisation du désir correspond à un trajet hallucinatoire qui transforme le traumatique en son contraire, la satisfaction. Le non-représentable et l'hallucinatoire font donc partie intégrante du désir inconscient, ainsi que de la rêverie. L'hallucinatoire sous-tend la figurabilité diurne comme celle du rêve et offre une contenance au sujet, que ce soit face aux éléments bruts de la sensorialité ou à la pression désorganisatrice de la pulsion. Le travail de figurabilité qu'offre la rêverie permet au sujet de donner sens à ce vécu de terreur que peut représenter la non-représentation. Nous pouvons également réfléchir à ce concept à partir des notions de vérité et de conviction. Nous savons grâce à la théorie psychanalytique qu'une vérité qui fait sens pour le sujet n'est pas un fait externe mais se produit à partir d'un travail commun (Freud, 1914g). La conviction trouve ses origines dans « les conditions les plus subjectives » (*Ibid.* p.131) comme c'est le cas avec les théories sexuelles infantiles, le délire ou encore au sein des souvenirs écran. Ces produits psychiques



présentent, grâce à la force du travail de figurabilité, une continuité entre les réalités interne et externe faisant sens pour le sujet et donnant de l'intelligibilité au vécu affectif. Nous pouvons ainsi considérer les fantasmes originaires à la lumière de ce point de vue. Ces fantasmes, en proposant une scène figurable, protègent le sujet du vécu traumatique de la non-représentation. Par conséquent, ils structurent son organisation psychique.

Le travail de figurabilité est un concept important pour étudier la notion de capacité de rêverie qui constitue une pensée régrédiente couvrant l'arrière-fond du fonctionnement psychique, que ce soit pendant la nuit ou la vie diurne. La rêverie, comme le rêve, est une pensée régrédiente qui permet au sujet de donner un sens à des vécus bruts, non représentés. Elle nécessite des capacités de régression pour pouvoir accéder à sa qualité élaborative et à un espace de rêverie contenant. Si le sujet accède à l'utilisation de cet espace, la contenance pulsionnelle rendue possible par la pensée figurative met en scène les objets internes, leur assurant ainsi un investissement vivace et continu. En outre, la pensée figurative qu'est la rêverie rend possible un processus de transformation continu créateur de sens face aux vécus bruts, internes et externes. Les capacités de régression et de figuration du sujet constituent alors les prérequis pour accéder à la capacité de rêverie. Nous utilisons donc ces deux capacités, figuration et régression, au sein de nos grilles d'analyse afin d'opérationnaliser notre hypothèse principale.

Nous trouvons que le concept de non-représentation a beaucoup de sens pendant le processus adolescent. Les nouveautés/pubertaires et le remaniement des liens avec les objets internes ne sont pas d'emblée représentables pour l'adolescent. Ce vécu non-représentable peut réactiver d'anciennes zones de non-représentation et mettre en danger la continuité narcissique de l'adolescent. C'est pour cela que la capacité de rêverie est primordiale à l'adolescence. Cependant, l'adolescent ne peut pas toujours accéder à un espace de rêverie aussi contenant que celui de l'adulte. La rêverie ne peut, le cas échéant, que difficilement accéder à l'activité consciente et remanier le projet adulte jusqu'à la fin de l'adolescence.

## Chapitre 2 : De la rêverie au projet, le concept du « projet adulte »

### A. Introduction du concept de « projet adulte »

Le projet n'est pas un concept psychanalytique en soi. L'utilisation de ce terme est en effet très étendue, tant dans les milieux du soin que dans le langage commun. D'après le Larousse<sup>8</sup>, le mot projet a plusieurs sens : « *But que l'on se propose d'atteindre* » (1), « *Idée de quelque chose à faire, que l'on présente dans ses grandes lignes* » (2), « *Première ébauche, première rédaction destinée à être étudiée et corrigée* » (3), « *Tracé définitif, en plans, coupes et élévations, d'une construction à réaliser* » (4), « *Etude de conception de quelque chose, en vue de sa fabrication* » (5). Dans ces définitions, nous trouvons plusieurs idées très intéressantes. Dans la première définition, c'est la dimension idéale du projet qui est mise en avant tandis que la deuxième définition inclut le processus de pensée mais également la place de l'autre, celui à qui est présenté le projet. La thématique d'ébauche, introduite dans la troisième définition, souligne la dimension mobile du projet : le projet n'est pas un travail accompli et est toujours en mouvement. Enfin, les deux dernières définitions soulignent que le projet, en dehors d'être une production de la pensée nourrie par des idéaux, implique également une action du sujet sur le monde externe.

Ces définitions font écho à notre recherche car d'après nous, à la fin de l'adolescence, le remaniement des idéaux et du Surmoi suite au processus de subjectivation et de désengagement des imagos infantiles et l'investissement de l'autre dans sa différence et sa complémentarité, rendu possible grâce au travail du féminin, sont deux processus qui permettent d'accéder à un « projet adulte » porteur de sens pour l'individu et différencié de son environnement infantile. Le « projet adulte », comme nous le concevons, est un projet souple, qui est toujours en mouvement et constamment nourri par les désirs et les aspirations du sujet. Il vise à contenir les motions pulsionnelles et permet au sujet d'agir sur son environnement, sur le monde externe. L'origine du mot « projet » vient du latin : *pro* qui signifie « en avant » tandis que *jacere* signifie « jeter ». Le mot projet peut donc être traduit littéralement comme « ce que l'on jette en avant », ce que l'on met en avant. « Projet » est un terme qui concerne l'avenir, proche ou lointain. A la lumière des

---

<sup>8</sup> <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/projet/64232>

rêveries et du désir inconscient qu'elles contiennent, le projet permet de créer un temps futur potentiellement source de satisfaction.

Quand nous nous sommes intéressée au sujet de la fin de l'adolescence nous avons remarqué que la majorité des définitions de l'adultité et de la fin de l'adolescence rendaient compte de l'importance des facteurs sociétaux et environnementaux. Nous pensons qu'en effet, à la fin de l'adolescence, les réalités externe et sociale prennent plus de place dans l'économie du jeune adulte, surtout en ce qui concerne la sphère sexuelle. De plus, il est attendu que le jeune adulte fasse des choix de vie importants à la fois sur le plan social (études, travail etc.) et sur le plan intime, le choix de son partenaire par exemple. Toutefois, selon nous, il importe moins de mener une réflexion sur les changements concrets de l'environnement que d'étudier les remaniements internes du sujet lors de cette étape.

C'est pour cette raison que nous avons choisi de travailler avec l'idée d'un « projet adulte » qui est malheureusement considéré par les institutions de soin comme un élément imposable de l'extérieur. La période entre les 18 et les 25 ans d'un sujet est un moment riche de choix et de décisions mais également d'angoisses et de peurs. Le jeune adulte doit faire des choix, autrement dit être actif. Cependant, cette position active n'a de sens pour le sujet que si et seulement si ce dernier peut avoir accès à une passivité tempérée qui lui permettra d'accéder à ses rêveries et ses désirs inconscients pour pouvoir faire des choix qui le reflètent.

Nous avons alors pensé à un concept pouvant s'installer dans un entre-deux, au carrefour de la réalité interne et externe, un concept intermédiaire, permettant de définir la fin de l'adolescence. Nous avons choisi le concept de projet. Ce mot est très présent dans notre société occidentale, autant dans le milieu du soin que managérial. Notre choix d'utiliser un concept à connotation concrète afin de proposer un concept métapsychologique peut paraître étonnant, d'autant plus que notre but est de proposer une définition métapsychologique du terme « projet adulte » et de placer ce concept au cœur du processus de fin de l'adolescence. De plus, nous avons vu que le terme « projet » n'est pas forcément très bien accueilli par tous les psychanalystes de l'adolescence (Gutton, 1995). Ces derniers semblent associer le projet à une dimension rigide et idéalisée, laissant peu de place à la créativité et à l'état de l'informe que nécessite la création de soi inhérente au processus adolescent. En effet,

malgré sa sonorité concrète, le sens que nous donnons au projet adulte est suffisamment éloigné d'un objet rigide qui pourrait être sujet à des obsessions ; nous envisageons au contraire le projet adulte comme un espace de projection, souple mais contenant, où la créativité et l'état informel du sujet peuvent trouver une place.

Pour penser au « projet adulte », les travaux de Piera Aulagnier (1975, 1989) et de A. Triandafillidis (1988, 2010) nous ont été d'une grande utilité. Avant de proposer une définition du « projet adulte », nous allons brièvement étudier les travaux de ces deux autrices afin d'expliquer pourquoi ils nous ont influencée dans la création du concept de « projet adulte ».

### ***Le projet identificateur***

D'après P. Aulagnier (1989), l'adolescence se divise en deux temps. Pendant le premier temps, le sujet a à faire un travail de sélection afin de construire le « fond de mémoire » (*Ibid.*, p.715). Ce fond de mémoire lui permet de se sentir l'acteur de son vécu, « l'auteur de son autobiographie » (*Ibid.*), malgré les changements qu'il va expérimenter. Il s'agit donc d'un travail d'organisation des identifications du sujet et de l'accès à une position identificateur stable. Le deuxième temps, qui correspond à l'entrée dans l'âge adulte, constitue l'aboutissement du premier temps en donnant accès au jeune adulte à des choix relationnels qui sont en accord avec le fond de mémoire. Il s'agit donc de l'organisation d'un espace relationnel qui permet au sujet d'accéder à de nouveaux investissements objectaux potentiellement source de satisfaction.

Ces deux temps dépendent du travail du refoulement qui permet à l'adolescent de garder certains éléments du passé, qui vont lui permettre d'accéder à un sentiment de permanence, et de renoncer à certains autres, notamment la coloration sexuelle du lien aux objets parentaux. Ainsi, l'adolescent peut potentiellement accéder aux nouveaux investissements objectaux sans entrave. L'échec de ce travail élaboratif empêche l'investissement des objets inconnus et le temps futur ne peut être anticipé par le sujet que comme le retour d'un passé inchangé.

La temporalité a une place importante dans ce travail. C'est pendant l'enfance que se crée le fond de mémoire. Cette source vivante de l'expérience installe et

assigne le sujet à une place inaliénable dans sa filiation et lui assure un « capital fantasmatique » (*Ibid.*, p. 716). Ce fond de mémoire constitue la toile de fond sur laquelle peut se construire le « travail autobiographique » (*Ibid.*, p.714). Le travail autobiographique, que nous pouvons mettre en lien avec le concept de subjectivation, est le travail psychique qui permet au sujet de se reconnaître comme acteur de sa vie et d'accéder à la temporalité passé-présent-futur. Même si les liens de causalité faits entre ces trois temps sont toujours illusoire et en mouvement, ce travail de liaison temporelle offre au Je le pouvoir de répondre à la question « qui suis-je ? » et « qui devrais-je devenir ? ». Effectivement, cette question est fondamentalement liée à une autre qui renvoie à la scène primitive : « De qui suis-je ? ». Les racines du travail autobiographique s'installent avant même la naissance du sujet et à la prime enfance.

Le discours maternel, qui précède la naissance du sujet et qui peut être pensé comme une sorte « d'ombre parlée » (Aulagnier, 1975, p.135), va être projeté sur l'enfant. Il va dans un premier temps s'adresser à cette ombre qui couvre le corps de l'enfant. Le discours de la mère va permettre à l'enfant, en le nommant, d'accéder à ses affects et va l'installer dans un système de parenté. L'enfant, en accédant à une place propre, va assurer la permanence de son groupe parental puis de son groupe sociétal. Il s'agit du concept de « contrat narcissique » (*Ibid.*, p. 182) qui nous semble tout à fait en lien avec le concept du « projet adulte ». Le discours parental et le discours sociétal vont permettre à l'enfant d'accéder à une « historicité » (*Ibid.*, p.189) qui est centrale dans le processus identificatoire et « indispensable pour que le « Je » atteigne le seuil d'autonomie » (*Ibid.*). Le premier chapitre de l'histoire de l'enfant, qui est primordial dans le travail autobiographique, est donc une co-écriture qui dépend de la « mémoire maternelle » (Aulagnier, 1989, p. 727). Si l'enfant peut assumer et accepter cette co-écriture, il devient un « apprenti-historien » (*Ibid.*, p.728) et chemine vers la conquête de son autonomie.

A partir de ce fond de mémoire, toutes les expériences vécues dans le présent trouvent leur sens à partir de leurs liens affectifs avec les expériences du passé. La notion de temps est donc liée intimement à la question du désir et de la pulsion. Le sujet ne vit jamais un temps linéaire mais un temps avec des « ponctuations affectives » (*Ibid.*, p. 731). L'origine de l'histoire autobiographique du sujet

« coïncide avec l'origine de l'histoire du désir qui l'a précédée et qui l'a fait naître » (*Ibid.*).

Pour que le sujet puisse s'inscrire dans la temporalité, il doit accéder à un « projet identificatoire ». (Aulagnier, 1975, p.193) Il s'agit d'une construction du Je qui garantit sa propre existence. Le droit d'accès à un projet identificatoire dépend, comme nous l'avons noté plus haut, du discours d'un ensemble, qui permet à l'enfant d'accéder à la place qui lui est assignée. Le premier projet que l'enfant prononce est le projet œdipien. Son discours porte sur son incapacité à avoir pour lui l'objet œdipien et la projection de ce souhait dans un temps futur : « Quand je serai grand(e), j'épouserai maman (papa) » (*Ibid.*). Le premier accès du sujet au temps futur est sous-tendu par le désir d'instaurer le passé. L'enfant, pour accéder à ce premier projet avant le déclin du complexe d'Œdipe, doit pouvoir reconnaître qu'il existe un écart entre ce qu'il est et ce qu'il désire devenir dans un futur en accord avec ses vœux identificatoires. Dans un deuxième temps, le vœu œdipien qui constitue la deuxième partie de l'énoncé sera remplacé par un « Je serai... docteur/avocat/ mère/ père/ retraité... [...] conforme au système de parenté auquel appartient le sujet » (*Ibid.*, p.194). Cette projection, qui est toujours illusoire, permet au sujet d'accéder à une assurance qui elle n'est pas illusoire. Le projet identificatoire garantit au sujet un droit de parole sur son devenir. C'est seulement si le sujet accède à ce droit que la psyché peut investir ce qu'elle évite par nature, le changement. Le changement peut alors être investi par le sujet comme « l'instrument d'une prime de plaisir future et une condition nécessaire à l'être du Je » (*Ibid.*, p.195).

A la suite du déclin du complexe d'Œdipe, le projet identificatoire doit renoncer à ses certitudes, ce qui suppose l'acceptation de l'épreuve de la castration. A partir de ce moment, le projet doit inclure non seulement le discours parental mais également le discours de l'ensemble, faisant partie de son contrat narcissique. Le projet doit alors s'inscrire non seulement dans la sphère familiale mais aussi dans la sphère sociale. Si cela échoue, le projet identificatoire n'aurait plus comme unique motivation celle de satisfaire le désir maternel et devrait exclure toute satisfaction objectale afin d'accéder à un futur idéalisé et dédommageant. Le futur ne pourrait être investi uniquement comme un retour inchangé du passé.

Dans le cas où le sujet peut renoncer aux souhaits œdipiens, le projet identificatoire constitue « un compromis que le Je signe avec le temps : il renonce à faire du futur ce lieu où le passé pourrait revenir, il accepte ce constat, mais il préserve l'espoir qu'un jour ce futur lui redonnerait la possession d'un passé tel qu'il rêve » (*Ibid.*). La continuité du Je dépend donc de l'espoir du sujet d'accéder à un temps futur correspondant à son désir. Une fois que le sujet arrive à ce temps, le futur doit devenir le lieu et la source de nouveaux projets qui ne se terminent qu'avec la mort du sujet.

De plus, le projet identificatoire post-œdipien exerce une force refoulante sur les anciens énoncés du sujet et lui permet de garder hors de son champ les positions identificatoires qui entrent en conflit avec son fonctionnement actuel. Le projet, en plus d'offrir une image future au Je, permet de garder en réserve, « de préserver des énoncés passés, qui ne sont rien d'autre que l'histoire par laquelle il se construit comme récit ». (*Ibid.*, p.200) La fonction du projet identificatoire, offrir au sujet le chemin d'accès à un temps futur a alors « comme corolaire, l'action qu'il exerce pour constituer un temps passé qui soit compatible avec l'investissement d'un devenir ». (*Ibid.*) Contrairement à l'injonction que les adolescents ont l'habitude d'entendre « Construis ton futur » (Aulagnier, 1989, p.740), l'analyste substitue un souhait : « Construis ton passé ».

Dans ce bref résumé, nous nous sommes servie de deux œuvres de P. Aulagnier afin de réfléchir au « projet adulte ». Elles s'articulent de manière très fluide, même si elles n'ont pas directement le même objet de recherche. Il s'agit d'un article sur l'adolescence (Aulagnier, 1989) et d'un ouvrage traitant des liens précoces mère-enfant et du projet identificatoire (Aulagnier, 1975). Même si l'autrice n'établit pas de lien direct entre le projet identificatoire et l'adolescence, il nous semble que la fin de l'adolescence est un moment crucial pour l'élaboration de ce projet. Le fil qui lie les deux concepts est celui de l'accès à l'historisation et à la temporalité. Ce lien est important pour nous car nous pensons que c'est grâce à la capacité de rêverie du sujet que le projet arrive à instaurer l'accès à la temporalité. Le fil du désir, maintenu au sein des rêveries, instaure une circulation affective entre le passé, le présent et le futur.

L'œuvre de P. Aulagnier nous permet également de réfléchir aux origines du « projet adulte ». Il est important de noter que le discours de la mère, qui assigne une place à l'enfant et qui projette sur lui les désirs maternels, lui permet également d'accéder à ses affects. Les projections, qui précèdent la naissance de l'enfant et qui lui créent une place dans le système de parenté, sont fortement liées au processus de désomatization de la pulsion et à l'accès aux affects, donc à l'accès à la capacité de rêverie bionnienne. C'est pour cette raison qu'il nous semble justifié et cohérent de proposer une continuité et une interactivité entre le concept du projet adulte et celui de la capacité de rêverie.

### ***Le projet d'immortalité***

A. Triandafillidis conceptualise le projet comme un symptôme « normal » de l'homme avec « une vie représentationnelle saine » (Triandafillidis, 1988). Ce symptôme, présent chez chacun, a pour but de nier « l'immanente potentialité » (*Ibid.*, p. 263) de la mort. En effet, construire un « projet temporel » (*Ibid.*) permet de repousser la mort jusqu'au délai de l'aboutissement dudit projet. Ce concept est fortement lié à la question de la temporalité et surtout à celle de la finitude. Avec l'ajournement de la satisfaction du besoin du bébé, la discontinuité fait partie du psychisme humain. Cela découle de l'obligation de faire avec le principe de réalité. Le projet, tout en ignorant cette discontinuité, permet de rassurer une continuité. Il s'agit d'une continuité « substantielle », renvoyant à la continuité du maternel. (*Ibid.*, p.276).

Au niveau des mécanismes défensifs, le projet se situe du côté du déni et du clivage du moi. Nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur sur ce point : le projet adulte métaphorise d'après nous un espace de projection doté d'une qualité contenante et non un mécanisme défensif. L'auteur utilise une réflexion de S. Freud (1892-1893) sur la notion de projet. En effet, S. Freud différencie le projet de l'attente. Il associe le projet à des représentations qui évoquent ce que le sujet va faire et l'attente à des représentations qui énoncent ce qui va arriver au sujet. D'après S. Freud, l'homme avec un fonctionnement psychique sain inhibe et met hors de sa conscience toute représentation qui entre en opposition avec ses projets actuels. La représentation qui s'oppose le plus radicalement au projet de l'homme est celle de la mort à venir. Le projet de l'homme « sain » implique alors un clivage du



moi et un déni normatif de la question de sa finitude. Toutefois, par l'instauration du déni, le projet reconnaît autant qu'il réfute « l'immanente potentialité de sa mort [qui] coexiste avec une méconnaissance qui annule, pour partie, les effets de ce savoir. ». (Triandafillidis, 2010, p. 449)

Dans la théorisation d'A. Triandafillidis, le projet est l'affaire de l'homme « adulte ». Pendant l'adolescence, il s'agit davantage des « images à venir » (*Ibid.*, 453) et des « rêveries diurnes », qui ont une connotation défensive et idéalisante. Ces rêveries diurnes sont considérées à partir de la théorie winniocottienne. Nous avons déjà évoqué le point de vue de D. Winnicott : il différencie la rêverie, qui renvoie à la fantasmatisation et à une dissociation de la conscience non élaborative, de l'imagination, qui s'installe à côté du rêve et qui a une valeur élaborative pour la psyché. C'est donc à l'adolescence que débute un « travail de deuil de soi immortel » (*Ibid.*, p. 443) qui est accompagné de mouvements défensifs afin de compenser la fragilisation narcissique qui découle de ce travail. A l'adolescence, le « fantasme d'immortalité » (*Ibid.*, p.444) se trouve ébranlé et le processus en cours amène l'adolescent à déplacer son fantasme progressivement par élaboration de projets. Cette transformation signe l'entrée dans l'âge adulte. L'adolescent qui n'a pas accès au projet oscille donc entre deux types de projection : l'« anticipation » (*Ibid.*, p.451), qui concerne une expérience déjà vécue et la « prévision » (*Ibid.*), qui consiste à prévoir une situation qui ne peut pas être renvoyée à une expérience vécue. L'anticipation est rassurante pour l'adolescent et « neutralise » la dimension « mortifère » de la mort tandis que la prévision la « potentialise » et instaure « l'incertitude » (*Ibid.*). Les images à venir servent alors de défense face aux sentiments d'incertitude et permettent de rendre tolérable pour l'adolescent l'attente qui permet d'accéder au projet. Elles répondent au besoin de sentiment de continuité de l'adolescent. « La rêverie diurne est à l'adolescent ce que le projet est à l'adulte : un système défensif qui vise à tenir à distance le mortifère de la mort » (*Ibid.*, p. 453).

Malgré les différences entre la définition que nous proposons du projet adulte et le « projet d'immortalité », notamment en ce qui concerne la nature même du projet décrit comme un mécanisme de défense par l'autrice, l'article d'A. Triandafillidis nous a beaucoup aidée dans notre réflexion sur ce concept. Nous

gardons de ses travaux plusieurs éléments. L'idée d'un besoin de continuité situé à l'origine de la capacité d'élaborer des projets nous semble très pertinente. D'après nous, cette continuité d'être est également maintenue par la circulation affective que permet la rêverie, qui accompagne l'enfant puis l'adulte, dans l'attente qui est la condition *sine qua non* pour accéder à la satisfaction. Toutefois, contrairement à l'autrice, notre réflexion ne se concentre pas sur le concept de finitude et de déni de la mort. Nous ne concevons pas le projet adulte comme un mécanisme défensif. En effet, nous avons choisi d'étudier la question de la réalité différemment. Pour nous, il s'agit moins de faire exister deux réalités par la dissociation de deux pensées, une qui nie la mort et l'autre qui la reconnaît, que de situer le projet comme un espace intermédiaire permettant de donner sens à la réalité et de se l'approprier subjectivement. Le projet adulte est une manière d'agir sur cette réalité externe, tout en donnant sens de manière continue aux perceptions internes et externes. Le projet adulte est un espace souple qui s'adapte aux changements autant externes qu'internes du sujet.

De plus, pour nous le projet adulte n'est pas dédié uniquement à l'adulte, encore moins à l'adulte sain. Le projet adulte existe avant même la naissance du sujet et continue à exister tout au long de sa vie. Nous avons choisi de nous intéresser aux remaniements du projet adulte à la fin de l'adolescence car c'est selon nous le moment où le projet peut devenir réalisable et potentiellement source de satisfaction pour le sujet qui a « une vie représentative saine » (Freud, 1982, p.36). Dans le cas contraire, le projet adulte peut demeurer trop idéalisé, maniaque ou mélancolique ou encore inhibé ou désaffecté. Dans tous les cas, il ne constituerait pas une potentielle source de satisfaction pulsionnelle permettant au sujet de donner sens à son vécu interne autant qu'à la réalité externe. Il pourrait alors être défini comme irréalisable. Ce changement, que nous situons à la fin de l'adolescence, est selon nous dépendant du remaniement du projet adulte par la capacité de rêverie du sujet.

## B. Formulation de la problématique de recherche : définition du projet adulte

Le projet est une pensée anticipatrice du sujet sur l'avenir, à partir de ses idéaux, ses désirs, ses rêveries et ses identifications. Il est sans cesse en mouvement et se modifie tout au long de la vie du sujet. Malgré sa sonorité concrète, il se situe, comme nous l'avons déjà dit, au carrefour de la réalité psychique et de la réalité matérielle, entre le dedans et le dehors. Ce double ancrage lui permet de contenir une réserve d'illusions nécessaires qui sous-tendent la vie du sujet et qui nourrissent ses réalisations, par essence limitées à cause de l'intégration du principe de réalité.

Les origines du projet se trouvent avant même la naissance de l'enfant, dans les rêveries et les fantasmes des parents et l'environnement familial. Le premier projet que l'enfant énonce en son nom propre serait le projet œdipien : « Quand je serai grand, j'épouserai maman » (Aulagnier, 1976). Plus tard, cet énoncé sera complété par « Je serai ..... » (médecin, avocat, père, etc.). Au cours du développement psychosexuel de l'enfant, le projet adulte sera nourri par diverses identifications aux parents ou aux figures identificatoires extra-familiales dans une dynamique faisant le lien entre la relation d'objet et les désirs inconscients. Ces identifications s'élaborent surtout dans des rêveries, des jeux et des fantasmes tout au long de la vie. Le projet serait donc un lieu co-construit, sujet à un jeu d'identifications croisées pour ce qui est de l'interrelation (Winnicott, 1972) entre le sujet et son environnement.

Pendant la période de latence, le projet constitue une attente que seule la puberté pourrait couronner (Kestemberg, 1980) mais cette dernière met l'enfant face à une déception profonde quant à ses rêveries, confuses ou explicites. De plus, à cause de la réviviscence des vœux œdipiens, se laisser aller à des rêveries sans craindre l'envahissement par les motions pulsionnelles n'est pas toujours aisé pour un adolescent. Il lui est encore plus complexe de pouvoir nourrir le projet adulte du désir contenu dans ses rêveries conscientes et inconscientes. La nature co-construite du projet et ses racines infantiles posent un problème pendant l'adolescence. En effet, pendant le processus adolescent, le plus grand danger pour l'intégrité du Moi ne découlerait pas uniquement de la force des pulsions mais également de l'attraction régressive (Blos, 1967). De ce fait, le projet, à cause de ses racines infantiles, peut devenir très excitant et donc dangereux pour l'adolescent car il risquerait une très

grande proximité avec les objets primaires ainsi qu'une régression à un stade où le Moi n'était pas encore muni d'une délimitation claire avec le monde externe. Le projet peut donc se trouver inhibé voire rejeté. Il peut devenir le lieu de conflits avec l'environnement, le lieu de l'opposition, voire même le lieu du désespoir. Il est alors difficile pour l'adolescent de se projeter dans le futur avec un projet adulte approprié subjectivement et différencié de son environnement familial.

Toutefois, pendant l'adolescence, le projet adulte englobe les désirs du sujet non satisfaits du fait de son immaturité affective. Le projet lui permet alors de supporter la frustration et met en place une projection de ses investissements vers un futur rêvé comme une potentielle source de satisfaction. Jusqu'à la fin de l'adolescence, le projet adulte serait encore principalement soumis au principe de plaisir et ne pourrait procurer au sujet de satisfactions objectales. Nous pouvons définir le projet adulte de l'adolescent comme non-réalisable en tant que tel et encore trop idéalisé. Pendant ce temps, le projet adulte est considéré comme une rêverie quant à l'avenir, mise à l'écart de la pensée consciente, inscrite, elle, dans le principe de réalité. Cette configuration est possible grâce à un clivage au sein de l'activité de pensée entre le principe de réalité et la rêverie, instauré par S. Freud (1911). Par ce clivage, le projet adulte peut contenir les fantasmes de toute-puissance et se nourrir encore des désirs inconscients. Grâce à ce clivage, le projet adulte, malgré le processus de désengagement des objets infantiles à l'œuvre, peut maintenir un lien fantasmatique aux objets internes, nécessaire au sentiment d'une continuité interne.

A la fin de l'adolescence, grâce au rétablissement de la « double limite » et à la transformation des instances surmoïques qui n'interdisent plus la satisfaction objectale, l'adolescent peut accéder plus librement à ses rêveries. De même, lors de cette période, le jeune adulte se trouve contraint d'accéder à un projet et de faire des choix actifs afin de construire sa vie d'adulte. Le projet adulte doit désormais s'inscrire dans le principe de réalité. Confronté au principe de réalité, le projet adulte potentiel, élaboré par la capacité de rêverie, peut devenir une source de satisfaction qui peut ainsi permettre à l'adolescent de s'installer dans une démarche active tout en ayant accès à une passivité réceptrice. Cette dernière lui offrira la possibilité de continuer à investir ses objets et ses idéaux au sein de son projet adulte, nourri par les identifications bisexuelles aux deux parents.

D. Winnicott (1971), qui instaure une continuité directe entre l'aire du jeu et l'aire transitionnelle, attire notre attention sur la dimension du « faire » que permet le jeu. Il ne s'agit pas uniquement de penser ou de désirer mais de pouvoir contrôler ce qui est dehors et de mettre les phénomènes extérieurs au service du rêve, c'est-à-dire au service de ce qui est interne ou personnel ; cela crée une place intermédiaire entre l'hallucination et la soumission totale à la réalité. Jusqu'à la fin de l'adolescence, le projet adulte constitue chez le sujet une pensée nourrie par des illusions d'omnipotence et par la pensée toute-puissante créative, au sens winnicottien du terme. A la fin de l'adolescence, le projet adulte gagnera ce même fonctionnement transitionnel et permettra au sujet une marge d'action sur la réalité externe basée sur ses inspirations internes.

Le bon déroulement de ce processus dépend donc de la capacité de rêverie du sujet. Si la capacité de rêverie s'est inscrite dans l'aire d'illusion de l'adolescent, ce dernier peut, à la fin de l'adolescence, remanier son projet face à la désillusion qu'il rencontrera au moment de l'appropriation d'un projet adulte à cause du travail d'inscription dans le principe de réalité. Tel un objet transitionnel, le projet adulte ne devrait être questionné ni sur son appartenance ni sur sa faisabilité car il emprunte des éléments concrets appartenant à la réalité externe mais également des éléments identificatoires appartenant à son système de parenté, tout en les remaniant grâce aux rêveries et aux fantasmes inconscients. Le projet adulte est, dans ce contexte-là, un concept intermédiaire entre les réalisations et les sublimations dans le champ des processus secondaires. Les fantasmes et les rêveries le sont dans le champ primaire. C'est donc par la capacité de rêverie que se négociera le nouvel équilibre entre le principe de plaisir et celui de réalité à la fin de l'adolescence.

D'après notre hypothèse, la capacité de rêverie offre à l'adolescent un espace où peut être traitée, par le travail de figuration qu'elle implique, la part non-représentable et potentiellement traumatique de la nouveauté pubertaire (Gutton, 1991 et infantile (Blos, 1967). La capacité de rêverie offre également à l'adolescent un espace permettant de fantasmer, de rester en contact avec ses objets internes, de se penser et de se préparer inconsciemment à la rencontre avec l'autre. C'est seulement à la fin de l'adolescence, avec la reprise fonctionnelle du refoulement et l'accès à une position passive-réceptrice, que le projet adulte peut être élaboré grâce à la capacité

de rêverie. Les désirs et les affects contenus dans l'espace de rêverie peuvent alors nourrir le projet et ainsi permettre au sujet de le reconnaître comme sien, authentique et porteur de sens. Il peut alors s'installer dans le psychisme du sujet en tant que conviction de la vérité lui procurant un sentiment d'authenticité et de spontanéité de ses pensées, de ses actes et de ses désirs.

### **Chapitre 3 : Synthèse de la partie théorique**

Nous situons le projet adulte comme l'objet principal du processus de fin de l'adolescence. Le projet adulte fonctionne comme une aire intermédiaire d'expérience et constitue « un lieu de repos qui consiste à maintenir, à la fois séparées et reliées l'une à l'autre, réalité intérieure et réalité extérieure » (Winnicott, 1971, p.30). Le jeune adulte qui, jusqu'à la fin de l'adolescence, ne questionne pas ce projet dans sa dimension de vérité et d'appartenance, opère un vrai travail d'appropriation, en élaborant ce qui lui appartient, ce qu'il peut s'approprier et ce qu'il rejette. Il crée ainsi un certain écart avec son environnement, ce qui lui permet d'avancer sur la voie de l'indépendance psychique. Le projet peut être désillusionné progressivement par l'adolescent si son environnement et lui-même se sont auparavant montrés capables de fournir des possibilités d'illusion suffisantes pour y faire face.

Les illusions, les rêveries et les fantasmes que nous avons évoqués dans notre deuxième partie sont présents tout au long de ce remaniement pour accompagner le jeune dans le lent travail de subjectivation à la lumière de la nouvelle qualité du principe de réalité. Le rôle des pare-excitations et le travail du préconscient, qui sont interdépendants de l'instauration de la double limite à la fin de l'adolescence, permettent aux illusions et aux fantasmes d'exister d'une manière harmonieuse et contenue, sans qu'ils ne suscitent un débordement ou un rejet au sein du fonctionnement psychique. Le remaniement du projet qui définit le travail d'élaboration de la fin de l'adolescence s'inscrit dans une aire transitionnelle recréée, entre le jeune adulte et son environnement, entre le principe de plaisir et le principe de réalité, entre le social et l'individuel. Ce travail serait sujet à des illusions et à des désillusions progressives.

Aimer et travailler constitue le projet adulte « sain » d'après Freud. Nous avons étudié ces deux aspects dans notre partie théorique. Ils constituent effectivement les deux réalités cruciales de la fin de l'adolescence : la réalité professionnelle comme une irruption de la réalité sociale et la réalité amoureuse comme une irruption de la réalité de l'autre au sein du fonctionnement psychique du jeune adulte. L'intégration de ces deux réalités ne va pas de soi. Le projet adulte qui existe avant même la naissance de l'enfant est réélaboré à la fin de l'adolescence dans une aire transitionnelle qui assure une transition entre le moi et le non-moi, entre l'absence et la présence, entre la perte et la réparation. Cette réélaboration permet également au jeune, à la suite de désillusions, de s'appropriier ce qui lui appartient et de rejeter ce qu'il ne reconnaît pas comme venant de lui, le travail de différenciation. L'aire transitionnelle est reprise après la déception que rencontre le projet adulte grandiose et nourrie par et avec les parents idéalisés de l'enfance jusqu'à la fin d'adolescence.

Le projet adulte contient alors, par ses racines, une source d'illusions et nourrit tout au long de la vie du sujet ses réalisations, par essence limitées. Nous cherchons donc à trouver, au sein des protocoles de recherche de nos sujets, l'existence d'une activité fantasmatique qui ne nuit pas à la capacité de symbolisation et qui permet au sujet de s'approprier subjectivement un projet adulte. Cependant, pour que cette activité fantasmatique puisse être acceptée par le moi sans susciter de grande angoisse et sans se heurter à des défenses coûteuses, il faudrait un système de pare-excitations suffisamment solide pour contenir les excitations. Cela nous amène à notre première hypothèse.

## TROISIEME PARTIE : METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

### Chapitre 1 : Formulation des hypothèses

#### A. Hypothèse principale

Notre hypothèse principale est la suivante : **Le processus de fin de l'adolescence serait repérable grâce à l'appropriation subjective d'un projet adulte élaboré par la capacité de la rêverie.**

Cette hypothèse nous permet de poser le concept de « projet adulte » à la suite du continuum instauré par Freud (1908e), entre les jeux d'enfant et les rêveries adolescentes. L'espace de la rêverie, qui se crée à partir des jeux d'enfant, demeure libre du principe de réalité (Freud, 1911). La rêverie constitue pour l'adolescent un espace où il peut d'une part mettre en scène ses objets internes et d'autre part laisser libre court à ses motions pulsionnelles, sans que ceci ne constitue un risque de débordement pulsionnel et d'effraction de ses limites psychiques déjà fragilisées par l'avènement de la puberté. Autrement dit, pendant l'adolescence, la capacité de rêverie offre à l'adolescent un espace de contenance pulsionnelle et un espace d'élaboration qui permettent au sujet de pouvoir fantasmer, de rester en contact avec ses objets internes, de se penser et de se préparer pour la rencontre avec l'autre dans sa dimension de complémentarité.

Toutefois, à cause de la reviviscence des vœux œdipiens et l'impact du désengagement du lien aux objets parentaux sur les capacités de contenance de l'adolescent, il ne peut aisément accéder à ses rêveries. Elles demeurent, jusqu'à la fin de l'adolescence, éloignées des actions et des pensées conscientes. Ce n'est qu'à la fin de l'adolescence que le sujet peut librement utiliser sa capacité de rêverie afin de remanier son projet adulte. Si le jeune adulte peut accéder à sa capacité de rêverie, il peut dans ce cas s'approprier un projet adulte porté par le désir d'autonomie et potentiellement source de satisfaction. Le projet adulte remanié par la capacité de rêverie sera nourri par les désirs du sujet et par ses identifications à des objets parentaux. Ce projet permettra de donner sens, en après-coup et continuellement, aux choix du sujet. Par retour, les modifications faites sur le monde externe, à la lumière du projet adulte, nourriront le monde interne du sujet par les satisfactions objectales ou par l'augmentation de l'estime de soi. En cas de déceptions éventuelles, le projet



adulte permettra au jeune de tolérer la frustration et de maintenir le désir qui sous-tendait l'attente afin d'amener les modifications nécessaires pour réenvisager le temps futur comme promesse de satisfaction. Dans ce sens, le projet adulte constitue un filet de sécurité face aux déceptions à venir.

D'après notre hypothèse principale, nous attendons d'observer dans les protocoles de recherche de nos participants des réponses rendant compte de l'accès à la capacité de rêverie et de la présence d'un projet adulte approprié subjectivement et remanié par cette capacité. Si le sujet n'a pas accès à la capacité de rêverie, nous recherchons une difficulté d'appropriation du projet adulte.

Nos deux hypothèses secondaires constituent des conditions qui permettent au sujet, à la fin de l'adolescence, d'accéder à la capacité de rêverie afin de remanier son projet adulte. Elles constituent également des signes décrits par des théoriciens de l'adolescence (cf. les deux premières parties) comme indiquant la fin de l'adolescence.

#### B. Hypothèse secondaire n°1

Notre première hypothèse secondaire est la suivante : **L'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie à la fin de l'adolescence dépend de la reprise fonctionnelle du refoulement.**

Dans la mesure où le refoulement est constitutif de l'espace psychique interne du soi, du dedans et du dehors, il a une fonction contenant. En cas de faiblesse du refoulement, le risque pour l'adolescent est de surinvestir grandement le registre perceptivo-moteur et les sensations, au lieu des affects ou de la pensée. Les mécanismes du refoulement peuvent être mis à mal pendant le processus de l'adolescence à cause de la vivacité du conflit œdipien. Le retour du refoulé, qui permet une circulation entre les systèmes topiques, peut être vécu par l'adolescent comme une intrusion.

Dans ce cas de figure, l'adolescent risque d'avoir recours à des mécanismes de défense moins efficaces et plus coûteux comme la répression, le déni, le clivage, les passages à l'acte ou les somatisations, afin de lutter contre tout travail de liaison et de pensée. Cette démarche finit par entraver la fonctionnalité du préconscient, la

localisation topique de la rêverie ainsi que celle de l'instant refoulant. A l'inverse, si le refoulement est sursollicité par l'adolescent, une trop grande censure empêchera les retours du refoulé et les allers-retours entre le présent et passé.

La rêverie constitue une barrière protectrice contre ce type d'intrusion intrapsychique en préservant les contenus primaires. Elle s'inscrit dans le préconscient en tant qu'organisatrice de l'articulation entre le refoulement et le retour du refoulé. Sans le refoulement des représentations des objets qui ont été les supports des premières relations, le sujet ne peut investir ni les relations objectales avec un autre perçu dans sa complémentarité, ni un futur qui ne constitue pas l'attente du retour inchangé du passé.

Nous pouvons ainsi dire que la rêverie, grâce à l'usage du refoulement, constitue un pont entre les processus psychiques conscients et inconscients et qu'elle maintient un contact constant entre le passé et l'expérience actuelle. Il ne s'agit pas seulement d'un contact entre présent et passé mais d'un contact entre l'expérience passée et l'expérience actuelle, l'une entrant en résonance avec l'autre, créant ainsi un tissage associatif. C'est pourquoi nous pouvons la concevoir comme un agent subjectivant au sens où elle permet, grâce à la réactivation des traces mnésiques, la subjectivation des expériences passées.

Pour que ce double pont puisse s'instaurer, entre le passé et le présent et entre le conscient et l'inconscient, la perméabilité de l'inconscient et la circulation souple entre les topiques sont cruciales. Ce serait donc par le rétablissement du refoulement à la fin de l'adolescence qu'une circulation satisfaisante entre les topiques peut être établie. Ainsi, une contenance pulsionnelle permettra au sujet de se laisser aller à des rêveries sans que cela ne heurte le refoulement ou l'équilibre de l'économie psychique du jeune adulte. Le projet adulte peut être nourri par les rêveries adolescentes et infantiles, qui constituent ses origines. Il peut garder son lien avec ses racines inconscientes, sans devenir un « projet maniaque ».

En fonction de notre première hypothèse secondaire, nous cherchons à observer, au sein des protocoles des jeunes adultes que nous rencontrons, la reprise fonctionnelle du refoulement qui permet à ces derniers de pouvoir accéder à leurs rêveries et à leurs désirs, mais également à leur histoire infantile, sans que cela ne

suscite un débordement pulsionnel ou des mécanismes de défense supplémentaires. Nous cherchons également à observer la présence des procédés de symbolisation et de déplacement qui permettent de maintenir l'activité fantasmatique sans nuire au travail de la pensée.

### C. Hypothèse secondaire n°2

Notre seconde hypothèse secondaire est la suivante : **L'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie à la fin de l'adolescence dépend de l'intégration de la passivité réceptrice, au sens de l'intégration du féminin, et participe de ce fait au processus de désensualisation des liens aux imagos parentales.**

L'intégration du féminin constitue une des tâches primordiales de l'adolescence. La rencontre avec l'autre sexe nécessite l'intégration de la passivité sans laquelle le sujet demeure capturé par une sexualité phallique qui ne lui permettra pas la rencontre avec un autre perçu dans sa dimension de complémentarité. L'intégration de la passivité est également cruciale pour la rêverie. Pour pouvoir se laisser aller à la rêverie, le sujet doit avoir accès à une réceptivité afin d'accueillir ce qui vient de lui-même, de son préconscient, de ce qui vient de l'autre et de ce qui vient de son corps.

L'intégration du féminin, à la fin de l'adolescence, permettra au sujet d'être disponible pour soi-même, comme l'était jadis l'objet primaire, afin d'être disponible pour ses motions pulsionnelles et ses affects. C'est seulement alors que le sujet peut accéder à ses rêveries et à la relation avec un autre complémentaire et non plus avec un double, afin de s'approprier un projet adulte qui serait authentiquement sien et porteur de sens.

Nous mettons ce travail d'intégration du féminin en lien avec la désensualisation des liens aux imagos parentales car le travail de désensualisation, qui constitue un travail de perte pour l'appareil psychique, nécessite l'accès à la passivité. L'accès à la position passive permet au sujet d'accepter l'impact de l'autre sur soi et donc l'impact de la perte de cet autre. L'intégration du féminin à l'adolescence, qui permet de sortir de la sexualité phallique et idéalisée, est nécessaire afin de désidéaler les objets parentaux et d'accepter et d'intégrer les identifications sexuées de la fin de l'adolescence. Le conflit identificatoire à la fin de

l'adolescence et la déssexualisation des liens aux parents du même sexe constituent les deux dynamiques indispensables pour qu'à la fin de l'adolescence, le projet adulte puisse être nourri par l'identification aux deux parents et par leur tendresse, à laquelle le sujet a désormais accès.

Pour que l'adolescence puisse transformer les rêveries en un projet adulte authentique, réalisable et source de satisfaction, une élaboration secondaire du surmoi et de l'idéal du moi est nécessaire. Cela permet au projet de ne pas se heurter à des inhibitions provenant du sentiment de culpabilité et de l'angoisse de castration ravivés à l'adolescence, et de ne pas investir un projet maniaque, non atteignable et possiblement dépressogène, qui porte la marque du moi idéal et tout-puissant. A la fin de l'adolescence, l'introjection des objets parentaux et le désinvestissement de ces derniers dans leur aspect idéalisant et dans leur coloration incestueuse permettent cette élaboration. Le sujet peut à ce moment-là accéder à une instance surmoïque bienveillante et protectrice qui n'interdit plus les satisfactions pulsionnelles. De même, l'idéal du moi « adulte » structurant permet au sujet de constituer son projet à partir des aspirations réalisables et sources de satisfaction.

Le projet identificatoire rejoint ainsi le projet identitaire dans la mesure où s'identifier au parent du même sexe, par la résolution du complexe d'Œdipe négatif, et s'approprier un désir passif grâce à l'intégration du féminin, en lien avec la déssexualisation du lien au parent du même sexe, permettent la création d'un certain écart dans le projet d'adulte entre le désir des parents et celui de l'adolescent. La résolution du complexe d'Œdipe négatif à la fin de l'adolescence et l'intégration du féminin permettent au jeune adulte de pouvoir nourrir son projet adulte avec ses rêveries les plus authentiques et avec des identifications appartenant aux deux parents. Le projet va alors être débarrassé du pouvoir de l'autre.

En fonction de notre seconde hypothèse secondaire, nous cherchons à observer si le jeune adulte peut accéder à ses affects et à des relations objectales avec un autre perçu dans sa complémentarité, ce qui confirmerait l'intégration du travail du féminin et la désensualisation du lien aux parents. Dans le cas où ce travail est accompli, nous nous attendons à trouver un projet adulte nourri par les affects du jeune adulte mais également par des identifications secondaires à ses parents. Dans le cas où ce travail n'est pas amorcé, l'impact des imagos parentales dépossède le jeune

adulte de son projet. Ce dernier ne peut pas s'approprier son projet qui demeure sous l'emprise des parents. Si le sujet n'a pas non plus accès à son monde interne, notamment à ses rêveries, ses désirs infantiles et ses affects, le projet ne peut en être nourri et ne fait alors aucun sens pour le sujet. Le projet adulte et le monde externe seront dénués d'intérêt pour le jeune adulte.

## **Chapitre 2 : Construction de la recherche**

### A. Méthodologie de la recherche

#### *Le choix du sujet de la thèse*

La première fois que nous nous sommes intéressée au sujet de notre thèse, c'était lors d'une étude cas au cours de notre cursus universitaire. Le choix de l'enseignante de qualifier une femme d'une trentaine d'années de « jeune adulte » nous a beaucoup interpellée et questionnée. Cela nous a également poussée à réfléchir à la tendance de notre culture actuelle à prolonger les étapes de transition, au péril de la fin de ces étapes. La difficulté des anciennes générations à laisser une place aux suivantes était la première idée qui nous est venue à l'esprit. Toutefois, il s'agit ici d'un constat social et sociétal.

Nous avons également constaté des changements au sein des jeux de simulation qui nous ont suivie depuis notre enfance<sup>9</sup>. La première version du jeu « Les Sims », qui date des années 2000, propose directement le passage de l'adolescence à l'âge adulte. Puis arrive la deuxième version, en 2004, dans laquelle l'adolescent, qui à la fin du lycée choisit d'aller à l'université, entre dans la catégorie du « jeune adulte ». L'échec des études universitaires ou le choix de travailler directement après le lycée, renvoient la simulation de l'adolescence directement à l'âge adulte. Enfin, à partir de la troisième version du jeu, en 2009, la catégorie des « jeunes adultes » devient obligatoire et ne dépend plus des choix relatifs aux études. Ce jeu vidéo existe maintenant depuis 20 ans et est très populaire auprès des enfants, des adolescents mais aussi des personnes de tous âges intéressées par les jeux vidéo. Il est également utilisé dans les prises en charge thérapeutiques. Chaque nouvelle version du jeu rapproche le monde de la simulation toujours plus près de la réalité.

---

<sup>9</sup> Il s'agit du jeu « Les Sims » qui a été mis en vente pour la première fois en 2000 et qui en est actuellement à sa 4<sup>e</sup> série : « Les Sims 4 ».

En effet, l'apparition des « jeunes adultes » au sein de ce jeu a été un point qui a grandement attiré notre attention. De plus, dans le jeu, il existe des différences quant aux actions que nous pouvons ordonner aux simulations, en fonction de l'âge. Par exemple, il n'est pas possible d'ordonner à un adolescent d'avoir des relations sexuelles ou de trouver un travail. Toutefois, il n'existe aucune différence de commande entre les simulations adultes et jeunes adultes. Cependant, la dernière version du jeu, qui permet d'attribuer des aspirations de vie aux simulations, exige une condition supplémentaire que nous trouvons pour chaque aspiration proposée. En effet, afin d'amener à terme une aspiration de vie (par exemple trouver l'âme sœur ou devenir un génie criminel), il faut « devenir adulte ». Le passage à l'âge adulte doit faire partie des aspirations de chaque simulation. Ces éléments, entre autres, qui ont été ajoutés au jeu au fil des années, nous semblent très intéressants. De plus, au sein de ce jeu qui est au plus près de la réalité sociale, ces ajouts nous semblent d'autant plus significatifs vis-à-vis de cette tranche de vie qui occupe aujourd'hui une vraie place dans notre société occidentale. Les oscillations entre la deuxième et la troisième version du jeu, qui attribuent d'abord le titre de « jeune adulte » uniquement aux étudiants universitaires avant de devenir une catégorie stable, nous semble refléter le rôle significatif de l'augmentation de la durée des études dans les remaniements qui ont eu lieu dans cette phase de transition entre l'adolescence et l'âge adulte.

Parallèlement à cette idée, nous avons observé dans notre clinique les difficultés des « jeunes adultes » à pouvoir trouver leurs repères après l'obtention de leur diplôme, aux alentours de 23 ans. Nous avons également constaté que certains de nos patients « adultes », entre 30 et 40 ans, situaient le début de leur mal-être entre leurs 18 et leurs 25 ans. Nous avons pu observer une large gamme d'aboutissements de cet état de transition : retour au fonctionnement habituel avec possibilité d'accéder à une « vie adulte », états de repli accompagnés d'addictions, pathologies plus graves. Ces états étaient souvent accompagnés d'états dépressifs plus au moins passagers. Notre revue de littérature nous a permis de confirmer qu'en effet, les tableaux dépressifs constituaient la raison pour laquelle les jeunes adultes consultent le plus souvent. (Alléon, A-M. & Morvan, O., 1990)

Quand nous nous sommes intéressée à ce sujet de près, afin d'étudier les processus métapsychologiques constituant ce moment de passage, nous nous sommes rendue compte que le sujet même de l'existence d'une fin de l'adolescence faisait débat dans les milieux psychanalytiques. Nous nous sommes également rendue compte que, malheureusement, l'idée même du processus adolescent continuait à faire débat. Toutefois, aujourd'hui, contrairement à l'époque des pionniers de la psychanalyse, nous trouvons de nombreuses recherches sur l'adolescence qui traitent de cette période de vie en tant que processus nouveau et spécifique. Cependant, il n'en va pas ainsi pour la fin de l'adolescence. Même si les autres domaines des sciences humaines et sociales, comme la sociologie par exemple, étudient le sujet des jeunes adultes, nous n'avons pas trouvé de recherche en psychologie clinique psychanalytique dans la littérature francophone.

Nous avons alors décidé de travailler sur la fin de l'adolescence au travers du concept de rêverie et de celui de projet adulte. En effet, nous nous sommes surtout intéressée au concept de la capacité rêverie en lien avec l'apparition des états dépressifs chez les jeunes adultes. La capacité de rêverie nous a donc semblé être un bon indicateur de la capacité du jeune adulte à redonner sens à, réenchanter, ses expériences émotionnelles. De plus, sur le plan concret, le jeune adulte étant censé faire des choix pour construire « son futur » (Aulagnier, 1989), nous avons souhaité introduire ce concept de « projet adulte » qui vient articuler le dedans et le dehors, mais également le passé, le présent et l'avenir, pour que nous puissions étudier le sens des choix et leurs liens affectifs avec l'histoire infantile et adolescente du sujet. Ces deux concepts, la rêverie et le projet adulte, font travailler le lien entre le monde externe et interne, les processus secondaires et primaires et nous semblent primordiaux pour cette étape de vie qui inclut de nombreux remaniements.

### ***Le cadre général de la recherche***

Notre recherche s'inscrit dans un travail de doctorat au sein du laboratoire UTRPP (Unité Transversale de recherche psychogénèse et psychopathologie, EA 4403), dans le cadre d'un contrat doctoral pour une durée de trois ans, financé par l'école doctorale Erasme à l'Université Paris 13. Ce contrat inclut également une charge d'enseignement à l'Université Paris 13.

Le premier contact avec le Directeur de thèse, le Professeur Florian Houssier, a été établi un an avant l'inscription à l'université. Cette année de pré-thèse constitue une année de préparation, pendant laquelle les nombreuses rencontres avec notre Directeur de thèse nous ont permis de clarifier le sujet de notre recherche et de nous préparer au concours qu'est l'obtention d'un contrat doctoral. Par la suite, notre travail et notre réflexion ont été nourris et stimulés par des séminaires doctoraux organisés par Florian Houssier. Ils avaient lieu régulièrement et réunissaient les doctorants de notre Directeur de thèse et ceux de Madame Angélique Christaki (HDR, Université Paris 13) qui co-animait ce séminaire de recherche. D'anciens doctorants, qui avaient déjà soutenu leur thèse, y ont également participé afin de partager leur expérience. Tous les doctorants participant au séminaire avaient le même objet d'étude : l'adolescence. Cela nous a à tous permis de réfléchir ensemble et de s'entre-aider. De plus, ayant choisi un outil de recherche spécifique, les tests projectifs, nous avons eu recours, en deuxième et troisième année de thèse, à une supervision individuelle avec une psychologue projectiviste, Madame Nicole Duplant, afin de travailler sur notre grille d'analyse et sur des cas qui nous ont amenée à nous interroger.

Notre recherche s'inscrit dans la clinique du « normal ». Par conséquent, nous n'avons pas eu de cadre institutionnel en dehors de l'université pour conduire notre recherche. Nous avons préparé notre protocole de recherche avec les conseils de notre directeur de thèse, en réfléchissant à la spécificité de la population de recherche. En effet, le recrutement des sujets a constitué une étape difficile. Nous avons préparé des flyers (cf. Annexes) que nous avons déposés dans des lieux fréquentés par les jeunes adultes. De plus, nous avons ouvert des comptes sur les réseaux sociaux (Facebook et Instagram) dédiés à notre recherche car l'utilisation de ces plateformes est très répandue au sein de notre population. Nous nous sommes également munie d'une ligne téléphonique dédiée à la recherche et d'une adresse mail, afin de communiquer avec les personnes intéressées par la recherche.

Trouver un lieu pour conduire les entretiens et la passation des tests fut également une étape difficile. Le lieu proposé par l'université était très loin du centre-ville et difficilement accessible par les transports. Nous avons pensé que cela pouvait constituer un élément décourageant pour nos sujets. Nous avons fini par



trouver un bureau en plein centre-ville, proche d'une station de métro et à notre disposition les week-ends. Ce lieu possédait une salle de réunion isolée, propice pour conduire les entretiens de recherche.

Nos flyers indiquaient qu'en retour de la participation à notre recherche, les sujets auraient la possibilité de passer des tests de personnalité et d'avoir un retour personnalisé sur leur protocole de la part d'une psychologue clinicienne. Nos sujets ont reconnu que leur participation à notre recherche avait été quelque peu contraignante pour eux. Leur ambivalence quant à leur volonté d'en connaître davantage sur leur monde interne a un moment risqué de mettre en danger notre processus de recrutement. Cette ambivalence nous semble être une caractéristique des jeunes adultes, encore bien proches de l'adolescence. Cette difficulté qui a fragilisé le cadre de notre recherche nous a conduite à faire des modifications. Nous avons été contrainte de faire se dérouler les deux moments de la passation (l'entretien semi-directif de recherche et la passation des tests projectifs) sur une seule journée, en introduisant des temps de pause entre les différents moments. Ayant été formée à la clinique projective par l'Ecole de Paris (Diplôme Universitaire à l'Université Paris Descartes, mention enfant-jeune adolescent et mention adulte), nous connaissons l'importance de ne pas passer l'entretien préalable et les épreuves projectives sur une même journée. Néanmoins, la fragilité de notre cadre et l'ambivalence de la population choisie nous ont contrainte à être créative afin de pouvoir mener à bien cette recherche universitaire dans le temps imparti, qui est particulièrement court (3 ans) pour une recherche doctorale. Nous avons essayé de trouver des solutions, notamment en instaurant plusieurs étapes, afin de créer différents temps psychiques, pour préparer le sujet à l'entretien. Nous avons également ajouté différents appels téléphoniques en amont pour pouvoir déjà lancer une temporalité de recherche sur une durée plus étalée. Malgré cela, il y a eu des sujets que nous n'avons même pas pu voir ni avoir au téléphone pour leur faire le retour sur les tests projectifs. Plusieurs sujets ont également annulé au dernier moment et n'ont pas passé le protocole de recherche.

### ***La population***

La population de notre recherche est constituée de jeunes adultes âgés de 18 à 25 ans. En plus d'être souvent étudiée en sociologie, cette tranche d'âge correspond majoritairement à la transition entre le lycée et le monde du travail, aux années universitaires. Tous nos sujets suivent ou ont suivi des études universitaires et des formations post-bac (BTS). Nous avons également eu de jeunes adultes qui sont entrés dans le monde du travail assez rapidement après leur bac.

Nous avons choisi de ne pas inclure de participants étrangers, venus en France pour leurs études ou pour d'autres raisons. En effet, nous pensons que le processus de transition, déménager dans un autre pays, avec ou sans l'accompagnement de la famille, s'adapter à la langue et à la culture du pays d'accueil, ajoute des paramètres supplémentaires qui peuvent constituer un biais pour notre recherche.

Nous avons souhaité garder nos critères d'inclusion suffisamment larges afin de pouvoir accéder à une population dite « normale ».

Critères d'inclusions :

- Avoir entre 18 et 25 ans
- Être né en France ou avoir suivi toute sa scolarité en France

Critères de non-inclusion :

- Avoir perdu un proche récemment
- Être étudiant étranger
- Être actuellement engagé dans un suivi psychothérapeutique ou psychiatrique
- Être sous traitement psychiatrique
- Pathologie psychiatrique décompensée
- Désir du participant de sortir de la recherche

### *Le recrutement des sujets et le déroulement du protocole de recherche*

Le premier contact se faisait par e-mail. Les personnes qui nous ont contactées sur les réseaux sociaux ont également eu la consigne de nous écrire un mail et de nous faire connaître leurs disponibilités pour un entretien téléphonique. Lors de l'entretien téléphonique, nous avons dans un premier temps écouté la demande de participation des sujets intéressés par la recherche. Puis, nous leur avons expliqué le déroulement de la recherche. Après avoir répondu aux diverses questions, nous avons convenu d'un rendez-vous pour la passation du protocole de recherche. Les sujets ont été prévenus qu'ils recevraient deux e-mails à la suite de cet appel téléphonique. Un premier e-mail leur a été adressé le jour de l'entretien téléphonique afin de récapituler l'appel et de leur communiquer l'adresse du lieu de l'entretien. Le deuxième e-mail, envoyé la veille de l'entretien, était un rappel demandant la confirmation de la bonne venue du sujet le lendemain. Le jour de l'entretien, après avoir signé un formulaire de consentement éclairé (Cf. Annexes), le sujet passait d'abord l'entretien semi-directif, enregistré par un dictaphone. Dans le formulaire de consentement, dont le sujet gardait un exemplaire, il a été clairement stipulé que nous devions veiller à leur anonymat et qu'ils avaient le droit de se retirer de la recherche à tout moment. Les sujets n'ont jamais été enregistrés sur des supports numériques (ordinateur, disque dur externe) avec leur vrai nom de famille ; un pseudo leur a été attribué dès la prise du premier rendez-vous.

Dans un deuxième temps, le sujet, après une pause, passait les tests projectifs : le Rorschach et le T.A.T. Ces épreuves n'ont pas été enregistrées. Suivant la méthode projective, nous avons pris des notes pendant que les sujets nous donnaient leurs réponses. Entre les deux épreuves, il y avait également un temps de pause afin d'instaurer une coupure pour que le sujet puisse avoir le temps de se ressaisir. Dans le lieu de recherche, nous avons disposé des bouteilles d'eau, des boissons chaudes et des gâteaux pour les sujets, du fait de la durée des entretiens, en moyenne 45 minutes.

Après la passation de l'entretien, nous avons un délai de deux mois pour proposer des retours aux sujets. Un e-mail leur a été adressé en leur proposant un rendez-vous de retour. Nous avons proposé trois possibilités : un entretien physique, téléphonique ou par visio-conférence. En effet, certains de nos sujets habitaient loin

et préféraient donc un retour par téléphone ou par visio-conférence. Malgré ces possibilités et nos relances, certains de nos sujets ne nous ont jamais répondu pour planifier un rendez-vous de retour. Toutefois, certains d'entre eux étaient très intéressés et nous ont même demandé des conseils pour être orienté vers une prise en charge thérapeutique. Lors du rendez-vous de retour sur les tests projectifs, nous avons proposé à chaque participant un retour par rapport à la conclusion globale de la recherche. Ils ont tous montré un grand intérêt pour cette information.

Vingt-trois sujets ont participé à notre recherche (16 femmes et 7 hommes). Après avoir enlevé certains des protocoles qui ne correspondaient pas à nos critères d'inclusion, nous avons réduit notre échantillon à 12 sujets, 6 hommes et 6 femmes, entre 18 et 25 ans. En effet, certains de nos participants ne correspondaient pas à nos critères d'inclusion car ils avaient soit expérimenté des deuils très récemment ou avaient eu un parcours très spécifique qui a probablement eu un impact important sur le processus adolescent. Par conséquent, ils ne pouvaient faire partie d'un échantillon général sur la fin de l'adolescence. Nous pensons surtout à une participante qui a dû, à la suite de la découverte d'une tumeur au cerveau, passer toute ses années de collège à l'hôpital et qui a continué sa scolarité avec des séquelles de son opération, notamment une paralysie de visage. Nous avons également à l'esprit une jeune femme de vingt-deux ans qui a dû élever seule son petit frère dès l'âge de 12 ans à cause du suicide de leur mère et de l'absence de leur père.

Nous avons dû exclure de notre recherche, pour respecter la parité, certains sujets qui correspondaient à nos critères. Pour ce faire, nous avons procédé de manière aléatoire, en faisant uniquement attention à bien départir l'âge des participants afin de ne pas biaiser les résultats de notre recherche. En effet, choisir explicitement les sujets qui correspondaient à nos critères aurait pu induire un favoritisme quant aux protocoles et donc constituer un biais pour notre recherche.

Toutefois, il est intéressant de constater que nous avons eu plus de demandes de participation de la part des femmes que des hommes. De plus, une majorité des participants suivaient des formations dans le milieu du soin (médecin, ostéopathe, infirmière, kinésithérapeute, sage-femme etc.) mais pas dans celui de la psychologie. Il y a eu une seule demande de la part d'une étudiante en psychologie ; nous nous sommes rendue compte sur place qu'il s'agissait d'une de nos étudiantes de

l'université. Elle n'a donc pas passé le protocole de recherche. Le processus de recrutement nous a permis de remarquer que les jeunes adultes dans le milieu du soin sont particulièrement sensibles à leur monde interne. De façon générale, les femmes de 18 à 25 ans semblent montrer plus d'intérêt que les hommes envers leur fonctionnement psychique. Toutefois, il s'agit d'un processus de recrutement de courte durée et sur une région limitée. Ces observations sont donc à nuancer.

Enfin, la relation avec les participants était également à réfléchir en amont. L'âge de la psychologue clinicienne, proche de l'âge des participants, aurait pu avoir un impact sur le déroulement des entretiens. Toutefois, le maintien du vouvoiement et le cadre de la recherche bien préparé et réfléchi, a permis de garder une distance suffisante entre les sujets et la psychologue.

### B. Les limites méthodologiques

Le travail de thèse forme avant tout le chercheur au monde de la recherche scientifique. Nous avons commencé ce travail très rapidement après l'obtention de notre diplôme de psychologue clinicienne. Malgré l'encadrement et l'aide de chercheurs très expérimentés, comme notre directeur de thèse ou les membres de notre comité de suivi, il existe certains éléments à souligner dans les choix que nous avons effectués pour notre protocole de recherche. De plus, il existe des éléments, inhérents à notre sujet de recherche, qui peuvent constituer des limites, et cela en dehors de nos choix.

### ***Discussion du processus de recrutement et de la population***

Nous avons construit notre recherche à partir d'une population tout-venant et sans chercher de partenariats avec des institutions comme des universités ou des centres d'écoute afin d'accéder à la population la plus large possible. Les personnes qui ont souhaité participer à notre recherche et qui sont allées au bout de leur participation sont donc celles qui ont montré une curiosité voire un intérêt pour notre sujet de thèse. Participer à une recherche signifie que son intitulé fait écho au vécu du sujet à ce moment donné de sa vie. De plus, nos flyers indiquaient que le protocole de recherche incluait des tests de personnalité. De ce fait, les sujets qui ont choisi de participer à notre recherche sont ceux qui montraient un intérêt pour leur monde interne, certes à des niveaux différents. Ceci a peut-être été un biais, en

ajoutant une sélection dès le recrutement. Nous pouvons également nous demander si ceux qui ont souhaité participer à notre recherche ne sont pas ceux qui ont ressenti le plus de difficultés dans le passage de la fin de l'adolescence à l'âge adulte. Toutefois, certains sujets ont souhaité participer pour suivre leur ami(e) ou petit(e) ami(e). Ces éléments échappent à notre contrôle et sont inhérents à toute recherche qui étudie des populations tout-venant. Cependant, lors de l'entretien, nous aurions pu explorer davantage la raison de la participation de chacun, car il s'agit d'un élément important. Majoritairement, les sujets ont exprimé d'eux-mêmes qu'ils trouvaient ce sujet intéressant et en lien avec leur vécu actuel, sans donner plus de détails.

Un autre point qui est important à souligner pour notre recherche est le nombre de protocoles que nous avons inclus. En effet, douze protocoles peuvent sembler peu. Toutefois, il s'agit d'une recherche qualitative en psychologie clinique qui est construite à partir des analyses approfondies des tests projectifs, un travail long et laborieux. De plus, dans notre recherche, il ne s'agit pas d'une étude comparative utilisant un groupe témoin. Ce qui importait le plus pour nous était de pouvoir étudier chaque protocole dans sa spécificité et sa globalité, en prenant en compte le fonctionnement de chacun et en tentant de trouver des points communs entre ces douze protocoles analysés qualitativement en leur sein. En outre, nous avons été contrainte de choisir douze protocoles car après avoir effectué une première sélection à partir de nos critères de non-inclusion, au sein de vingt-trois protocoles, nous nous sommes retrouvée avec six protocoles d'hommes. De ce fait, pour respecter la parité au sein de notre population de recherche, nous avons inclus uniquement six protocoles de femmes sur seize.

### ***Le déroulement du protocole de recherche***

Il est très important de soulever dès à présent que le fait que la passation de l'entretien de recherche semi-directif et les deux tests projectifs aient eu lieu sur une même journée nous semble constituer un biais pour notre recherche. En effet, nous avons décrit ci-dessus toutes les étapes supplémentaires que nous avons instaurées dans notre protocole au moment de la prise de contact avec les jeunes adultes, trois fois avant et deux fois après la passation du protocole de recherche, ainsi que les pauses instaurées au sein de la journée de passation, afin de contrer ce biais. En effet, le temps qui se déroule entre l'entretien préliminaire, puis entre les deux tests

projectifs, constitue un temps d'élaboration important et peut avoir un impact sur les résultats recueillis. Toutefois, du fait de plusieurs facteurs, nous n'avons pas pu étaler ces temps sur plusieurs jours. Premièrement, nous nous sommes confrontée à la réticence et à l'ambivalence de nos participants, qui avaient tendance à se démotiver et à ne plus souhaiter participer à la recherche. Cet élément peut selon nous potentiellement faire partie de la spécificité de notre population. Deuxièmement, nous ne possédons pas de cabinet et nous avons pu trouver un lieu de rencontre, grâce l'aide de notre entourage, uniquement les week-ends ; nous ne savions également pas pendant combien de temps nous pourrions avoir accès à ce lieu. Enfin, la durée de notre contrat doctoral, trois ans, a été pour nous une source de pression. En plus des craintes habituelles qui peuvent découler d'un travail doctoral, nous avons dû modifier notre protocole en instaurant la passation sur une journée et en ajoutant des temps de pause, ainsi que plusieurs rendez-vous téléphoniques.

Ces modifications n'ont pas été sans conséquences sur les résultats que nous avons recueillis. En effet, nous avons dû après-coup modifier encore une fois notre méthodologie car les entretiens que nous avons eus avec nos sujets se prêtaient davantage à des entretiens préliminaires aux tests projectifs, en vue de pouvoir constituer une anamnèse et de récolter des informations sur le projet adulte. Des entretiens semi-directifs de recherche nous auraient permis de faire des analyses plus poussées au niveau analytique et de travailler le lien transféro-contre transférentiel ou encore les trames associatives. Nous avons dû alors centrer notre méthodologie principalement sur les tests projectifs et effectuer les analyses les plus complètes possibles à partir de notre grille d'analyse.

La question de l'entretien nous a également longuement fait réfléchir. Nous nous sommes demandé si l'entame de notre entretien n'était pas quelque peu inhibante pour nos sujets. En effet, demander à de jeunes adultes qui se trouvent déjà en quête de sens sur leur vécu de « non adolescent mais pas encore adulte » ce que devenir adulte veut dire pour eux et comment ils se positionnent dans cette transition pourrait constituer un élément d'inhibition en les confrontant à un vide de pensée ou à des angoisses qui peuvent découler de cette recherche de sens. Nous avons alors également pensé que cela pourrait être un élément spécifique à cette population. De plus, l'inhibition que nous avons observée chez la majorité de nos participants à la

planche 16 du T.A.T., la planche blanche qui exige que le sujet puisse créer une histoire sans avoir recours à l'objet externe, pourrait également aller dans ce sens.

Toutefois, nous avons remarqué que chez des sujets qui montrent une élaboration plus avancée que d'autres, nous avons eu des entretiens bien moins inhibés et lors desquels les sujets ont pu associer seuls et ont pu revisiter leurs souvenirs d'enfance et d'adolescence sans que nous ayons à leur poser de questions. Nous concluons donc que notre entame et la construction de notre protocole de recherche n'ont pas eu d'effet inhibiteur en soi sur nos participants.

La question de la rêverie a pu également inhiber tout ou partie de nos sujets. Comme nous l'avons mentionné plus haut, les rêveries constituent des éléments psychiques très intimes et sont difficilement partageables avec les autres. Questionner nos participants sur leurs rêveries aurait pu également constituer un élément inhibant. Toutefois, nous avons remarqué que la rêverie semble avoir une mauvaise résonance chez nos participants car indépendamment de leur accès à la capacité de rêverie, ils semblaient la juger comme un élément qui donne lieu soit à de la déception soit à de l'inactivité : il ne faut pas rêver mais faire des choses... Cependant, comme nous l'avons à plusieurs reprises souligné, ce qui importait pour nous était de pouvoir évaluer si le sujet accède à une capacité de rêverie contenante et non de pouvoir entendre le contenu des rêveries de chacun. Néanmoins, il était très intéressant de constater que, malgré tout ce que nous aurions pu attendre, la notion d'adultité avait une résonance positive et la rêverie une résonance négative. En effet, les sujets qui ont participé à notre recherche n'associaient pas l'adultité à la monotonie ou à la perte d'une créativité adolescente. Au contraire, ils la situaient comme une étape dont ils s'inspiraient afin d'acquérir une autonomie et faire des choix reflétant leurs désirs propres.

### ***La position de la chercheuse***

Le dernier point que nous souhaitons aborder est la place de la psychologue-chercheuse au sein de ce travail de recherche. Nous l'avons commencé deux ans après la fin de nos études universitaires qui nous ont permis de pouvoir utiliser la



méthodologie projective au sein de notre travail doctoral<sup>10</sup>. Au début, notre âge était très proche de celui de la population de notre recherche. Nous étions donc également proche du processus décrit dans notre recherche. Toutefois, ayant déjà commencé un travail analytique plusieurs années avant le début de notre thèse et étant encadrée par notre directeur de thèse, nous pensons avoir eu suffisamment de distance afin de construire nos hypothèses non à partir de notre vécu mais à partir de réflexions théorico-cliniques.

Notre âge n'était pas uniquement important pour la construction de la recherche mais également dans la rencontre avec nos sujets de recherche. En effet, rencontrer une chercheuse proche de leur âge, pour parler d'un processus qui pourrait également la concerner, aurait pu constituer une difficulté pour nos sujets. Mais le maintien du cadre professionnel, à partir du vouvoiement mais également à partir d'un protocole bien construit et réfléchi en amont, a permis suffisamment de distance entre la chercheuse et les participants. De plus, chez certains de nos participants masculins, très timides dans leurs relations avec les filles, nous avons ressenti une certaine gêne et une timidité supplémentaire. Même si cela s'est dissipé à chaque fois au fil de l'entretien, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas eu d'incidence dans les protocoles.

Il nous semble qu'il est très important pour un(e) chercheur(se) de réfléchir à son rôle, à sa place et à son implication au sein de sa recherche pour pouvoir d'une part limiter les projections entre lui(elle)-même et son objet de recherche, dans la mesure du possible, et d'autre part pour pouvoir nourrir son travail de recherche à partir de l'analyse de son contre-transfert qui peut amener des éléments qui n'ont pas pu être élaborés par les participants. Nous pouvons penser par exemple à l'ambivalence de la demande des participants, qui nous a fait dans un premier temps craindre pour la constitution de notre population et la passation du protocole de recherche. Nous avons pu dans un second temps penser cette ambivalence non à partir de notre angoisse doctorale mais plus spécifiquement comme un élément faisant partie du fonctionnement des jeunes adultes.

---

<sup>10</sup> Lors de ces deux ans, nous avons été formée à la psychologie projective en suivant des diplômes universitaires (DU : Option Enfant et Adolescent et Option Jeune adulte et Adulte à l'Université Paris Descartes).

### C. Opérationnalisation des hypothèses

Notre protocole de recherche est constitué d'un entretien semi-directif de recherche et de la passation des deux épreuves projectives (Rorschach et T.A.T.). Nous avons décidé de combiner l'entretien de recherche et les épreuves projectives car ensemble, ces deux outils sont complémentaires et indispensables pour opérationnaliser nos hypothèses.

Pour ce faire, nous avons créé une grille d'analyses qui contient trois volets, un pour chaque hypothèse. Au sein de chaque catégorie, nous avons regroupé les éléments à étudier pour le Rorschach et le T.A.T, mais également les thématiques d'analyse pour l'entretien semi-directif de recherche. La grille en question a été créée à partir de la lecture des manuels du Rorschach (Chabert, 1988) (Chabert, 1997) et du T.A.T. (Brelet-Foulard & Chabert, 1990) et de notre revue de la littérature. Les thématiques que nous avons choisies pour les entretiens semi-directifs sont volontairement assez larges pour que nous puissions privilégier une analyse qualitative et associer les résultats des tests projectifs avec le discours de nos sujets.

#### ***L'outil de recherche : entretien semi-directif et méthodes projectives***

L'entretien de recherche semi-directif nous permet d'avoir des contenus variés propres à chaque participant et nous permet d'observer la manière dont le sujet investit son discours. Pour rendre compte du niveau d'appropriation du projet adulte par le sujet, il est important pour nous de pouvoir écouter la manière dont le sujet s'approprie l'espace de parole. Un projet adulte approprié va de pair avec un discours porté par un Je aspirant à une autonomie personnelle. L'accès aux associations libres du sujet, sa capacité à associer seul sans l'intervention de la chercheuse-clinicienne sous forme de questions, nous permet de pouvoir apprécier la souplesse et la perméabilité de l'appareil psychique du sujet, la circulation affective au sein de son fonctionnement psychique et sa capacité d'être seul en présence de la clinicienne.

Le projet adulte est un concept qui fait travailler la liaison entre les trois temps psychiques : le passé, le présent et le futur. L'entretien semi-directif nous permet d'observer si le sujet peut accéder à ces trois temps et si les souvenirs infantiles peuvent être réinvestis par le participant lors de l'entretien. Nous pouvons également voir si le projet adulte est nourri par les identifications aux parents, par des

relations d'objet, ainsi que par les désirs et les rêveries du sujet, ou à l'inverse si le sujet montre des difficultés à situer les origines et le sens de son projet. De plus, malgré les apports extrêmement riches des épreuves projectives, sans l'apport de l'entretien semi-directif de recherche, nous ne pouvons pas accéder à la pensée du sujet sur son projet adulte. L'entretien semi-directif de recherche nous permet de travailler spécifiquement la place du projet adulte dans le fonctionnement actuel du sujet.

Pour l'entretien semi-directif de recherche, qui dure entre trois quarts d'heure et une heure, nous avons préparé une grille afin de structurer l'entretien. Il s'agit d'une introduction à l'entretien qui est identique pour chaque participant :

*« Notre recherche concerne la fin de l'adolescence et le début de la vie adulte. Pourriez-vous me dire ce que cela signifie pour vous ? ».*

Le sujet est ensuite invité à associer librement. En cas de grande inhibition, la psychologue peut faire des relances sous forme de questions comme :

*« Est-ce qu'il vous arrive aujourd'hui de penser à l'avenir ? ».*

Cette question n'est pas obligatoire et a été utilisée dans le cas où le sujet ne pouvait associer librement.

Enfin, l'entretien se termine sur deux questions, afin d'apprécier la trame associative de l'entretien :

*« Pourriez-vous me raconter un souvenir d'enfance ? » et « Pourriez-vous me raconter un rêve ? ».*

Nous reviendrons à ces deux questions dans l'opérationnalisation de notre première hypothèse secondaire.

Dans notre protocole, l'entretien semi-directif de recherche est surtout utilisé afin d'écouter le récit que le sujet donne de son vécu et de son projet adulte. Il s'agit, plus que de s'intéresser aux faits bruts de son histoire auxquels nous n'aurons jamais accès de manière objective lors des entretiens, d'écouter comment le sujet construit son histoire et la manière dont il l'investit. De plus, l'obligation à laquelle nous

avons dû faire face, à savoir passer l'entretien semi-directif de recherche avec les tests projectifs, a impacté notre protocole dans la mesure où nos entretiens se sont transformés en entretiens préliminaires pour les tests projectifs. Bien que nous ayons pu recueillir un bon nombre d'informations, le matériel recueilli ne nous permet pas de faire des analyses plus poussées des entretiens avec une lecture psychanalytique.

Pour l'analyse des entretiens, nous avons donc opté pour une méthode qualitative, mettant en lien le discours du sujet avec ses réponses aux tests projectifs. A chaque hypothèse, nous portons notre attention sur différentes dimensions du projet adulte décrit lors des entretiens afin de les croiser avec les résultats que nous avons obtenus aux tests projectifs.

Nous avons choisi de combiner les entretiens semi-directifs de recherche et la passation des épreuves projectives car ces tests nous permettent d'avoir un aperçu clair et fiable de l'organisation psychique du sujet au moment de la passation. Le Rorschach et le T.A.T sont des outils très précieux pour apprécier la dynamique psychique du sujet. Le Rorschach appelle clairement par sa consigne un travail de figuration et une pensée régrédiente permettant au sujet de mettre en forme le matériel non figuratif qui se situe devant ses yeux. Le Rorschach, grâce à sa construction autour d'un axe de symétrie, constitue un appel privilégié au corps et met à l'épreuve la fiabilité et la solidité des limites entre dedans et dehors, la différenciation entre sujet et objet et la qualité des assises narcissiques et identitaires.

Le Rorschach nous permet d'apprécier les ressources psychiques du sujet ainsi que les fragilités de son fonctionnement psychique. Par sa dimension structurale et sensorielle, le Rorschach sollicite divers niveaux représentationnels du fonctionnement du sujet. Les planches unilatérales questionnent l'identité, en faisant travailler les limites dedans-dehors, tandis que les planches bilatérales renvoient à la représentation objectale et mettent en avant les investissements relationnels : spéculaires, narcissiques ou sous-tendus par une conflictualité œdipienne. De plus, la présence des différentes couleurs au sein des planches sollicite les différents niveaux affectifs du sujet : les couleurs sombres peuvent déclencher des affects d'angoisse ou dépressifs, tandis que les couleurs proches du rouge, qui sont présentes uniquement sur les planches bilatérales, renvoient aux motions pulsionnelles, sexuelles ou

agressives, au sein des investissements relationnels. De plus, la présence des couleurs pastel sur les trois dernières planches sollicitent les capacités de régression du sujet.

Le TAT, quant à lui, est un appel à la dramatisation des conflits psychiques. L'invitation à la mise en récit met à l'épreuve à la fois les qualités de contenance et d'expression et le maniement des mouvements pulsionnels. Le T.A.T. nous permet d'apprécier la manière dont le sujet construit des histoires, forme et contenu, ainsi que les mécanismes défensifs privilégiés dans son fonctionnement psychique. Le sujet, en proposant une histoire, met en scène ses objets internes et externes dans un espace qui se situe entre son monde fantasmatique et le principe de réalité représenté par le contenu manifeste de la planche. En effet, l'écart entre l'histoire du sujet et le contenu manifeste de la planche nous renseigne sur la manière dont le sujet investit cet espace intermédiaire entre son monde interne et la réalité externe.

En effet, ce double ancrage, interne et externe, sollicité par les épreuves projectives, est très important pour nous. Les consignes de ces deux tests, « Qu'est-ce que cela pourrait être ? » pour le Rorschach et « Raconter une histoire à partir de la planche » pour le T.A.T., invitent le sujet à se situer entre la perception et la projection. Cette double invitation, à imaginer, rêver, et à exprimer son monde interne à partir de ce qu'il perçoit dans le monde externe, installe le sujet dans un espace intermédiaire et fait appel à ses capacités transitionnelles.

Dans notre recherche, les capacités transitionnelles des sujets sont centrales pour apprécier le remaniement du projet adulte à la fin de l'adolescence. De plus, les deux épreuves sollicitent fortement les capacités de figuration et de régression du sujet. Le Rorschach l'incite à proposer des représentations à partir d'un matériel non figuratif et sollicite ainsi ses capacités figuratives ainsi que sa pensée régrédiente. Au sein du T.A.T., nous trouvons également des planches, notamment la planche 16, la planche vide, qui demandent au sujet de raconter une histoire en l'absence de perceptions et qui sollicitent ses capacités de figuration. C'est également le cas des planches 11 et 19, où le matériel est moins figuratif que celui les autres planches.

L'utilisation de ces deux épreuves dans leur complémentarité, nous permet d'avoir un aperçu complet de l'organisation psychique du sujet. Les deux épreuves renvoient à la double dimension de l'identité : le Rorschach, à partir de l'axe de

symétrie présent au sein de chaque planche, sollicite davantage les représentations de soi et la dimension corporelle de l'identité tandis que le T.A.T. inclut « une dimension spatio-temporelle » (Brelet-Foulard & Chabert, 1990, p. 26) et relationnelle plus importantes. En outre, le T.A.T. sollicite un « discours mobilisé par l'identité de la personne dans son inscription générationnelle et sexuelle » (*Ibid.*). Les deux épreuves mobilisent ensemble la notion de l'identité du sujet dans ses dimensions corporelle et subjective mais également son inscription dans la différence des générations et des sexes.

Il nous semble que ces deux épreuves constituent les meilleurs outils pour mettre à l'épreuve nos hypothèses. L'analyse du Rorschach et du T.A.T., suivant la méthodologie psychanalytique de l'Ecole de Paris, nécessite un travail fin et approfondi. Le matériel recueilli par ces épreuves nous donne de nombreuses informations sur le fonctionnement du sujet.

Afin de cadrer l'analyse de nos protocoles de recherche à la lumière de nos hypothèses, nous avons choisi de construire une grille d'analyse pour les épreuves projectives. Pour l'analyse du Rorschach, nous nous référons aux « Normes du Rorschach issues d'une population française d'adolescents et de jeunes adultes de 13 à 24 ans » (C. Azoulay, M. Emmanuelli, N. Rausch de Trautenberg, D. Corroyer, P. Rozencwajg, Y. Savina, 2007). Pour le T.A.T., nous nous servons de la « Feuille de dépouillement du T.A.T. » (Brelet-Foulard & Chabert, 1990, p. 57), mise à jour par C. Chabert et son équipe au sein de l'Ecole de Paris.

### ***Opérationnalisation de la première hypothèse***

Notre première hypothèse qui est l'hypothèse principale de la recherche est la suivante :

**Le processus de la fin de l'adolescence serait repérable grâce à l'appropriation subjective d'un projet adulte élaboré par la capacité de la rêverie.**

D'après cette première hypothèse, la capacité de rêverie, qui constitue l'arrière fond du fonctionnement psychique, permet au sujet, à la fin de l'adolescence, de s'approprier un projet adulte porteur de sens. Nous nous attendons alors à observer chez nos sujets d'une part l'accès à la capacité de rêverie et d'autre

part la présence d'un projet adulte approprié. Nous avons créé une grille d'analyse pour les tests projectifs contenant cinq catégories. Cette grille interroge la fonctionnalité de la capacité de rêverie chez le sujet : la capacité de figuration (1), la qualité d'adaptation à la réalité et les limites entre le dedans et le dehors (2), l'articulation penser/fantasmer (3), la représentation de soi et les enveloppes psychiques (4) et la capacité de régression (5). Notons que l'ordre des catégories n'a pas de valeur hiérarchique.

**RORSCHACH**

**TAT**

|   |  |   |
|---|--|---|
| <b>1. Capacité de figuration</b>  | Réponses cotables ou non   | Capacité à fournir un récit : Oui /Non  |
| <b>2. Qualité d'adaptation à la réalité et aux limites entre le dedans et le dehors</b>   | <p>F% ≥ normes, si non F+ élargie ≥ normes</p> <p>Présence des réponses de kinesthésie : si oui, qualité formelle ?</p> <p>Réponses en trois dimensions :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Il y a une forme et un déterminant</li> <li>- Il y a un contenu partageable</li> <li>- Il y a une profondeur, un espace intermédiaire où le sujet a conscience d'interpréter : ça me fait penser à... (caractère reconnu subjectif de la réponse) [Espace transitionnel]</li> </ul> | <p>Adéquation perceptive / Respect du contenu manifeste suffisant</p> <p>Absence de prédominance de l'EPP</p>   |
| <b>3. Articulation penser/fantasmer</b>   | <p>Réponses en trois dimensions :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Il y a une forme et un déterminant</li> <li>- Il y a un contenu partageable</li> <li>- Il y a une profondeur, un espace intermédiaire où le sujet a conscience d'interpréter : ça me fait penser à... (caractère reconnu subjectif de la réponse) [Espace transitionnel]</li> </ul>   | <p>Lisibilité du récit (espace de liberté créatrice) :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Construit avec résonance aux sollicitations latentes</li> <li>- Altéré avec impact fantasmatique</li> <li>- Désorganisé</li> </ul> <p>Recours au rêve, fictif ?</p> |
| <b>4. Représentation de soi et enveloppes psychiques</b>  | <p><u>Image du corps :</u></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Entière</li> <li>- Partielle : <ul style="list-style-type: none"> <li>o Hd et Ad associé à F+</li> <li>o H, A, Hd, Ad associé à F- (Effraction-atteinte)</li> <li>o Réponse Hybride HA, (HA)</li> </ul> </li> <li>- Morcelée</li> </ul>  | <p><u>Image du corps :</u></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Intègre</li> <li>- Atteinte</li> <li>- Morcelée</li> </ul> <p>Le défaut de perception amène-t-il le sujet à l'incapacité à élaborer une réponse ?</p>   |
| <b>5. Capacité de régression</b>  | <p>Présence de réponse symétrie ou pas ?</p> <p>Réponses peau</p> <p>Excitabilité pulsionnelle : débordante ou non ?</p> <p>G vague ou impressionniste</p> <p>Présence de F+/- et de F-</p> <p>Laisser aller aux couleurs (RC%)</p> <p>Présence des réponses sensorielles (E ou C pastel ?)</p> <p>Symboles régressifs</p>   | <p>Présence (non dominant) des EPP</p> <p>Présence de réponses insistant sur les qualités sensorielles</p>  |
| <p><b>Paradigme de la capacité de réverie : Planche 16 de TAT /</b></p> <p><b>Paradigme des limites : Planche 19 de TAT</b></p> |  |   |



La première catégorie concerne la capacité de figuration du sujet : les rêveries, comme le rêve de nuit, sont constituées par la pensée figurative. En effet, la pensée figurative, qui est la voie régrédiente de la pensée, permet de contenir la pression désorganisatrice de la pulsion et transforme la force sensorielle des affects en figurabilité. La pensée figurative est une pensée régrédiente qui permet de rendre intelligible la trace irreprésentable mais elle sollicite pour cela les capacités de régression du sujet. Aussi, la cinquième catégorie de notre outil concerne la capacité de régression du sujet.

L'accès aux capacités de régression et de figuration n'est possible que si le sujet possède des assises narcissiques suffisamment bonnes pour pouvoir se laisser régresser à un stade où le Moi n'était pas encore muni d'une délimitation claire avec le monde externe. La solidité des limites somatopsychiques, qui constituent la limite entre le monde interne et externe, la limite verticale de la « double limite » (Green, 1982), est cruciale pour que le sujet puisse accéder à la capacité de rêverie. La deuxième et la quatrième catégories de notre grille étudient cette fonction à partir d'un travail autour de la représentation de soi, des enveloppes psychiques et de la qualité d'adaptation à la réalité.

Le maintien et la fonctionnalité de l'espace de rêverie qui ne parasite la pensée consciente, tout en continuant à la nourrir, est évalué avec notre troisième catégorie qui concerne l'articulation entre la pensée et les fantasmes. Il est question dans cette catégorie d'évaluer si le sujet peut accéder à des capacités transitionnelles qui font communiquer le dedans et le dehors, sans qu'aucune de ces deux réalités ne risque de faire déborder l'économie psychique du sujet.

Pour la capacité de figuration, qui constitue la première catégorie de notre grille, nous avons cherché à observer si le sujet parvenait à proposer des réponses cotables ou des récits sous forme d'histoire aux deux tests projectifs. La consigne même de ces tests est en effet un appel à la figuration. Or, le sujet ne peut y parvenir qu'en cas de grande angoisse car il n'accède alors plus à ses capacités figuratives et n'arrive plus à délimiter ses réponses au Rorschach. Cela donne lieu à des réponses non cotables. Il peut aussi en résulter que le sujet n'arrive plus à proposer d'histoire pour le T.A.T et ne fait que décrire la planche.

Pour notre deuxième catégorie, qui étudie la qualité d'adaptation à la réalité et les limites entre le dedans et le dehors, nous avons comparé au Rorschach le pourcentage des réponses formelles de nos participants avec les normes chez les personnes de leur âge. Il s'agissait de voir si le sujet arrivait à proposer une forme communément vue par des sujets de son âge. La reconnaissance d'une image formelle témoigne d'une certaine adaptation de la part du sujet aux exigences de l'adéquation perceptive. Nous avons également cherché à voir si parmi les réponses existaient des réponses kinesthésiques : ce sont des réponses formelles qui incluent le mouvement au sein de la représentation donnée par le sujet. Le mouvement introduit dans la réponse formelle de bonne qualité (F+) est décrit par l'Ecole de Paris comme étant le produit qui traduit par excellence les phénomènes transitionnels. En donnant une réponse formelle de bonne qualité, le sujet reconnaît la perception et il ajoute à cette forme un mouvement qui n'est pas sur la planche, qui témoigne de la part subjective de l'individu. La part dynamique de la réponse provient alors du sujet. Ces réponses affirment donc ses capacités créatrices. Au T.A.T., afin d'évaluer la qualité d'adaptation à la réalité et les limites entre le dedans et le dehors, nous avons regardé l'adéquation perceptive de l'histoire proposée par le sujet à la planche présentée. Il s'agissait alors d'évaluer si la réponse respectait le contenu manifeste de la planche ou bien si l'impact des processus primaires, des fantasmes, envahissait l'histoire du sujet et rompait son lien avec le matériel perceptif.

L'articulation penser/fantasmer qui constitue notre troisième catégorie interroge les capacités transitionnelles du sujet. Au Rorschach, nous avons étudié la distance du sujet face à l'objet-test ainsi que la présence d'une conscience d'interpréter. Nous avons également regardé la dimension partageable de ces réponses et leur épaisseur fantasmatique. Au T.A.T. nous nous sommes intéressée à la lisibilité du récit qui témoigne d'un travail de liaison cohérent entre les processus conscients et inconscients. La lisibilité du récit se traduit au T.A.T. par la présence de récits qui prennent en compte la part fantasmatique du monde interne, tout en maintenant les processus secondaires et la cohérence logique de l'histoire.

Pour notre quatrième critère, la représentation de soi et les enveloppes psychiques, nous avons travaillé au Rorschach la qualité des réponses humaines ou animales données par nos sujets. La qualité formelle de ces réponses, entière,

partielle ou morcelée, traduit la représentation de soi ainsi que la solidité des enveloppes psychiques. De plus, nous avons cherché à voir s'il existait un nombre important de réponses de symétrie ou de réponses peau. Ces réponses témoignent d'une tentative de renforcement des enveloppes psychiques par le sujet. Un grand nombre de réponses symétrie et peau peuvent signifier une fragilité narcissique. Enfin, nous avons cherché à observer s'il existait une grande excitabilité pulsionnelle mettant en avant l'insuffisance des enveloppes psychiques. Au T.A.T., nous nous sommes également intéressée aux personnages figurés dans les histoires des sujets afin d'observer s'ils étaient intègres, atteints ou morcelés. Nous avons surtout regardé la capacité à pouvoir élaborer une réponse en l'absence de perception car si le sujet n'est pas capable de pouvoir proposer un récit en l'absence de perception, cela témoigne d'une grande dépendance à la réalité externe, d'une mauvaise constitution des enveloppes psychiques et de représentations de soi qui ne lui permettent pas d'accéder à des objets internes afin de proposer une mise en scène sous forme d'histoire.

Enfin pour notre cinquième catégorie, la capacité de régression, nous avons observé, au Rorschach, si le sujet pouvait se laisser aller à une dimension moins formelle et plus régressive au sein de ses réponses. Nous avons évalué cette capacité à partir des réponses où la dimension sensorielle était dominante. La présence de réponses formelles de mauvaise qualité (F-), ou de qualité floue (F-/ +), peut également témoigner d'un mouvement régressif avec un lâcher prise du côté du contrôle formel. Nous avons également relevé la présence de réponses sensorielles ainsi que de symboles régressifs. Au T.A.T., nous nous sommes également à la dimension sensorielle des histoires proposées ainsi qu'aux émergences des processus primaires qui témoignent de la dimension fantasmatique de la réponse et qui dérangent momentanément, et non durablement, l'adaptation du récit aux exigences de la réalité partageable.

Nous avons également choisi dans cette grille d'analyse deux planches du T.A.T., planche 16 et planche 19. Ce sont les planches paradigmatiques de notre recherche. La planche 16 du T.A.T., la planche blanche, « renvoie à la manière dont le sujet structure ses objets internes et externes et organise ses relations avec eux » (Brelet-Foulard & Chabert, 1990, p.50). La capacité du sujet à accéder à son monde

interne afin de proposer un scénario à cette planche, sans pouvoir s'appuyer sur la perception, renvoie d'après nous très explicitement à la capacité de rêverie: la capacité à mettre en scène ses objets internes et externes à la lumière de ses désirs, de manière plus ou moins déguisée. Nous avons également choisi la planche 19 du T.A.T. qui « [met] à l'épreuve des limites entre dedans/dehors, bon/mauvais et réactivation de problématiques archaïques dépressives et/ou persécutives, selon les capacités de contenance et de différenciation du sujet ». (*Ibid.*, p.49) Cette planche est importante pour notre hypothèse principale car l'accès à la capacité de rêverie dépend grandement de la fonctionnalité des limites intrapsychiques et somatopsychiques du sujet.

Enfin, après avoir rempli notre grille d'analyse pour les épreuves projectives, nous l'avons mise en commun avec le discours du sujet à l'entretien semi-directif de recherche, qui concerne les éléments liés à l'appropriation subjective d'un projet adulte. Pour cette hypothèse, notre attention se porte sur la manière dont le sujet s'approprie l'espace de parole offert par l'entretien. La manière dont le sujet s'approprie l'espace de l'entretien peut nous aider à réfléchir à la manière dont il va s'approprier son projet adulte. Nous avons cherché à observer si le projet adulte, dans sa double dimension, professionnelle et relationnelle, pouvait être nourri par les désirs du sujet, par ses idéaux et par ses identifications à ses parents ou au contraire si le projet adulte était construit à partir des contre-investissements aux objets parentaux encore mal différenciés, ne pouvant donc faire sens. Il est bien entendu important d'évaluer comment le sujet porte les racines de son projet et la manière dont il s'approprie ce projet adulte. Nous avons également porté notre attention sur les activités privilégiées du sujet, actuelles et à l'adolescence, afin de voir si les rêveries conscientes ou des activités qui privilègient le lien du sujet avec ses objets internes (lecture, jeux vidéos, séries...) sont présents dans sa vie, ainsi que la fréquence de ces activités. Nous nous attendions à une augmentation lors de l'adolescence des activités qui ont été potentiellement source de conflit au sein de la famille et à leur diminution vers la fin de l'adolescence.

Nous nous attendions à observer une concordance entre les deux parties de notre grille : d'après notre hypothèse, un projet adulte peut être approprié subjectivement par le sujet s'il peut librement accéder à sa capacité de rêverie. Le

remaniement du projet adulte par la capacité de rêverie témoignerait de la fin de l'adolescence. Si au contraire le sujet a des difficultés à accéder à sa capacité de rêverie, le projet adulte peut se trouver inhibé dans sa dimension professionnelle et/ou relationnelle.

*Opérationnalisation de la deuxième hypothèse*

Notre deuxième hypothèse, qui est la première hypothèse secondaire de notre hypothèse, est la suivante :

**L'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie à la fin de l'adolescence dépend de la reprise fonctionnelle du refoulement à la fin de l'adolescence.**

|  | <b>RORSCHACH</b>  | <b>TAT</b>  |
|--|---|---|
| <b>1.Capacité de symbolisation : refoulement, déplacement, déguisement et lisibilité</b> | <p>Aller-retour entre le refoulement et le retour du refoulé</p> <p>Epaisseur symbolique (symbolisme sexuel) : oui ou non</p> | <p>Lisibilité de l'histoire, maintien logique</p> <p>Epaisseur symbolique des histoires</p> |

La grille de notre deuxième hypothèse n'a qu'un seul point : la capacité de symbolisation : refoulement, déplacement, déguisement et lisibilité.

La mise à mal du refoulement pendant l'adolescence par la vivacité du conflit œdipien peut conduire le sujet à des mécanismes de défense moins efficaces et plus coûteux, comme la répression ou les passages à l'acte, afin de lutter contre tout travail de liaison. Au contraire, une trop grande censure entraînera un refoulement trop important, empêchant les réminiscences, les retours du refoulé et les allers-retours entre le présent et le passé. D'après notre seconde hypothèse, nous avons cherché à observer la reprise fonctionnelle du refoulement qui permet au sujet de pouvoir accéder à ses rêveries, mais également à son histoire infantile, sans que cela ne suscite de débordement pulsionnel ou ne déclenche des mécanismes de défense supplémentaires. Nous avons également cherché à observer la présence de procédés de symbolisation et de déplacement, qui permettent de maintenir l'activité fantasmatique sans nuire au travail de la pensée.

Le refoulement constitue le versant interne et horizontal de la « double limite » (Green, 1982). Il protège la pensée consciente de l'effraction et de l'envahissement du contenu de l'inconscient et structure ainsi le monde interne du sujet.

Pour observer la qualité du refoulement au sein des épreuves projectives, nous nous sommes intéressée à la capacité de symbolisation du sujet. Au Rorschach, nous avons observé les allers-retours entre le refoulement et le retour de refoulé : oubli de réponses à l'enquête ou présence de réponses formelles de mauvaise qualité (F-) qui signent l'effraction momentanée du retour du refoulé au sein des réponses du sujet. Nous avons également cherché à voir si la dimension symbolique, sexuelle ou agressive des réponses arrivait à co-exister avec la censure psychique. Au T.A.T., nous nous sommes à nouveau intéressée à la lisibilité du récit et au maintien logique des histoires du sujet, afin d'observer si une éventuelle épaisseur symbolique du récit, symbolique sexuelle ou agressive, ne nuisait pas au refoulement.

En ce qui concerne l'entretien semi-directif, nous nous sommes concentrée sur la dimension de réalisabilité du projet adulte. Est-ce que le sujet a accès à un projet adulte réalisable, potentiellement source de satisfaction, tout en maintenant ses

liens aux désirs et aux fantasmes ? Ou s'agit-il d'un projet irréalisable avec une dimension maniaque ou mélancolique sous le règne d'une toute-puissance de la pensée ? Nous avons cherché à observer si le projet adulte est porté par un désir d'autonomie qui témoigne du processus de différenciation et de l'introjection des imagos parentales ou bien s'il s'agit d'une quête d'autonomie qui renvoie à la toute-puissance et au déni de la dépendance. Nous avons également travaillé les réponses aux deux dernières questions, le souvenir d'enfance et le rêve, afin d'apprécier la capacité du sujet à associer lors de l'entretien. Cette capacité traduit en effet la présence d'une circulation affective et la souplesse du préconscient, qui est la localisation topique de l'instant refoulant et de la capacité de rêverie.

Plus le refoulement gagne en fonctionnalité à la fin de l'adolescence, plus le sujet peut se laisser aller à ses rêveries et plus le projet adulte peut s'en nourrir. En effet, si le refoulement n'est pas suffisamment contenant, le sujet ne peut se laisser aller librement dans son monde interne. Le projet adulte se trouve alors coupé de ses racines afin de minimiser les risques d'effraction et de désorganisation du système conscient par l'émergence des processus primaires.

### ***Opérationnalisation de la troisième hypothèse***

Notre troisième hypothèse est la suivante :

**L'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie à la fin de l'adolescence dépend de l'intégration de la passivité réceptrice au sens de l'intégration du féminin et participe de ce fait au processus de désensualisation des liens aux imagos parentales.**

La grille de notre troisième hypothèse a six catégories : les facteurs sensoriels (1), la résonance aux sollicitations latentes des planches (2), la présence des affects et leur nature / le traitement de l'affect dépressif et des angoisses structurantes (castration ou perte d'objet ?) (3), le maniement pulsionnel (4), la qualité et la stabilité des identifications et des relations (5), et enfin la symbolique féminine (6).



|  | <b>RORSCHACH</b>   | <b>TAT</b>  |
|--|--|---|
| <b>1. Facteurs sensoriels</b>  | Sensibilité Dbl C', CF, blanc noir, estompage, achromatique<br>Eprouvés subjectifs, corporéité, Réceptivité / ressentis sensoriels ? (Ex : c'est paisible, c'est agité),<br>Appréciation subjective (ex : c'est joli, c'est moche)   | Les facteurs sensoriels (insistance sur les qualités sensorielles) ou perceptifs/limites (absence de perception qui entrave l'élaboration d'une réponse ?)  |
| <b>2. Résonnance aux sollicitations latentes des planches</b>  | Oui/Non  | Oui/Non   |
| <b>3. Présence des affects et leur nature – Traitement de l'affect dépressif – Angoisses structurantes (castration / -perte d'objet ?)</b> | Oui/Non (C) ---- Avec étayage : Oui/Non<br>Affect vécu ou périphérique (porté par enveloppe perceptivo) : à l'expression de son visage, on voit qu'il est en colère.<br>Nature ?   | Oui/Non --- Avec étayage : Oui/Non<br>Affect vécu ou périphérique (porté par enveloppe perceptivo) : à l'expression de son visage, on voit qu'il est en colère.<br>Nature ?<br>Triade dépressive : 3B/12BG/13BM   |
| <b>4. Maniement pulsionnel</b>   | Expression pulsionnelle : Oui/Non ?<br>Débordante : Oui ou Non ?<br>Nature des mouvements pulsionnels :<br>Libidinaux /Aggressifs : auto/hétéro/ Ambivalents / les deux  | Traitement des conflits :<br>- Evocation des conflits : Oui/non<br>- Conflit interne (entre les topiques)<br>- Conflit : aller-retour entre désirs contradictoires ?<br>- Capacité de résolution ?  |
| <b>5. Qualité/Stabilité des identifications et des relations</b>   | Identifications (H, A, K, Kan) :<br>Féminines ? Masculines ? Bisexuées ?<br>Présence de K et de kan : Oui/Non ?<br>Nature des K :<br>- Narcissiques (K posturales, réponses reflet, miroir)<br>- Relationnels (3 degrés) :<br>o Face à face<br>o Intermédiaires (ex : 2 femmes qui portent chacune un panier.) Conflit évité mais base de l'identité clairement définie.<br>o Interactives | Identifications sexuelles :<br>- Différenciation sexuelle reconnue : Oui/Non<br>- Reconnaissance du féminin et du masculin<br>- Stabilité des identifications ?<br>- Capacité à s'identifier dans un rôle F ou M ou non ?<br><br>Modalités relationnelles :<br>• Evitement<br>• Narcissiques (CN-5)<br>• Portées par le regard/la posture<br>• Interaction, échange, conflits |
| <b>6. Symbolique féminine</b>  | Existence des réponses au symbolique féminin   | Analyse des figures féminines dans les récits :<br>• Valorisées/dévalorisées ? Attaquées ou non ?<br>• Réceptrices ou castratrices ?  |

Cette dernière hypothèse questionne les dynamiques psychiques qui interrogent l'accès du sujet à une position passive-réceptrice qui lui permettrait de nourrir son projet par la capacité de rêverie et par la relation aux autres. La place donnée aux facteurs sensoriels, à la résonance aux sollicitations latentes des planches et à la présence des affects dans les réponses nous permet d'évaluer dans quelle mesure le sujet peut se laisser toucher par l'impact de l'objet, en l'occurrence l'objet-test.

La première catégorie de la grille évalue le recours à des facteurs sensoriels au sein des réponses. L'utilisation des facteurs sensoriels montre la réceptivité du sujet face à l'objet-test. Toutefois, une utilisation excessive des éléments sensoriels peut traduire une difficulté de contenance et une fragilité au niveau des limites intrapsychiques et somatopsychiques du sujet. Au Rorschach, nous avons évalué les facteurs psychiques à partir de la sensibilité du sujet aux aspects chromatiques et achromatiques des planches, c'est-à-dire sa sensibilité aux couleurs (noir, blanc, rouge) ou à la texture (estompage). Nous nous sommes également intéressée aux remarques faites par les sujets, aux modifications de leur gestuelle ainsi qu'aux appréciations subjectives du matériel projectif. Au T.A.T., nous avons cherché à observer si l'insistance sur les limites et la qualité sensorielle des planches occupaient une place importante au sein des histoires proposées par le sujet.

La deuxième catégorie de notre grille concerne la résonance aux sollicitations latentes des planches, qui reflète la réceptivité du sujet face à l'objet-test. Dans les deux épreuves, nous avons tout simplement regardé si le sujet prenait en compte la sollicitation latente des planches quand il construisait ses réponses.

La troisième catégorie de notre grille consiste à observer les mouvements affectifs au sein des réponses des sujets. Dans les deux épreuves, nous avons surtout cherché à évaluer si le sujet était suffisamment réceptif à ses affects pour pouvoir leur donner une place au sein de ses réponses. Nous distinguons dans cette troisième catégorie les degrés de réceptivité du sujet : est-ce que l'affect est vécu et incarné par le sujet ou est-ce qu'il s'agit d'un affect en périphérie qui est porté par l'enveloppe perceptive (par exemple portée par l'expression) ? Au contraire, si l'accès aux affects demeure difficile, est-ce que le sujet peut avoir recours à des expressions corporelles qui traduisent le mouvement affectif ou bien est-ce que le récit est désaffecté et

factuel ? Nous avons dans un second temps étudié la nature des affects déployés par le sujet ainsi que les angoisses qui pouvaient apparaître. Nous avons également porté notre attention aux angoisses structurantes, comme l'angoisse de castration et l'angoisse de perte de l'objet, afin d'évaluer leur poids dans l'économie psychique du sujet.

La quatrième catégorie concerne le maniement pulsionnel. Pour cette catégorie, le but était d'observer les capacités de contenance du sujet face aux mouvements pulsionnels. Nous avons souhaité évaluer si le sujet arrive à déployer une dimension pulsionnelle au sein de ses réponses, sans que cela ne donne lieu à un débordement pulsionnel. Nous avons également cherché à observer si le sujet arrive à déployer à la fois la dimension libidinale et agressive de la pulsion. Au Rorschach, nous avons évalué le maniement pulsionnel à partir de la dimension symbolique, agressive ou libidinale, des réponses du sujet. Au T.A.T., nous avons cherché à observer la place du conflit psychique au sein des histoires proposées par les sujets. Nous avons observé la nature de ces conflits : internes, entre les topiques, externes, relationnels ; nous avons en outre étudié l'accès à l'ambivalence et les capacités de résolution du conflit.

La cinquième catégorie de notre grille concerne la qualité et la stabilité des identifications et des relations objectales. Cette catégorie est fortement liée à la catégorie précédente et cherche à évaluer si le sujet peut accéder à des représentations relationnelles dotées d'un lien libidinal entre les personnages ou au contraire si le sujet, craignant un débordement pulsionnel, inhibe la sphère relationnelle ou peut uniquement évoquer des liens spéculaires. Notre but était d'évaluer la stabilité des identifications sexuées. Pour la dimension identificatoire, au Rorschach, nous avons étudié les représentations humaines et animales afin d'observer l'identité sexuée la plus évoquée par le sujet. Nous avons également porté notre attention sur la capacité du sujet à proposer des genres pour ses représentations humaines. En outre, nous avons fait attention aux attributs nommés par le sujet, pour observer le niveau du refoulement des fantasmes de bisexualité. Au T.A.T., nous avons observé la capacité du sujet à s'identifier dans des rôles féminins et masculins, mais également la stabilité de ses identifications lors de l'énoncé de son histoire. Pour la dimension relationnelle, aux deux épreuves, nous nous sommes intéressée

aux représentations des relations afin d'apprécier leur nature : évitement, narcissiques, spéculaires, ou conflictuelles.

Enfin, pour la dernière catégorie de notre grille, nous avons étudié la présence de la symbolique féminine au sein des réponses du sujet. L'existence des réponses à symbolique féminine dans le protocole du sujet atteste la présence du travail du féminin. Au Rorschach, nous avons cherché des réponses à symbolique féminine. Au T.A.T., nous nous sommes concentrée sur les personnages féminins figurant dans l'histoire proposée par le sujet.

En ce qui concerne l'entretien semi-directif, notre écoute s'est surtout portée sur la tonalité affective et pulsionnelle du discours du sujet. De plus, nous avons cherché à évaluer la place laissée à l'objet, à la fois dans la construction du projet adulte et dans le discours du sujet. Notre attention s'est portée sur d'éventuelles inhibitions qui peuvent entraver l'appropriation subjective d'un projet adulte ou sa réalisation. Notre but était de déterminer si ces inhibitions sont dues à une difficulté d'accéder à la position passive-réceptrice, ne permettant pas au sujet de nourrir son projet de ses rêveries, de ses identifications et de ses relations objectales. Il est important d'étudier la relation instaurée entre la clinicienne-chercheuse et le participant afin d'analyser, dans la mesure du possible, le transfert. En revanche, malgré les nombreux contacts instaurés par des appels et des e-mails, nous n'avons vu les participants qu'une fois. Nous ne pouvons donc pas avancer sur ce terrain sans risquer des analyses sauvages.

En fonction de notre troisième hypothèse, nous avons cherché à observer si le jeune adulte peut accéder à ses affects et à des relations objectales dotées d'une dimension pulsionnelle ; cela attesterait l'intégration du travail du féminin et la désensualisation du lien aux parents. Si le sujet peut accéder à la position passive-réceptrice, il peut avoir un projet adulte nourri par ses affects de jeune adulte et par ses identifications secondaires à ses parents. En effet, le travail de désensualisation des imagos parentales, qui donne accès aux identifications sexuées et introjectables pour le jeune adulte, nécessite que ce dernier puisse accéder au travail de traitement de la perte, qui nécessite un accès tempéré à une position passive-réceptrice. Dans le cas où ce travail n'est pas accompli, l'impact des imagos parentales dépossède le jeune adulte de son projet. Il ne peut alors pas s'approprier son projet qui demeure

sous l'emprise des parents. Le projet adulte ne peut pas être nourri par les désirs contenus au sein des rêveries du sujet. Le projet adulte et le monde externe seront alors dénués d'intérêt pour le jeune adulte.

### **Chapitre 3 : Analyse du matériel clinique à partir du champ des hypothèses**

Nous avons choisi douze cas, six jeunes femmes et six jeunes hommes pour notre recherche. Dans ce chapitre, les données de l'entretien et des tests projectifs seront analysées selon nos trois hypothèses à partir de notre position de chercheuse en psychologie clinique d'orientation psychanalytique. Au début de notre premier sous-chapitre, nous allons commencer, pour chaque cas, par une introduction anamnétique issue de l'entretien, qui sera suivie par l'analyse du matériel clinique. A la fin de chaque cas exposé, nous avons inclus un paragraphe de conclusion qui constitue une analyse entrecroisée des protocoles projectifs et de l'entretien de recherche pour chacun de nos cas et cela pour chaque hypothèse. Nous avons également inclus au sein des résultats recueillis pour notre seconde hypothèse les rêves et les souvenirs d'enfance, dont il était question à la fin de l'entretien semi-directif de recherche, afin de pouvoir apprécier la résonance associative de l'entretien chez nos sujets.

Nous avons choisi de mettre le protocole complet de quatre cas, deux jeunes femmes et deux jeunes hommes, dans les annexes, en choisissant les cas les plus significatifs. Sur les quatre cas, deux sont les protocoles les plus avancés dans le processus de la fin de l'adolescence et deux sont les protocoles qui nous semblent au contraire être les moins avancés. Ces quatre cas, les plus significatifs de notre recherche, seront exposés en premier lieu, pour chacune de nos trois hypothèses.

| <b>Pseudo</b>            | <b>Age</b> | <b>Etude/ Métier</b>                       |
|--------------------------|------------|--|
| <b>Les jeunes femmes</b> |            |  |
| <b>Manon</b>             | 18         | Ostéopathie – Etudes                       |
| <b>Ashley</b>            | 19         | Langues– Etudes                            |
| <b>Paulette</b>          | 21         | Infirmière– Etudes                         |
| <b>Cécile</b>            | 22         | Ergothérapeute – Etudes                    |
| <b>Chloé</b>             | 23         | Informatique- Reprise d'études orthophonie |
| <b>Clara</b>             | 24         | Economie – Travail                         |
| <b>Les jeunes hommes</b> |            |  |
| <b>Charles</b>           | 18         | Informatique – Etudes                      |
| <b>Anthony</b>           | 20         | Chiropracteur – Etudes                     |
| <b>Jérôme</b>            | 21         | Infirmier– Etudes                          |
| <b>Alex</b>              | 22         | Gendarmerie – Travail                      |
| <b>Gaston</b>            | 23         | Ingénieur du son – Travail                 |
| <b>Wilfried</b>          | 24         | Ostéopathie – Etudes                       |

#### A. L'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie

##### *Les cas les plus significatifs*

##### *Chloé, la cassure et la déception*

Chloé a 23 ans. Elle a entendu parler de notre recherche via une camarade de classe et nous a contactée. Elle fait des études pour devenir orthophoniste. Chloé a déjà un diplôme dans l'informatique. A la fin de ses études en informatique, qu'elle a faites « par défaut », en suivant les recommandations de la conseillère d'orientation de son lycée, elle s'est rendu compte qu'elle n'avait aucune envie d'exercer dans ce domaine. Toutefois, habitant avec ses parents à l'époque, Chloé a eu beaucoup de difficultés à leur faire accepter son souhait de se laisser un an afin de choisir un métier qui lui conviendrait et de reprendre ses études par la suite. Malgré les conflits que cela a suscité, Chloé a pris son temps afin de choisir un domaine qui lui plaît, tout en ayant un travail alimentaire pendant cette année de césure.

Les parents de Chloé travaillent tous les deux dans le domaine médical. La mère de Chloé est dentiste et son père est médecin généraliste. La sœur aînée de

Chloé travaille également dans ce domaine, en tant que pharmacienne. Chloé dit avoir baigné dans le milieu du soin et qu'elle envisageait de l'intégrer à son tour. Mais ne voyant que des désavantages dans les métiers de ses parents et de sa sœur, elle dit avoir eu du mal à trouver un métier qui puisse lui convenir dans le milieu du soin. Elle s'est alors intéressée alors aux métiers d'orthophoniste et d'infirmière, pour finalement choisir le premier.

Lors de l'entretien, Chloé est gênée et rit nerveusement à plusieurs reprises. Elle n'associe pas librement, mais répond aux questions. Quand cette dernière parle de ses désirs, son récit est rapidement accompagné de nombreux conflits familiaux et de déceptions. En effet, Chloé voulait, jusqu'au collège, devenir archéologue et faire un BAC ES. Au lycée, elle est contrainte par ses parents de choisir la filière S et de renoncer à ses désirs. Elle situe ce moment comme « une cassure » pendant laquelle elle s'est rendu compte qu'elle « n'a[vait] pas le droit » de faire ce qu'elle voulait. Les parents sont décrits uniquement pour parler de ces conflits.

Chloé, ne sachant pas quoi faire après le lycée, a suivi les conseils de la conseillère d'orientation et a fait des études dans le domaine de l'informatique. Elle nous parlera d'une difficulté à se projeter lors de sa scolarité secondaire en lien avec la cassure qu'elle a expérimentée dans la liberté de ses choix. Elle a obtenu son diplôme au bout de deux ans mais elle s'est rendu compte que ce n'était pas le domaine dans lequel elle souhaitait travailler toute sa vie. Au prix de passer une année de « crise », très conflictuelle avec ses parents, Chloé a décidé de travailler en tant que serveuse, tout en cherchant un domaine professionnel dans lequel elle pourrait travailler. Elle a alors choisi le milieu de la santé, comme ses parents et sa sœur, mais en choisissant tout de même une autre branche, afin de pouvoir s'approprier ce choix de métier suffisamment différencié de ceux de sa famille. Chloé ne peut pas vraiment expliquer les raisons pour lesquelles elle a souhaité un métier dans le domaine de la santé, mais dit être contente de son choix. De plus, son école étant éloignée de son domicile, elle a dû partir de sa maison et s'installer dans le logement étudiant de son école. Elle est contente d'être partie de chez elle.

Au niveau relationnel, le projet adulte de Chloé semble assez inhibé. Elle ne parle quasiment jamais de relation amoureuse. Elle dira uniquement qu'elle a déjà eu des petits copains, sans jamais en nommer un, mais qu'elle n'a jamais pu se projeter

avec eux. Même si, enfant, elle rêvait « comme tous les enfants », d'« une maison, un mari, un chien et les enfants », elle n'a jamais concrètement souhaité cela avec un garçon.

Dans le domaine des rêveries et des activités, Chloé dit que petite, elle adorait écrire des histoires et dessiner. Elle se décrit comme une enfant très créative. Toutefois, elle a arrêté de dessiner au lycée. Chloé fait un lien entre l'arrêt de ses activités créatives et la contrainte de choisir la filière scientifique au lycée. Quant au lycée, Chloé jouait très souvent aux jeux vidéo et adorait faire des montages vidéo. Ces montages concernaient surtout des vidéos de famille. Sa passion pour les montages vidéo constitue la raison pour laquelle elle a été orientée pour faire des études dans l'informatique. Toutefois, elle n'a plus jamais touché à une vidéo depuis qu'elle a eu son diplôme. Ces vidéos procuraient un plaisir à Chloé car elles étaient très appréciées par sa famille. Suite à des « crises » vécues au sein de l'environnement familial, Chloé nous semble avoir arrêté cette activité pour prendre une distance avec ses parents. Quant aux jeux vidéo, il s'agit de jeux en ligne qui lui permettaient de jouer avec ses camarades de classe. Les deux activités préférées de Chloé sont en fait des activités très relationnelles, qu'elle a toutefois arrêtées aujourd'hui : « je n'ai pas le temps à l'école, et aussi je n'ai pas besoin, je n'ai pas l'envie forcément. ». Quant aux rêveries, Chloé nous dit qu'à l'adolescence, comme aujourd'hui, elle ne s'y laissait jamais aller. Elle se qualifie de très terre à terre. La rêverie est activement rejetée par Chloé, qui pense qu'elle ne peut causer que de la déception, comme ce fut le cas lors de sa scolarité secondaire.

Les épreuves projectives montrent que Chloé possède de bonnes capacités de figuration. Ses réponses témoignent également d'une bonne adaptation à la réalité. Au Rorschach, l'espace transitionnel et la conscience d'interpréter sont maintenus au sein de ses réponses. Ces dernières ne sont ni très projectives, ni très collées à la réalité ; elles se situent bien dans cet espace potentiel entre la réalité et le monde interne. Toutefois au T.A.T., bien que la majorité des histoires reflètent bien ce mouvement d'articulation, certains récits sont très défensifs et nous trouvons des mécanismes de banalisation qui réduisent la liberté créatrice.

Au Rorschach, la représentation de soi est majoritairement entière. Cependant, nous trouvons deux types de mouvements au sein des représentations



humaines ou animales : d'une part, la présence de l'angoisse de castration qui donne lieu à des représentations de corps attaqués et impuissants, d'autre part des représentations de corps troués avec une insistance sur les orifices qui nous font nous questionner au niveau des limites. Toutefois, ce questionnement doit être nuancé, car en dehors de ces représentations, nous ne trouvons pas de surinvestissement des limites ou un besoin de renforcement de ces dernières. Il s'agit surtout d'une envie maîtrisée sur les excitations et d'une tentative d'étouffement du mouvement pulsionnel. L'existence de très peu de réponses couleur en est un exemple. La planche 19 du T.A.T. témoigne de la difficulté de Chloé à se sentir en sécurité au sein de ses limites, qui sont bel et bien existantes. Chloé décrit un « bunker » dans son histoire. Ce lieu renforcé ne lui permet toutefois pas d'accéder à un sentiment de sécurité face au danger du monde externe et fait en outre apparaître un sentiment d'étouffement.

Quant aux capacités régressives, qui sont primordiales pour accéder à la capacité de rêverie, Chloé semble avoir des difficultés à y accéder. Le protocole de Rorschach de Chloé se construit majoritairement de réponses formelles de bonne qualité. Il s'agit d'un protocole très contrôlé. Les réponses de mauvaise qualité, qui peuvent habituellement traduire le refoulé ou des moments régressifs, se traduisent dans le protocole de Chloé comme une lutte face au surgissement des affects : il s'agit surtout de tentatives d'intellectualisation des sollicitations sexuelles des planches rouges (PII et PIII). Étonnamment, à la planche de la bisexualité psychique (PVI), Chloé propose une réponse intellectualisée et anatomique (tube neural) qui cache une thématique régressive : « le ventre de la maman ». Cela montre quand même la vivacité du travail symbolique et l'existence des capacités régressives, malgré le contrôle effectué par Chloé lors de la passation.

Au T.A.T., nous ne trouvons pas de réponses témoignant des capacités régressives de Chloé. L'émergence des processus primaires concerne principalement le surgissement des fantasmes sexuels. Quant aux procédés sensoriels, ils sont utilisés non pas pour mettre en scène un mouvement régressif, mais ils constituent des mécanismes défensifs, remplaçant la dimension sexuelle. Le sensoriel est donné comme réponse à la place du sexuel. De plus, la réponse de Chloé à la planche 16 du T.A.T. met en avant ses difficultés à pouvoir accéder à ses capacités figuratives en

l'absence de la perception. Chloé nous semble ne pas faire confiance à ses limites intrapsychiques pour pouvoir se laisser régresser et utiliser la pensée figurative.

Les tests projectifs nous montrent que Chloé possède des capacités de figuration et de régression. Toutefois, elle a du mal à accéder à ces capacités. En effet, les réponses de Chloé au protocole des tests projectifs sont très défensives. De même, lors de l'entretien, son discours est très contrôlé et elle ne peut se laisser aller à des associations libres. Bien que les procédés de figuration et de régression soient existants, Chloé ne semble pas se sentir assez en sécurité pour utiliser ces capacités. En effet, nous trouvons dans son protocole l'existence de deux angoisses entremêlées, une qui renvoie à l'angoisse de castration, typique de l'organisation névrotique, et une autre qui est plus centrée sur les limites. Cette angoisse sur la solidité de ses limites ne lui permet pas de se laisser aller aux affects ou à des rêveries et donne une allure très rigide à son protocole. Le projet adulte ne peut alors pas être rêvé par Chloé, qui ne semble pas se sentir en droit de pouvoir désirer en son nom propre. En effet, Chloé semble avoir très mal vécu la contrainte de devoir choisir une filière qu'elle ne souhaitait pas suivre au lycée. Les parents sont décrits comme des objets intrusifs, face auxquels Chloé ne peut que difficilement se protéger. Sa préoccupation est donc déplacée sur la délimitation d'un espace interne et privé. Cette démarche, maintenue de manière défensive, ne semble pas lui permettre d'accéder à un espace de rêverie où peuvent se déployer les fantasmes et les désirs inconscients. Le projet adulte de Chloé est donc en plein processus d'appropriation. Au niveau professionnel, elle a réussi à dire non à ses parents et s'est laissé le temps de pouvoir trouver un domaine suffisamment en accord avec ses identifications mais également suffisamment éloigné des exigences concrètes de ses parents. Toutefois, au niveau des relations intimes, le projet adulte semble être toujours très inhibé.

### *Cécile, une adolescence facile*

Cécile a 22 ans. Elle a entendu parler de notre recherche via une connaissance. Elle n'explique pas la raison de son intérêt et nous dira seulement qu'elle a trouvé notre recherche « intéressante ». Cécile fait des études pour devenir ergothérapeute et habite toujours avec ses parents et ses frères et sœurs. Elle est la cadette de la fratrie. La mère de Cécile est artiste-peintre et son père travaille en tant

que cadre dans une entreprise. La sœur et le frère de Cécile ont tous les deux fait des études en physique, avant de se reconvertir dans le milieu de l'art.

Cécile ne peut pas associer seule pendant l'entretien. Toutefois, elle ne semble ni timide ni angoissée. Son discours est construit et cohérent. Pour Cécile, devenir adulte n'est pas une question d'âge mais surtout une question d'indépendance par rapport à la famille. D'après elle, l'adulte est celui qui peut penser par lui-même, qui peut prendre ses responsabilités et qui fait ses propres choix. Quant à elle, Cécile pense qu'elle n'est pas une adolescente mais pas encore une adulte car elle habite toujours avec ses parents et surtout car elle n'a pas encore « envie de partir ». Elle déclare que vivre chez ses parents est une situation facile.

Pendant l'entretien, Cécile nous dresse le tableau d'une famille de cinq très unie et heureuse. Elle a de bonnes relations avec ses parents et avec ses aînés. Cela a toujours été le cas, même à l'adolescence, elle n'a eu aucun conflit avec ces derniers. Elle aurait eu « une adolescence facile au niveau familial et social ». Elle précise qu'au niveau scolaire, elle a été en échec scolaire à cause de « mauvais profs » qu'elle n'aimait pas. Elle pense que son adolescence n'a pas été « sombre », qu'elle n'a pas eu d'« énervement ». Ses parents lui laissaient une grande liberté, Cécile pouvait « tout [leur] dire », elle n'avait « aucune interdiction ». Aujourd'hui, tout continue à bien se passer. La sœur (27 ans) et le frère (24 ans), ainsi que Cécile, habitent toujours tous ensemble chez les parents. « On n'a pas réussi à couper le cordon encore », dit-elle, afin de souligner les difficultés quant au processus de différenciation au niveau familial.

Quant à son projet adulte, il nous semble quelque peu inhibé. Cécile n'arrive pas à accéder à la source de son projet. Elle nous le décrit très concrètement. Cécile a toujours eu envie de faire un travail qui lui permettrait d'aider les autres. Jusqu'à ses 10 ans, elle voulait travailler dans le milieu du droit. A partir de ses 10 ans, elle a décidé que c'était le domaine de la santé qui l'intéressait. Toutefois, elle ne peut véritablement expliquer ce désir si ce n'est en ces termes : « j'aime bien faire plein de choses pour les autres ». Elle dit de ne pas avoir été influencée par ses proches, ni par des films qu'elle aurait pu voir. « J'ai toujours été seule dans cette voie, ça ne me gêne pas, ça a toujours été une conviction. »

Cécile décrit ses parents comme des gens qui laissent beaucoup de liberté à leurs enfants. Avant de s'inscrire dans son école d'ergothérapeute, Cécile a tenté deux fois la première année de médecine. Elle dira, en réponse à nos questions, qu'elle a été « super triste » mais qu'elle ne se laisse jamais « abattre ». De plus, ses parents n'aimant pas les métiers du domaine de la santé, ils se sont montrés réticents par rapport aux deux choix de métier que Cécile a faits. Ceci constitue à peu près tout ce que Cécile peut dire sur ses choix au niveau professionnel du projet adulte. Nous n'aurons pas non plus accès à des souvenirs de l'enfance ou de l'adolescence de Cécile.

En ce qui concerne les rêveries, Cécile ne se laisse jamais aller à des rêveries. « Je n'essaye pas trop d'imaginer les choses, je suis dans le concret. » Lors de ses temps libres, à l'adolescence mais aussi aujourd'hui, elle voit ses amis. Elle aime bien voir un film avec eux ou papoter autour d'un café. Elle peut alors partager une rêverie commune à son groupe d'amis : s'imaginer toutes ensemble, à 30-35 ans, « toujours ensemble », en vacances avec leurs futurs enfants respectifs. L'accent est alors à nouveau mis sur les difficultés de séparation de Cécile que nous entendons tout au long de son entretien. Pour son avenir, Cécile dit qu'elle aimerait bien gagner sa vie et peut-être être en couple, elle n'est pas sûre, « je verrai dans 5 ans » dit-elle, et rit. Elle aimerait peut-être avoir des enfants. Elle ajoute : « Je ne souhaite pas les avoir avant trente ans, je veux d'abord vivre seule ». A ce moment-là, a lieu d'après nous le seul moment authentique de l'entretien ; Cécile est émue : « J'aimerais bien partir de chez mes parents ». Le premier, et le dernier. Le silence s'installe et montre la difficulté de Cécile à se différencier de la sphère familiale.

Les épreuves projectives montrent que Cécile possède des capacités de figurations suffisantes. Toutefois au Rorschach, nous constatons qu'en cas de difficultés face à certaines sollicitations (les représentations sexuelles (PIV et PVI), relationnelles (PVII) et l'objet maternel archaïque (PIX)), la capacité de figuration de Cécile est touchée. Elle donne alors des réponses mal délimitées et peu figurées : « masse », « flaque d'eau » ... Ses capacités figuratives ne lui permettent donc pas toujours de contenir l'angoisse. Le taux de réponses formelles inférieur aux normes au Rorschach témoigne d'une fluctuation des limites intrapsychiques de Cécile. En effet, ceci est lié à la difficulté des figurations qui se manifestent surtout aux

planches pastel et qui mettent en travail la capacité de régression du sujet. Toutefois, Cécile est capable de proposer des réponses kinesthésiques de bonne qualité formelle, qui indiquent son accès à l'espace transitionnel. Cependant, ses réponses kinesthésiques, qui traduisent normalement les relations, sont toutes d'ordre narcissique. Cécile semble avoir besoin d'une centration narcissique afin de consolider ses limites. Au T.A.T., nous constatons la même fluctuation au sein de ses histoires : le poids du fantasme prévaut à certains moments sur le contenu manifeste et donne lieu à des confusions entre les personnages et entraîne également l'apparition des représentations massives (d'ordre morbide).

Dans les deux tests, nous trouvons des réponses qui témoignent d'une effraction des limites corporelles et une fragilité au niveau des enveloppes psychiques. Au Rorschach, cela se traduit par des réponses peau et de symétrie mais également par des réponses qui traduisent une effraction directe, qui représentent l'intérieur du corps humain (PII : bassin, PIX : cancer, PX : les poumons). Au T.A.T., nous trouvons des représentations du corps atteint (P3 : personne pas bien, malade, P12 : décès d'une vieille personne, P13MF : femme tuée). Ceci arrive à deux reprises (P3 et P12) aux planches qui sollicitent une élaboration de la perte et de la séparation.

La régression n'est pas un processus aisé pour Cécile. Au Rorschach, ses réponses de l'ordre de la régression sont majoritairement accompagnées par la difficulté de maintenir des limites intrapsychiques intactes. Au T.A.T., nous constatons le même mécanisme, à partir de la présence des processus primaires au sein de ses histoires. Ces derniers apparaissent surtout à des planches où il est question de la perte (P3, P12) ou du conflit œdipien (sur les deux versants : rivalité et désir sexuel)<sup>11</sup>. Nous trouvons cette démarche également à la planche 11, qui a comme contenu latent l'imgo maternelle archaïque : la répétition du mot « heureusement », afin de souligner que les personnages ont pu s'évader du danger, témoigne de l'angoisse de Cécile. A cause de cet objet archaïque dangereux, il nous semble que les procédés régressifs ne sont pas aisés pour Cécile. Sa réponse à la planche 16 semble aller dans ce sens. Dans son histoire, Cécile cherche à combler à

---

<sup>11</sup> P6 : l'homme qui séduit est méchant, P7 : la réalisation du désir œdipien, la confusion des rôles entre la mère et la fille, P9 : relation spéculaire qui introduit une désorganisation spatiale, P13MF : la maîtresse tuée par l'homme, avec jouissance (« elle n'a même pas eu le temps de se rhabiller »).

tout prix le blanc. Nous y trouvons des représentations anti-dépressives, qui tendent à nier et soulager l'angoisse de la perte et de la séparation. Ici Cécile fait d'abord appel à l'objet maternel mais cela ne lui procure pas l'étayage recherché. Elle va tenter d'amener une réparation narcissique en réactivant des représentations orales : « bon plat chaud ... » et des représentations d'union aconflictuelle : « en vacances entre amis, ça se passe très bien ».

Lors de l'entretien nous entendons les difficultés de Cécile à se différencier de son environnement familial. Elle nous raconte une histoire de vie très lisse et heureuse, sans jamais pouvoir accéder à son passé. Son projet ne peut alors pas être nourri par ses désirs et ses rêveries. Nous saurons uniquement que le choix de métier de Cécile n'était pas apprécié par ses parents, qui d'ailleurs ne se prononçaient pas non plus sur ce qu'ils pouvaient souhaiter pour elle. Nous pourrions entendre le début d'une pensée critique émise par Cécile. L'apport des tests projectifs va également dans ce sens. Faute de pouvoir accéder à des objets infantiles suffisamment bons et contenant, elle ne peut déployer ses capacités régressives sans être effractée quant à ses limites psychiques. En effet, chaque fois que les planches renvoient à un mouvement de régression, nécessaire pour la rêverie mais aussi pour le processus adolescent, Cécile est effractée au niveau même de ses enveloppes psychiques.

L'utilisation des procédés d'idéalisation et de déni, qui a lieu surtout aux dernières planches des deux tests, renvoyant à la séparation ou à la perte, met en avant les difficultés de Cécile quant au traitement de la perte d'objet. Les atteintes des limites corporelles et les représentations morbides sont présentes dans ses réponses quand il s'agit des questions de la perte ou du conflit. Ces difficultés contraignent Cécile à déployer une centration narcissique et également à réprimer ses affects. Faute de pouvoir accéder à la capacité de rêverie, le projet se trouve alors coupé de ses racines infantiles, relationnelles et affectives. Par conséquent, nous ne trouvons pas de projet adulte élaboré par la capacité de rêverie chez Cécile.

#### *Jérôme, le processus de différenciation et le deuil*

Jérôme a 21 ans. Il a entendu parler de notre recherche via sa copine et a souhaité y participer pour réfléchir à sa vie et à ses doutes concernant son avenir. Il fait des études afin de devenir infirmier et habite toujours avec ses parents. Il a un

frère qui a trois ans moins que lui. La mère de Jérôme ne travaille pas, tandis que son père travaille dans le milieu de la finance.

Lors de l'entretien, Jérôme associait tout seul et n'avait pas besoin des relances de la psychologue pour parler. Il a saisi cet espace afin de réfléchir à son avenir à la lumière de son passé. Il a également utilisé cet espace pour parler d'un épisode difficile de sa vie, le décès de son grand-père, mais également de son angoisse, qui nous semble tout à fait adaptée à son âge, par rapport à son avenir professionnel. Son discours était investi affectivement, nourri par ses relations objectales et par ses désirs infantiles. Toutefois, Jérôme avait à certains moments du mal à laisser la psychologue intervenir et avait tendance à être prolix.

Pour Jérôme, devenir adulte signifie avoir un métier et se dégager de « l'emprise » de ses parents. Etant donné qu'il fait ses études et qu'il vit toujours avec ses parents, il ne se considère pas encore comme adulte. Toutefois, il dit que ses diverses vacances à l'étranger, ainsi que les programmes d'échanges auxquels il a participé pendant ses années de lycée, l'auraient fait évoluer. Jérôme dit avoir adoré vivre dans un autre pays, en l'occurrence en Australie, pendant plusieurs mois et désire pouvoir vivre à l'étranger à l'avenir. Il a envie d'avoir son propre appartement et éventuellement des enfants et un animal de compagnie. Dès qu'il formule ce souhait, il se rappelle les dires de son père. D'après ce dernier, avoir une maison, c'est contraignant notamment car il faut tondre la pelouse ; Jérôme préfère donc rêver d'un appartement. Les identifications aux parents sont constamment présentes quand Jérôme pense à son avenir. C'est également le cas pour son choix de métier. Le père de Jérôme travaille dans le milieu de la finance et n'aime pas son travail, qu'il a choisi en fonction du souhait de son propre père. C'est ainsi que Jérôme a su que ce type de travail ne lui conviendrait pas. Les propos de Jérôme sur sa famille, malgré un lien tendre explicite, étaient quand même accompagnés de plusieurs dénégations, soulignant la présence de conflits en cours. Le lapsus du début de l'entretien, qui lui fait définir l'âge adulte comme un dégagement de « l'emprise » des parents, va également dans ce sens. De plus, la rivalité avec son petit frère semble être assez vive. Jérôme nous dira qu'il a un très bon lien avec son petit frère, qu'ils passent beaucoup de temps ensemble et qu'ils n'ont absolument pas de lien « exécrationnel ».

Au lycée, Jérôme voulait choisir un métier qui le rapprocherait le plus des autres et qui lui permettrait d'échanger avec eux. Il dit avoir pensé immédiatement aux métiers du soin. Ce choix nous semble être influencé par la maladie et le décès de son grand-père qui a grandement impacté Jérôme entre ses 13 et ses 15 ans. A chaque fois que Jérôme a évoqué ses projets d'avenir, il évoquait également l'influence de ses parents et les choix de son frère en comparaison. Quand Jérôme parle de son projet adulte, il parle également de ses désirs infantiles : petit, il voulait être soit archéologue, soit primatologue. Il adorait la mythologie. Il était quand même intéressé par tous les métiers du soin. Il dit avoir toujours aimé la littérature et l'histoire, car il adore apprendre l'origine des choses. Les activités que Jérôme aimait faire pendant son adolescence étaient également diversifiées : il aimait la lecture, surtout des romans moyenâgeux et chevaleresques. Quand il se laissait aller à des rêveries, il récréait alors ces ambiances. Cependant, aujourd'hui, Jérôme dit que penser à l'avenir et se laisser aller à des rêveries lui fait un peu peur. Il ne sait pas encore exactement la population avec laquelle il aimerait travailler ou le lieu de son travail. De plus, ses parents semblent le questionner sur cet aspect de son projet et ne pas pouvoir leur répondre l'angoisse.

Le projet adulte de Jérôme est très lié aux autres, ses parents mais également sa copine. Il veut éventuellement exercer son métier à l'étranger mais il ne sait pas si sa copine pourra la suivre. Il aimerait continuer sa relation avec elle, qui dure déjà depuis deux ans et demi. Il envisage un futur avec elle mais il dit qu'aujourd'hui il est encore dans la maison de ses parents et qu'il a du mal à se projeter, tout en nous faisant part de ses projets d'avenir. De plus, durant l'entretien, en élaborant son désir de vivre à l'étranger, Jérôme se rend compte qu'il a bien plus « d'attaches » qu'il ne le croit avec la France. Il parle d'abord de sa copine. Par la suite, il se rappelle à quel point l'aide de sa mère lors de la maladie de son grand-père a été cruciale pour ses grands-parents et réalise qu'il n'a pas envie de trop s'éloigner de ses parents. Les sentiments de culpabilité inhibent alors ses désirs d'autonomie et ses rêveries concernant sa vie potentielle en Australie.

Aux tests projectifs, nous constatons que Jérôme possède de bonnes capacités de figuration. Ses réponses sont adaptées à la réalité. Le contenu manifeste au T.A.T. est toujours respecté et pris en compte dans les planches. De plus, les réponses de



Jérôme maintiennent toujours la dimension fantasmatique, avec une profondeur symbolique. Au T.A.T., les récits sont construits avec une liberté créatrice. Ils respectent le contenu manifeste tout en gardant une dimension fantasmatique, qui n'est pas débordante. Toutefois, Jérôme mobilise un contrôle formel quasi-total au Rorschach. Cependant, nous trouvons également l'utilisation des couleurs rouge et pastel au sein de son protocole, ce qui témoigne d'une certaine souplesse de son fonctionnement psychique. Nous trouvons également des réponses à la symbolique régressive, renvoyant à la fiction (« dragon », « animaux fantastiques », « étoile au bout d'un manche... ») ou à une thématique sensorielle (« feuille de marronnier qui tombe en automne »). Jérôme peut donc accéder à ses capacités régressives sans que cela n'entraîne une désorganisation de sa pensée. Au T.A.T., les processus primaires sont rares, cependant nous pouvons observer de légères désorganisations qui sont surtout liées aux motions pulsionnelles dans une conflictualité œdipienne. Il s'agit surtout des thématiques qui touchent à la rivalité œdipienne, au rapproché homosexuel, au versant négatif de l'Œdipe. Cependant, les planches 19 et 16 du T.A.T. sont grandement affectées par un mouvement défensif de type antidépressif qui s'installe dans le protocole de Jérôme à partir de la planche 12. Ses mécanismes défensifs habituels, qui consistent à érotiser le lien et qui lui permettent de résoudre des conflits œdipiens aux planches 2 et 3, ne permettent plus à Jérôme de faire face à la perte d'objet à partir de la planche 12. Un fond dépressif semble être réactivé, suite à l'évocation du grand-père décédé et rend difficile pour Jérôme l'accès à ses ressources psychiques en fin de protocole.

Nous voyons dans les épreuves projectives que Jérôme possède de bonnes capacités de figuration. Il accède à l'espace transitionnel et ses réponses témoignent d'une part d'une bonne adaptation à la réalité avec de bonnes capacités d'élaboration psychique et d'autre part d'une part subjective et fantasmatique. Toutefois, le mouvement pulsionnel, surtout dans sa dimension agressive, nécessite beaucoup d'énergie psychique et mobilise grandement la pensée de Jérôme pour le contenir. Cela rend quelque peu difficile l'accès à la régression et à un traitement plus souple de l'appareil psychique de manière continue, malgré ses capacités apparentes de régression et le bon fonctionnement de son préconscient. De plus, les motions agressives réactivent un sentiment de culpabilité et donnent lieu à une insécurité narcissique au niveau des identifications sexuées et de l'affirmation virile.

Nous trouvons chez Jérôme l'amorce et l'avancement d'un travail d'appropriation subjective d'un projet adulte nourri par ses rêveries, ses désirs infantiles et ses relations objectales. Jérôme peut se laisser aller à des rêveries en lien avec son projet et faire des liaisons entre son projet adulte et ses désirs infantiles afin de donner sens à son projet. Toutefois, son angoisse concernant son avenir, son discours prolix lors de l'entretien et sa lutte hypomane momentanée pendant les tests projectifs, accompagnée de la réactivation d'un deuil passé, témoignent de la difficulté de Jérôme au sein du processus de différenciation avec ses parents et de sa quête de l'affirmation de son identité sexuée, sans que cela ne suscite une grande culpabilité.

*Charles, une limace sans coquille*

Charles a 18 ans. Il a vu notre recherche sur les réseaux sociaux et a souhaité y participer pour passer les tests de personnalité. Toutefois, il ne nous a jamais dit pourquoi il est intéressé par ces tests. Il n'a pas non plus répondu à nos appels pour que nous puissions organiser un rendez-vous de retour sur son protocole, ce qui témoigne de son ambivalence envers la passation de ses tests. Lors de l'entretien, le discours de Charles est d'emblée centré sur le plan professionnel. Il décrit ses parents comme étant très impliqués dans sa scolarité. Ils ont embauché de nombreux professeurs privés pour la réussite de leur fils. Son père est chef de projet et sa mère est architecte. Il a une sœur aînée et habite encore avec ses parents. Les parents de Charles souhaitent que leur fils soit plus autonome, ils lui demandent de trouver un job d'été et envisagent de lui louer un studio pour qu'il soit plus près de son école. Toutefois, Charles ne pense pas avoir besoin de gagner de l'argent et ne souhaite pas vivre « tout seul ».

Il est extrêmement timide pendant l'entretien. Il ne peut associer librement et ne fait que répondre aux questions. Il a également une attitude très défensive avec un regard fuyant. Penser à l'avenir ne sert à rien d'après Charles : « C'est futile, ça ne sert à rien de rester dessus trop longtemps quoi ». Il ne peut pas communiquer sur son « projet adulte » pendant l'entretien. Nous n'entendons pas non plus de désir dans son discours. Petit, il voulait exercer tous les métiers qu'il voyait autour de lui. Il dira que les métiers sportifs et le métier de pompier étaient ceux qui ont persisté le plus longtemps, pour finalement disparaître par la suite. Il aurait choisi le domaine de

l'informatique en terminale. Il dira qu'il aimait bien l'ordinateur et a donc décidé au dernier moment de faire des études dans l'informatique. Le fait qu'il aime jouer aux jeux vidéo et qu'il aimait l'algorithmie en terminale sont les deux raisons qu'il donne à son choix de dernière minute.

Lors de l'entretien, Charles est en première année d'une école qui dure cinq ans mais n'a pas vraiment d'idée sur ce qu'il veut faire spécifiquement plus tard. Il dit ne faire, depuis le lycée, que le strict minimum afin d'avoir la moyenne. Faire des études universitaires est très important pour les parents de Charles. C'est pour cela qu'ils ont toujours embauché des professeurs privés pour que leur fils puisse avoir son bac. Ce dernier dit avoir eu beaucoup de conflits avec ses parents pendant l'année de terminale.

Au niveau des relations amoureuses, Charles dit être extrêmement timide avec les filles. Il déclare qu'il aime bien avoir des copines et s'il n'en a pas, il en cherche. Il n'a jamais pensé plus loin et ne s'est jamais projeté dans les rêveries d'une vie familiale future. On ne sait pas si Charles a déjà eu une relation amoureuse ou s'il en a une aujourd'hui. Sa manière d'évoquer la question est très désaffectée.

Charles dit ne jamais se laisser aller à des rêveries. Jusqu'en seconde, il dit avoir fait beaucoup d'activités sportives. A l'arrêt du sport, il a commencé à jouer à des jeux vidéo. Pendant son temps libre, il était toujours chez lui et jouait à des jeux en ligne avec ses amis. L'arrêt de ses activités sportives ne l'aurait « pas du tout » affecté car d'après lui, il les a remplacées par des jeux vidéo. Aujourd'hui, il continue à jouer à des jeux en ligne et fait beaucoup de soirées avec ses amis.

Charles possède des capacités de figuration qui se confirment autant au Rorschach qu'au T.A.T. Néanmoins, au Rorschach, nous avons constaté que les éléments angoissants peuvent donner lieu aux débordements des limites intrapsychiques et entraver momentanément sa capacité de figuration.

Les réponses de Charles au Rorschach et au T.A.T. prennent majoritairement en compte la réalité des planches. Toutefois, un certain irrespect du contenu manifeste est présent aux deux tests. Au Rorschach, ceci se manifeste par une tendance à modifier les espaces spatiaux. Quant au T.A.T., il y a une certaine prédominance des thématiques crues et massives qui prévalent à la sollicitation

latente des planches. L'articulation entre les mécanismes de pensée et le fantasme se trouvent alors déséquilibrée, le monde fantasmatique semble prédominer. De plus, au Rorschach nous trouvons à plusieurs reprises une perte de distance entre Charles et les planches. Ceci apparaît surtout à des moments d'angoisse réactivant un fantasme archaïque de dévoration. Cette perte de distance est restaurée par Charles avec des constructions intellectuelles qui tentent d'instaurer des limites spatiales (réponses construites avec la perspective). Au T.A.T., la liberté créatrice de Charles est impactée par des fantasmes morbides. Malgré l'originalité des récits, au fond, il s'agit souvent d'histoires qui traitent des questions de la mort et de la survie. Nous constatons que le travail de pensée a une valeur très défensive et échoue momentanément à bien instaurer les limites spatiales dans ses histoires.

La présence de plusieurs réponses de fumée et de réponses anatomiques témoigne d'une fragilité de la représentation de soi. On trouve dans le protocole de Rorschach de Charles une forte angoisse de dilution des limites. L'excitation fait déborder les limites de Charles et atteint son sentiment d'identité. Son effort pour donner à tout prix des réponses unitaires à des planches bilatérales afin de constituer un sentiment d'unité illustre également de cette fragilité. La réponse de Charles à la planche de représentation de soi (PV) est très parlante à ce niveau. « Un escargot aussi, non, une limace plutôt, n'y a pas de coquille. Il marche, il rampe sur une plaque de verre, au soleil. Il brule. C'est tout. ». La réponse peau qui tente de renforcer la représentation de soi (coquille) ne tient pas et expose le corps au danger. Au T.A.T., nous constatons des mécanismes similaires. Les personnages des histoires de Charles sont très souvent attaqués, violentés ou tués. La question de la survie apparaît à plusieurs reprises, mettant en avant l'absence des objets d'étayage internes.

Charles ne semble pas non plus avoir accès à des capacités régressives. La régression induite par les planches de Rorschach suscite surtout l'effraction des limites corporelles et met en avant une contenance insuffisante de l'excitation. Plusieurs réponses données en perspective et l'effort de Charles pour différencier les différents espaces des planches témoignent de la difficulté de ce dernier quant aux limites intrapsychiques. Cette insistance sur les limites est également présente au T.A.T., où nous voyons apparaître une angoisse de chute et de non-contenance. La

dernière planche du T.A.T. montre également les difficultés de contenance de Charles. A la planche 16 de T.A.T<sup>12</sup>, que nous situons comme la planche paradigme de la capacité de rêverie, il commence par une tentative d'intellectualisation, mais très rapidement, nous constatons une perte des limites avec l'image de « la salle qui ne s'arrête jamais ». Le sentiment de vide et l'absence de contenance sont alors accentué par ce récit.

La capacité de rêverie semble être entravée chez Charles. Ceci semble lié à une difficulté de contenance face aux excitations. Il semble ne pas pouvoir s'appuyer sur de bons objets internes afin de construire un espace interne où peuvent se dérouler des rêveries. La pensée de Charles semble être surinvestie d'une fonction défensive qui tente de contenir les excitations et les angoisses. Toutefois, les limites psychiques ne sont pas bien rétablies et témoignent d'une fragilité narcissique. Nous trouvons également la persistance d'une pensée toute puissante, qui essaye de pallier cette fragilité mais qui échoue face aux angoisses d'abandon et de vide. Charles ne peut donc pas accéder à un espace où il peut se rêver ou se penser. Nous ne trouvons pas chez lui de projet adulte remanié par la capacité de rêverie.

### ***Suite des cas de notre protocole de recherche***

#### *Manon, les vœux œdipiens et la difficulté de régression*

Manon a 18 ans. Elle a entendu parler de notre recherche via un ami. Elle a souhaité faire partie de cette recherche sans vraiment préciser ses raisons. Le jour de l'entretien, elle a une apparence très soignée mais une tenue vestimentaire et un maquillage en décalage avec son visage encore infantile. Elle est très sérieuse et montre une envie de bien se présenter. Elle est en deuxième année d'études d'ostéopathie et vit avec son petit ami en collocation. Elle a sauté une classe pendant l'école primaire et a donc commencé ses études supérieures à 17 ans.

Manon vient d'une famille de scientifiques : ses deux parents sont ingénieurs et sa sœur cadette, qui est au lycée, veut également devenir également ingénieur. Elle a toujours aimé les sciences, mais surtout quand cela touche à l'humain et à son

---

<sup>12</sup> « C'est blanc. C'est comme une image du subconscient. Quand on est dans une salle toute blanche comme ça, c'est qu'on se parle à soi-même et c'est tout. (?) On est en nous en fait. On pourrait marcher des heures et la salle ne s'arrêtera jamais. (?) Je dirais qu'il faut entreprendre les choses, faut les enclencher au lieu de laisser les autres enclencher pour nous. »

fonctionnement. Elle a choisi les études d'ostéopathie pendant sa scolarité secondaire. Elle est actuellement en deuxième année et travaille sur les marchés le week-end pour avoir une certaine indépendance financière. Son loyer et le coût de l'école sont financés par ses parents.

Lors de l'entretien, Manon semble angoissée, elle n'associe que très peu, mais elle n'a pas besoin non plus d'avoir beaucoup de relances. Dans son discours, nous constatons une envie de bien faire, de bien se montrer. Elle parle de ses intérêts intellectuels et de ses ambitions. Son discours est très intellectualisé et idéalisé.

Manon a toujours été intéressée par le domaine médical. En fait, ce serait ses parents, tous les deux ingénieurs, qui auraient voulu faire aimer à leurs deux filles le domaine scientifique dès leur jeune âge. La sœur de Manon, qui a trois ans de moins qu'elle, est passionnée par les avions et se prépare à passer son brevet pour piloter de petits avions. Manon est surtout intéressée par le domaine de la recherche et celui de la périnatalité. Elle aurait aimé faire des études pour devenir sage-femme, mais ce choix comporte deux inconvénients pour elle. Le premier est qu'il faut réussir la première année de médecine. Manon a vu l'effet de la fameuse PACES sur sa cousine et n'a pas aimé l'impact que cette année a eu sur elle. Le deuxième inconvénient est le fait que le métier de sage-femme serait, d'après-elle, très discrédité. Manon a donc choisi l'ostéopathie car c'est un métier en plein essor et qu'il y a « encore beaucoup de choses à prouver ». Elle ne sait toutefois pas vraiment d'où vient son intérêt pour le monde médical. Elle a voulu choisir un métier « dans le social », qui lui permette de « réparer les gens, les aider à aller mieux ».

Manon se questionne également sur son avenir. Elle aimerait bien vivre en Allemagne car elle a passé quelques mois là-bas au lycée dans le cadre d'un programme d'échange. Toutefois, comme elle souhaite avoir « plein d'enfants » et qu'il lui semble qu'en Allemagne, les écoles finissant très tôt, elle sera obligée de choisir entre sa carrière et sa famille, elle a du mal à se projeter sur cette idée. Manon a toujours voulu devenir maman et si possible pas très tard. C'est également pour la même raison qu'elle a envie de se spécialiser en périnatalité et de suivre les nourrissons et les femmes enceintes.

Quant aux rêveries, Manon se laissait très souvent aller à des rêveries pendant son enfance mais également son adolescence. Elle aimait créer des mondes fantastiques dans ses rêveries et ne s'ennuyait jamais quand elle était seule. Aujourd'hui, même si elle continue à se laisser aller à des rêveries de type fantastique, le contenu de ses rêveries concerne désormais davantage ses projets. Elle a toujours adoré lire des livres, surtout des livres fantastiques et de science-fiction. Elle écrivait également des histoires. Elle continue toujours à lire et prend du plaisir dans cette activité.

Le projet adulte de Manon, bien qu'existant, nous semble encore être peu différencié de son milieu familial : parents scientifiques, cousine dans le domaine médical. Manon ne semble pas encore pouvoir situer l'origine de son projet qu'elle comprend comme « une envie de réparer les gens ». Toutefois, elle a plusieurs idées pour son avenir, notamment quant à ses études et sa spécialisation. La dimension relationnelle du projet est beaucoup moins investie que la dimension professionnelle qui est au premier plan. Cependant, la pensée de Manon est grandement nourrie de ses relations familiales et amicales, mais également de ses rêveries. Elle a également envie de s'autonomiser sur le plan économique et de pouvoir gagner son propre argent. Elle travaille actuellement les week-ends pour pouvoir accéder à une certaine autonomie.

Quand nous regardons les épreuves projectives, nous constatons que Manon a de bonnes capacités de figuration. Ses réponses sont adaptées à la réalité et les limites entre le dedans et le dehors sont maintenues. Nous trouvons des réponses kinesthésiques<sup>13</sup> de bonne qualité, même si elles ne sont pas nombreuses. Toutefois au T.A.T., le contenu manifeste n'est pas toujours respecté. Il existe plusieurs émergences de processus primaires, comme des scotomes d'objet<sup>14</sup> ou encore l'évocation des thématiques du meurtre, non sollicités par la planche. Néanmoins, il ne s'agit pas d'un protocole qui nous fait nous questionner sur une atteinte identitaire. Il s'agit surtout du poids du désir et de l'impact du conflit œdipien encore trop excitant qui vient déranger l'équilibre entre la perception et la projection.

---

<sup>13</sup> Réponses qui incluent le mouvement et qui traduisent par leur double dimension la perception de la forme externe, la projection du mouvement et les capacités transitionnelles.

<sup>14</sup> Effacement/non prise en compte d'une image figurant sur la planche.

Nous ne trouvons pas dans les réponses de Manon de représentations de soi atteintes ou morcelées. Toutefois, parmi ses réponses, il existe plusieurs réponses (5) qui renvoient à des représentations protectrices (des réponses dites « peau » : *masque, temple, rempart, forteresse, canal*) : ces réponses ne traduisent pas une faiblesse des limites mais ont une fonction de contenance face au désir œdipien. Elles sont toujours accompagnées d'une charge fantasmatique. Manon est très excitable, mais elle arrive à contenir son excitation afin de proposer des réponses de bonne qualité au Rorschach. Ceci est plus compliqué au T.A.T. Nous trouvons alors de nombreux scénarios de meurtre. Cela semble être lié à la dimension surdramatisée de ses histoires. Les attaques du corps (des meurtres ou des suicides) nous semblent augmenter quand il y a une confrontation à l'image féminine. Nous pouvons penser cela en ces termes : dès que Manon devient une femme, elle est davantage menacée. Les défenses narcissiques ne résistent pas à la thématique du manque.

Enfin, il est important de noter que Manon ne nous semble pas encore accéder aisément à ses capacités de régression, bien qu'elles soient présentes. Sa réponse à la planche IV, « *l'entrée d'une grotte dans une montagne* » témoigne de cette capacité régressive qui s'active face à l'inquiétude que sollicite cette planche à la thématique de la puissance phallique. Toutefois, il s'agit de la seule réponse qui témoigne de cette capacité. Manon a également beaucoup de difficulté à se laisser aller aux éléments sensoriels : son protocole contient une seule réponse couleur. De plus, cette réponse est de mauvaise qualité formelle, traduisant une effraction de ses limites pare-excitantes par les couleurs, donc par les affects. Nous trouvons en tout trois symboles régressifs dans son protocole de Rorschach : *la grotte* (PIV), *la forteresse* qu'elle avait vue avec ses parents quand elle était petite (PVI) et *Alice aux pays des merveilles* (PIX). Ces réponses constituent des tentatives défensives face à la dimension sexuelle des planches. Hormis la réponse *grotte* à la planche IV, elles échouent dans leur but défensif et ne permettent pas à Manon de contenir la charge fantasmatique afin de proposer des réponses de bonne qualité formelle.

Enfin, Manon possède de bonnes capacités figuratives. Elle a accès à ses rêveries et prend plaisir dans des activités qui sollicitent les liens avec ses objets internes (lecture, écriture). Toutefois, ses capacités de régression, bien que présentes, ne sont pas toujours accessibles pour elle du fait d'une grande sensibilité qui induit la



difficulté de se laisser aller à des affects et aux motions pulsionnelles. La difficulté de Manon à associer seule en entretien peut témoigner également de cette difficulté. Cette excitabilité ne permet pas à Manon de pouvoir se différencier de sa sphère familiale et d'investir des relations objectales extra-familiales avec un objet perçu dans sa complémentarité. Elle ne peut alors pas nourrir son projet par les désirs infantiles contenus dans ses rêveries, par ses affects ou par son lien aux autres. Ses défenses habituelles, comme l'intellectualisation et le narcissisme, sont efficaces lors de l'entretien, mais également dans son protocole de Rorschach, qui sollicite davantage la construction identitaire et la représentation de soi. La dimension relationnelle du T.A.T. rend ses défenses habituelles inefficaces et met en scène ses difficultés à contenir son excitation et refouler les fantasmes œdipiens. Toutefois, son projet, bien que pas toujours entièrement différencié et approprié subjectivement, est bien présent et semble être une potentielle source de plaisir pour Manon.

*Ashley, le renoncement et l'adultité*

Ashley a 19 ans. Elle a entendu notre recherche via les réseaux sociaux. Elle est en deuxième année d'études de langues. Ashley habite avec ses parents et sa petite sœur. Les parents d'Ashley sont arrivés en France, du Pérou, après avoir fini leur scolarité secondaire. Ils étaient accompagnés par plusieurs membres de leur famille. Malgré l'importance que les parents d'Ashley donnent à l'éducation, ces derniers n'ont pas pu poursuivre leurs études en France et ont été obligés de travailler. En effet, le père d'Ashley voulait aller à l'université mais son niveau de français était insuffisant. Il a alors trouvé un travail en tant que gardien d'immeuble, qu'il continue à ce jour. Faire des études supérieures était donc quelque chose de très important pour Ashley et pour ses parents.

Ashley n'arrive pas associer librement, elle est très inhibée et ne fait que répondre aux questions. Nous n'entendons pas de désir quand elle parle de ses projets. Le projet adulte, dans les versants professionnels et relationnels, est d'emblée raconté au travers des renoncements qui touchent à ses désirs infantiles. Ashley débute l'entretien en annonçant d'emblée qu'aujourd'hui elle est « dans la réalité ». Elle nous dit alors : « Avant, je me projetais dans des choses qui étaient inaccessibles pour moi, comme vivre aux USA ou au Pérou ». L'entretien commence donc par la mise en avant des désillusions et des renoncements.

Du côté de ses études, Ashley n'est pas sûre. Petite, elle voulait être actrice/chanteuse, comme les femmes qu'elle regardait dans les *télenovelas*. Au lycée, elle a choisi la filière scientifique pour donner suite aux désirs parentaux. Il s'agit du premier renoncement énoncé par Ashley, qui aurait préféré faire une filière ES. Par la suite, elle a choisi des études dans le domaine des langues, parce qu'elle pense être « forte » en langues. On lui aurait fait plusieurs fois la remarque. Ashley est trilingue et se sent à l'aise avec les langues. Elle a choisi ce domaine pour être traductrice, à suite d'un test de métier qu'elle a fait au collège. Aujourd'hui, ne voulant plus devenir traductrice, elle ne sait pas ce qu'elle veut faire une fois qu'elle aura fini ses études. Elle a vaguement quelques idées qui touchent au tourisme.

Ashley nous dit alors ne penser qu'à l'avenir sur le court terme. A la rentrée prochaine, elle va faire un échange Erasmus et ne pense qu'aux rencontres qu'elle fera lors de son séjour. Il est difficile pour elle de penser à l'origine de son projet, elle ne peut pas expliquer pourquoi elle veut être traductrice ou faire un métier en lien avec le tourisme ou les langues. Elle ne parle quasiment pas de la dimension relationnelle de son « projet adulte ». En effet, elle s'est séparée récemment de son petit copain avec qui elle est restée plusieurs années. Cette rupture semble toujours impacter Ashley et rend difficile le fait de penser à son projet adulte dans la dimension relationnelle.

Ce qui nous semble très vivant et authentique dans le discours d'Ashley, c'est quand cette dernière parle de ses centres d'intérêt à l'adolescence et de ses rêveries infantiles. Il s'agit surtout des activités autour des attributs féminins (*nail art*, coiffure, maquillage), devenir actrice de *télenovela*, vivre aux Etats Unis, rencontrer l'équipe de la série *New York Unité Spéciale* et filmer avec eux etc. Mais lors de l'entretien, elle parle de ses rêveries comme les ayant complètement abandonnées. Elle les raconte de manière isolée, même si leur investissement demeure très vivant. Ashley ne s'est quasiment plus laissée aller aux rêveries à partir de collège. D'après elle, quelque chose s'est bloqué à ce moment-là.

Les épreuves projectives montrent qu'elle possède des capacités de figuration. Toutefois, à certains moments, nous constatons une perte de distance entre les planches et Ashley. Cette perte de distance est toujours accompagnée d'une

possibilité de rétablissement. A certaines planches<sup>15</sup>, il y a des éléments persécutifs qui viennent écraser la distance entre elle et l'objet-test. Cet écrasement entrave ses capacités transitionnelles ainsi que l'articulation entre le fantasme et la pensée. Les thèmes persécutifs apparaissent surtout en lien avec le rapproché libidinal et la rivalité œdipienne, mais également à la planche 19 du T.A.T, qui évalue les limites dedans-dehors du sujet. Il nous semble que la séparation vécue deux mois avant l'entretien a aussi un impact dans ce mouvement projectif, surtout à la planche 10 du T.A.T qui a comme thématique le lien tendre à l'objet.

La présence de fréquentes réponses peau, qui renvoient à la consolidation des limites corporelles par l'investissement des représentations peau, et celle de réponses témoignant d'une effraction momentanée des limites corporelles (F- Anat), montrent la sensibilité d'Ashley au niveau de ses limites. Sans penser directement à une dimension psychopathologique, il nous semble que le travail de la fin de l'adolescence au niveau des pare-excitations n'est pas encore abouti. Toutefois, Ashley réussit à se ressaisir à la suite de ses réponses de mauvaise qualité formelle, ce qui nous paraît être un bon pronostic pour la suite du processus adolescent.

Nous trouvons dans le protocole d'Ashley à certains moments un trop plein d'excitation pulsionnelle qui est difficilement traitable. C'est surtout à la planche II du Rorschach, qui renvoie à la dimension pulsionnelle (libidinale et agressive) par l'introduction de la couleur rouge mais également aux planches III et IV. Nous pensons que cela est dû à la dimension bilatérale des deux planches (II et III), qui appellent les représentations relationnelles, et à la présence de la couleur rouge, qui sollicite la dimension pulsionnelle. Ashley essaye alors de contenir l'excitation par des mécanismes d'isolation et du contrôle formel. A la planche IV, la planche de la puissance phallique, nous constatons le contrecoup des deux dernières planches (II & III). En outre, la dimension sexuelle de la planche fait accroître son angoisse. Le déploiement d'un mouvement projectif à cette planche témoigne de l'insuffisance de la contenance pulsionnelle d'Ashley. A la planche X du Rorschach, qui sollicite le traitement de la séparation, Ashley a également des difficultés à contenir l'excitation : elle propose sept réponses à cette planche dont deux de mauvaise qualité, « *flammes* » et « *poumons écrasés* ».

---

<sup>15</sup> PIV du Rorschach, P9GF, P10, P13MF et P19 du T.A.T.

Toutefois, Ashley possède des capacités de régression : son protocole de Rorschach comprend deux réponses estompage (réponses qui renvoient au toucher, sollicitant des capacités régressives) et 10 réponses couleur (dont 5 avec la prédominance de la couleur). Cela est très précieux pour son âge. Mais nous voyons dans son protocole qu'à certains moments, ses réponses sensorielles et régressives ne sont pas de bonne qualité (PIIR4 : « cœur », PIIR11 : « estomac », PVIR15 : « robe qui part en fumée »). Cela révèle une effraction de ses limites pare-excitantes.

Nous n'entendons pas dans le discours d'Ashley de projet adulte approprié subjectivement et situé comme source de plaisir, mais plutôt un flou qui peut l'angoisser. Ses choix de métier et de style de vie sont racontés par la dimension négative : ce à quoi elle a dû renoncer et ce qu'elle a choisi, sans pouvoir y donner beaucoup de sens. La séparation d'avec son ex-ami semble accentuer ce sentiment de renoncement. Néanmoins, les rêveries infantiles reviennent pendant l'entretien et raniment son discours. L'appropriation du projet adulte et son élaboration par la capacité de rêverie pourraient devenir accessibles pour Ashley si elle peut se doter de meilleures limites pare-excitantes contre les excitations. C'est à ce moment-là qu'elle pourrait se laisser aller à des rêveries pour remanier son projet sans risquer des effractions. En effet, même si Ashley possède des capacités de régression et de figuration, la fragilité des limites pare-excitantes ne lui permet pas d'accéder aisément à ces procédés. La régression suscite donc un trop plein d'excitation que les mécanismes de figuration ne peuvent contenir. Cette difficulté l'empêche d'accéder librement à sa capacité de rêverie.

#### *Paulette, le projet adulte narcissique*

Paulette a 21 ans. Elle a vu l'annonce de notre recherche sur les réseaux sociaux et nous a contactée car elle se définit comme quelqu'un de très angoissé et aimerait bien apprendre à se détendre. Paulette fait des études afin de devenir infirmière et habite toujours avec sa famille. Elle a une sœur aînée qui n'habite plus avec eux. La famille de Paulette donne une grande importance à l'éducation de leurs enfants et a toujours souhaité qu'ils suivent des études supérieures. Paulette nous dit avoir passé toute sa scolarité en étant accompagnée par des professeurs privés. Elle suivait des cours de chant et pratiquait également des activités sportives. Elle a fait de multiples séjours linguistiques à l'étranger afin d'améliorer son anglais. Lors de

l'entretien, elle nous parle surtout de ses difficultés avec ses copines, qu'elle présente comme la raison de son mal-être, et de ses projets professionnels qui l'angoissent grandement.

Lors de l'entretien, Paulette est très anxieuse. Toutefois, elle peut associer librement, même si ses associations sont surtout sur la dimension professionnelle de son projet adulte. Enfant, elle voulait devenir ingénieure car elle adorait les mathématiques, même si elle ne comprenait pas vraiment le sens de ce métier. Ayant une passion pour le chant, elle voulait également devenir chanteuse. Elle prenait des cours de piano et participait à une chorale depuis toute petite. Au collège, après les conseils d'un oncle, elle a commencé à s'intéresser au métier d'infirmière. Elle aimait l'idée de soigner les autres. Toutefois, elle voyait que ce métier n'était pas très reconnu, tout comme celui de chanteuse. Elle a donc choisi de se diriger vers la médecine qui est, contrairement aux deux autres métiers, très reconnue socialement. De plus, Paulette avait plusieurs amis de son lycée qui avaient fait ce choix. Elle s'est alors dit que si elle loupait la première année de médecine, elle pourrait toujours se diriger vers les études d'infirmière, et c'est ce qui s'est passé. Elle nous a donné l'impression de faire ses choix de métier plutôt à partir de l'image et de l'intérêt du métier qu'à partir de la satisfaction potentielle qu'elle pouvait en tirer.

Paulette nous dit être très angoissée au niveau de ses études. Pendant longtemps, même lors des vacances d'été, elle se réveillait tôt le matin afin de réviser ses cours. Maintenant, elle dit arriver à mieux organiser son temps et essayer d'avoir aussi du plaisir dans sa vie. Cet été, elle a organisé des vacances pour elle et ses parents car ils n'allaient plus en vacances ensemble depuis 5 ans à cause des études de Paulette. Elle a même trouvé un job étudiant, comme vendeuse dans une boutique de beauté, pour aider ses parents qui continuent à l'héberger et à payer ses études.

Au niveau relationnel, Paulette nous dit qu'elle n'a jamais été malheureuse en amour et que ses relations avec les garçons ont souvent été stables, avec une durée d'au moins un an pour chaque relation. Nous n'entendons pas lors de l'entretien le récit de ces relations, qui ne semblent pas être des relations très investies par Paulette. Cependant, elle se décrit comme quelqu'un qui « force l'autre vers l'avant » au sein du couple et c'est d'après elle la raison pour laquelle ses relations se terminent. Lors de l'entretien, elle parle surtout de ses problèmes avec ses amies

féminines et des difficultés qu'elle a rencontrées pour s'intégrer dans des groupes d'amies.

A partir des épreuves projectives, nous pouvons dire que Paulette a de bonnes capacités de figuration. Ses réponses sont suffisamment adaptées à la réalité externe. Toutefois, au Rorschach, nous constatons des oscillations au niveau des limites et un trop plein d'angoisse face à des planches qui ont des sollicitations sexuelles. Au T.A.T, cette adaptation est également maintenue et les processus primaires n'apparaissent que très rarement. Cependant, l'accès à l'espace transitionnel et l'articulation entre le fantasme et la pensée sont compliqués pour Paulette qui a du mal à se laisser aller aux fantasmes. Lors de ces tests, Paulette a eu besoin de prendre de la distance avec la sollicitation latente des planches et a alors eu recours à des procédés intellectuels et à la rationalisation.

Toutefois, dans son protocole, nous trouvons certaines réponses qui témoignent d'un niveau plus élevé du fonctionnement psychique. Au sein de ses réponses, nous constatons l'existence d'un espace transitionnel et de relations d'objet libidinales. Cela nous fait penser à une sorte de clivage au niveau de son fonctionnement psychique. Son récit à la planche 19 du T.A.T., qui fait travailler les limites dedans-dehors, illustre ce clivage. Tout d'abord, Paulette propose un scénario où les limites dedans-dehors sont bien définies. Elle situe le danger à l'extérieur de ces limites. En outre, elle tend à banaliser la situation du danger comme du « mauvais temps ». Toutefois, cette banalisation ne tient pas et un autre niveau de son fonctionnement prend le dessus abruptement dans son scénario. Apparaît alors un grand sentiment de solitude, d'enfermement et de crainte des personnages de son récit.

Il est difficile pour Paulette de pouvoir se laisser aller aisément à la régression. Au Rorschach, nous trouvons beaucoup de réponses sensorielles, qui traduisent habituellement la capacité de régression du sujet. Toutefois, ces réponses, chez Paulette, témoignent surtout d'une difficulté au niveau des fonctions pare-excitantes et de contenance pulsionnelle, qui entravent la construction des réponses formelles. Il s'agit alors non pas d'une capacité régressive mais d'une hyperexcitabilité qui impacte le travail de la pensée. Au T.A.T, nous ne constatons pas non plus de récits qui traduisent une capacité de régression. L'émergence des

processus primaires est rarissime. La planche 16 du T.A.T., qui met à l'épreuve la capacité du sujet à pouvoir déployer ses capacités figuratives et régressives sans s'appuyer sur la perception externe (planche blanche), traduit les difficultés de Paulette à ces deux niveaux. Elle ne peut alors donner qu'une réponse très limitée à cette planche, en utilisant le cliché de la page blanche de l'écrivaine.

Le processus adolescent autour de l'appropriation du corps sexué et les mouvements pulsionnels ne semblent pas être aboutis chez Paulette, qui montre une grande excitabilité aux tests projectifs. Nous constatons un traitement surtout narcissique des planches. Elle a recours à des mécanismes d'idéalisation et d'intellectualisation. Son investissement des études et l'angoisse qui l'accompagne sur ce sujet nous semblent aller dans le sens de notre analyse. La centration narcissique aux tests projectifs et le traitement majoritairement spéculaire des planches<sup>16</sup> peuvent expliquer l'absence de projets relationnels dans le discours de Paulette pendant l'entretien. Elle semble être toujours prise dans un processus adolescent très vif qui ne lui permet pas d'investir l'autre dans sa complémentarité. Les nombreux procédés d'idéalisation et de désidéalisation utilisés dans le bilan projectif semblent également expliquer les relations difficiles avec ses ami(e)s et les déceptions que Paulette nous raconte sur ses amitiés.

Les capacités de figuration, bien que présentes, ne lui permettent pas de pouvoir construire une histoire en l'absence de perceptions. Les capacités régressives semblent également être inhibées, à cause de la difficulté du traitement pulsionnel. Par conséquent, la capacité de rêverie se trouve inhibée. Les rêveries, bien que présentes à l'enfance et au présent, se concentrent surtout sur l'image de soi, ne sont pas nourries par des relations et par conséquent ne peuvent pas nourrir le projet adulte de Paulette. Son discours sur son projet professionnel semble être surtout influencé par des paramètres narcissiques attendus par la société (reconnaissance sociale) et non par des rêveries potentiellement sources de satisfaction.

---

<sup>16</sup> Majoritairement car comme nous l'avons dit, nous avons accès avec certaines planches à un niveau plus élevé du fonctionnement de Paulette

*Clara, les doutes et le « projet adulte »*

Clara a 24 ans. C'est sa sœur cadette qui fait des études de psychologie qui a vu notre recherche sur les réseaux sociaux et qui lui a conseillé de nous contacter. Clara est intéressée par notre recherche car elle est très angoissée et a plusieurs doutes concernant son avenir. Elle travaille actuellement dans une entreprise et habite en collocation avec la sœur en question. Elle fait partie d'une fratrie de sept et tous ses frères et sœurs ont fait ou font des études universitaires. Les parents de Clara donnent une grande importance à l'éducation de leurs enfants. La mère de Clara travaille en tant que coach de vie et son père dans le milieu de l'automobile.

Lors de l'entretien, Clara semble angoissée et ne peut associer librement. Elle a du mal à parler avec un « Je » et utilise « on » pour parler d'elle. Cela met en avant ses difficultés à s'approprier son vécu, ses désirs. Elle semble également déprimée. Lors de la passation des tests projectifs, son discours est plus relâché et devient quelque peu vulgaire et cynique.

Pour Clara, être adulte signifie accéder à une indépendance économique et émotionnelle. Elle travaille et est financièrement indépendante. Cependant, elle ne pense pas avoir accédé à une indépendance émotionnelle. Le projet adulte de Clara est touché par un grand nombre de doutes, et cela sur trois niveaux : elle est angoissée sur le plan professionnel, sur le plan amoureux et sur le plan sociétal. Même si elle a obtenu un bac+5 dans une école prestigieuse, elle dit ne pas avoir beaucoup de confiance en elle. Elle perçoit ce manque de confiance comme un trait de personnalité adolescent. Elle décrit ses parents comme des gens qui ont beaucoup valorisé les études mais qui ne l'ont jamais aidée dans la direction qu'elle devait prendre. La devise de sa famille étant « d'abord on a le diplôme, après on réfléchit ». Elle dit ne jamais avoir su ce qu'elle voulait. Petite, elle ne pensait absolument pas à ce qu'elle voulait devenir. Au lycée, elle a décidé qu'elle voulait être politicienne, sans vraiment savoir ce que cela impliquait. Elle voulait faire de la politique et sauver le monde, mais elle a été rapidement déçue de ce rêve. Elle a suivi alors son groupe d'amis et a choisi de faire une licence d'économie. Par la suite, elle a choisi le Master avec le plus de débouchés, faute d'avoir un objectif précis. Aujourd'hui elle se demande si elle ne veut pas se reconverter et trouver un autre travail, soit dans le domaine de l'informatique (car Clara pense que c'est un métier extrêmement



important dans tous les domaines) soit un travail plus manuel. Elle veut également aller à l'étranger pour faire des missions humanitaires mais elle ne sait pas quand. Clara ne pense pas pouvoir se permettre de quitter son travail sans en avoir trouvé un autre car elle a besoin de garder une indépendance financière à tout prix. Retourner vivre chez ses parents, ce qu'elle a dû faire après sa licence avant de commencer son Master, lui paraît terrible, même si ses parents l'accueilleraient sans problème. Elle pense que la source de son besoin d'indépendance vient des craintes de ses parents. Quand elle était petite, Clara entendait souvent ses parents dire « on n'a pas assez de thune ». Elle dit avoir peur aujourd'hui de se retrouver à la rue.

Du côté affectif, elle ne sait pas si elle veut « se caser avec un mec, se marier et avoir des enfants » ou si elle préfère avoir quelques « aventures » en restant seule et en ne s'établissant jamais vraiment. Petite, elle voulait avoir une grande maison, un mari, des enfants, un peu comme ses parents. Mais en grandissant elle n'est pas sûre de vouloir cette vie. Aujourd'hui, elle a eu plein d'aventures mais sans qu'une relation « sérieuse » ne puisse s'installer. Elle se dit qu'« elle ne trouvera jamais le mec » qui la rendra heureuse. Pour Clara rêver trop, ça ne sert à rien, « si on rêve, on ne fait rien ». Elle essaye donc de ne pas trop se projeter car cela la « déprime ».

Aux épreuves projectives, nous voyons qu'elle possède des capacités suffisantes de figuration. Ses réponses sont adaptées à la réalité et contiennent également des éléments fantasmatiques. Clara a conscience d'interpréter. Toutefois, cette articulation entre la pensée et les fantasmes n'est pas toujours aisée et suscite une angoisse sous-jacente. Cette angoisse diminue à certains moments l'espace transitionnel entre Clara et les planches, suscitant des représentations phobiques et menaçantes. Cependant, l'angoisse reste toujours un minimum contenu (les réponses Clob sont toujours en tendance). Dans les deux tests, ainsi qu'à l'entretien, Clara ne parle que très rarement avec un « Je », mais elle utilise « On » : « on dirait que, on ne sait pas trop ». Cette démarche lui permet de se désapproprier ses fantasmes et de se rendre moins responsable de son activité désirante. Dans le même but, elle utilise, dans les deux tests, des procédés d'intellectualisation ainsi que des références aux œuvres littéraires ou cinématographiques. Ces références étoffent ses récits qui sont majoritairement très brefs au T.A.T.

L'existence des réponses anatomiques (qui peuvent se traduire au Rorschach comme l'effraction de la peau protectrice) à des planches rouges au Rorschach et l'existence de réponses peau fréquentes (5) qui indiquent la nécessité de consolidation des limites corporelles) témoignent de la difficulté de Clara à contenir les excitations et leurs impacts sur son enveloppe corporelle. En effet, nous trouvons de nombreuses réponses au sein de son protocole qui indiquent la présence d'une grande excitabilité pulsionnelle (P. II : « sang », P.VII : « explosion », P.VIII : « volcan » etc.). La confrontation à la sexualité génitale fragilise les limites de Clara et induit une difficulté à s'approprier le corps sexuel. L'inhibition des histoires au T.A.T. et les irruptions d'éléments crus concernant la génitalité vont également dans ce sens.

Quand nous nous intéressons aux capacités régressives de Clara au Rorschach, nous voyons qu'elle n'a pas aisément accès à la régression. Nous trouvons surtout des procédés défensifs ou une activité représentationnelle qui lutte face à la sensorialité. En effet, au Rorschach, Clara est très sensible aux qualités achromatiques des planches (le blanc et le noir). Ses réponses comportant des éléments de couleurs (qui sont vus au Rorschach comme des affects) sont presque toujours dominées par le mouvement ou la forme, c'est-à-dire par l'activité intellectuelle. Elle ne se laisse pas aller à la régression mais est dans une démarche de lutte face à l'attractivité régressive et à l'émergence d'une dépressivité phobogène. Au T.A.T., cette sensibilité aux facteurs sensoriels est moins présente mais existe quand même sous forme de mécanismes de projection. Les défenses face à l'attraction régressive ne lui permettent pas de pouvoir construire des histoires pour les planches où ne figurent pas des êtres humains ; il en est de même à la planche 16 (planche blanche). L'absence de perception ne permet pas à Clara de construire des histoires, sauf quand elle se réfère à des œuvres littéraires (P11, histoire peu figurative qui prend appui sur l'histoire de Seigneur des anneaux<sup>17</sup>). Cependant, la régression pulsionnelle est présente au T.A.T. au niveau sadique-anal, par les représentations crues qui luttent face à la sexualité génitale.

---

<sup>17</sup> J. R. R. Tolkien (trad. de l'anglais par Daniel Lauzon, ill. Alan Lee), *Le Seigneur des anneaux* [« The Lord of the Rings »], vol. 1 : *La Fraternité de l'Anneau*, Christian Bourgois, 2014, 2268-3 éd. (1re éd. 1954), 515 p., broché.

Aux épreuves projectives, nous constatons une grande excitabilité chez Clara. Elle a du mal à contenir les excitations, si ce n'est avec de l'intellectualisation et avec des références culturelles qui lui servent d'appui. Nous voyons également sa difficulté à se laisser aller à la régression et à construire des histoires en l'absence de perception au T.A.T. Cette difficulté à accéder à ses rêveries et à assumer ses désirs semble donner lieu d'une part à une sensibilité dépressive et d'autre part à un cynisme et à de nombreuses attaques dévalorisantes sur les représentations du couple. Même si Clara a réussi à mener à terme un projet professionnel, il ne s'agit pas d'un projet adulte approprié et faisant sens pour elle. Elle ne sait pas ce qu'elle veut faire et n'a pas de projet porteur de sens pour l'avenir. Au cours de l'entretien, nous constatons une difficulté à s'approprier son discours et ses désirs : elle ne prononce jamais un « Je » désirant. Le projet adulte n'est pas élaboré par des rêveries. De plus, les rêveries et la circulation affective qu'elles offrent semblent inhibées. Elle ne peut accéder à des souvenirs d'enfance, ou très peu, et ne peut en parler qu'en les dévalorisant.

*Anthony, les hommes et les araignées*

Anthony a 20 ans. Il a entendu parler de notre recherche via un ami et a souhaité y participer avec sa copine. Nous les avons accueillis séparément. Nous ne savons pas si le désir de participation vient davantage d'Anthony ou de sa copine. Anthony habite actuellement seul, dans un studio situé à proximité de son école. Il a déménagé il y a à peu près un an. Auparavant, il habitait avec sa mère et son beau-père, avec qui il s'entend « très bien ». La mère d'Anthony travaille en tant qu'informaticienne. Anthony est né du second mariage de sa mère avec un homme plus âgé qu'elle. Le père biologique d'Anthony a actuellement 70 ans, tandis que sa mère en a 58. Les parents d'Anthony se séparent, « en bons termes », quand Anthony a 7-8 ans. Il continue de voir son père tous les quinze jours et ne semble pas avoir de relation conflictuelle avec ce dernier.

Le premier projet d'Anthony, à l'école primaire, était de devenir arachnologue. Il a toujours voulu savoir comment « les choses fonctionnent ». Son intérêt venait d'une activité partagée avec ses amis autour des araignées. Anthony était également très intéressé par les cours de SVT au collège. Il dit avoir toujours été intéressé par « la branche du vivant », aussi bien les araignées que les humains, les

mettant ainsi implicitement au même niveau. Au lycée, cet intérêt s'est élargi aux autres domaines, comme la psychologie ou le fonctionnement des micro-impulsions du visage. Il dit avoir été toujours très attentif et observateur des autres mais aussi de lui-même afin de savoir s'il était « normal ». Anthony nous raconte qu'au lycée, il jouait à manipuler les gens, les influencer et les cerner dès le début de leur rencontre. Le jeu consistait à essayer d'amener les gens à faire ou à dire ce qu'Anthony avait en tête, sans qu'il n'ait besoin de le demander. Il essayait également de deviner la personnalité ou les intérêts des gens uniquement à partir de l'observation de leur gestuelle ou de leur manière de s'exprimer.

Anthony a choisi la filière scientifique au lycée afin de tenter la première année de médecine. Il existe néanmoins une deuxième raison pour laquelle il a fait ce choix : sa mère, dans sa jeunesse, a commencé des études de médecine et a raté sa première année. De plus, afin de soutenir son copain qui faisait les mêmes études qu'elle et qui est devenu par la suite son mari, elle a arrêté l'école et a commencé à travailler. Elle a entrepris d'autres études suite au divorce avec ce premier mari et est devenue informaticienne. Les études de médecine sont devenues un idéal qu'elle a projeté sur son fils. Anthony dit que sa mère a projeté son désir sur lui. Cependant, après avoir raté la première année, ne pas la tenter une deuxième fois était pour Anthony une manière de dire non à sa mère. D'après lui, malgré le fait que son choix a beaucoup déçu sa mère, il lui a permis une certaine différenciation : « J'ai su quand même dire non ». Il a alors choisi la chiropraxie, qu'il a trouvée très intéressante. Anthony nous dit que pour lui, il est plus important de choisir des études intéressantes qu'un métier intéressant. Il veut apprendre des choses intéressantes et utiles. Cette pensée nous semble étrange. Anthony ne nous semble pas pouvoir construire un lien entre son projet adulte et ses désirs infantiles. Son choix d'études semble être grandement influencé par le désir de sa mère, qu'il ne pourra ni s'approprier ni satisfaire.

Quant à la dimension relationnelle du projet adulte, Anthony nous dit qu'il a eu des copines, sans vraiment développer davantage. Il a mentionné ses relations amoureuses comme un de ses passe-temps, au même titre que les jeux vidéo : « *le jeux vidéo du moment et la copine du moment* ». Il nous semble qu'Anthony n'a pas encore accès à la dimension intime du projet adulte qui nécessite un accès à des

relations objectales avec un autre investi dans sa différence et sa complémentarité. Il ne se laisse pas non plus aller souvent aux rêveries. Il dit être dans le présent et vivre « sa petite vie ». Ses projections d'avenir, qui commencent petit à petit à exister, sont à la lumière des jeux de stratégie auxquels il aimait jouer au lycée. Il réfléchit sur son avenir : les lieux les plus rentables pour construire un cabinet, sa clientèle potentielle... Il dit qu'au lycée il jouait soit aux jeux de stratégie, soit il lisait des livres scientifiques. Il ne prenait aucun plaisir à regarder des séries ou à lire des livres de fiction, qu'il trouvait futiles. Il s'intéresse uniquement aux livres scientifiques et aux documentaires. Il juge donc ses activités par leur utilité, leur rentabilité, tout comme ses choix concernant ses études.

Quand nous nous intéressons aux épreuves projectives, nous voyons qu'Anthony a des capacités suffisantes de figuration. Au Rorschach, ses réponses sont adaptées à la réalité. Il peut proposer également des réponses kinesthésiques, majoritairement de bonne qualité formelle, qui témoignent d'une certaine capacité d'élaboration et d'organisation de la pensée. Toutefois, au T.A.T., le contenu manifeste n'est pas toujours respecté. En plus des scotomes des objets figurant sur les planches qui indiquent le non-respect du contenu manifeste, il néglige également le contenu latent de certaines planches (7 planches). Il nous semble qu'il ne s'agit pas d'un débordement par des mécanismes projectifs, mais d'une attitude défensive qui consiste à négliger et à détourner le sens latent du matériel. La distance entre Anthony et le test est momentanément réduite par l'introduction d'éléments phobiques (masque aliène, entité, nuage etc...) ou par des mimes qui témoignent de l'impact du contenu latent. Les mimes peuvent également révéler une fragilité du processus de pensée qui contraint Anthony à étayer ses représentations avec la corporéité. Cette manière d'utiliser la corporéité nous fait questionner les processus de mentalisation ainsi que le niveau de contenance des processus de pensée face à l'angoisse. Le T.A.T., par sa dimension plus conflictuelle et relationnelle que le Rorschach, semble poser davantage de difficultés à Anthony. Au T.A.T., la liberté créatrice semble être touchée par l'angoisse que suscite la situation projective. L'impact du monde fantasmagique ainsi que l'effort d'Anthony pour maîtriser ses réponses ne laissent que peu de place pour la dimension créatrice. Il ne peut donc pas aisément accéder à un fonctionnement transitionnel au T.A.T.

Quant à la représentation de soi et aux enveloppes psychiques, au Rorschach, nous ne trouvons pas de problématique identitaire. Toutefois, certaines des réponses d'Anthony ne sont pas très bien délimitées et donnent lieu à des représentations désincarnées, comme à la PVII, où la réponse « deux visages » devient à l'enquête : « un esprit ». En effet, il s'agit ici d'une démarche défensive qui s'inscrit dans un fonctionnement phobique. Nous trouvons également une réponse hybride (papillon avec jambes humaines) et plusieurs réponses peau (5) qui soulignent sa difficulté à accéder à une représentation de soi unifiée et contenue, ainsi que son effort pour renforcer son narcissisme fragile.

Anthony ne semble pas aisément accéder à ses capacités régressives. Au Rorschach, nous trouvons des réponses à qualité formelle peu délimitées (F+/-), ce qui peut normalement manifester un laisser-aller du côté du contrôle formel. Cependant, ces réponses montrent au sein du protocole d'Anthony une démarche défensive qui consiste à rendre floue la représentation et non pas une démarche régressive. Le laisser-aller aux couleurs (RC%) est inférieur aux normes et nous trouvons très peu de réponses sensorielles au sein de son protocole (3 réponses sur 29). Il s'agit d'un protocole très maîtrisé, ne laissant que peu de place à la régression. Toutefois, nous avons une réponse, « paysage avec un coucher de soleil », à la planche VIII, qui illustre une certaine potentialité régressive chez Anthony. Au T.A.T., les processus primaires sont en nombre considérable. Toutefois, ils ne constituent pas le retour du refoulé mais l'utilisation des représentations massives et inquiétantes afin de contre-investir ses angoisses et ses craintes. A la planche 11 du T.A.T., où le sujet est invité à régresser et à proposer une histoire plus fantasmatique (planche peu figurative avec la présence d'un dragon), Anthony renverse la situation afin de garder une maîtrise sur sa production en posant des questions à la psychologue. Il est difficile pour lui de ne pas avoir la maîtrise au sein des relations objectales. La planche 16 du T.A.T. (la planche blanche) nous semble constituer la planche la plus authentique qu'a pu proposer Anthony et semble refléter son vécu émotionnel. L'histoire tourne autour de la peur de la folie d'un jeune garçon qui est le seul à pouvoir voir dans le monde des aveugles. Cette thématique de la folie existe déjà à plusieurs planches. Le jeune garçon, dans l'histoire d'Anthony, découvre qu'il est différent de son entourage quand il a 12 ans. Nous pouvons donc penser à la puberté et aux changements qu'a expérimentés Anthony, qui dépassent son contrôle

et qui le font craindre de perdre la raison. Cette crainte est également exprimée lors de l'entretien par Anthony, qui essaye « de s'analyser » pour savoir s'il est normal.

Il nous semble qu'il n'a pas encore accès à un projet adulte remanié par la capacité de rêverie. En effet, malgré ses capacités potentielles de figuration et de régression, les fragilités au niveau de la représentation de soi et surtout au sein des relations, ne lui permettent pas d'accéder aisément à ces capacités et entravent également son accès à la rêverie. La liberté créatrice d'Anthony semble être entravée par des défenses phobiques et rigides ainsi que par ses tentatives de maîtrise. L'impact de l'angoisse de la castration est très fragilisant pour son narcissisme, ne le laissant pas accéder aisément à des relations objectales. Nous avons également constaté une crainte de la folie, ce qui est assez courant à l'adolescence, mais qui semble persister chez Anthony qui a du mal à trouver sa place dans le monde des adultes. Il tente donc de maîtriser ses relations ainsi que sa représentation de soi en utilisant des images contre-phobiques. Mais cela ne lui permet pas de camoufler l'existence de représentations inquiétantes et menaçantes dans son monde interne. Ses efforts, pendant sa scolarité, pour manipuler son entourage et ses tentatives d'analyse et d'auto-analyse indiquent également son besoin de maîtrise et sa méfiance envers l'autre. Par conséquent, Anthony ne peut se laisser aller à des rêveries mais prévoit l'avenir à partir de pensées très pratiques et concrètes afin de maîtriser son angoisse, qui est également très réprimée aux tests projectifs. Cette organisation défensive ne lui permet pas d'accéder à ses affects, à ses rêveries, ni à son passé infantile. Il ne peut donc pas se projeter dans un futur pouvant être une source potentielle de satisfaction. Nous ne trouvons donc pas de projet adulte approprié subjectivement et remanié par la capacité de rêverie chez Anthony.

#### *Alex, de brusques changements*

Alex a 22 ans. Il a vu notre recherche sur les réseaux sociaux et a voulu y participer car il est très intéressé par les « tests psychologiques ». Il a des doutes concernant ses projets d'avenir et également sa vie actuelle. Il travaille en tant que gendarme à Paris depuis un an. Il est originaire d'Avignon, où habitent encore ses parents. Sa mère ainsi que sa grande sœur travaillent dans le milieu du soin. Son père est chef cuisinier.

Lors de l'entretien, Alex semble timide et angoissé. Il peut à certains moments rire et relâcher la tension. Son discours est contrôlé et soutenu. Il utilisera même certains termes psychologiques afin de montrer son intérêt pour le domaine et ses réflexions sur son monde interne.

Pour Alex, devenir adulte signifie « quitter le cocon familial », « devenir autonome » et « indépendant ». De plus, il définit l'adultité comme un état où le sujet est plus proche de la réalité et a besoin d'être « moins materné ». Il est dans la gendarmerie depuis un an et demi et dit qu'à son travail « on ne peut pas se permettre d'être rêveur ». Pour lui, la séparation a eu lieu petit à petit, il vivait d'abord en semi-internat à l'école, puis il a déménagé à Paris. Alex parle de son projet adulte uniquement au niveau du travail et il n'évoquera aucune relation ou désir au niveau affectif.

Petit, il voulait être vétérinaire. Il ne se souvient que très peu de son enfance. Alex dit avoir vécu beaucoup de changements ces dernières années, comme son déménagement et son indépendance financière, qui lui ont fait oublier ses souvenirs d'enfance et d'adolescence. Pour lui, ces changements furent très brutaux, il est passé de « quatre à un d'un coup », car auparavant il vivait avec ses parents et sa grande sœur. Il dit avoir eu besoin d'au moins un an d'adaptation pour s'habituer à la solitude et au monde administratif qu'il devait désormais gérer tout seul. De plus, son contrat à Paris est d'une durée d'au moins huit ans, il ne peut donc pas retourner chez ses parents et demander de l'aide.

Quant à ses ambitions au lycée, il se souvient d'avoir passé « des tests psychologiques » pour l'aider dans son choix de métier. Il avait eu comme résultat le domaine du marketing qu'il n'a pas aimé car pour Alex, ce n'est pas un métier assez « noble ». Il dit qu'au lycée, il avait envie de « servir aux gens et pas [de] vendre des trucs ». Il pensait également à la psychologie, surtout au domaine de l'addictologie. Il trouvait que le travail « d'accompagner quelqu'un vers la guérison » était passionnant. Toutefois, Alex ne pensait pas avoir le niveau pour faire des études universitaires et a laissé tomber ces idées. Il n'expliquera pas d'ailleurs davantage les origines ou les raisons de son envie de servir aux gens ou de les accompagner. Cependant, il nous dira, sans faire de lien, que sa mère et sa sœur travaillent toutes les deux dans le milieu du soin et de l'accompagnement. La terminologie qu'il



utilise, « pas noble », « envie de servir aux gens », nous permet d'entrevoir ses idéaux, mais il ne développera pas davantage.

Alex voulait finir le lycée le plus vite possible car il ne se sentait pas intégré dans les groupes des jeunes de son âge, se considérant plus mature, même si cela le marginalisait. Il nous dira que même les adultes de son environnement ne le considéraient pas comme un adolescent. Lycéen, il tombe sur une brochure de recrutement de la gendarmerie et décide d'essayer. Il est le seul à avoir choisi ce domaine dans sa famille. Quand nous le questionnons sur son choix, il nous parle de la raison principale qui l'a motivé : depuis petit, Alex « pense beaucoup », il a « énormément de pensées » et s'il ne s'épuise pas physiquement et mentalement, il met plusieurs heures avant de s'endormir. Il a choisi d'intégrer la gendarmerie pour pouvoir se fatiguer physiquement et psychologiquement. Malheureusement pour lui, son choix de département l'oblige à des heures d'attente en camion pendant lesquelles il rêve de changer de service. Il nous semble que ce qu'Alex appelle « les pensées » sont des pensées obsédantes, des ruminations. Il les définit comme : « repenser à toutes les discussions que j'ai eues dans la journée [...] faire des discussions dans ma tête pour pouvoir anticiper... ». Il dira également : « si je n'ai pas l'esprit occupé en permanence, ça ne marche pas ». Aujourd'hui, il lui arrive de penser à son avenir, il se demande s'il a bien fait d'entrer si vite dans le monde du travail car il semble ne pas apprécier son travail quotidien. Il pense que travailler au sein du commissariat pourrait occuper son esprit.

Les tests projectifs montrent qu'Alex a une capacité de figuration suffisante. Ses réponses témoignent d'une bonne adaptation à la réalité. Il a un bon contrôle formel mais cela tend à être un peu excessif au Rorschach, mettant moins de poids sur les dimensions affectives et sensorielles (F% élargie : 100%). L'utilisation de nombreuses réponses kinesthésiques au Rorschach met en évidence l'existence d'un espace transitionnel et le bon fonctionnement des mécanismes intellectuels. Au T.A.T., les histoires d'Alex demeurent également adaptées à la réalité mais à certains moments, l'attachement aux détails rares ou bizarres fait osciller les processus secondaires. Ses réponses, au Rorschach ou au T.A.T., sont lisibles et possèdent une profondeur symbolique. Alex a conscience d'interpréter dans la majorité de son protocole. Néanmoins, nous trouvons parfois une diminution de l'espace entre lui et

l'objet-test, mettant en difficulté l'accès à un espace transitionnel et faisant osciller l'équilibre entre les fantasmes et la pensée. Au Rorschach, cela se traduit par l'apparition de traits phobogènes-persécutifs, avec des représentations de visage et d'yeux. Nous trouvons à plusieurs reprises des visages démoniaques qu'il situe « de loin » afin de mettre à distance l'aspect angoissant de ses réponses. Au T.A.T., nous constatons un phénomène similaire avec l'utilisation de détails bizarres et l'accent mis sur la qualité sensorielle des planches. En effet, ces éléments apparaissent à des planches où nous remarquons soit une charge dépressive (P3BM et P13BM) soit une charge sexuelle (P13MF). Il est également en difficulté et ne peut déployer ses capacités fantasmiques ou intellectuelles face à l'absence de stimuli visuel : il est alors en difficulté pour les planches 12 et 16, où on ne trouve aucun personnage figuré. Les capacités de figuration semblent alors être quelque peu dépendantes du monde externe.

L'image du corps et la représentation de soi d'Alex aux tests projectifs sont intègres et n'indiquent pas d'atteinte au niveau identitaire. Néanmoins, nous trouvons au Rorschach une saturation des réponses partielles. Il énumère à chaque planche les attributs de ses personnages et nous trouvons beaucoup de réponses avec des parties du corps. Ceci ne signifie pas d'après nous une angoisse de morcellement mais met en avant une grande sensibilité au niveau de l'angoisse de castration, qu'il tente de contenir avec des mécanismes obsessionnels.

La capacité régressive d'Alex se manifeste de manière différente aux deux tests. Au Rorschach, il donne très peu de réponses qui témoignent d'une sensibilité sensorielle ou affective. Les couleurs sont très peu prises en charge et sont surtout utilisées pour mettre en avant son angoisse, par une sensibilité achromatique (aux couleurs noires). Au Rorschach, Alex ne témoigne pas d'une capacité régressive souple lui permettant d'accéder à des modes représentationnels ou figuratifs agréables, source potentielle de plaisir. Quant au T.A.T., il utilise plusieurs procédés sensoriels et régressifs dans une visée défensive. En effet, ses procédés, qui s'appuient surtout sur les lumières et les différents plans des planches, apparaissent quand la capacité représentationnelle d'Alex est mise en difficulté à cause de la charge affective ou sexuelle. La sensorialité et les procédés régressifs sont davantage présents au T.A.T., mais encore une fois, ils sont utilisés à des fins défensives et

narcissiques et ne permettent pas à Alex de résoudre la conflictualité œdipienne au sein de ses histoires.

Alex possède des capacités de figuration. Nous ne constatons pas de difficultés identitaires dans son protocole. L'adaptation à la réalité semble également intacte. Ce qui attire notre attention, c'est surtout la saturation de son protocole de Rorschach par l'angoisse de castration. Nous trouvons le retentissement de cette angoisse au niveau narcissique au T.A.T., ce qui ne lui permet pas de prendre en charge les mouvements pulsionnels et affectifs et de les déployer au sein des relations. Ceci semble se présenter sous la forme de ruminations qui semblent peser grandement à Alex dans son quotidien. Même si les mécanismes de défense qu'il mobilise au Rorschach sont très efficaces, ils sont également très lourds et lui coûtent une grande énergie psychique. Sa difficulté à accéder à des symboles régressifs ou à des états affectifs aux tests projectifs peut expliquer la difficulté d'Alex à ne pas accéder à ses souvenirs d'enfance et sa difficulté à donner sens à son projet. Sa pensée semble être grandement au service de ses mécanismes défensifs, laissant peu de place à des pensées plus fantasmatiques. Son image de soi, bien qu'intègre, semble être accablée par des questionnements quant aux attributs virils et laisse peu de place pour investir la sphère relationnelle. Au niveau de son projet adulte, même si Alex en dit peu, nous constatons un écart entre les idéaux de noblesse et de servitude d'une part et sa faible estime de soi d'autre part. Ce manque de confiance en ses capacités lui a coûté la possibilité de faire des études dans les domaines qu'il aimait. Sa timidité pendant l'entretien et sa difficulté à accéder à ses rêveries vont également dans ce sens.

*Gaston, faire des choix*

Gaston a 23 ans. Il a entendu parler de notre recherche par l'intermédiaire d'un ami. L'intitulé lui rappelle ce qu'il vit actuellement. Il a décidé de participer à notre recherche pour pouvoir réfléchir à ses difficultés. Il est le plus jeune d'une fratrie de trois enfants. Il a 8 et 10 ans d'écart avec ses sœurs qui ne vivent plus dans la maison familiale. Gaston vit actuellement, et depuis peu, à Marseille. Il s'agit de sa toute première expérience de vie seul, sans ses parents.

Pour lui, être adulte signifie arrêter de se laisser porter par la facilité. Il explique ceci en lien avec tous les choix qu'il n'a pas faits pendant ses études secondaires. Au lycée, même s'il se voyait comme quelqu'un de débrouillard (capable par exemple d'écrire des lettres de motivation ou de trouver des stages), il ne se jugeait pas assez mature pour prendre des décisions. Il a donc décidé de suivre les conseils de ses parents. Même si Gaston aurait préféré suivre une orientation artistique en choisissant la filière littéraire au lycée, ses parents avaient d'autres projets pour lui : suivre une filière scientifique et devenir ingénieur pour bien gagner sa vie. « Avoir de super beaux diplômes » était quelque chose de très valorisé, non seulement par ses parents mais aussi par toute sa famille. Selon eux, une fois diplômé, il pourrait suivre ses désirs et tenter d'autres métiers. Gaston, « n'ayant aucune confiance » en lui, a écouté sa famille. Il a obtenu un bac scientifique pour s'inscrire en prépa scientifique. Il dit n'avoir tenu que six mois, le temps pour lui de se rendre compte qu'il n'aspirait absolument pas à cela, même si sa décision impliquait déception et inquiétude pour ses parents. Il décrit sa mère comme très anxieuse sans pouvoir en dire davantage, contrairement à son père au sujet duquel Gaston est plus prolix. Le père de Gaston a dû, quand il était jeune, suivre une filière qui ne l'intéressait pas mais qui lui fut imposée par son père. Aujourd'hui, il est insatisfait par son métier et a toujours souhaité que ses enfants puissent faire différemment, qu'ils puissent faire de « bons choix ». D'après Gaston, cela n'a fait qu'augmenter l'angoisse de son père, qui ne pouvait supporter que ses enfants prennent le temps de ne rien faire et qui les a poussés vers la voie qui lui semblait être la meilleure pour eux.

Pendant cette première année post-bac, Gaston a assisté seul à plusieurs journées portes ouvertes et a préparé un projet concret pour le présenter à ses parents, car il ne pensait pas pouvoir les convaincre uniquement en exprimant son désir. Il a profité de cette année pour revisiter ses anciennes rêveries d'enfant mais surtout d'adolescent. Petit, il voulait être scientifique, un terme qu'il juge aujourd'hui très vaste. Mais il dit n'avoir eu par la suite aucun goût pour les matières scientifiques. Plus tard, au lycée, il voulait être musicien. Il s'est alors acheté, par ses propres moyens, sa guitare et a appris à jouer en autodidacte. A l'époque, il s'imaginait en tournée, visitant le monde entier. Très peu de personnes étaient au courant de ses désirs à ce moment-là, à part ses amis les plus proches. Gaston, très timide, jouait

uniquement dans sa chambre et ne voulait pas que ses parents l'entendent. Son but n'était pas forcément de devenir célèbre et de partager sa musique avec de nombreuses personnes : c'était la partie créative et intellectuelle qui lui plaisait dans le monde de la musique. Il décida ainsi de partager sa musique seulement s'il devenait vraiment bon. Les années passant, Gaston s'est rendu compte que cette carrière ne lui convenait pas forcément : il réalisa toute l'énergie que nécessitaient les tournées. Pour lui, il fallait se droguer pour tenir. Il songea aussi à l'argent et aux réseaux nécessaires pour se faire connaître. Il lut des témoignages et conclut qu'être musicien demandait plus de compromis qu'il n'était prêt à en faire. Il trouva alors un autre compromis : faire des études dans l'audio-visuel, aider les musiciens à enregistrer leur musique et parallèlement créer lui-même des bandes-son pour les jeux vidéo, une autre passion de son adolescence.

Gaston explique qu'une bonne partie de son adolescence s'est passée à jouer à des jeux vidéo en ligne afin de se faire des amis. Etant très timide et réservé, il se sentait plus libre de discuter derrière son écran, sans craindre que les autres se moquent de son physique. Gaston dit également qu'il se laissait aller très souvent aux rêveries. Il nous explique qu'au collège, il adorait imaginer des mondes fantastiques qu'il reproduisait avec ses *Legos*® le soir en rentrant chez lui. Plus tard, au lycée, ses rêveries étaient davantage centrées sur les filles, sur ses copines, ainsi que sur ses voyages pour rencontrer ses amis de jeu. Dès lors, ses rêveries lui permettaient d'éviter le quotidien du lycée qui ne lui plaisait pas toujours. Les rêveries de Gaston se concentrent aujourd'hui sur ses projets concrets quant au futur ou sur des univers imaginaires pour lesquels il peut créer des bandes-son.

Les épreuves projectives montrent que Gaston a de bonnes capacités de figuration et une adaptation à la réalité suffisante. De plus, il a une modalité d'investissement moins formelle et plus sensorielle dans ses réponses au Rorschach, ce qui donne un pourcentage de F% inférieur aux normes. Mais le calcul de F% élargi est dans les normes et témoigne de la richesse de modalité d'investissement du monde extérieur. L'espace transitionnel, qui permet de jouer avec des représentations, existe bel et bien dans ses réponses, sauf à deux planches (PIII et PIV), où l'introduction de l'objet phobique (araignée) lui fait perdre la distance entre

lui et l'objet-test. Quant au T.A.T, les récits sont lisibles, sans envahissement cru ou massif, avec des capacités de dramatisation et l'introduction de personnages.

Nous voyons à partir du protocole de Gaston que la représentation de soi et les enveloppes psychiques sont bien construites et délimitées. Toutefois, l'existence de réponses peau et hybrides peuvent illustrer une fragilité quant aux capacités de pare-excitation. En effet, il propose trois réponses hybrides à la planche V<sup>18</sup>, la planche de représentation de soi. Cela témoigne chez lui de l'existence d'un conflit entre les couples opposés (petit et grand, actif-passif) qui retentit sur son image du corps. Nous avons également cinq réponses peau qui indiquent une tentative de renforcement des limites corporelles.

Gaston montre une grande capacité de régression : la majorité de ses réponses sont construites avec une approche impressionniste. Nous trouvons plusieurs réponses couleur et estompage qui indiquent la souplesse du fonctionnement psychique de Gaston. Il existe également plusieurs réponses avec des symboles régressifs (7), que ce soit une régression temporelle (symboles infantiles : *clown, méchant, jouets*) ou formelle (*crêpuscule, coucher de soleil, grotte...*). Toutefois, nous remarquons que les réponses régressives, bien que de très bonne qualité et utilisant également la symbolique féminine, arrivent surtout aux planches qui sollicitent des mouvements pulsionnels. Gaston semble avoir des difficultés à déployer la pulsionnalité (libidinale ou agressive) au sein des relations. Ceci nous semble être lié à ses difficultés au niveau de la pare-excitation.

Il possède de bonnes capacités de figuration et de régression. Cela lui permet pendant l'entretien de parler de ses difficultés et d'essayer de réfléchir sur ses choix et ses aspirations. Toutefois, il est en difficulté quant à ses mouvements pulsionnels qu'il ne peut déployer au sein de ses relations, comme on peut le voir avec le Rorschach. Au T.A.T., nous constatons que la résolution des conflits pulsionnels, toujours perçus et triangulés, consiste à une fuite, un isolement et une centration narcissique. Ceci semble être lié à la fragilité de ses pare-excitations. Nous comprenons alors le besoin de Gaston de partir physiquement de sa ville et de déménager à Marseille, dans le but de pouvoir tester ses limites (son autonomie) et de se centrer sur lui, loin de ses parents. Il dit pendant l'entretien qu'en terminale,

---

<sup>18</sup> « Papillon-aigle, escargot ailé, lapin dressé ailé »

quand il voulait penser à ce qu'il deviendrait, même en tant que rêverie, c'est l'image de sa mère inquiète qui lui venait à l'esprit et qui ne lui permettait pas de faire ses propres choix. Nous pouvons concevoir le besoin d'une séparation physique de Gaston, son déménagement, comme une tentative de figuration du processus de différenciation des figures parentales. Son départ et son implication dans des activités qui vont à l'encontre de sa timidité (le travail à la Croix-Rouge, le déménagement sans avoir de logement préalable ni de contrat de travail) peuvent être pensés comme une mise à l'épreuve de ses limites, au sens d'une appétence traumatique (Guillaumin, 2000), afin de trouver un seuil d'excitation supportable dans la reconstruction de ses propres pare-excitations (Kestemberg, 1999), ce qui participe au processus de subjectivation à la fin de l'adolescence. Son désir d'autonomie est d'emblée accompagné par une envie de connaissance sur son histoire et ses dynamiques psychiques, ce qui explique la raison pour laquelle il a accepté de faire partie de notre recherche.

Les rêveries que Gaston a partagées avec nous concernent surtout ses projets professionnels. Nous entendons dans son discours l'appropriation de son désir par rapport à ses aspirations professionnelles, qui se sont différenciées progressivement de celles de ses parents. Gaston est en train de se les approprier subjectivement aujourd'hui grâce à un processus lent et douloureux. Toutefois, le projet adulte amoureux est absent de son discours. L'inhibition de la capacité de rêverie concernant la sphère relationnelle semble aller de pair avec l'inhibition concernant le projet adulte amoureux. Par conséquent, l'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie semble toujours être en cours.

### *Wilfried, le secret de famille*

Wilfried a 24 ans. Il a entendu parler notre recherche par une camarade d'école et a souhaité y participer pour réfléchir à son parcours. Il a une petite sœur et un grand frère. Il habite actuellement avec sa copine et paye son propre loyer. Il est en fin de cursus, en école d'ostéopathie. Les parents de Wilfried se sont séparés quand il avait sept ans. Il a vécu avec son père jusqu'à ce qu'il puisse avoir son indépendance économique. Aujourd'hui et depuis la séparation de ses parents, il a une relation très limitée avec sa mère.

Wilfried investit grandement l'espace de parole qui lui est offert par l'entretien de recherche. Il associe librement et il peut parler de sa vie actuelle, passée et d'un futur anticipé. Son discours est nourri par la sphère relationnelle, par ses désirs et ses projets. Il évoque également des événements difficiles de sa vie et fait des liens avec ses difficultés actuelles. Le temps de l'entretien semble constituer pour lui un après-coup, assez distancé des événements traumatiques de son adolescence, pendant lequel il peut les penser et les élaborer.

Pendant l'entretien, Wilfried se présente comme un jeune adulte indépendant. Il gagne son propre argent et paye son loyer depuis un an et habite avec sa copine. Il trouve qu'accéder à cette indépendance est difficile et nécessite beaucoup de travail, mais son départ de la maison lui a permis d'entretenir de meilleures relations avec son père. Être indépendant et autonome signifie pour Wilfried être adulte. Très tôt, son père lui demande de participer aux rangements et à la gestion de l'appartement pour qu'il gagne son argent de poche. A 16 ans, on attend de lui qu'il travaille à côté de ses études. En effet, l'indépendance financière est hautement valorisée par le père de Wilfried. Wilfried nous décrit un changement d'attitude de son père qui est intervenu vers ses 10 ans. A cet âge, Wilfried a reçu un téléphone portable, donc « plus de liberté mais aussi plus de responsabilité ». Il évoque la séparation de ses parents comme une des raisons pour lesquelles il a appris très vite à être indépendant. Ayant choisi de vivre avec son père, qui rentre à 22h du travail, c'est avec son grand frère qu'ils préparaient à manger. Son grand frère est parti de la maison quand Wilfried avait 12 ans, pour aller vivre avec leur mère. A partir de ses 12 ans, c'était donc Wilfried qui faisait à manger pour lui et pour sa petite sœur. Il nous dira que c'est sa grand-mère paternelle qui lui a appris à cuisiner et qu'il adore cuisiner.

Il situe ses projets et ses rêveries par rapport à un événement traumatique qu'il a vécu. A 16-17 ans, il apprend que son père n'est pas son père biologique et que sa mère a trompé son mari. De plus, Wilfried était le dernier à apprendre cet événement. Ses frères et sœurs ainsi que son père étaient déjà au courant. N'ayant pas de « relation continue » avec sa mère depuis le divorce (ils peuvent passer trois mois sans se voir ou se parler au téléphone), cette nouvelle le perturbe d'autant plus. Il remet en question toute son éducation qui « valorise énormément l'honnêteté ». Wilfried dit qu'à ce moment de son histoire, il se séparait également de sa petite



amie avec qui il était depuis trois ans, qui était sa première relation amoureuse : « il s'est passé beaucoup de choses cette année-là » dit-il. Il s'est alors laissé aller. Il a commencé à consommer du cannabis. Il buvait également beaucoup d'alcool et allait régulièrement à des raves party. Ses amis de l'époque, avec qui il sortait faire la fête et se droguer, lui disaient que faire des études ne servait à rien. Wilfried les avait crus sur parole et avait pensé à arrêter ses études. A l'époque, il travaillait déjà en tant qu'animateur ; il s'est dit alors qu'il pourrait continuer à faire ce travail toute sa vie.

D'après Wilfried, c'est grâce au rugby qu'il a réussi à ne pas se perdre dans l'alcool et les drogues car il avait 15 heures d'entraînement par semaine. Le rugby lui aurait permis « d'avoir une bonne hygiène de vie ». Il a observé ses amis qui allaient souvent aux raves et s'est rapidement rendu compte des dégâts que les drogues avaient sur leur corps et leur vie. Il dit qu'à ce moment-là il a eu « peur » et que « ça [l'] a calmé ». Il nous dira que « ce n'est pas cool » ce qu'il a appris par rapport à son père, mais qu'il ne « va pas gâcher [sa] vie pour ça », et ajoute « je les emmerde tous, je ferai tout ce que je veux ».

Avant d'apprendre ce secret de famille, Wilfried avait plusieurs idées de métier. Il voulait devenir kinésithérapeute, avocat ou travailler dans le commerce international. Cependant, les deux dernières idées ont été rapidement abandonnées par Wilfried qui ne se sentait pas à la hauteur de ces métiers, à cause de son mauvais niveau en français, en grammaire. Il préfère alors trouver un métier pour lequel il n'a pas besoin d'écrire.

Au moment des choix quant aux études, Wilfried se sentait perdu et il pensait qu'il ne pourrait pas faire la première année de médecine pour pouvoir devenir kinésithérapeute. Son père lui a alors conseillé de tenter les études d'ostéopathie car d'après lui ce métier s'approchait sensiblement du métier de kinésithérapeute que Wilfried désirait tant exercer. De plus, l'accès aux études d'ostéopathie était plus simple, ne nécessitant pas de faire la première année de médecine. Le père de Wilfried lui dit alors qu'il avait confiance en lui et qu'il payerait ses études. Wilfried fait confiance à son père, sans savoir vraiment en quoi consiste le métier d'ostéopathe et se lance dans ses études. Aujourd'hui, il est très content de son choix. Son projet a été soutenu par son père, à un moment difficile pour Wilfried, qui n'était pas capable de le porter tout seul.

Aujourd'hui, Wilfried dit ne pas vouloir se laisser aller à des rêveries ou à des projections d'avenir. En effet, après avoir appris le secret concernant son origine, il a commencé à s'intéresser au spiritualisme, notamment « le Bouddhisme, la méditation et la prise conscience de ses émotions ». Wilfried nous parle alors de ses émotions, notamment la tristesse et la déception qu'il a ressenties à l'adolescence. Il est également capable de parler de ses émotions, en lien avec d'autres souvenirs. Quand il a commencé à prendre conscience de ses émotions, il s'est rendu compte qu'au lycée, il était souvent déçu car il se projetait beaucoup. Il s'imaginait en bonne forme, il était en surpoids, il rêvait d'avoir des bonnes notes, il n'en avait que des mauvaises. Toutefois, en continuant de nous expliquer pourquoi il ne se projette pas, il nous livre certaines de ses rêveries : continuer un peu ses études après l'obtention de son diplôme, apprendre l'acupuncture, peut-être aller en Asie et échanger avec un médecin de village sur leurs pratiques respectives. Wilfried considère cette dernière rêverie comme difficilement réalisable car il dit avoir une copine à Paris. Quand nous lui faisons remarquer qu'il est en train de nous livrer ses rêveries, il nous dit alors que son désir de ne pas se projeter est plus centré sur « la forme de projection » que sur son contenu. Wilfried continue donc à avoir des rêveries mais il essaye de se dire : « *si cela arrive tant mieux, sinon j'aurais peut-être fait autre chose à la place et ce n'est peut-être pas si grave* ».

Aux tests projectifs, Wilfried montre de bonnes capacités de figuration. L'adaptation à la réalité est suffisante. Il a conscience d'interpréter et l'espace transitionnel est maintenu pendant la passation. Nous ne constatons pas d'effraction des limites ou d'excitabilité débordante. Au T.A.T., deux types de procédés utilisés appartiennent aux procédés E (émergence de processus primaires) : les scotomes et le télescopage des personnages. Les scotomes dans son protocole visent à éliminer la rivalité œdipienne avec le parent du même sexe. Tandis que le télescopage des personnages met en avant une certaine instabilité au niveau de l'identification sexuelle. Toutefois, ils ne sont pas prédominants. Nous ne trouvons pas de réponse, ni au Rorschach, ni au T.A.T., qui témoignent d'une désorganisation de la pensée. Les capacités représentationnelles de Wilfried sont suffisantes pour contenir l'excitation.

L'image du corps est également intacte. Ceci témoigne de bonnes enveloppes psychiques et d'une représentation de soi bien unifiée. Au Rorschach, nous avons une réponse (PIR1 : aile abimée) qui peut témoigner d'une sensibilité dépressive, mais ceci reste isolé. Toutefois, les réponses de Wilfried peuvent indiquer un certain besoin de contrôle, qui ne laisse pas beaucoup de place aux affects (réponse couleur) et aux pulsions (réponse relationnelle, K), qui sont néanmoins existants. Au Rorschach, il a recours à des défenses narcissiques : les procédés d'intellectualisation (réponse cerveau, en lien avec ses études dans le domaine de santé) et le couple idéalisation-désidérialisation. Au T.A.T., nous trouvons des procédés semblables aux scotomes, des jugements ou encore des banalisations qui permettent à Wilfried d'éviter la conflictualité latente des planches.

Il montre des capacités de régression et peut solliciter des figures de l'enfance (*monstre, canard humanisé, sapin de Noël, cortex et minus*). Il peut également proposer des réponses sensorielles au Rorschach (*caméléon qui sort d'une fleur, élan en orange, hippocampe en rouge*). Au T.A.T., la présence momentanée des éléments appartenant aux processus primaires indique également la possibilité de régression et une certaine souplesse dans le fonctionnement de Wilfried, malgré son besoin de maîtrise face aux mouvements pulsionnels et affectifs.

Il possède des capacités de figuration et de régression. Nous ne constatons pas de fragilité quant à la solidité de ses limites intrapsychiques et de ses limites entre le dedans et le dehors. Ceci lui permet de pouvoir se projeter dans des rêveries et de les partager avec nous. Néanmoins, nous pouvons mettre en parallèle ses appréhensions quant aux rêveries avec sa tendance à éviter le conflit dans les tests projectifs. Il nous semble que le secret que Wilfried apprend en plein milieu de son processus adolescent rend difficile l'affrontement que nécessite la face négative du conflit œdipien. En effet, ce secret, qui touche à la légitimité de sa relation avec son père, fragilise le lien entre les deux hommes. Il est donc compliqué pour Wilfried de pouvoir l'affronter afin d'accéder aux identifications sexuées de la fin de l'adolescence. Ce conflit semble lui faire douter de ses capacités identificatoires en tant qu'homme et de ses projections d'avenir. Cependant, la bonne relation entretenue avec son père, son expérience d'autonomie récemment mise en place, qui est source de satisfaction pulsionnelle mais également narcissique, et ses capacités

représentationnelles de bon niveau peuvent constituer un bon pronostic pour la suite du processus adolescent.

## B. La capacité de rêverie et la reprise fonctionnelle du refoulement

### *Les cas les plus significatifs*

#### *Chloé, l'intrusion et l'éloignement*

Nous pouvons voir l'amorce d'un processus d'appropriation subjective du projet adulte professionnel qui a suivi le refus de Chloé d'exercer un métier qui ne lui convenait pas, au prix de se confronter à ses parents. Son nouveau choix de métier prend davantage en compte ses identifications parentales (milieu de la santé), mais il demeure suffisamment éloigné et satisfaisant pour elle. Toutefois, nous ne pouvons pas en dire autant pour la dimension relationnelle du projet adulte.

Il est difficile pour Chloé de montrer son désir. Elle ne peut situer son projet adulte en lien avec ses désirs ou ses souvenirs infantiles. Toutefois, nous ne trouvons pas de projet maniaque ou mélancolique au niveau professionnel. Son choix d'école, au prix d'un conflit intense au niveau familial, a permis à Chloé de s'autonomiser davantage car ce choix a nécessité un déménagement et un éloignement de son milieu parental. Cependant, le projet adulte, dans sa dimension relationnelle, est inhibé. Elle nous fait part de sa difficulté à se projeter avec un garçon malgré le fait qu'elle a eu plusieurs petits copains. Elle ne peut déployer ses désirs ou ses fantasmes au sein d'une relation.

Le souvenir amené par Chloé concerne des moments agréables partagés avec ses grands-parents et sa marraine.

*« On était en vacances avec mes grands-parents et ma marraine. J'avais 10 ans je pense et on était partis à la Montagne, on était tous les quatre et franchement je pense que c'est un de mes meilleurs souvenirs, c'était l'été, c'était les vacances, enfin y'avait pas de problème, y'avait rien quoi, c'était calme, c'était chouette. »*

Chloé semble nostalgique de ce moment décrit comme un de ses meilleurs souvenirs. Il est important de noter qu'elle évoque un souvenir qui la situe loin de ses parents et de sa sœur, accompagné d'autres figures d'étayage, suffisamment

éloignées du conflit œdipien. Cela peut être mis en lien avec ses difficultés actuelles avec ses parents, qu'elle perçoit comme des objets intrusifs et angoissants.

Le rêve de Chloé, qui est un rêve d'angoisse, semble essayer de figurer également les difficultés relationnelles décrites ci-dessus.

*« J'ai pas de rêve là... C'est vrai que ça m'arrive souvent de faire le même cauchemar, c'est... en gros, je me retrouve dans des endroits, y'a plein de monde et en fait je ne connais personne. Tout le monde me regarde, je ne sais pas pourquoi tout le monde me regarde, je veux partir mais je peux pas et c'est souvent... c'est pas forcément le même lieu dans lequel je fais ce rêve-là mais ça m'arrive souvent de le faire. Des gens qui me regardent, je ne les connais pas, c'est comme s'ils parlaient, s'ils me jugeaient, mais je sais pas qu'est-ce que je fais là, je cherche à m'en aller mais je peux pas, je sais pas pourquoi mais je peux pas. Voilà. Ça m'est déjà arrivé de le faire quatre, cinq fois, pas dans la même année hein mais ça me revient plusieurs fois. »*

Le sentiment d'être jugée et le sentiment d'étrangeté (perte de lien) sont intenses au sein de son rêve. Le regard de l'autre est persécutif et l'immobilise, lui fait perdre ses moyens. Cet autre persécutif peut condenser d'une part la pression que Chloé ressent de la part de ses objets parentaux et d'autre part la dimension de la complémentarité de l'autre au sein des relations intimes auxquelles elle ne semble pas encore accéder.

Aux épreuves projectives, malgré l'apparence rigide et défensive des réponses de Chloé, nous trouvons la trace des processus du refoulement et le retour du refoulé. Au Rorschach, c'est surtout au deuxième temps de la passation, le moment de l'enquête, qui permet au sujet de s'appuyer sur l'étayage qu'offre la clinicienne, que Chloé déploie davantage sa pensée et cela de manière moins contrôlée. Chloé ajoute alors à ses réponses des détails à la symbolique sexuelle, phallique, ou elle refoule certaines parties de ses réponses, comme par exemple l'attribut féminin à la PVII (« collier » oublié à l'enquête). A la dernière planche, la dimension sexuelle fait irruption et les représentations sexuelles féminines, refoulées à la PVII, reviennent de manière abrupte (PXR15 : « système gynéco-urinaire »). Elle déploie d'ailleurs plusieurs mécanismes de défense, en plus du refoulement, afin de contenir la dimension sexuelle de ses réponses. Il s'agit surtout des mécanismes de l'isolation, de la formation réactionnelle et de l'intellectualisation.

Au T.A.T., les réponses de Chloé sont davantage contrôlées. Cela est sûrement dû à la dimension plus relationnelle des planches. Nous avons très peu d'émergences de processus primaires dans ses histoires, qui auraient pu témoigner de la trace des fantasmes refoulés. Il existe une planche avec un contenu sexuel cru qui témoigne du contrecoup de sa maîtrise sur les contenus fantasmatiques (P4 : les prostituées). Toutefois, à trois autres planches, nous trouvons une épaisseur symbolique sexuelle déguisée. A la planche de la triangulation œdipienne, Chloé met en place un renversement des rôles très subtil entre les parents et la fille, afin de pouvoir déployer son fantasme sans avoir à en porter la responsabilité. Ce n'est donc pas la fille, figurée sur la planche, qui souhaite partir faire des études en entrant en conflit avec ses parents mais ce sont les parents qui portent le désir que cette dernière fasse des études. A la planche 6, où il est habituellement question du fantasme de séduction, la femme possède deux objets d'amour : l'homme âgé est décrit en tant qu'objet intrusif et un autre homme est là pour protéger la jeune femme. En outre, à la planche 12, où il est habituellement question de la solitude et du traitement de la perte, nous trouvons une scène sexuelle très excitante, qui demeure néanmoins très déguisée.

Nous trouvons dans le protocole de Chloé la trace des mécanismes du refoulement et le retour du refoulé. Mais le refoulement ne semble pourtant pas être suffisamment contenant pour que Chloé puisse déployer davantage la dimension sexuelle dans ses réponses. En effet, la présence d'autres mécanismes défensifs de l'ordre rigide (isolation, formation réactionnelle, inhibition, intellectualisation) ne permet pas une circulation souple entre le refoulement et le retour du refoulé. La pensée de Chloé ne peut alors que difficilement être nourrie par la dimension fantasmatique. De plus, l'existence des représentations phalliques au sein des identifications sexuées féminines semble indiquer la persistance des fantasmes de bisexualité qui peuvent rendre difficile le déploiement de l'investissement objectal, qui pourrait être équivalent d'une transgression œdipienne.

Le rêve amené à la fin de l'entretien témoigne également de la difficulté de Chloé à accéder au surmoi bienveillant de la fin de l'adolescence. Les objets parentaux gardent une valeur intrusive, rendant difficile pour Chloé d'accéder aux identifications secondaires de la fin d'adolescence. Ce conflit rend aussi difficile

pour elle l'appropriation de ses désirs. Les nombreux mécanismes de défense déployés par Chloé entravent l'appropriation d'un projet adulte porté par le désir d'autonomie et la circulation affective entre les désirs et les souvenirs infantiles, qui demeure toutefois possible à exprimer à travers le souvenir amené à la fin de l'entretien grâce à un déplacement sur les grands-parents.

*Cécile, un endroit génial*

Cécile semble avoir du mal à s'approprier subjectivement son projet adulte. En effet, au niveau professionnel, elle ne peut expliquer son désir de travailler dans le milieu de la santé que par une conviction qu'elle a depuis toujours et par son envie de « faire des choses pour les autres ». Toutefois, elle ne peut lier ce désir à aucun souvenir et ne peut pas construire d'idée quant à l'origine de cette envie. Au niveau relationnel, elle ne peut pas évoquer son projet spontanément. Quand nous lui posons des questions, elle nous dit qu'au niveau amoureux, elle n'a « jamais eu de souci » et que plus tard, elle aura sûrement envie d'avoir des enfants, avec une tonalité assez plaquée. Quand nous la questionnons sur la dimension plurielle de ce désir, « des enfants », elle nous répond en se basant sur sa propre fratrie, qu'ils sont trois et très soudés : « Nous on est trois, ça crée des liens, ça nous rapproche, on est très soudés, très complices ». C'est donc cette complicité qu'elle aime beaucoup, qu'elle cherche à reproduire à l'identique. Il ne s'agit pas d'après nous d'un vrai désir d'enfant mais d'un souhait d'union et d'étayage auprès de sa famille, faute de pouvoir s'en différencier.

Il nous semble que le souvenir, comme le rêve, vient témoigner des difficultés de Cécile à pouvoir se différencier de sa famille. Le souvenir évoqué ne constitue pas d'après nous un vrai souvenir, mais un souvenir qui fait écran et qui cache le passé infantile, par l'installation d'un rituel atemporel (« Tous les soirs, c'était comme ça, tous les week-ends, c'était comme ça, toutes les vacances étaient comme ça ») où il n'existe aucune différenciation entre les membres de la famille et aucun conflit. L'accent est mis sur le fait d'être tous ensemble et proches.

*« Je me rappelle quand j'étais petite, on habitait dans un appartement, on a déménagé depuis. On était au dernier étage et on avait une vue magnifique sur Paris et tous les soirs quand mon père venait nous chercher dans nos chambres pour manger au retour de son travail, et on se mettait tous les 5 à table, je sais pas c'était une ambiance géniale parce*

*que tout le monde s'entendait bien, on rigolait beaucoup. On rigolait beaucoup et toujours maintenant. On regardait le coucher de soleil ensemble et après manger on faisait toujours un jeu de société, soit Monopoly.... Tous les soirs en fait c'était rythmé comme ça, on était jamais..., on regardait jamais la télé, on regardait jamais de film, c'était vraiment... on jouait tous ensemble, c'était..., et tous les soirs c'était comme ça, tous les weekends c'était comme ça, toutes les vacances étaient comme ça, on les passait tous ensemble. C'est des petites bribes de souvenirs en fait. Mais je ne sais pas... si c'est ça qui m'a marquée le plus je pense, de mon enfance. Le fait qu'on soit tous très proches. »*

Le rêve semble essayer de figurer les difficultés de Cécile au sein du processus de différenciation.

*« Alors j'ai fait un rêve. C'est un seul rêve, ce dont je me souviens... et en fait c'est le seul rêve qui m'a réveillée tellement j'ai eu peur. C'est un peu bizarre, je sais pas si vous allez comprendre tout le rêve mais, en fait on était dans une... je sais pas, comme un centre de vacances mais pour des familles. Donc une espèce de grande maison avec un grand parc, une forêt autour, en pleine campagne, c'était en France mais en pleine campagne. Et en fait, comment expliquer ça clairement ? En fait, il y avait juste un point négatif, tout était parfait, il faisait super beau, tout était beau, c'était un endroit génial, y'avait un seul point négatif, c'est que tous les jours y'avait comme une malédiction qui tombait sur une des familles. Donc tous les jours, il allait se passer quelque chose dans une des familles, soit pas grave, soit ça pouvait aller jusqu'à un accident, quelque chose comme ça. Et donc un jour c'est tombé sur notre famille. Forcément. Et au début il se passe des petites choses un peu ridicules, y'en a un qui marche dans la gadoue, y'en a un qui prend une branche dans l'œil ; ça n'a rien de grave et en fait au bout d'un moment on prend la voiture pour, je sais pas, pour aller se balader mais en fait je sais pas j'étais toute seule dans une voiture et ma famille dans une autre voiture, devant moi. Et moi j'étais à la place du passager. Je sais pas qui conduit en fait dans mon rêve. Et à un moment on se gare, c'est un peu des bouts de...dans la campagne, je sais pas si vous voyez ce que je veux dire mais des emplacements sur le côté pour se garer, faire demi-tour quoi, voilà. En fait la voiture de mon père se gare sur un côté de la route, la mienne se gare sur l'autre côté, et je sors de la voiture, je vais voir mes parents et quand je me retourne, il y a une femme, morte au volant et un chien à côté d'elle. Je sais pas pourquoi ce rêve m'a...dans la voiture où j'étais moi. Voilà y'avait une femme morte assez âgée, je sais pas quel âge elle a, mais au moins une soixantaine d'années, peut-être plus. Cheveux blancs, chignon, c'est tout ce que je me rappelle. Et en fait, comme si elle était décédée depuis longtemps. Donc un peu rachitique, et sur la place*



*où j'étais assise moi, un petit chien à côté, voilà. Et je me suis réveillée à ce moment-là parce que j'ai eu tellement peur que je me suis réveillée. »*

Au début du rêve, les vacances avec les parents semblent être figurées comme un état idéal, « un endroit génial ». Mais chaque jour, il y a une malédiction qui tombe sur les familles. Plus tard, Cécile se trouve dans une autre voiture que celle de sa famille, accompagnée par une figure de la mort. (Elle ne peut pas associer sur le rêve, ni nous dire à qui pourrait lui faire penser une femme d'une soixantaine d'années, décédée). Ce rêve nous semble figurer d'une part sa difficulté à garder sa position actuelle dans cette famille unie et idéalisée du fait de la malédiction, qui peut être interprétée comme un désir de différenciation, et d'autre part l'épée qui tombe sur elle quand elle est loin de sa famille (la mort). De plus, Cécile fait ce rêve quand elle dort chez une amie et qu'elle est effectivement loin de ses parents. Le rêve ne peut contenir le taux d'angoisse, Cécile crie dans son rêve, jusqu'à ce que son amie la réveille.

Au Rorschach, nous trouvons à plusieurs reprises (PI, PIII, PVI, PVIII) des symboles d'une sexualité phallique qui apparaissent à l'enquête. Ces symboles apparaissent dans le deuxième temps de la passation et montrent une levée du refoulement. Toutefois, le refoulement n'est pas suffisamment contenant car la représentation du corps demeure facilement effractable. La dimension sexuelle du sens latent semble angoissante pour Cécile. La réponse « sang » donnée à la planche II du Rorschach, suivie par une représentation anatomique, est un bon exemple de l'effraction des limites corporelles. De plus, aux planches pastel (surtout IX et X), la montée de l'excitation induite par les couleurs est difficilement contenable et donne lieu à des réponses peu partageables (PIX : cancer qui envahit, PX : intérieur du corps, les poumons sains). La préoccupation sexuelle et les défenses de type hystérique (flou des représentations) semblent cacher une préoccupation plus importante au niveau des limites corporelles et des enveloppes psychiques. Nous trouvons également la présence des imagos archaïques peu différenciées à la planche IV (qui renvoie habituellement à la puissance phallique paternelle) et à la planche IX (qui renvoie habituellement à l'imago maternelle archaïque). Ces deux planches semblent être perçues et traitées de la même manière, les deux étant des masses informes, oppressantes et angoissantes.

Au T.A.T. nous trouvons également deux niveaux de fonctionnement distincts. D'une part, certaines histoires de Cécile (P1, P4, P5, P6) sont traitées au sein du conflit œdipien, accompagné des défenses appartenant aux procédés névrotiques de la feuille de dépouillement du T.A.T (procédés A et B). Dans ces histoires, le refoulement est présent et le conflit se déploie au niveau intrapsychique et interpersonnel. D'autre part, à d'autres planches (P2, P3, P7, P9, P12, P13B, P13MF, P19), nous trouvons soit des traitements de type narcissique et spéculaire afin d'annuler la différenciation et la rivalité, soit l'apparition des processus primaires, au sens de la massivité de la représentation (morbide) ou l'inadéquation du thème au stimuli, afin d'annuler la conflictualité œdipienne.

Cécile possède des capacités de symbolisation. Nous voyons également la présence du mécanisme du refoulement dans son protocole projectif. Néanmoins, ces capacités de symbolisation ainsi que le mécanisme du refoulement ne sont pas suffisants pour contenir l'angoisse. Les limites et les enveloppes psychiques de Cécile sont fragiles. Nous trouvons un clivage dans son fonctionnement. Le fonctionnement psychique ainsi que les mécanismes de défense de Cécile sont d'un moins bon niveau quand il s'agit d'élaborer la question de la perte ou de la rivalité œdipienne. Le conflit psychique est alors plus désorganisant que structurant pour elle. Faute de pouvoir l'élaborer, elle tente d'annuler le conflit psychique.

Les imagos archaïques semblent également être très angoissantes, voire persécutives au Rorschach. Cécile ne semble pas pouvoir trouver un objet interne suffisamment bon et étayant qui lui permettrait d'aller vers un travail de différenciation. Les éléments morbides qui apparaissent dans son protocole mais également dans son rêve sont accompagnés de son incapacité à désidéaler la sphère familiale qui semble fragile. Cette fragilité de l'intériorisation ne lui permet pas d'accéder à son passé infantile, ni de se laisser aller à des fantasmes et à des rêveries. Elle ne peut donc ni s'approprier un désir propre, différencié de l'environnement familial, ni aspirer à l'autonomie : « Je n'ai pas encore envie de partir ».

#### *Jérôme, le projet adulte et l'Œdipe négatif*

Le projet adulte de Jérôme est réalisable et ne constitue pas un projet maniaque. Son projet est investi dans les deux versants : relationnel et professionnel. Toutefois, le processus de différenciation n'est pas suffisamment avancé pour

pouvoir contenir les doutes de Jérôme qui a du mal à pouvoir se laisser aller à ses rêveries concernant son envie de vivre dans un pays étranger. Cela suscite chez lui des sentiments de culpabilité et des angoisses concernant son avenir. Ses difficultés au niveau du processus de différenciation réactivent une lutte dépressive avec une tonalité hypomane, sans que cela ne mette en cause l'organisation névrotique de son fonctionnement psychique.

Retrouver des souvenirs d'enfance est difficile pour Jérôme. Cela témoigne de l'efficacité des mécanismes du refoulement. Il arrive néanmoins à trouver une anecdote, qui lui a été racontée plusieurs fois par sa famille.

*« Si, je me souviens d'une fois, j'étais chez ma grand-mère paternelle, [...] on avait l'habitude de dormir chez eux. Pour une fois, je dormais avec mon frère dans le même lit. Et en fait j'ai..., j'ai..., comment..., quand j'étais plus jeune je faisais énormément d'insomnies, non pas d'insomnies, de somnambulisme. En fait je me suis réveillé en pleine nuit apparemment, d'après ce qu'on m'a raconté, et j'ai..., j'ai allumé toutes les lumières de l'appartement, je suis allé piquer la carte bleue de ma grand-mère et je crois que j'ai aussi piqué les clés de l'appartement si je me rappelle bien. Et je suis allé m'endormir tranquillement avec toutes les lumières. Vraiment j'allais m'endormir comme ça. Je me souviens parce que le lendemain je me suis réveillé et du coup j'avais ça sous mon oreiller, je ne comprenais pas pourquoi. Et c'est depuis ce temps que mes parents ont pris l'habitude, pour rigoler au début, de fermer la porte à clé le soir, enlever les clés et les mettre dans la boîte, du coup je me suis réveillé comme ça. Ma grand-mère a trouvé la télé allumée le matin. J'avais pas du tout l'habitude de le faire à la maison, je n'ai jamais regardé la télé le matin, avant midi. Et on regardait les Power Rangers à l'époque. Et je me souviens elle me racontait ça, elle était morte de rire, assise à côté de moi. Et voilà. J'ai fait quelques crises de somnambulisme comme ça. Je devais avoir 7-8 ans. Quelque chose comme ça. »*

De plus, dès qu'il pense à sa difficulté à se rappeler de ses souvenirs ou de ses rêves, Jérôme se compare à son petit frère, qui lui a une « mémoire monstrueuse ». La rivalité œdipienne est très présente dans le discours et le protocole de Jérôme. En effet, au sein du souvenir d'enfance, la place du frère est très importante. « Pour une fois » que Jérôme dormait avec son frère, il a fait du somnambulisme. Le lien créé ici entre le « pour une fois » et le somnambulisme est très court et traduit la charge fantasmatique du discours. Le souvenir en soi semble être une anecdote qui fait rire Jérôme et sa famille, une anecdote plaisante.

Les rêves qu'il raconte sont des cauchemars, faits à plusieurs reprises à l'adolescence.

*« Je sais pas du tout. Y'a un moment, il y avait un rêve que je faisais énormément. J'étais dans la, dans la...comment..., au sein de mon établissement au lycée et j'avais euh, j'avais, je ne sais pas pourquoi, j'ai le souvenir en fait d'être habillé en costume, cravate et tout et d'un seul coup, y'a plein de personnes qui arrivent dans tous les sens et qui se mettent à tirer sur moi dans tous les sens avec les hélicoptères et tout. Et moi je me cache derrière une caisse au coin de la cour et ça s'arrête là. Je ne sais pas pourquoi. J'ai peut-être fait une dizaine de fois ce rêve-là. Je ne sais pas pourquoi. (?) Oui ça me réveille, en sueur. Je ne sais pas. Ça fait longtemps je le fais plus. Je dois avoir entre 13 et 15 ans. Euh, mais ça m'a marqué, j'ai jamais su pourquoi je faisais ce rêve particulier. Je sais pas pourquoi. Je sais pas. Après y'en a un que j'ai fait une fois, je sais pas si je peux en raconter un autre ? Là j'étais dans une piscine et j'ai toujours eu, pas une peur mais une appréhension. Même si j'ai fait de la natation, j'ai toujours eu une appréhension de l'eau et c'est vrai que dans ce rêve-là, en fait je plongeais dans l'eau et d'un seul coup je remontais à la surface et il y avait plus qu'un centimètre, comme si le plafond s'était abaissé et il y avait un centimètre au-dessus de la surface de l'eau et je commençais à m'étouffer dans tous les sens et pareil, je me réveillais. Alors c'est pareil, c'est pas forcément des rêves très joyeux, j'ai du mal, je rêve pas énormément, vraiment, je sais pas si je rêve la nuit. »*

En effet, Jérôme a du mal à se souvenir de ses rêves, ce qui témoigne également du bon fonctionnement du travail du rêve. Ces cauchemars semblent traduire l'angoisse face à une difficulté de contenance pulsionnelle, qui semble l'affecter dans « tous les sens ». En effet, la répétition de cette expression au sein de deux rêves semble traduire la charge d'excitation difficile à contenir. Dans le deuxième cauchemar, nous voyons plus clairement la dimension éjaculatoire : le mouvement de plongée et de sortie « d'un seul coup » de l'eau et l'augmentation du niveau de l'eau, qui finit par étouffer Jérôme et envahir tout l'espace.

Il nous semble que le souvenir, en mettant en avant la relation au frère (avec lequel Jérôme dormait parfois dans le même lit) et les cauchemars qui traduisent une insécurité narcissique au niveau de la contenance de l'excitation, souligne la difficulté actuelle de Jérôme à élaborer le lien à la figure masculine et sa quête d'affirmation virile. En effet, il s'agit d'après nous d'un déplacement sur le frère du conflit œdipien dans son versant négatif. De plus, le souvenir se déroule chez la

grand-mère paternelle, donc dans le domaine du père, même si Jérôme possède bien plus de souvenirs avec sa grand-mère maternelle. Cette difficulté à désensualiser le lien à la figure paternelle, nous la retrouvons également au sein du protocole projectif de Jérôme.

Nous voyons au sein de ses réponses aux épreuves projectives la présence et le bon fonctionnement des mécanismes de symbolisation. Au Rorschach, il y a peu de réponses qui témoignent d'une désorganisation perceptuelle liée à l'effraction du refoulé. Sa pensée déguise et déplace bien la dimension sexuelle et agressive. En effet, de nombreuses réponses à valence sexuelle et agressive existent dans le protocole de Jérôme mais elles sont symbolisées et contenues par son travail de pensée. Toutefois, à certains moments, ce travail est plus coûteux et moins efficace, comme c'est le cas à la planche II de Rorschach, où il propose une réponse très chargée d'excitation et mettant en scène un fantasme de pénétration violent : « balle qui transperce, on voit le sang ».

Au T.A.T., les histoires proposées par Jérôme sont érotisées, triangulées et le contenu manifeste et latent est majoritairement respecté. Toutefois, aux planches 7BM et 13MF, où il est question, pour le 7BM, du rapprochement avec l'objet paternel et pour le 13MF, des motions pulsionnelles au sein du couple, la logique des histoires que Jérôme propose se trouve momentanément touchée. En effet, le rapproché homosexuel est très excitant et difficile à contenir. Nous trouvons alors des traits persécutifs attribués au personnage le plus âgé de la planche. Quant au récit proposé pour la planche 13MF, Jérôme évacue entièrement l'idée d'une atteinte du personnage féminin figuré sur la planche et tente d'érotiser le lien afin de traiter cette problématique. Toutefois, la problématique de la perte réactivée à partir de la planche 12, ainsi que l'épuisement psychique dû à ses mécanismes défensifs coûteux, ne lui permettent pas de pouvoir élaborer et contenir suffisamment l'angoisse suscitée par cette planche.

Jérôme possède de bonnes capacités de symbolisation. Nous voyons dans son protocole la présence et l'efficacité des mécanismes du refoulement qui semblent être rétablis de l'impact du processus adolescent. Par conséquent, la pensée et le projet adulte de Jérôme sont nourris par ses fantasmes, son passé infantile et ses rêveries. Toutefois, à certains moments, les capacités de symbolisation et l'efficacité du

refoulement sont mis en difficulté. Cela est dû à la thématique de la rivalité œdipienne ainsi qu'au lien tendre à l'objet paternel. Le versant négatif du conflit œdipien semble être toujours actif, en cours d'élaboration, mettant également en difficulté Jérôme pour l'aboutissement du processus de différenciation.

Le souvenir et les rêves amenés à la fin de l'entretien et les difficultés d'élaboration, très brèves, au sein du protocole de Rorschach, concernent tous les difficultés de désensualisation du lien au parent du même sexe, ainsi que l'affirmation d'une identité sexuée masculine. Ce conflit est très excitant et fragilise la sécurité narcissique de Jérôme ainsi que sa contenance pulsionnelle et réactive un sentiment de culpabilité. Il nous semble que la résolution du conflit œdipien dans son versant négatif peut permettre à Jérôme de pouvoir s'affirmer en tant qu'homme sexuellement mature sans que cela ne suscite une grande culpabilité. Cette résolution lui permettra également de pouvoir rêver plus librement son projet adulte. Il pourrait alors être moins angoissé pour penser à son projet, qui est néanmoins bien approprié.

#### *Charles, la vie et la mort*

Nous n'entendons pas de projet adulte autonome chez Charles : il semble être inhibé. Charles ne montre aucune envie d'autonomie dans son discours. Il évoque surtout l'envie de ses parents qu'il s'autonomise, qu'il trouve un job d'été afin d'apprendre la vie. Il dira que lui, il s'« en fout », qu'il est très bien chez ses parents, qu'il n'a pas besoin d'argent : « Mes parents veulent que je me bouge les fesses ». Quand nous lui demandons s'il a déjà eu envie d'avoir un appartement à lui seul il répond que cela est envisagé par ses parents, même si lui il n'en a aucune envie.

Le souvenir amené à la fin de l'entretien est un souvenir agréable en famille.

*« Oui, c'était..., j'étais en vacances dans la maison de mes grands-parents vers Gap, on était avec mes cousins et mes grands-parents. Et nous du coup. Et on faisait... oui, on était 12, quelque chose comme ça, à la maison. Il y avait une rivière à côté, on prenait des cailloux et on faisait des barrages. C'était pour s'amuser, on faisait un barrage, ça faisait un barrage après mais c'était pas vraiment utile quoi. Rire. Un barrage de cailloux sur la rivière. Je devais avoir 10 ans, quelque chose comme ça. »*

Il s'agit d'un moment d'union. Ce souvenir peut être perçu comme un refuge dans un espace agréable sans conflit. La présence des parents n'est pas évoquée, cela

semble aller de pair avec l'incapacité de Charles à pouvoir s'appuyer sur les imagos parentales afin de trouver un bon objet interne lors des épreuves projectives.

De plus, le rêve proposé par Charles ne semble pas constituer véritablement un rêve. Il s'agit d'après nous d'un rêve non-rêvé qui témoigne de son incapacité à rêver.

*« Oui, mais je ne sais pas si ça va faire...J'étais en train de marcher dans la rue et je sens que je n'avance pas, je marche mais je suis sur place en fait et y'a quelqu'un qui me percute et je me réveille en fait et je me rends compte que je marchais dans mon lit. Rire. C'était étrange. »*

L'excitation qui ne peut être contenue par le rêve est déployée à partir de la motricité physique et réveille Charles. Cela nous fait penser à des rêves irrêvables (Ogden, 2003).

Le refoulement semble absent dans les réponses que propose Charles au Rorschach. Nous trouvons surtout des mécanismes d'intellectualisation et de clivage au sein de son protocole qui tentent de différencier les différents espaces des planches, afin de dissiper les représentations effrayantes qui appartiennent à un registre cannibalique. Il y a en effet plusieurs images angoissantes de dévoration. Nous trouvons plusieurs éléments à la symbolique phallique, mais ces images sont majoritairement attaquées et dévalorisées. Elles constituent des images viriles insuffisantes et floues, créées à partir de la fumée, sans aucune consistance. Ces représentations masculines ne font pas le poids devant les images archaïques cannibaliques que nous trouvons à plusieurs reprises dans les réponses de Charles.

Au T.A.T., nous trouvons également une prédominance des fantasmes morbides, qui viennent perturber la prise en compte du matériel latent des planches. Même si les histoires que Charles propose au T.A.T sont lisibles et que la logique est majoritairement maintenue (sauf à la P8), les mécanismes de projection ont tendance à rendre ses histoires très radicales. A la fin, il n'y a jamais de compromis, il est toujours question de vie et de mort. Nous ne trouvons pas d'histoires avec une épaisseur symbolique sexuelle, mais surtout des personnages voués à mourir par manque d'étayage. Les mécanismes de clivage et de déni sont présents.

La fragilité des mécanismes du refoulement ne permet pas à Charles de pouvoir se protéger d'un trop plein d'excitation. Faute de pouvoir s'appuyer sur des bons objets internes étayants, il est en proie à des angoisses de mort. Ceci est facilement repérable au protocole de Charles, saturé par des histoires de survie et de mort. Le souvenir amené à la fin de l'entretien semble témoigner de la recherche d'un refuge interne sécurisant, où tout le monde sera uni (douze personnes à la maison) et sécurisé (barrage). Mais nous voyons que ce souvenir peut sembler aussi inefficace que le petit barrage de cailloux construit par Charles, qui ne peut tenir tête à la rivière. Le rêve évoqué à la fin de l'entretien va également dans ce sens ; il ne s'agit pas d'un rêve mais d'un phénomène traduisant l'impossibilité de Charles à rêver. Ses limites psychiques sont encore trop fragiles pour qu'il puisse accéder à un espace interne, protégé par des excitations, où peuvent se dérouler des rêves. L'absence de désir d'autonomie doit être comprise également dans cette dimension : faute de pouvoir s'appuyer sur de bons objets internes, Charles n'est pas capable de pouvoir se construire des pare-excitations. Il n'est pas capable d'être seul. Comme dans ses scénarios, la solitude est égale à l'abandon et suscite des angoisses de mort. Enfin, il ne peut accéder à ses rêveries et à ses désirs, ni construire un projet adulte appropriable subjectivement.

### ***La suite des cas de notre protocole de recherche***

#### *Manon, la toute-puissance du désir*

Le projet adulte de Manon ne constitue pas un projet maniaque ou mélancolique. Toutefois, il est très idéalisé. Elle aurait choisi les études d'ostéopathie car c'est un domaine nouveau où il y aurait beaucoup de choses à prouver. En effet, il s'agit d'un choix très ambitieux : prouver la valeur d'un métier. De plus, elle présente son désir de « réparer des gens » comme étant à l'origine de son projet. Ce désir nous semble être quelque peu teinté de la toute-puissance infantile qui donnerait à Manon le pouvoir de réparer des gens. Il s'agit surtout de « réparer » les femmes enceintes, et par là d'avoir un rôle à jouer dans la naissance et la création des enfants. Toutefois, il s'agit d'un désir bien sublimé et réalisable. Mais le projet de Manon gagnerait à être plus relationnel et moins idéalisé. En effet, dans son projet d'« avoir plein d'enfants », nous n'entendons pas la place de l'autre : ni de sa famille, dans laquelle s'inscrira cette génération, ni de l'autre, homme objet du désir avec



lequel elle pourrait avoir un désir d'enfant. Néanmoins, à 18 ans, il nous semble que le projet de Manon est déjà très bien amorcé, malgré sa dimension très idéalisée et peu relationnelle.

Le souvenir d'enfance amené par Manon semble refléter sa difficulté à s'approprier subjectivement son projet adulte, comme un bien propre différencié de son environnement primaire.

*« N'importe quoi ? Euh... Je me souviens quand j'étais en CP, à la fête de l'école, le directeur partait, c'était sa dernière année, du coup la maîtresse avait organisé un petit truc pour lui et comme il jouait beaucoup au ping-pong ils avaient acheté plein de balles sur lesquelles ils avaient imprimé tous les noms des élèves et du coup fallait un élève pour donner la corbeille remplie de balles, fallait marcher devant tout le monde, j'ai toujours été très timide et on a demandé à la maîtresse de prendre un élève de CP parce que c'est plus mignon etc. Et c'est moi qu'elle avait choisie et je me souviens que ça m'avait beaucoup fait plaisir mais en même temps j'étais super gênée. Je ne me sentais pas très légitime mais en même temps j'étais tellement heureuse de voir qu'elle avait cette confiance en moi. Du coup, je ne sais pas, c'est un souvenir qui m'a vraiment marquée. »*

Le sentiment qu'elle a de ne pas se sentir « légitime » nous semble constituer le lien associatif de l'entretien. En effet, l'idéalisation du projet rend très difficile pour Manon le fait de se l'approprier. Le mécanisme de l'idéalisation garde le lien du projet avec l'identification avec les parents idéalisés de l'enfance et suscite ce sentiment de « ne pas être légitime ».

A la fin de l'entretien, Manon nous raconte un rêve qu'elle a fait récemment, sans pouvoir associer dessus.

*« Récemment j'ai rêvé de cet été. Et j'ai rêvé que..., parce que le BAFA est en trois étapes, il y a une initiation, un stage et une autre formation. Et j'ai rêvé que je repassais ma formation et du coup j'étais en train de rentrer et quand j'étais en train de rentrer je vais..., enfin, je m'étais trouvé un emploi et je travaillais, je crois que je travaillais chez McDo, quelque chose comme ça. Dans mon rêve j'étais en train de rentrer en bus et j'arrivais là où j'étais pour le retour et mon copain m'attendait. »*

La thématique de l'initiation, la recherche d'emploi et la présence du copain qui attend Manon peut renvoyer également à la thématique du projet. Mais nous ne pouvons pas nous avancer plus car nous avons uniquement le récit du rêve sans les

associations de Manon. Cette absence d'association va avec sa difficulté à se laisser aller à la régression au sein des tests projectifs. Ce qui attire notre attention est surtout l'utilisation à plusieurs reprises du terme « en train de ». En effet, cela peut témoigner du processus de transformation de Manon et des nombreux changements dans sa vie. Car l'été en question, elle passe une formation BAFA, passe son permis de conduire et décide de déménager avec son copain pour la première fois dans sa vie. Le rêve semble tenter d'élaborer ces nouveautés. Le travail trouvé au sein d'un « McDo » peut être vu comme le contrecoup des mécanismes d'idéalisation qui touchent son projet adulte et semble constituer un élément auto-dépréciatif.

Quant aux tests projectifs, les mécanismes de symbolisation et de refoulement sont présents dans le protocole de Rorschach de Manon. Cependant, ils ne sont pas toujours suffisants pour déguiser le désir sexuel et lui permettre de se déployer dans des représentations relationnelles avec une coloration affective. Cette insuffisante contenance du travail de symbolisation donne lieu à l'utilisation des mécanismes d'idéalisation, de déssexualisation et d'intellectualisation. A quatre reprises, Manon essaye de contenir les fantasmes sexuels avec des contenus intellectualisés (*architecture*) et protecteurs comme des *forteresses*, des *remparts* ou encore des *canaux*. Cette démarche ne fonctionne pas à tous les coups et donne lieu à de mauvaises formes. Toutefois, à la planche II et VI, cela fonctionne très bien car il s'agit de l'idéalisation de la symbolique phallique (PII : *temple inca au bout de la montagne* et PVI : *totem indien*) non relationnelle et qui appartient à une sexualité pré-pubertaire.

La fantasmagie œdipienne derrière les réponses de Manon est transparente. Le refoulement n'est pas assez contenant pour qu'elle puisse se laisser aller à des représentations relationnelles ou inclure des couleurs dans ses réponses, qui traduisent les mouvements pulsionnels et affectifs (couleurs rouge ou pastel) sans que cela ne soit effractant pour son fonctionnement. Au T.A.T., la toute-puissance du désir sexuel est également au premier plan. Nous trouvons des liens érotisés et des fantasmes œdipiens presque à toutes les planches. Les histoires de Manon sont surdramatisées et très érotisées. Même avec l'introduction des objets parentaux (P11 et P19), l'excitation est difficile à calmer. Pour apaiser cette excitation, Manon a recours à la victimisation du sujet et à la recherche de la punition. Toutefois, à cause

de cette surexcitation des liens et des fantasmes œdipiens, elle ne peut traiter la rivalité œdipienne avec l'objet maternel, qu'elle préfère éviter en le scotomisant (Planche 2 et 7) ou en le tuant (P5, P6). Cette surexcitation et la toute-puissance du désir introduisent l'émergence des processus primaires qui sont difficiles à contenir et donnent lieu à la thématique de la mort ou de la disparition et impactent la logique de ses histoires.

En résumé, nous voyons dans les tests projectifs que le refoulement, bien qu'existant, n'est pas suffisamment contenant pour que Manon puisse déployer ses motions pulsionnelles au sein des relations avec un autre perçu dans sa complémentarité. Elle a alors, autant dans ses réponses aux tests projectifs que lors de l'entretien de recherche, recours à des mécanismes d'idéalisation et d'intellectualisation. Toutefois, à cause de la puissance des fantasmes œdipiens et de sa surexcitabilité, ces mécanismes ne sont pas toujours efficaces. Elle ne peut alors se laisser aller à ses capacités régressives ou à sa capacité de rêverie, afin de s'approprier subjectivement un projet adulte différencié de son environnement. En effet, l'insuffisance des processus du refoulement ainsi que la présence des fantasmes œdipiens très actifs et chauds l'empêchent d'élaborer le lien à l'objet maternel. Manon ne peut donc accéder aux identifications secondaires de la fin de l'adolescence. Le souvenir d'enfance semble refléter sa difficulté à s'approprier subjectivement son projet adulte, comme un bien propre, différencié de son environnement primaire. Le sentiment qu'elle a de ne pas se sentir « légitime », porté par ce souvenir d'enfance, nous semble constituer le lien associatif de l'entretien. En effet, l'idéalisation du projet rend ce dernier très difficile à approprier. Par le mécanisme de l'idéalisation, le projet de Manon garde les identifications avec les parents idéalisés de l'enfance et suscite ce sentiment de dévalorisation de soi, que nous pouvons trouver également dans le rêve amené par Manon qui « travaille au McDo ».

#### *Ashley, les fantasmes de bisexualité et le refoulement*

Le « projet adulte » d'Ashley ne constitue pas un projet maniaque ou mélancolique. Il n'est simplement pas encore formulé. Les désirs et leurs investissements au sein des rêveries infantiles gardent leur vivacité mais ils sont isolés et ne peuvent lui permettre de construire un projet adulte. Les rêveries, bien

qu'investies et source de plaisir, sont réprimées avec des paroles-idées plaquées, empruntées à la sphère sociale/familiale : « Je préfère vivre en France, parce qu'ici c'est mieux la sécurité sociale ». Toutefois, malgré l'inhibition qui touche au projet, le choix d'étudier les langues et de vouloir « peut-être » se spécialiser dans le tourisme, peut, de manière déguisée, constituer une continuité avec ses désirs infantiles concernant son envie de vivre à l'étranger. Cependant, Ashley ne fait pas ce lien et dit avoir renoncé à tous ses désirs d'enfance.

Le souvenir et la rêverie, amenés en fin d'entretien, renvoient également à cette thématique du renoncement, mais également du remplacement. Le souvenir amené par Ashley concerne ses rêveries infantiles.

*« Mmm...un souvenir d'enfance. Je me rappelle par exemple une fois à Noël, j'avais eu un cadeau, j'étais au primaire et je voulais encore être actrice, danseuse. J'avais reçu un tapis de musique, quand on appuie ça fait un son différent. Voilà j'avais reçu ça à Noël, j'étais contente sauf que le tapis était..., il ne fonctionnait pas. Du coup, le lendemain on a dû aller au magasin le changer. Après, j'avais ça et j'avais aussi un micro, j'étais contente parce que je pouvais chanter. »*

Il s'agit d'un souvenir d'enfance qui comporte un moment de déception : un cadeau cassé qu'Ashley a reçu pour Noël qu'elle a dû aller faire remplacer le lendemain avec ses parents. Quant à son rêve, il est plus explicite.

*« Comme je vous ai dit, ça fait un ou deux mois que j'ai cassé avec mon copain, du coup, récemment j'ai rêvé que je le croisais et qu'il était avec d'autres filles, il me racontait qu'il vivait avec une fille et quand je l'ai croisé, il était avec une fille... »*

Ashley rêve de son ex-petit ami, qui vit maintenant avec une autre fille. Ce n'est donc plus le cadeau mais Ashley elle-même qui est remplacée. Elle dira qu'il ne s'agissait pas d'un cauchemar mais que ce n'était tout de même pas un rêve très plaisant. Le rêve et le souvenir renvoient tous les deux à des thématiques de déception, d'abandon et au changement d'objet, qui semblent constituer le fil associatif de l'entretien.

Aux tests projectifs, nous constatons que le mécanisme du refoulement, même s'il est présent, n'est pas suffisamment fonctionnel pour qu'Ashley puisse accéder à une symbolique sexuelle qui ne dérange pas les processus de pensée. La

présence des personnages de dos, que nous ne verrons pas de face, qui regardent vers le haut, et surtout pas vers le bas, ainsi que la présence de réponses comme « écran de fumée », témoignent de la présence du mécanisme du refoulement. Toutefois, le refoulement ne peut contenir l'angoisse qui est augmentée surtout aux planches sexuelles (PIV et PVI). A ces deux planches, nous trouvons des réponses à la cotation « clob », qui traduisent l'angoisse au Rorschach et qui montrent la difficulté d'Ashley à contenir les mouvements pulsionnels. De plus, la présence des représentations humaines et/ou animales hybrides<sup>19</sup> témoigne de l'infiltration du fantasme de bisexualité dans ses réponses. Cette infiltration dégrade la pensée formelle d'Ashley et met en avant une fragilité du refoulement.

Au T.A.T., il y a plusieurs scénarios proposés qui témoignent de la présence d'une épaisseur symbolique qui permet de déployer les fantasmes sans ce que cela ne dérange ni le lien aux sollicitations latentes des planches, ni l'épreuve de réalité. Mais momentanément, certains fantasmes (rivalité œdipienne et viol) font intrusion et donnent lieu à l'apparition de traits persécutifs (p. 9GF, 10 et 13MF). Que cela soit au Rorschach ou au T.A.T, Ashley arrive à se reprendre à chaque fois suite à ces moments d'intrusion fantasmatique, qui ne la désorganisent pas sur la durée.

Enfin, nous ne trouvons pas dans son discours de projet adulte investi par son désir et traversé par la circulation affective entre le passé infantile et le futur anticipé. Ce sont surtout des renoncements qui sont au premier plan. En effet, les renoncements et le traitement de la perte constituent les conflits principaux de la fin de l'adolescence et sont nécessaires pour accéder à un projet adulte réalisable. Toutefois, chez Ashley, la récente perte d'objet semble accentuer la coloration dépressive de ce processus et rend difficile pour elle de surmonter la déception qui découle de ces renoncements.

De plus, la rivalité œdipienne semble encore être au travail et fragilise le mécanisme du refoulement. En effet, la présence de personnages hybrides nous semble renvoyer à un fantasme de bisexualité lié à la difficulté de relation au rival œdipien. Ce conflit donne lieu dans le T.A.T à des mécanismes de clivage et de projection (« elle est méchante ») et à la perte de distance avec l'objet-test. La

---

<sup>19</sup> Sous formes de personnes ailées, avec des moustaches de chat, de jambes de lièvre, de lapin ou encore queue de cheval ou trompe d'éléphant avec les oreilles en moins.

séparation avec l'ex-ami semble également introduire des traits persécutifs dans la représentation qu'Ashley a du couple. La fragilité du refoulement nous semble constituer une des raisons de sa difficulté à se laisser aller à des rêveries, qui entrave pour le moment le remaniement du projet adulte par la capacité de rêverie.

*Paulette, le clivage et les rêveries*

Le projet adulte de Paulette dans sa dimension professionnelle est construit d'une manière très concrète depuis le lycée. Il est évoqué avec plus d'aisance comparé au projet adulte dans sa dimension relationnelle. Toutefois, ce qui semble compter le plus dans la construction de son projet, c'est la reconnaissance du métier dans les yeux des autres. Paulette a choisi dans un premier temps le métier de médecin car si elle n'avait pas tenté sa chance, elle se dit qu'elle « ne se serait pas fixée ». Elle insiste surtout sur les étapes de la préparation du projet, décrites de manière minutieuse, au détriment du désir de projet lui-même. Nous entendons le désir de Paulette quand elle évoque ses rêveries d'enfance, celle par exemple de devenir chanteuse, ou ses rêveries actuelles sur le lancement d'une ligne de cosmétiques. Ce projet est d'ailleurs nourri par l'identification à une collègue au sein de son job d'étudiante. Toutefois, ses rêveries ne font pas partie de son projet adulte, car elles sont considérées comme peu valorisées par la société.

Le souvenir d'enfance et le rêve qu'amène Paulette semblent tous les deux associer sur les difficultés qu'elle a eues à plusieurs reprises avec ses copines.

*« C'est-à-dire quand j'étais à école primaire ? C'est marrant parce que vous me demandez ça et je vois que des souvenirs un peu embarrassants ou pas gentils. Du coup, quand j'étais à l'école primaire, dans le 93, c'est le premier souvenir qui m'est venu, je ne sais pas pourquoi. Euh, on était en train de faire la queue pour entrer en classe, comment dirais-je, c'était une école préfabriquée donc pas vraiment de vraies salles. Du coup, j'étais sur une petite estrade, je ne sais pas comment dire, c'était un peu comme ça, cette hauteur-là, et en fait là y'avait le sol et la classe était là (montre avec les mains), donc la queue ici. En fait, j'avais un collier et ma copine, elle a attrapé mon collier, je ne sais pas pourquoi. En fait, je suis tombée... et je suis tombée et je me suis fait mal là, je pense qu'on voit encore la trace, j'ai encore la cicatrice, et voilà. Je ne sais pas pourquoi j'ai ce souvenir. Oui, je suis tombée et après on m'a amenée à l'infirmierie et tout ça. Si, peut-être que parce que c'est un ami, un copain que j'aimais beaucoup beaucoup beaucoup qui m'a amenée à l'infirmierie. C'était ma*

*meilleure amie qui m'a poussée, je ne sais pas comment ça s'est passé, je suis tombée. Oui. Je ne sais pas pourquoi, c'est le premier souvenir qui m'est venu. »*

*« Un rêve ou un cauchemar ? (Le premier qui vous vient à l'esprit) Oui, j'ai un cauchemar que je faisais régulièrement quand j'étais au collège, je sais pas pourquoi. Je faisais tout le temps ce cauchemar. Je rêvais que je me faisais « poursuivre » entre guillemets dans ma ville, de la gare jusqu'au parc, tout le temps tout le temps tout le temps, au même au moment, quand je me fais poignarder, je me réveille. (Rire gêné) »*

En effet, lors de l'entretien, Paulette raconte plusieurs amitiés conflictuelles, qui l'angoissent grandement. Le lien à d'autres femmes semble très érotisé et nous semble souligner sa difficulté à se confronter et à élaborer la rivalité œdipienne. Nous remarquons la dimension sexuelle du rêve avec le poignard dans le dos, qui est à mettre en lien avec ses relations avec des amies féminines à une forte dimension sexuelle. Devenant très vite très proche avec ses amies, Paulette finit par se trouver dans des relations qui deviennent rapidement persécutives.

Quant aux épreuves projectives, nous constatons deux niveaux de fonctionnement psychique dans son protocole. Par conséquent, il existe des réponses avec une épaisseur symbolique sexuelle, rendant compte de la fonctionnalité du refoulement au Rorschach et au T.A.T. Cependant, le protocole de Paulette contient également des réponses qui montrent l'insuffisance du refoulement, la poussant à utiliser des mécanismes de défense narcissique, le clivage et la projection. La planche I du Rorschach est traitée avec une symbolique sexuelle refoulée et rend compte de la présence du refoulement : « Des personnes qui dansent, j'ai l'impression que c'est deux hommes et deux femmes et au final je pense que c'est quand même un peu une danse dans un festival à l'ancienne, pas quelque chose de moderne et que les habits sont assez conservateurs ». Aux deux planches qui suivent, Paulette tente de donner des réponses similaires, déployant les relations d'objet libidinales ou agressives, mais à deux reprises, ces relations ne peuvent être déployées aisément : à la planche II, elle doit passer de deux personnes à une seule et à la planche III, les réponses anatomiques (des organes) qui viennent suite à une réponse relationnelle, témoignent de l'effraction de ses limites pare-excitantes et de l'insuffisance du refoulement.

Au T.A.T., nous voyons un mécanisme similaire, tandis que les planches 5 et 6 du T.A.T sont traitées comme attendu à ces planches, par des mécanismes de refoulement et de dramatisation. Le reste du protocole témoigne plutôt d'un traitement narcissique et clivé : à la planche 12BG, après avoir déployé une relation intime avec le père, Paulette fige l'image pour prendre ses distances et introduit brusquement la mort de ce dernier. En outre, à la planche 13MF, elle est gênée par la dimension sexuelle de la planche (la poitrine nue de la femme figurée sur la planche), elle remâche son scénario et puis crée une fin très banale pour ne pas se confronter à la dimension libidinale de la planche.

Paulette peut nous faire part de ses rêveries infantiles ou actuelles concernant son avenir professionnel. Cependant, ses rêveries n'arrivent pas nourrir son projet adulte. De plus, elle ne peut évoquer aucune rêverie concernant la sphère relationnelle. La difficulté du traitement pulsionnel et l'insuffisance du refoulement que nous constatons aux tests projectifs peuvent expliquer l'absence des relations amoureuses dans le discours et dans le projet adulte de Paulette. Elle met surtout en avant les déceptions et les trahisons qu'elle a vécues dans des relations duelles avec d'autres femmes, qu'elle situe comme la cause de son mal-être. Ceci illustre sa difficulté à se protéger dans une relation duelle et la rapidité avec laquelle elle perd la distance dans ses investissements objectaux. Les associations du souvenir de l'enfance et le cauchemar semblent également aller dans ce sens. De plus, l'absence de l'évocation de relation avec l'objet maternel, la présence des images maternelles et féminines très désidéalisées aux tests projectifs, ainsi que la fragilité des pare-excitations de Paulette nous font questionner sa capacité de contenance maternelle lors de ses relations précoces.

Par conséquent, il nous semble que la faiblesse du refoulement ne permet pas à Paulette de pouvoir investir, ni dans la réalité ni dans des rêveries, les relations d'objet amoureux et génitalisé avec un autre reconnu dans sa complémentarité. La centration narcissique, propre à l'adolescence, semble être toujours d'actualité.

### *Clara, être perdue*

Le projet adulte de Clara semble être très inhibé et pessimiste. Elle ne sait pas si sa vie professionnelle et ses relations intimes lui conviennent. Elle ne semble pas pouvoir se reconnaître dans les choix qu'elle a faits jusqu'à aujourd'hui. Les rêveries



qu'elle a pu amener pendant l'entretien ne sont pas capables de donner sens à ses projets actuels. Ses rêveries adolescentes, devenir politicienne ou sauver le monde, lui semblent vaines aujourd'hui. Elle souhaite faire quelques années de missions humanitaires mais dit en même temps qu'elle préfère bien gagner sa vie ; elle ne parvient pas à concilier ces deux choses au sein de sa pensée. En ce qui concerne ses rêveries infantiles, avoir « une grande maison, un mari et des enfants », elle n'est pas sûre d'y accéder. Ce pessimisme, tant sur la sphère professionnelle qu'amoureuse, pousse Clara à mépriser et à dévaloriser les représentations du couple ou les représentations qu'elle a du monde du travail : « métro-boulot-dodo ».

Le souvenir amené à la fin de l'entretien semble porter un sentiment de déception, à la suite de l'oubli des cartes d'identités des enfants.

*« Je pense à quelque chose de complètement débile, je ne sais pas pourquoi je pense à ça. Je pense à..., on est partis à Rome avec ma famille quand j'étais petite pour la première fois. Je ne sais pas pourquoi je pense à ça...et...en même temps c'est un souvenir horrible mais aussi trop cool... parce qu'on n'a pas pu prendre l'avion parce que bien sûr nos parents avaient oublié nos cartes d'identité. Donc on n'a pas pris l'avion, on était tous en chiale, on était petits, c'était la première fois qu'on prenait l'avion pour partir à l'étranger. Deux jours après, on a pu parce qu'on a pris le train de nuit etc... A la fois un souvenir horrible mais à la fois, cela dit, tout va s'arranger après quoi. Voilà... »*

Le rêve de labyrinthe semble aller dans le même sens : être oubliée, perdue.

*« Un rêve... on ne se souvient pas trop de ses rêves après... quand j'étais petite je faisais toujours le même rêve qui n'a aucun sens hein... c'est juste je pense que j'étais myope en fait. Je voyais des carrés partout et je courais entre les carrés et puis voilà et c'était toutes les nuits la même chose. Je courais pour sortir. »*

La répétition de ce rêve peut être une tentative d'élaboration de ce vécu douloureux qui semble renvoyer à une perte d'étayage. Clara se sert de son souvenir pour se rassurer car d'après elle, même s'il y a eu une déception, les choses peuvent s'arranger. De la même manière, elle peut critiquer les objets parentaux quant à leur manque d'attention envers leurs enfants. Toutefois, le fil associatif de l'entretien semble être bien reflété par ce souvenir d'enfance et le rêve répétitif qui l'accompagne : le sentiment d'être perdue, sans objet d'étayage, sans savoir quelle direction prendre toute seule.

Au Rorschach, nous trouvons dans le protocole de Clara plusieurs réponses au symbolisme sexuel. Les déguisements et les déplacements sont également présents. Les réponses oubliées à l'enquête témoignent de l'existence du processus du refoulement : il s'agit dans la majorité des cas de réponses de mauvaise qualité formelle ou d'images angoissantes (Dracula, masque effrayant) qui se trouvent oubliées. De plus, à l'enquête, donc au second temps de la passation lors de laquelle le sujet peut s'appuyer sur l'étayage qu'offre la clinicienne, Clara peut donner plus de détails par rapport à sa première réponse et la rendre plus sexualisée : P.III, elle montre le détail intérieur saillant, « là on voit que ce sont des hommes », ou bien à la PVIII, « On ne voit pas sa tête derrière la bosse ».

Nous constatons également des réponses qui interrogent le conflit entre les courants passifs-actifs, à partir des représentations des couples données à plusieurs reprises (PIV : « géant, énorme jambe, tout petit bras ») et à partir des réponses à symbolique sexuelle phallique (PVI : flèche indienne, étendard (la hampe à l'enquête)) ou à partir de la symbolique sexuelle (PVIII : « le conduit de cheminée avec la lave qui monte », PIX : « vase dans le socle, bougie dans le socle »). Toutefois, malgré les nombreux mécanismes de défense déployés (refoulement, déplacement, dénégation, défenses narcissiques type peau, intellectualisation), l'excitation reste très débordante et donne lieu à des réponses explosives (PII : avion qui bombarde couvert de sang, PVII : champignon nucléaire, PVIII : volcan), et à des fantasmes de bisexualité (deux bonhommes de la PII qui deviennent deux femmes à l'enquête). Malgré la présence du refoulement, ce n'est pas suffisant pour contenir l'excitation, ni protéger le processus de pensée de Clara de la charge fantasmatique débordante. Au T.A.T., le refoulement est peu présent quand il s'agit des représentations des couples. La sexualité génitale est déployée de manière crue et se trouve dévalorisée à plusieurs reprises dans ses histoires. Néanmoins, dans les relations enfant-parent ou dans les conflits de rivalité entre femmes, le refoulement est de meilleure qualité, comme par exemple à la planche 7 du T.A.T où l'histoire de Clara se construit autour d'un vol de robe entre deux amies et autour du sentiment de culpabilité.

La difficulté à contenir l'excitation et l'omniprésence des représentations sexuelles semblent mettre Clara en difficulté dans le travail de subjectivation. Le

mécanisme du refoulement, bien que présent, n'est pas suffisant et laisse filtrer les fantasmes œdipiens et de bisexualité qui rendent très difficile pour Clara de pouvoir se laisser fantasmer, se raconter des histoires. A défaut d'une contenance de la sexualité génitale, Clara se trouve contrainte de dévaloriser et attaquer la sexualité adulte, ce qui rend impossible pour elle de pouvoir adhérer à ses rêveries de l'enfance et de l'adolescence. Par conséquent, elle ne peut donner sens à ses projets déjà entrepris. Elle est très angoissée et une dépressivité sous-jacente apparaît dans les épreuves projectives. Le souvenir et le rêve amenés à la fin de l'entretien semblent également témoigner de la recherche de sens de Clara et de son sentiment d'être perdue. Bien qu'angoissée, les sujets qui l'inquiètent, comme son travail ou ses difficultés à s'engager dans des relations intimes, sont présents dans son discours et ne sont pas évités. L'absence de déni sur ses difficultés relationnelles et professionnelles, ainsi que son souhait de faire partie de cette recherche peuvent être de bons pronostics pour la suite du processus adolescent, qui ne semble pas être abouti chez Clara.

*Anthony, le père Noël et la méfiance*

Rationnellement, Anthony a un projet adulte réalisable : finir ses études, avoir éventuellement des enfants et peut-être une maison. Il nous dira que malgré le fait qu'avant il ne voulait pas d'enfant, aujourd'hui il se dit qu'avoir un descendant à qui il va enseigner des choses pourrait lui plaire, même si l'idée d'un enfant lui paraît toujours très contraignante. Toutefois, nous n'entendons à aucun moment le désir authentique d'Anthony, son discours n'est nourri ni par ses affects, ni par ses relations.

Le souvenir d'enfance amené concerne une époque de fête, lors de laquelle ses parents étaient encore ensemble.

*« Quand j'étais chez mon père, quand mes parents étaient encore ensemble et qu'on fêtait Noël, on va dire, pendant cette période-là et que je voulais..., j'étais persuadé que le père Noël n'existait pas et du coup, toute la nuit je me levais, j'essayais de ne pas faire de bruit comme un ninja, pour pas faire grincer le parquet, pour essayer de regarder si..., qu'est-ce qui se passait en gros, si je pouvais voir éventuellement le père Noël ou si c'était mes parents qui mettaient les cadeaux et du coup, je faisais un peu l'espion en pleine nuit et puis je trouvais ça marrant. Essayer d'être furtif, de ne pas se faire entendre, je me cachais*

*dans l'ombre, des trucs comme ça. Un de mes premiers souvenirs on va dire. J'avais peut-être 8 ans, 7-8 ans. »*

Malgré la capacité de régression et d'évocation d'un moment généralement vécu comme chaleureux et convivial, nous constatons dans son souvenir une thématique de méfiance, qui va de pair avec l'ambiance associative de l'entretien. En effet dans ce souvenir, Anthony, n'ayant pas confiance en ses parents, guettait la nuit afin de « voir » la réalité derrière les cadeaux de Noël. Il s'agit également d'un souvenir qui montre sa désillusion face au monde imaginaire, fantasmatique.

Pour le rêve demandé à la fin de l'entretien, il dit ne jamais se souvenir de ses rêves et nous propose des rêves probables qu'il a dû faire à un moment de sa vie.

*« Un rêve. Mmmh... (Silence)... Surement des rêves érotiques que j'ai dû faire, je ne sais pas, quand j'étais au collège, des trucs comme ça. Après, rien de spécial dans le rêve, c'est le fantasme de faire l'amour, des trucs comme ça, avec une jolie fille au collège qu'on trouvait attirante, un truc comme ça. Sommeil ? Oui, des trucs comme ça. Après, globalement je ne me souviens pas de mes rêves. Des histoires dans lesquelles j'étais un héros qui arrivait à sauver des vies en cas d'apocalypse, des trucs comme ça. Je ne sais pas trop. »*

Cette absence de réponse et la mise en avant d'un contenu cru (rêve érotique) vont de pair avec les mécanismes défensifs, contra-phobiques, d'Anthony aux tests projectifs et montrent sa méfiance envers la psychologue et son refus de régression lié à la crainte des objets internes non sécurisants.

La dimension libidinale est extrêmement maîtrisée et réprimée dans le protocole projectif. Au Rorschach, nous trouvons surtout des représentations à la symbolique phallique et narcissique. Ces représentations semblent être une grande source d'angoisse pour Anthony qui cherche à les réprimer ou à les contre-investir par des représentations contra-phobiques. Le refoulement ne semble pas être assez contenant pour pouvoir véhiculer les représentations libidinales et nourrir le travail de la pensée. Il s'agit surtout de l'angoisse de castration et de son impact au niveau des assises narcissiques qui ne lui permettent pas d'assumer son désir et de le déployer au sein des représentations relationnelles. Au T.A.T., les histoires proposées sont également très maîtrisées et ont surtout une fonction contre-phobique. Il n'y a pas beaucoup d'histoires avec une bonne lisibilité et qui uniraient harmonieusement

les processus primaires et secondaires. Le contenu latent n'est que rarement respecté. Il s'agit surtout pour Anthony de créer des histoires avec des personnages inquiétants, menaçants ou menacés, afin de nier la part authentique de sa crainte et du sentiment de menace interne. Ses histoires sont surtout créées à partir des mécanismes narcissiques de valorisation et de dévalorisation et n'accèdent pas à l'érotisation des liens.

Nous ne trouvons pas au sein du protocole projectif d'Anthony un travail du refoulement assez contenant, qui témoignerait de la souplesse du préconscient. Anthony a recours surtout à des mécanismes de répression et de maîtrise. Par conséquent, il ne peut donner de place à ses désirs ni dans son discours ni au sein de ses réponses aux motions pulsionnelles. Il est méfiant et ne semble pas posséder d'objets internes assez sécurisants pour pouvoir contenir l'angoisse. Il a alors recours à des mécanismes de répression qui ne lui permettent pas d'accéder à ses désirs. Par conséquent, Anthony n'a pas accès à sa capacité de rêverie afin de se penser et penser à ses projets. Il ne peut se laisser aller à des rêveries sans craindre l'angoisse, ni accéder à ses souvenirs infantiles. Le travail de la pensée ne peut donc pas être nourri par ses racines inconscientes. Le refoulement échoue à instaurer une circulation souple au sein de son appareil psychique. Il ne peut donc pas s'approprier un projet adulte, nourri par sa capacité de rêverie, son passé infantile et ses désirs.

#### *Alex, un homme sans souvenirs*

Nous avons eu accès uniquement à la dimension professionnelle du projet d'adulte d'Alex. Ce dernier n'évoque jamais pendant l'entretien la sphère affective, ni en termes de souvenirs, ni en termes de désir. Il semble avoir beaucoup réfléchi pendant sa scolarité secondaire sur son avenir professionnel : il a même passé plusieurs tests psychologiques pour trouver un métier qui lui convenait. Il a pensé à la psychologie afin de pouvoir accompagner des patients en addictologie. Il s'agit ici d'un projet réalisable mais non soutenu par Alex qui jugeait son niveau scolaire insuffisant. Un autre désir qui l'a motivé était de finir le lycée et de s'éloigner de ses pairs qu'il jugeait trop immatures. En effet, Alex nous dit ne pas avoir pu s'intégrer dans la vie sociale du lycée. Il lie cela à ses nombreux déménagements qui l'ont forcé à chaque fois à « recommencer à zéro ». Alex a alors décidé de n'avoir aucune attache envers les autres pour ne pas avoir à expérimenter la perte à plusieurs

reprises. Son vécu adolescent, même si Alex ne le dit pas, semble très douloureux et solitaire.

Il explique son choix professionnel, qui n'a à aucun moment fait partie de ses projets, comme un hasard : il tombe sur une brochure au lycée et il se dit « pourquoi pas ? ». De plus, il a choisi ce métier afin de pallier ses difficultés et pour soulager ses ruminations. Son envie d'éloignement de ses pairs nous semble être plus une fuite en avant qu'un mouvement de différenciation et d'autonomisation. Alex a donc trouvé une issue dans le choix de ses études, qui proposaient une scolarité en internat. Il décrit cet épisode de sa vie comme « une préparation à l'autonomie ». Toutefois, cette préparation ne fonctionne pas car il a vécu son déménagement à Paris comme un « changement brutal ». Enfin, il nous semble que les choix d'Alex ne reflètent pas entièrement son projet. Il semble avoir fait ce choix d'une part pour soulager ses ruminations (même si au niveau concret, cela n'a pas fonctionné) et d'autre part pour s'éloigner de chez lui. Son projet ne semble pas être nourri par des désirs et des rêveries propres, auxquels il ne semble pas avoir vraiment accès. Aujourd'hui, il se questionne sur ses choix, il ne sait pas s'il a bien fait d'entrer si rapidement dans la vie active et si son travail actuel lui plaît.

Alex a des difficultés à accéder à ses souvenirs et à ses rêveries. La circulation associative de l'entretien semble inhibée. Face à notre demande de nous raconter un souvenir d'enfance, il n'arrive pas se souvenir de son enfance et raconte alors un souvenir plus récent. Il pense au moment où, à la fin de son école, il doit choisir le département dans lequel il voudra exercer. Il définit ce jour comme un moment avec « beaucoup d'émotion ». Il n'est à nouveau pas complètement libre de son choix car pendant l'école, ayant « tout donné » et « beaucoup investi », il a eu une sciatique et il doit choisir un secteur qui ne fatigue pas trop son corps. Il dira qu'à 20 ans, « avoir les problèmes de santé de quelqu'un de 30 ans » l'embête beaucoup. Il parle alors avec son père pendant toute cette journée par SMS. Il dit se sentir perdu face au nombre de choix qui se présentent. Son père lui a conseillé de choisir un service pas trop compliqué pour commencer doucement et avancer progressivement. Alex, qui voulait faire un choix où il pouvait être « au cœur de l'action », « dans les quartiers chauds », se retrouve dans un service où il reste assis toute la journée, à pratiquement ne « rien faire ».

En ce qui concerne son rêve, il nous dit ne pas se souvenir de ses rêves « comme tout le monde ». Récemment, il a fait un « rêve-type » qu'il fait souvent : ce sont des projections des choses qu'il souhaite : « Ça m'arrivait souvent ça, je projetais. Les choses que je veux, mon subconscient les crée en fait. Ça m'arrive souvent, par exemple pour des relations amoureuses, créer des moments avec des personnes avec qui j'aurais voulu avoir une relation, mais juste des moments, passer un moment, boire un verre. J'ai eu des rêves comme ça. Et mon subconscient le créait dans le rêve, parce que je n'ai pas réussi dans le monde réel à concrétiser. » C'est l'unique moment où Alex peut évoquer la sphère relationnelle, en isolant bien entendu la dimension érotique car il rêve uniquement de prendre des verres.

Aux épreuves projectives, nous trouvons dans le protocole d'Alex plusieurs réponses possédant une épaisseur symbolique. Au Rorschach, la majorité des réponses (sauf P.IX et X) contiennent des représentations phalliques. De plus, dans ses réponses, il existe une grande saturation de représentations partielles (humaine ou animale) qui met en évidence la présence d'une angoisse de castration. Mais l'utilisation de cette symbolique n'est pas toujours aisée et ne lui permet pas de se rassurer quant à ses identifications masculines. Il déploie alors sa pensée dans une dynamique défensive, très coûteuse psychiquement, mais efficace. Nous trouvons des mécanismes comme de l'isolation ou de l'immobilisation des contenus : en effet, utiliser des objets non-humains et immobiles (gargouille) lui permet de contenir l'excitation. Cela n'est pas toujours suffisant et donne lieu à des persévérations (visages et yeux). Ces représentations qui semblent porter une dimension persécutrice, nous font nous questionner sur l'existence d'une imago maternelle archaïque, qui menace son intégrité physique, renvoyant toujours à l'angoisse de castration.

Quant au T.A.T., les histoires qu'Alex propose sont lisibles et la logique est toujours maintenue. L'émergence des processus primaires, étant très peu et non continue, ne perturbe pas ses histoires. L'épaisseur symbolique est également présente dans ses réponses. Au T.A.T., nous trouvons des histoires d'une part à la symbolique sexuelle et d'autre part à la symbolique sadique. Toutefois, il doit déployer des défenses obsessionnelles (isolation, doute) ou narcissiques (accent porté sur les limites ou les sensations) ou encore des mécanismes d'intellectualisation pour

contenir l'excitation que suscitent ces fantasmes. Il existe également des planches où la symbolique sexuelle est bien dramatisée et refoulée (P4, P5). Même si nous constatons une dynamique de refoulement, ce n'est pas toujours suffisant et le retour du refoulé semble contraindre Alex à utiliser des mécanismes défensifs plus coûteux.

Il possède des capacités de symbolisation. Nous constatons également la présence du travail du refoulement mais celui-ci ne semble pas suffisant pour contenir son angoisse face à l'excitation suscitée par les planches. Il est contraint alors de mobiliser sa pensée à visée défensive, ce qui rigidifie son fonctionnement et entrave l'accès à ses désirs, ses souvenirs et ses rêveries, comme nous l'avons également observé lors de son entretien. Le conflit œdipien semble être toujours très excitant, réactivant une grande angoisse de castration. Alex ne semble pas accéder à des identifications masculines rassurantes. Les planches renvoyant au traitement de la position dépressive et à l'agressivité sont également de moins bonne qualité face aux autres conflits qui sont traités avec un niveau de fonctionnement plus élevé. Cette difficulté à contenir l'excitation et la sur-mobilisation des mécanismes défensifs ne lui permettent pas d'accéder à un projet nourri par le désir propre et les rêveries.

#### *Gaston, un vol plané*

Gaston ne s'était jamais posé de questions sur son avenir professionnel pendant sa scolarité secondaire. Il a rencontré deux difficultés majeures : s'identifier à un père qui lui-même n'avait pas pu faire ses propres choix et prendre le risque d'inquiéter sa mère, envahie par une grande angoisse dont il n'est pas parvenu à identifier la cause. Dans un premier temps, jusqu'à la fin de l'adolescence, la solution qu'il a choisie d'adopter fut de se laisser porter sur le chemin que ses parents voulaient pour lui, dans une passivité frôlant la soumission, sans jamais pouvoir accéder à une position active qui seule aurait pu lui permettre d'assumer ses propres désirs. Néanmoins, ses désirs concernant la musique, qui sont également nourris par les identifications à ses pairs, n'ont jamais cessé d'exister dans un espace de rêverie mais n'étaient pas forcément vécus comme des projets d'avenir. Il dit qu'il ne se faisait pas assez confiance pour faire ses choix et a décidé d'écouter les conseils de ses parents.



Gaston dit qu'à 18 ans, quand il a décidé qu'il ne voulait pas continuer sa prépa, « il s'est passé quelque chose », que « quelque chose a changé ». Mais il ne parvient pas à définir ce « quelque chose ». A partir de ce moment, il a gagné confiance en lui et a pris ses décisions seul, avec une attitude que nous pourrions qualifier de contre-phobique. Avant, il ne s'investissait pas dans « des choses risquées », comme une prise de décision en son nom propre, ce n'était pas vraiment «son habitude ». En prenant des risques afin de mieux investir ses projets personnels, Gaston a découvert que cela n'avait rien engendré de grave, si ce n'est d'inquiéter ses parents. « Même si je les adore, c'est une source d'anxiété énorme parce qu'ils s'inquiètent, tant pis, ils s'inquiéteront un peu », s'était-il dit.

Gaston, après avoir fini ses études et avoir trouvé un travail plus ou moins satisfaisant dans son domaine, décide de quitter Paris qu'il trouve étouffante. Il préfère vivre dans un endroit où il y aura plus d'espaces verts et où il pourra également faire l'expérience de vivre seul. Il décide avec un groupe d'amis de déménager à Marseille. Il choisit cette ville car un de ses amis y habite et qu'il a beaucoup apprécié la ville. Les amis avec lesquels Gaston partage ce projet se désistent les uns après les autres et il reste le seul à tenir à ce projet. « Donc je me suis retrouvé tout seul mais je n'ai pas abandonné le projet pour autant, parce que ça me tenait vraiment à cœur de changer de ville. » Il déménage et travaille pendant une courte durée comme vendeur à domicile pour la Croix-Rouge avant de trouver un travail dans son domaine. Il est étonné d'avoir pu toquer à 100 portes par jour et dit avoir accepté ce travail pour vaincre sa timidité. Il est très fier d'avoir trouvé un travail et un domicile rapidement et met en avant la difficulté de faire ces démarches dans la ville qu'il a choisie.

Quand nous nous intéressons au rêve et au souvenir que Gaston amène en fin d'entretien, nous constatons que le rêve de Gaston, un cauchemar répétitif, semble témoigner de ses tentatives d'appropriation d'un vécu non représentable (le corps et la puissance génitale), figuré dans le rêve comme une entité qui le traque et qui veut sa mort.

*« Un cauchemar, ça fonctionne ? Parce qu'il y a un cauchemar que je fais très souvent, que j'ai fait très souvent au collège et au lycée, c'est que..., j'étais poursuivi par une espèce d'entité qui voulait juste me tuer ou je sais pas quoi, je voyais pas ,en fait c'était*

*juste une présence que je sentais, chaque fois il fallait que je m'enfuie et j'avais une espèce de faculté de..., si je vous raconte ça, c'est assez marrant parce que, comme je l'ai fait très souvent, ça a évolué au fil des années, en fait au début je courais juste. Après, cette entité ne pouvant pas aller en hauteur, après je grimpais dans des arbres, après je volais. Ça s'est fait vachement progressivement, j'étais lucide en général, c'est moi qui choisissais de grimper, quand j'ai vu que j'ai volé, j'ai eu l'impression de réussir, d'évoluer. J'arrivais à rendre cette entité par terre complètement ridicule parce que je volais, j'étais complètement libre. Au début c'était un vol plané au-dessus du sol et après j'avais de plus en plus de liberté. »*

Au fur et à mesure, le rêve lui permet d'élaborer différentes issues tout en gardant l'angoisse contenue car même si Gaston nomme son rêve « cauchemar », ce dernier ne le réveille pas. L'apparition de cette série de rêves à la fin de l'entretien témoigne de la trame associative de l'ensemble de l'entretien, mettant en avant le désir de différenciation de Gaston et l'appropriation de son histoire, entre l'évolution de ses choix et de ses rêves, de l'enfance jusqu'à présent.

Toutefois, le souvenir nostalgique des vacances de l'enfance où tout est paisible, où il passe la journée à la plage et il peut dormir tranquillement dans ce paradis perdu, montre la tentation régressive qui touche au mouvement de la subjectivation. Il ne s'agit pourtant pas d'un danger mais d'un souvenir agréable contenu et qui ne constitue pas une menace identitaire.

*« Le premier qui vient en tête, c'est un des meilleurs, c'est mes vacances en Corse, parce que y'avait absolument toute ma famille, on faisait des pique-nique sur la plage et on était des enfants du même âge, c'était des super moments parce qu'on avait ma tante qui nous racontait des histoires sur la plage, après on mangeait, on racontait des histoires, quand on rentrait, sur le chemin c'était très beau la nuit, je dormais tellement paisiblement. Ça c'est un des plus beaux souvenirs que j'aie, c'est le temps que je passais en Corse, à jouer toute la journée sur la plage. »*

Aux tests projectifs, nous voyons que Gaston possède de bonnes capacités de symbolisation. Nous trouvons dans son protocole de Rorschach plusieurs réponses symbolisant la puissance phallique, les fantasmes sexuels (éjaculatif ou coït) et la symbolique féminine. Nous constatons également des mouvements d'aller-retour entre le refoulement et le retour du refoulé : avec des représentations sexuelles oubliées à l'enquête ou l'apparition momentanée de réponses crues (rat mort, coupe de vagin). Cependant, le travail de symbolisation n'est pas toujours assez contenant :

à la planche VIII de Rorschach, nous voyons une succession de réponses, des réponses directement sexuelles, qui sont succédées par des réponses plus symboliques et intellectualisés. Cette succession de réponses se répète deux fois mais ne suffit pas à contenir l'excitation et donne lieu à une réponse anatomique, ce qui indique l'atteinte des limites pare-excitantes à cette planche. La réponse à la PVI de Rorschach montre également cette difficulté de contenance : Gaston voit d'abord la peau d'un raton laveur qui est « ouvert et vidé ». Cette réponse, portant une dimension sadique mais de bonne qualité formelle, est suivie par une représentation humaine, méchante et dotée d'un énorme manteau de fourrure ; la réponse peau protège le corps et donne une étoffe de puissance au personnage. Cependant, ses deux réponses ne lui permettent pas de contenir l'excitation, face à cette planche qui renvoie à la bisexualité psychique. Gaston continue alors avec la réponse suivante : « Grand pilier, en grand partie immergé dans la mer, une partie tombée dans l'eau, ça crée des éclaboussures au moment du contact avec l'eau ». Bien que déplacée et symbolisée, cette réponse témoigne de la force des excitations et de sa difficulté à les contenir en mettant en scène une représentation éjaculatoire. Au T.A.T, les histoires de Gaston ne sont jamais crues, le conflit psychique est toujours présent, triangulé et très dramatisé. Nous trouvons des histoires construites à partir des mécanismes de refoulement comme à la P5, où la mère inquiète cherche son enfant, qui ne faisait que « jouer ». Toutefois, aux planches 6BM, 7BM et 8BM, nous observons une fragilité du refoulement : à la planche 6BM, après le décès du père, le rapprochement mère-fils devient excitant et appelle les souvenirs du père comme tiers. A la planche 7BM et 8BM, le rapprochement entre les hommes fait émerger des pulsions agressives difficilement contenables et donne lieu à des idéalizations de soi mégalomaniaques.

Nous constatons que Gaston a de bonnes capacités de symbolisation. Le refoulement est également présent et on constate dans les épreuves projectives des réponses qui semblent être les retours du refoulé, témoignant d'une circulation fluide. Néanmoins, ses capacités de symbolisation et la reprise du refoulement ne semblent pas toujours être suffisamment contenantes quant au traitement de l'excitation au sein de la relation duelle. Nous pourrions voir le rêve amené à la fin de l'entretien sous ce point de vue, témoignant ainsi d'une difficulté à s'appropriier le corps génital, angoissant et débordant.

*Wilfried, le père intouchable*

Wilfried a un projet dont il peut situer les racines à son adolescence. C'est un projet bien approprié, il ne s'agit ni d'un projet maniaque ni mélancolique. Il est également nourri par les relations entretenues avec ses proches. Nous voyons l'apport de son environnement familial au sein de son projet adulte. Le père de Wilfried le soutient et le conseille au moment où il semble en avoir le plus besoin. L'aide offerte semble avoir permis l'étayage suffisant pour pouvoir continuer d'investir son projet qu'il a failli abandonner. Aujourd'hui, ce projet, dans sa dimension professionnelle, est approprié personnellement et investi de manière autonome et différenciée. En outre, il semble constituer une potentielle source de plaisir. Il ne s'agit pas d'un projet rigide, Wilfried semble nourrir son projet de différentes rêveries, certaines plus réalisables que d'autres. Il ne nous semble pas que le projet adulte dans son versant professionnel constitue un sujet angoissant pour lui.

Cependant, Wilfried n'abordera pas beaucoup sa vie relationnelle. Il dira uniquement qu'il est en couple et qu'il vit avec sa copine. Il présentera également sa relation comme une des raisons pour lesquelles il ne pourra peut-être pas réaliser une de ses rêveries (départ en Asie). Cela peut nous indiquer qu'il a également des projets amoureux et qu'il est capable de se projeter avec sa copine pour la suite. Toutefois, la relation conflictuelle avec l'objet maternel nous semble constituer un des facteurs inhibants pour l'appropriation du projet adulte relationnel, qui ne peut être approprié comme la dimension professionnelle du projet.

Le souvenir d'enfance et le rêve demandés à la fin de l'entretien, qui font appel à la trame associative de l'entretien, font apparaître des représentations de relation homosexuelle.

*« Oui. Ce serait chez mes grands-parents, dans le sud de la France. Euh... en détail ? (oui)...pfff... un souvenir particulier, je sais pas. Je dirais les heures, les cours de catamaran que j'ai pris avec mes grands-parents à Cannes, pendant plusieurs années on y allait, tous les étés et on faisait du catamaran toute la journée, et l'après-midi on allait faire un tour de bateau avec mon grand-père qui a..., qui avait un voilier. »*

*« Je ne rêve plus depuis pas mal de temps. Du coup, je sais pas. Je sais que je ne fais jamais de cauchemar, mais des rêves. Il est très drôle mais un peu bizarre. Je vis en colocation et une fois, enfin, le dernier rêve que j'ai fait c'était il y a quelques semaines, on*

*prenait un bain avec mes deux colocos, des garçons, mais un bain, on jouait dans la baignoire comme des enfants. Et voilà c'est tout. »*

En effet, pendant l'entretien Wilfried parle beaucoup de sa relation avec son père. Les idées qu'il déploie afin de définir ce qu'est un adulte proviennent des dires de son père : « peu importe l'âge, adulte c'est s'assumer financièrement ». Au début de l'entretien, il nous raconte d'emblée comment sa relation avec son père était conflictuelle. Il ajoute que les choses commencent à se calmer depuis qu'il n'est plus à la maison et qu'il s'assume financièrement. Wilfried semble, afin de se construire progressivement un projet et une identité d'« adulte », autonome et appropriée subjectivement, s'appuyer sur sa relation avec son père, qui constitue une relation contenante et étayante pour lui. Et c'est bien le remaniement de cette relation avec son père que nous constatons, à la fois dans l'entretien et dans les épreuves projectives.

Quand nous lui faisons remarquer qu'il nous a beaucoup parlé de sa relation avec son père et non pas de celle avec sa mère, Wilfried dit qu'il a très peu de relation avec cette dernière. Et très rapidement, il nous demande s'il peut « aller faire pipi ». Cette montée d'excitation et la régression infantile dans son discours, nous laisse penser que c'est un sujet sur lequel il a encore besoin de temps pour élaborer, il n'est pas à l'aise pour en parler.

Au Rorschach, nous trouvons dans le protocole de Wilfried de nombreuses réponses à épaisseur symbolique. D'une part, il s'agit de réponses à la symbolique phallique et agressive (dard, bottes, totem, drapeau, élan avec les bois) et d'autre part de réponses à la symbolique sexuelle (totem indien sur la petite colline, le caméléon qui sort d'une fleur). En somme, les réponses de Wilfried restent très déguisées et symbolisées. Les mécanismes de déplacement et du refoulement sont fonctionnels et lui permettent de contenir les excitations, qui ne nuisent pas au travail de pensée. Au T.A.T., les histoires de Wilfried sont majoritairement lisibles et très contenues. L'émergence des processus pulsionnels est passagère et ne désorganise pas la pensée à long terme. Les fantasmes de viol et d'agression ainsi que les fantasmes masturbatoires sont présents dans certaines réponses. Les premiers visent surtout des femmes, dans une identification hystériforme à l'image de la femme battue, violée, et constituent des attaques qui visent l'imgo maternelle. Les fantasmes masturbatoires

sont présents à deux reprises à partir des réponses de main blessée ou bizarrement positionnée. Cependant, les histoires de Wilfried sont très contenues, ce qui met en avant un besoin d'évitement du conflit. La difficulté d'affronter la rivalité œdipienne ne lui permet pas de construire des représentations de relation incluant l'aspect conflictuel, ce qui pousse Wilfried à des défenses narcissiques et à l'évitement de la relation. Au T.A.T., nous constatons davantage d'émergence de processus pulsionnels et de besoin de maîtrise qu'au Rorschach. Ceci est probablement dû à la dimension relationnelle et conflictuelle que sous-tendent les planches du T.A.T.

Wilfried possède de bonnes capacités de symbolisation. Le refoulement est fonctionnel. Ces capacités lui permettent de pouvoir maintenir vivants les liens entre son projet et ses désirs infantiles, possiblement source de satisfaction. Cependant, nous constatons que Wilfried et son père demeurent très proches. Même si Wilfried peut s'appuyer sur la relation avec la figure paternelle pour ses constructions identificatoires, il ne peut introduire de conflictualité au sein de cette relation. La difficulté à affronter la rivalité œdipienne avec l'imgo paternelle semble être due au traumatisme lié au secret de famille qui a fragilisé le lien avec l'objet paternel. L'imgo paternelle devient difficile à attaquer et met en difficulté le remaniement de la face négative du conflit œdipien, nécessaire pour se construire une identité sexuée à la fin de l'adolescence. Tant que ce remaniement n'aura pas lieu, Wilfried doit s'appuyer sur la relation réelle avec l'objet paternel et non sur l'intériorisation de l'identification qui le lie à cet objet. Le déploiement des pulsions agressives devient donc également très difficile. Le lien, construit sur la mêmeté et non sur le domaine conflictuel, rend cette relation homosexuelle trop proche et ébranle la stabilité de l'identification sexuée. L'association du rêve amené par Wilfried à la fin de l'entretien témoigne également de cette relation qui l'enferme dans une position infantile au sein d'une relation homosexuelle.

### C. L'accès à la passivité et le lien aux imagos parentales

#### ***Les cas les plus significatifs***

##### *Chloé, l'objet d'étayage, l'objet d'amour*

Nous entendons très peu la place laissée à l'objet dans le discours de Chloé. En effet, en dehors des conflits avec ses parents, lors de l'entretien, elle n'a évoqué ni sa sœur, ni ses amis actuels. Toutefois, elle nous a raconté que pendant toute sa scolarité primaire, elle était avec les mêmes camarades de classe, au sein d'un petit groupe soudé. Ce groupe se voyait tous les jours à l'école et continuait ses activités le soir à partir des jeux en ligne. Aujourd'hui, Chloé semble fréquenter ses camarades de promotion qui se trouvent à proximité, en résidence étudiante. Elle n'évoque toutefois aucune amitié qui se démarque ou l'existence d'un petit ami actuel. Son discours est majoritairement centré sur elle-même, sur ses études et son parcours universitaire en lien avec les conflits familiaux. Les affects sont très peu présents dans son discours. Le lien au psychologue est également assez inhibé. Elle est très timide et rit de manière gênée pendant tout l'entretien.

La question des affects est compliquée pour Chloé. Au Rorschach, nous avons une seule réponse couleur. De plus, cette réponse est immédiatement contenue par une représentation de mouvement (kanC). Mais malgré la représentation formelle qui est censée contenir l'affect, la réponse couleur met en avant un trop plein d'excitation : « le volcan, la lave » (PVIII), soulignant la dimension dangereuse de la pulsion. Il existe également une réponse à tendance couleur. Cette unique réponse couleur est proposée à une planche où il existe une représentation de relation conflictuelle (libidinale et agressive) de bonne qualité. La couleur est introduite à l'enquête, en s'appuyant sur l'étayage qu'offre la clinicienne, et est accompagnée par une formation réactionnelle : à la place de donner la réponse sang, Chloé nous dit que les pieds des personnages sont salis (PII). Au T.A.T., l'utilisation de l'affect est très rare, il y a uniquement trois réponses incluant l'état affectif des personnages : il s'agit de la tristesse d'avoir perdu quelqu'un (P10), le garçon orphelin qui est content de trouver une nouvelle famille (P13B) et la femme qui a peur d'être recouverte par la neige (P19). Les affects sont très peu présents dans les histoires de Chloé. A la triade dépressive, elle ne traite que peu la question de la tristesse et de la perte : à la planche 3BM, la tristesse ne peut être prise en compte uniquement par le corps.

Alors, Chloé présente un corps fatigué, tombé par terre. Aucun personnage ne peut être introduit à cette planche. A la planche 12BG, elle arrive à introduire des personnages pour rendre vivante cette planche où ne figure aucune représentation humaine. Mais l'introduction des personnages rend l'histoire très excitante et contraint Chloé à instaurer une distance et à mettre des limites supplémentaires. A la planche 13B, Chloé peut reconnaître la précarité du petit garçon, mais pas sa tristesse. Toutefois, elle introduit de bons objets étayants, par un déplacement sur l'oncle et la tante. A partir de cet étayage, elle peut reconnaître l'état affectif de l'enfant : « il est content ». Il est très difficile pour Chloé d'atteindre les affects. Cela semble être lié à sa difficulté à contenir l'excitation au sein des relations objectales. Toutefois, en présence d'un objet étayant, elle peut accéder à ses affects et les déployer au sein des relations.

L'expression pulsionnelle est très contrôlée dans le protocole de Chloé au sein des deux tests. Nous ne trouvons pas de pulsionnalité débordante mais à certains moments de la passation, il y a des irrptions abruptes de la pulsion. Au Rorschach, la pulsionnalité est surtout véhiculée par des symboliques phalliques et agressives. Nous trouvons également une relation ambivalente où se déroule le versant libidinal et agressif de la pulsion. A la dernière planche du Rorschach, le moment de la séparation, la sexualité fait irruption et Chloé donne la réponse « système gynéco-urinaire ». En dehors de cette dernière planche, la dimension sexuelle des réponses est très déguisée et contrôlée. Au T.A.T, nous trouvons également cette même démarche défensive. Le conflit est majoritairement évité par la banalisation, les défenses narcissiques, la sensorialité et par des défenses rigides. Nous trouvons trois histoires qui incluent des conflits : à la planche 1 du T.A.T, l'histoire que propose Chloé débute de manière narcissique mais l'introduction des parents rend l'histoire conflictuelle. A la fin de cette histoire, Chloé tente de banaliser la résolution de ce conflit, mais une angoisse de mort apparaît explicitement : « Bah, eh bien parce que ce n'est pas grave en soi et voilà, il ne joue pas sa vie ». A la planche 4, nous trouvons un conflit entre le désir et la défense mais l'apparition de la représentation crue (les femmes figurées sur la planche identifiées à des prostituées) rend difficile pour Chloé de continuer le conflit. Elle ne peut alors pas proposer de solution et a recours à l'inhibition afin de mettre fin à son histoire. A la planche 6, Chloé utilise également des procédés de dramatisation et insère le conflit au sein de la relation



entre la jeune femme et l'homme plus âgé. Apparaît alors un fantasme sexuel inquiétant. L'introduction d'un nouvel objet d'amour permet à la femme d'être sauvée de l'homme intrusif. Le maniement pulsionnel et l'élaboration du conflit objectal sont difficiles pour Chloé qui a alors tendance à éviter cette dimension dans ses réponses.

Les relations objectales sont également compliquées pour Chloé. Au Rorschach, deux relations sur trois finissent par se transformer en des représentations humaines seules avec leur reflet dans le miroir. Il s'agit ici d'une défense narcissique. Toutefois, nous avons une représentation de la relation entre les deux filles (PVII) qui est déployée sur les deux temps de la passation et qui contient une conflictualité psychique. Au T.A.T. nous avons peu de représentations de relations objectales. Nous trouvons également des relations d'objet spéculaires (P9) ou d'étayage (P10, P13). La seule relation libidinale est décrite à la planche 4, mais l'irruption de la représentation sexuelle crue, « les prostituées », empêche le déploiement de l'histoire.

De plus, Chloé ne semble pas encore avoir accès aux identifications sexuelles stables de la fin de l'adolescence. En effet, au Rorschach, nous trouvons davantage d'identifications masculines que féminines. Les représentations féminines sont soit refoulées, soit accompagnées d'éléments dangereux (PVR9 : « chauve-souris avec mains crochues »). La réponse à la planche VII, « deux filles », parce qu'elles ont des queues de cheval, montre bien la persistance des fantasmes de bisexualité et de revendication phallique. Au T.A.T., dans les réponses de Chloé, nous trouvons également une instabilité des identifications. Cela est visible à partir des imagos parentales : les parents sont tantôt identifiés comme des objets contraignants et intrusifs (P1, P5, P6, P7, P11), tantôt comme des objets fragiles et tristes (P10) et tantôt comme des objets étayants (P13B).

Au Rorschach, nous trouvons trois réponses à symbolique féminine. Le tube neural dans le ventre maternel renvoie à une représentation phallique contenue dans un espace maternel/féminin (PVI). La réponse « collier » (PVII) qui est un attribut féminin se trouve par la suite refoulée à l'enquête, deuxième temps de la passation. La sexualité féminine fait irruption de manière crue à la dernière planche du Rorschach (PX) : « système gynéco-urinaire ». L'utilisation de la symbolique

féminine n'est donc pas non plus aisée. Au T.A.T., la figure féminine est tantôt intrusive et contraignante, tantôt extrêmement sexualisée (prostituée), tantôt une figure triste et faible qui a besoin d'être protégée. Enfin, Chloé ne semble pas avoir encore accès à une symbolique féminine contenant. Cela nous semble indiquer le non-aboutissement de l'intégration du travail du féminin.

En présence des objets parentaux intrusifs, elle semble avoir des difficultés à contenir l'excitation pulsionnelle et à pouvoir la déployer au sein des relations. Nous trouvons également quelques traces de fantasmes de bisexualité et de revendication phallique, qui rendent difficile pour Chloé d'accéder aux identifications féminines sexuées. L'instabilité dans les identifications des objets parentaux, tantôt intrusifs et contraignants, tantôt fragiles, rend difficile pour Chloé le processus de désengagement et de désensualisation. Le lien aux parents demeure donc conflictuel et oblige Chloé à se défendre activement face aux vécus d'intrusion des objets internes. Cette position ne permet pas à Chloé d'accéder à une passivité-réceptrice et ne lui permet pas non plus de contenir les motions pulsionnelles ou les mouvements affectifs. Ce conflit semble entraver et inhiber ses investissements objectaux. Le difficile accès à la passivité et le lien toujours conflictuel avec les objets parentaux ne permettent pas à Chloé d'accéder à ses rêveries et de s'approprier un projet adulte propre. Toutefois, la dimension professionnelle du projet semble être bien avancée dans la voie de la différenciation, en étant à la fois nourrie par des identifications aux parents et en étant en même temps assez éloignée. Il s'agit surtout de la dimension relationnelle du projet adulte qui semble être difficile à s'approprier pour Chloé.

#### *Cécile, entre la liberté et la persécution*

Le lien au psychologue est de nature neutre, Cécile ne semble pas angoissée, elle répond tranquillement aux questions. Il s'agit d'une participante de notre recherche dont nous ne gardons pas beaucoup de souvenirs, ce qui est rare, voire unique. Nous pouvons postuler que son envie d'idéaliser son environnement familial en niant toute conflictualité et en bloquant l'accès à des souvenirs et des affects authentiques qui peuvent déranger la représentation de la famille idéale a rendu cet entretien peu authentique et a d'emblée laissé moins de traces chez nous par rapport aux autres sujets que nous avons rencontrés.

Quant à la tonalité affective de l'entretien, Cécile souligne surtout à quel point il est agréable de vivre dans sa famille unie et soudée. Les autres sont présents dans son discours, même si elle ne développe pas la place qu'elle leur donne. Par exemple, Cécile lie son « échec scolaire » pendant l'adolescence au fait d'avoir de mauvais professeurs. Elle dit avoir toujours eu des groupes d'amis et ne pas avoir eu « de souci » au niveau de ses rencontres amoureuses. Elle déclare avoir quelqu'un dans sa vie depuis peu. Néanmoins, nous ne saurons rien de ces relations qui ne sont que mentionnées. Nous n'entendons que peu de conflit dans le discours de Cécile, qui est assez défensif. Le seul moment où elle peut accéder à une pensée personnelle et différenciée est quand elle nous dit : « J'aimerais bien partir de chez mes parents ». Toutefois, cette phrase la désorganise momentanément et un silence s'installe. Après ce moment de silence, le discours de Cécile peut être un peu plus nuancé et nous constatons un début de critique possible envers les objets parentaux : « Ils nous laissent libres dans nos choix, quitte à faire des mauvais choix. » De plus, une certaine distinction entre la mère et le père devient possible : « mon père est un peu plus angoissant, il a peur que nous n'y arrivions pas (...). Ma mère, elle est plus détendue. ». Mais ce bref mouvement de différenciation se trouve interrompu par le souvenir et le rêve amenés, pour lesquels le maintien de l'idéalisation des parents semble toujours crucial.

Au Rorschach, nous constatons une certaine angoisse, qui est absente dans le discours de Cécile lors de l'entretien. En effet, les réponses couleur que propose Cécile au Rorschach témoignent majoritairement des angoisses de persécution et traduisent des effractions des limites. Il existe une seule réponse couleur qui traduit un affect régressif, sans susciter un trop plein d'excitation. A l'enquête de cette réponse, nous trouvons néanmoins des réponses à la symbolique phallique, qui suscitent une crainte chez Cécile. La dimension achromatique (noir et blanc) des planches est angoissante pour elle. Les planches pastel posent également un problème. La participation corporelle sous forme de bâillements témoigne d'une volonté de désinvestir certaines planches : ce sont surtout des planches à caractère sexuel qui semblent angoissantes pour elle (PIV et PVI). De plus, nous trouvons plusieurs remarques et appréciations subjectives. Il s'agit de commentaires comme : « pas très positive », « violent », « joyeux », « harmonieux », qui tendent à évaluer

l'impact affectif des planches. Ces remarques, ainsi que la sensibilité achromatique de Cécile, semblent mettre en avant une sensibilité dépressive.

Au T.A.T., le déploiement des affects est rare. La sensibilité sensorielle intervient surtout aux planches dites de triades dépressives (3BM-12BM-13BM), faute de pouvoir introduire l'affect de la tristesse. Les réponses données à ces trois planches soulignent la difficulté de Cécile quant au traitement de la perte. A la planche 3BM, le mal-être du sujet est figuré par son besoin de prendre appui sur les contours des objets et par des atteintes physiques. A la planche 12BG, l'accentuation de la dimension « paisible » sert à masquer la difficulté à contenir l'excitation seule, sans l'étayage de l'objet. Nous constatons par la suite l'introduction des thématiques morbides. A la planche 13BM, nous trouvons également un besoin de prendre appui sur les objets et l'introduction des objets parentaux abandonniques, mauvais et non étayants pour l'enfant (13B). De plus, à la planche 11, qui sollicite des représentations autour de l'objet maternel archaïque, l'attention de Cécile est immédiatement attirée sur la dimension achromatique de la planche. La répétition du terme « noir et blanc » à deux reprises vient faire écho à la répétition du mot « heureusement » : « heureusement (...) ils ont pu s'évader, heureusement ils ne sont pas morts », reflétant la dangerosité de l'objet archaïque. Enfin, l'insistance sur les facteurs sensoriels à la planche 16 – la planche blanche - « blanc, mariage, positive, neige, brouillard, bon plat chaud... » illustre le besoin de combler le vide de la planche en introduisant une compensation orale. Il s'agit d'une histoire qui met en avant l'union et la relation d'étayage, qui ne laisse aucune place au conflit et à la séparation.

Au Rorschach, nous ne trouvons aucune expression pulsionnelle déployée au sein des relations (ni humaines ni animales). Il existe surtout des symboles phalliques et agressifs (ex : PII : dard, PVII : épée, PVIII : félin) ou des moments d'effraction et de persécution (ex : PII : sang, PIV : masse imposante, PIX : cancer qui envahit). Cela souligne la difficulté de Cécile à contenir le mouvement pulsionnel. De plus, le protocole de Rorschach ne contient que très peu de représentations relationnelles (3 réponses). Quand ces représentations sont présentes, elles sont de nature narcissique. Au T.A.T., le conflit est également majoritairement évité. Cécile a surtout un traitement narcissique des planches. Mais comme nous l'avons déjà relevé, à

certains moments, elle a un meilleur niveau de fonctionnement. Nous avons alors à deux reprises (P1 et P4) des conflits bien déployés du début à la fin de la planche, au sein d'une constellation œdipienne triangulée. Hormis ces deux planches, le conflit, même si perçu et amorcé, ne peut être déployé jusqu'à sa résolution. L'accent est alors mis sur un conflit narcissique ou spéculaire entre deux personnages. De plus, derrière le conflit amorcé au sein de ses histoires, nous trouvons surtout une recherche d'étayage et non un conflit entre le désir et la défense.

Les identifications sexuelles semblent ne pas être encore très stables. Dans le protocole de Rorschach de Cécile, nous trouvons de nombreux éléments à la symbolique phallique et des fluctuations entre les éléments masculins-féminins au sein des mêmes réponses. La seule réponse avec une attribution sexuelle précise se trouve à la PVII : « deux petites filles ». Ici, l'identification sexuelle est précisée, au prix de la déssexualisation de l'objet : il ne s'agit pas de femmes mais de filles. Au T.A.T., nous trouvons à deux reprises des histoires où le sexe du personnage n'est pas explicité. Nous trouvons également à deux reprises des tentatives de déssexualisation (P4, amant devient copain et P13MF : la maîtresse devient la dame).

Enfin, il nous semble important de souligner que lors de l'évocation du lien entre les femmes (P7 : avec la mère, P9 : avec la rivale), il y a une insistance sur le terme « jeune » à plusieurs reprises : « jeune fille » qui devient « jeune femme » ou « jeune mère », afin de tenter de marquer une différence entre les deux femmes. Cela échoue et impacte la logique de l'histoire car nous ne pouvons pas comprendre de qui Cécile parle. Nous ne trouvons pas non plus de symbolique féminine dans son protocole. Ceci semble témoigner d'un non-aboutissement du travail de l'intégration du féminin, le processus central de l'adolescence. Au T.A.T., la difficulté à différencier les personnages féminins met en avant une difficulté de différenciation d'avec l'objet maternel, qui ne permet pas à Cécile de pouvoir accéder aux identifications sexuées de la fin de l'adolescence.

Elle semble être dans un moment difficile de sa vie. Son envie d'autonomie semble être étouffée à cause d'une difficulté de différenciation. Cette difficulté semble être partagée également par sa fratrie. Il est difficile pour Cécile de s'installer dans une position passive afin d'accéder à ses affects, à ses rêveries ou mêmes à ses souvenirs d'enfance. Ceci semble être lié à une difficulté à se désengager des liens

aux objets parentaux, qui semblent trop fragiles. En effet, l'effort de Cécile pour pouvoir garder une idéalisation de sa famille l'empêche de pouvoir accéder au conflit psychique et bloque le processus de différenciation. Les objets internes ne semblent pas assez contenant et suscitent même de l'angoisse et des fantasmes de persécution. Faute de pouvoir s'étayer sur des objets internes, elle ne peut pas s'attaquer aux imagos parentales afin de s'en différencier et accéder aux identifications structurantes de la fin de l'adolescence. Ce défaut d'étayage ne lui permet pas non plus de contenir l'excitation pulsionnelle ou d'accéder à ses affects. Le lien à l'autre se trouve alors d'emblée limité.

Le projet adulte de Cécile se trouve inhibé quant à ses origines, et ne peut être élaboré par des rêveries. Néanmoins, nous avons constaté un début de conflictualisation de sa pensée au cours de l'entretien, ainsi que des critiques envers ses parents. De plus, le choix de métier de Cécile, qui n'est pas apprécié par ses deux parents, peut être également perçu comme une tentative de différenciation. Cependant, dans ce cas-là, son choix demeure encore très dépendant des objets parentaux par la voie de la contre-identification. Sa participation à notre recherche peut également indiquer un intérêt pour son monde interne. Nous avons également vu au sein des tests projectifs l'existence d'un meilleur niveau de fonctionnement. Ces éléments peuvent éventuellement constituer un moins mauvais pronostic pour la suite du processus adolescent, qui n'est pas encore abouti.

#### *Jérôme, l'identité sexuée et les motions agressives*

Le discours de Jérôme est nourri par ses affects et ses désirs. Quand Jérôme parle de ses projets, il se réfère très souvent à ses parents, à son frère et à son passé infantile. La rivalité avec son petit frère auprès de leurs parents est également présente dans son discours. Ayant plus de difficultés que Jérôme, il a pu « plus bénéficier de l'aide » des parents. Jérôme dira qu'il y a beaucoup, au sein de la famille, de discussions qui tournent autour des centres d'intérêt de son petit frère car il a des intérêts plus en lien avec ceux de leurs parents.

Jérôme peut également évoquer les événements tristes qu'il a vécus et utiliser l'espace de l'entretien pour y réfléchir. Le décès de son grand-père l'a grandement affecté. Jérôme l'aimait beaucoup. Il a eu un AVC qui l'aurait changé du jour au lendemain. Après cet AVC, il est alité et très diminué ; il vit dans une maison

hospitalière et décède deux ans après. Cet évènement impacte grandement la famille : la grand-mère se laisse aller après le décès de son mari et se retrouve en maison de retraite. La mère de Jérôme, suite au décès et à la maladie de son père, ainsi qu'à l'état de sa propre mère, développe un cancer de sein. Jérôme lie la maladie de sa mère, qui est complètement rétablie aujourd'hui, aux événements stressants liés à la maladie de son grand-père.

Quant à ses amitiés, Jérôme dit qu'il a un groupe d'amis, avec qui il s'entend très bien, composé des personnes qui sont actuellement avec lui à son école. Ses amitiés de lycée, qu'il fréquente très rarement, ne semblent plus l'intéresser aujourd'hui. Ces amis auraient suivi des écoles de commerce et ont un style de vie très différent de celui de Jérôme : beaucoup de sorties en boîte, alcoolisation massive... De ses amitiés passées, il dit avoir gardé un contact privilégié uniquement avec son amie d'Australie, rencontrée lors du programme d'échange au lycée. Ils font régulièrement des appels vidéo et essayent de se rendre visite. Aujourd'hui, Jérôme dit passer beaucoup de temps avec sa copine et son nouveau groupe d'amis à l'école d'infirmier.

Quant au lien avec la psychologue, Jérôme n'est pas inhibé et veut bien se présenter lors de l'entretien. Son envie de bien faire semble être un élément angoissant. Il a tendance à être un peu prolix et à ne pas laisser beaucoup d'opportunité à la psychologue d'intervenir. Toutefois, il ne s'agit pas d'une attitude qui nie la présence de l'autre. Cette attitude traduit surtout l'angoisse de Jérôme quant à l'entretien mais également son angoisse liée à ses projets. En effet, son angoisse nous semble provenir surtout de ses difficultés concernant le processus de différenciation en cours et du travail de désensualisation du lien à l'imgo paternelle pas encore abouti. Ce travail de différenciation se déplace alors sur ses projets, comme une angoisse projetée sur ses désirs d'avenir et sur sa vie après les études.

Jérôme a accès aux affects au sein de ses réponses. Au Rorschach, nous trouvons surtout des réponses rendant compte des affects d'angoisse ou de culpabilité qui traduisent le poids de l'angoisse de castration au sein de son fonctionnement. Il a également un certain accès à des affects plus régressifs, avec une dimension plus tempérée et moins angoissante. Il est également capable d'utiliser la couleur rouge qui renvoie aux fantasmes sexuels. Au T.A.T., Jérôme a accès aux affects et il n'a

pas besoin de les annuler par la suite, comme cela peut être le cas chez les sujets de son âge. Il arrive à accéder aisément à des affects de tristesse, mais également de tendresse au sein d'un couple et aux affects de l'embarras liés à des représentations sexuelles jusqu'à la planche 12. A partir de ce moment, il ne peut plus traiter la question de la perte et des défenses hypomanes et d'autres mécanismes de défense de nature névrotique s'installent. Cela nous semble être lié aux sollicitations latentes de la planche 12 qui réactivent la problématique de la perte et qui renvoient Jérôme tantôt au deuil de son grand-père, tantôt au processus actuel de différenciation.

La dimension pulsionnelle est largement exprimée dans le protocole de Jérôme. Le protocole de Rorschach est saturé de symbolique agressive-phallique, mettant en avant sa difficulté pour s'affirmer en tant qu'homme sexuellement mature sans susciter de sentiments de culpabilité. De plus, les remarques personnelles et les commentaires lors de la passation du Rorschach (« merci » à chaque planche) traduisent les mécanismes de formation réactionnelle et mettent en avant sa difficulté à assumer la dimension agressive de la pulsion. Toutefois, ses réponses demeurent très majoritairement contenues et témoignent d'une grande capacité d'élaboration. Nous trouvons également la dimension libidinale au sein de ses réponses, ainsi que des réponses élaborant les deux dimensions à la fois. Cependant, la dimension pulsionnelle, quel que soit le versant, est surtout intégrée à des réponses non relationnelles. Malgré de nombreuses réponses qui contiennent des représentations humaines et animales en mouvement (réponses de kinesthésie), il ne s'agit pas de réponses relationnelles. Ce sont surtout des représentations de postures ou de personnes qui font la même chose mais qui n'entrent pas en relation. Cependant, au T.A.T., les représentations relationnelles sont hautement érotisées. L'érotisation est également utilisée afin d'élaborer la perte d'objet mais ce traitement se montre inefficace à partir de la planche 12, où se trouve réactivée la problématique de la perte d'objet. Nous ne trouvons pourtant pas de relation narcissique ou spéculaire mais des modalités relationnelles situées dans une triangulation œdipienne. L'érotisation des relations et leur utilisation au sein des tests ne nuisent pas au travail de la pensée sauf quand il s'agit de la relation duelle entre deux personnages masculins. Ceci nous semble indiquer que le travail au niveau des identifications sexuées ne permet pas encore à Jérôme d'accéder aisément à des représentations relationnelles dotées d'une pulsionnalité.



En effet, ses réponses aux épreuves projectives mettent en avant une difficulté identificatoire. Au Rorschach, il propose plusieurs réponses au sexe masculin avec des attributs phalliques et agressifs. Toutefois, les représentations féminines proposées par Jérôme sont également des représentations nanties, mettant en avant une instabilité identificatoire. De plus, parmi les représentations masculines, nous constatons une oscillation entre une figure nantie et puissante et la représentation de l'homme ridicule et dévalorisé. Au T.A.T., nous avons la même instabilité au niveau des identifications sexuelles. A plusieurs planches (3BM,4,10,13MF) le passage d'un rôle masculin à un rôle féminin se fait très rapidement et peut donner lieu à une confusion. Les identifications sont très labiles. Quant aux relations avec l'objet maternel, il s'agit de scénarios rendant compte d'une rupture de communication entre la mère et le fils, traduisant l'interdit œdipien bien respecté. Toutefois, cette rupture est accompagnée d'angoisse et montre le poids de l'angoisse de castration qui ne permet pas encore un lien souple à l'imago maternelle. La relation à l'imago paternelle s'avère plus compliquée : aux planches 1 et 8BM, nous trouvons le traitement de la rivalité œdipienne qui fait émerger des angoisses de perdre sa place (P1) ou le retour de l'agressivité sur soi dans une dimension sadomasochiste (P8). En revanche, aux planches 7BM et 13BM, Jérôme emploie le traitement du lien tendre mais également sensuel (P7BM) avec l'imago paternelle, au prix de l'émergence de traits légèrement persécutifs (P7 : il a l'air très manipulateur) ou de l'introduction du tiers, (P7 et P13B) comme la femme et les enfants. La difficulté de désensualisation du lien avec l'objet paternel ne lui permet pas encore d'accéder à des identifications sexuées structurantes.

Cette difficulté semble ne pas non plus permettre à Jérôme de pouvoir s'identifier aisément à la symbolique féminine. Au Rorschach, on ne trouve pas de symbolique féminine à proprement parler mais il existe des réponses qui s'en rapprochent et qui témoignent de l'amorce du travail du féminin, qui n'est toutefois pas encore intégré. La réponse donnée à la planche VII, « les pâtés de maisons organisés autour d'une place centrale, place de vie pour une société » témoigne de l'effort de Jérôme pour accéder à la symbolique féminine, mais il s'agit d'une réponse de mauvaise qualité formelle, créée à partir d'objets non-vivants et intellectualisée (architecture). L'intégration du travail du féminin semble amorcée

mais l'impact de l'angoisse de castration et le lien encore trop érotisé avec la figure paternelle ne lui permettent pas d'accéder aisément à la symbolique féminine.

Le protocole projectif et le discours de Jérôme lors d'entretien montrent qu'il a accès à ses affects et nourrit sa pensée par ses relations aux autres. Les identifications aux parents sont présentes dans son discours. Il peut donc nourrir son projet de ses affects ainsi que de ses relations. La capacité de rêverie de Jérôme est fonctionnelle et lui permet de donner sens à ses projets. Il a un certain accès à la position passive qui lui permet d'accéder à ses mouvements affectifs, à l'impact de l'autre et à son passé infantile. Toutefois, l'accès à la passivité de Jérôme est touché par sa difficulté à désensualiser le lien au parent du même sexe. En effet, le lien œdipien avec l'objet paternel, tant dans la dimension de la rivalité que dans sa dimension négative, demeure très vivant et érotisé. La vivacité de ce lien empêche Jérôme d'accéder pleinement aux identifications sexuées de la fin de l'adolescence. Ce conflit donne lieu à une difficulté de maniement pulsionnel au sein des relations objectales. Il est alors difficile pour Jérôme de pouvoir se situer comme un homme sexuellement mature et adulte, sans réactiver l'angoisse de castration et les sentiments de culpabilité.

La pensée de Jérôme est alors mobilisée afin de contenir l'angoisse qui découle de ce conflit, au risque d'alourdir son fonctionnement psychique. L'impact de ce conflit sur la position passive et le travail du féminin se traduit alors par une difficulté à accéder au traitement de la perte. Lors de l'entretien, sont réactivés par Jérôme les souvenirs de la perte du grand-père, mais également l'état inquiétant de la grand-mère maternelle, ainsi que la maladie de la mère. Ces éléments, qui nous semblent avoir des effets quelque peu traumatiques sur Jérôme, font écho au travail de différenciation en cours, le rendant plus difficile à élaborer pour lui. Ce conflit se condense et se déplace sur une angoisse concernant la fin de ses études, à partir de son indécision entre l'idée de vivre et exercer à l'étranger ou celle de rester en France. En revanche, aux tests projectifs, nous voyons se réactiver plus clairement une difficulté de traitement de la perte et l'introduction des défenses hypomanes, malgré les capacités évidentes de Jérôme. Enfin, il possède déjà de bonnes capacités de rêverie et a un accès à son monde affectif, qui est très précieux pour le déroulement du processus de fin de l'adolescence, déjà bien amorcé. Son projet et

son fonctionnement psychique peuvent être plus souples et moins affectés par l'angoisse si Jérôme peut désensibiliser son lien à l'imgo paternelle et ainsi accéder à un meilleur niveau de différenciation.

*Charles, l'homme en fumée*

La relation avec la psychologue est intimidante pour Charles. Il est très timide et rit nerveusement plusieurs fois pendant l'entretien. Le silence est très difficile à supporter pour lui : « *Je ne sais pas, je ne suis pas très parleur, il faut me retirer les vers par le nez quand même. Rire. Si vous ne me posez pas de questions, je ne saurai pas quoi dire de moi-même.* » La tonalité du discours de Charles est très désaffectée, il dira à plusieurs reprises : « je m'en fous », « ça ne sert à rien de penser ». Il a également tendance à minimiser ses difficultés affectives.

Les amitiés semblent être importantes pour Charles. Il dira avoir gardé ses amis de lycée qu'il voit pendant son temps libre. En effet, n'étant plus dans le même établissement, il ne peut pas les voir tous les jours. Il appelle ses amis, « la famille qu'on choisit », soulignant l'importance de leur présence pour lui.

Nous n'avons aucun élément sur les relations amoureuses de Charles. Tout ce qu'il peut dire dans ce domaine est que s'il n'a pas de copine, il essaye d'en avoir une car il aime bien l'idée d'avoir une copine. La manière dont il parle des relations amoureuses nous semble être très désaffectée et semble également illustrer son manque d'expérience dans ce domaine.

L'utilisation des affects est très rare dans le protocole de Charles. Au Rorschach, nous avons deux réponses couleur qui témoignent habituellement de la présence des affects dans un protocole. Toutefois chez lui, ces deux réponses témoignent de l'effraction de ses limites corporelles. En effet, nous trouvons plusieurs réponses qui reflètent ses angoisses. L'angoisse de dilution, de mort et de dévoration sont les angoisses les plus présentes au sein de son protocole de Rorschach. A la place des mouvements affectifs, nous trouvons surtout une sensibilité aux facteurs sensoriels qui met en avant ses fragilités narcissiques. Au Rorschach, nous trouvons une sensibilité aux parties blanches des planches (des Dbl). L'effort de Charles pour remplir ces parties renvoie à une tentative de maintenir un sentiment d'identité unitaire. Le vide constitué par les parties blanches

réactive une angoisse de dévoration. Toutefois, l'angoisse de castration ne semble pas être structurante au sein de son fonctionnement. Elle retentit sur le narcissisme et touche le sentiment d'identité. L'excès d'excitation qui dépasse la capacité de contenance de Charles donne lieu à des angoisses de dilution et de mort : les nombreuses réponses fumée viennent illustrer cette angoisse au Rorschach. Il a alors recours à des réponses qui prennent en compte la dimension de la perspective des planches (estompage de perspective) afin de mettre des limites et de distinguer différents espaces, grâce aux capacités intellectuelles. Les figures masculines-phalliques que Charles essaye d'ériger face à cette angoisse échouent également, et nous trouvons des images masculines très insuffisantes. En effet, les symboles phalliques déployés dans son protocole sont souvent créés à partir de la fumée et ne peuvent résister face à l'imago archaïque maternelle qui réactive les fantasmes de dévoration.

Au T.A.T., nous trouvons également extrêmement peu d'affects. En effet, nous trouvons à quatre reprises l'introduction d'un affect dépressif. A deux reprises, l'introduction de cet affect donne lieu à la destruction de l'objet et introduit la thématique de mort. Le troisième mouvement affectif est porté par le corps, « tomber en sanglots », et l'histoire se conclut entre l'acceptation et le déni de la perte d'objet. Toutefois, Charles ne peut pas déployer les mouvements affectifs au sein de la triade dépressive (3B/12BG/13BM). Nous voyons apparaître surtout une problématique de perte d'étayage, d'abandon et de mort. Les facteurs sensoriels que nous constatons au T.A.T. sont surtout des réponses avec une insistance sur les qualités sensorielles (les limites et les contours) des objets. Ces réponses renvoient à l'angoisse de la perte d'étayage de la part de l'objet (P6 : « tomber en sanglots », P13B : « la maison en bois avec plein de trous ») ou à une tentative d'instaurer des limites. Les nombreux rires nerveux et la recherche du regard du clinicien montrent la demande d'étayage de Charles, qui se trouve en proie à l'angoisse pendant la passation.

Le maniement pulsionnel est également difficile pour Charles. Au Rorschach, le mouvement pulsionnel ne peut jamais être déployé au sein des représentations relationnelles. Les mouvements agressifs sont très difficiles à contenir et attaquent le sentiment de soi et ses limites corporelles. En effet, nous trouvons plusieurs représentations d'objet qui sont attaqués et atteints dans leur unité corporelle. Même

si les représentations données par Charles sont censées être des images puissantes et solides, elles finissent par être atteintes dans leur unité. Au T.A.T., nous constatons des processus similaires. Nous trouvons très peu de conflit déployé dans les histoires de Charles. Même si nous trouvons un début de conflit dans ses récits, il se finit rapidement par l'abandon ou la mort d'un des personnages. Le mouvement pulsionnel, ne trouvant pas de compromis au sein des conflits, donne lieu à des fins d'histoires radicales où nous trouvons un déchaînement de la destructivité sur les personnages.

Les modalités relationnelles sont majoritairement déployées au niveau narcissique : au Rorschach, nous ne trouvons aucune représentation relationnelle accompagnée d'un mouvement pulsionnel. Il s'agit soit de relations narcissiques (posture ou portées par le regard), soit d'attaques persécutives entre les personnages. Au T.A.T., même si nous trouvons une introduction relationnelle au début des histoires, elle se transforme rapidement en un scénario de persécution (meurtre, abandon, survie). Le récit donné à la planche 4 du T.A.T. semble bien illustrer nos propos. Pour cette planche, qui sollicite la thématique de la conflictualité au sein d'un couple, il propose une histoire qui se déroule au sein d'un asile psychiatrique. Ce récit peut traduire les craintes de Charles qui semble instaurer une équivalence entre la sexualité et la folie.

Les identifications déployées par Charles dans son protocole ne sont pas encore très stables, ni structurantes. Nous trouvons au sein de son protocole de Rorschach des filles (PVII) qui deviennent des femmes au deuxième temps de la passation. De plus, il s'agit de la seule représentation humaine sexuée de son protocole. Au T.A.T., de la même manière, à la P.8, l'homme soldat devient rapidement l'enfant soldat. De plus, dans le récit que Charles propose à cette planche, entre les quatre personnages figurés, nous trouvons un télescopage des identités qui ne nous permet pas de différencier les rôles et les places de chaque personnage. Au T.A.T., Charles semble s'identifier plus aux personnages féminins que masculins. Ceci peut être mis en lien avec l'insuffisance des représentations phalliques face aux angoisses suscitées par l'objet maternel archaïque au Rorschach.

Les imagos parentales, maternelles ou paternelles, sont représentées comme des objets insuffisamment bons, exigeants et abandonniques. En effet, à aucun

moment Charles ne peut s'appuyer sur l'étayage de bons objets afin de construire ses histoires, qui finissent toutes par devenir catastrophiques (avec des fantasmes de mort presque à chaque planche). Enfin, les identifications secondaires semblent instables et non structurantes, avec une difficulté pour maintenir la différence générationnelle.

Nous ne trouvons pas de symbolique féminine au Rorschach qui aurait pu témoigner de l'intégration du travail du féminin. Il s'agit surtout des imagos maternelles archaïques angoissantes et des imagos phalliques atteintes et impuissantes. Au T.A.T., les personnages féminins sont décrits soit comme sévères et autoritaires (P2, la mère qui renie l'enfant, P4, l'infirmière qui enferme l'homme), soit attaquées et mortes (P3, femme battue, P6, femme qui va tomber en sanglots, P13MF, amante morte). Le travail du féminin ne semble pas être intégré par Charles.

Il ne semble pas non plus avoir accès à une position passive-réceptrice. En effet, nous voyons, autant dans son protocole projectif que dans son entretien, sa difficulté à accéder à ses affects et même à son monde interne, qu'il a tendance à nier. La relation aux autres semble être appréhendée plutôt sur le versant de la présence face à l'abandon. Il ne s'agit pas de relations d'objet avec un autre perçu dans sa différence. L'absence de l'objet n'est pas supportable pour Charles et le laisse en proie à des angoisses abandonniques, qui renvoient aux fantasmes de mort et de dévoration. Les objets parentaux internes semblent ne pas être des objets suffisamment bons sur lesquels Charles peut s'appuyer afin de créer un espace interne et d'accéder à ses rêveries, ses désirs et ses souvenirs. Nous ne trouvons pas de processus de désensualisation entrepris vis-à-vis des liens aux imagos parentales. Il faut encore qu'ils puissent être érotisés.

Charles semble être pris dans une problématique narcissique. Le traitement des planches, que cela soit au Rorschach ou au T.A.T., est sur un versant narcissique et porte sur la problématique de la perte d'objet et de l'étayage. Nous ne trouvons pas de traitement œdipien dans son protocole. Le fonctionnement de Charles est globalement encore très fragile. Il ne peut accéder ni à un projet adulte personnel, ni à ses productions internes fantasmatiques.

### *Suite des cas de notre protocole de recherche*

#### *Manon, la difficulté d'accès à la passivité et l'Œdipe négatif*

Lors de l'entretien, Manon ne cherche pas à éviter la psychologue mais elle ne cherche pas non plus à s'appuyer sur l'étayage que cette dernière peut offrir. Le seul moment où Manon nous semble accéder à ses affects est quand elle évoque, à la fin de l'entretien, son déménagement avec son copain. Manon a besoin d'être entourée, elle n'aime pas vivre seule : « ça me pesait trop d'être seule ». En effet, elle a déménagé seule à 17 ans, loin de ses parents, mais également de ses amies, dans « une ville isolée ». Elle se sentait seule et n'aimait pas cela. Depuis qu'elle a commencé à avoir des petits copains au lycée, elle n'a jamais été seule, célibataire. Elle a eu deux relations avant son copain actuel (cinq mois et deux ans et demi) et c'est toujours elle qui a mis fin à ses relations. Nous entendons alors effectivement une difficulté face à la solitude, sans avoir un objet à aimer. Ainsi, elle ne peut expérimenter le manque. La question du manque qui réactive l'angoisse de castration a des impacts sur l'estime de soi de Manon et donne lieu à des mouvements d'autodépréciation.

Nous ne trouvons pas d'inhibition majeure qui entrave l'appropriation subjective d'un projet adulte ; ce dernier semble simplement très idéalisé et nourri encore par des désirs de toute-puissance infantile. En effet, son projet semble encore être nourri par des rêveries adolescentes et ne semble pas encore accéder à sa qualité adulte. De plus, malgré son discours très relationnel lors de l'entretien, le projet de Manon, dans ses deux dimensions, ne semble pas encore être nourri par ses affects ou ses relations.

Quant aux tests projectifs, l'accès aux affects semble difficile lors de la passation du Rorschach. En effet, son protocole ne contient qu'une seule réponse couleur (qui traduit les affects). De plus, cette seule réponse couleur est de mauvaise qualité formelle et témoigne d'une effraction induite par l'introduction des couleurs pastel (PVIII). Le nombre de réponses donné par planches augmente à partir de l'introduction des couleurs pastel (RC% supérieur aux normes). Cela montre la sensibilité de Manon aux mouvements affectifs. Mais malgré cette sensibilité, elle ne peut déployer les affects au sein de ses réponses, ce qui met en avant une difficulté à se laisser aller à la régression et aux mouvements affectifs. Nous avons également

remarqué un petit mouvement dépressif, auto-dépréciatif, aux planches V et VI, à partir de l'évocation de la thématique du « vieux » : « un vieux pont en pierres », « un vieux caniveau ». Au T.A.T. il s'agit surtout de la présence des affects de tristesse exagérée : « *inconsolable* » (P6), « *désespéré* » (P10 et 12B, 19), au sein d'histoires très dramatisées. Toutefois, au sein de la triade dépressive<sup>20</sup>, Manon a du mal à évoquer ses affects. A la place, nous trouvons des histoires surdramatisées, qui traitent quand même de la perte de l'objet aimé (et pas de l'objet d'étayage) tout en refusant de traiter l'angoisse et la tristesse qui peuvent découler de cette perte. Elle utilise alors des défenses narcissiques pour surmonter la perte.

L'expression pulsionnelle est très présente aux deux tests. Au Rorschach, la dimension pulsionnelle est surtout exprimée à partir des représentations animales ou symboliques. Il s'agit d'une part des représentations animales à la symbolique agressive et phallique (PIXR17 : porc épic sans les piques) et d'autre part, il s'agit de réponses qui idéalisent et désexualisent l'élément sexuel : *temple au bout de la montagne* (PII), *totem indien* (PVI). Cependant, la dimension sexuelle ne peut pas être déployée au sein des relations. Au T.A.T., le conflit est majoritairement présent. Manon instaure des liens érotisés même si la planche ne les sollicite pas forcément. Toutefois, l'instant surmoïque n'est pas toujours très efficace et laisse passer des fantasmes œdipiens. Elle a alors recours soit à des scénarios de victimisation et cherche la punition, soit à des mécanismes narcissiques (de valorisation ou de dévalorisation). La toute-puissance du désir et le refus d'accepter la séduction de la part de l'objet peut à certains moments donner lieu à l'émergence des processus primaires et clore la conflictualité œdipienne.

Les identifications sexuelles ne sont pas encore très stables dans le protocole de Manon. Au Rorschach, elle ne peut donner de sexe à ses personnages et les nomme : « des personnes ». De plus, à plusieurs planches, nous trouvons des hésitations sur le choix identificatoire à partir du choix du genre des animaux : PV : « une chauve-souris ou un papillon », PVIII : « un lion ou une panthère ». Les identifications sexuelles au T.A.T. sont également très labiles. Nous trouvons des changements de rôle très rapides entre les personnages (P4, P6, P13MF). Manon peut s'identifier à la fois aux rôles masculins et féminins. Toutefois, la reconnaissance des

---

<sup>20</sup> Les trois planches, 3BM, 12BG et 13BM, sollicitent la thématique du traitement de la perte.



identifications féminines donne lieu à davantage d'attaques sur les personnages (P5). Les personnages masculins doivent être valorisés dans les histoires de Manon pour être dignes de l'amour de l'objet, tandis que les personnages féminins ne peuvent être séduits.

Quant aux imagos parentales, Manon évite à tout prix la rivalité œdipienne avec l'objet maternel (P2, P7), à cause du maintien de la réalisation fantasmatique du désir œdipien avec l'objet paternel. Elle va alors soit éviter la présence de l'objet maternel sur la planche (P2 et P7) soit tuer cette dernière (P5, P6). Dans d'autres histoires, nous trouvons l'évocation des parents comme une entité non différenciée. « Les parents » sont introduits à plusieurs reprises (P7, P11, P19) sans qu'ils puissent être rassurants ou protecteurs pour l'enfant.

Au niveau des représentations relationnelles, au Rorschach nous trouvons une seule réponse relationnelle, donnée à la planche IV. Il s'agit de deux personnes de face qui se regardent et « qui discutent peut-être ». Manon hésite alors sur le lien entre ces personnages qu'elle installe quand même dans un « bar », qui est un lieu relationnel. Dans cette réponse, les personnages ne sont pas identifiés au niveau sexué et ne sont pas franchement en relation. Au T.A.T., les liens, bien que très érotisés ne sont pas toujours très durables, car les personnages de Manon meurent ou disparaissent très rapidement. Le lien tendre entre eux est également évité, c'est surtout le lien érotisé et sensuel qui est mis en avant. Toutefois, nous ne trouvons pas d'angoisse de perte de l'objet d'étayage ou de fragilité des limites au niveau identitaire. Au sein des deux épreuves, le poids du fantasme et la dimension peu protectrice du surmoi poussent Manon à éviter la dimension relationnelle soit avec des mécanismes narcissiques (valorisation, dévalorisation) soit avec une surexcitation/surérotisation des liens.

Au Rorschach, nous trouvons la présence d'une symbolique féminine à partir de trois réponses. Bien que présente, elle n'est pas encore en mesure de contenir l'excitation suscitée par l'autre. Au T.A.T., nous trouvons diverses figures féminines, dont deux principales : (1) la femme en tant que rivale avec l'objet maternel évité ou tué et (2) la fille toute-puissante qui ne se laisse pas séduire. Toutefois, cette deuxième figure se heurte à des obstacles : elle se trouve victimisée et punie, afin de

calmer l'excitation qui ne peut pas être contenue par l'introduction des figures - censées être - protectrices (parents ou policiers).

Nous trouvons chez Manon une conflictualité œdipienne encore très active. L'instance surmoïque et l'idéal du moi semblent garder leur coloration adolescente et ne lui permettent pas de pouvoir se protéger face à l'excitation qui découle de ses fantasmes. Par conséquent, elle est en proie à l'excitation et ne peut se calmer qu'avec des procédés narcissiques, encore adolescents, de type idéalisation-désidéalisation, ou des procédés hystériques, de type érotisation des liens. Toutefois, Manon ne peut pas encore affronter le rival œdipien, l'objet maternel. Sa difficulté à désensualiser le lien aux objets parentaux l'empêche d'accéder aux identifications sexuées de la fin de l'adolescence. Le maintien du fantasme œdipien dans son versant positif avec l'objet paternel rend difficile cette confrontation.

Manon n'a pas encore accès à une passivité tempérée, elle ne peut accepter d'être séduite par l'objet, ni d'être touchée par ses affects. De plus, la symbolique féminine, bien qu'existante, n'est pas suffisamment contenante et est facilement débordée par les fantasmes œdipiens. Les affects, quand ils sont présents, sont présents de manière excessive et débordante et rendent difficile pour Manon de les traiter. La solution qu'elle trouve est alors d'érotiser les liens, jusqu'à ce qu'elle se heurte à une punition ou à l'autodépréciation, qui seules peuvent calmer l'excitation. Sa difficulté à désensualiser le lien au parent du même sexe et son besoin d'avoir toujours un objet à aimer, comme un remplacement de l'objet œdipien et non comme un autre investi dans sa différence et complémentarité, révèlent que Manon est encore au cœur du processus adolescent. Sa séparation physique d'avec les objets parentaux par son déménagement ne semble pas encore être suivie par un travail de différenciation au niveau psychique et ne lui permet pas de pouvoir investir un projet adulte différencié de son environnement et approprié subjectivement.

En effet, nous ne trouvons pas chez Manon de projet adulte remanié par la capacité de rêverie et approprié subjectivement. Toutefois, elle a une bonne capacité de rêverie ; la résolution du conflit œdipien peut lui permettre d'accéder à la passivité et à ses capacités régressives qui semblent entravées, bien qu'existantes. Le cas échéant, elle pourra alors remanier son projet, qui est déjà bien amorcé, par sa capacité de rêverie et instaurer une circulation affective entre son projet et son vécu

infantile afin d'accéder à un projet adulte faisant sens pour elle. Son projet pourra alors être nourri davantage par les identifications structurantes de l'âge adulte, si Manon parvient à désensualiser le conflit œdipien dans son versant négatif avec l'objet maternel.

*Ashley, les fantasmes de bisexualité et la difficulté de contenance*

Le discours d'Ashley est très peu investi par ses liens aux objets. Elle ne nous parle ni de ses amies, ni de son ex-petit ami, ni de sa sœur. Elle ne fait qu'évoquer leur existence. Elle a également du mal à associer, il faut que nous lui posions des questions pour qu'elle puisse parler. Dans son discours, nous entendons plus l'histoire de ses parents, leur immigration et leurs désirs pour leurs enfants que les désirs propres d'Ashley, qui ne semblent pas être encore très différenciés de ceux de ses parents. En plus d'être peu relationnel, son discours est également peu nourri par les affects. Nous entendons son désir, au sein d'un discours nourri par ses affects, uniquement quand Ashley parle de ses rêveries infantiles (maquillage, devenir actrice etc.). Toutefois, ces activités, comme ses rêveries, n'ont plus lieu aujourd'hui. Au cours de l'entretien, nous constatons également un moment authentique accompagné d'une tonalité affective : Ashley nous dit être « stressée » car elle a l'impression de ne pas savoir ce qu'elle est censée faire de sa vie. Avec un air triste, elle nous dit : « *J'aimerais bien vivre un peu pour moi.* »

Aux tests projectifs, nous constatons que les affects sont plus présents au Rorschach qu'au T.A.T. Cela est certainement dû à la dimension plus relationnelle du T.A.T qui inhibe le surgissement des affects chez Ashley. Au Rorschach, la présence de 10 réponses couleur (5 FC et 5CF) <sup>21</sup> témoigne surtout d'une effraction liée au surgissement des affects. Au T.A.T, les affects sont présents à condition que les représentations du conflit soient absentes. De plus, au T.A.T, l'affect n'est pas contenu psychiquement mais s'étaye sur le corps. Se laisser aller aux affects ne semble pas être aisé pour Ashley.

L'expression pulsionnelle est également présente dans les deux tests. Nous souhaitons surtout souligner l'effort d'Ashley pour les contenir et les effractions qui

---

<sup>21</sup> Dont trois renvoient à l'effraction des limites corporelles, trois à des réponses régressives avec un symbolisme féminin, deux sont des réponses peau et une à symbolique sexuelle accompagnée d'un écran de refoulement (fumée).

en découlent. Au Rorschach, nous avons des réponses anatomiques, témoignant de l'effraction des limites corporelles. L'utilisation fréquente des réponses de fumée montrent la tentative d'Ashley d'installer un écran de refoulement. Mais la présence de ces réponses met également en avant l'existence du feu derrière la fumée. La réponse de « flammes » à la PX, vient également appuyer ce point. Au T.A.T, les fantasmes de bisexualité (P2), de coït (P11) et de viol (P13MF) sont présents. Les deux derniers aboutissent à des punitions surmoïques, comme la prison, tandis que les fantasmes de bisexualité, donnent lieu à l'arrêt dans le discours. Les pulsions ne sont pas non plus représentées de manière aisée. Le déploiement du conflit pulsionnel donne lieu à l'anonymat des personnages mais également à l'effacement des états affectifs. A certains moments, la contenance d'Ashley est vraiment insuffisante, ce qui donne lieu à des mécanismes de projection et de clivage. Le fantasme de séduction (P6GF), quant à lui, ne semble pas poser de difficulté à Ashley, qui se laisse séduire par l'homme âgé.

Nous constatons que ses identifications sexuelles ne sont pas stables : au T.A.T, nous en avons un bel exemple. A la planche 4, qui traite de la conflictualité dans un couple, le personnage masculin se fait appeler « mec », « homme », « monsieur », « héro » et « cowboy » au sein de la même histoire. Quant au Rorschach, les personnages ne sont jamais sexués. L'utilisation des images hybrides, ainsi que la présence de réponses à connotation phallique à la planche VII du Rorschach, qui est censée solliciter les représentations féminines et maternelles, illustrent la vivacité du remaniement identificatoire. L'existence au Rorschach de plusieurs représentations humaines et/ou animales hybrides traduit également cette instabilité quant aux identifications sexuelles. Les personnages hybrides sont principalement des êtres humains avec des attributs animaux phalliques, comme les ailes, les moustaches ou les oreilles de lapin.

L'instabilité des identifications sexuelles affecte le déploiement des pulsions et des affects au sein de la relation d'objet. Au Rorschach, nous avons uniquement deux représentations de relations très neutres, sans coloration pulsionnelle. Au T.A.T, le lien entre les personnages est majoritairement anonyme et le conflit est très rarement manifeste. Nous avons accès à deux reprises au conflit intrapsychique bien

déployé entre le désir inconscient et le surmoi punitif. Le déploiement du conflit et du désir au niveau relationnel semble compliqué.

La symbolique féminine est présente au Rorschach et au T.A.T. Au Rorschach, nous avons trois réponses de « robe » avec l'utilisation de la fumée pour cacher la partie inférieure du vêtement. Nous trouvons également trois réponses régressives de bonne qualité proposées aux planches pastel. Au T.A.T, l'image maternelle est surtout dévalorisée et nous trouvons une rivalité féminine persécutrice accompagnée d'identifications sexuelles peu stables.

Malgré l'existence des affects dans le protocole d'Ashley, nous constatons leur impact sur ses limites psychiques qui ne lui permettent pas de contenir aisément les mouvements pulsionnels. La désensualisation du lien aux imagos parentales ne semble pas encore aboutie. La difficulté d'élaboration de la rivalité œdipienne avec l'imago maternelle donne lieu à l'apparition de traits persécutifs et ne permet pas à Ashley d'accéder aux identifications féminines de la fin de l'adolescence. Les difficultés au niveau identificatoire ne lui permettent pas non plus de pouvoir investir l'autre de manière continue comme objet de son désir et d'avoir une position passive-réceptrice envers l'objet, autant qu'envers les affects que peut susciter cet autre chez elle. Toutefois, la présence des affects, malgré les difficultés que cela comporte, la présence de la symbolique féminine, représentée dans les deux tests, et la capacité de se servir de l'étayage de l'objet, peuvent traduire le bon déroulement du processus adolescent même s'il n'est pas encore abouti. Enfin, la difficulté à accéder à la passivité ainsi qu'aux identifications sexuées stables de la fin de l'adolescence ne lui permet pas de nourrir son projet adulte de ses affects, de ses rêveries et de ses identifications à ses deux parents. Par conséquent, nous ne trouvons pas de projet adulte remanié par la capacité de rêverie chez Ashley.

*Paulette, le processus de différenciation et les rêveries amoureuses*

Le projet adulte de Paulette nous semble inhibé quant à sa dimension relationnelle. Elle dit n'avoir jamais été malheureuse en amour, mais elle était souvent malheureuse en amitié, et uniquement les amitiés entre filles. Elle nous raconte que pendant toute sa scolarité (primaire et secondaire), elle devait avoir des bonnes notes si elle voulait intégrer les groupes d'amies. Toutefois, sa meilleure amie de l'époque ne lui permettait pas de la dépasser aux contrôles et se mettait

souvent en colère contre elle. Paulette situe cette relation comme la raison pour laquelle elle n'a pas eu une grande estime de soi pendant son enfance et son adolescence. En raison de cette ambiance lors de sa scolarité, pour Paulette, le fait d'avoir des amies et de bien s'intégrer dans la société irait de pair avec le fait d'avoir de bonnes notes et de bien réussir dans la vie professionnelle.

Les amitiés de Paulette avec des filles continuent de garder cette coloration conflictuelle. Paulette rencontre une fille, au début de sa première année de médecine. Une fille de sa ville dont elle devient très vite très proche. Cette fille finit par avouer à Paulette être en couple avec son ex-copain et lui fait part de tous les détails de leur relation, même de leur intimité. Paulette dit avoir eu de la compassion pour cette fille qui avait des problèmes familiaux. Elle a essayé dans un premier temps de la reconforter. Mais cela n'a pas fonctionné. Paulette a commencé à déprimer et ses résultats ont commencé à chuter. Elle nous dit que cette première année de médecine était éprouvante pour elle car elle était très déprimée en raison de cette amitié. Finalement, elle s'est dit qu'il fallait qu'elle se concentre sur elle-même et sur ses projets.

Les amitiés féminines de Paulette sont compliquées, cela nous fait questionner sa relation avec sa mère ou sa sœur aînée. Paulette n'évoque pas sa relation avec ces dernières lors de l'entretien. Elle dit uniquement que c'est sa mère qui s'occupe des questions d'argent à la maison. Toutefois, la relation au père est évoquée avec plus d'affection. Le père donne une très grande importance à l'éducation de sa fille et lui parle en anglais depuis son enfance pour qu'elle ait un bon niveau d'anglais. Il l'a également inscrite à des séjours linguistiques à plusieurs reprises malgré son travail aux revenus modestes.

Paulette ne définit pas ses parents comme des personnes strictes ; elle dit avoir du mal à imaginer quitter la maison ou s'installer loin d'eux. Elle n'a surtout pas envie de les laisser seuls. Nous entendons une difficulté à se différencier de ses parents, qu'elle défend beaucoup : « Moi j'ai été très bien élevée, pas de souci pour ça, mes parents étaient toujours 'tout pour les enfants'. Non, de ce côté-là, de la vie privée, tout s'est très bien passé. » Sa sœur n'habite plus avec leurs parents et prévoit de déménager aux Etats-Unis. Pour Paulette, déménager si loin n'est absolument pas concevable. Il nous semble que cette difficulté de différenciation impacte sa capacité

à pouvoir s'imaginer dans un couple ou à se projeter dans les rêveries concernant la construction d'une famille.

Quand nous nous intéressons aux épreuves projectives afin d'étudier l'accès de Paulette à la passivité et aux représentations relationnelles, nous voyons que les affects sont présents aux deux tests. Au Rorschach, elle utilise plusieurs réponses couleur mais ce sont surtout des réponses qui renvoient davantage au domaine de la sensorialité qu'aux mouvements affectifs. Nous trouvons dans le protocole de Paulette un seul affect, inséré dans une relation à valence agressive (P.II : « sang »), mais ceci est rapidement annulé par un mécanisme narcissique : les deux personnes qui se battent deviennent une seule personne et le rouge qui évoquait le sang dans la réponse originale devient la tête ou la pensée de la personne. Nous trouvons également la présence des affects de l'angoisse (réponses à cotation Clob). Ceci apparaît surtout face à des planches sexuelles et des planches qui ont une structure dispersée (PX). Paulette tend alors à unir toutes les parties de la planche et à contre-investir toute représentation de séparation par des représentations de célébration ou de fête. Au T.A.T., la majorité des affects présents sont des affects de tristesse exagérée. Paulette appuie beaucoup sur le corps des personnages pour étayer les affects, ce qui témoigne de l'insuffisance de leur mentalisation. Le traitement de la perte et l'accès aux affects semblent donc difficiles pour Paulette.

L'expression pulsionnelle est présente au Rorschach dans ses deux versants : libidinale et agressive. Sauf à la planche I, où se déploie une relation libidinale de bon augure, l'expression pulsionnelle se trouve majoritairement annulée par des défenses narcissiques ou donne lieu à l'effraction des limites par des réponses anatomiques ou des réponses à mauvaise qualité formelle. Au T.A.T., l'expression pulsionnelle se trouve surtout réprimée, sauf aux planches 5 et 6, où nous trouvons un meilleur niveau de fonctionnement. La majorité des conflits au T.A.T. sont traités dans leur versant narcissique. A deux reprises (P2 et P7GF), nous constatons le début d'une conflictualité avec l'objet maternel, qui ne peut pas se déployer et qui se trouve vite réprimé. L'agressivité et le conflit ne semblent pas pouvoir faire partie des relations, cela est surtout vrai dans la relation avec l'objet maternel. Au T.A.T., les questions de rivalité et de séparation sont traitées soit par des projections de ce danger à l'extérieur (la tempête, l'incendie, la vie dure) soit par un traitement

narcissique (centration narcissique sur le personnage). La relation au père semble être investie d'une grande affection et est très libidinalisée mais cette relation donne lieu à un sentiment de culpabilité et fait également émerger des mécanismes narcissiques.

Quant aux identifications sexuelles, nous trouvons au T.A.T. l'évocation des relations mère-fille, père-fille, et des couples. Toutefois, l'anonymat des personnages et la non identification de leur sexe permettent à Paulette de ne pas instaurer d'histoires inscrites dans une triangulation œdipienne. Ce flou mis sur les personnages peut traduire sa tentative de mettre une distance entre elle et l'histoire qu'elle raconte. Dans la majorité des planches, les histoires se centrent sur le héros et concernent son idéalisation ou sa dévalorisation. De plus, les femmes ne sont jamais décrites comme assumant un désir sexuel pour un homme. Nous ne trouvons pas de symbolique féminine ni au Rorschach ni au T.A.T. Au T.A.T., les personnages féminins sont soit idéalisés ou attaqués et dévalorisés, ce qui traduit la difficulté de Paulette à accéder à des identifications féminines.

L'accès à une position passive-réceptrice et l'intégration du féminin semble ne pas être atteints par Paulette, qui ne peut accueillir en elle le désir pour l'autre. La difficulté à pouvoir déployer l'agressivité et à traiter la rivalité œdipienne dans la relation avec l'objet maternel semble bloquer l'accès aux identifications féminines. Nous voyons également une difficulté à contenir les excitations, à exprimer les affects et à déployer des relations pulsionnelles. Paulette ne semble pas pouvoir encore accéder à une identité sexuelle de femme, porteuse de désir sexuel pour un autre reconnu et investi dans sa complémentarité.

L'élaboration de la perte d'objet et la désensualisation des objets parentaux sont très compliquées dans ce contexte et ne semblent pas abouties. Nous entendons cela également dans l'entretien, à partir des difficultés de Paulette à s'imaginer vivre loin de ses parents et de son envie de protéger leur image aux yeux de la psychologue. La relation avec la mère semble très ambivalente, l'image maternelle est terrifiante au Rorschach et attaquée et méprisée au T.A.T. La relation aux autres filles de son âge paraît être également très compliquée. La difficulté à s'attaquer à l'imago maternelle ainsi que la difficulté à se protéger dans des relations duelles, très chargées d'excitation et très sexualisées, semblent ébranler le sentiment d'identité de



Paulette pour qui l'identité et l'identification ne semblent pas être encore très différenciées. Elle paraît toujours en proie à la conflictualité adolescente et il ne nous semble pas qu'elle puisse avoir encore une place pour l'autre en tant qu'objet d'investissement amoureux.

Tout cela explique pourquoi nous n'entendons pas dans le discours de Paulette de projet adulte nourri par des rêveries et par des identifications. Cela explique également la raison de son angoisse très contraignante à vivre au quotidien. Toutefois, nous observons aux tests projectifs et également pendant l'entretien, sa capacité à se servir de l'étayage de la psychologue. Ceci montre une ouverture à l'objet et à l'aide qu'il peut apporter.

*Clara, angoisse et soumission*

Lors de l'entretien, Clara évoque ses parents uniquement pour dire qu'ils ne l'ont pas aidée pour choisir sa voie ou bien pour parler d'eux en tant que source de son angoisse concernant l'argent. Son lapsus, au tout début de l'entretien, quand elle nous propose sa définition de l'adulte, est également très parlant : « vivre loin de ses parents, euh non pas loin, vivre seule et être indépendante ». La relation de Clara avec ses objets parentaux semble toujours être très conflictuelle. Cela nous fait nous questionner sur la désensualisation du lien aux objets parentaux de l'enfance, qui est un des conflits principaux de l'adolescence. La persistance de ce conflit avec les objets parentaux semble ne pas permettre à Clara d'investir librement les objets extra-familiaux. L'absence d'expérience de relations amoureuses vient appuyer également notre hypothèse concernant la vivacité du conflit œdipien au sein de la famille de Clara. Il en va de même pour ses relations amicales. Nous savons uniquement qu'au collège, elle n'avait pas beaucoup d'amis et pour cette raison, avoir un groupe d'amis au lycée était une chose très importante pour elle. Ce groupe d'amis l'a beaucoup influencée dans son choix d'études et a constitué une source d'identification extra-familiale pour Clara. Toutefois, nous n'avons aucune information sur ses amitiés actuelles, qui n'ont pas du tout été présentées dans son discours lors de l'entretien. Son projet adulte, bien qu'elle travaille et soit financièrement indépendante, semble être touché par beaucoup de doutes et de déceptions. Clara semble déprimée, malgré son attitude très indifférente, et son projet ne peut être nourri ni par ses relations ni par ses rêveries qui semblent être inhibées.

Cette angoisse masquée derrière l'indifférence de Clara lors de l'entretien est très explicite aux épreuves projectives. Elle est très sensible aux facteurs sensoriels au Rorschach. Les caractéristiques achromatiques des planches (noir et blanc) sont à plusieurs reprises interprétées. Les planches noires ont un aspect effrayant et angoissant, tandis que les parties blanches mettent en avant une sensibilité dépressive. Elle construit également de nombreuses réponses à partir des parties manquantes de planches ( $Dbl >$  aux normes). Cette sensibilité aux facteurs sensoriels met en avant sa difficulté à contenir l'excitation et l'insuffisance du refoulement, qui donne lieu à l'utilisation du mécanisme de projection au T.A.T. Cette difficulté ne lui permet pas non plus de pouvoir se laisser aller à la régression, ce qui explique son incapacité à figurer des histoires en l'absence de perception au T.A.T.

Les affects au Rorschach sont surtout concentrés autour des réponses achromatiques qui traduisent les angoisses de Clara. Son effort pour remplir le vide intermaculaire des planches (PII : « avion qui bombarde, couvert de sang »), ainsi que la présence des fantasmes de bisexualité (à la même planche, les hommes qui deviennent des femmes à l'enquête) et la présence des figures féminines avec des attributs phalliques, nous semblent indiquer la présence d'une vive angoisse de castration et son retentissement narcissique, sous forme d'une dépressivité au Rorschach. Aux planches pastel, nous constatons une grande excitabilité (PVIII : « volcan », PIX : « bougie posée sur un socle rose avec des flammes orange ») qui montre sa difficulté à contenir l'excitation. Au T.A.T., Clara a également du mal à déployer ses affects. Les mouvements ne sont jamais portés par des sujets (P3B : « ça c'est une scène très triste »). Quand ils existent, ils sont soit minimisés, soit étayés par le corps. Pour les planches de la triade dépressive, Clara va soit avoir recours (à deux reprises) à des mécanismes d'intellectualisation (appui sur la fiction) qui vont l'aider à construire des histoires (P3BM et 13BM), soit favoriser un traitement narcissique (P12) afin d'éviter le traitement de la perte. L'affect de la colère est le seul à être clairement porté par un personnage à la planche 9 où il est question de la rivalité féminine.

Au Rorschach, les représentations relationnelles sont majoritairement traitées dans un versant spéculaire. Quand Clara évoque une représentation relationnelle qui inclut la dimension pulsionnelle, cela brouille ses identifications, les hommes se

transforment en femmes à l'enquête (PI). Au T.A.T., les représentations des relations sont très compliquées. La tendresse n'est possible qu'au sein du couple homosexuel (planche 10 figurant un couple hétérosexuel qui évoque la tendresse). La séparation, quand elle peut être évoquée (P.2), provoque des attaques sadiques. Le conflit de rivalité entre femmes est le seul à être bien traité à la planche 9. Les autres conflits sont très crus et déployés dans une dimension sadomasochiste : (P13MF : « Ça c'est...ils viennent... ils ont fait l'amour. L'homme est en train de pleurer, la femme est morte. Il s'aperçoit qu'il l'a tuée pendant qu'ils faisaient l'amour. Ils faisaient des trucs SM et ça a très mal tourné. Il se demande ce qu'il va faire du corps, il est un peu désespéré de l'avoir tuée quand même, voilà »). Au T.A.T, le conflit est très compliqué à instaurer à l'intérieur du couple. Clara arrive à mieux faire se dérouler les conflits dans les relations aux parents ou dans la rivalité entre femmes. Toutefois, elle ne finit presque jamais ses histoires. Quand les conflits se résolvent à la fin, ce qui est rare, il n'y a pas de compromis, mais souvent de la soumission d'une des deux personnes.

Clara arrive à identifier sexuellement les personnages au Rorschach. Toutefois, la majorité des identifications sont masculines. Il y a uniquement une identification féminine mais celle-ci est dotée d'attributs phalliques. Au T.A.T., les identifications sexuelles sont plus stables qu'au Rorschach mais les femmes sont très dévalorisées et attaquées. Au Rorschach, nous trouvons trois réponses que nous pouvons interpréter comme de la symbolique féminine, mais ce sont surtout des symboles mixtes, mettant en scène les deux sexes intriqués : la dimension phallique contient la dimension féminine. Au T.A.T., les femmes et la figure maternelle sont majoritairement attaquées et dévalorisées.

Clara est angoissée et cela s'exprime pendant la totalité de la passation. Les doutes qui touchent à son projet et son incapacité à s'approprier un projet porteur de sens, semblent être liés à sa difficulté à contenir ses excitations et à s'approprier le corps adulte génitalisé. Nous constatons une angoisse de castration très vive. Ceci est sûrement lié à la persistance des fantasmes de bisexualité, pas encore bien refoulés. Cette angoisse semble entraver l'appropriation des identifications sexuées de femme et l'appropriation de son désir concernant son avenir, sur le plan professionnel et amoureux. Le travail du féminin, n'étant pas abouti, ne lui permet pas d'accéder

aisément aux relations avec l'autre sexe, investi dans sa complémentarité. La difficulté à accéder à une passivité bien tempérée entrave également l'accès de Clara à ses affects et à ses rêveries, ce que nous constatons dans l'entretien et dans les tests projectifs. Le processus de désensualisation du lien au parent du même sexe, qui permet au sujet d'accéder à des identifications sexuées, semble être actuellement entravé. Cette difficulté ne lui permet pas de s'approprier une identité de femme, sexuellement mature, porteuse de désir pour un homme, ce qui complique autant ses relations que le traitement des conflits. Les femmes sont très dévalorisées et attaquées, ce qui rend l'identification difficile. Aux tests projectifs, nous remarquons que la majorité des identifications sont de l'ordre du masculin-phallique. Toutefois, l'intellect, très investi chez Clara, lui permet de pouvoir construire plusieurs réponses pendant les tests projectifs. L'accès à l'intellectualisation semble beaucoup l'aider face à ses difficultés et semble la rassurer tant bien que mal face à l'angoisse.

*Anthony, rien de très palpitant*

La manière dont Anthony saisit l'espace de l'entretien est particulière. Il dévalorise et banalise constamment son vécu en disant : « rien de fou », « rien d'intéressant », « rien de très palpitant ». Il ne peut associer librement, ni se laisser régresser à son passé infantile. Il a une attitude très défensive face à la clinicienne et tente de maîtriser l'entretien en renversant les rôles. Le discours d'Anthony n'est pas nourri par les affects ou par les relations d'objets. En effet, hormis avoir évoqué l'existence d'un cercle d'amis au collège, il ne parlera pas d'amitiés, ni de relations intimes de manière précise. Même si nous savons qu'Anthony a une petite amie, car ils ont souhaité participer ensemble à la recherche, il n'a jamais évoqué cette relation.

En référence à sa scolarité, il se décrit comme n'étant : « pas celui qui pose problème », ni « celui qui est victime », mais comme quelqu'un de « neutre ». Il dit avoir été gentil avec tout le monde, sans être « con ». « Je ne me faisais pas d'ennemi mais je ne me faisais pas d'amis non plus », dit-il en parlant de ses années scolaires. Il dit qu'en primaire, il était plus agressif mais il a appris avec le temps à ne pas « être dépassé par des émotions ». Il passait alors son temps avec « le jeu vidéo du moment, [la] copine du moment et [l]es devoirs du moment » en les mettant tous les trois au même niveau. Fier de ses capacités de maîtrise, Anthony se vante de n'avoir "jamais été bourré" au lycée. Cela a été visiblement un sujet de moquerie dans son

environnement. Nous voyons alors dans son discours cette méfiance face à l'objet et le refus de laisser tomber sa garde, que nous avons également constatés au sein des épreuves projectives. Anthony se défend constamment face aux autres et également face à la psychologue. Par conséquent, cette attitude ne lui permet pas de nourrir son projet ou son discours de ses liens objectaux ou de ses affects.

Toutefois, vers la fin de l'entretien, Anthony peut momentanément lâcher cette maîtrise et penser à sa relation avec sa mère, qu'il croit avoir déçue : « Ma mère ne me supportait pas trop au lycée ». Il parle longuement du sentiment de déception qu'il a suscité chez sa mère, à cause de ses mauvaises notes. De plus, il a raté la première année de médecine et il n'a pas voulu retenter sa chance, ce qui a beaucoup attristé sa mère. Il peut à ce moment-là parler de sa dyslexie diagnostiquée pendant sa scolarité, tout en disant que ce n'est pas une excuse pour sa difficulté à réussir au lycée, une difficulté qui selon lui lui incombe. L'identification à un objet décevant face à sa mère, qui nous semble constituer une identification mélancoliforme, accompagnée de ses difficultés de contenance face à l'angoisse, nous fait nous questionner sur les capacités de contenance maternelle et les relations précoces entre Anthony et sa mère.

Il suit des études pour accéder à un métier qu'il trouve intéressant et il a une relation amoureuse avec une jeune femme. Malgré la présence d'un projet adulte concret, il nous semble que les capacités d'appropriation d'Anthony face à son projet sont inhibées. En effet, il a peur de mettre en péril son projet et il craint de ne pas avoir assez de motivation pour le concrétiser. Il dira : « *Si je mets en doute mes études, je vais partir en vrille en disant 'eh merde, peut-être que j'ai fait une bêtise', je ne vois pas l'intérêt de douter* ». Son doute porte donc surtout sur sa volonté de travailler. Ce doute nous semble traduire l'expérience d'une inhibition passée, peut-être au lycée et en PACES, et une certaine dépressivité. Ses doutes nous semblent être surtout liés à une insécurité narcissique et découlent de la difficulté de trouver de bons objets internes sécurisants au sein de son fonctionnement psychique.

Quand nous regardons les épreuves projectives d'Anthony, nous trouvons très peu de réponses qui prennent en compte la dimension affective. Au Rorschach, il existe extrêmement peu de réponses couleur (2 réponses sur 29). Ces deux réponses, de bonne qualité formelle, sont proposées aux planches pastel (PVIII & PX).

Toutefois, Anthony ne peut intégrer les couleurs rouges, qui sollicitent les motions pulsionnelles, agressives ou sexuelles, au sein de ses réponses. Face à la réactivation de l'angoisse de castration, à laquelle il a du mal à faire face, l'accès à la dimension affective et pulsionnelle est très compliqué. En effet, les nombreuses réponses à la symbolique phallique-menaçante soulignent le profond impact de l'angoisse de castration dans son fonctionnement psychique. Au T.A.T., Anthony parvient à certains moments à reconnaître les affects de ses personnages. Il s'agit surtout d'affects de tristesse, de regret et de désespoir. Nous trouvons cinq planches sur 15 qui contiennent des affects. Cependant, il ne s'agit pas toujours d'affects en lien avec la sollicitation latente des planches. A la planche 12 du T.A.T., qui fait partie de la triade dépressive, il nous raconte l'histoire d'un documentaire sur une famille de sangliers, pour laquelle il exprime de l'affection, tout en scotomisant l'arbre et la barque qui constituent les objets principaux de la planche. Son histoire est hors-sujet et nie les sollicitations latentes et manifestes de la planche. Quant au traitement des deux autres planches de la triade dépressive (3BG, 13BM), les affects de la tristesse y sont présentés. A la planche 3BM, Anthony peut reconnaître la tristesse du personnage figuré, en racontant une histoire de séparation. Toutefois, à la suite de l'évocation de la tristesse, l'histoire change et Anthony attaque le personnage qui est en état de détresse : « il est gros », « c'est niais ». Il est alors plus aisé pour lui de se définir comme cause de la tristesse, dans une identification mélancolique, que de reconnaître la perte de l'objet. A la planche 13BM, Anthony raconte une histoire construite à partir des défenses maniaques : « Le shérif qui part à Lo Santos pour trafic de tulipes ». Toutefois, la tristesse du petit garçon, le fils du shérif, est reconnue. « Nicolas attend désespérément [son père]. Il va avoir peur ». Il peut également dire qu'il est désespéré et triste. Toutefois, à aucun moment Anthony ne peut évoquer une figure maternelle qui tiendra compagnie à son personnage. En l'absence des figures internes sécurisantes, Anthony, comme Nicolas, semble craindre la solitude.

Les motions pulsionnelles sont sujettes à un grand contrôle de la part d'Anthony. La dimension libidinale est bien moins présente et semble plus difficilement accessible. Au T.A.T., cette difficulté de maniement pulsionnel se traduit par des mécanismes d'évitement du conflit. En effet, les histoires proposées par Anthony sont majoritairement aconflictuelles ou construites autour de relations

d'objet persécutif, non inscrit dans une triangulation œdipienne. Dans les rares planches où nous trouvons un début de conflictualisation (P3BM, P13MF), soit le conflit se trouve évité par le passage à un traitement narcissique, soit la logique de l'histoire se trouve impactée. Toutefois, les planches 13B et 16 traduisent un conflit intrapsychique et traitent de la perte d'objet et de l'absence d'étayage : apparaît alors une crainte de la folie paralysante et inquiétante.

Au niveau des investissements objectaux, au Rorschach, nous ne trouvons pas de réponses contenant des représentations relationnelles interactives. La majorité des représentations humaines/animales que propose Anthony sont figurées seules. Quand il arrive à proposer des représentations de relations, il s'agit soit de relations spéculaires, soit de relations qu'il annule par des mécanismes narcissiques (deux personnes devenant une seule). A la planche II du Rorschach, nous trouvons la réponse qui se rapproche le plus d'une représentation de relation : « deux personnes qui se tiennent mains jointes comme ça (*mime*) ». Cette réponse nous semble surtout désinvestir la dimension bilatérale de la planche. La lacune intermaculaire qui suscite une séparation entre les deux parties de la planche est contre-investie par la tentative d'Anthony d'associer ces deux parties. Au T.A.T., nous constatons la même difficulté au niveau relationnel : Anthony ne peut mettre en scène de relations conflictuelles au sein de ses histoires. Il s'agit surtout de l'évocation de mauvais objets comme des « psychopathes », des « satanistes » ou des mères qui internent leurs enfants en asile psychiatrique.

Quant aux identifications sexuelles, au Rorschach, les représentations humaines et animales proposées par Anthony sont majoritairement de sexe masculin. Elles sont soit dotées d'une puissance phallique inquiétante, soit castrées. Nous trouvons des représentations féminines qui sont dotées d'attributs phalliques et qui constituent des éléments effrayants témoignant ainsi de la présence des fantasmes de bisexualité qui perturbent le travail de la pensée. Au T.A.T., les histoires d'Anthony étant très contrôlées, nous ne constatons pas d'instabilité au niveau des identifications. Il arrive à situer dans ses histoires des relations père-fils. Cependant, il lui est plus difficile de faire appel à l'objet maternel, qui se trouve soit scotomisé, soit tué au sein des scénarios, soit simplement absent. De même, la relation avec l'objet paternel, même si évoquée, ne peut contenir aucune dimension de rivalité ou

de tendresse. Nous avons observé un aspect dans le T.A.T. d'Anthony qu'il est intéressant de souligner : son effort pour donner des prénoms à ses personnages. Cela peut témoigner d'une tentative d'appropriation de ses histoires. Nous mettons cet effort en lien avec l'étayage de la corporéité très présente au Rorschach (à partir des mimes). Ces procédés nous semblent impliquer une difficulté d'appropriation subjective et de mentalisation de la pulsion. Sans ces efforts pour s'approprier ses histoires, les pulsions d'Anthony risquent d'être trop débordantes.

Anthony ne semble pas encore aisément accéder à la symbolique féminine. Au Rorschach, à la planche II, « le pot » porté par deux personnes, peut constituer une réponse à la symbolique féminine, ayant une capacité réceptive. Toutefois, les deux réponses qui suivent, le nœud papillon en l'air et les reins qui flottent, traduisent l'insuffisance de contenance de ce pot. De plus, la réponse 26, donnée à la planche X du Rorschach, les « ovaires », témoigne de la difficulté d'Anthony à accéder à la symbolique féminine. Cependant, la réponse « coucher de soleil » qu'il propose à la planche VIII, accompagnée de la symbolique phallique (jaguar et forêt de sapins) est de meilleure qualité et illustre une certaine sensibilité à la symbolique féminine. Au T.A.T., les femmes se trouvent souvent attaquées : tuées, guettées par un psychopathe, dévalorisées, violées ou encore abandonnées. L'absence de l'objet maternel en tant qu'objet sécurisant, lors de la solitude de l'enfant à la planche 13B, peut constituer l'origine de ces attaques du féminin.

La difficulté d'Anthony à trouver de bons objets internes pour se sentir en sécurité face à l'angoisse le contraint à avoir une attitude méfiante face à l'autre et annihile ainsi l'apport que cet autre peut constituer pour son estime de soi. Anthony semble alors s'isoler et tenter de réprimer l'angoisse. Il a également recours à des représentations contra-phobiques, afin de tenter de neutraliser son angoisse face aux représentations dangereuses et menaçantes qui peuplent son monde interne. Les attaques auto-sadiques dans ses réponses au T.A.T., ainsi que l'identification à l'objet décevant au sein de la relation qu'Anthony entretient avec sa mère, témoignent de sa difficulté à accepter l'impact de l'autre sur lui et à accéder à une passivité tempérée. Il semble préférer être décevant et source de sa propre souffrance, plutôt que d'accepter les défaillances ou la perte de l'objet. Il lui devient alors très difficile de manier ses pulsions, d'assumer son désir pour l'autre ou de



contrôler son agressivité. Par conséquent, il ne peut se confronter à la conflictualité de la fin de l'adolescence avec le parent du même sexe et accéder aux identifications sexuées de la fin de l'adolescence. Sans ces dernières, mais avec le maintien des fantasmes de bisexualité, qui se présentent à partir de représentations féminines menaçantes dotées d'attributs phalliques aux tests projectifs, nous constatons l'impact important de l'angoisse de castration sur le narcissisme d'Anthony qui ne peut pas accéder à l'intégration du travail du féminin ni contenir et s'approprier sa pulsionnalité. De cette difficulté découlent des attaques sadiques et destructrices du féminin, que nous constatons très rapidement au sein de ses histoires proposées au T.A.T. Anthony ne peut pas accéder à une position passive-réceptrice qui lui aurait permis d'être en contact avec son monde affectif. Par conséquent, il ne peut pas accéder à des relations objectales avec un autre reconnu dans sa complémentarité ou nourrir son projet par son lien aux autres et par ses affects.

*Alex, un homme sans affect*

Le discours d'Alex est soutenu et contrôlé. Il est très peu nourri par les affects et quand cela arrive, c'est surtout afin de parler d'une charge d'angoisse dans la sphère professionnelle. Nous retiendrons quand même un sentiment de marginalisation qu'il a ressenti au lycée, à cause de ses difficultés relationnelles avec ses pairs. Il est timide mais au cours de l'entretien, il peut se détendre à certains moments. Ce qui est très étonnant c'est qu'à aucun moment Alex nous parle de ses amitiés ou de ses liens avec sa famille. Il dira à plusieurs reprises qu'il n'a aucune attache avec les rencontres qu'il a faites dans sa scolarité et qu'il n'a jamais été très sociable avec ses pairs. Il n'a pas évoqué non plus de sphère sociale actuelle. Il en va ainsi pour les relations amoureuses, Alex n'évoque à aucun moment de relations amoureuses. Il dira uniquement à la toute fin de l'entretien qu'il lui arrive d'avoir envie de prendre des verres avec des filles qui lui plaisent et qu'il peut rêver ces moments. Au niveau relationnel, nous constatons donc une grande inhibition. Il se peut que la passation du protocole, en tête-à-tête avec la psychologue qui est dans ses âges, ne lui ait pas facilité la tâche. Il nous semble que la dimension relationnelle et affective du projet adulte se trouve inhibée. Même si la dimension professionnelle est existante, elle se trouve également inhibée dans le sens où elle n'est ni nourrie par les désirs, ni les affects et les rêveries d'Alex, ni par ses liens aux autres.

Au niveau des affects, au Rorschach, nous observons surtout des réponses témoignant de son angoisse. Il s'agit de représentations phobogènes et persécutives. Nous trouvons également deux réponses témoignant d'une sensibilité dépressive, qui semblent traduire le retentissement narcissique de l'angoisse de castration. Ceci est à mettre en parallèle avec les nombreuses réponses constituées par des parties du corps humain (7 réponses en Hd, 1 en HdAd). Cependant, deux réponses en couleur, traduisant des affects, proposées aux deux dernières planches pastel, indiquent une certaine capacité de relâchement et de souplesse. Ces réponses (PIX : « clown », PX : « créature démoniaque avec une feuille verte ») sont accompagnées néanmoins d'une charge d'angoisse. Au T.A.T., l'évocation des affects est plus rare, Alex peut évoquer l'affect de la tristesse deux fois seulement (P3BM et P13MF) mais ceci est rapidement balayé par des défenses narcissiques. Cependant, il peut évoquer des états affectifs plus légers, à la limite des mouvements affectifs et des positions narcissiques : « elle est étonnée, choquée » à la P5 et « il a l'air préoccupé » à la P13B. Nous avons également deux planches pour lesquelles Alex précise que les personnages sont sans affects : P4 : « l'homme est indifférent » et P7 : « l'autre écoute sans émotion ». Quand nous nous intéressons à la triade dépressive, sauf à la première de la planche de la triade (P3BM), il ne peut évoquer d'affects. De plus, à cette planche (3BM), l'évocation de la tristesse, à partir des mécanismes obsessionnels (« soit tombé, soit picolé, soit triste »), est suivie rapidement par des mécanismes de défense très coûteux (détail rare, traitement sensoriel, défenses narcissiques, description de la posture, image du corps touché : « jambes partent en live »). Ce qui est le plus frappant dans le traitement de ces trois planches qui renvoient à l'élaboration de la position dépressive est le fait qu'Alex ne peut à aucun moment faire appel à un autre qui va soutenir et servir d'étayage pour ses personnages. En dépit de la présence des affects au T.A.T, il utilise des facteurs sensoriels qui indiquent ses difficultés quant à ses capacités de contenance face à l'angoisse.

L'expression pulsionnelle au Rorschach n'est pas déployée à partir des représentations relationnelles dans le protocole d'Alex, à l'exception de sa réponse 8 à la planche II, où il s'agit de deux lapins qui se tapent la main. A cette planche, l'expression pulsionnelle est très contrôlée mais sa réponse évoque d'une part la dimension agressive, avec l'action de taper, et d'autre part la dimension sexuelle, par

le choix d'un animal. Il s'agit de la seule représentation relationnelle de son protocole de Rorschach. La seule représentation humaine en mouvement qu'Alex déploie ne constitue pas une relation pulsionnelle mais spéculaire. De plus, il fait passer ses personnages, non sexués, de l'état actif (ils portent quelque chose) à l'état passif (ils sont accroupis) dans le second temps de la passation. Pour le reste de son protocole, il s'agit surtout de représentations angoissantes, persécutives, de représentations sadiques et de représentations phalliques, qui témoignent des difficultés d'Alex dans le maniement pulsionnel. Au T.A.T., cette difficulté se trouve plus accentuée mais nous trouvons également un niveau de traitement de meilleure qualité. En effet, à certaines planches nous trouvons d'une part des histoires qui témoignent d'un conflit bien déroulé avec une épaisseur symbolique et un travail du refoulement efficace et contenant. Il s'agit là des planches traitant les thématiques de l'ambivalence dans le couple (P4), de la curiosité maternelle (P5), du lien avec l'objet maternel (P6), de la relation de tendresse dans le couple (P10) et de l'environnement prégénital (P11). D'autre part, et cela en majorité, les histoires d'Alex, même si elles contiennent une amorce du conflit intrapsychique ou interpersonnel, sont déployées à partir des mécanismes de défenses narcissiques. Le conflit se trouve alors annulé dans ces planches. Il s'agit des planches traitant de l'impuissance de l'enfant face à l'objet du père (P1), la triangulation œdipienne (P2), les planches de la triade dépressive (P3BG, P12BG et P13B), le lien au père (7BM et 8 BM) et le mouvement pulsionnel dans le couple (P13MF).

Quant aux identifications sexuées, au Rorschach, Alex déploie surtout des représentations masculines. Nous trouvons également une seule représentation féminine (grenouille) qui est attaquée par un mouvement sadique et qui dévient une représentation masculine à l'enquête. Ces identifications sont surtout données par des représentations animales. Il lui est difficile de qualifier des représentations humaines d'homme ou de femme. Au T.A.T, les identifications sexuées des personnages sont majoritairement stables. Il peut également évoquer une relation entre mère et fils, même si cela nécessite la mobilisation de certains mécanismes de défense afin de se protéger de l'excitation que cette relation duelle suscite. La planche en question (6BM) reste néanmoins bien traitée et suit une cohérence logique. Toutefois, à la planche 7, qui traite du lien avec l'objet paternel, nous voyons une difficulté à instaurer la différence générationnelle entre deux hommes. Alex tente d'introduire la

différence par des adjectifs comme « l'ancien » et « le petit jeune » mais n'étant pas satisfait de cette configuration floue, il est contraint d'inclure des précisions chiffrées « 40-70 ans ». Toutefois, cette distance induite par la différence d'âge n'est pas non plus suffisante, Alex précise alors qu'il n'y a aucune « émotion » entre les deux hommes. Puis il les valorise individuellement sur le plan narcissique (bien habillé, bien coiffé) avant de revenir sur son doute quant au titre du personnage plus âgé : « le patron, non le chef, et son lieutenant quoi... oui. ». Cette planche très parlante met en avant un lien mal désérotisé avec l'objet paternel qui semble mettre en difficulté l'accès d'Alex aux identifications sexuées structurantes de l'homme. De plus, le complément féminin semble être absent dans son protocole. Au Rorschach, nous n'avons aucune réponse appartenant à la symbolique féminine. Toutefois, au T.A.T., l'image maternelle est bien reconnue. Aux planches 3BM et 13MF, la présence des femmes corporellement atteintes semble indiquer à nouveau une certaine angoisse de castration, omniprésente dans le protocole d'Alex.

Nous trouvons chez Alex une difficulté à contenir les excitations liées au conflit œdipien et une angoisse de castration très vive, qui ne lui permettent pas d'investir aisément la sphère relationnelle. L'utilisation des facteurs sensoriels semble témoigner d'une difficulté de traitement des excitations liées au conflit œdipien. En effet, le lien avec l'objet paternel semble encore très érotisé. La non-résolution de la face négative du conflit œdipien ne lui permet pas d'accéder à des identifications sexuées pour entrer dans l'âge adulte. La persistance de ce lien rend très difficile le remaniement pulsionnel, rigidifie son fonctionnement psychique et entrave ses investissements objectaux. Malgré un meilleur lien perçu avec l'objet maternel aux tests projectifs et bien que nous n'ayons pas constaté de difficultés au niveau identitaire ou pré-génital à cause de la non-résolution du conflit œdipien avec l'objet paternel, Alex ne peut pas s'appuyer sur ses objets internes. Ces derniers sont trop excitants pour servir d'objet d'étayage. Par conséquent, il lui est très compliqué de traiter les affects dépressifs sans s'appuyer sur ces objets d'étayage qui le désorganisent et qui le contraignent à avoir recours à des mécanismes de défenses narcissiques. L'absence du complément féminin dans le protocole d'Alex semble être liée à la présence accrue de l'angoisse de castration qui rend la position féminine très dangereuse. Il nous semble que le travail du féminin, la tâche primordiale du processus adolescent, est en difficulté chez lui. La difficulté à accéder à une position

passive et la non-résolution du conflit identificatoire avec l'image paternelle entravent l'accès d'Alex à ses affects et ses rêveries et inhibent ses investissements objectaux. En somme, le projet adulte ne peut pas être nourri par des rêveries, ni par des relations aux autres et constitue un projet narcissique peu porteur de sens pour Alex.

*Gaston, la timidité et les rêveries*

Gaston parle peu de son enfance. Son discours est d'emblée centré sur ses années de collège, de lycée et sur sa vie actuelle. Les années de collège et de lycée semblent avoir été éprouvantes pour Gaston qui dit avoir « terminé sa puberté à 11 ans ». Grandissant d'un coup, son physique est plus avancé que celui de ses camarades de classe. Il devient donc le sujet des moqueries du collège entier. Il dit avoir été trahi même par des amis qu'il croyait proches et à qui il se confiait sur ses problèmes familiaux. D'après lui, cela a entraîné chez lui un manque de confiance et la chute de ses notes à l'école. Ainsi, il a été jugé sévèrement à la maison, comme « la honte de la famille » ou encore comme un « cancre ». Il s'est alors refermé sur lui et a préféré avoir un petit groupe d'amis, qui comptaient quand même beaucoup pour lui. En effet, dans les projets de Gaston, la place des autres est cruciale. Que ce soient les rêveries sur le fait de devenir musicien ou de vivre à Marseille, elles sont toutes partagées avec des pairs. Quand Gaston parle de changement dans sa capacité à prendre des risques et des décisions propres à sa vie, il définit le soutien de ses amis comme moteur de ce changement.

Face à ces difficultés, Gaston dit que les rêveries et les jeux vidéo ont été une grande source de réconfort. Il utilisera les jeux vidéo comme source de rencontres, c'est-à-dire comme média lui permettant d'avoir des relations d'objet que nous pourrions qualifier de tempérées (uniquement par le jeu et par la voix) pour consolider le processus de différenciation. Ces amitiés lui ont permis de voyager seul les week-ends et d'utiliser ses voyages pour nourrir davantage ses rêveries. Il n'avait alors plus besoin de cacher son corps, désormais moins source d'angoisse. Ses voyages lui ont permis dans un premier temps de s'éloigner petit à petit de chez lui et plus tard de s'appuyer sur ses rencontres pour s'éloigner plus définitivement avec un déménagement. Si nous ignorons le travail d'élaboration effectué par la capacité de rêverie, on peut considérer ses activités (jeux vidéo) comme étant de l'ordre du

retrait. Pourtant, Gaston témoigne d'une grande capacité de rêverie qui lui permet de garder vivants ses investissements, que ce soit au niveau de ses idéaux et de ses désirs propres ou de ses relations d'objet.

Gaston est capable d'utiliser cet espace de parole pour réfléchir à ses difficultés. Cela pourrait être une indication quant à la solidité de l'introjection des objets suffisamment bons. Il peut reconnaître ses affects comme la tristesse et déployer sa pensée afin d'en chercher les causes, en incluant toujours la dynamique relationnelle dans sa pensée, ce qui nous indique une certaine contenance pulsionnelle et un traitement des excitations suffisant. Malgré ces difficultés qui donnent lieu à une inhibition dans la sphère sociale et familiale, que Gaston nomme sa « timidité », nous pouvons voir dans son discours l'existence d'un ailleurs, un espace où pourrait se dérouler tout ce qui ne pourrait pas se dérouler ailleurs, l'espace de la rêverie.

Quand nous nous intéressons à la dimension affective aux tests projectifs, nous constatons qu'au Rorschach, il y a un grand nombre de réponses couleur qui indiquent l'accès à une dimension régressive et sensorielle. Toutefois, Gaston met en place un renversement défensif : les réponses sensorielles arrivent à des planches rouges, qui sollicitent des représentations libidinales ou agressives, à la place des planches pastel. En revanche, aux planches pastel, nous trouvons l'utilisation des couleurs dans un versant pulsionnel (P.VIII : fleur avec pistil, magma, découpe de vagin et PX : sang de rat mort). La difficulté de Gaston à déployer la pulsionnalité aux planches rouges (PII et PIII) semble être liée à une angoisse de castration encore très vivante. Cette angoisse est également repérable à partir des représentations de couples opposés (petit-grand, actif-passif) au sein de ses réponses. La présence des réponses hybrides témoigne également de la vivacité de ce conflit. Dans une démarche défensive, aux planches qui ont une sollicitation pulsionnelle, Gaston semble s'identifier à une position passive de soumission (P.IV, face à la puissance phallique) et utilise des réponses à la symbolique féminine et régressive. Néanmoins, nous trouvons dans son protocole des réponses qui traduisent la symbolique sexuelle (PV : animaux hybrides ailés, PVI : grande pilier, PVIIR : fleur ouverte avec pistil, PVIII : coupe vagin, utérus) et agressive (PVII : peau bête ouverte, PX : rat mort-sang). Toutefois, le courant agressif est moins symbolisé et plus cru, indiquant la

difficulté de maniement pulsionnel. De plus, les motions pulsionnelles ne peuvent jamais être déployées au sein des représentations relationnelles au Rorschach.

Au T.A.T., le déploiement affectif est plus compliqué, cela est sûrement lié à la dimension plus directement relationnelle du matériel. Gaston perçoit le conflit presque à toutes les planches, le dramatise et le met en scène dans une triangulation œdipienne. Toutefois, au sein des conflits, l'affect est difficile à intégrer, il est alors souvent porté par le corps (« il s'effondre, il est en pleurs »). De plus, les conflits se résolvent souvent par une centration narcissique ou par l'isolement. Les planches faisant partie de la triade dépressive (3BM/12BG/13BM) ne sont pas non plus traitées avec aisance. A la planche 3BM, Gaston peut reconnaître la perte de l'objet ; l'issue du conflit va être traitée dans une dimension narcissique : la femme, après avoir été abandonnée, va se recentrer sur elle-même et « devenir elle-même ». A la planche 12BG, le traitement de la perte est minimisé et est installé comme « la fin des vacances ». A la planche 13BM, la logique de l'histoire est peu compréhensible et Gaston a recours à un traitement sensoriel, en construisant son histoire à propos de la chaleur dangereuse de l'ambiance et l'obscurité inquiétante de la chambre. Reconnaître l'affect de la tristesse ne semble pas être aisé pour Gaston. La présence des procédés mégalomaniaques au sein du protocole semble aller également dans ce sens.

Au niveau des identifications secondaires, au Rorschach, les représentations humaines que Gaston propose ne sont jamais sexuées. Cependant, les animaux utilisés sont tous des animaux masculins, sauf l'objet phobique « araignée » qui lui permet d'éviter la dimension relationnelle de certaines planches. Le conflit de l'activité-passivité et les réponses hybrides présentes dans le protocole de Gaston, que nous avons soulignés plusieurs fois, indiquent les difficultés de ce dernier à accéder aisément aux identifications sexuées structurantes de la fin de l'adolescence. Au T.A.T, les identifications semblent stables, il peut s'identifier à des personnages masculins et féminins. En outre, il peut s'identifier dans des relations mère-fils au sein de ses histoires. Toutefois, ce qui semble être plus compliqué, c'est la relation avec le père. Dans le déploiement des relations entre deux hommes, le conflit est évité et nous trouvons des procédés d'idéalisation mégalomaniaques. La difficulté de Gaston semble résider dans l'appropriation de son corps sexué, qui ne lui permet pas

de s'identifier comme un homme possédant une puissance sexuelle, à cause d'une difficulté à déployer le conflit dans la relation avec le parent du même sexe. Quant à l'intégration du travail du féminin, au Rorschach, nous trouvons de nombreuses réponses témoignant de l'accès de Gaston à la symbolique féminine (8 réponses). Ces réponses lui permettent de contenir l'angoisse et la montée de l'excitation face aux planches renvoyant à la sexualité. Cette capacité de régression et d'identification à des représentations (plus sensorielles) féminines lui permet de se protéger face à l'excitation mais ce n'est pas toujours suffisant ; cela met possiblement Gaston en difficulté pour pouvoir concilier identifications masculines et identifications féminines.

Ce que Gaston nomme sa « timidité », et qu'il place dans son passé adolescent, apparaît plus clairement aux tests projectifs comme une inhibition quant à la sphère relationnelle. Gaston a des difficultés à déployer des mouvements pulsionnels au sein des relations et, malgré sa capacité à reconnaître le conflit œdipien, la résolution du conflit réside dans un éloignement et un recentrement narcissique. Les affects sont exprimés plus facilement pendant l'entretien qu'aux tests projectifs. En effet, pendant l'entretien, il s'agit plutôt des affects de tristesse liés à un manque d'estime de soi ou à l'inquiétude des parents, moins aux relations aux autres. La sphère amoureuse n'est jamais évoquée pendant l'entretien par Gaston.

Les difficultés de maniement pulsionnel semblent être liées à une très grande excitabilité, témoignant d'une fragilité des pare-excitations. Face à l'excitation, Gaston se réfugie dans des positions régressives et féminines. Il montre de bonnes capacités de régression. Cependant, ses identifications féminines, en plus de ne pas toujours être suffisantes pour contenir l'excitation, entrent en conflit avec ses identifications masculines, rendant la relation avec le parent du même sexe très excitante. De plus, il lui est difficile de contenir les pulsions agressives, qui prennent une allure sadique au Rorschach. Toutefois, l'accès à la symbolique féminine et à la fonctionnalité du refoulement lui permet de maintenir des limites psychiques face à cette excitabilité et lui permet d'accéder à ses rêveries en ce qui concerne la sphère professionnelle. Par conséquent, bien qu'il ne soit pas abouti, nous voyons chez Gaston un début d'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie.



*Wilfried, l'absence de la mère*

Pendant l'entretien, Wilfried n'est pas inhibé par la présence de la clinicienne. Il peut associer librement et évoquer des événements difficiles de sa vie. Il peut également évoquer ses affects et surtout de la tristesse quand il évoque certains événements. Pour le secret de famille, il dira qu'il était blessé et triste. Il en va de même pour sa séparation avec sa première copine, Wilfried accepte que cette période de sa vie n'était pas facile et qu'il était triste. Quand il parle de sa relation avec les drogues, il peut avouer qu'il a eu peur de l'effet de la drogue observé sur ses amis et que cela l'a calmé, lui a permis d'arrêter et de penser à lui. Il peut également reconnaître le rôle de son père, qui l'a toujours soutenu dans la manière dont il a géré son projet à l'adolescence. Tous ses projets se sont en effet retrouvés chamboulés suite à « l'éclatement » du secret. Son père lui a toujours fait confiance et lui a permis de réaliser ses projets même quand il n'était pas en mesure de continuer à les investir. Wilfried nous parlera également de ses déceptions et de ses insécurités à l'adolescence lié à son surpoids et à ses mauvaises notes. Même si cela reste dans un domaine très intellectualisé (spiritualisme, bouddhisme), adolescent, il a pu s'intéresser à son monde interne, à ses affects et à ses insécurités, malgré la tentative de fuir le conflit par les passages à l'acte addictifs, qui étaient chose commune dans son groupe d'amis.

En effet, même si Wilfried n'évoque pas beaucoup ses relations extra-familiales, amicales ou amoureuses, son discours est nourri par des relations objectales et nous voyons que les autres sont toujours évoqués, soit en lien avec ses rêveries, soit en lien avec ses projets. A l'école primaire, Wilfried dit avoir eu du mal à se faire des amis à cause d'un déménagement à la suite duquel il s'est retrouvé dans un collège rempli de « racailles », de gens violents qui ne lui correspondaient pas du tout. Mais d'après Wilfried, en quatrième, « tout s'arrange », il a trouvé une bande d'amis avec qui il faisait du skateboard et des sorties. Actuellement, il est toujours en contact avec ce groupe d'amis, qui a été présent et soutenant tout au long de son adolescence.

Quand nous nous intéressons aux épreuves projectives, nous voyons qu'au Rorschach, certaines réponses indiquent une sensibilité aux facteurs sensoriels (les ailes abîmées, les ailes noires tachetées) qui renvoient à une sensibilité dépressive.

Wilfried est également sensible aux changements de matériel (couleur, forme). Ses réponses font écho aux sollicitations latentes des planches. Toutefois, ses remarques et appréciations témoignent d'une centration narcissique dans une dimension dévalorisante : « je n'ai jamais été imaginatif », « ce serait un tatouage cool », « ça me fait penser surtout à rien ». Nous constatons également ce fonctionnement au T.A.T. par la dévalorisation des représentations du couple ou de l'imgo maternelle.

Les affects sont présents au protocole de Rorschach à partir des réponses couleur. Il s'agit des affects dépressifs (2 réponses : ailes abîmées, noires, tachetées), pulsionnels et régressifs (caméléon qui sort d'une fleur, drapeau, élan en orange). L'angoisse de castration est visible à partir de son retentissement narcissique (réponse aile abîmée) et surtout à partir d'appréciations subjectives. Malgré le contrôle formel et les mécanismes d'intellectualisation que nous avons mentionnés plus haut, les affects font partie du protocole de Wilfried, ce qui indique une certaine souplesse de son fonctionnement psychique et une réceptivité psychique. Au T.A.T., nous trouvons surtout des affects de tristesse mais leur traitement est plus difficile. Wilfried utilise à certains moments le corps pour étayer les affects de tristesse (P3B : elle s'effondre, P7BM : le visage presque triste). A d'autres moments, c'est la centration narcissique qui prend le relais. De plus, Wilfried a des difficultés à traiter les trois planches qui constituent la triade dépressive (planches 3BM, 12, 13B). Pour les deux dernières planches (12, 13B), il évite de se confronter à la thématique de la solitude et a recours à des procédés intellectuels (P12) ou se limite à une description accompagnée de procédés narcissiques (p13B : l'enfant s'ennuie, il a les mains blessées). Dans le traitement de ces deux planches, il ne peut ni reconnaître la tristesse, ni faire appel à un objet étayant. Toutefois, pour la planche 3BM, Wilfried reconnaît la tristesse du personnage mais il ne peut trouver une issue possible. Nous pouvons mettre ceci en lien avec la sensibilité dépressive repérée au Rorschach : Wilfried, même s'il peut reconnaître la tristesse, qui est en soi précieuse au regard des protocoles des jeunes adultes que nous avons rencontrés, ne peut faire appel à un objet étayant dans le cas de la solitude. L'enfant qui s'ennuie doit se calmer en faisant appel à des activités masturbatoires (P13B : les mains blessées).

Quant à l'expression pulsionnelle, les réponses de Wilfried sont très symbolisées au Rorschach. Il n'y a pas de débordement pulsionnel mais ses capacités de déplacement et de symbolisation, bien qu'existantes et contenant, ne lui permettent néanmoins pas de déployer les motions pulsionnelles au sein des relations. Au T.A.T., l'expression pulsionnelle est moins aisée pour Wilfried à cause des sollicitations latentes du test qui renvoient à une conflictualité relationnelle. Par conséquent, nous trouvons dans le protocole de T.A.T. de Wilfried des fantasmes moins contenus qu'au Rorschach (fantasme d'agression, scène de torture). Toutefois, le versant libidinal demeure évité.

Au niveau des identifications, au Rorschach, les représentations sexuelles que Wilfried déploie sont majoritairement masculines. Il ne peut proposer qu'une seule relation humaine dans son protocole et le sexe des personnages n'est pas identifié. Néanmoins, les nombreuses réponses animales proposées par Wilfried sont de sexe masculin. Nous trouvons également dans ses réponses la conflictualité entre passivité-activité et couples opposés « grand-petit », ce qui témoigne du remaniement des identifications sexuées et de la présence de l'angoisse de castration en tant qu'angoisse structurante de son fonctionnement. Au T.A.T., Wilfried propose des réponses indiquant une instabilité identificatoire (P3 : identification hystérique à la femme battue, P7 : le rapproché entre deux hommes, sans le conflit de rivalité, P13MF : doute sur le sexe du personnage qui est debout et identification féminine). D'autre part, l'image du féminin est souvent attaquée et dévalorisée : « la mère profiteuse », « la femme battue », « la femme Barbie », « la mère au foyer qui *occupe* des enfants » (ce qui ne veut pas dire s'occupe de *ses* enfants), « la femme abandonnée ». Cette instabilité identificatoire ne permet pas à Wilfried de déployer les représentations des relations conflictuelles au sein de ses histoires. Il utilise alors des mécanismes d'évitement (les scotomes), l'intellectualisation ou encore des formations réactionnelles. La relation la plus chaleureuse semble être le lien évoqué entre le père et le fils, même s'il ne peut pas non plus y avoir de conflit au sein de cette relation.

La présence de l'imago maternelle, vécue comme insuffisamment bonne, et de l'imago paternelle, située comme difficilement attaquable suite à la révélation d'un secret qui fragilise son statut, rend les identifications sexuelles très difficilement

remaniables pour Wilfried. Par conséquent, malgré une identification masculine visible au Rorschach, il est difficile pour lui de s'approprier son identité d'homme capable de séduire une femme. Ses préoccupations et sa curiosité se concentrent donc davantage sur son propre corps et sur sa sexualité que sur ceux de la femme, dans une centration narcissique et dans une dimension encore adolescente.

Wilfried peut reconnaître les affects de la tristesse et la perte. En revanche, il lui est plus difficile de pouvoir trouver une issue pour ses affects et de déployer la conflictualité au sein des relations. Ceci est dû au remaniement de la face négative de l'Œdipe qui n'est pas encore abouti et à la relation très conflictuelle avec l'objet maternel. En somme, il nous semble que le travail de l'intégration du féminin et l'identification au parent du même sexe, les deux tâches principales de la fin de l'adolescence, ne sont pas encore aboutis.

Nous pouvons alors comprendre les appréhensions de Wilfried quant au fait de se laisser aller à des rêveries, craignant les éventuelles déceptions. Il nous dit qu'après la révélation du secret, il avait laissé tomber toutes ses rêveries concernant son futur et que c'était son père qui les avait portées pour lui en lui montrant la voie à suivre. Wilfried pourrait faire ce travail lui-même dans le futur face aux éventuelles déceptions, sans avoir besoin d'un étayage externe, s'il arrive à s'approprier ses identifications sexuelles et à accéder aux identifications sexuées de la fin de l'adolescence.

Enfin, nous trouvons chez Wilfried un projet adulte qui est, dans sa dimension professionnelle, nourri par la capacité de rêverie grâce à l'étayage de la figure paternelle. Toutefois, à cause de la difficulté de la confrontation avec l'imago paternelle, Wilfried ne peut pas encore s'approprier un projet adulte amoureux et relationnel et accéder à une identité d'homme sexuellement mature, capable de séduire une femme. Le processus de fin de l'adolescence semble touché par la présence du secret familial. Cependant, la présence de l'objet paternel en tant qu'objet étayant et contenant a permis à Wilfried de pouvoir accéder à un projet adulte professionnel, potentiellement source de satisfaction. Pour la suite du processus d'appropriation du projet adulte, Wilfried gagnerait à travailler sa relation avec sa mère dans le cadre d'un traitement analytique.

## Chapitre 4 : Discussion du matériel clinique

### A. Analyse transversale du matériel clinique

Les tests projectifs constituent l'outil méthodologique principal de notre recherche. Compte tenu du nombre restreint de nos participants, nous avons souhaité effectuer et inclure au sein de notre thèse des analyses approfondies des tests projectifs jumelées avec des entretiens semi-directifs de recherche. Toutefois, l'inclusion des analyses dans leur totalité a pu rendre difficile l'accès à une vue d'ensemble sur la globalité de nos cas pour un travail d'analyse ou de comparaison. C'est pour cette raison que nous allons proposer une analyse transversale de nos résultats. Afin de faciliter le travail de synthèse des résultats de nos participants, nous avons constitué un tableau en établissant trois niveaux d'accès au projet adulte à partir de nos hypothèses. Nous avons constitué ce tableau afin de faciliter la lecture de nos résultats. Il ne s'agit nullement d'une démarche pour créer une classification mais d'un regroupement dynamique et non définitif de nos protocoles de recherche. Notre but est d'avoir un aperçu de la place du projet adulte au sein du fonctionnement de nos sujets, au moment de la passation du protocole de recherche. Etant donné que le projet adulte est selon nous une notion quelque peu idéale, toujours en mouvement et jamais atteinte, nous ne nous attendons pas à trouver un projet entièrement approprié, permettant au sujet d'accéder au sens et à la satisfaction une fois pour toutes.

**Le premier niveau** de notre classement est le travail d'appropriation et de différenciation active d'un projet adulte, qui peut être nourri par des affects, des rêveries et des relations. Nous attendons également que le projet adulte puisse accéder à ses racines infantiles et que la circulation affective avec les désirs infantiles ne soit pas entravée au sein du projet.

**Notre deuxième niveau**, qui englobe la majorité de nos participants, montre la présence d'un projet adulte en difficulté d'élaboration par la capacité de rêverie à cause d'une conflictualité œdipienne très active, accompagnée de liens parentaux pas encore suffisamment désensualisés. Le projet adulte se révèle donc être difficilement nourri par des affects, des relations et des rêveries en raison d'une difficulté à

accéder à la passivité. Toutefois, nous ne nous attendons pas à trouver, à ce niveau, de réelles entraves pathologiques pour un travail d'élaboration futur du projet adulte.

Enfin, notre **troisième niveau** illustre l'achoppement du travail d'élaboration d'un projet adulte par la capacité de rêverie à cause de mécanismes pathologiques, surtout au niveau du fonctionnement des limites intrapsychiques et de l'accès à un fonctionnement transitionnel. A ce niveau, le lien aux objets ainsi que l'accès à la passivité se trouvent également entravés.

|                 | <b>Jeunes Femmes</b>                      | <b>Jeunes Hommes</b> |
|-----------------|---|----------------------|
| <b>Niveau 1</b> | 0   | 2 (Jérôme, Wilfried) |
| <b>Niveau 2</b> | 5 (Manon, Ashley, Paulette, Chloé, Clara) | 2 (Alex, Gaston)     |
| <b>Niveau 3</b> | 1 (Cécile)                                | 2 (Charles, Anthony) |

### *Le projet adulte et la capacité de rêverie*

Rappel de l'hypothèse principale : **Le processus de fin de l'adolescence serait repérable grâce à l'appropriation subjective d'un projet adulte élaboré par la capacité de rêverie.**

Pour notre hypothèse principale, nous avons observé que la grande majorité de nos sujets n'ont pas accès à un projet adulte élaboré par la capacité de la rêverie et approprié subjectivement. Même chez les sujets qui font partie du meilleur niveau de fonctionnement (Jérôme et Wilfried), nous observons que l'appropriation du projet adulte est davantage avancée au niveau professionnel. En effet, la dimension intime du projet adulte semble encore difficilement accessible pour l'intégralité de nos sujets. Nous allons travailler, avec notre seconde hypothèse secondaire, la dimension relationnelle du projet adulte afin d'évaluer de manière plus détaillée (ci-dessous) à quel point il peut être nourri par des relations objectales-génitalisées.

De plus, les jeunes femmes semblent avoir plus de difficultés que les jeunes hommes à pouvoir accéder à un projet adulte différencié et faisant sens pour elles. En

effet, nous avons observé chez les jeunes hommes deux participants (Jérôme (21), Wilfried (24)) qui se placent dans le niveau de fonctionnement le plus avancé (niveau 1, cf. Tableau ci-dessus) tandis que chez les jeunes femmes nous ne trouvons aucune participante faisant partie de ce niveau. Nous aurions pu situer Chloé au premier niveau de notre regroupement grâce à l'avancement de son projet adulte au niveau professionnel et au travail de différenciation en cours. En effet, son accès à l'espace transitionnel et au rétablissement des limites intrapsychiques et des limites entre le dedans-dehors lui permettent d'accéder à des capacités régressives, ce qui nous a incitée à la placer au premier niveau de notre tableau. Cependant, la grande inhibition qui touche ses relations objectales nous a contrainte à la garder au deuxième niveau. Enfin, cette difficulté que nous avons rencontrée chez les jeunes femmes semble être liée au travail de désensualisation du lien avec le parent du même sexe, qui paraît être plus difficile et qui semble prendre plus de temps chez les femmes. Nous allons nous pencher sur ce point dans notre partie suivante.

Quand nous nous concentrons sur les éléments spécifiques mettant à l'épreuve cette hypothèse principale, nous constatons des différences importantes qui viennent justifier les trois niveaux que nous avons définis. Nous allons donc nous intéresser ici aux trois points primordiaux pour cette hypothèse : les capacités de figuration, les limites et l'accès à l'espace transitionnel et les capacités de régression.

Les capacités de figuration que nous avons évaluées grâce aux épreuves projectives semblent majoritairement intactes pour nos sujets. En effet, nous avons trouvé uniquement deux protocoles (ceux de Cécile et de Charles) qui font partie du troisième niveau de notre tableau et qui témoignent des difficultés de figuration. Ces difficultés ne sont néanmoins pas continues et la capacité figurative semble être touchée surtout face à l'apparition d'une grande charge d'excitation qui effracte les limites pare-excitantes de ces deux participants. Le reste de nos participants ne semblent pas montrer de difficultés à ce niveau.

Cependant, la majorité de nos participants ont des difficultés à pouvoir proposer des histoires à la planche 16 du T.A.T., que nous avons désignée comme la planche paradigmatique de la capacité de rêverie. Cette page blanche nécessite que le sujet puisse solliciter ses capacités de figuration sans que celles-ci ne soient dépendantes de l'objet externe. En effet, hormis les trois participants qui font partie

du troisième niveau (Cécile, Anthony et Charles), tous les participants semblent inhibés face à cette planche. Ils ont alors recours à des mécanismes d'intellectualisation et d'abstraction en parlant soit de la feuille blanche de l'écrivain soit des différentes interprétations abstraites de la couleur blanche. Pour Cécile, Anthony et Charles, il en va autrement. En effet, ils utilisent cette planche afin d'illustrer leurs difficultés. Nous pouvons alors penser davantage à une sorte de débordement sur fond blanc qu'à une réelle capacité figurative. L'histoire de Charles évoque donc un sentiment de perte de contenance. Celle d'Anthony est l'histoire d'un enfant qui se sent marginalisé et qui craint de devenir fou. Enfin, l'histoire de Cécile met en avant l'impossibilité de s'appuyer sur l'étayage maternel, le besoin de fusion et le recours à des procédés antidépressifs et à l'oralité.

Alors que les capacités figuratives de nos participants sont majoritairement fonctionnelles, il en va autrement quant à la solidité des limites intrapsychiques et de l'articulation entre le fantasme et la pensée. En effet, seulement chez Chloé, Jérôme et Wilfried nous trouvons le rétablissement des limites fonctionnelles qui leur permettent d'accéder à un espace transitionnel au sein de leurs réponses aux tests projectifs. Ces trois sujets sont, comme nous l'avons déjà évoqué, ceux qui accèdent au travail d'élaboration et de différenciation du projet adulte le plus avancé entre nos douze participants. Leurs réponses aux tests projectifs se situent dans un bon entre-deux, entre la dimension fantasmatique et la prise en compte de la réalité externe et possèdent toutes des épaisseurs symboliques et fantasmatiques. Chez les autres participants nous constatons une perte de distance entre le sujet et l'objet-test, des oscillations des limites entre le dedans et le dehors ainsi qu'entre l'articulation du fantasme et la pensée. Ceci est dû au poids du désir œdipien (Manon), à la montée de l'excitation (Alex, Ashley, Clara, Gaston) ou à la présence de fantasmes plus archaïques (Charles, Anthony, Cécile). Cette perte de distance est visible soit à partir des mouvements projectifs et phobiques (Ashley, Anthony, Alex, Gaston) soit par la présence de fantasmes massifs et crus concernant les domaines de la sexualité (Clara) ou des thématiques de meurtre et de persécution (Charles, Anthony).

Le dernier point qui attire notre attention s'oriente autour des capacités régressives de nos participants, qui vont de pair avec le rétablissement des limites intrapsychiques. En effet, pour que le sujet puisse se laisser aller à des mouvements



régressifs, sans risquer l'intégrité de son moi, il lui faudrait s'assurer de la fonctionnalité des limites de son moi. Les résultats viennent confirmer nos propos car seuls trois participants (Chloé, Jérôme et Wilfried) peuvent accéder aux capacités régressives sans vivre en retour des effractions importantes. Cependant, pour Chloé, nous constatons surtout un potentiel au niveau de la capacité régressive. Malgré les capacités de régression visibles dans son protocole, elle a du mal à se laisser aller à la régression et garde un grand contrôle pendant toute la passation. Chez Jérôme et Wilfried, nous trouvons le déploiement des capacités régressives qui ne désorganisent pas le travail de la pensée.

Pour le reste de nos participants, nous constatons surtout une lutte face à l'attractivité régressive. En effet, la sollicitation régressive aux tests projectifs, surtout des planches pastel au Rorschach, donne lieu chez le reste de nos participants à une montée d'excitation qui devient effractante au niveau des enveloppes psychiques. Ces participants ont alors recours soit à des mécanismes d'intellectualisation soit à de l'inhibition et de la maîtrise au sein de leurs réponses. Le cas de Gaston est quelque peu différent du reste des participants. Il utilise des procédés régressifs de nombreuses fois dans son protocole. Toutefois, son utilisation est surtout défensive face à la sexualité génitale. En effet, à chaque fois que les planches des tests projectifs sollicitent la dimension sexuelle, Gaston propose une réponse régressive afin de se défendre de la dimension sexuelle de la planche. Toutefois, aux planches qui sollicitent les mouvements régressifs, il est débordé par la montée de l'excitation et propose des réponses à valence sexuelle et effractées. Il ne s'agit donc pas d'une capacité régressive, comme c'est le cas chez Jérôme et Wilfried, mais de mécanismes de défense de type hystérique.

En effet, il est intéressant pour nous de noter que, hormis les difficultés que nous avons constatées chez la totalité de nos participants quant à la désensualisation au parent du même sexe et à la stabilité identificatoire (nous allons étudier cela de près pour notre seconde hypothèse secondaire), il existe bien des différences entre les sujets qui possèdent un projet adulte plus avancé, élaboré par la capacité de rêverie et différencié de l'environnement familial, et les sujets qui ne peuvent accéder à un projet adulte porteur de sens. *Ces différences se situent alors au niveau du rétablissement de la « double limite » (Green, 1982) et de l'accès aux capacités*

*régressives*. Malgré les capacités figuratives suffisantes de la majorité de nos participants, l'accès à la capacité de rêverie, qui est primordial pour nous dans le « devenir adulte » du sujet, se situe au niveau du rétablissement de la « double limite » (*Ibid.*) et de l'accès aux capacités régressives et cela malgré la non-résolution de la conflictualité de la fin de l'adolescence<sup>22</sup>.

### ***Refouler pour rêver ?***

Rappel de l'hypothèse secondaire n°1 : **L'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie à la fin de l'adolescence dépend de la reprise fonctionnelle du refoulement.**

Pour notre première hypothèse secondaire nous avons étudié le rétablissement du mécanisme de refoulement suite aux remaniements qu'induisent les conflits pulsionnels lors du processus adolescent. Nous avons surtout cherché à observer si, grâce à la reprise fonctionnelle du refoulement, le sujet peut accéder à la symbolique sexuelle au sein de ses réponses, sans que cette symbolique n'effracte les processus de pensée et ne mobilise de défenses supplémentaires. En effet, pour que les désirs inconscients puissent se dérouler au sein de l'espace de rêverie et nourrir le travail de la pensée du sujet, sans susciter de débordements ou l'effraction des enveloppes psychiques, il faut que le sujet possède des capacités de symbolisation. Cette circulation entre les systèmes inconscient et préconscient-conscient est dépendante de la fonctionnalité de l'instant refoulant et nécessite un travail de symbolisation et de déplacement. Pour étudier cette hypothèse, nous nous sommes concentrée sur deux points très importants : (1) la présence des mécanismes du refoulement aux tests projectifs qui permettent ou non au sujet de pouvoir proposer des réponses à la symbolique sexuelle sans que cela ne soit effractant pour le système de pare-excitation ou pour le travail de la pensée, (2) la présence ou non d'une circulation affective et la présence d'une trame associative au sein des rêves et des souvenirs amenés en fin d'entretien.

En ce qui concerne les mécanismes de refoulement, nous n'avons observé chez aucun de nos participants leur reprise fonctionnelle complète permettant, tout au long de l'entretien, de déployer une fantasmagie sexuelle, sans que cela n'entrave

---

<sup>22</sup> Comme décrit dans la partie théorique : la désensualisation du lien au parent du même sexe, l'accès à des identifications sexuées stables, l'accès à la génitalité et le travail du féminin.

les capacités pare-excitantes. En effet, pour la majorité de nos participants (sept sur douze), nous constatons la fonctionnalité du refoulement au sein des réponses proposées aux tests projectifs. Cependant, le refoulement n'est pas suffisamment contenant face à certaines sollicitations et laisse filtrer des fantasmes très chauds qui donnent lieu à des effractions et des débordements pulsionnels. Pour certains de nos participants, il s'agit des fantasmes de bisexualité qui sont insuffisamment refoulés et qui viennent déranger les processus de pensée, donnant ainsi lieu à des réponses hybrides (réponses qui combinent les attributs humains et animaux), (Ashley, Chloé, Anthony, Gaston). Pour d'autres, c'est le lien œdipien (dans sa dimension positive ou négative) avec le parent du même sexe qui fait déborder la contenance du refoulement et qui nécessite des mécanismes plus rigides, ce qui inhibe parfois la circulation affective au sein de leur fonctionnement psychique (Paulette, Clara, Jérôme, Alex, Gaston, Wilfried).

Chez le reste de nos participants (Paulette, Cécile, Clara, Charles et Anthony), nous observons soit une fragilité du refoulement qui donne lieu à l'expression d'une fantasmagorie crue sexuelle ou meurtrière (Clara, Anthony, Charles), soit une hétérogénéité du fonctionnement qui donne lieu à la présence non continue des mécanismes du refoulement qui finissent par disparaître sur d'autres niveaux (Paulette et Cécile). Chez Paulette et Cécile, nous observons donc à certaines planches, aux deux tests projectifs, des réponses qui incluent la conflictualité œdipienne et qui sont construites avec des mécanismes de refoulement. Cependant à d'autres planches, et elles constituent la majorité de leurs protocoles, les mécanismes de refoulement sont absents et leur pensée est facilement effractée par les sollicitations pulsionnelles des planches. Ces participants ont alors recours à des mécanismes plus contraignants comme la répression, le clivage, le déni et la projection.

Quant à la résonance associative que nous avons cherché à observer au travers des souvenirs et des rêves évoqués à la fin de l'entretien de recherche, huit participants sur douze (Manon, Ashley, Paulette, Chloé, Clara, Jérôme, Gaston, Wilfried) proposent des éléments qui reflètent la trame associative de l'entretien. Cela témoigne du gain en souplesse de leur fonctionnement psychique qui leur permet d'aller chercher au sein de leurs souvenirs d'enfance des situations qui

entrent en résonance affective avec le fil associatif de l'entretien. Le rêve et le souvenir proposés par ces huit sujets ne constituent pas forcément de liens associatifs avec le devenir adulte mais sont en résonance avec la trame affective de leur entretien. Voici les thématiques variées que nous trouvons chez ces participants : les déceptions et les divers mécanismes de déplacement (Ashley, Chloé, Manon) ; le lien de rivalité ou de tendresse avec l'objet homoparental (Paulette, Jérôme, Wilfried) ; le lien d'étayage (Clara) ; l'oscillation entre les tentations régressives et le désir d'autonomie (Gaston).

Il est également intéressant de noter que chez ces huit sujets, quatre (Chloé, Clara, Jérôme, Gaston) nous proposent des cauchemars/rêves angoissants et répétitifs, à symbolique sexuelle explicite qu'ils ont faits lors de leur adolescence. Nous pensons que ces cauchemars/rêves angoissants sont des tentatives d'élaboration par le travail du rêve de la sexualité génitale, qui est très angoissante et peu représentable lors de l'adolescence. Le rêve semble tenter (et échouer) à plusieurs reprises d'élaborer la part non représentable de la sexualité génitale. Ces rêves laissent une trace et semblent constituer des messages désormais communicables à l'autre, donc débarrassés de leurs charges sidérantes-traumatiques, car ils apparaissent rapidement dès que nous leur demandons de nous raconter un rêve.

Cependant, chez quatre de nos sujets, cette résonance associative se trouve entravée. Cette difficulté est soit en lien avec des mécanismes défensifs rigides de type obsessionnel (Alex) soit due à des problématiques narcissiques liées à des difficultés de différenciation (les trois participants qui sont au niveau 3 : Cécile, Charles, Anthony). Chez Alex, cette inhibition va de pair avec une difficulté à accéder à la passivité, aux affects et aux souvenirs d'enfance, mais également avec sa nécessité de garder un contrôle sur son discours et sur ses réponses aux tests projectifs. Il ne peut alors accéder à un fonctionnement souple afin de régresser et de retrouver des souvenirs d'enfance ou des rêves. Au contraire, chez Cécile et Charles, nous trouvons des souvenirs que nous pouvons qualifier de souvenirs-refuges, qui constituent des moments intemporels où l'accent est mis sur l'union et la non-séparation. Le cauchemar de Cécile montre également des difficultés de différenciation avec ses objets parentaux et les angoisses de mort qui en découlent. Toutefois, le récit que Charles nous livre ne constitue pas un rêve mais montre son

incapacité à rêver : il s'agit d'une activité motrice introduite en tant que telle dans le rêve, en même temps qu'elle est exécutée en réalité. Le cas d'Anthony est différent de celui de Charles et Cécile. En effet, Anthony est très méfiant envers la psychologue clinicienne pendant tout le protocole de recherche. Il ne nous livre pas de rêve et le souvenir qu'il nous propose est également construit autour de la thématique de la méfiance.

Etant donné que l'accès à des souvenirs d'enfance et aux rêves nécessite des capacités régressives, il n'est pas étonnant que les trois sujets faisant partie du niveau 3 de notre tableau n'arrivent pas à nous proposer aisément des rêves et des souvenirs. Nous avons vu ci-dessus leurs difficultés au niveau des capacités régressives au sein de notre hypothèse principale. Cette distinction entre les différents niveaux d'accès au projet adulte se vérifie également pour notre seconde hypothèse, avec la résonance affective et le fil associatif de l'entretien.

Cependant, distinguer différents niveaux de fonctionnement entre les participants quant aux mécanismes de refoulement est plus compliqué. A notre grande surprise, chez aucun de nos participants nous ne trouvons de mécanismes de refoulement suffisamment contenant face à la sollicitation pulsionnelle des planches qui auraient pu leur permettre d'accéder à des représentations de relation génitalisée. *En effet, les mouvements pulsionnels sont difficilement contenables au sein des relations, que nos participants soient au niveau 1 ou 3 de notre tableau.* Au sein des protocoles, cette difficulté donne lieu soit à l'installation de relations de type narcissique, spéculaire, ou à l'inhibition des représentations relationnelles. Nous pouvons également trouver des tentatives d'instauration de représentations relationnelles qui donnent immédiatement lieu à des réponses témoignant d'une effraction de la pensée par la pulsionnalité débordante.

### ***Rêver avec l'autre, rêver pour l'autre ?***

Rappel de l'hypothèse secondaire n°2 : **L'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie à la fin de l'adolescence dépend de l'intégration de la passivité réceptrice, au sens de l'intégration du féminin, et participe de ce fait au processus de désensualisation des liens aux imagos parentales.**

Notre troisième hypothèse est construite plus spécifiquement afin d'étudier les relations objectales et les identifications du jeune adulte, ainsi que le lien qu'il entretient avec ses propres affects et sa réalité psychique. En effet, cette hypothèse, que nous avons construite à partir de la notion d'accès à la passivité, évalue la capacité réceptive du sujet envers soi et les autres car pour que le sujet puisse nourrir son projet adulte de ses désirs élaborés au sein des rêveries, il lui faut une certaine réceptivité psychique envers les objets externes mais également internes. Par ce biais, nous étudions également les conflits centraux du processus adolescent : le lien au parent du même sexe et le travail du féminin. Le projet adulte dans sa dimension relationnelle ne peut être élaboré par la capacité de rêverie si le sujet n'a pas accès à la complémentarité des sexes, mais également aux identifications sexuées stables de la fin de l'adolescence.

*Dans une première analyse, nous avons été très surprise de constater qu'aucun de nos participants n'accède à une passivité tempérée qui lui permettrait d'accéder à des représentations relationnelles dans leur dimension génitalisée, nourries par les affects, avec un autre perçu dans sa complémentarité. Cette difficulté à accéder à des relations objectales semble aller de pair chez nos sujets avec des difficultés pour accéder aisément à des identifications sexuées envers les deux parents. Cette observation nous a fait nous questionner sur la capacité des jeunes adultes à pouvoir déployer les motions pulsionnelles au sein des relations objectales. En effet, la difficulté à accéder à la passivité rend les mouvements pulsionnels effractants et donc difficilement élaborables. Dans ce cadre, il est très difficile pour le jeune adulte de pouvoir se confronter au rival œdipien, déployer les motions agressives au sein de la relation avec ce dernier, et ainsi d'élaborer ses fantasmes meurtriers. La difficulté d'accéder au « parricide symbolique » (Houssier, 2010) ne permet alors pas au jeune adulte de pouvoir introjecter des identifications provenant des deux imagos parentales. Cependant, le jeune adulte a besoin de pouvoir s'identifier aux objets parentaux afin de pouvoir s'identifier comme un sujet sexuellement mature, capable de séduire l'autre complémentaire.*

Il existe quand même des différences entre les protocoles : chez certains de nos sujets, nous trouvons un accès à des mouvements affectifs et à des relations objectales, mais ceux-ci deviennent rapidement effractants pour leur limites pare-

excitantes et sont annulés tout de suite (Ashley, Paulette, Clara). Chez d'autres, il s'agit d'une plus grande inhibition des sphères affective et relationnelle (Manon, Cécile, Chloé, Charles, Anthony, Alex, Wilfried). Toutefois, pour certains d'entre eux (Chloé et Wilfried), l'étayage de l'objet peut donner un meilleur accès aux affects et faire se dissiper momentanément l'inhibition. Il existe également un troisième cas de figure où l'accès aux affects demeure possible tant qu'ils ne sont pas déployés au sein des relations (Jérôme et Gaston). Nous allons maintenant étudier les résultats de nos participants pour cette hypothèse selon quatre niveaux : l'accès aux affects versus la sensorialité et le traitement de la perte (1), le maniement des pulsions et l'accès à la conflictualité au sein des relations (2), la stabilité des identifications et le lien au parent du même sexe (3), le travail du féminin et l'accès à la complémentarité (5). Ces quatre niveaux sont d'après nous fortement interdépendants mais comme nous avons constaté de grandes difficultés chez la quasi-totalité de nos participants, étudier leurs protocoles en quatre niveaux séparés peut nous éclairer davantage sur les origines des résultats.

Dans le protocole de nos sujets de recherche, nous avons constaté de grandes difficultés quant à l'accès aux mouvements affectifs. En effet, huit participants sur douze (Manon, Ashley, Paulette, Cécile, Clara, Charles, Anthony, Alex) ne peuvent pas aisément déployer de mouvements affectifs au sein de leurs protocoles projectifs car l'utilisation des affects se révèle très effracte. Chez certains, les affects sont très excitants et réactivent l'angoisse de castration (Manon, Ashley, Clara, Alex). Nous constatons chez ces sujets le recours à des mécanismes de répression, d'intellectualisation mais également à des défenses narcissiques. Toutefois chez d'autres participants (Paulette, Cécile, Charles, Anthony), l'accès aux mouvements affectifs est même plus difficile car ils réactivent des angoisses de perte d'objet d'étayage. Chez Anthony, nous constatons des traits mélancoliformes qui soulignent ses difficultés quant à la question du traitement de la perte et de la passivité. Chez Charles, nous constatons l'apparition d'angoisses de dilution, de mort et de dévoration. Cécile et Paulette ont également des difficultés au niveau du traitement de la perte d'objet qui ne leur permettent pas de se laisser aller à des mouvements affectifs. Ces quatre participants (Paulette, Cécile, Charles, Anthony) n'arrivent pas à faire appel à de bons objets internes afin de pouvoir contenir leurs angoisses de perte et sont contraints d'avoir recours à des modalités défensives plus pathologiques.

En revanche, chez les trois autres participants (Chloé, Jérôme et Wilfried), nous trouvons un accès plus souple aux affects qui témoigne d'un certain accès à la passivité, même si chez eux non plus, ils ne peuvent être intégrés au sein des relations objectales. En effet, nous observons également des difficultés chez ces quatre sujets. Même s'ils peuvent avoir un certain accès aux affects, aucun d'entre eux ne peut les déployer aisément au sein des représentations relationnelles. Toutefois, malgré des mécanismes d'inhibition déployés, ils ont un plus grand accès aux mouvements affectifs au sein de leurs protocoles. Dans le protocole de Chloé par exemple, les affects de tristesse apparaissent une fois qu'elle peut s'appuyer sur un objet d'étayage : soit la psychologue clinicienne, soit des représentations parentales introduites dans ses réponses. Quant à Jérôme, il peut déployer des mouvements affectifs quand il ne s'agit pas des planches qui sollicitent le lien œdipien, dans son versant positif ou négatif, au parent du même sexe.

Le cas de Gaston est toutefois différent de celui des autres participants. En effet, Gaston a un bon accès aux affects et aux éléments sensoriels. Cependant, nous trouvons au sein de son fonctionnement un renversement défensif entre des affects sexuels et régressifs. En effet, il propose des réponses affectives à valence régressive quand la planche sollicite des représentations pulsionnelles et il propose des réponses affectives à valence pulsionnelle face à des planches sexuelles. De plus, il ne peut lui non plus déployer ses mouvements affectifs au sein des relations car malgré l'utilisation de beaucoup de réponses affectives, ces dernières demeurent toujours très excitantes pour son fonctionnement psychique.

A ce point de notre travail, il nous semble légitime de questionner le modèle de la passivité tempérée, largement utilisé dans les milieux psychanalytiques. En effet, nous nous demandons s'il s'agit d'un idéal théorique difficilement atteignable. Hormis les adolescents ou les organisations pathologiques, limites ou psychotiques, même au sein d'une population « névrotico-normale », la passivité tempérée semble difficilement atteinte. Le renoncement à la toute-puissance infantile constitue une blessure dont chaque homme garde des séquelles, et cela malgré les capacités de secondarisation potentiellement acquises. De plus, la révolte contre la passivité constitue d'après S. Freud un élément commun à l'humanité, qui constitue le « roc biologique » (Freud, 1937). Dans ce cas de figure, penser à une certaine normalité



ou à une santé du fonctionnement psychique à partir de l'accès du sujet à la passivité dite tempérée nous semble constituer un concept très idéal et peu atteignable. Certes, nous pensons que la passivité constitue toujours un élément crucial pour le fonctionnement psychique du sujet et surtout au sein de nos hypothèses. Toutefois, il nous semble que cette dimension « tempérée » peut gagner à être nuancée afin d'éviter tout outil de compréhension trop idéalisant et peu utile cliniquement.

En résumé, pour ce premier point qui évalue le niveau de passivité du sujet à partir de sa réceptivité face aux mouvements affectifs, nous constatons que tous nos participants témoignent de difficultés liées soit à des problématiques de perte d'objet et de différenciation, soit à une difficulté de contenance face à la montée de l'excitation liée au conflit œdipien. Cette fragilité peut en partie être la cause de leur difficulté à accéder à leur capacité de rêverie et à pouvoir nourrir leur projet par une dimension affective afin d'accéder à un projet adulte porteur de sens.

Le deuxième point que nous avons étudié est le maniement des mouvements pulsionnels et l'accès à la conflictualité au sein des relations objectales. En effet, les mouvements pulsionnels semblent toujours être effractants et très excitants pour nos participants qui, pour une majorité, se réfugient dans une centration narcissique ou des relations spéculaires au sein de leurs réponses aux tests projectifs (Paulette, Cécile, Charles, Anthony, Alex, Gaston). Pour le reste de nos participants, même si le conflit peut être perçu au sein de leurs réponses aux tests projectifs, il ne peut être déployé jusqu'à l'établissement d'un compromis. Nous trouvons alors soit des évitements du conflit, accompagnés de mouvements d'inhibition (Chloé, Wilfried), soit la surdramatisation érotique des liens qui deviennent très excitants et qui finissent par une recherche de punition qui seule peut soulager l'excitation (Manon) ou par des oscillations momentanées des processus de pensée (Jérôme). Chez certains de nos sujets, cette difficulté à accéder au conflit donne lieu à des scénarios persécutifs et sadomasochistes (Paulette, Cécile, Clara, Charles, Anthony) accompagnés de mécanismes de clivage, de déni et de projection. Chez d'autres, nous trouvons un certain maniement pulsionnel qui leur permet de prendre en charge la conflictualité œdipienne. Cet accès existe chez certains au prix de l'inhibition de la sphère affective (Ashley) et chez d'autres, il donne lieu à des annulations après-coup de la conflictualité faute de pouvoir la déployer jusqu'à sa résolution (Gaston,

Jérôme). En effet, la dimension pulsionnelle, libidinale ou agressive, est très difficile à déployer au sein des relations : c'est la raison pour laquelle nos sujets ont plus de difficultés lors de la passation du T.A.T., qui sollicite davantage le conflit au sein des relations, que lors la passation du Rorschach, qui sollicite davantage des représentations identitaires.

Cette difficulté à déployer les pulsions au sein des relations objectales semble fortement liée au troisième point auquel nous allons nous intéresser maintenant : la stabilité des identifications sexuelles et le lien au parent du même sexe. *Dans ce point, sans exception, nos sujets témoignent tous d'une instabilité identificatoire.* En effet, aucun sujet n'accède aisément et de manière continue aux identifications sexuelles de la fin de l'adolescence. Cette instabilité ne leur permet pas de s'investir en tant qu'homme ou en tant que femme capable de séduire l'autre sexe complémentaire. Nous avons majoritairement observé la persistance des fantasmes de bisexualité (Manon, Ashley, Paulette, Cécile, Chloé, Clara, Charles, Anthony, Jérôme et Gaston), soit sous la forme de représentations féminines nanties, soit par des réponses ou des hommes deviennent des femmes à l'enquête, soit par une très grande labilité entre les rôles féminins et masculins. Nous avons également trouvé au sein de trois protocoles (Paulette, Cécile et Alex) des difficultés au niveau de la différence des générations. En effet, chez nos sujets, cette instabilité identificatoire semble provenir d'une difficulté à affronter le parent du même sexe, sur les plans positif et négatif. Chez les jeunes hommes, nous trouvons une difficulté à désensualiser le lien avec l'imgo paternelle qui ne leur permet pas de pouvoir déployer le conflit au sein des relations entre les hommes qui deviennent très vite excitantes et persécutantes. Au contraire, chez les jeunes femmes, c'est l'affrontement avec l'imgo maternelle et la rivalité œdipienne qui semble très difficile et dangereux. Nous trouvons également des traits persécutants qui apparaissent au sein des relations féminines, ainsi que de nombreuses attaques sadiques et de dévalorisation qui visent les images féminines, rendant ainsi plus difficile l'accès aux identifications sexuelles.

Cela nous amène alors à notre dernier point, le travail du féminin et l'accès à la complémentarité. Nous voyons déjà qu'avec la persistance des fantasmes de bisexualité et les difficultés quant aux déploiements pulsionnels au sein des relations,

l'accès à la complémentarité semble peu probable pour nos sujets. *En effet, chez nos participants l'accès à des relations objectales-génitalisées avec un autre perçu dans sa complémentarité ne semble pas être encore atteint.* Nous ne trouvons quasiment aucun sujet qui accède aisément à la symbolique féminine et à la réceptivité. Cela semble lié à la difficulté de désensualisation des liens aux imagos parentales, aux angoisses de castration (ou de dévoration pour certains, comme Charles) et aux revendications phalliques chez la majorité des jeunes femmes. Ces conflits qui se trouvent très actifs ne permettent pas à nos sujets d'intégrer le féminin dans leur fonctionnement psychique. Le cas de Gaston, comme nous l'avons déjà évoqué, est sensiblement différent : il a un très bon accès à la symbolique féminine et il s'identifie davantage aux éléments féminins que masculins face aux représentations phalliques. Ce positionnement n'est pas non plus aisé et ne traduit pas l'aboutissement de l'intégration du travail du féminin car ses éléments féminins ne font qu'augmenter l'excitation au sein des relations avec l'imgo paternelle et fragilisent son accès aux identifications masculines d'homme sexuellement mature. Gaston est donc très en difficulté quant au déploiement des motions pulsionnelles au sein de ses relations et est contraint d'avoir recours à des mécanismes de défense narcissiques.

*En résumé, les deux conflits principaux de la fin de l'adolescence, la désensualisation du lien au parent du même sexe et l'intégration du travail du féminin, sont non aboutis chez nos sujets.* Cela nous permet également de comprendre la raison pour laquelle nous n'avons pas pu observer l'appropriation subjective et l'élaboration par la capacité de rêverie du projet adulte dans sa dimension relationnelle. Le déploiement des motions pulsionnelles au sein des relations est très excitant pour nos sujets et suscite des effractions au sein de leurs limites pare-excitantes. Ils ne peuvent donc que difficilement accéder à des rêveries afin d'élaborer la dimension relationnelle de leur projet adulte. Le meilleur niveau de fonctionnement au test de Rorschach qu'au T.A.T. semble indiquer que la dimension narcissique et idéale du projet est plus facilement accessible et moins effractante. De façon générale, nos sujets peuvent plus facilement accéder à la dimension professionnelle de leur projet adulte et élaborer cette dimension par la capacité de rêverie. Toutefois, à cause de leur difficulté à accéder à l'introjection des identifications aux parents, à cause du lien insuffisamment désensualisé, même le

projet professionnel se trouve touché par des doutes et des angoisses chez la majorité de nos participants.

### B. La clinique face aux théories actuelles de l'adolescence

Après cet aperçu d'ensemble des résultats obtenus, nous allons pouvoir discuter des résultats les plus significatifs à la lumière de notre construction théorique.

#### ***Les relations objectales et la stabilité des identifications sexuelles***

*Il nous semble que le résultat le plus significatif de notre travail de thèse soit la difficulté de nos sujets à accéder aux relations objectales investies dans la dimension génitale – la nouveauté adolescente – avec un autre perçu et investi dans sa complémentarité.* En effet, de nombreuses psychanalystes-théoriciens de l'adolescence que nous avons cités dans notre construction théorique (P. Gutton, A. Birraux...) soulignent l'importance de l'intégration du travail du féminin qui permet au sujet d'accéder à des relations intimes avec un autre perçu dans sa complémentarité. Ce processus, qui est central à l'adolescence, va de pair avec le « parricide symbolique » (Houssier, 2010). Ils permettent à l'adolescent de pouvoir élaborer les fantasmes de meurtre vis-à-vis du rival œdipien et de pouvoir, une fois ces fantasmes élaborés, introjecter des identifications secondaires afin de consolider son identité d'adulte à partir des identifications sexuées provenant des deux parents.

Toutefois, nous avons constaté des difficultés dès la première étape de ce processus : le maniement pulsionnel. La quasi-totalité de nos sujets ont montré des grandes difficultés à pouvoir déployer les motions agressives et sexuelles au sein des représentations objectales. Le lien aux imagos parentales était très excitant et le déploiement de l'agressivité au sein de ce lien n'était jamais aisé. En effet, nous avons constaté soit des attaques sadiques et dévalorisantes envers les imagos parentales, qui finissaient par revenir masochiquement sur le sujet, soit un évitement quasi total de la conflictualité au sein des relations objectales. De ce fait, aucun de nos sujets n'a accédé à une stabilité identificatoire qui lui aurait permis de se situer comme femme/homme sexuellement mature, capable de séduire et de satisfaire l'autre sexe complémentaire. Nous avons également trouvé la persistance des fantasmes de bisexualité chez la majorité de nos participants ainsi que des

revendications phalliques, accompagnées d'une centration narcissique encore adolescente, qui entravent l'accès à la génitalité et à la complémentarité des sexes.

Nos deux hypothèses secondaires constituent, entre autres, les prérequis afin d'accéder à notre hypothèse principale, qui définit le devenir adulte comme le résultat de l'élaboration du projet adulte par la capacité de rêverie. *Choisir le projet adulte en tant qu'indicateur de la fin de l'adolescence nous a permis d'utiliser une notion moins idéale, plus souple et en mouvement pour réfléchir au devenir adulte.* En effet, si nous avons pris les deux principaux processus de la fin de l'adolescence, le travail du féminin et la désensualisation du lien au parent du même sexe comme indicateurs d'un devenir adulte, nous aurions dû considérer la totalité de nos participants comme des adolescents ou des « adolescents éternels ». Toutefois, leur fonctionnement psychique ne relève pas complètement du fonctionnement adolescent. Nous pouvons même dire qu'ils ne sont pas « à vif » (Kestemberg, 1999) comme peuvent l'être certains adolescents. Les résultats de notre première hypothèse secondaire sont également à prendre en compte dans ce sens : nous observons la reprise fonctionnelle du refoulement et son bon fonctionnement dans la majorité de nos cas, tant qu'ils ne se confrontent pas aux principaux processus de la fin de l'adolescence, le lien au parent du même sexe et le maniement des pulsions sexuelles. Il est à noter que chez des sujets appartenant au meilleur niveau de fonctionnement (niveau 1, mais aussi certains sujets de niveau 2), ces deux thématiques peuvent être déployées jusqu'à leur résolution et accompagnées de mécanismes de refoulement pour une certaine durée. Cependant, ce traitement ne peut pas être maintenu tout au long de la passation.

Travailler avec la notion de projet adulte et considérer la capacité de rêverie comme moteur de l'élaboration d'une fin d'adolescence nous a permis de travailler avec d'autres paramètres qui entrent en jeu pour étudier le devenir adulte. Il s'agit des capacités de figuration, la « double limite » (Green, 1982), et des capacités de régression. *C'est alors précisément au niveau des limites et des capacités de régression que nous avons trouvé des différences significatives entre nos sujets qui accèdent à une élaboration active du projet adulte par la capacité de rêverie et ceux pour lesquels ce processus semble achopper.* Le rétablissement de la « double limite » (*Ibid.*) et les capacités régressives constituent les prérequis indispensables au

bon fonctionnement de la capacité de rêverie et permettent selon nous au sujet d'instaurer un équilibre créatif entre la réalité interne et la réalité externe, mais également une circulation affective au sein du psychisme. En effet, ne pas considérer la résolution des principaux conflits du processus adolescent comme l'indicateur du passage à l'âge adulte nous a permis de réfléchir à une fin de l'adolescence à partir de la forme, de la présence d'un espace de rêverie où peuvent se dérouler les principaux conflits, et non du contenu conflictuel. Le rétablissement de la capacité de rêverie nécessite d'accéder à un espace de rêverie contenant, protégé par « la double limite » (*Ibid.*), où peut s'élaborer le projet adulte et où peuvent se dérouler les conflits dynamiques qui se trouveront remaniés tout au long de la vie du sujet, comme le processus de subjectivation ou la place de l'altérité. Nous avons observé chez nos sujets ayant accès à un projet adulte en cours d'élaboration par la capacité de rêverie, faisant sens pour eux, le rétablissement des limites et la possibilité de se laisser aller à des mouvements régressifs. Cela confirme à notre sens l'importance de la capacité de rêverie au sein du processus adolescent et dans l'élaboration de sa fin.

Comment expliquer alors cette difficulté quant à l'appropriation des mouvements pulsionnels et leur déploiement au sein des relations objectales ? Est-ce qu'une recherche élargie à une population entre 25 et 30 ans aurait donné des résultats différents ? Où est-ce que nos résultats reflètent les changements du fonctionnement psychique au sein de notre société hyper moderne ? Les changements sociétaux qui instaurent une ambiance où règnent « l'excès, le contrôle et la transgression des limites » (Kaës, 2012, p.75) seraient-ils à l'origine des difficultés pour ces adolescents d'accéder à des relations objectales et à la complémentarité des sexes ? Dans l'ordre social actuel « où prédomine l'économie, [...] où l'ensemble des rapports sociaux [...] sont soumis aux lois du marché » (*Ibid.*, 86), comment peut-on penser à un devenir adulte à partir des relations objectales et de la prise en compte de l'autre dans sa différence et sa complémentarité ? En effet, l'ordre actuel semble instaurer « une culture d'immédiateté, de l'urgence, de l'agir » ; une culture du narcissisme, où l'homme tout-puissant n'aura plus à

renoncer à ses désirs, où les relations entre les individus seront instaurées à partir des *clicks et des swipes*<sup>23</sup>, où il sera coutume de se séparer en *ghostant*<sup>24</sup> l'autre.

En effet, il est très intéressant de considérer ce procédé, actuellement nommé *ghosting* par les médias, comme un reflet des difficultés des jeunes adultes quant aux enjeux de la séparation. Ces difficultés nous semblent surtout refléter des entraves au sein du processus de différenciation qui contraint à multiplier des pseudo-rencontres et des ruptures, faute de pouvoir se séparer ou de rencontrer l'autre dans son altérité et sa complémentarité. Les difficultés que rencontrent les sujets dans le travail de différenciation vis-à-vis des imagos parentales semblent ne pas leur laisser de véritable place pour rencontrer l'autre et pour pouvoir s'inscrire dans des relations objectales. Les applications de rencontre comme Tinder® peuvent, dans ces cas de figure, et non systématiquement, servir de suppléance en proposant de nombreuses rencontres rapides et interchangeableables et permettre au sujet de remplacer l'objet à l'infini, sans jamais avoir à réellement rencontrer l'autre ou à s'en séparer. Nous n'irons pas plus loin sur ce sujet, qui est certes très intéressant, mais qui dépasse notre cadre de recherche. Cependant, ces changements culturels et sociétaux peuvent nous aider à réfléchir à l'augmentation des modalités relationnelles narcissiques au détriment des relations objectales et au détriment de l'intimité.

Toutefois, malgré la difficulté à instaurer des relations objectales et à accéder à la génitalité, nous n'avons pas trouvé de protocoles chez nos participants qui indiquent des problématiques inquiétantes, reflétant l'impact des changements qu'induit la société hyper moderne. En effet, malgré un accès aux relations sexuelles précoces chez les adolescents de nos jours, il nous semble qu'il leur est toujours aussi difficile de s'approprier la pulsionnalité et la sexualité.

Une autre question que nous nous sommes posée : est-ce que nous aurions recueilli d'autres résultats si nous avions rencontré des jeunes adultes devenus parents ? Le devenir parent induit en effet des remaniements importants dans le fonctionnement du sujet, ce qui dépasse également le cadre de cette recherche. De

---

<sup>23</sup> Glisser à droite ou à gauche les photos de profil afin de sélectionner une personne qui vous intéresse à partir de sa photo sur l'application de rencontre Tinder®.

<sup>24</sup> « Le ghosting est l'acte qui consiste à mettre fin à une relation avec une personne en interrompant sans avertissement ni explication toute communication et en ignorant les tentatives de reprise de contact de l'ancien partenaire. » (Wikipedia)

plus, situer le devenir parent en tant que paradigme du devenir adulte n'a d'après nous que peu de sens car cela exclut plusieurs individus non parents et car il existe sûrement des parents qui n'accèdent pas psychiquement à la parentalité. Dans ce questionnement, notre but est avant tout de mettre l'accent sur les remaniements qui ont lieu au sein des deux générations, pas uniquement celle des jeunes adultes devenant parents mais également celle de leurs propres parents qui remontent alors d'une génération et deviennent des grands-parents. En effet, il nous semble que les parents jouent également un rôle important dans le sens où ils permettent – ou non – à leurs enfants de les affronter afin qu'ils puissent trouver une place dans la suite des générations. Les modifications de notre société, qui a également tendance à favoriser le prolongement des transitions pour empêcher que le temps nous vieillisse, peuvent également avoir un effet dans les configurations familiales et entraver le bon déroulement des processus adolescents pour les jeunes adultes. Au cours de cette recherche, nous n'avons pas pu travailler cette dimension familiale, qui nécessite une grande mobilisation méthodologique.

Nous avons pu toutefois travailler avec les imagos parentales au sein des protocoles de nos participants et nous avons observé que dans la mesure où le sujet peut s'appuyer sur de bons objets internes, il peut accéder plus facilement à la passivité qui lui permet de reconnaître et de traiter la question de la perte et de la tristesse. Parmi nos sujets (niveau 3 de notre tableau) qui ne peuvent s'appuyer sur des objets d'étayage, nous avons observé soit des mouvements mélancoliformes soit l'apparition d'angoisses archaïques de type dévoration ou d'angoisses de persécution qui ne leur permettent pas de pouvoir accéder à un projet adulte porteur de sens. Toutefois, avec une recherche incluant le fonctionnement du groupe parental de chaque participant, nous aurions pu avoir davantage d'éléments concernant les rituels de transition entre les générations et le retentissement des différents types de fonctionnement groupal sur les jeunes adultes dans leur accès aux relations objectales et à l'âge adulte.

### *La différence entre les hommes et les femmes*

Nous avons remarqué dans nos résultats que les jeunes femmes semblent avoir plus de difficulté que les jeunes hommes à accéder à un projet adulte élaboré par la capacité de rêverie. En effet, nous n'avons pu placer aucune jeune femme dans



le niveau 1 de notre tableau. Nous pouvons donc nous demander si à la fin de l'adolescence, la dyade mère-fille cristallise un point de butée quant à l'élaboration des conflits œdipiens et préœdipiens.

Dans notre revue de la littérature, nous avons étudié les différences entre les jeunes femmes et les jeunes hommes dans le processus de désensualisation avec le parent du même sexe. En effet, chez la fille, l'affrontement avec l'objet maternel à la fin de l'adolescence réactive de nombreux conflits : la peur des représailles de la part de l'imago maternelle archaïque traduite par une agressivité orale destructrice, la crainte de nuire à l'objet maternel et de perdre son amour en accédant à la maturité psychosexuelle liée à une association entre la métabolisation de l'objet identificatoire et sa destruction, son effacement en tant que femme sexuelle. De plus, à cause de l'isomorphisme du corps de la jeune fille avec le corps de sa mère, le conflit se situe également entre les représentations de la mère archaïque-omnipotente et la mère qui procure des soins corporels. Il incombe aux jeunes femmes d'affronter la mère en vue de l'introjection des identifications sexuées et de s'approprier un corps féminin semblable au corps de la mère, tout en évitant la fusion des frontières entre les deux corps. Le conflit se trouve alors réactivé sur deux plans : d'une part le lien préœdipien au corps maternel dispensateur de soin mais également dangereux car archaïque et omnipotent, et d'autre part le lien œdipien dans son versant négatif, sexuellement excitant. L'isomorphie du corps de la jeune adulte avec celui de sa mère constitue en effet une difficulté supplémentaire pour la fille pour intégrer le travail du féminin à la fin de l'adolescence.

Nos résultats semblent donc aller dans le sens des théories que nous avons étudiées dans notre revue de la littérature. Effectivement, chez les jeunes femmes, nous trouvons davantage d'attaques sadiques et dévalorisantes envers l'imago maternelle, accompagnées d'un évitement du lien tendre avec cette dernière. Cela permet d'éviter le risque de fusion et de perte des limites entre le sujet et l'imago maternelle. Toutefois, ces attaques entravent l'introjection des identifications à l'objet maternel et ne permettent pas aux jeunes femmes que nous avons rencontrées de pouvoir accéder à une stabilité identificatoire et aux relations objectales. En revanche, chez les jeunes hommes, il s'agit surtout du lien tendre avec l'objet paternel qui est évité et le lien à l'objet maternel semble être moins angoissant.

Finalement, nous avons observé que chez les jeunes hommes, l'accès à la symbolique féminine et à la passivité semble plus aisé que chez les jeunes femmes. Chez les hommes, nous avons trouvé le début de l'intégration du travail du féminin chez quatre sujets (seulement 2 chez les femmes), évalué à partir de la présence des réponses à la symbolique féminine aux tests projectifs mais également à partir du niveau d'accès du sujet à la passivité-réceptrice. Toutefois, comme nous l'avons déjà mentionné à plusieurs reprises, dans les deux groupes, ce travail n'est pas assez avancé pour qu'ils puissent accéder à des identifications sexuées stables ou au déploiement de relations objectales génitalisées.

### ***Devenir adulte : quel sens donner ?***

Il existe encore plusieurs questions quant au sens du devenir adulte chez nos sujets mais également dans le cadre de notre recherche. En effet, à partir de nos hypothèses, qui évaluent la fonctionnalité des mécanismes du refoulement, l'accès à la symbolisation, les limites intrapsychiques, la passivité, les identifications et les relations objectales, nous pouvons nous demander si notre recherche ne situe pas le devenir adulte comme un enjeu du sujet névrotico-normal.

Toutefois, nous avons travaillé avec ces notions afin d'évaluer dans quelle mesure elles permettent au sujet d'accéder à la capacité de rêverie qui est à l'origine de l'appropriation d'un projet adulte porteur de sens. Selon nous, la capacité de rêverie constitue le travail qui permet au jeune adulte d'élaborer les conflits de la fin de l'adolescence et de se les approprier. De plus, comme nous l'avons déjà dit, le projet adulte est une notion idéale et ce qui nous intéresse est surtout la manière dont le sujet arrive à se l'approprier et à le nourrir de ses désirs, de ses rêveries, de ses affects, de ses identifications et de ses relations, dans un mouvement dynamique. S'approprier un projet adulte, le faire sien, nécessite que le sujet puisse s'approprier ses désirs, sa pulsionnalité et ses identifications pour que le projet adulte ne soit pas sous l'emprise de l'environnement, au sens winnicottien du terme, ce qui donnerait un sentiment d'imposture, très répandu chez les jeunes adultes. Le projet adulte dépend donc du travail de différenciation et de personnalisation qui est au cœur du processus adolescent et qui dure toute la vie du sujet.

Nous avons entendu parler de ce sentiment d'imposture au sein de plusieurs entretiens, y compris au sein de ceux que nous n'avons pas ajoutés dans cette recherche. Malgré la réalisation de certains idéaux, comme des études dans un domaine désiré, et malgré l'accès à une certaine autonomie, nos sujets ont parlé d'un sentiment d'imposture qui ne leur permet pas de pouvoir être satisfaits de leurs réalisations. En effet, le sentiment d'imposture semble déposséder le sujet de la satisfaction pouvant provenir de ses exploits et les rendre ainsi affectivement non-advenus. Ce procédé nous semble être lié à une difficulté au sein du travail de différenciation et de désensualisation du lien aux imagos parentales. Réussir à satisfaire ses idéaux, qui sont alors insuffisamment différenciés des idéaux infantiles, reviendrait à une transgression œdipienne. En effet, il nous semble que dans le cas où le sujet n'a pas recours à des procédés d'auto-sabotage et ne rencontre pas d'entrave à la réalisation de ses idéaux ou de ses désirs, le sentiment d'imposture peut constituer une protection face à la satisfaction qui découle de ses réalisations. Ce sentiment permet alors au sujet de rendre non-advenue la transgression œdipienne, tout en lui permettant de continuer à poursuivre ses ambitions.

Ce travail de différenciation est un travail interne et ne dépend pas des éléments externes. En effet, nous n'avons pas observé de différences, quant au processus de différenciation, entre les sujets qui vivent encore chez leurs parents et ceux qui vivent seuls ou avec leur conjoint(e). En effet, Jérôme, qui habite toujours avec ses parents, nous semble être bien plus avancé dans le processus de différenciation qu'Anthony qui habite seul depuis un an. D'autre part, Cécile, qui habite toujours avec ses parents, nous dit ne ressentir aucune envie de partir de chez elle et semble être prise dans une difficulté de séparation au niveau familial<sup>25</sup>. En revanche, Wilfried, qui habite avec sa copine, nous semble bien plus avancé dans l'appropriation de son projet adulte.

La question de l'âge ne nous semble pas non plus significative. Nous ne voyons pas la fin de l'adolescence comme un stade développemental construit à partir d'étapes successives. C'est également la raison pour laquelle nous préférons ne pas l'appeler « post-adolescence ». Pour nous, il s'agit d'une position faisant partie du processus adolescent et pendant laquelle s'élabore le projet adulte par la capacité

---

<sup>25</sup> Cécile parle d'elle-même (22 ans), de son grand frère (24 ans) et de sa grande sœur (27 ans), qui habitent toujours avec leurs parents, comme n'ayant pas réussi « à couper le cordon ».

de rêverie, au regard des divers conflits propres à ce processus. Nous avons observé à partir de nos résultats que Jérôme qui a 21 ans accède à un projet adulte qui est activement élaboré par la capacité de rêverie, tandis qu'Alex (22), Gaston (23) et Clara (24) rencontrent plus de difficultés.

Le plus important pour nous dans le cadre de cette recherche était donc de pouvoir évaluer le rétablissement, suite aux remaniements qu'induit le processus adolescent, de certains mécanismes psychiques (cf. nos hypothèses) qui permettront au sujet de pouvoir accéder à leur capacité de rêverie. En effet, c'est grâce au travail de la rêverie que le sujet peut s'approprier activement son projet, différencié de son environnement et nourri passivement par son monde interne mais également par ses liens aux objets externes.

Certes, le bon fonctionnement de la capacité de rêverie dépend fortement de l'accès aux « phénomènes transitionnels » (Winnicott, 1951) et du rétablissement de la « double limite » (Green, 1982), donc du rétablissement des limites somatopsychiques qui constituent la limite verticale, entre le monde interne et externe, et le rétablissement du refoulement, qui constitue le versant interne et horizontal de « la double limite », qui permet de protéger la pensée consciente de l'effraction et de l'envahissement du contenu de l'inconscient. Elle est alors plus difficilement accessible pour les fonctionnements non-névrotiques. Toutefois, nous voyons chez les psychanalystes bionniens et les psychanalystes qui travaillent avec le Champs Analytique que la capacité de rêverie de l'analyste constitue le fil conducteur du travail analytique avec les patients limites ou psychotiques.

De plus, comme l'intitulé de notre thèse l'indique, notre recherche s'intéresse spécifiquement à la notion de fin de l'adolescence et non à la notion du devenir adulte dans son ensemble. Il faut donc que le sujet ait pu « entrer en adolescence » (Marty, 2014) pour que nous puissions parler d'une fin de l'adolescence. Il s'agit donc dans cette thèse d'envisager la capacité de rêverie comme le fil conducteur du processus adolescent, permettant (ou non) au jeune adulte de s'approprier les principaux conflits qu'implique le processus adolescent.

### *Les rêveries entre l'adolescence et l'âge adulte*

Nous allons maintenant nous intéresser de plus près à la question de la rêverie. Tout d'abord, contrairement à ce qui aurait pu être écrit par certains auteurs<sup>26</sup>, nous avons observé que les sujets qui semblaient avoir le plus de difficultés et d'entraves dans leur accès à un projet adulte étaient ceux qui ne pouvaient pas se laisser aller aux rêveries. Nous n'avons en effet pas rencontré de retrait pathologique dans les rêveries mais nous avons pu au contraire observer une impossibilité d'avoir recours aux capacités régressives et figuratives. *Les jeunes adultes qui pouvaient se laisser plus librement aller à des rêveries étaient ceux qui semblaient être plus avancés quant à l'appropriation subjective d'un « projet adulte ».*

Toutefois, chez beaucoup de participants, qui peuvent solliciter ou non leurs capacités de rêverie, nous avons trouvé une appréhension au sujet des rêveries. Ils nous ont dit préférer renoncer aux rêveries par peur d'être finalement déçus. Cependant, cette position n'affectait pas leur accès aux capacités de rêverie mais semblait surtout refléter l'activation des vécus de renoncement et des déceptions qui vont de pair avec le processus de traitement de la perte, qui est lui-même central au processus de différenciation à la fin de l'adolescence.

Nous n'avons pas trouvé de différence significative entre les jeunes hommes et les jeunes femmes quant à l'évocation des rêveries. Comme S. Freud l'avait également souligné (1908e), les rêveries constituent des éléments très intimes et éventuellement honteux que le sujet ne souhaite pas partager en séance.

De plus, dans notre recherche, nous nous intéressons moins au contenu des rêveries qu'à la présence d'un espace de rêverie contenant, qui permet de figurer et d'élaborer les désirs inconscients ainsi que des motions pulsionnelles. Néanmoins, nous avons observé une différence au sein du contenu qui nous a été communiqué. Lors de l'adolescence, les rêveries diurnes rapportées par nos sujets semblent principalement porter sur les amours platoniques (Gaston), les vacances ou les déménagements à l'étranger (Ashley, Gaston, Jérôme) ou ont un caractère plus fantastique (Manon, Jérôme, Gaston). En revanche, à la fin de l'adolescence, les

---

<sup>26</sup> Steiner, Lazarovici et d'autres encore.

rêveries diurnes concernent surtout le projet adulte, les projets professionnels (pour la quasi-totalité des sujets sauf pour ceux faisant partie du niveau 3) et les projets de maternité pour certaines (Manon). Nous pouvons alors penser que les rêveries, à la fin de l'adolescence, se prêtent davantage au travail d'élaboration du projet adulte et permettent au jeune adulte de créer des scénarios d'essai de leurs ambitions, de leurs idéaux, mais également de leur désir, dans un espace contenant et intime. Dans la mesure où les limites intrapsychiques et entre le dedans et le dehors sont rétablies, cet espace sera libre de l'emprise de l'autre. Il peut également nourrir les perceptions de la réalité externe des jeunes adultes et leur permettre d'accéder à une vie « créative » (Winnicott, 1971), grâce à la fonction transitionnelle que permet la « double limite » (Green, 1982).

Dans notre analyse des entretiens de recherche de nos sujets, nous avons également considéré certaines activités, plus facilement partageables, comme faisant appel aux capacités de rêverie. Il s'agit des activités qui permettent au sujet d'entrer en lien avec les objets internes comme par exemple la lecture ou le visionnage de films ou de séries. Nous avons également considéré dans une certaine mesure les jeux vidéo comme appartenant à cette catégorie. Toutefois, que cela soit les jeux vidéo ou la lecture, notre écoute était particulièrement attentive quant aux modalités d'investissement de ces activités. Par exemple, chez Charles, les jeux vidéo en ligne avec des amis étaient utilisés afin d'éviter un sentiment de solitude insupportable et il ne prenait aucun goût à jouer seul. Pour Manon, la lecture et les jeux vidéo étaient investis pour créer des mondes imaginaires qu'elle pourrait inclure au sein de ses rêveries diurnes dans la journée. Pour Gaston, les jeux vidéo lui permettaient dans un premier temps de lier des amitiés sans avoir à exposer son corps qu'il définit comme source de sa timidité. Ce premier contact tempéré par le monde virtuel lui permettait de se faire des amis qu'il rencontrait dans la vraie vie par la suite. Puis, une fois qu'il a terminé ses études, Gaston a commencé à utiliser ses rêveries diurnes afin d'imaginer et de créer des bande-son pour les jeux vidéo.

Nous avons vu dans notre revue de littérature que les jeux vidéo et les rêveries utilisent des procédés psychiques similaires : « la figurabilité, le déplacement, la condensation et la symbolisation ». (Houssier & Marty, 2010, p. 79) En effet, ces deux réalités, l'une virtuelle et l'autre psychique, utilisent l'image et

profitent de la pensée figurative. Le jeu vidéo peut être perçu comme un support de rêverie, qui dans le cas d'une difficulté à se laisser aller aux mouvements régressifs, prolonge la réalité interne sur l'écran de l'ordinateur. Toutefois, comme cela est le cas pour les rêveries, ce qui importe est d'évaluer comment le jeune adulte ou l'adolescent utilise ce média et dans quelle mesure il permet une relation entre le dedans et le dehors et entre le sujet et les objets externes. Il est également important de savoir s'il est utilisé dans le but de ne jamais avoir à ressentir de solitude en n'accédant jamais à un mouvement élaboratif.

« La consommation de l'image » (Houssier & Marty, 2010) est une question importante dans notre société contemporaine, autant pour les adolescents que pour les adultes. De nos jours, en plus de l'utilisation massive et quotidienne des réseaux sociaux qui permettent au sujet d'être immédiatement et continuellement en contact avec les autres et des applications de rencontres qui permettent au sujet d'accéder à des partenaires sexuels quasiment à la même vitesse qu'une livraison de nourriture, il existe également des plateformes comme Netflix ® qui produisent des objets culturels communs et uniformes en très grand nombre. En effet, cette entreprise qui est profondément populaire chez les adolescents et les adultes permet un visionnage massif de divers contenus sans quitter son domicile.

Cette tendance nous semble refléter une nouvelle division de la réalité à la lumière de l'existence d'une double pensée. Ce monde virtuel, construit à partir de l'abondance des images et qui tend de plus en plus à remplacer les relations « réelles », ne serait-il pas produit à l'image de la double polarité de nos processus de pensée ? Ne pouvons-nous pas considérer que ces créations de l'homme sont une volonté de mettre en vie -virtuelle- un monde utopique où tout désir est accessible, à la lumière des idéaux de toute-puissance et d'indépendance ? De plus, l'expansion et la popularité croissante des œuvres (séries et films) dystopiques nous semble refléter le contre-coup élaboratif des avancées rapides de notre société hyper moderne.

Ils nous semble légitime de dire qu'aujourd'hui le monde virtuel s'ajoute à la dualité des mondes interne et externe. A ce titre, il nous semble important de travailler les limites psychiques entre ces trois mondes, tout comme les limites entre le monde interne et le monde externe. En effet, il ne nous semble pas opportun de condamner ces avancées technologiques en leur attribuant l'isolation des individus,

comme s'il s'agissait d'un agent qui œuvre contre les relations objectales. Au contraire, nous pensons qu'il faut étudier l'utilisation que fait le sujet de ce monde virtuel et la fonctionnalité de ses limites, comme nous l'avons décrit pour les rêveries et les jeux vidéo. En effet, les jeux vidéo<sup>27</sup>, les services de communication à distance, les lunettes de réalité virtuelle et autres avancées technologiques sont utilisées aujourd'hui au sein des psychothérapies (Haza, 2019) et permettent de nouvelles médiations pour travailler avec les patients, qui sont plus difficilement accessibles au sein d'une cure-type classique. En effet, d'après nous, le jeu vidéo, comme la rêverie, offre au sujet un espace contenant pour ses expériences émotionnelles qui cherchent à être contenues pour pouvoir être transformées en des expériences porteuses de sens. Au sein d'une psychothérapie, où la parole ne peut véhiculer la quête de sens de l'adolescent, le jeu vidéo peut s'instaurer comme une médiation qui est également une « proposition de symbolisation » (Le Corre, 2019, p.90) et qui va créer une « sorte de matrice d'histoire à vivre à deux » (*Ibid.*, p.87).

Enfin, quelle que soit la nature, numérique (jeux vidéo) ou fantasmatique (rêverie), de cet espace, il nous semble important de souligner sa qualité contenant et élaborative. Toutefois, l'usage que l'adolescent et le jeune adulte peuvent faire de cet espace va dépendre de son accès à sa capacité de rêverie, qui est intimement liée à des phénomènes transitionnels. C'est donc grâce à cette capacité de rêverie que le sujet va accéder à un travail de négociation sur des aires limites entre les diverses réalités (interne, externe, virtuelle) qui vont à leur tour modeler son projet adulte à la lumière de ses rêveries, de ses désirs inconscients et de ses idéaux. Les conflits œdipiens et pubertaires peuvent alors trouver des espaces d'élaboration et peuvent permettre au jeune adulte de faire une place permanente à la nouveauté que représente le processus adolescent au sein de son fonctionnement psychique. Le jeune adulte peut alors accéder, au-delà de la différence, à la complémentarité des sexes, et peut inclure à son « projet adulte » la dimension génitale, pour qu'il puisse devenir véritablement un projet non pas uniquement source de plaisir, mais aussi de satisfaction.

---

<sup>27</sup> Nous pensons ici par exemple à l'utilisation du jeu « Les Sims » comme médiation avec les adolescents.



### C. Synthèse de la discussion théorico-clinique

Etudier nos résultats à la lumière des théories existantes sur la fin de l'adolescence nous a permis de comprendre pourquoi il existe tant de publications et de réflexions autour des adolescences interminables, mais également tant de débats sur l'existence ou non d'une fin de l'adolescence. En effet, les conflits identificatoires, l'accès à une identité sexuée d'homme ou de femme et le lien à l'autre dans sa complémentarité sont des processus centraux au processus adolescent, qui œuvrent encore à la fin de l'adolescence et très probablement bien au-delà. Ces processus, qui ne peuvent accéder à une fin une fois pour toutes, nous semblent constituer le travail d'élaboration continu de l'homme quant à sa sexualité, son lien à l'autre et à son environnement. Il nous a donc semblé plus important de penser la fin de l'adolescence non pas comme une résolution utopique et définitive de ces conflits, mais comme l'accès du jeune adulte à un espace contenant, où peuvent se dérouler et s'élaborer ces conflits de manière dynamique et continue : la capacité de rêverie.

La continuité de ces processus de différenciation et de subjectivation n'implique pas une adolescence interminable. L'adolescence, comme nous l'avons déjà affirmé à plusieurs reprises dans ce travail de thèse, est un processus nouveau et incontournable pour le fonctionnement psychique du sujet et la fin de l'adolescence ne signifie pas nécessairement la fin du processus adolescent. Le processus reste à jamais inscrit au sein du fonctionnement du sujet et peut se réactiver à des divers moments de remaniements identificatoires qu'amène la vie.

Cependant, selon nous, malgré la persistance de certains conflits, la période de l'adolescence a bien une fin. En effet, indépendamment de ses capacités élaboratives, le processus adolescent est une nouveauté qui s'impose à chaque sujet. Il s'agit d'une nouveauté irréversible et d'une discontinuité qui demandent à être appropriées : le génital. Dans le cas de la pathologie grave, où nous constatons des « cassures de développement » (Laufer, 1983), il ne s'agit en aucun cas d'une adolescence interminable ; il se peut qu'une pathologie rende impossible pour le sujet de s'approprier la nouveauté adolescente. Nous situons la fin de l'adolescence à l'élaboration d'un projet adulte par le sujet dans l'espace de rêverie. Le niveau de différenciation du projet de l'environnement du sujet ainsi que son accès à ses capacités de rêverie peuvent lui permettre d'entrer dans une vie adulte accompagné

d'un projet adulte potentiellement porteur de satisfaction et de sens. Cependant, la difficulté d'accéder à un projet adulte élaboré par la capacité de rêverie du sujet n'équivaut pas pour autant à une adolescence interminable mais reflète pour nous un trait pathologique ou une souffrance psychique.

A partir de nos résultats, nous avons constaté des différences importantes entre nos sujets. Cela nous a permis d'illustrer le fait que grâce au rétablissement de certaines capacités psychiques, surtout la capacité de rêverie qui est fortement dépendante des limites intrapsychiques et des capacités régressives, nous remarquons l'entrée dans l'âge adulte de nos sujets avec un projet adulte porteur de sens, qui leur permet de faire des choix au niveau professionnel et relationnel.

L'adulthood n'est en aucun cas l'équivalent de l'aboutissement et la résolution de tout conflit adolescent. Il s'agit là d'une définition utopique. Il nous semble que notre recherche a permis de proposer l'utilisation de notions, comme la capacité de rêverie et le projet adulte, qui peuvent étudier de manière plus souple et dynamique l'accès d'un jeune adulte à l'adulthood.

## CONCLUSION

Nous arrivons au terme de ce travail de thèse qui nous a plongée au cœur du processus adolescent et qui nous a fait nous questionner sur le sens à donner à la fin de l'adolescence. Nous avons cherché à proposer de nouveaux outils de réflexion pour penser la fin de l'adolescence. Notre ambition était de pouvoir proposer des notions qui offrent de nouvelles perspectives au niveau de l'écoute clinique du jeune adulte, notamment face à des théories actuelles qui nous semblent trop idéalisées pour être appliquées sur le terrain clinique.

Dans notre travail, nous avons nommé la période où se situe notre population de recherche « la fin de l'adolescence ». Il s'agit d'un choix de notre part pour éviter de considérer la fin de l'adolescence comme une période à part. En effet, nous l'incluons au sein du processus adolescent, qui demeure actif toute la vie du sujet. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas eu recours à des termes comme « l'adolescence tardive » ou « la post-adolescence ». La fin de l'adolescence est pour nous davantage une position où s'élabore le projet adulte qu'un stade de développement où sont résolus des conflits du stade précédent. Il ne s'agit pas non plus d'après nous d'une « seconde latence » car à partir de l'inscription du processus adolescent au sein de la psyché du sujet, la place centrale est laissée à la génitalité et à la rencontre avec l'objet complémentaire.

La capacité de rêverie et le « projet adulte » ont été les deux notions principales que nous avons étudiées lors de cette recherche. En effet, la notion de capacité de rêverie, que nous devons à W. Bion, est une notion qui est actuellement très utilisée par de nombreux psychanalystes afin de réfléchir au travail psychanalytique et au lien entre le psychanalyste et l'analysant. Cette capacité de rêverie est au cœur de tout travail de transformation psychique. Il nous a alors semblé plus que justifié de penser la capacité de rêverie comme étant potentiellement le moteur psychique du processus adolescent qui peut même être défini comme le paradigme de toute transformation psychique. De plus, nous nous sommes sentie libre d'explorer et d'élargir le concept de la capacité de rêverie en nous servant des théories freudiennes, postfreudiennes et bionniennes sur le concept de rêverie. Cela nous a permis d'enrichir cette notion et de nous en servir afin d'étudier les principaux conflits du processus adolescent.

En outre, nous avons choisi de penser au devenir adulte à partir de la notion de « projet adulte ». Cette notion n'est pas une notion psychanalytique mais une notion qui, d'après nous, se situe au carrefour des réalités interne et externe. La double nature de ce concept nous a permis de travailler la fin de l'adolescence à partir des remaniements entre ces deux réalités. En effet, en inscrivant la complémentarité des sexes et la génitalité dans le fonctionnement psychique du sujet, le processus adolescent introduit la place de l'autre, le représentant psychique de la réalité externe, au cœur de l'intimité du sujet de manière irréversible. Choisir un concept qui traduit cet entre-deux nous a permis de mettre en avant l'importance du travail au niveau des limites et surtout au niveau de « la double limite » à la fin de l'adolescence (Green, 1982).

Dans notre revue de la littérature, nous avons constaté que la stabilité du désir sexué était considérée, par la majorité des théoriciens de l'adolescence, comme étant un indicateur de la fin de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte. Toutefois, dans nos protocoles de recherche, nous avons surtout observé des instabilités au niveau du désir sexué et des fluctuations au niveau des identifications sexuelles secondaires. Nous avons vu que cette instabilité du désir sexué chez nos participants allait de pair avec des difficultés de maniement pulsionnel au sein des relations objectales, ainsi qu'avec des difficultés de désensualisation du lien au parent du même sexe. Toutefois, notre travail auprès d'une population de jeunes adultes tout-venants nous a permis d'observer que, même si la majorité de nos participants témoignaient de difficultés à accéder à des relations objectales et aux identifications secondaires sexuées de manière continue, ceux et celles chez qui nous avons pu observer un rétablissement de la capacité de rêverie présentent un traitement et une élaboration actifs de ces conflits. Ils ont également un accès, non continu mais existant, aux relations d'objet complémentaires. Nos résultats ont donc mis en avant le fait que l'accès à la capacité de rêverie peut permettre aux jeunes adultes d'avoir un espace contenant où peuvent se traiter les principaux conflits du processus adolescent.

Il nous semble que notre recherche souligne suffisamment la nécessité de prendre en charge ces jeunes qui semblent être pris dans un état quelque peu confus entre deux âges : ils ne sont plus des adolescents, mais ne semblent pas pouvoir

encore s'inscrire dans la vie adulte. Il s'agit d'une période conflictuelle, qui nécessite une attention supplémentaire de la part du psychothérapeute. L'existence des Bureaux d'Aide Psychologique Universitaire (BAPU) qui offrent un accueil aux jeunes adultes, avec un fonctionnement plus maniable que des prises en charge analytique classique, nous semble refléter la réponse de notre société au besoin de l'accompagnement et de l'étayage des jeunes adultes. En effet, les BAPU offrent plusieurs types d'aide aux jeunes adultes comme des consultations ponctuelles, des psychothérapies de soutien, des psychothérapies psychanalytiques ou encore de l'accompagnement social, sous forme d'aides ponctuelles, afin de les orienter dans leur vie scolaire. Le jeune adulte peut également être orienté vers une autre structure en cas de besoin. C'est également grâce à la présence de ce genre d'établissements que les psychanalystes, en France ou aux Etats-Unis, ont commencé à s'intéresser de plus près au fonctionnement psychique spécifique des jeunes adultes (Alléon & Morvan & Lebovici, 1985), (Adatto, 1958), différent du fonctionnement proprement adolescent ou franchement adulte.

D'après nous, la capacité de rêverie, qui constitue le moteur du processus de transformation psychique de la période de la fin d'adolescence, est une capacité très précieuse pour le psychothérapeute qui reçoit des jeunes adultes. Toutefois, cette capacité n'est pas nécessairement à entendre comme un outil d'évaluation pour la prise en charge de ces patients. Il s'agit surtout d'un aspect primordial auquel le thérapeute peut être sensibilisé. Dans le cas où le jeune adulte se trouve en difficulté, nous pouvons nous attendre à trouver une capacité de rêverie qui peut nécessiter d'être relancée par le travail psychothérapeutique. La capacité de rêverie du psychothérapeute peut constituer le fil conducteur de la prise en charge des jeunes adultes. Toutefois, pour qu'il puisse se servir de sa capacité de rêverie, il est important que le cadre analytique soit protégé de la réalité externe dans lequel se trouve le jeune adulte. En effet, à la différence du jeune adolescent, chez le jeune adulte, nous observons un lien spécial à la temporalité : le jeune adulte se sent dans la nécessité de faire des choix activement et rapidement pour construire sa vie adulte, sous la pression des attentes – explicites ou implicites – des parents, de la société ou de la comparaison aux pairs. Le rôle de l'environnement, notamment familial, amical et/ou social, est très important dans cette période de la vie de jeune adulte. Dans le cas où l'environnement se montre trop exigeant et peu réceptif face aux difficultés du

jeune adulte, il peut constituer une grande source d'angoisse qui peut l'empêcher de prendre le temps de se laisser aller aux rêveries et d'être réceptif à son monde interne.

En effet, l'utilisation des rêveries comme moteur de la cure psychothérapeutique nécessite un temps de surgissement : les rêveries ne devraient pas être l'objet d'interprétations rapides. Le psychothérapeute et le jeune adulte devraient avoir l'impression qu'ils ont « du temps à perdre ». (Ogden, 1997, p. 569) C'est seulement en laissant libre court à des rêveries que le travail de symbolisation permis par la rêverie peut se réaliser. Ce processus peut être en difficulté si le psychothérapeute ne peut se protéger par les tâches « maturatives » attendues de son patient et/ou se sent pressé par le temps. De même, la notion de l'analyste sans mémoire et sans désir de W. Bion (1967a) trouve ici tout son sens : le psychothérapeute, sans empiéter sur l'espace de rêverie de son patient en désirant à sa place, se maintient dans le ici et le présent de la séance, mais également dans un ailleurs qui est le monde de l'inconscient : l'ici, le présent et l'ailleurs, créant d'emblée un regard triangulaire et un tiers dans le cadre psychanalytique.

L'essentiel est donc d'après nous, dans une clinique avec les jeunes adultes, de pouvoir assurer un espace où peuvent apparaître les rêveries du jeune adulte. Le travail de co-transformation des expériences, en vue de relancer la capacité de rêverie, dépendra donc de la consolidation des espaces encadrants, pour ainsi dire des limites et des espaces transitionnels, comme nous l'avons souligné avec le rétablissement de la double limite dans notre travail. Ce travail n'est donc pas le même qu'une cure-type classique avec un adulte névrosé, qui privilégie l'utilisation de l'interprétation. L'interprétation, qui a une fonction habituelle de déliaison, dans le cadre d'une prise en charge analytique avec un jeune adulte, peut constituer un obstacle pour la consolidation de l'espace de rêverie de ce dernier et fragiliser son fonctionnement, surtout dans un premier temps. Dans les cas où la capacité de rêverie du jeune adulte se trouve en grande difficulté, il nous semble que l'utilisation des médiations thérapeutiques peut être d'une grande aide. Dans ce contexte, nous pensons surtout à des médiations qui utilisent des supports figuratifs, comme le photolangage ® ou encore certains jeux de société comme le Dixit ® (Ikiz & Béziat, 2020), qui favorisent l'associativité du jeune adulte et lui permettent d'accéder à ses affects à partir du travail de figurabilité que peut offrir la médiation choisie. Il s'agit

alors surtout d'accompagner le jeune adulte dans un travail de recomposition des frontières psychiques et dans le travail de secondarisation de l'appareil psychique.

Ce travail de consolidation des aires limites et de transformation des expériences émotionnelles en vue de favoriser le travail de subjectivation et de différenciation, sans mettre l'interprétation au centre de la prise en charge thérapeutique, ressemble en effet au travail analytique avec des adolescents plus jeunes. Toutefois, nous pouvons observer certaines différences. Il nous semble que chez les jeunes adultes, à la différence des adolescents, nous pouvons nous attendre à recevoir un sujet qui porte davantage sa demande, comparé à un adolescent amené par ses parents. En effet, face aux difficultés rencontrées dans la tentative de réaliser des choix « adultes », dans le domaine des études ou de la relation amoureuse, le jeune adulte peut se remettre en question et chercher de l'aide en dehors de son environnement familial. Cette démarche témoigne déjà d'un avancement dans le processus de différenciation. Il nous semble qu'il s'agit là d'un moment propice pour l'instauration d'une alliance thérapeutique entre le jeune adulte et le psychothérapeute. La présence de cadres rassurants et maniabiles, comme les BAPU, peut également faciliter la demande du jeune adulte.

De plus, l'augmentation des tableaux dépressifs à la fin de l'adolescence semble illustrer une prise en compte progressive de leur conflit de dépendance envers leur environnement. Nous pouvons dans ce cadre nous attendre à une diminution des illusions omnipotentes, accompagnées néanmoins de moments de désillusion dépressive et d'un travail progressif d'élaboration du principe de réalité. Le travail avec le jeune adulte peut donc être un travail de co-construction en vue d'un réenchâtement de son projet adulte, en instaurant une circulation affective entre ses souvenirs d'enfance, ses rêveries et ses fantasmes grâce à la contenance fantasmatique qu'offre le cadre. Le travail autour de la circulation affective, qui nécessite la capacité de régression - formelle et temporelle - du sujet, semble plus aisé à la fin de l'adolescence par rapport à l'adolescence proprement dite, grâce au rétablissement du mécanisme de refoulement, que nous avons bel et bien observé chez nos sujets.

La place de l'altérité est également primordiale dans l'élaboration du projet adulte. En effet, le projet adulte ne peut être réalisable et source de satisfaction que si

le jeune adulte peut accéder à la complémentarité des sexes et à la sexualité génitale dans son fonctionnement psychique. Nous avons vu d'après nos résultats qu'il existe une grande difficulté pour les jeunes adultes à investir la complémentarité de l'autre, ainsi qu'à accéder à une stabilité du désir sexuel. Nous nous sommes également rendu compte que cela semble être lié à une difficulté de maniement des motions pulsionnelles au sein des relations objectales, et surtout au sein des relations avec les objets œdipiens, difficilement attaquables. La place du psychothérapeute, qui accompagne le jeune adulte dans la reconstitution de ses aires limites, s'avère alors primordiale. Grâce à l'étayage qu'il peut offrir dans le transfert et grâce à sa capacité de rêverie, le psychothérapeute permet à son patient d'accéder à un espace contenant pour ses mouvements pulsionnels, tout en lui permettant d'en faire émerger de nouveaux, c'est-à-dire des expériences en quête de sens. Cette double fonction du psychothérapeute, qui se différencie de la cure d'adolescent plus jeune, se rapproche de la vision binoculaire décrite par W. Bion (1962). Dans le cadre de la relation analytique, la fonction de « bi-ocularité » de l'analyste (Birksted-Breen, 2016) se manifeste par le maintien d'un œil sur les processus conscients, les mécanismes de défense et les angoisses du patient, tandis que l'autre œil, non ciblé, favorise une réceptivité aux processus inconscients et préserve un espace où peuvent être contenues et transformées les expériences en quête de sens, non métabolisables en tant que telles pour le patient. La coexistence et l'équilibre entre ces deux visions créent « un espace, un temps, une structure » (*Ibid.*, p. 36) qui permettent le travail de transformation par la capacité de rêverie. Le maintien de la disjonction de ces deux visions, qui se chevauchent, permet de créer cet espace pour le « travail » de la rêverie (*Ibid.*, p.37).

Cette vision bi-oculaire du psychanalyste est également ce dont le jeune adulte a besoin afin d'élaborer son « projet adulte ». Si sa vision se focalise davantage sur une volonté de construire son projet, sur ses angoisses ou ses obligations, il lui est difficile de faire émerger un « projet adulte » porteur de sens lui permettant d'investir sa vie adulte de manière créative. En effet, l'élaboration du projet adulte par *la capacité de rêverie* nécessite que le jeune adulte puisse laisser un œil ouvert et réceptif sur ce qui peut émerger chez lui de nouveau et d'authentique, tandis que son autre œil lui permettra de maintenir une vision, ancrée dans le principe de réalité, de ses propres capacités, de ses désirs mais également de ses limites.



Grâce à l'équilibre entre ces deux visions, le jeune adulte peut accéder à un *espace de rêverie* créateur de sens et moteur de transformation.

Une fois que le jeune adulte peut introjecter cette contenance, les conflits principaux de la fin de l'adolescence, comme le lien au parent de même sexe, peuvent se dérouler dans cet espace de rêverie, sans que le jeune adulte n'ait à craindre le débordement pulsionnel ou la destruction définitive de l'objet. Il nous semble que c'est seulement à partir de ce moment-là qu'une prise en charge plus classique peut être considérée.

Quant aux ouvertures de notre recherche, il nous semble que notre thèse nous a permis d'effectuer une recherche dans la clinique du « normal » et d'établir une base pour nos futures recherches en psychopathologie. Il nous semble également important de souligner que, pour travailler dans le domaine de l'adolescence et des jeunes adultes, nous nous devons de prendre en compte le monde numérique, les avancées technologiques, les médias et les plateformes d'expression qui sont répandus dans la vie quotidienne de cette population et en sont partie intégrante. Nous avons tenté de montrer à partir de cette recherche la place centrale de la pensée figurative et des images à la fin de l'adolescence. Ces procédés, qui sont centraux au sein de la capacité de rêverie, sont également au centre de tous les médias grandement adoptés par les adolescents et les jeunes adultes. Leur utilisation a selon nous une grande importance au sein du processus adolescent. Les jeux vidéo et l'utilisation des réseaux sociaux que nous avons décrits brièvement dans cette recherche peuvent permettre aux adolescents et aux jeunes adultes, de différentes manières, de s'exprimer et d'élaborer leurs conflits. Ces espaces numériques, à la lumière de l'espace fantasmatique, peuvent avoir une fonction contenante et élaborative ou servir d'écran pour les conflits difficilement élaborables. Les recherches qui étudient le lien entre ces espaces numériques et le processus adolescent nous semblent très intéressantes et importantes pour étudier le processus adolescent dans notre société contemporaine.

Pour approfondir nos connaissances et témoigner de notre intérêt dans ce domaine clinique, nous avons créé, au sein de l'Association internationale des interactions de la psychanalyse (A2IP), un séminaire afin de réfléchir à la question des réseaux sociaux, ou plutôt à celle des médias sociaux, dont les jeux vidéo en

ligne font partie. Il serait intéressant de se pencher sur les origines de ces médias et de se questionner sur l'usage que les adolescents en font : par exemple l'expression de conflits qui ne peuvent être exprimés sur une autre modalité ou sur un autre niveau de réalité.

De plus, d'après notre observation, l'évolution de ces réseaux nous semble aller dans un sens très intéressant. Les blogs ont marqué les débuts de l'utilisation très répandue des réseaux sociaux au sein de la population adolescente et chez les jeunes adultes : Myspace (2003) ou encore Facebook (2004) et Twitter (2006). Ces réseaux offrent surtout des espaces où le sujet est invité à rédiger et partager avec son réseau ses pensées, avec ou sans images. Plus tard, tandis que les plus âgés ont commencé à s'intégrer dans le monde des réseaux sociaux, l'intérêt des adolescents s'est porté sur d'autres réseaux comme Instagram (2010) ou Snapchat (2011), où l'accent est mis surtout sur l'image et non plus sur les mots. Finalement, depuis 2016, le réseau le plus populaire chez les adolescents est TikTok (2016), un espace où les jeunes téléchargent leurs vidéos, de courte durée, souvent moins d'une minute, où il s'agit souvent de la réalisation d'une chorégraphie brève, reprise à l'identique par des millions d'utilisateurs sous le nom de « challenge ». Ce réseau met l'accent sur le mimétisme, le rythme et le mouvement. De plus, il crée un effet hypnotique sur le spectateur qui a souvent des difficultés à arrêter le flot des vidéos qui défilent les unes après les autres et sont rythmées par des musiques répétitives.

Dans ce bref résumé, nous avons voulu souligner le mouvement régressif que suit l'évolution des réseaux sociaux populaires au sein de la population adolescente. Ce mouvement régressif qui va des mots à l'image pour enfin arriver au rythme et au mouvement, nous semble refléter et accompagner les allers-retours et le besoin régressif des adolescents. Cette observation nous semble souligner l'importance de travailler l'utilisation des réseaux sociaux par les adolescents, l'évolution de ces réseaux à la lumière des demandes de la population concernée mais également l'articulation de ces médias avec le processus adolescent. Leur dimension figurative, à partir de l'image ou des vidéos, mais également leur utilisation collective par les groupes des pairs, nous semblent offrir aux adolescents une scène sur laquelle peuvent s'exprimer les principaux conflits du processus adolescent. Il nous semble donc très intéressant de mettre en tension l'utilisation que fait l'adolescent de ces

réseaux en lien avec leur propres capacités fantasmatiques et élaboratives, afin de pouvoir étudier si le recours à ces espaces virtuels peut permettre à l'adolescent d'accéder progressivement au rétablissement de sa capacité de rêverie, pour aboutir au remaniement de son projet adulte à la fin de l'adolescence.

## BIBLIOGRAPHIE

Adatto, C.P. Ego Reintegration Observed in Analysis of Late Adolescents. *Int. J. Psycho-Anal.*, 39, 1958, p. 172-177.

Adatto, C.P. On the Metamorphosis from Adolescence into adulthood. *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 14, 1966, p. 485-509

Alléon, A-M. & Morvan, O. Devenir « adulte » ? Dans A-M. Alléon, O. Morvan & S. Lebovici (Dir.), *Devenir « adulte » ?* Paris, Puf, 1990, p.13-49.

Alléon, A-M & Morvan, O. La psychopathologie de la postadolescence, Dans S. Lebovici et al., *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Presses Universitaires de France, 2004, p. 2201-2213.

Arnoux, D.J. Souverain de ses douleurs. *Revue Française de Psychanalyse*, 77, 2013, p.402-415.

Aulagnier, P. *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF, 1975.

Aulagnier, P. (1989). Se construire un passé. *Adolescence*, 33, 4(4), 2015, p. 713-740.

Azoulay, C., Emmanuelli, M., Rausch de Traubenberg, N., Corroyer, D., Rozencwajg, P. & Savina, Y. Les données normatives françaises du Rorschach à l'adolescence et chez le jeune adulte. *Psychologie clinique et projective*, 13(1), 2007, p. 371-409.

Bion, W.R. (1957). Différenciation de la part psychotique et de la part non psychotique de la personnalité, *Réflexion faite*, Paris : Puf, 1983.

Bion, W.R. (1962a). Une théorie de l'activité de pensée, *Réflexion faite*, Paris : Puf, 1983.

Bion, W.R. (1962b). *Aux sources de l'expérience*, Paris, Puf, 1991.

Bion, W.R. (1963). *Eléments de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1979.

Bion W. R. (1967a). Notes on memory and desire. *Psychoanal. Forum* 2, p. 272 –80.

Birksted-Breen D. Biocularity, the functioning mind of the psychoanalyst, *The International Journal of Psychoanalysis*, 97:1, 2016, p. 25-40

Birraux, A. Prométhée ou le devenir adulte. *Revue Française de Psychanalyse*, 77, 2013, p.392-402.

Birraux, A. Les adieux à l'enfance, Dans M. R. Moro (Dir.). *Devenir adulte : chances et difficultés*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 23-34.

Blos, P. *On Adolescence : A Psychoanalytic Interpretation*. The Free Press, a Division of Macmillan Inc, New York, 1962.

Blos, P. The Second Individuation Process of Adolescence. *Psychoanal. St. Child*, 22, 1967, p.162-186.

Blos, P. (1967). Adolescence et second processus d'individuation. Dans F. Ladame & M. Peret-Catipovie (Dir.), *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, Paris, Delachaux & Niestlé, 1997, p. 121-159.

Blos, P. Fils de son père. *Adolescence*. Paris, 3, 1, 1985, p.21-42.

Blos, P. La fonction de l'Idéal du Moi à l'adolescence. *Adolescence, Paris*, 11, 1, 1993, p. 167-171.

Blos, P. *The adolescent passage (Developmental issues)*, New York, IUP, 1979.

Botella, C. & Botella, S. *La figurabilité psychique*, Paris, In PRESS, 2007.

Brelet-Foulard F. & Chabert C. (1990). *Nouveau manuel du T.A.T. Approche Psychanalytique*. Paris, Dunod, 2003.

Cahn, R. Nécessité et impasses de l'illusion ou le destin des « conceptions du monde » à l'adolescence et à son décours. Dans A-M. Alléon, O. Morvan & S. Lebovici (Dir.), *Devenir « adulte » ?* 1990,173-188.

Cahn, R. Subjectalité et subjectivation. *Adolescence*, 50(4), 2004, 755-766.

Cahn, R. Les identifications à l'adolescence. Dans L. Danon-Boileau (Dir.), *Identifications*, France : Presses Universitaires de France, 2002,111-125.

Cahn, R. Subjectalité et subjectivation. *Adolescence*, 50(4), 2004, 755-766.

Chabert C. *Le Rorschach en clinique adulte. Interprétation psychanalytique*, Paris Dunod, nouv. éd. 1997.

Chabert C. *La Psychopathologie à l'épreuve du Rorschach*, Paris, Dunod, nouv. éd. 1998.

Chabert, C. Les voies intérieures. *Revue Française De Psychanalyse*, 1999/3, 63, p.1445-1488.

Chabert, C. *Psychanalyse et méthodes projectives*. Paris, Dunod, 2018.

Chagnon, J. La période de latence. Dans F. Marty (Dir.), *Les grandes problématiques de la psychologie clinique*, Paris : Dunod, 2009, p. 27-45.

Chagnon, J.-Y. Comment rater la fin de l'adolescence et l'entrée dans l'âge adulte ? L'infantile in l'adulte. *Revue Française de Psychanalyse*, 77, 2013, p.433-446.

Chagnon, J. & Durand, M. Latence et sexualité : un couple improbable ? *Psychologie clinique et projective*, 22(1), 2016, p. 23-46.

Civitarese G. *Le Rêve nécessaire*, Paris, 2005, Ithaque.

Colarusso, C.A. The Development of Time Sense in Young Adulthood. *Psychoanal. St. Child*, 46, 1991, p. 125-144.

Colarusso, C.A. Traversing Young Adulthood: The Male Journey from 20 to 40. *Psychoanal. Inq.*, 15(1), 1995, p. 75-91.

Cosnier, J. Les vicissitudes de l'identité. Dans A-M. Alléon, O. Morvan & S. Lebovici (Dir.), *Devenir « adulte » ?* Paris, Puf, 1990, p. 95-113.

Dahl, E., K. Last Night I Dreamed I Went to Manderly Again. *Psychoanal. Inq.*, 24(5), 2004, 657-679.

Dargent, F. Entre mère et fille : un arrachement sans fin ? *Revue Française de Psychanalyse*, 77, 2013, p. 415-427.

Delage, G. & Granier, P. Le passage à l'âge adulte et les frontières de la psychose. *Adolescence*, 26, 1995, p. 37-54.

Delage, M. Finir l'adolescence. *International Society for Adolescent Psychiatry éd., Troubles de la personnalité. Troubles des conduites*, Paris: Editions GREUPP. 1999, p. 213-225.

Denis P. *Éloge de la bêtise*, 2001, Paris, PUF.

Diatkine, R. Devenir adolescent, rester adolescent. Dans A-M. Alléon, O. Morvan & S. Lebovici, (Dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, Puf, 1985, p. 57-69.

Diatkine, R. L'enfant dans l'adulte ou l'éternelle capacité de rêverie. *Revue française de psychanalyse*, 1994/3, 58, p. 641-648.

Donnet, J.L. & Green, A. *L'enfant de ça*, Éd. de Minuit, 1973.

Donnet, J.-L. *L'Humour et la Honte*, Paris, Puf, 2009.

Emmanuelli, M. La nostalgie à l'épreuve du temps. *Adolescence*, 36, 2000, p.513-536.

Emmanuelli M., & Azoulay, C. *Les épreuves projectives à l'adolescence. Approche psychanalytique*, Paris : Dunod, 2001.

Emmanuelli M. & Azoulay, C. *Pratique des épreuves projectives à l'adolescence*, Paris, Dunod, 2009.

Foliot, B. Un certain désenchantement, *Adolescence*, 36, 2000, p. 485-494.

Freud, A. (1922). Fantasme "d'être battu" et rêverie. Dans *Féminité Mascarade*, Paris, Le Seuil, 1994.

Freud, A. (1958). L'adolescence. Dans F. Ladame & M. Peret-Catipovic (Dir.), *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, Paris, Delachaux & Niestlé, 1997, p. 69-100.

Freud S. (1892). Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la « contre-volonté », *Résultats, idées, problèmes*, t. I, Paris, PUF, 1984, p.36.

Freud, S. (1895). Etudes sur l'hystérie. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol II, 2009, p. 9-332.

Freud, S. (1900). L'interprétation du rêve. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol IV, 2004, p. 15-678.

Freud, S. (1901). Du rêve. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol V, 2012, p. 15-73.

Freud, S. (1905). Trois Essais Sur la Théorie Sexuelle. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. VI, 2006, p. 59-183.

Freud, S. (1908a). Les fantaisies hystériques et leur relation à la bisexualité. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. VIII, 2007, p. 177-186.

Freud, S. (1908e). Le poète et l'activité de fantaisie. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. VIII, 2007, p. 159-172.

Freud, S. (1909c). Le roman familial des névrosés. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. VIII, 2007, p. 251-256.

Freud, S. (1911b). Formulations sur les deux principes de l'advenir psychique. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XI, 2009, p. 11-23.

Freud, S. (1914c) Pour introduire le narcissisme. Dans *Œuvres complètes* Paris : PUF, Vol. XII, 2005, p. 213-245.

Freud, S. (1914g) Remémoration, répétition, et perlaboration. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XII, 2005, p. 185-196.

Freud, S. (1915). Pulsion et Destin de Pulsion. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XIII, 1988, p. 163-189.

Freud, S. (1915). L'inconscient. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XIII, 1988, p. 205-245.

Freud, S. (1917). Leçons d'introduction à la psychanalyse : troisième partie, doctrine générale des névroses. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XIII, 2000, p. 251-481.

Freud, S. (1919). Un Enfant est battu. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XV, 1996, p. 115-147.

Freud, S. (1920). Au-delà du Principe de Plaisir. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XV, 1996 p. 273-339.

Freud, S. (1923). Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XVI, 1991, p. 165-181.

Freud, S. (1926). Inhibition, Symptôme et Angoisse : Complément à l'Angoisse Supplément B. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XVII, 1992, p. 203-287.

Freud, S. (1930). Malaise de la culture. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XVIII, 1994, p. 245-335).

Freud, S. (1933). Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XIX, 1995, p. 83-269.

Freud, S. (1937). Analyse finie et Analyse infinie. Dans *Œuvres complètes*, Paris : PUF, Vol. XX, 2010, p. 13-57.

Freud, S. (1938). Résultats, idées, problèmes. Dans *Œuvres complètes*, Paris : Puf, Vol XX, 2010, p. 317-320.

Gibeault, A. La Weltanschauung : des remaniements de l'Idéal du Moi et du Surmoi à la fin de l'adolescence, Dans A-M. Alléon, O. Morvan & S. Lebovici, (Dir.), *Devenir « adulte » ?* Paris, Puf, 1990, p. 157-171.

Givre, P. (2010a). D.W. Winnicott : fantasme du temps, pulsion agressive et féminin pur à l'adolescence. Dans P. Givre & A. Tassel (Dir.), *Le tourment adolescent. Tome 2 : Divergences et confluences*, France : Presses Universitaires de France, 2010, p. 115-173.

Givre, P. (2010b). Préoccupation féminine adolescente. Dans J. André & C. Chabert (Dir.), *La psychanalyse de l'adolescent existe-t-elle*, France : Presses Universitaires de France, 2010, p. 121-145.

Givre, P. Jean-Luc Donnet : Le défi adolescent. Dans P. Givre & A. Tassel (Dir.), *Le tourment adolescent. Tome 3 : Perspectives contemporaines*, France : Presses Universitaires de France, 2004, p. 91-132.

Guillaumin, J. Traumatismes de la post-adolescence et effets d'après-coup en amont et en aval chez les adolescents. Dans A-M. Alléon, O. Morvan & S. Lebovici, (Dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris : Puf, 1985, p. 83-99.

Guillaumin, J. Y-a-t-il une post-adolescence ? *Adolescence*, 36, 2000, p. 379-417.

Guillaumin, J. *Adolescence et désenchantement*. Esprit du temps, Paris, 2001.

Gutton P. & Birraux A. (1982). Ils virent qu'ils étaient nus : différence et complémentarité des sexes à l'adolescence. *Psychanalyse à l'Université*, 7, 1991, p. 671-679.



- Gutton, P. *Le pubertaire*. Paris : PUF, 1991.
- Gutton, P. Entre pubertaire et idéologie, l'adolescent autrement. *Adolescence*, 26, 1995, p. 9-27.
- Gutton P. Une métamorphose s'achève. *Adolescence*, 18, 2000, p. 433-448.
- Green A. Note sur les processus tertiaires, *Revue Française de Psychanalyse*, 3, 1972.
- Green, A. (1976) Le concept de limite. *La folie privée*, Paris, Gallimard, 1990, p.121-163.
- Green, A. (1982) Passions et destin des passions. *La folie privée*, 1990, Paris, Gallimard, p. 166-226.
- Green, A. (1982) La double limite. *La folie privée*, Paris : Gallimard, 1990, p. 337-365.
- Green A. La mère morte. *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 1983.
- Green A. *Le Travail du négatif*, Paris, Minuit, 1993.
- Hanus, M. Deuil et Adolescence, *Adolescence*, 26, 1995, p. 79-98.
- Haza, M. *Médiations numériques : jeux vidéo et jeux de transfert*. ERES, 2019.
- Houssier F. *Le recours à l'acte délictueux à l'adolescence. Fonction de la limite entre monde interne et monde externe*, (Thèse de Doctorat) Université Paris 7, 1998.
- Houssier, F. Emergence du concept de limite psychique à partir des premiers travaux psychanalytiques. Dans R. Scelles (Dir.) *Limites, liens et transformations*, Paris : Dunod, 2003, p. 17-36.
- Houssier, F. (2007). Transgression et recours à l'acte à l'adolescence : une forme agie d'appel à l'objet. *Annales médico-psychologique*, 9/166, 2008, p. 711-716.
- Houssier, F. La puberté psychique : premières esquisses. Dans P. Givre & A. Tassel, (Dir.), *Le tourment adolescent, T.1*, Paris, Puf, 2007, p. 53-81.
- Houssier, F. & Marty, F. Adolescence, image et rêverie. Destins de la dépendance à l'objet. *Cahiers de psychologie clinique*, 35(2), 2010, p. 77-91.
- Houssier, F. Peter Blos, une œuvre consacrée au processus d'adolescence. Dans P. Givre & A. Tassel, (Dir.), *Le tourment adolescent. T.2 : Divergences et confluences* : Presses Universitaires de France, 2010, p. 51-83.

Houssier, F. Vœux parricides et fantasmes de dévoration : De la désidéalisée du père à l'adolescence. *La psychiatrie de l'enfant*, 55(2), 2012, p. 557-573.

Houssier, F. Boulimie et délinquance : le féminin incestuel. *Adolescence*, 2018, 36 1(1), p. 85-96.

Ikiz, S. & Béziat, A. Groupe du jeu Dixit®, une médiation projective pour les adolescents ? *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 74(1), 2020, p.145-155.

Isaacs, S. The Nature and Function of Phantasy. *Developments in Psychoanalysis*, Londres, Hogarth Press, 1956.

Jacobs, T.J. and Chused, J.F. Psychoanalysis of the Young Adult: Theory and Technique. *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 35, 1987, p.175-186

Jeammet, P. Gérer la place de l'infantile ? *Adolescence*, 36, 2000, p. 419-431.

Kahn, M. La capacité de rêver. *Nouvelle revue de psychanalyse*, 5, Printemps « L'espace du rêve », Gallimard, 1972.

Kaës, R. Postmodernité, hypermodernité. *Le Malêtre*, Paris : Dunod, 2012, p. 83-106.

Kestemberg E. et J. Contribution à la perspective génétique en psychanalyse. *Revue française de psychanalyse*, 1966, 30, 5-6, p. 441-522.

Kestemberg, E & Morvan, O. Le concept de pare-excitations à la post-adolescence, Dans A-M. Alléon, O. Morvan & S. Lebovici, (Dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, Puf, 1985, p. 203-223.

Kestemberg, E. Installation dans l'âge adulte et auto-érotisme. Dans A-M. Alléon, O. Morvan & S. Lebovici, (Dir.), *Devenir « adulte » ?* Paris, Puf, 1990, p. 81-91.

Kestemberg, E. L'identité et l'identification chez les adolescents. *L'adolescence à vif*, France : Presses Universitaires de France, 1999, p. 7-96.

Kestemberg, E. De la « phobie du fonctionnement mental ». *La psychose froide*, France : Presses Universitaires de France, 2001, p. 215-221.

Ladame, F. L'adolescence entre rêve et action, *Revue française de psychanalyse*, Paris : PUF, 55/6, 1991, p. 1493-1544.

Ladame, F.& Perret-Catipovic, M. Le normal et le pathologique à l'adolescence. Dans F. Ladame & M. Perret-Catipovic (Dir.), *Adolescence et psychanalyse : une histoire*. Lausanne : Delachaux et Niestlé, 1997.

Ladame, F. & Perret-Catipovic, M. Jeu, fantasmes et réalités. Dans F. Ladame & M. Perret-Catipovic (Dir.), *Jeu, fantasme et réalités : le*

*psychodrame psychanalytique à l'adolescence*, France : Elsevier Masson, 1998, p. 1-14.

Ladame, F. *Les éternels adolescents, comment devenir adulte*. Paris, Odile Jacob, 2003.

Laplanche, J. & Pontalis, J. -B., *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, PUF, 1967.

Laufer, M. The breakdown, *Adolescence*, I,1, 1983, p. 63-70.

Lazarovici, R. Les rêveries de l'adolescence : Un trouble du penser ? *Adolescence*, Paris, 6/2, 1988, p. 231-252.

Lebovici, S. Quelques mois après. Dans A-M. Alléon, O. Morvan & S. Lebovici, (Dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, Puf, 1985, p. 225-235.

Lebovici, S. Dormir-rêver, agir-rêvasser. *Adolescence*, Paris, 6/2, 1988, p. 279-289.

Le Corre, V. On peut jouer au pc ?... Jeu vidéo, rêveries et autres transformations. Dans M. Haza (Dir.), *Médiations numériques : jeux vidéo et jeux de transfert*, 2019, p. 81-111.

Lepastier, S. Quitter l'adolescence. *Revue Française de Psychanalyse*, Paris : Puf, 77, 2013, p. 360-376.

Marty F. À propos du parricide et du matricide à l'adolescence. Dans F. Marty (Dir.), *L'illégitime violence, la violence et son dépassement à l'adolescence*, Érès, 1997, p. 95-111.

Marty, F. La latence dans l'adolescence avec A. Green. *Adolescence*, 17, Paris, 1999, p. 101-111.

Marty, F. Peut-on en finir avec l'adolescence ? Dans M. R. Moro (Dir.), *Devenir adulte : chances et difficultés*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 34-56.

Matot, J.-P. Infinir l'adolescence. *Revue Française de Psychanalyse*, Paris : Puf, 77, 2013, p. 459-474.

Miller J. M. Young or Emerging Adulthood: A Psychoanalytic View. *The Psychoanalytic Study of the Child*, 70:1, 2017, p. 8-21.

Neri, C., Correale, A. & Fadda, P. *Lire Bion*. Editions Erès, 2006.

Noveletto, A. Les processus d'adolescence dans la cure psychanalytique de l'adulte. *Adolescence*, 26, 1995, p. 185-197.

Ogden T.H. Reverie and interpretation. *Psychoanal. Q.*, 66, 1997, p. 567-595.

Ogden T.H. (2003). De l'incapacité de rêver. *L'année psychanalytique internationale 2004*, 2004, p. 111-126.

Ogden T (2003b). De quelle vérité s'agit-il et qui en a eu l'idée ? *L'année psychanalytique internationale 2004*, Genève, 2004.

Ogden T.H. On holding and containing, being and dreaming. *Int J Psychoanal*, 85, 2004, p. 1349-1364.

Ogden, T.H. L'art de la psychanalyse : rêver des rêves irrêvés et des pleurs interrompus. *L'Année Psychanal. Int.* 2005, p. 77-97.

Ogden T.H. (2007b). Parler-rever. *L'année psychanalytique internationale 2008*, 2008, p. 117-132.

Ritvo, S. Late Adolescence, Developmental and clinical considerations. *Psychoanal. St. Child*, 26, 1971, p. 241-263.

Ritvo, S. (1971). Fin d'adolescence et processus de développement. *Adolescence*, 26, 1995, p. 133-149.

Roussillon, R. Les enjeux de la symbolisation à l'adolescence. *International Society for Adolescent Psychiatry* éd., *Troubles de la personnalité, Troubles des conduites*, 1999, p. 7-23.

Roussillon, R. Survivre au sexuel. Dans J. André & C. Chabert (Dir.) *La psychanalyse de l'adolescent existe-t-elle ?* Paris: Puf, 2010, p. 179-204.

Settlage, C.F. Cultural Values and the Superego in Late Adolescence. *Psychoanal. St. Child*, 27, 1972, p. 74-92

Schaeffer J., Kelly-Penot E., & de la Vega, R. Peur et conquête du féminin à l'adolescence dans les deux sexes, *Adolescence*, 60/2, 2007, p. 261-277.

Schneider, J. Du travail du rêve de Freud au travail de la rêverie de Bion : l'évolution de la conception du rêve dans la théorie psychanalytique. *L'Année psychanalytique internationale*, 2011, p. 103-126.

Steiner, J. (1993). *Retraits psychiques. Organisation pathologiques chez les patients psychotiques, névrosés et borderline*, PUF, 1996.

Szajnberg, N.M. and Massie, H. « Transition to young adulthood. » *Int. J. Psycho-Anal.*, 2003, 84(6) :1569-1586.

Ternynck, C. Réflexions sur les homosexualités féminines à l'adolescence. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 45(3), 2001, p. 33-40.

Torok M. (1959). Le fantasme : essai de définition structurale et opérationnelle. *Une vie avec la psychanalyse : inédits et introuvables*, Paris : Aubier, 2002, p. 76-91.

Triandafillidis, A. Le projet symptôme de la normalité. *Psychanalyse à l'Université*, 13/50, 1988, p. 261-280.

Triandafillidis, A. Stratégies d'immortalité. *Adolescence*, 72(2), 2010, p. 443-460.

Winnicott, D. W. (1951). Objet transitionnels et phénomènes transitionnels, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 109-125.

Winnicott, W.D. (1954). Repli et régression. *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Editions Payot, Paris, 1969, p. 261-270.

Winnicott, W.D. (1958). La capacité d'être seul. *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Editions Payot, Paris, 1969, p. 381-407.

Winnicott, W.D. (1963). De la communication et de la non-communication. *Processus de maturation chez l'enfant*, Edition Payot, Paris, 1970, p. 151-169.

Winnicott D. W. (1967), Sur D. W. W. par D. W. W., *La Crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, Paris, Gallimard, 2000, p. 17-29.

Winnicott, D.W. *Jeu et réalité ; l'espace potentiel*, Gallimard, 1971.

Quemada, N., Alléon, A-M. & Morvan, O. Les étudiants et la dépression : étude épidémiologique d'une population consultante. Dans A-M. Alléon, O. Morvan & S. Lebovici (Dir.), *Adolescence terminée, adolescence interminable*, Paris, Puf, 1985, p. 29-51.

Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie  
(UTRPP) & Ecole Doctorale Erasme

**Finir l'adolescence, Devenir adulte : De la rêverie au  
projet, : Approche psychodynamique et projective**

**ANNEXES**

**Thèse de doctorat  
De l'Université Sorbonne Paris Nord  
Spécialité : Psychologie Clinique**

**Présentée par Simruy IKIZ  
Sous la direction du Professeur Florian Houssier**

**Soutenance prévue le 22 octobre 2020  
Devant le jury composé de**

**Houssier Florian, Professeur, Université Sorbonne Paris Nord, Directeur de thèse  
Bernateau Isée, Professeure, Université Paris Diderot  
Chagnon Jean-Yves, Professeur, Université Sorbonne Paris Nord, Président  
Givre Philippe, Maître de Conférences-HDR, Université Paris Diderot,  
Rapporteur  
Pheulpin Marie-Christine, Maître de Conférences-HDR, Université Sorbonne  
Paris Nord  
Ravit Magali, Professeure, Université Lumière Lyon 2, Rapporteur**

|                                       |           |
|---------------------------------------|-----------|
| <b>1. FLYER DE RECHERCHE</b>          | <b>1</b>  |
| <b>2.FORMULAIRE DE CONSENTEMENT</b>   | <b>3</b>  |
| <b>3. LES PROTOCOLES DE RECHERCHE</b> | <b>4</b>  |
| <b>Cécile, 21 ans</b>                 | <b>4</b>  |
| a. Entretien de recherche             | 4         |
| b. Rorschach                          | 13        |
| c. T.A.T.                             | 17        |
| <b>Chloé, 23 ans</b>                  | <b>20</b> |
| a. Entretien de recherche             | 20        |
| b. Rorschach                          | 29        |
| c. T.A.T                              | 33        |
| <b>Charles, 18 ans</b>                | <b>35</b> |
| a. Entretien de recherche             | 35        |
| b. Rorschach                          | 43        |
| c. T.A.T                              | 47        |
| <b>Jérôme, 21 ans</b>                 | <b>49</b> |
| a. Entretien de recherche             | 49        |
| b. Rorschach                          | 61        |
| c. T.A.T                              | 68        |

## 1. Flyer de recherche

**U<sup>S</sup>-PC**  
Université Sorbonne  
Paris Cité

**UTRPP**  
Unité Transversale de Recherche Psychosociale et Psychopathologique

UNIVERSITÉ PARIS 13

# **NOUS RECRUTONS DES SUJETS POUR NOTRE RECHERCHE**

**Recherche en Psychologie Clinique**

**FINIR L'ADOLESCENCE, DEVENIR  
ADULTE :  
DE LA RÊVERIE AU PROJET**

### **Critères de participation**

- **Avoir entre 18 et 25 ans**
- **Etre né(e) en France ou avoir suivi la majorité de sa scolarité en France**
- **Ne pas être engagé dans un suivi psychothérapeutique ou psychiatrique**
- **Ne pas être sous traitement psychiatrique**



Notre recherche a pour but d'explorer la spécificité de **la fin de l'adolescence** et du passage à l'âge adulte afin de comprendre les enjeux psychiques de ce processus.

## ETAPES

**1**

Un entretien de recherche et la passation de tests de personnalité

**2**

Un entretien de retour avec une psychologue clinicienne et l'explication de vos résultats aux tests de personnalité

Toutes les informations concernant les participants seront conservées de façon **anonyme et confidentielle** soumis au respect du secret professionnel.

### Contact

Envoyez-nous un mail avec votre numéro et vos disponibilités ; nous vous contacterons dans les plus brefs délais afin de vous expliquer le déroulé de la recherche et de convenir d'un rendez-vous.



[recherchepsychologieclinique@gmail.com](mailto:recherchepsychologieclinique@gmail.com)

[facebook.com/recherchepsy](https://facebook.com/recherchepsy)



## 2. Formulaire de consentement



### Formulaire de consentement libre et éclairé Recherche en Psychologie Clinique



Université Paris 13  
Université Sorbonne Paris Cité  
Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie  
UTRPP

Je, soussigné(e) ....., né(e) le ..... déclare accepter, librement, et de façon éclairé, de participer comme sujet à l'étude intitulée :

**Finir l'adolescence, devenir adulte : De la rêverie au projet**  
**Sous la direction de : Professeur Florian Houssier (UTRPP)**

Je comprends que ma participation n'est pas obligatoire et que je peux stopper ma participation à tout moment sans avoir à me justifier ni encourir aucune responsabilité. Mon consentement ne décharge pas les organisateurs de la recherche de leurs responsabilités et je conserve tous mes droits garantis par la loi. J'accepte que l'entretien de recherche soit enregistré par un dictaphone. J'ai été informé que mon identité n'apparaîtra dans aucun rapport ou publication et que toute information me concernant sera traitée de façon confidentielle

**Engagement de la chercheuse principale :** en tant que chercheuse, elle s'engage à mener cette recherche selon les dispositions éthiques et déontologiques, à protéger l'intégrité physique, psychologique et sociale des personnes tout au long de la recherche et à assurer la confidentialité des informations recueillies.

**Liberté du participant :** le consentement pour poursuivre la recherche peut être retiré à tout moment sans donner de raison et sans encourir aucune responsabilité ni conséquence. Les réponses aux questions ont un caractère facultatif et le défaut de réponse n'aura aucune conséquence pour le sujet.

**Information du participant :** le participant a la possibilité d'obtenir des informations supplémentaires concernant cette étude auprès de la chercheuse principale, et ce dans les limites des contraintes du plan de recherche.

**Confidentialité des informations :** toutes les informations enregistrées concernant les participants seront conservées de façon anonyme et confidentielle.

**Déontologie et éthique :** le promoteur et l'investigateur principal s'engagent à préserver absolument la confidentialité et le secret professionnel pour toutes les informations concernant le participant (titre I, articles 1,3,5 et 6 et titre II, articles 3, 9 et 20 du code de déontologie des psychologues, France).

**Date :**

**Nom du participant :**

**Nom de la chercheuse :**

**Signature du participant (précédée de la mention "lu et approuvé")**

**Signature de la chercheuse :**

### 3. Les protocoles de recherche

#### Cécile, 21 ans

##### *a. Entretien de recherche*

###### *Entame annoncée*

D'accord, c'est compliqué cette question. Mais pour moi, la fin, enfin le passage à l'âge adulte c'est, je sais pas comment dire, ce n'est pas tant un âge où..., ça se catégorise pas en âge mais plus en maturité. Donc le moment où on va sentir qu'on peut prendre son indépendance par rapport à sa famille, où on arrive à faire des choix toute seule, où on commence à penser par soi-même en fait, qu'est-ce qui est bon pour nous ? Qu'est-ce que je vais faire de ma vie ? Comment je vois mon futur ? Est-ce que je veux emménager toute seule, c'est plein de petites choses comme ça qui font le passage de l'adolescence à l'âge adulte. A l'adolescence, on est encore un peu un enfant, on est, voilà, souvent dorloté, on est chez nous, on s'occupe de nous. Mais voilà quand on devient adulte on commence à prendre nos responsabilités toute seule et on commence à être indépendante en fait.

...

###### *Et comment vous vous situeriez ?*

*Rire.* Je sais pas trop. Bah je pense que oui je suis en plein dans une phase où je commence à me rendre compte de plein de choses. Justement ce que je veux, ce que j'attends de ma vie, de mes études. Mais je pense pas être encore un adulte. Puisque voilà, je vis encore chez mes parents et j'ai pas encore envie de partir. *Rire.* Parce que c'est facile comme situation. Je pense que je suis dans une phase de transition, je suis plus vraiment une adolescente mais pas un adulte encore. Voilà.

...

###### *Vous pouvez me parler de vous*

Alors j'ai 21 ans. Je dis ce que je fais dans la vie ? Je fais la deuxième année d'école d'ergothérapie. Et avant j'ai fait deux ans de PACES, la première année de médecine, que je n'ai pas eue, du coup je me suis réorientée. Et du coup voilà, après vu que je suis encore dans mes études, je suis contente d'avoir mon cadre familial et de pouvoir rester chez moi. Parce que ça m'évite d'avoir à gérer d'autres choses que déjà réussir à valider mes années, passer un mémoire après. Pour l'instant je suis contente de m'occuper que de ça en fait. Faire mes études et pour tout ce qui reste, vu que j'habite encore chez mes parents, j'ai très peu de responsabilités et *rire* c'est plutôt agréable.

...

###### *Frère et sœur ?*

J'ai un frère et une sœur qui sont tous les deux plus grands que moi. Ma sœur a 27 ans et mon frère 24, je suis la plus petite de la famille et on habite tous encore chez mes parents. Mon frère, ma sœur et moi, on n'a pas réussi à couper le cordon pour l'instant. Je sais pas trop quoi vous dire de plus.

*Vous avez dit avoir fait 2 années de première année de médecine.*

Oui, ça a toujours été, enfin ça a été mon..., depuis que je suis toute petite, j'avais plusieurs, comment dire, plusieurs envies, mais ça a été toujours des métiers comme ça, soit dans la santé soit dans le droit, mais c'était toujours de travailler avec les autres en fait. Je ne voulais pas travailler derrière un bureau, je n'y arriverais pas. Et du coup voilà, c'est que la médecine est super compliquée, super sélective et comme pour la majorité des gens qui tentent la première année, c'est pas passé, mais du coup je me suis quand même orientée dans un métier de santé.

*Vous dites médecine ou droit*

Ça a d'abord été le droit puis la médecine, mais depuis que j'ai 10 ans je veux être médecin.

*Jusqu'à 10 ans c'était droit ?*

C'était des petites lubies, mais ça m'est revenu de temps en temps mais voilà j'ai toujours voulu faire des métiers sociaux et après ça s'est orienté plus vers la médecine.

*Et comment vous expliquez ça ?*

Je sais pas, j'en ai aucune idée. Je sais que, de ce que me dit ma mère, de ce que me disent les gens qui m'entourent, depuis que je suis petite, j'ai toujours été assez..., j'aime bien aider les autres. J'aime bien faire plein de choses pour les autres. Je ne sais pas, c'est dans mon tempérament. Je sais pas d'où ça vient mais ça vient de trop loin en tout cas, je sais que j'ai toujours été..., j'ai toujours aimé mettre la main à la pâte, pour aider aux autres, faire ce que je pouvais...

*Les parents, la fratrie ?*

Ma mère, elle est artiste-peintre, mon père il est cadre, il travaille chez Axa, dans l'assurance automobile. Ma sœur est danseuse, elle finit sa formation de danse Hip-hop et mon frère aussi, parce que ma sœur faisait des études avant, elle avait fait un Master de physique, puis elle a arrêté pour devenir danseuse. Et mon frère pareil, il a commencé son Master de physique et il a arrêté pour faire de la musique. Donc que des artistes.

*Vous vous trouvez seule dans le domaine de la santé ?*

Oui, je me suis toujours trouvée seule là-dedans de toute façon, mes parents sont pas très attirés par le métier de médecin, ils trouvent ça..., ils trouvent ça... voilà... un domaine super intéressant, mais pas pour eux. J'ai toujours été un peu seule dans cette voie, mais ça me gêne pas, ça a toujours été une conviction, c'est... j'ai jamais été influencée là-dessus parce que j'ai toujours su que je voulais travailler dans la santé.

*Où auriez vous découvert ce métier ?*

A priori des films j'en ai vu comme tout le monde, mais ça m'a pas influencée, je pense, parce que c'est tellement romancé, que c'est pas du tout réaliste, dans les séries par exemple, on prend toujours l'exemple de Grey's Anatomy, ya rien de réel là-dedans, donc ça peut pas influencer. Faut pas que ça influence nos choix parce que justement c'est beaucoup trop romancé, c'est pas du tout comme ça que ça se passe. Dans la vraie vie d'un médecin, ça n'a aucun rapport. Je sais pas d'où ça vient franchement, j'en ai aucune idée.

### *Adolescence ?*

D'un point de vue familial, ça s'est toujours très bien passé. Mes parents sont toujours ensemble, j'ai toujours eu un cadre, enfin moi je pense que..., hyper stable. On a toujours été un peu protégés des difficultés là-dessus, je pense que j'ai eu l'adolescence facile, déjà avec mes parents, ça s'est toujours très bien passé et avec mes frères et sœurs aussi.

Après, au niveau du travail, j'étais très bonne quand j'étais petite, après quand je suis arrivée au collège-lycée, je sais pas pourquoi j'étais en échec scolaire. Je décrochais complètement du système... euh je trouvais ça chiant en fait, les maths, la physique, on apprenait ça bêtement juste dans le but de passer un examen, le bac, et j'ai décroché complètement. Ça je sais pas vraiment l'expliquer, j'ai pas vraiment fait de crise d'adolescence, j'ai pas eu de période un peu sombre ou de période d'énerverment, ça s'est vraiment passé très doucement mon adolescence.

Voilà, au point de vue social, ça s'est toujours très bien passé. J'ai toujours eu beaucoup d'amis. Non, j'ai toujours été très bien entourée.

*Vous parlez « d'échec scolaire », vraiment un mot...*

Fort

*Qu'est-ce que vous entendez...*

Bah, je ne sais pas pourquoi j'ai été très démotivée à ce moment-là de l'école, mais franchement je sais pas l'expliquer, je sais pas pourquoi. Après, je sais que j'ai eu..., je devais être déjà un tout petit peu démotivée, et ça je peux pas l'expliquer, mais je sais que j'ai eu aussi beaucoup de profs mauvais, surtout en maths, j'ai eu beaucoup de profs mauvais, pendant plusieurs années de suite et c'était surtout des profs qui étaient..., qui nous cassaient psychologiquement en fait, ils nous disaient qu'on était nuls, ils nous rabaissaient tout le temps et je sais que, ça me..., je me braque en fait, je vais pas le prendre pour moi. Je me suis jamais sentie touchée ou affectée par ce qu'ils nous ont dit, mais du coup, ça m'a toujours mise sur la défensive et j'ai toujours refusé de travailler leur matière, je pense que ça vient de là, l'échec scolaire, qui a suivi au lycée. Ça faisait déjà 2-3 ans que je m'étais braquée sur certaines matières et après c'est dur de se raccrocher quoi.

*Qu'est-ce que vous faisiez pendant ces cours alors ?*

En cours, je suivais mais je travaillais jamais chez moi et vu que c'était des profs qui..., je suis pas seule à le dire tout le monde s'est plaint, parce que oui ils étaient nuls, ils faisaient plein d'erreurs partout, ils nous donnaient..., ou il se passait rien pendant leur cours je pense, là je me rappelle plus parce que ça fait longtemps et je me rappelle plus exactement comment ça se déroulait mais je sais qu'on faisait pas grand-chose en cours, même quand on suivait c'était pas possible d'avoir un bon niveau sauf si on travaillait tout seul, ce que je faisais pas.

?

J'étais tout le temps avec mes amis quasiment. On passait..., en fait, vu qu'on était tous à la même école, du coup à chaque fois qu'on sortait du collège ou du lycée, on allait prendre un café, on discutait...

*Vous étiez avec les mêmes personnes ?*

Oui, j'avais un entourage, on était un petit groupe de six. De six filles, euh, c'est pareil, je sais pas trop comment j'occupais mon temps mais globalement on allait boire des cafés, on discutait, on allait au cinéma mais on faisait pas..., on travaillait pas quoi. *Rire*. Voilà.

*Vous dites ne pas avoir fait de crise d'adolescence*

Crise c'est un grand mot mais...non

Bah non, j'ai toujours tout dit à mes parents et mes parents m'ont toujours laissé une très grande liberté, ce qui fait que j'avais aucun intérêt à leur mentir parce que vu qu'ils m'interdisaient pas de sortir, j'ai jamais eu aucune interdiction de ce genre-là en fait, S'ils allaient me punir, ça allait pas être une privation de sortie ou... non pas du tout. Ce qui fait que je les ai toujours tenus au courant, je les ai toujours appelés pendant les soirées pour dire si je dormais chez moi ou pas. Ils ne m'ont jamais interdit de dormir chez une copine. En fait, j'avais aucun intérêt à leur mentir vu que de toute façon ils me laissaient suffisamment de liberté quoi.

*Est-ce qu'il vous arrivait à cette époque de vous laisser à des rêveries ?*

C'est-à-dire ?

*Des rêvasseries, des pensées imagées sur ce que vous pouviez vouloir vivre...*

Je n'ai pas l'impression. Ou alors je ne me rappelle pas et j'en ai déjà eu. Mais j'ai l'impression d'être très terre-à-terre. Je me fais un plan bien précis dans ma tête et je vais essayer de le suivre jusqu'au bout et si ça marche pas, je changerai de direction mais je fais pas trop de...enfin je suis pas trop dans l'imaginaire en fait j'essaie pas trop d'imaginer des choses, je reste vraiment toujours dans le concret en fait...

*Par exemple pour la médecine, il vous est déjà arrivé de vous voir médecin etc ?*

Oui, ça a dû déjà m'arriver.

*Mais c'est pas une activité à laquelle vous vous laissez ...*

Non, pas du tout. Ça a toujours été en arrière-plan en fait, j'ai toujours eu cette pensée, je pense, je ne me rappelle pas trop en fait mais j'ai toujours eu au fond de ma tête ce « j'ai envie d'être médecin, j'aimerais bien faire peut-être telle spécialité » mais je me suis jamais laissée rêver pendant longtemps, non.

*Questions sur les relations amoureuse à l'adolescence*

Euh, au collège j'avais pas du tout de vie amoureuse, parce que ça ne m'intéressait pas. Enfin je pense que j'étais encore un bébé en fait. J'avais juste envie d'être avec mes copines et c'était tout. Et au lycée, oui, au lycée j'ai commencé à m'y intéresser un peu mais j'ai jamais eu vraiment de difficultés par rapport à ça.

J'étais très timide au collège mais je pense pas que ça soit avec les garçons particulièrement, c'était juste dans ma façon d'être. Et je suis pas quelqu'un de très tactile par exemple, voilà, maintenant un petit peu plus mais avant j'allais pas aller

vers quelqu'un lui faire un câlin ou dire aux gens que j'étais contente de les voir, je gardais tout pour moi et après, avec les années ça c'est..., je me suis un peu plus ouverte aux autres et puis...

*Rêverie amoureuse ?*

Euh, je crois que ça m'est déjà arrivé, c'est un petit peu flou dans ma tête mais je crois que ça m'est déjà arrivé, en fait je voyais..., on était une bande de six filles, on avait aussi des copains garçons qu'on connaissait depuis..., depuis soit la maternelle soit l'école primaire, on se connaissait tous depuis longtemps, parce qu'on était dans le même quartier en fait depuis toujours. J'ai fait peut-être quelques petites rêveries où en fait je nous voyais à l'âge de 30-35 ans toujours tous ensemble, en vacances, avec les enfants, voilà des... en tout cas là-dessus oui, j'avais des..., je faisais des rêveries je pense.

*Est-ce qu'aujourd'hui il vous arrive de penser à l'avenir ?*

Oui, mais vraiment à l'avenir proche. Dans les cinq prochaines années, où est-ce que je serai quand j'aurai fini mon école ? Aussi sur le point de vue financier, est-ce que j'arriverai à m'assumer toute seule ? Est-ce que j'habiterai avec quelqu'un ? Est-ce que j'habiterai toute seule ? Mais plus..., voilà..., c'est plus des interrogations que de la projection en fait j'ai l'impression. C'est que des questionnements, vu que je suis à l'école d'ergothérapie, j'aimerais bien avoir un cabinet qui fonctionne bien dans cinq ans et pouvoir vivre de mon métier. Mais j'ai pas vraiment de plan, ça reste vraiment des questionnements, où est-ce que je serai dans cinq ans ? Qu'est-ce que je ferai de ma vie ?

*dans 5 ans ?*

Du coup oui, j'aimerais être une bonne ergothérapeute qui gagne correctement sa vie, parce que c'est quand même important, le facteur financier est quand même pas négligeable. J'aimerais, je ne sais pas, être en couple, ou non, je peux pas le savoir maintenant. Je verrai dans cinq ans en fait. *Rire.*

*Donc vous ne pouvez pas savoir si vous aurez envie d'être en couple dans 5 ans*

Bah, en fait actuellement j'ai quelqu'un dans ma vie, déjà avec cette personne c'est très récent donc je ne peux pas savoir si je serai avec dans cinq ans et là-dessus j'arrive pas me projeter en fait, je sais pas si j'aurai envie dans cinq ans, ça dépendra de ce que je vis ces dernières années en fait. Si j'aurai envie d'avoir quelqu'un dans ma vie à ce moment-là, si j'aurai déjà quelqu'un dans ma vie, peut-être j'aurai un enfant. C'est très flou.

*Avoir quelqu'un dans sa vie, avoir des enfants ?*

Je sais que j'ai envie d'avoir des enfants

« des »

Oui. Un ou des en fait, des parce que je viens d'une famille où on est trois, j'aime bien que les enfants soient plusieurs en fait. Ça crée des liens ça vous approche. Je sais pas, c'est la façon dont j'ai grandi en fait. Avec mes frères et sœurs, on est très soudés, on est très complices donc je voudrais la même chose pour mes enfants. Je sais que je veux avoir des enfants mais je sais que je ne veux pas les avoir avant 30

ans. Parce que je veux vraiment profiter de... voilà dans 3 ans je vais sortir de mon école, je vais commencer ma vie professionnelle, j'ai envie de me laisser vraiment le temps, en fait, de faire ma vie toute seule avant de pouvoir avoir des enfants. Construire mon petit bout de chemin, m'installer toute seule, du coup rencontrer quelqu'un avec qui je vais pas faire des enfants si je connais cette personne depuis 6 mois, enfin, il faut le temps en fait de vivre toute seule, de..., d'apprendre à vivre en adulte toute seule avant de pouvoir m'occuper des enfants.

*C'est quelque chose dont vous aurez envie, vivre seule, avoir un appartement ?*

J'aimerais bien partir de chez mes parents.

*Silence*

J'aimerais bien le faire avant la fin de mes études mais le problème c'est que je suis dans une école privée qui coûte très cher, et là c'est purement financier en fait, je peux pas me permettre d'avoir un appart pour l'instant parce que je sais que je pourrai pas m'installer toute seule, avant d'avoir fini mes études.

*Les études, c'est vos parents qui financent ?*

Non, j'ai pris un prêt étudiant.

*Choix ?*

En fait, c'est un choix et aussi c'est mes parents, parce qu'en fait l'école est à 9.000 euros par an, c'est plutôt cher et mes parents ils pouvaient pas, ils pouvaient pas payer 9.000 euros par an comme ça, même s'ils en avaient eu envie, financièrement c'est pas possible quoi, du coup j'ai eu un prêt, donc je sais très bien que c'est pas le moment que je m'installe toute seule quoi.

*Vous allez donc devoir rembourser votre prêt*

Une fois que je finis mes études ouais. Donc on verra si je peux. *rire.*

*[... Invitation à associer librement...]*

Euh, non...

*Temps libre*

Je travaille beaucoup, parce que j'ai beaucoup de travail à l'école donc là depuis le début de l'année, quasiment tous mon temps libre je le passe à travailler en fait ou à dormir. Parce que j'aime bien dormir. *Rire.* J'ai besoin de beaucoup d'heures de sommeil. Voilà, ou je vois mes amis.

*Les mêmes amis qu'au lycée ?*

Non c'est les amis de la fac, de la fac de médecine. Après mes amis de fac d'ergo, je les vois aussi mais le problème c'est que vue que c'est une école en banlieue, on habite tous très loin des uns les autres. Et c'est pas forcément très pratique de se voir le week-end. Donc je les vois à l'école surtout et de temps en temps on se voit, mais c'est rare. Je vois surtout mes amis de médecine et mon copain, du coup qui est à l'école avec moi.

Donc voilà...



Dans la fac de médecine, après le concours, il y a tous les ans un petit forum qui est organisé avec plusieurs stands, avec différentes filaires. Par exemple, il y a la fac, donc Jussieu, ya les écoles de psychomotricité. Oui en fait il y a plein de filaires comme ça, justement pour se réorienter, c'est là que j'ai entendu parler de l'ergo. Ça m'a intéressée, ensuite du coup j'ai fait mes petites recherches sur internet j'ai fait des portes ouvertes. Du coup je me suis lancée, je me suis rendue compte que ça m'intéressait.

*Pendant les deux années de médecine, il y a eu des moments où vous étiez triste ?*

Triste oui. En fait, je l'ai passé deux fois le concours. La première fois, j'étais très très loin. Du coup j'étais super triste mais j'ai bien..., en fait le premier semestre j'étais très très loin et je ne pouvais même pas redoubler. Du coup, au deuxième semestre je me suis battue, j'ai travaillé, travaillé, travaillé, j'ai pu accéder au redoublement. Et vu que je savais que je pourrais redoubler j'étais pas si triste que ça, je me disais que j'avais encore une chance quand même. Et la deuxième fois quand j'ai vu mes résultats, oui j'étais très mal parce que je pouvais pas faire ce que je voulais faire de ma vie à la base.

*Vous aviez une idée de spécialité ?*

J'ai toujours été intéressé par la neurologie et ça c'est pareil, je ne peux pas l'expliquer. C'est peut-être parce que ça me fascine parce qu'on y connaît rien sur le cerveau. Il y a tellement de choses à rechercher là-dessus que je pense que ça m'a intéressée tout de suite. Après, mon état d'esprit je sais que de base, comment dire, je ne me laisse pas abattre. J'étais triste une semaine, mais je me suis remise à travailler parce que je voulais quand même finir mon année, même si je savais que je l'aurais pas, j'ai voulu quand même finir mon année, pouvoir rebondir derrière et je me laisse..., je sais pas comment dire, je me suis jamais laissée abattre parce qu'il m'arrivait quelque chose qui me rendait triste. Au contraire, ça m'encourage. Oui.

*Parents par rapport à l'ergothérapie ?*

Ils étaient un peu réticents au début justement parce que c'est une école privée qui coûtait cher et que, en fait comment dire, j'ai découvert l'ergothérapie, mettons au mois de mai. Et deux semaines après, je voulais à tout prix m'inscrire là-dedans. Du coup, mes parents étaient un peu réticents, à me dire, est-ce que t'es sûre de toi ? C'est quand même une école privée, c'est quand même quelque chose qui coûte de l'argent, est-ce que t'es sûre de vouloir faire ça ? Est-ce que tu veux pas réfléchir plutôt, prendre le temps de réfléchir, être sûre que tu veux aller là-dedans. Et au final j'ai réussi à les convaincre que j'avais vraiment envie d'essayer, enfin, de me lancer. C'était...

*Est-ce que vos parents avaient des idées ?*

Non. Pas du tout. De ce que je sache, de ce qu'ils m'ont dit, pas du tout. Mes parents ne sont pas du tout comme ça en fait. Ils nous ont toujours laissé faire nos propres choix. Quitte à ce qu'on fasse parfois le mauvais choix, comme ma sœur qui a fait de la physique et qui s'est rendue compte à 24 ans que ça l'intéressait plus. Elle s'est réorientée dans la danse et mes parents l'ont toujours encouragée. En fait, ils nous ont toujours encouragés vers la voie qu'on voulait prendre.

*Angoisse ?*

Non pas du tout. Pas du tout. Mon père est un peu comme ça mais..., c'est pas..., en fait il nous angoisse pas négativement, il nous angoisse parce qu'il a peur qu'on y arrive pas ou qu'on soit déstabilisés parce que ce n'est pas forcément des voies très faciles qu'on choisit. Notamment la danse ou la musique, c'est des voies un petit peu à risque. Mais ça a jamais été une angoisse négative, c'est qu'il voulait notre bien et ça lui faisait peur mais comme tout parent.

### *Mère*

Elle est plus détendue. Elle c'est pareil, elle est artiste-peintre, elle sait ce que c'est d'avoir un métier compliqué. Mon père travaille dans une grosse entreprise, voilà c'est un travail de bureau, il a un revenu fixe, il a une situation stable et ça a toujours été comme ça. Donc lui c'est pour ça que ça l'angoisse plus, qu'on puisse faire des professions libérales par exemple ou des professions artistiques. Ma mère elle-même elle est artiste...

### *Père*

Oui, bah voilà après, je sais que ce n'est pas parce que ça lui plaît, ça fait très longtemps, ça fait 40 ans qu'il travaille dans cette boîte je crois, donc il ne va pas s'arrêter maintenant...

### *Un souvenir d'enfance*

Je réfléchis, j'essaye de me rappeler. J'en ai plein mais... j'ai beaucoup de souvenirs en fait, de vacances. Je trouve... bah si... en fait c'est plein des petits souvenirs de mes habitudes...

Je me rappelle quand j'étais petite, on habitait dans un appartement, on a déménagé depuis. On était au dernier étage et on avait une vue magnifique sur Paris et tous les soirs quand mon père venait nous chercher dans nos chambres pour manger au retour de son travail, et on se mettait tous les 5 à tables, je sais pas c'était une ambiance géniale parce que tout le monde s'entendait bien, on rigolait beaucoup. On rigolait beaucoup et toujours maintenant. On regardait le coucher de soleil ensemble et après manger on faisait toujours un jeu de société, soit Monopoly.... Tous les soirs en fait c'était rythmé comme ça, on était jamais..., on regardait jamais la télé, on regardait jamais de film, c'était vraiment... on jouait tous ensemble, c'était..., et tous les soirs c'était comme ça, tous les weekends c'était comme ça, toutes les vacances étaient comme ça, on les passait tous ensemble. C'est des petites bribes de souvenirs en fait. Mais je ne sais pas si c'est ça qui m'a marquée le plus je pense, de mon enfance. Le fait qu'on soit tous très proches.

### *Vous jouez encore aux jeux de société ?*

Beaucoup moins en fait parce qu'on n'a pas les mêmes horaires, moi quand je rentre il faut que je travaille. Ma sœur n'est pas forcément là. On n'a plus trop de temps.

### *Rêve ?*

Alors j'ai fait un rêve. C'est un seul rêve, ce dont je me souviens... et en fait c'est le seul rêve qui m'a réveillée tellement j'ai eu peur. C'est un peu bizarre, je sais pas si vous allez comprendre tout le rêve mais, en fait on était dans une... je sais pas, comme un centre de vacances mais pour des familles. Donc une espèce de grande maison avec un grand parc, une forêt autour, en pleine campagne, c'était en France mais en pleine campagne. Et en fait, comment expliquer ça clairement ? En fait, il y

avait juste un point négatif, tout était parfait, il faisait super beau, tout était beau, c'était un endroit génial, y' avait un seul point négatif, c'est que tous les jours y' avait comme une malédiction qui tombait sur une des familles. Donc tous les jours, il allait se passer quelque chose dans une des familles, soit pas grave, soit ça pouvait aller jusqu'à un accident, quelque chose comme ça. Et donc un jour c'est tombé sur notre famille. Forcément. Et au début il se passe des petites choses un peu ridicules, y' en a qui marche dans la gadoue, y' en a qui prend une branche dans l'œil ; ça n'a rien de grave et en fait au bout d'un moment on prend la voiture pour, je sais pas, pour aller se balader mais en fait je sais pas j'étais toute seule dans une voiture et ma famille dans une autre voiture, devant moi. Et moi j'étais à la place du passager. Je sais pas qui conduit en fait dans mon rêve. Et à un moment on se gare, c'est un peu des bouts de... dans la campagne, je sais pas si vous voyez ce que je veux dire mais des emplacements sur le côté pour se garer, faire demi-tour quoi, voilà. En fait la voiture de mon père se gare sur un côté de la route, la mienne se gare sur l'autre côté, et je sors de la voiture, je vais voir mes parents et quand je me retourne, il y a une femme, morte au volant et un chien à côté d'elle. Je sais pas pourquoi ce rêve m'a...

*Dans la voiture où vous étiez ?*

Dans la voiture où j'étais moi. Voilà y' avait une femme morte assez âgée, je sais pas quel âge elle a, mais au moins une soixantaine d'années, peut-être plus. Cheveux blancs, chignon, c'est tout ce que je me rappelle. Et en fait, comme si elle était décédée depuis longtemps. Donc un peu rachitique, et sur la place où j'étais assise moi, un petit chien à côté, voilà. Et je me suis réveillée à ce moment-là parce que j'ai eu tellement peur que je me suis réveillée.

*Ça vous a rappelé quelqu'un ?*

J'ai cherché et non. Parce que j'ai toujours mes grandes mères et je sais pas d'où il vient ce rêve. C'est un rêve qui m'a beaucoup marquée. *Rire*. Je sais que quand j'y étais c'était plus terrifiant.

Quand je me retourne, en fait, je dormais chez une copine ce soir-là, en fait, c'est elle qui m'a réveillée parce que j'hurlais dans sa chambre. Je me suis pas réveillée tout seule mais je pense que je me serais réveillée à peu près à ce moment-là aussi.

De ce qu'on m'a dit, enfin, ça m' était jamais arrivé.

*Sentiment au réveil ?*

Vraiment la peur quoi, la surprise mais je sais pas comment dire. Parce que c'est vraiment... je me retourne et je vois un mort face à moi quoi.

*Loin de votre famille.*

Oui, dans une autre voiture, et elle était à la place de conducteur et j'avais pas vu le conducteur depuis le début. Plein de détails qui a fait que j'étais, je sais pas, j'étais vraiment terrifiée au réveil. Voilà.

Oui, c'est un petit peu bizarre.

## b. Rorschach

|      |   |  |   |
|------|---|--|---|
| PI   | <p>1. Un démon. Le corps ici et les ailes.</p> <p>2. Ou à une mouche ou un insecte volant.</p> <p>Mais à première vue un homme avec une cape, un démon, je ne sais pas.</p> <p>Ça ne m'évoque pas grande chose.</p>   | <p>Démon : deux mains ici, une cape (<i>mime</i>) assez large qui fait comme des ailles. La couleur noir/gris m'évoque quelque chose de pas très positif donc un démon ou un méchant.</p> <p>J'sais plus ce que j'avais dit en premier, démon mais après, oui, plein de petites choses mais encore... ce qui marque c'est le démon.</p> <p><i>Insecte</i> : ailes ici, une mouche, c'est noir, le corps au milieu, souvent les insectes volants ils ont pas forcément un dard mais un derrière pointu, mais c'est vraiment au second plan.</p> | <p>G FC'+ (H)</p> <p>G F+ A</p> <p>→C'</p>                |
| PII  | <p>3. Du sang.</p> <p>4. Et un bassin humain. Peut-être parce que je travaille dans le milieu du soin mais... voilà. Non ça me fait juste penser à ça.</p> <p>Non, je ne sais pas je n'ai pas beaucoup d'imagination</p>  | <p>Ca ça me faisait penser...</p> <p>Du sang en fait mais dû à un accident, parce que vu qu'il y a des éclats, des tâches, (en bas), ça me faisait penser à quelque chose d'un peu violent en fait</p> <p>Bassin du haut (partie noir) : D lat. (os de bassin), au milieu (coccyx et sacrum)</p>   | <p>D C Sang</p> <p>D F+ Anat</p>                          |
| PIII | <p>5. Ça me fait penser à deux personnes qui se regardent.</p> <p>6. Ou alors une personne dont on ne voit pas le visage mais dont on voit le col de la chemise,</p> <p>7. C'est comme s'il avait un nœud papillon en fait, c'est le rouge qui me fait penser à ça.</p> | <p>Ça m'évoquait plutôt un col avec un nœud pap, le col de la veste.</p> <p><b>Rép. Add</b> : Ou deux personnes qui sont face à face et qui tiennent quelque chose à la main, je n'avais pas fait attention à ça. Un sac, n'importe quoi.</p>  | <p>G K+ H Ban</p> <p>Dbl D F- Hd</p> <p>D F+C Vet Ban</p> |

|     |  |   |  |
|-----|--|---|--|
|     | C'est tout ce que ça m'évoque.   |   |  |
| PIV | <p>Ça me fait penser à, je ne sais pas comment dire, un cauchemar que j'ai fait quand j'étais petite.</p> <p>8. Une grosse masse imposante, qui se déplace, ça n'a pas de forme humaine ou animale. Qui est très oppressante.</p> <p>9. Ça me faisait penser à une forêt vue d'en haut, je sais pas d'où ça vient mais...ouais.</p> <p>Non, j'ai pas trop d'idées.</p> | <p>Ça oui, une masse mais qui n'a pas de forme, c'est compliqué à décrire : en haut de sa tête, même si ça n'a pas de tête, les bras qui ne sont pas... et les jambes qui ne sont pas non plus.... et une queue comme si c'était une monstre, un bête.</p> <p>(Forêt oubliée) : Des petites stries, (tête) ça me fait penser à des sapins.</p> <p>Vue de très haut : contour de forêts, on voit par des petites piques : contour assez flou des arbres en fait.</p> | <p><i>Remarque personnelle</i></p> <p>G ClobF +/- Frg<br/>→ kob</p> <p>G F+/- Nat<br/>→E</p> |
| PV  | <p>10. Une chauve-souris. Oui c'est tout, une chauve-souris.</p> <p>11. Ou un papillon, ça dépend de quel sens je regarde.</p>   | <p>Ça me fait penser à une chauve-souris : ailes, en fait, l'avant et les pattes arrière, la tête.</p> <p>Ou un papillon ; ça a globalement la même forme, les ailes, le corps et les petites antennes (<i>baille</i>).</p>   | <p>G F+ A Ban</p> <p>G F+ A</p>  |
| PVI | <p>12. Ça me faisait penser à une flaque d'eau. C'est tout.</p> <p><i>Rigole</i></p>   | <p>Ça c'est vrai que ça ne m'évoquait pas grand-chose, je sais pas qu'est-ce que j'avais dit.</p> <p><b>Rép Add.</b></p> <p>Maintenant que je regarde ça me fait penser à une épée.</p> <p><i>D F+ Obj</i></p> <p><b>Rép Add.</b></p> <p>Ou un tapis comme on voit dans les films moyenâgeux : la tête d'animal et le corps. Je ne</p>  | <p>G F+/- Elem<br/>→E</p>  |

|       |   |  |  |
|-------|---|--|--|
|       |   | <p>sais pas qu'est-ce-que j'avais dit tout à l'heure parce qu'il ne m'évoquait pas grand-chose. Tapis de cheval.</p> <p><i>GF+ Obj Ban</i></p> <p><i>Flaque d'eau</i> : le contour c'est mal défini, comme une flaque d'eau, c'est un peu anarchique comme forme, c'est pas la même couleur : soit un reflet, soit une petite onde.</p>  |  |
| PVII  | <p>13. J'ai l'impression que c'est deux petites filles qui se regardent.</p> <p>Deux petites filles qui se regardent.</p> <p>14. Mais ça me fait penser à une flaque, deux petites filles qui jouent à la plage, ou sur une flaque d'eau.</p> <p>15. Ou la même petite fille mais en miroir. Non c'est plutôt ça, la même petite fille en miroir.</p> | <p>Ca me faisait penser à deux petites filles mais plutôt le reflet d'une petite fille qui se regarde jouer dans la flaque d'eau : tête, cheveux en arrière, avec le bras arrière. Partie inférieure : flaque d'eau.</p>   | <p>G K+ H</p> <p>D F+/- Elem</p> <p>G K+ H</p> |
| PVIII | <p>16. A la jungle comme si y' avait des arbres et des animaux, des félins en fait. Oui, j'ai l'impression que c'est ça, ou dans la forêt, ce n'est pas quelque chose... la verdure et le vert et les animaux. Le vert me fait penser aux arbres et</p> <p>17. les roses aux félins. C'est la couleur qui me fait penser à ça</p>                     | <p>Ça du coup c'est plutôt les couleurs :</p> <p>- vert : forêt vue du haut</p> <p>-(rose) : ça me faisait penser à un animal à quatre pattes, un félin, un tigre, un guépard, un léopard ... un grand animal , pas un chat quoi.</p> <p>Rose en bas : pas d'idée vraiment, mais ça peut être d'autres animaux, vu que la rose m'avait fait penser aux félins, en bas ce serait des animaux.</p> | <p>G CF Nat</p> <p>D F+ A Ban</p>              |

|     |  |  |                   |
|-----|--|--|-------------------|
| PIX | 18. Je ne sais pas pourquoi mais ça me fait penser à un cancer. On dirait une masse qui envahit quelque chose et ça me fait penser au cancer. Comme si la rose et l'orange étaient là et que le vert prenait la place mais ça ne devrait pas se situer là en fait. | <p>J'avais dit cancer parce qu'en fait, comment dire, (baille, touse)</p> <p>(Dbl): le sternum et</p> <p>(Orange) : la structure autour les poumons, ils vont bien, ça va bien ça aussi rose, ça va bien.</p> <p>Le vert vient détruire ce qui va bien : ça se mélange ici au rose et à l'orange, donc il vient envahir ; je ne sais pas pourquoi ça m'a fait penser à un cancer, c'est un envahisseur.</p>  | G CF Anat<br>→kob |
| PX  | 19. Ca me faisait penser à une corp humain avec les poumons en gris puis je ne sais pas, comme une représentation des différentes parties humaines mais en bonne santé parce que c'est des couleurs. Ça a l'air assez joyeux et harmonieux. Oui.                   | <p>Ça oui ça me fait penser (baille) Différente partie :(Noir) la trachée et les poumons, ce n'est pas négatif même si c'est gris parce que ce n'est pas gros, pas au milieu, il est périphérique.</p> <p>Différents types de cellule de corps humain : tout va bien, pas de maladie, ce sont des couleurs de bonne humeur.</p> <p>(Rose) : organes,</p> <p>Le reste, ce sont différents type de cellule en fait.</p> <p><i>EL : Araignée ?</i></p> <p>Non du tout, c'est noir et velu.</p> <p>Là ? à la limite, plus des algues qu'une araignée, c'est nul.</p> | G CF Anat         |

+ : X: plein de couleurs, équilibré, un environnement positif et sain.

- : IV, parce qu'il me fait peur, il m'évoque quelque chose qui m'a fait peur, ça m'évoque quelque chose d'imposant et d'oppressant et à la limite étouffant.

*c. T.A.T.*

### **P1**

C'est un enfant qui n'a pas envie de jouer du violon ; on lui impose de jouer. Oui. Il faut une histoire plus longue ? Il a l'air pensif comme s'il se demandait s'il allait accepter de jouer ou pas... on lui impose vraiment quelque chose, peut-être le prof au conservatoire ou ses parents, je ne sais pas (fin ?). Je pense qu'il va finir par accepter de jouer, parce qu'il est petit, jeune et ses parents l'obligent à faire des choses, pour son bien des fois...C'est tout ce que ça m'évoque.

### **P2**

C'est une jeune femme, il y a longtemps, ce n'est pas notre époque, il y a une centaine d'années, le début de 20<sup>ème</sup> siècle. C'est une jeune fille qui habite dans une ferme, toute la famille n'est pas cultivée, ne sait pas lire. Elle veut aller à l'école, elle veut aller vivre à la ville. Plus tard, elle ne voudrait pas être agricultrice, elle voudrait travailler à la ville, avoir un vrai métier, médecin, infirmière, travailler dans une entreprise. Du coup, elle étudie pour ça. (Fin ?) Ca va se terminer, elle va partir, une fois qu'elle aura fini d'apprendre ses livres, elle va partir à la grande ville, ça peut être Paris si elle est en France. Elle va s'inscrire à la fac, elle voudrait faire du droit, elle va s'inscrire à la fac dans l'objectif d'être avocate plus tard.

### **P3BM**

Ça me fait penser à un lendemain de soirée difficile, (rire) une personne qui n'est pas bien. Soit elle est triste ou elle est malade, peut-être une gastro, pas forcément une grosse maladie, une maladie que tout le monde a pu avoir. Elle reste adossée, attend d'aller mieux. Elle va aller se coucher en attendant d'aller mieux. Elle va essayer de s'endormir pour dormir et se réveiller mieux pour reprendre sa journée ou sa soirée. Elle ira mieux quand elle se réveillera.

### **P4**

CMFP à un film des années 60. On dirait que la femme essaye d'empêcher son amant ou son copain de partir. Parce qu'elle veut qu'il reste, elle l'aime mais lui a l'air d'en avoir marre. Il a l'air en tous cas d'être déterminé de partir. Peut-être il en a marre ou il a rencontré quelqu'un. Et elle ne veut pas qu'il parte. Et ça va se finir, il a l'air assez ferme dans son visage, donc je pense qu'il va la pousser et partir.

### **P5**

CMF juste penser à une femme qui fait la cuisine et qui a entendu un bruit dans son salon et regarde qui est rentré. Elle voit que c'est son fils qui est rentré de l'école. Il n'y a pas grande chose, elle regarde s'il est bien rentré et referme la porte de la cuisine pour continuer à faire à manger. C'est tout quoi.

### **P6GF**

CMFP à un homme qui, dans son... plus âgé que la femme qui est là en fait. Qui rentre par surprise dans la pièce où elle est. Du coup elle est surprise. C'est pareil cmfp à un film. Elle est surprise, elle ne sait pas qui c'est. Elle pense peut-être que c'est un méchant mais en fait c'est un enquêteur qui vient lui poser des questions, qui travaille à la police, alors ça se finit bien, il s'en va. (Enquête quoi ?) Sur un meurtre ; c'est pour ça, ça me fait penser à un film ou série policière. C'est la pipe qui m'a



fait penser à un commissaire de police. Il pose des questions et une fois qu'il a ce qu'il veut il s'en va.

### **P7GF**

CMFP à une jeune fille, mais très jeune, 15-16 ans, qui est tombée enceinte par erreur. Qui a gardé l'enfant, qui a eu un enfant, qui est dans ses bras. Ça a été très dur au début pour la mère d'accepter. Maintenant que la petite fille est née, la mère de la fille, donc la grand-mère, accepte la petite fille et s'en occupe très bien. La jeune mère vit avec sa mère parce qu'elle est toute seule parce que la personne qui lui a fait l'enfant n'a pas voulu rester parce qu'elle a 15 ans. Donc elles vivent toutes les trois et la mère et la grand-mère s'occupent de l'enfant.

### **P9GF**

On dirait une jeune femme qui est perchée sur une branche d'arbre et qui observe quelque chose d'en haut. Qu'est-ce qu'elle observe, ça je ne sais pas. Elle observe, on va dire, des hommes. Il y a son amie en bas, ce sont des femmes très jeunes. Elles regardent les hommes qui sont en bas sur le trottoir en fait. Et ça se finit, les deux hommes les voient, ils discutent (rire) et voilà, tous ensemble. Voilà.

### **P10**

On dirait un couple. Qui est ensemble depuis longtemps. Et se font un câlin, ils ont l'air assez triste, contents d'être ensemble mais ils vivent tous les deux quelque chose de triste mais ils sont contents de vivre ensemble, c'est le réconfort de le vivre ensemble. Mmmh... et ça se finit, je ne sais pas, c'est juste le câlin qui finit en fait. C'est un moment assez tendre et réconfortant. *baille, boit de l'eau*

### **P11**

On dirait une scène de film en noir et blanc. Fin... même si la photo est NB le film aussi est NB. En fait c'est des, je ne sais pas ce que c'est, des animaux ou hum, qui sont poursuivis par un dragon qui est ici (montre du doigt). Le dragon leur tire dessus avec les flammes, mais heureusement ils vont réussir à se cacher dans le bâtiment qui est là et heureusement ils ne vont pas se faire tuer, ils vont réussir à s'échapper.

### **P12BG**

On dirait un lieu assez calme, à la campagne. En Normandie par exemple. Il y a un petit (*tousse*) ruisseau en fait qui est juste là derrière l'arbre. Mais c'est un petit peu trop paisible. Ça me fait penser à la maison d'une vieille personne qui est décédée de vieillesse. Le paysage est très calme mais la barque n'est plus utilisée du coup. Parce que le petit vieux ne peut plus faire de balade en barque. Ça se finit avec les herbes qui poussent et la nature qui reprend ses droits. C'est très tranquille.

### **P13B**

C'est un petit garçon assis au bord d'une cabine de plage qui regarde, il est fils unique, il regarde les enfants des autres familles jouer entre eux. Il se sent un peu seul parce que ses parents ne s'occupent pas de lui vu que sa mère fait une sieste et son père fait des mots croisés. Et ça ne se finit pas vraiment, le petit garçon reste triste toute la journée, assis au bord de la cabine et le soir il rentre avec ses parents ; le lendemain il sera encore seul, en fait y'a pas de changement, toutes les journées se ressemblent...

**P13MF**

On dirait un homme qui était avec sa maîtresse. Il est marié mais trompe sa femme avec la dame qui est là. Et en fait elle lui a dit qu'elle en avait marre de se cacher, il s'est énervé, ils se sont engueulés, crié dessus. Et en fait ils en sont venus aux mains et il l'a tuée, sans faire exprès. Enfin, sans faire exprès, il voulait lui faire mal mais pas la tuer. Il a le bras comme ça parce qu'il voulait fermer les yeux car il réalise ce qui s'est passé. Il se rend compte qu'il a fait une bêtise, il regrette. Elle est étendue là comme ça, elle n'avait même pas eu le temps de se rhabiller.

**P19**

*Bois de l'eau*

CMFP à un tableau d'art contemporain que j'aurais pu voir moi et ma famille dans un musée à Paris, parce qu'on fait beaucoup de musées : en fait ça m'évoque un bon dimanche en famille autour de ce tableau, c'est un tableau très ancien, très connu, l'image en elle-même ne m'évoque pas grand-chose, mais toute une scène qui se serait déroulée autour en fait.

**P16**

*Rire,*

D'accord. Je dois imaginer une histoire autour du blanc ? Autour de la couleur déjà ça peut évoquer plein de choses : le mariage par exemple, un beau blanc comme ça. Ça m'évoque des sculptures que ma mère faisait, souvent en duo, un homme et une femme : ça représentait le mariage. Ça me fait beaucoup penser à ma mère et à son travail. Ça fait penser à l'amour en fait, c'est un sentiment très positif. Une histoire autour du blanc, autour de l'image, c'est dur.

Ça pourrait être un paysage de neige, sur la montagne il y a tellement de brume, de brouillard qu'on ne voit pas les gens sur la montagne, ils font du ski alpin, de la marche en montagne avec des skis et ils passent un très bon moment entre amis. Et l'histoire finit quand ils descendent et ils vont manger tous ensemble un bon plat chaud et une bonne bouteille de vin, ils sont en vacances entre amis et ça se passe très bien.

## **Chloé, 23 ans**

### *a. Entretien de recherche*

#### *Entame annoncée*

Pour moi ou en général ?

*Comme cela vous vient.*

On devient adulte à partir du moment où on est complètement indépendant. Donc ça veut dire que nos parents sont plus derrière pour nous aider, on a notre propre appartement, on a des charges, on a un travail. Euh, on est capable de gérer une vie de famille, subvenir aux besoins d'une autre personne et voilà...

C'est tout.

*Et comment vous vous situez dans ce passage ?*

Euh, je ne le suis pas encore, je le suis pas encore. Je sais que ça va arriver vite. Euh... Parce qu'aujourd'hui j'ai 23 ans et j'ai déjà eu, on va dire, enfin, à 20 ans j'aurais pu commencer un métier mais je n'ai pas eu la sensation d'avoir assez de bagage, assez d'envie justement pour réussir à travailler et j'étais pas encore forcément très prête du coup j'ai re-repris des études. Là je sais que quand j'aurai fini mes études je serai prête à être indépendante financièrement et avoir une vie d'adulte.

*A 20 ans ?*

Oui, en fait j'ai fait un BTS et du coup à la fin de mon BTS la voie logique était de continuer, commencer un métier. Je n'ai pas, déjà, je n'ai pas réussi à trouver une envie. Finalement, par rapport à mes anciennes études, il n'y avait pas beaucoup de travail non plus et je n'étais pas... voilà...

*Domaine ?*

En audio-visuel. Donc je me suis reformée à quelque chose aussi qui me correspondait plus et du coup là j'ai envie d'avancer en fait plutôt que... et de chercher vraiment à m'établir mon futur sur ce métier-là, par rapport à quand j'avais 20 ans en fait, je n'avais pas encore cette vision d'un futur à 20 ans. Je suis étudiante en orthophonie. Voilà...

*Changement ?*

Ça n'a rien à voir (rire). C'est complètement opposé. Euh, en fait c'était dur à 18 ans quand on vous demande du jour au lendemain de choisir un métier pour toute votre vie. Là je ne savais pas quoi faire, j'étais pas forcément d'accord avec ce que je faisais au lycée et j'aimais pas réellement ça. Et du coup finalement ce que j'aimais bien à côté c'était des montages vidéo et du coup la conseillère d'orientation m'a dit pourquoi pas voilà. Enfin, essayer de faire des études dans ce domaine-là, et j'ai fait mon BTS et ça me plaisait, j'ai appris plein de choses au niveau de la culture, j'ai vraiment adoré ce que j'ai fait mais ça ne me correspondait pas pour un métier, je ne me voyais pas

faire ça toute ma vie et du coup pendant un ans j'ai cherché vraiment quelque chose qui pourrait me correspondre et finalement, bah..., être en accord avec qui je suis et qui me plairait tout le reste de ma vie et bah j'ai trouvé ce domaine-là, qui n'a rien à voir.

*Comment vous expliquez ce choix ?*

Je pense que c'est par rapport à ma personnalité et par rapport aussi...enfin, ma famille, tout le monde est axé dans le médical. Donc, dans le soin et ça a été naturel même si, voilà, au premier abord ce n'était pas forcément évident parce que je n'étais pas..., enfin, dans la structure de l'école, de l'enseignement, j'étais pas forcément forte dans certaines matières qui sont essentielles au milieu médical...au final, au lycée ça me correspondait pas mais finalement je me suis dirigée naturellement vers ce domaine-là.

*Vos parents ?*

J'ai mes parents et j'ai ma sœur, tous la formation... euh... Mes parents dans le libéral, médecin-dentiste et ma sœur pharmacienne. (Rire) C'est un peu... voilà.

Je pense que comme j'ai un peu baigné depuis toujours dedans, je pense que c'est ça aussi qui a un petit peu forgé ma personnalité et voilà, et ma curiosité dans ce domaine-là.

*Ce qui vous faisiez au lycée ne vous plaisait pas forcément...*

Oui, c'est l'enseignement je crois, ça ne me plaisait pas. C'était particulier comme ambiance. J'ai fait un BAC S mais je me sentais pas du tout dans cette filière-là, notamment je pense aux maths, à la physique chimie, il y avait que SVT qui me plaisait et bah quand une matière vous plaît et qu'il y en a trois autres qui ont des gros coefficients c'est pas toujours évident et comme j'aime pas (rire) du tout travailler dans un domaine que j'aime pas, par exemple j'ai fait aucun effort pour travailler les maths si j'aime pas ça et ça se ressentait sur mon dossier et voilà. (*Dossier ?*) A la fin de l'année, la conseillère d'orientation regarde nos dossiers, nos notes et vu que j'avais des notes faibles dans certaines matières, déjà dans les cases, elle met non ça, non ça, non ça...et après on regarde avec mes notes où je peux aller.

*Vous aviez des idées à ce moment-là ?*

Franchement non, c'était...c'était...je me projetais pas du tout, je savais pas du tout réellement. Y'avait quelques idées qui me plaisaient mais après c'était des loisirs en dehors du lycée, ce n'était pas voilà...oui...

*Comment vous avez fait donc ce choix de BAC S ?*

Alors ça, ça a été imposé. Par mes parents. Euh, quand j'étais en seconde, j'étais juste.... En fait j'aurais pu faire économie et social, et mes parents n'ont pas voulu, clairement. Ça a été un peu tendu dans cette période-là. Et bah finalement je suis passée en S de justesse mais clairement je ne voulais pas. Je ne voulais pas trop y aller, comme c'était des matières que je n'aimais pas qui étaient les plus grosses, on va dire les plus importantes. Voilà, mais après je n'ai pas eu trop le choix.

Je pense que comme eux ils avaient fait de quelque chose de similaire, à l'époque, ce n'était pas S, je ne sais pas, ça correspondait... c'est peut-être par rapport aux clichés qu'on a... Les S c'est... voilà... les médecins, les ES serait plutôt des commerciaux et les littéraires ce serait dans les matières plus littéraires... mais je pense que c'est parce que eux, ils voulaient que je fasse S parce que eux avaient ça et voilà.

Après, à cet âge-là ce n'est pas forcément évident de s'imposer, même avec des arguments, c'est pas... (rire)... quand on a des parents face à soi, c'est pas facile de trouver les bons mots pour se faire comprendre, et voilà...

...

*Vous dites que c'était tendu...*

Oui, ce n'était pas évident cette période-là. Maintenant ça y est c'est passé et maintenant je fais quelque chose que j'aime du coup je suis arrivée à mes fins. Mais c'était un peu long. (rire)

*Au collège ? Ecole primaire ?*

Ça, c'est quand j'étais enfant, comme tous les enfants, les rêves sur ce qu'ils ont envie de faire plus tard... moi c'était archéologue. J'adorais l'histoire et je voulais... voilà... jusqu'au milieu de collège je voulais faire ça et après ça s'est arrêté, ça c'est quand on est enfant, c'est ce qu'on souhaite faire voilà...

*Archéologue ?*

Oui (rire) rien à voir non plus. Je pense aussi parce que j'avais des très très bons profs qui faisaient vraiment aimer l'histoire, c'est peut-être pour ça aussi... mais voilà...

*Silence*

Mmm... c'est tout... je pense que c'est le seul métier que pendant longtemps j'ai voulu faire mais c'est... j'ai pas eu d'autre métier que j'ai eu envie de faire quand j'étais petite.

*Loisir en dehors de l'école*

C'était plutôt des loisirs mais chez moi en fait. Soit c'était des montages vidéo, c'est pour ça que je me suis dirigée après vers audiovisuelle, soit c'était les jeux vidéo et les films, le cinéma. C'est au lycée, ce que je faisais beaucoup. Après au collège, c'était plus piano...

*Des amis ?*

Oui mais pas fréquemment. On se retrouvait plus sur internet pour jouer ensemble. C'était plus en réseau qu'on parlait, on jouait plus qu'on ne se voyait de manière réelle. J'étais dans une classe un peu spéciale, ce qui fait que j'ai été avec les mêmes personnes pendant sept ans. Et au bout d'un moment en fait, on connaît presque trop bien les personnes et ça fait comme un petit groupe très soudé et ça fait du bien aussi au lycée d'avoir des nouvelles personnes. Du coup, sept ans avec les mêmes personnes,

de 8 ans jusqu'à 15 ans en fait... si on se voyait déjà tout le temps, toute la journée... Après, le soir c'était différent de jouer ensemble en réseau. Voilà c'est tout.

(Silence et regard gêné)

*Vous pouvez peut-être me parler de cette une année que vous avez prise pour décider de ce que vous vouliez faire.*

C'était hyper dur. Parce que j'étais chez moi. Je cherchais sans trop de conviction un travail dans l'audiovisuel. Déjà qu'il n'y en a pas beaucoup, si on ne vous aide pas pour en trouver un c'est sûr que vous trouverez jamais. (Rire). Ça fonctionne beaucoup au contact et du coup moi je me lançais pas là-dedans donc c'est sûr que ça ne pourra pas marcher. Euh comme je ne faisais pas grand chose et que j'étais chez mes parents, ça ne plaisait pas trop à mes parents, surtout à ma mère. Du coup euh..., bah y'avait beaucoup de disputes, beaucoup de crises. Et par la suite j'ai cherché un travail plus..., un travail dans la restauration rapide, c'est là que j'ai commencé à travailler vraiment. Et ensuite j'ai cherché aussi en parallèle, les études qui me plairaient et je me suis tournée vers l'orthophonie. C'était une période un peu compliquée quand même, un peu tendue à la maison et oui...c'est... Tant que je ne savais pas vraiment, euh, tant que j'avais pas le dossier d'admission c'était un peu tendu, pour savoir ce que j'allais faire l'année prochaine.

Je connaissais pas du tout l'orthophonie un an avant, c'est en cherchant les différents métiers dans le médical : je ne voulais pas faire médecin, ni dentiste ni pharmacien, tous les côtés qui me plaisaient pas du tout que mes parents rencontrent tous les jours dans le quotidien de leur métier. Par exemple, je sais que pour le métier de médecin c'est très contraignant psychologiquement : mon père n'en parle pas trop mais je sais que derrière, tous les jours il doit gérer les personnes qui sont en train de décéder, des personnes qui vont décéder, il doit faire des choix qui ne sont pas forcément évident vis-à-vis de certains patients. Je sais que ça c'est compliqué. Ma maman est peut-être un petit peu moins.... Bon enfin regarder les bouches toute la journée, ce n'est pas ce qui me passionnerait le plus. Ma sœur, travailler dans une pharmacie, c'est complètement à part et comme il y a beaucoup de biochimie, chimie, ça ne me plaisait pas forcément. Y'avait pas du tout de contact, parce que je voulais un métier où il y avait du contact...bon après, il y a pharmacien en officine mais ça reste un peu un côté un peu commercial, et c'est en cherchant et à la fin en retirant tout ce dont j'avais envie - pas envie : il y avait deux gros métiers : c'était soit infirmière soit orthophonie. En fait, c'est quand j'ai commencé à me dire « je vais visiter les écoles » et c'est quand j'ai visité l'école à laquelle je suis que j'ai trouvé ça super et ça m'a donné envie de me lancer dedans.

*Infirmière ?*

J'en ai discuté avec mes parents, les pour et les contre. Infirmière est aussi un métier qui est très contraignant : qui n'est pas forcément valorisé, que ça soit au niveau du salaire, voilà... C'était aussi par rapport aux conditions de travail extrêmement dures. C'est vrai que j'en ai discuté beaucoup avec mes parents et comme ils en ont tous les deux dans leur patientèle, ils m'ont dit que voilà... et puis bah après ça s'est fait naturellement en fait, j'ai pas trop réfléchi... en voyant les opportunités qu'apportait l'orthophonie. J'ai trouvé ça génial de voir tout ce qu'on pouvait faire. Et puis voilà

y'avait du choix à mon école, ils proposaient énormément de spécialités. Alors qu'infirmière, c'est plus compliqué de se spécialiser, il faut un peu plus d'expérience et voilà, c'est pour ça je me suis dirigée vers l'orthophonie. Après on peut très bien travailler dans tout ce qui est dans ce secteur et prendre tout le monde en charge. On peut aussi avoir une partie à l'hôpital. Ça reste quand même un domaine qui est vaste. J'aime bien aussi le côté pluridisciplinaire, on travaille pas seul, on travaille avec le médecin avec ...plein de gens en tout, qui veulent faire la même chose que nous, apporter les soins au patient. J'aimais bien cette idée qu'on était en libéral et qu'on pouvait poser un diagnostic. Je suis en troisième année. Après je n'ai pas du tout réfléchi. Cette année je vais devoir commencer à réfléchir. Si je veux me spécialiser pour la suite. Là cette année on commence la clinique. Pour commencer à penser à une spécialité, ce n'est pas encore facile...donc on verra.

*Comment vos parents ont réagi à votre décision ?*

Plutôt bien parce qu'ils savaient où est-ce que j'allais. Comme ils ne connaissaient pas trop non plus, ils sont venus avec moi aux journées portes ouvertes des écoles et ont découvert en même temps que moi un petit peu le métier d'orthophoniste. Enfin, ma mère ça lui a beaucoup plus parlé que mon père qui avait une vision plus, enfin, pas forcément très bonne du métier. Parce qu'il est très cartésien. Mais quand il a vu que le métier avait un côté très scientifique, il a été un peu rassuré et ça va du coup, voilà...

*C'est vos parents qui vous aident pour l'école ?*

Ils m'aident du coup pour l'école et pour le logement. Je ne suis pas du tout à Paris. Mes parents viennent de Reims et ils sont là-bas et moi je suis à la résidence étudiante, en petit appartement, juste à côté d'école en fait.

*Vous étiez avec vos parents avant ?*

J'ai toujours habité avec mes parents jusque-là en fait. Y'a eu un déménagement quand j'avais 21 ans du coup pour me lancer dans l'école et voilà. Ça fait du bien un peu d'avoir son indépendance et d'être seule un peu. Ça change.

...

*La première fois ?*

Oui, vraiment toute seule, oui. J'avais déjà fait des stages à Paris, mais y avait toujours quelqu'un chez moi, je n'étais pas vraiment toute seule mais là c'est vraiment la première fois que j'habite vraiment toute seule depuis trois ans. Voilà...

*Difficultés ?*

La partie la mieux, y'a pas de contrainte d'horaire, on fait ce qu'on veut, y'a pas de limite de..., y'a pas de règles, c'est nous qui les imposons. Et finalement je ne me sens pas si seule que ça parce qu'on est dans une résidence étudiante, forcément y'a plein de gens de l'école aussi qui vivent au même endroit, c'est fréquent qu'il y ait quelqu'un qui vienne à l'appartement ou que j'aille chez quelqu'un. Ce sont des studios, avec la

cuisine, la salle de bain et la chambre en fait. A chaque appartement. Et du coup... c'est pas une cuisine commune, c'est vraiment des petits studios.

*Est-ce qu'il vous arrive de penser à votre avenir ?*

Je suis obligée, je suis obligée parce que ça arrive très vite, parce que là j'ai pas vu mes trois dernières années et je sais qu'il m'en reste que deux et ça passe très très vite. Ah je ne sais pas encore si je veux retourner dans ma ville natale ou si je veux aller quelque part, je sais qu'il va falloir que je pense sérieusement à ça... en considération... y'a beaucoup de... je ne sais pas, il y a beaucoup de conditions. J'aimerais bien faire un Master mais il faut que je sois prise en Master, après si j'ai un Master, là ça changera encore, soit sinon je me spécialise et là ça serait dans quelle spécialité ? Et là il faudrait que je puisse voir où est-ce que je pourrais travailler... Euh c'est un peu compliqué en fait... c'est loin mais en même temps...

*Là, vous parlez d'un point de vue « projet », mais est-ce qu'il vous arrive d'imaginer ?*

Non, non... non j'arrive pas à me projeter comme ça, j'arrive pas à essayer de...

*Vous pouvez pas... ?*

Bah non, je... parce que je sais que si je commence à me projeter je vais forcément, peut-être être déçue, si j'arrive pas à aboutir à ce but-là. Je préfère pas commencer à imaginer plein de choses et ne pas en réussir même un quart et au final être déçue... je préfère rester dans quelque chose qui peut être plus concret et plus réalisable... commencer à imaginer.

*Décision prise par expérience ?*

Oui, je pense aussi, oui... peut-être parce que y'a des choses que j'ai pas réussies, j'ai pas d'exemple mais peut-être qu'il y a des choses que j'ai pas réussies... mais je suis plus prudente maintenant à imaginer (soupir), je sais maintenant que le monde, c'est pas tout rose. C'est mon directeur qui disait souvent ça, personne n'est indispensable, je sais très bien que du jour au lendemain tout peut changer et que bah, faire des projets c'est bien beau mais ce n'est pas de ça qu'on va pouvoir vivre en fait.

*Avant ? Au lycée ? Collège ?*

Non, même pas, pas au lycée. Peut-être au collège mais je ne pense même pas. C'était un peu une cassure au lycée je pense, oui. Bah oui parce que j'ai vu que là finalement, le fait que je ne puisse pas faire ce que je veuille vraiment, je pense que c'est ça qui a fait que... Rentrer en ES, le fait que je ne puisse pas prendre mes propres décisions ça a peut-être... J'ai arrêté d'imaginer peut-être parce que les autres vont décider à ma place finalement parce que je n'ai pas mon mot à dire. Je pense qu'à partir de là, que j'ai peut-être arrêté d'imaginer des choses et de me faire des projets.

Bon après je pense qu'au bout d'un moment ça reviendra, mais là c'est un peu compliqué d'imaginer des choses qu'on rêverait... Surtout que maintenant que j'ai été confrontée au monde de travail, même si c'était un tout petit peu... Je me rends compte aussi qu'avec, enfin, en rencontrant des personnes qui viennent de milieux



complètement différents que celui dans lequel j'ai grandi, je me dis aussi que y'a pas... , c'est vrai qu'il y a qu'est-ce qu'on veut faire mais aussi qu'est-ce qu'on peut faire. On n'a pas le choix parfois et je l'ai vu avec ces gens-là, mes collègues, j'ai vu qu'on a des fois des pieds liés, on se trouve dans les situations où on ne peut pas faire grand-chose quoi... C'est pour ça que je préfère être terre à terre et faire des projets concrets qui pourraient être réalisables.

*Pourtant vous avez réussi à dire non à ce qui était prévu et à dire « je vais me laisser le temps de choisir ce que je veux ».*

Oui mais, (rire), d'un autre côté c'était un peu compliqué aussi le retour du bâton quoi, j'ai dit non mais de l'autre côté ça été pendant des mois des crises un peu tous les jours à la maison. D'un côté, c'était pas du tout évident.

*Qu'est-ce que vous voulez dire par « crise » ?*

Ah bah, toujours des conflits en fait, avec mes parents, à savoir, « trouve quelque chose à faire », voilà ; en gros « prends en main ton avenir » et voilà. Mais en même temps j'étais obligée de dire non parce que je ne savais pas faire ce métier-là, je savais que je pourrais pas m'épanouir et vivre 40 ans en faisant ce métier-là, ça c'était sûr.

Mais finalement, quand je regarde, je ne regrette pas du tout en fait. Ce n'était pas forcément simple à la maison tous les jours mais maintenant, enfin, je suis bien dans ce que je suis et c'est vraiment ce que je voulais faire, donc là-dessus, c'est bien.

*Est-ce qu'il y a d'autres domaines où vous vous permettez d'imaginer ?*

Ah... pas vraiment. C'est marrant que j'ai perdu cette habitude-là, quand j'étais au primaire ou au collège, énormément. Les rédactions, tout le temps quand on écrivait des histoires en français, là oui j'avais beaucoup de créativité, je dessinais énormément et en fait il y a toujours cette cassure, au lycée, j'ai arrêté d'écrire, j'ai arrêté de dessiner et c'est...oui... y'a... encore maintenant... Je me mets un peu au dessin, c'est moins qu'avant, j'ai surtout beaucoup moins de créativité qu'avant.

*Silence*

*Remplacée par le montage vidéo et les jeux ?*

Plus par des montages vidéo, mais un peu de jeux aussi, oui.

*Montage ?*

Bah des court métrages, des petits films mais c'est plutôt dans le cadre familial. Enfin, ça a été un tout petit peu avec des amis mais c'était pas énorme, ouais...C'était euh, mmh...montage vidéo pour la famille en fait.

*Ça leur faisait plaisir ?*

Oui, ça leur faisait plaisir et moi aussi du coup...

*Famille, rêveries ?*

Avant, quand j'étais petite, c'était un peu... quand on est enfant, le cliché voilà : de se marier, avoir des enfants et maintenant (rire) je me rends compte que ce n'est pas aussi simple en fait, au moment actuel. Maintenant, je suis plus..., on verra quoi, y'a pas de.... Je n'ai pas cette pression-là, de faire des enfants ou de me marier demain, donc je me dis j'ai encore le temps et voilà.

*Lycée ?*

J'ai eu des petits copains, mais je ne me projetais pas avec eux dans le sens où je vais me marier etc... C'est vrai que je ne me projette jamais avec eux en mode je vais me marier en fait. Je...non... ou faire des enfants avec eux...non je n'y arrive pas. Oui, je ne sais pas mais...oui...

Silence.

*Petite vous dites qu'il vous arrivait d'imaginer...*

Oui, c'est la configuration familiale, la petite maison pavillonnaire avec le chien ou le chat, les enfants et le mari, je pense que c'est des idées toutes faites, qu'on se met en tête quand on est enfant... que ce soit à travers des films, les séries ou dans la famille, voilà. Mais non... je .. mmh..

*Aujourd'hui qu'est-ce que vous faites en dehors des cours ? Est-ce que vous continuez les montages ?*

Non, c'est hyper bizarre, le montage, dès que j'ai quitté le BTS, c'est comme si j'avais laissé ça derrière moi, je n'en ai pas refait du tout, j'ai pas retouché une bande de montage, pas retouché les logiciels de post production, je fais plus rien du tout là-dedans. Euh les jeux vidéo pareil, j'ai plus du tout... déjà j'ai pas le temps à l'école, et aussi j'ai pas besoin, je n'ai pas l'envie forcément. Je joue de temps en temps comme ça mais avant quand j'étais petite c'était vraiment tous les jours, c'était 2-3h par jour, quand je rentrais de l'école, je me mettais devant l'ordi, je travaillais pas et je jouais avec les copains. Mais non c'était... Maintenant, plus du tout en fait, maintenant c'est plus les séries et le travail et les cours et c'est tout. C'est l'appartement avec les copines à côté, soit les soirées organisées par l'école, c'est local en fait, on ne sort pas vraiment beaucoup. C'est tout.

*Un souvenir d'enfance, le premier qui vous viendrait à l'esprit ?*

On était en vacances avec mes grands-parents et ma marraine. J'avais 10 ans je pense et on était partis à la Montagne, on était tous les quatre et franchement je pense c'est un de mes meilleurs souvenirs, c'était l'été, c'était les vacances, enfin y avait pas de problème, y'avait rien quoi, c'était calme, c'était chouette.

*Grands-parents ?*

Oui, mes grands-parents, ma marraine et moi.

*Rêve ?*

Euh...

J'ai pas de rêve là... C'est vrai que ça m'arrive souvent faire le même cauchemar, c'est en gros, je me retrouve dans des endroits, y'a plein du monde et en fait je ne connais personne. Tout le monde me regarde, je ne sais pas pourquoi tout le monde me regarde, je veux partir mais je peux pas et c'est souvent... c'est pas forcément le même lieu dans lequel je fais ce rêve-là mais ça m'arrive souvent de le faire. Des gens qui me regardent, je ne les connais pas, c'est comme s'ils parlaient, s'ils me jugeaient, mais je sais pas qu'est-ce que je fais là, je cherche à m'en aller mais je peux pas, je sais pas pourquoi mais je peux pas. Voilà.

Ça m'est déjà arrivé de le faire 4-5 fois, pas dans la même année hein mais ça me revient plusieurs fois.

## b. Rorschach

|      |   |  |                                    |
|------|---|--|------------------------------------|
| PI   | <p><i>Rire</i></p> <p>D'accord...</p> <p>1. Bah là comme ça on pourrait presque voir un papillon, il a des trous dans les ailes, voilà, un insecte.</p> <p>Mmmh... c'est tout ce que je vois....</p> <p><i>Rire gêné.</i></p>   | <p>J'ai dit un papillon. Ça fait plus insecte que papillon parce qu'il y a des petites pattes en avant (main).</p> <p>De toute façon, il ne peut pas voler, il a des trous dans les ailes et c'est tout.</p> <p>Tête, à côté des pates.</p> <p>Corps avec des ailles</p> <p>Des trous sur les ailles.</p> <p>Ça une petite queue qui fait suite au corps.</p>                                  | <p>Gbl F+ A</p> <p>→ Ban</p>       |
| PII  | <p>2. Celle-là on dirait deux personnes qui se tapent dans la main, la tache rouge en haut, c'est la tête, en bas je sais pas, c'est peut-être des pieds. Soit ils sont entrain de danser, soit ils se tapent dans la main.</p> | <p>J'avais dit 2 personnes qui se tapaient dans la main ou qui dansent.</p> <p>Ou quelqu'un face à son miroir avec le reflet,</p> <p>sa tête se détache presque de son corps.</p> <p>Un pied rouge comme si son pied était sali, il a marché dans quelque chose.</p> <p>(Rouge) : tête</p> <p>(Noir milieu) : main</p> <p>(Noir D) : corps</p> <p>Deux pieds en rouge, deux pieds en noir.</p> | <p>G K+ H</p> <p>→ C</p>           |
| PIII | <p>3. Je vois un nœud papillon en plein milieu... autour...</p> <p>4. Euhh ça peut être une personne, ça peut être un col,</p>  | <p>Nœud papillon au milieu</p> <p>Yeux de grenouille</p> <p>Deux orifices pour respirer au milieu (en bas noir), petits trous de l'oreille</p> <p>Tâche sur le nez.</p>  | <p>D F+ Obj Ban</p> <p>G F- Hd</p> |

|     |  |   |  |
|-----|--|---|--|
|     | <p>les tâches rouges peuvent être des oreilles.</p> <p>5. Ça peut être un animal aussi avec le museau, les oreilles. C'est une tête de grenouille.</p>   | <p>Personne, je le vois moins, c'était le nœud papillon, je n'ai pas vu une personne sur l'image.</p> <p>EL : oui c'est vrai, c'est un peu flou, une tête, là le cou, comme si la personne était assise, du coup il y aurait deux personnes en miroir.</p>  | G F- Ad  |
| PIV | <p>Là... <i>rire</i></p> <p>6. Je ne suis pas très inspirée par celui-là. Moi ce que je verrais c'est une grosse chaussure, une grosse botte, qui serait en miroir, droite / gauche.</p> <p>7. Avec une espèce de tête, on dirait un pingouin.</p> <p>C'est tout ce que je vois.</p> | <p>Celui-là ne m'inspirait pas trop : la botte avec le pingouin, j'ai un peu du mal avec celui-là.</p> <p>Une botte comme l'Italie.</p> <p>Plus tête de pingouin juste là.</p> <p>C'est tout ce que je vois.</p>  | <p>D F+ Obj</p> <p><i>Remarque sym</i></p> <p>D F+ A</p> |
| PV  | <p>8. Ah bah celle-là c'est un papillon, on voit bien les antennes.</p> <p>9. Mais ah on voit les petites pattes, c'est plus une chauve-souris, en plus elle est en noir.</p> <p>C'est tout ce que je vois.</p>  | <p>Là c'était l'insecte ou Batman ou chauve-souris.</p> <p>Antenne (haut), la petite tête.</p> <p>Là avec les ailes, elles se terminent un peu crochues, comme des mains,</p> <p>Là on a des pieds avec les pattes et voilà.</p>  | <p>G F + A Ban</p> <p>G FC' + A</p>                      |
| PVI | <p>10. Rien à voir, ça me fait penser à l'embryologie qu'on voit en cours. Il y a le tube neural qui se ferme et ça me fait penser à ce moment-là.</p>   | <p>L'embryologie toujours pareil.</p> <p>C'est parce que là, ce petit bout (sur la médiane les deux trous) avant que la moelle épinière se forme, il y a un tube qui se crée et ça se ferme comme ça. C'est la colonne vertébrale mais en version 3 semaines dans le ventre du maman quoi, c'est la futur colonne vertébrale.</p> | D F+ Anat  |

|       |  |   |                        |
|-------|--|---|------------------------|
|       |  | EL : oui mais ah oui... mais je n'aurais pas pris cette partie-là (tête).   |                        |
| PVII  | Mmh... 5'<br>11. Je verrais plus un collier.<br>12. Ou alors deux personnes qui se parlent, là ce serait deux filles qui se parlent.<br>C'est tout.  | <i>Oubli du collier.</i><br><br>Oui alors là deux filles qui sont en train de se parler de profil.<br><br>Des filles parce qu'une espèce de queue de cheval, qui part, qui tient vers le haut. Front, nez, menton.<br><br>Là main : « vient on va par là » et l'autre : « non vas-y on va par-là ».   | G F+ Obj<br><br>G K+ H |
| PVIII | 13. Sur le côté, c'est marrant ça fait toujours..., on pourrait voir deux animaux, là y'aurait un volcan, en bas y'aurait du magma, comme la représentation de la terre. Et l'animal part de la lave vers la montagne.                                   | Là, c'est les différentes couches de la terre, un animal un peu bizarre, un peu un caméléon, il part de la lave, il remonte les couches pour aller vers l'extérieur, vers la montagne.<br><br>Lave (rose), (vert) sous la terre, toutes les roches minérales) et (vert clair) la montagne.<br><br>Ils montent de l'intérieur à l'extérieur. | G kanC+ A-Nat          |
| PIX   | 14. Alors là ça me fait penser à un os, en plein milieu de crâne, qui a des petites ailes qui sortent sur les côtés et une masse latérale : sphénoïde.<br><br>Ou ça peut être une vue de l'intérieur du crâne avec différents os qui composent le crâne. | <i>Rire.</i><br><br>C'est toujours l'intérieur de crâne : on était à la place du cerveau et on voyait.<br><br>Surtout partie orange et verte : orange les ailes. La partie verte : le corps.<br><br>Le rose : un autre os, l'occiput qui est juste en dessus.   | G F- Anat              |
| PX    | V  | V<br><br>Le système urino-génital   | G F- Anat-<br>Sexe     |

|  |  |  |  |
|--|--|--|--|
|  | <p>Moi je la mettrais dans l'autre sens en fait.</p> <p>15. Là, pareil ça me fait penser au système gynéco-urinaire. On a les reins, on a les organes urinaires et gynéco-féminins.</p> <p>Voilà, c'est tout</p> <p><i>Pousse la planche vers moi.</i></p> | <p>Avec le rein (marron), enfin les reins ;</p> <p>Urètre et uretère : en rose et en noir. Elle dit les confondre toujours.</p> <p>Vessie : orange</p> <p>Là, on continue (noir) : ovaires, utérus, au-dessus le vagin, voilà.</p> |  |
|--|--|--|--|

+ : Le VIII : Parce qu'il est coloré déjà, parce que je ne sais pas, je le trouve intéressant. Et qu'on pourrait parler dessus longtemps.

- : Le I : celui-là m'inspire un peu l'animal inutile, parce qu'il est malformé, il peut pas voler, il est pas...il est un peu triste.

c. T.A.T

**P1**

Alors là, c'est un petit garçon qui en gros, en fait il en a marre de jouer du violon parce qu'il n'arrive pas en faire, il sait qu'il doit travailler mais il essaye de repousser le temps pour ne pas travailler, il ne veut pas jouer de violon. Il réfléchit à comment dire à ses parents qu'il n'a plus envie de faire du violon (?). Bah, eh bien parce que ce n'est pas grave en soit et voilà, il ne joue pas sa vie.

**P2**

Alors là, c'est on va dire au 19<sup>e</sup> siècle, et c'est une femme qui vivait à la campagne et en fait vu qu'elle est très bonne à l'école, ils ont décidé de l'envoyer étudier en ville. Sa famille, son frère et sa sœur restent à la ferme parce qu'ils ne sont pas bons, ils travaillent. Elle se rend compte qu'elle a de la chance de travailler en ville, pour sortir de la vie dure, comme celle de son frère et de sa sœur. C'est tout.

**P3BM**

Mmmh... là on pourrait voir une femme ou un homme, on ne sait pas. Qui est fatigué et il est un peu au bout, en fait il a plus envie de rien, de rien faire et en fait il se laisse tomber sur le sol et il est accoudé à son lit, il est bien, il a plus envie de bouger, parce qu'il est fatigué.

**P4**

Mmmh bah là on voit un couple, un homme et une femme et on peut voir une autre femme derrière. Euh... on pourrait croire que c'est un homme qui va voir des prostituées. Et finalement au dernier moment il veut partir, il se rétracte, du coup la femme essaye de le convaincre de rester et voilà. Je dis ça parce que y'a la femme qui est en sous-vêtements derrière, elle est moitié nue, voilà.

**P5**

Là, du coup c'est une femme au foyer qui surveille, on va dire ses enfants, elle est en train de faire la cuisine dans la cuisine, et du coup elle garde la porte ouverte parce qu'à côté y'a ses enfants qui travaillent, ils font leurs devoirs. De temps en temps, elle regarde si tout va bien, s'ils continuent à faire leurs devoirs et s'ils ne font pas de bêtises. Ça va, je vais pas trop vite ?

**P6GF**

C'est une femme qui attendait tranquille dans le coin bar de l'hôtel et elle attendait quelqu'un et il y a un homme qui la regardait depuis tout à l'heure. Là, il va aller l'aborder d'une manière un peu lourde, vu la tête de la femme, parce qu'elle n'a pas envie d'être dérangée et voilà. (?) Je pense qu'il va y avoir son RDV qui va arriver, l'homme va partir de lui-même, vu qu'elle est plus toute seule, il peut plus user de sa force et la femme va être tranquille.

**P7GF**

Eum, c'est une mère et sa fille, la fille, elle tient une poupée dans ses mains (*pas sure*). La mère, à côté essaye de lui faire réciter des poèmes, que la petite fille devait apprendre à l'école. Et du coup, la mère en gros la fait réviser. Et voilà. (?) La petite fille est sérieuse donc y'a pas de souci.

**P9GF**

Là c'est deux amies qui sont à la plage et y'a la mer qui est derrière et donc elles sont en vacances et là elles vont aller nager. Et voilà. C'est tout ce que j'ai à dire.



**P10**

Là je vois une femme et un homme et une femme qui a besoin d'être consolée, elle est triste parce qu'elle a perdu quelqu'un qui lui était cher, on pourrait croire que c'est une mère et son fils. On pourrait croire que c'est la mère qui a perdu son mari et le monsieur qui a perdu son père. Et voilà.

**P11**

Là, on dirait des ruines, il y a quelque chose au milieu. On dirait, soit un trésor soit quelque chose de magique, mais du coup il est gardé par le dragon qui est juste là. Il faudrait traverser le petit pont mais il est endommagé, du coup il faudrait faire attention. Et on peut voir qu'il y a de l'autre côté une autre passerelle pour accéder au trésor et il y a une personne sur cette passerelle. Et voilà. (?) Pas très bien parce que y'a le dragon qui est déjà sorti, là il est en train de repartir parce qu'il est trop faible pour affronter un dragon.

**P12BG**

Là, c'est un jardin qui est tout au bout, c'est un endroit du jardin qui est au bout de la maison, c'est à la campagne, tout au bout de ce jardin, il y a un petit cours d'eau avec une barque, souvent il y a des repas de famille, des amis qui mangent à cet endroit, des gens se baignent à cet endroit-là. Et voilà.

**P13B**

Là, c'est un petit orphelin qui est aux Etats-Unis pendant le Far West. Et il est à l'orphelinat de sa ville. On lui dit qu'on lui a trouvé une famille à lui mais éloignée. Et du coup, là il est en train d'attendre que sa famille vienne le chercher. Et voilà. (?) Finalement il tombe dans un endroit chaleureux, avec une tante et un oncle qui eux n'arrivaient pas à avoir d'enfant et lui il est content d'avoir cette famille-là pour veiller sur lui.

**P13MF**

Mmmh... là c'est un homme qui vient de se réveiller, en fait c'est le matin, il est très tôt, il a été réveillé par les rayons du soleil. Et du coup il s'est habillé rapidement pour aller au travail. Et du coup il doit quitter sa copine. Pour aller travailler. Voilà.

**P19**

Là on est en Sibérie. C'est dans un ancien bunker qui a été réaménagé en maison par des gens qui passaient par là, il fait - 40, il y a beaucoup de neige, beaucoup de vent et la femme regarde dehors parce qu'elle espère que la neige va arrêter de tomber, parce qu'elle a peur d'être recouverte de neige et de plus jamais pouvoir ressortir. (?) Eh bien il va arrêter de neiger, la neige va fondre et elle va pouvoir aller travailler tranquillement.

**P16**

*Rire.* C'est à moi d'inventer, c'est ça ?

C'est une page blanche, c'est la première page d'un livre, c'est une histoire écrite par quelqu'un et voilà, sauf qu'il n'a pas d'inspiration et il bloque, il attend d'avoir le premier mot pour commencer son livre. Voilà.

## Charles, 18 ans

### *a. Entretien de recherche*

#### *Entame annoncée*

Euh, bah ça commence surtout à la fin du lycée je pense. On cherche à être indépendant de ses parents et du coup on commence à sortir beaucoup avec ses potes et à plus trop faire attention aux cours. Et après si on a le bac, soit on fait des études, soit on travaille. Et c'est là que tout prend son sens en fait.

*... silence et regard gêné...*

*Pour vous ce serait des études ?*

Oui, moi c'est des études, oui. Ça dépend comment on voit le monde en fait. Soit on se dit qu'il faut travailler pour réussir, soit on se dit : « Je vais monter de toute façon. Je m'en fou des études, je vais gagner de l'argent maintenant ».

*Vous, comment vous vous situez là-dedans ?*

Moi je n'ai pas besoin de gagner de l'argent tout de suite donc je prends mon temps pour gagner plus plus tard.

*Qu'est-ce que vous faites ?*

Des études dans l'informatique.

*Vous êtes en première année ?*

Oui, en première année, oui.

*Donc pourquoi vous avez choisi les études et pas de travailler comme certains que vous décrivez.*

Je n'ai pas envie de travailler. *Rire.* Non. Je suis encore en mode : « je suis encore avec mes parents, je n'ai pas besoin d'argent donc pourquoi travailler maintenant ? Je peux prendre mon temps et étudier ».

*Comment vous avez fait ce choix de l'informatique ?*

Ah bah, parce que j'aimais passer du temps sur les ordinateurs. En terminale, j'ai fait un cours d'algorithmie et ça m'a plus et je me suis dit que j'allais continuer là-dessus.

*Donc c'est un choix que vous avez fait*

Oui, au dernier moment. *Rire.* Clairement. (*Bac S ?*) Oui.

Bah, déjà sur l'ordinateur, dans l'ordinateur, et puis après, qu'est-ce que je vais faire spécialement ? Je ne sais pas trop. Là, je suis dans une école pour 5 ans, c'est assez vague, enfin, c'est assez diversifié donc je peux m'orienter dans plusieurs..., enfin je ne suis pas pressé.

*Vous avez parlé de « sortir avec ses amis à la fin de l'adolescence »?*

Bah en fait moi ça s'est surtout avéré être en ce moment. *Rire.* Oui, en plus maintenant il fait beau donc j'ai encore plus envie de sortir. Mais c'est vrai qu'au lycée je m'en foutais un peu, bah, je voyais mes potes mais on était dans le même lycée, on se voyait tout le temps de toute façon... Oui, c'est vrai que là, maintenant mes potes, je les vois moins parce qu'on n'est pas dans la même école, du coup, j'ai plus envie de les voir. On fait souvent des soirées, même si j'ai des trucs à faire à côté.

*Vous avez beaucoup de travail à faire ?*

Non, ça va mais il faut quand même les faire quoi. *Rire.*

*Lycée ?*

Chez moi ? Bah je jouais. *Rire.* Je ne travaillais pas non plus hein. *Rire.* Non, je jouais à des jeux vidéo, des fois on jouait avec mes amis mais on ne se voyait pas quoi....

*Depuis quand vous jouez ?*

Depuis... Je ne sais pas, fin de la seconde. Peut-être un peu avant mais c'était moins fréquent...

*Quel type de jeu ?*

Des jeux en ligne. Plusieurs, *League of légende* ou *Counter Strike*...

*Qu'est-ce qui vous plaît dans ces jeux ?*

Bah, déjà, je..., on..., je ne suis pas obligé d'y jouer tout seul. Déjà je peux les jouer avec des amis. Ou des amis que je ne connais pas forcément dans la vraie vie mais je n'étais pas forcément tout seul quoi. Et puis on pouvait faire n'importe quoi, et puis on pouvait quand même gagner, donc c'était marrant.

*Il y a donc le fait de jouer avec l=des amis, de ne pas être tout seul, qui comptait ?*

Oui, jouer tout seul, c'est bon, ça va une heure et demie mais c'est tout quoi. *Rire.* Avec les amis, le temps passe plus vite.

*Comment vous comprenez que c'est à partir de ce moment-là que ça a été plus important pour vous ?*

Je ne foutais rien. *Rire.* Avant je travaillais à minima, après je ne faisais plus rien. Donc je me suis rendu compte qu'il y avait quelque chose qui se passait quoi.

*Il se passait quelque chose à ce moment-là pour vous ?*

Ce n'était pas flagrant mais c'est juste que j'avais plus envie de passer du bon temps au lieu de travailler et d'être tout seul quoi.

*Avant les jeux, vous aviez des activités ?*

Oui, je faisais du handball, mais j'ai arrêté parce que j'étais surclassé avec les seniors. (?) En fait, j'avais 15 ans et il y avait une division avec les moins de 16 ans et il n'y avait pas de..., dans cette division, on n'était pas assez dans la catégorie. Au début, on était surclassés dans les moins de 18 ans, mais on n'était pas assez non plus, du coup on s'est faits surclasser dans 'seniors' avec les adultes, les darons de 90 kg. Et bon, c'est compliqué.

... *silence*...

*Vous aviez commencé à quel âge ?*

J'ai commencé en 4<sup>ème</sup>. Ah non au handball, j'ai commencé en CM2.

*Donc vous avez arrêté à 15 ans ?*

Oui. Je faisais trois heures par semaine. Sinon j'ai tenté d'autres sports, j'ai fait du tennis pendant un an. Mais ça ne m'a pas plu. Après j'ai fait du tire à l'arc pendant un an. C'était sympa mais sans plus, du coup j'ai arrêté. Et après en fin de seconde, j'ai totalement arrêté le sport.

... *silence*...

*Vous avez fait beaucoup de sport, c'était quelque chose d'investi par vos parents ?*

Oui, mes parents ils voulaient qu'on fasse des activités quand on était petits. J'ai une sœur. Et puis moi j'aimais bien, j'aime bien le sport donc j'ai continué quoi. Je cherchais d'autres trucs à faire, c'était sympa. Et puis sinon y'avait l'AS aussi (?) L'Association Sportive du lycée. Et du coup c'était en première ça. Et le mercredi après-midi, on partait en forêt, on faisait de la course, du vélo, des choses comme ça. Par contre en terminale, je pouvais pas parce que j'avais cours le mercredi après-midi du coup... du coup je faisais plus de sport du tout...

*Ça vous a manqué ?*

J'aimais bien me défouler un peu, après j'en faisais plus et c'est tout.

*... silence...*

*Vos parents ?*

Mes parents, mon père est, comment ça se dit, chef de projet dans le BTP et ma mère elle est architecte.

*Est-ce qu'ils avaient des idées pour vous ?*

Ils ne voulaient pas que j'arrête les études mais sinon non, je pouvais faire ce que je voulais. Ils voulaient qu'on fasse ce qu'on aime. J'ai choisi S parce que j'aimais bien, ça s'est fait naturellement.

*Est-ce qu'il vous arrivait de vous laisser aller à des rêveries ?*

A des quoi ? (*Rêveries*) Bah oui mais je m'en souviens plus. J'en ai fait mais ça n'a pas eu d'implication, ça n'a pas eu de vraie répercussion quoi. C'est passé quoi.

*Penser à sa journée ?*

Non, je ne suis pas comme ça.

*Donc pour vous, c'était les jeux, est-ce que vous continuez à jouer ?*

Oui. Souvent. *Rire*. Trop. (*Trop ?*) Oui, je fais pas mon travail. Bon, je le fais mais pas assez. Donc...

*Est-ce que cela a créé un conflit avec vos parents ?*

Oui, clairement oui. Pour mon bac, ils m'ont dit qu'il fallait que j'aie la moyenne sinon j'allais pas avoir de PC. Et puis j'ai quand même eu un prof particulier quand même.

*... silence...*

*Aujourd'hui ?*

Non, ça ne continue pas parce que je me régule plus qu'avant. On travaille plus à l'école qu'avant donc y'a moins de problèmes.

*... silence...*

*Aujourd'hui vous êtes dans les études supérieures, est-ce que vous avez déjà eu envie de prendre un appartement pour vous ?*

Bah oui quand même, je suis à une heure et demie de mon école, donc oui l'appartement est envisagé. Sinon, non pas vraiment envie de partir seul, tout seul. Genre un week-end, un week-end sur deux je rentre.

*Est-ce qu'il vous arrive de penser à l'avenir ?*

A mon avenir après l'école ? Non, pas vraiment.

*Ah ?*

Non pas vraiment mais c'est...*(lapsus)* subtile.

*Subtile ?*

Non ce n'est pas subtile mais comment dire, enfin c'est des questions nulles quoi, pas conséquentes.

*Il faudrait donc se poser des questions et penser uniquement à des choses importantes et qui ont des conséquences.*

Sinon c'est futile, ça ne sert à rien de rester dessus trop longtemps quoi.

*Est-ce que ça fonctionne votre méthode ?*

Oui, mais ils durent 10 minutes quoi. *Rire.* Si elle marche ? Je pense que oui. Je ne fais pas attention.

*Quel type de questions ?*

Je ne sais pas, je n'ai pas d'idée là.

*Etudes ?*

Non, j'ai aucun doute que mes études me plaisent.

*... silence...*

*Est-ce qu'il y avait d'autres idées de métier quand vous étiez petit ?*

Oui, quand j'étais petit, je rêvais un peu à tous les métiers. *Rire.* Tout ce que je voyais m'impressionnait et je voulais les faire quand j'étais petit. Et puis je savais que je ne les ferais jamais mais c'était marrant de penser que je pourrais l'être.

Par exemple, je regardais les jeux olympiques, je me disais pourquoi pas, je pourrais être sprinteur. Je savais que je ne serais jamais sprinteur de ma vie parce que je ne ferais jamais d'athlétisme mais c'était marrant d'y penser quand même.

*C'était à école primaire ?*

Non, *rire*, ça dépend.

*... silence...*

*Il y en a eu des idées qui ont duré plus longtemps ?*

Oui, sûrement. Le sport. Ce qui touchait au sport m'intéressait plus que d'autres, comme être pompier ou...*rire.* Oui, le sport plus.

*Ça a dû avoir quelques effets sur vous alors, dans ce cas, d'arrêter de faire du sport ?*

Bah pas forcément parce que je faisais d'autres choses. Si j'avais arrêté le sport juste pour rien faire, sûrement oui, forcément. Mais là, je jouais à la place, donc ça n'a pas trop impacté.

*... silence... +++*

*Rêverie en lien avec vie émotionnelle ?*

Bah non, je me disais que j'allais avoir une femme et c'est tout. Au début, j'aurais une femme et puis c'est tout, y'aurait personne d'autre dans ma vie. *Rire*. Je n'allais pas très loin. *Rire*.

*Est-ce qu'il vous arrivait d'être timide par rapport à ces questions, au collège ou au lycée ?*

Avec les filles, oui j'étais très timide, je suis encore timide d'ailleurs. *Rire*. Je n'ose pas trop parler, m'engager envers les filles.

*C'était quelque chose de douloureux pour vous ?*

Bah oui parce que y'avait des filles que j'aimais bien et puis je n'arrivais pas à leur parler quoi. C'était un peu relou\* (\**lourd*).

*Est-ce que par exemple à ces moments-là vous vous laissiez aller à des rêveries, où vous vous imaginiez leur parler ?*

Oui. *Rire*. Clairement.

*Donc sur « ces questions » vous passiez du temps ?*

Pour les filles, oui, ça a toujours du sens. Parce que j'aime bien avoir une copine, si je n'en ai pas, je vais en chercher une. Si je n'arrive pas à parler... De ce que j'aime quoi.

*Est-ce que par exemple, lors du passage à l'âge adulte, cela aura une place ?*

Non, je ne pense pas mais par contre, il faut savoir respecter l'autre personne. Parce que quand on est enfant, enfin, adolescent, on s'en fout un peu des autres, même notre copine, notre copain, on peut faire n'importe quoi et du coup on n'est pas respecté et du coup ils vous détestent et des trucs comme ça et ça peut dégénérer quoi. Il faut d'abord respecter l'autre, c'est la seule façon d'avoir une bonne relation en fait.

*C'est précis comme idée, il vous est arrivé quelque chose du genre ?*

Oui, c'est pour ça.

*Silence,*

*Invitation à associer librement*

Non, je sais pas.

*Cela peut être en lien avec les filles, vos amis, votre sœur, vos parents...*

Avec ma sœur, on s'entend bien. On s'est toujours bien entendus en fait, on était toujours complices. On est vachement complices.

*Combien d'années d'écart ?*

Trois ans. On est quand même assez complices. Quand on était petits, on faisait des conneries ensemble. On arrive bien à parler, y'a pas de problème dans ma famille, on est assez unis.

*C'est-à-dire ?*

C'est-à-dire que, dans ma famille, on se voit assez régulièrement quand même, on n'est pas...on est assez éparpillés en France. Mais oui, on n'arrive quand même à se voir et à se parler quoi. C'est pas..., y'a pas quelqu'un de la famille qu'on ne voit pas, c'est tout quoi, tout le monde, on se voit, on fait des anniversaires, les Noël on les fait ensemble.

*Avez-vous des membres de votre famille dont vous êtes particulièrement proche ?*

Oui, mon cousin par exemple. Il a 15 jours plus que moi. Bah on se parle tout le temps. Enfin, pas tout le temps mais on se parle par message. On essaye de se voir, même s'il habite à 300 km. Oui, il habite au M..., avec le train ça va mais on n'habite... Pas tout le temps tout le temps quoi (répétition d'emphase).

... *silence*...

*L'amitié, c'est quelque chose d'important pour vous ?*

Ah bah oui, c'est la famille qu'on choisit quoi.

*Vous avez des amis de longue date, de primaire-collège ?*

En fait, au primaire et au collège, j'avais des amis mais on s'est perdus de vue mais y'avait pas vraiment de téléphone, à l'époque on ne se parlait pas au téléphone, et on s'est vraiment éparpillés et perdus en fait. Mais au lycée, depuis la seconde, j'ai les mêmes potes. Donc...

... *silence*...

*Vous avez parlé de choisir.*

Bah si on se marre bien. Et voilà c'est tout, *rire*, si on passe des bons moments ensemble, c'est tout.

... *silence*...

*Oui ?*

On est tous..., on aime tous jouer aux jeux vidéo dans mes potes, ceux que je suis proche, on est tous fans de jeux vidéo, on fait tous informatique mais aucun d'entre nous est dans la même école.

*Comment vous avez choisi votre école ?*

Moi j'ai fait un salon de l'étudiant je crois, j'étais en première et mes parents me disaient : « il faut que tu choisisses maintenant comme ça t'auras de la place ». Et du coup on est allés à ce salon de l'étudiant, et j'ai trouvé cette école, après on a fait une journée portes ouvertes. Et voilà.

*Qu'est-ce qui vous a plu dans cette école ?*

Je ne sais pas, je m'y sentais bien, je n'étais même pas élève mais je me sentais quand même bien. Donc oui, et puis en plus quand je suis rentré pour faire mes études, les gens, je leur ai parlé tout de suite alors que d'habitude je ne suis pas si rapide pour parler aux gens.

*Donc vous vous êtes senti vraiment à l'aise dans cette école ?*

Oui, vraiment. Je suis rentré directement dedans et l'apprentissage est vraiment bien fait du coup, on a pas l'impression d'apprendre, ça rentre tout seul.

*Vous n'avez pas l'impression d'apprendre, sinon ?*

Bah sinon c'est comme à l'école quoi, au lycée. On vous impose des formules comme ça et puis vous les apprenez quoi. Alors que là on parle entre guillemet « avec le prof » et les informations du cours, elles rentrent tout seul quoi.

*En plus vous faites quelque chose qui vous plaît ?*

Oui, c'est ça.

*Quelle matière vous plaisait le plus au lycée ?*

Au lycée, la physique, surtout les étoiles et tout ça. Du coup oui, bah, j'avais un prof particulier de physique, j'avais six au premier trimestre quoi. Et mon prof, c'est surtout lui qui m'a fait adorer la physique, du coup il m'a monté à 10 de moyenne et j'ai eu 13 au bac.  
*Rire*

Clairement, ça a bien marché quoi. Et la physique oui j'aime bien, c'est une bonne matière.

*Qu'est-ce que vous n'aimiez pas par exemple ?*

Le français. Oui. *Rire*

*A cause de la matière ou à cause du prof ?*

*Rire.* Non, la matière je pense. Toutes les années j'avais une moyenne catastrophique et vraiment tout ce qu'il faut rédiger, c'est un carnage. Même là à l'école, j'ai du français et c'est un carnage encore. Parce qu'il faut savoir écrire et tout ça, pour faire des CV et des lettres de motivations. Si on fait des fautes, c'est pas ouf\* (fou). Comme l'anglais. On est obligé de savoir faire.

*... silence...*

*Vous avez parlé, au début de l'entretien, du fait que vous n'aviez pas besoin d'argent et donc que vous ne vouliez pas travailler, est-ce que vous avez déjà fait des petits jobs d'été ?*

Non, justement non c'est pour ça

*Vous avez déjà eu envie de ça ?*

Non mais mes parents me disent il faut que je fasse un job étudiant cet été, que je voie au moins ce que ça fait de travailler. Je m'en fou. Moi je n'étais pas motivé.

*Vous parlez en x termes de besoin, donc vous devez vous sentir bien et n'avoir besoin de rien chez vous ?*

Oui, clairement oui. C'est pour ça, ils veulent que je me bouge les fesses un peu. Parce que vous voyez...

*Donc vous ne vous êtes jamais dit : « Moi je veux mon propre argent. » ?*

Non.

*... silence...*

Je sais pas, je suis pas très parleur, il faut me retirer les vers par le nez quand même. *Rire*, si vous me posez pas de question, je saurai pas quoi dire de moi-même.

*... silence...*

*Comment ça se passe pendant les jeux ?*

Dans le jeu, il faut communiquer sinon on perd. Je suis obligé de parler, mais là, comme ça, je ne sais pas quoi dire.

*... silence...*

Je pense que j'ai grandi quand même. (?) Que si je ne travaillais pas, je finirais pas mes études, je joue un peu moins qu'au lycée et je travaille vite fait, au moins le minimum quoi.

*C'est seulement côté travail que vous auriez grandi ?*

Sinon bah sentimentalement parlant, c'est toujours la même chose, je suis toujours autant timide. J'ai du mal à parler avec des filles. Au niveau famille, toujours pas de problème, ça ne change pas, je vois pas de changement en fait



*Avec vos parents ?*

Ils ne sont plus en mode : « On va t'enlever le PC si tu ne travailles pas. », parce que je travaille plus. Par contre, « range ta chambre », c'est toujours.

*Ce serait plus votre mère ou votre père...*

C'est plus ma mère.

... *silence*...

*Avec votre sœur ?*

Non, je ne pense pas, je ne vois pas un moment où ça aurait changé. Peut-être, parce qu'elle est moins à la maison, y'a moins de..., on se voit moins quoi, ça change quoi.

*Est-ce que vos parents vous parlent de l'avenir ?*

Non pas à moi mais à ma sœur parce qu'elle dit qu'elle ne veut pas d'enfant. Du coup, ils la font chier avec ça mais moi non....

... *silence*...géné +++

*On va bientôt finir l'entretien : souvenirs d'enfance ?*

Oui, c'était..., j'étais en vacances dans la maison de mes grands-parents vers Gap, on était avec mes cousins et mes grands-parents. Et nous du coup. Et on faisait un barrage de cailloux sur la rivière. Je devais avoir 10 ans, quelque chose comme ça.

*Cousin qui a 15 jours de plus ?*

Oui, on était 12, quelque chose comme ça, à la maison. Il y avait une rivière à côté, on prenait des cailloux et on faisait des barrages. C'était pour s'amuser, on faisait un barrage, ça faisait un barrage après mais c'était pas vraiment utile quoi. *Rire*

*Vous voyagez souvent avec vos parents ?*

Oui, mes parents et ma sœur, on voyage beaucoup, chaque année on part en vacances, mais souvent à l'étranger quand même.

*Rêve ?*

Oui, mais je ne sais pas si ça va faire...

J'étais en train de marcher dans la rue et je sens que je n'avance pas, je marche mais je suis sur place en fait et y'a quelqu'un qui me percute et je me réveille en fait et je me rends compte que je marchais dans mon lit. *Rire*. C'était étrange.

*C'est récent ?*

Oui, c'était y'a 3 mois, j'étais assez perturbé au réveil quand même. *Rire*.

*A quoi ça vous fait penser ?*

... *silence*...

## b. Rorschach

|      |  |  |  |
|------|--|--|--|
| PI   | <p>1. Mmmh un masque d'éléphant.</p> <p>2. Ou alors si, un ange avec un miroir, un ange des deux cotés et là, c'est le miroir de l'ange. L'ange a la main en l'air comme s'il voulait frapper le miroir.</p> <p>Non, c'est tout.</p>   | <p>Oreilles, sa trompe et les quatre yeux de l'éléphant.</p> <p>Puis y'a l'ange, l'aile, la tête et le bras qui part.</p>  | <p>Gbl F+ masque Ban</p> <p>G K+ (H)</p>                   |
| PII  | <p>3. Mmmh, c'est une bouche avec une langue et puis des dents là je trouve.</p> <p>Y'a le trou de la gorge et puis (se penche) ... on s'y perd dedans, c'est assez perturbant (<i>rire et me regarde</i>)</p> <p>4. Ou alors c'est un lac sinon avec une falaise en haut avec l'eau qui tombe dedans et puis les plaines à côté. C'est bon.</p> | <p>(Rouge inf): la langue</p> <p>(Rouge sup) : des dents</p> <p>(Dbl) : cavité de l'œsophage.</p> <p>(Dbl) : lac</p> <p>(D noir) : plaines.</p> <p>Ça me fait penser à des pays du nord et les plaines sont toujours vertes.</p>   | <p>Gbl F-Clob Anat</p> <p>Dbl D F+ Paysage</p> <p>→kob</p> |
| PIII | <p>5. C'est une grenouille. Une grenouille comment dire, genre ninja un peu. (<i>Rire et me regarde</i>) et là on dirait une tête de mort, au moins les yeux, du coup ça ferait un genre de camouflage.</p> <p>6. Là, il a attrapé un papillon.</p> <p>Mmmh.</p> <p>C'est bon.</p>   | <p>Yeux et masque avec la tête de mort.</p> <p>(Grenouille qui porte le masque ?) Oui.</p> <p>(Rouge médiane) papillon.</p> <p>EL : ils sont effacés. (<i>Montre</i>) Totalement effacé comme s'ils voulaient s'écarter l'un de l'autre, on les identifie plus en fait. Ce n'est pas net en fait, comme si vous voyiez quelqu'un dans votre rêve mais pas le visage.</p> | <p>G kan – (A)</p> <p>D F+ A Ban</p>                       |
| PIV  | <p><i>Rire.</i></p> <p>7. Mmmh c'est un grand monstre, genre type boss de jeu</p>  | <p>On a ses bras, fumée</p> <p>La tête du monstre,</p>   | <p>G KE + (H)</p>  |

|      |  |  |  |
|------|--|--|--|
|      | de vidéo. C'est un monstre de fumée, il a des bras qui pendent, il n'arrive pas les rendre durs, il est tellement immense qu'il nous prend de haut, en perspective. (Regarde une minute la planche) Non, c'est tout.   | Il est assez imposant, on est l'équivalent de ça (pointe un point sur la planche) il est immense à côté de nous.   |  |
| PV   | Mmmh<br>8. Une chauve-souris. Elle est en train de voler et puis on voit ses..., on dirait qu'elle est en train de d'appeler ses collègues, les autres chauves-souris quoi.<br>9. Un escargot aussi, non une limace plutôt, y'a pas de coquille. Il marche, il rampe sur une plaque de verre, au soleil. Il brûle. C'est tout. | Chauve-souris comme ça.<br>Il agite ses membranes, pour appeler ses amis.<br>Escargot (moitié de la planche) : l'autre côté c'est le reflet.<br>Il brûle, sa coquille est brûlée du coup (fumée aux extrémités)  | G kan+ A Ban<br><br>G kanE + A                   |
| PVI  | 30 sec.<br>10. Une feuille d'érable. ( <i>Inaudible</i> )<br><i>Mmmh</i> ... .. Avec un calumet de la paix.<br>Oui, il fume quoi.<br>Puis en même temps on a l'impression que le calumet se consume par le dessous. C'est tout.  | (D inf.) Feuille<br>(D supérieur) Calumet de la paix<br>La fumée qui entre et consume la feuille (axe médian). La fumée part dans toute la tige de la feuille et vient consumer la feuille.<br>EL : peau de bête : oui moi aussi, moi je préfère la feuille d'érable ( D inférieur) : deux têtes (partie inférieure) | G FE + Bot- Obj                                  |
| PVII | 11. On est en dessous d'une falaise là.<br>Dans l'eau, dans un lac, on regarde la falaise limite en cherchant des gens qui vont sauter.<br>Mmmh<br>12. On voit aussi deux personnes qui se regardent, on dirait des  | On serait ici (inf. médiane)<br>On verra toute la forme de la falaise qui nous montre qu'on est petit, on cherche des gens qui vont sauter ici, là on les voit (sur le front)  | D FE + Pays<br><br>G F+ H<br><i>Répression K</i> |

|       |   |  |   |
|-------|---|--|---|
|       | <p>filles. Mais j'ai l'impression qu'elles sont trop loin pour pouvoir se parler.</p> <p>C'est tout.</p>  | <p>En même temps, deux femmes se parlent, enfin, se regardent. Elles ne peuvent pas bouger, du coup elles sont loin, j'ai l'impression qu'elles ne s'entendent même pas.</p> <p>(Bouger ?) Parce qu'elles sont reliées là.</p>   |   |
| PVIII | <p>Mmmh...</p> <p>13. Ça c'est un...comment ça s'appelle ? Un rat, une taupe qui escalade des feuilles je pense ou alors il sort de quelque chose.</p> <p>14. On dirait un gigantesque être vivant, ce n'est plus un rat, une taupe du coup, en bas on voit son cœur, ses poumons. Ses organes vitaux, on voit à l'extérieur, plus la peau, l'épiderme et les poils.</p> <p>C'est tout.</p> | <p>Rose : deux rats là, qui sont en train de sortir d'un trou.</p> <p>Là on aurait cœur et poumons en rose et orange.</p> <p>La peau et les poils là, de la bête (vert clair et foncé)</p>   | <p>G kan + A Ban</p> <p>G FC - Anat</p> |
| PIX   | <p>Mmmh.</p> <p><i>Rire ;</i></p> <p>15. C'est un verre à absinthe. Dans ce verre, il y a un monstre qui crache de la fumée verte sur l'absinthe.</p> <p>Euh, mmmh... bah c'est comme s'il a de la drogue, il va nous dévorer.</p> <p>C'est tout.</p>   | <p>Verre d'absinthe (Dbl)</p> <p>Le monstre : yeux (orange vert)</p> <p>Feu : orange, j'sais pourquoi il y a ...</p> <p>Par ses narines il y a la fumée verte qui sort.</p> <p>C'est genre comme si on mourrait, on se consumait nous-même, ça lui donne de l'énergie. Il les rejette par ses narines.</p> <p>(D Rose) pectoraux</p> | <p>DblG KC+ (H)</p> <p>→Clob</p>        |
| PX    | <p>16. Des petits oiseaux, y'a plein d'animaux, des oiseaux,</p>  | <p>(Jaune ext.) Oiseau</p> <p>Le crabe en bleu</p>   | <p>D F- A</p> <p>D F+ A</p>             |

|  |  |  |   |
|--|--|--|---|
|  | <p>17. Des iguanes,<br/>18. Crabes...<br/>19. Des serpents...<br/>des cerfs...</p> <p>20. On a l'impression qu'ils ne sont pas dans le même monde. Il y en a qui regardent de face, on dirait qu'il y a la terre creuse, y'en a qui sont au-dessus et y'en a qui sont en-dessous de la surface.</p> <p>Mais il y a un grand portail pour les relier, il faut passer des épreuves pour ça.<br/>C'est bon.</p> | <p>(Jaune inf.) : iguane<br/>(Vert) Serpent</p> <p>(Deux D roses) : deux mondes, ils marchent d'un côté et de l'autre</p> <p>(D Noir) Un portail pour rejoindre les deux</p> <p>C'est très compliqué de passer le portail, ils sont enfermés dans les deux mondes.</p> | <p>D F+ A Ban<br/>D F+ A<br/>G F+/- Scène</p> |
|--|--|--|---|

+ : IX : j'sais pas il m'a ... attiré toute suite l'œil par rapport aux autres.

- : IV : parce qu'il m'opprime et j'ai vu toute de suite que il n'était pas bénéfique.

c. T.A.T

**P1**

Là je pense que c'est un enfant dont le père l'a obligé à apprendre le violon mais le fils, il n'y arrive pas. Et du coup il est toujours en train d'étudier pour ..., enfin, rendre fier son père sauf que là il est vraiment entrain de déprimer et je pense qu'il est sur le point d'abandonner quoi. Ou alors c'est un cadeau ; soit son père ou quelqu'un de sa famille est mort, lui a offert ce violon et c'est la dernière chose qui lui est restée de lui. C'est pour ça il y a un drap qui était stocké dedans. A chaque fois qu'il le ressort, il repense à cette personne. (?) Laquelle ? La deuxième, soit il va arrêter de sortir le violon, oublier au fur et mesure la personne, soit dans le cas du musicien, il va détruire le violon en fait.

**P2**

C'est une famille paysanne q en train de labourer le champ. Et la fille elle part faire des études mais la mère, j'ai l'impression qu'elle la renie, elle voulait que sa fille aide à la maison du coup elle se trouve seule à faire les tâches. La fille est déterminée à faire des études et réussir sa vie. Alors que l'homme, là, c'est son père, il n'en a vraiment rien à faire. (fin ?) Bah la mère renie sa fille, la fille va aller vivre à la ville et seule et c'est tout. Elle aura plus de parents.

**P3BM**

Mmmh. C'est une femme battue. Donc elle est..., elle vient de prendre des coups de son mari, et elle ne veut pas qu'on la voie avec des cocards. Mmh... et du coup à la fin soit elle va mourir soit bah elle appelle la police. Mhh...

**P4**

Mmh... on dirait que c'est un asile psychiatrique. L'homme est fou et la femme c'est une infirmière. Il est sorti de sa chambre sans permission et elle essaye de le ramener dans sa chambre en fait. Parce qu'il a vu une femme derrière et il a envie d'aller la voir. (?) Il retourne à sa cellule et ne verra jamais la femme.

*Rend vite la planche*

**P5**

C'est une mère dans un appartement de ville. Mmmh... du coup elle rentre des courses et elle ne trouve personne dans la maison, dans l'appartement du coup. Mais après je ne sais pas ce qu'il va se passer.

*Rend la planche*

**P6BM**

Mmmh,,, *pianote avec les bras, chantonne.*

C'est un homme qui vient de voir cette personne et annonce la mort d'un proche. L'homme est dépité. La femme, j'ai l'impression qu'elle ne se rend pas compte de ce qui se passe, elle regarde l'homme comme si elle attendait encore une réponse, comme s'il n'avait pas encore annoncé la mort. C'est chelou (louche\*). Et après, soit elle ne se rendra jamais compte de ce qui s'est passé soit elle va éclater en sanglots.

**P7BM**

Ça c'est deux hommes au bar qui ont pris quelques verres et ils sont plus très frais. Ils parlent de tout et n'importe quoi mais on sent qu'il y a un certain sérieux dans ce qu'ils disent. (Silence) Non c'est tout, après ils vont rentrer chez eux, chacun de son côté, en titubant mais sans vrai danger.

**P8BM**

Là y a un homme qui se fait couper le ventre. Du coup par un autre homme. Et un autre qui regarde. C'est très étrange. Parce que j'ai l'impression qu'ils sont derrière une vitre mais en même temps, l'homme est de l'autre côté mais passe facilement de l'autre côté. En premier plan, il y a un homme soldat, un enfant soldat. (*Tire vers lui la planche*) Puis après l'enfant soldat va prendre une balle dans la tête, va mourir. Et les deux hommes vont finir leur autopsie sur le cadavre.

**P10**

Ça c'est deux hommes homosexuels qui doivent se cacher pour se voir et ils en souffrent parce qu'ils voudraient profiter plus de l'autre je pense. (Silence) Mmmh... c'est tout... et après ils n'arriveront pas tout le temps se cacher, ils se font attraper et ils se font tuer.

**P11**

Mmmh... ça c'est..., il y a un groupe d'hommes qui suivent un enfant qui est détenu dans un château, par un dragon. Le chemin est très étroit et au-dessus du vide. Le dragon essaye de détruire le chemin en jetant les rochers sur le chemin. Et du coup les hommes, ils vont se faire tuer par le dragon et l'enfant va survivre.

**P12BG**

(*Reçoit message sur son téléphone, répond*)

Mmmh... alors ça c'est du coup une barque au bord de la rivière. Les enfants l'ont fabriquée, ils l'ont mise au bord de la rivière pour qu'elle ne s'en aille pas. C'est tout. Puis les enfants vont revenir et faire un tour sur la rivière avec la barque.

**P13B**

C'est un enfant qui attend le retour de ses parents, à la porte de la maison. C'est une famille pauvre, du coup ils ont une maison en bois avec plein de trous. Mais j'ai l'impression que l'enfant attend depuis longtemps ses parents. J'ai l'impression qu'ils ne vont jamais revenir. Et j'ai l'impression que lui va mourir parce qu'il ne peut pas survivre seul.

**P13MF**

Ça c'est un homme qui a tué son amante, enfin sa maitresse. Et puis du coup il sent...il est soulagé que c'est plus un problème dans son couple. Et c'est tout. Et puis... il va se faire...on va se rendre compte que la femme est morte, il va se faire arrêter assez vite pour le meurtre.

**P19**

C'est une ville sur un train. Et le train il fonce pour que le temps s'arrête entre guillemet. Alors que le temps passe moins vite (*silence*) et au bout d'un moment le train, il va s'arrêter et les gens qui sont dans la ville, ils vont prendre d'un seul coup..., beaucoup de... vieillir d'un seul coup. Au bout d'un moment ça va devenir une ville fantôme. Tout le monde était jeune et une fois que le train s'arrête ils deviennent tous vieux et vont mourir. Et la ville devient une ville fantôme.

**P16**

C'est blanc. C'est comme une image du subconscient. Quand on est dans une salle toute blanche comme ça, c'est qu'on se parle à soi-même et c'est tout. (?) On est en nous en fait. On pourrait marcher des heures et la salle ne s'arrêtera jamais. (?) Je dirais qu'il faut entreprendre les choses, faut les enclencher au lieu de laisser les autres enclencher pour nous.

## **Jérôme, 21 ans**

### *a. Entretien de recherche*

#### *Entame annoncée*

Pour moi c'est le passage..., dans ma vision, de la responsabilité des parents..., on vit encore dans la maison des parents, on est en plein dans les études. En fait au moment où on passe à la vie active, on commence à avoir peut-être une vie de famille, une vie de..., oui le couple, pas forcément pour tout suite mais après, euh, à envisager des projets pour le futur, pour monter un projet professionnel. Euh, donc, je vais sûrement devenir infirmier donc voilà, c'est commencer à savoir où je vais travailler, ou quel type de spécialisation je vais avoir. Dans quelle structure je veux travailler. Où est-ce que je veux travailler ? C'est ce qui pose le plus problème actuellement je pense. Euh, voilà, pour moi c'est ça. Et se dégager de...euh c'est pas vraiment le bon mot approprié mais..., de « l'emprise » des parents, d'être sous leur tutelle constante, que ça soit les horaires à la maison à respecter, les choses bêtes, mais les machines à laver par exemple. Je ne sais pas moi, par exemple, ma maman soit elle me demande : « Est-ce que tu as du linge à laver ? ». A ce moment-là, il faut que j'aie tout prévu pour que le linge soit propre là et pour que moi je prévoie dans toute ma garde-robe si..., quelles affaires je vais mettre à tel moment ou tel moment, si on vit tout seul ou après en couple, on adapte nos besoins en fonction de nos activités, tandis que là, il faut s'adapter à nos parents parce qu'on vit chez eux.

#### *Vous vivez chez vos parents ?*

Oui, je vis encore chez mes parents. Euh voilà, je vis encore chez mes parents, j'ai pas l'autonomie financière pour pouvoir vivre à l'extérieur, pour le moment en tous cas. J'ai vécu, j'ai beaucoup voyagé à l'étranger. C'est mes parents qui me poussaient à faire ça et j'ai adoré justement ce que j'ai fait et j'ai passé quelques semaines seul en Irlande et trois mois complets dans une famille étrangère en Australie. Donc ça changeait énormément de rythme de vie, d'environnement, c'était génial mais vraiment complètement différent. Et par contre en Irlande j'étais tout seul effectivement, j'étais parti avec des amis et on était en collocation, et c'est pareil c'est pas du tout la même chose, c'est...on vit...en Irlande on est entre ami et du coup on a des horaires qui sont pas du tout fixes, on mange quand on en a envie. Mmmh, souvent on se couche tard, on est dans les études sans vraiment l'être parce que c'était vraiment des vacances donc...Par contre en Australie, c'était pareil, c'est différent, pas les mêmes horaires pour manger, on n'a pas le même rythme de vie, puis que j'étais dans un lycée en fait là-bas, j'ai fait trois mois dans le lycée, ils ont cours le matin beaucoup plus tard, ils finissent beaucoup plus tôt, ils finissent à 15h maximum. Après on a toute l'après-midi, du coup c'est une organisation qui est différente, on est différent, je faisais beaucoup d'activités sportives avec le père de famille de la maison qui restait à la maison. Je pense que ça permet de murir aussi de faire les expériences comme ça, personnelles, de voir ce qu'il en est ailleurs que juste rester à la maison dans son cocon familial. Voir comment on peut s'organiser ailleurs, c'est super enrichissant personnellement je trouve voilà, je n'ai pas pour l'instant quelque chose de plus à dire. Euh...

#### *Votre cocon familial ?*

J'ai un frère. Et donc mes deux parents et un chat. C'est euh... on s'entend tous très bien. Bon il y a des moments de haut et de bas mais j'imagine comme par tout. Euh



moi il n'y a pas de soucis, mes parents, euh ma mère est restée au foyer, très longtemps, parce qu'elle avait arrêté de bosser suite à l'arrivée de mon frère. Il a trois ans de moins que moi, j'en ai 21, lui a 18 cette année. Euh. Et...elle a recommencé à travailler il y a quelques années, pas par besoin financier mais simplement pour s'occuper elle-même, nous on était pris par nos études et rester toute la journée seule à la maison, même si elle s'occupait à peu près de tout, elle en avait marre, elle voulait commencer à voir un peu de monde, ce que je comprends, donc elle a commencé à travailler, travail à temps partiel, elle travaille donc dans une maison de retraite, le secrétariat d'une maison de retraite. Et mon père travaille dans, il est secrétaire, euh secrétaire, il est, euh, trésorier d'entreprise, dans une boîte, euh. C'est assez stressant comme boulot, y'a pas mal d'ennuis en ce moment donc c'est un peu compliqué. Euh il est assez stressé, il ne nous transmet pas beaucoup le stress, ça c'est quelque chose qui est plutôt bénéfique. Il sépare vraiment la vie familiale de la vie professionnelle. Par contre je le vois moi-même, parce qu'il parle énormément avec ma mère, forcément j'entends des bribes, même nous il nous en parle de temps en temps, effectivement ce n'est pas la joie. C'est ça qui m'a donné envie de ne pas travailler dans la finance, pas du tout de travailler en entreprise à cause de ça. En fait, il n'a pas du tout choisi de faire ces études-là, c'est ses parents qui l'ont poussé dans cette voie-là parce qu'à l'époque apparemment, c'était pas mal à la mode d'être dans la finance, donc ses parents l'ont orienté dans cette branche-là et ça lui convient sans lui convenir. Euh après il fait ça, il travaille pour nous, dans le but de justement qu'on puisse se développer. Il a toujours voulu, mes parents ensemble, ont toujours voulu qu'on puisse choisir ce qu'on voulait faire, qu'on puisse se développer, partir à l'étranger si on souhaitait, avoir un maximum de liberté et j'étais assez... quand même..., mes grands-parents sont assez géniaux, je les critique pas du tout, mais beaucoup plus..., pas « carrés » dans ce qu'ils font mais disons « stricts » dans les règles qu'il y avait à la maison. Et donc mes parents voulaient vraiment nous laisser beaucoup de liberté, tout en nous cadrant quand même et tout. Pour ça je les remercie énormément. Donc en tout cas, on s'entend tous très bien, il n'y a pas de souci par rapport à ça.

Mon frère est en école hôtelière à côté. Il est rentré cette année, il a fini le bac. Il adore ce qu'il fait, il est en stage actuellement dans un palace parisien, pardon... zut..., c'est énormément de discussions par rapport à ça, on a énormément discuté, moi je suis passé par la médecine avant, mes parents ne sont pas vraiment dans ce domaine-là, donc il a fallu que je gère énormément de mon côté, que je prenne des décisions, parce qu'évidemment ils ont pas de contacts ou très peu, pas de lien, quoi que soit, c'est mon choix. J'ai fait une année de PACES, une année commune de santé, la façon dont ça s'enseignait, ça ne me plaisait pas. C'était du bourrage du crâne, c'était... enfin, personnellement ça ne me convenait pas, j'aimais pas ça du tout. En fait, c'est apprendre pour ne pas comprendre, c'était inutile pour moi, donc j'ai préféré repartir sur des structures plus scolaires si je peux dire, avec les études d'infirmière. On est malgré tout une grosse promotion mais la compréhension du corps humain est le fondement de notre métier, le fait de faire cette transition-là, même si je l'ai faite tout seul, ils m'ont aidé dans toutes les démarches administratives, ils m'ont soutenu et c'est aussi grâce à eux que j'ai réussi à avoir ma place dans l'école, mais c'est mes décisions à moi, tandis que mon frère il a pu bénéficier..., par exemple, il en parle énormément avec mon père, et avec nous hein, on partage tout hein, et mon père a plus de relations dans ce milieu-là, dans le milieu de l'hôtellerie, avec son boulot à côté, donc on partage tout mais il y a plus de discussions qui tournent autour des centres d'intérêt de mon frère parce qu' euh..., c'est plus en lien avec la famille. Maintenant

quand je parle de mon métier, mes parents sont très intéressés et me posent des questions.

Donc on part un peu moins en vacances ensemble, on est pas mal ensemble le soir, on se réunit autour de la table, on discute énormément, on regarde les infos aussi, mmm... comment..., on partait énormément ensemble pendant plusieurs années, mais ça a pas mal changé, depuis qu'il est dans ses études, il part avec ses potes. Moi j'ai une copine donc je pars pas mal avec ma copine et mes amis aussi. C'est prévu là, je pense qu'en juin on va repartir tous ensemble, ça va nous faire du bien aussi, de partager des moments en famille. Voilà.

Question grands- parents, j'ai pas connu mon grand-père paternel, il est décédé d'une crise cardiaque très jeune. Je me suis toujours bien entendu avec mes grands-parents maternels. Et ma grand-mère paternelle, y'a jamais eu de souci. Je dormais chez l'un, chez l'autre. Ils vivaient à côté de chez moi, à côté de ..., moi j'habite à .... C'est un peu au milieu, c'est bien, c'est pas loin. Je les voyais fréquemment. Il y a 5-6 ans, j'ai perdu mon grand-père, mon deuxième grand-père, c'était un peu compliqué parce que ... personnellement... en tout cas je l'ai pas très bien vécu. En fait j'ai eu un..., il fait un AVC donc il a été... pas paralysé mais très réduit psychologiquement, au niveau de la motricité également. Voir mon grand-père bien portant qui était bon vivant, qui rigolait tout le temps, réduit dans une fauteuil roulant, très maigre par rapport à ce qu'il était avant, ça m'a atteint., J'étais jeune à l'époque, je devais avoir 13-15 ans, dans ces eaux-là. C'est arrivé d'un seul coup. Euh, il a fait..., il était pas du tout à la maison, il était vraiment... Mes grands-parents n'ont pas beaucoup de moyens, il était hospitalisé dans une maison, hospitalisé vraiment loin. Ça a duré quelques années... Duré quoi ? Hmmm...2-3 ans, quelque chose comme ça, ensuite il est décédé suite à ça. Donc ces années je l'ai très peu vu, peut être une dizaine de fois, euh... Mes parents voulaient que je garde une bonne image de mon grand-père et en même temps j'avais envie de le voir mais c'était compliqué à l'époque, donc voilà, c'était pas une période facile pour ma famille, d'autant plus que je pense que c'est suite à ça que ma mère a fait un cancer du sein par rapport à ça, tellement elle était stressée, occupée à gérer des affaires entre mon grand-père qui était en soins intensifs si je peux dire, ma grand-mère qui faisait des allers-retours entre son domicile et la maison pour voir mon grand-père, elle se « tuait à la tâche » entre guillemets. Elle dépérissait également avec donc... elle s'est laissée aller de ce côté-là ... Elle a développé son cancer, ça s'est très bien passé. Y'a pas eu de souci, elle s'est faite opérer, voilà, mais c'était assez compliqué, même psychologiquement. Voir sa maman avec le cancer, même si ce n'est pas grave, on le vit pas très bien je trouve. Euh après suite à ça ma grand- mère a été..., elle est restée chez elle ; elle vivait dans le ... , en fait elle s'est laissée un peu aller, elle arrivait plus du tout à avoir une vie normale si je peux dire, elle ne se socialisait plus du tout, elle restait chez elle, elle restait toute la journée en pyjama sans savoir quelle heure il était, elle regardait la télé à n'importe quelle heure, elle faisait plus de repas carrément, elle mangeait les gâteaux qu'on lui amenait, et les chocolats s'il y en avait... Elle avait énormément maigri donc on l'a placée dans une maison de retraite qui est juste à côté de la maison, à 500 mètres, on a eu de la chance, ça c'est génial, je vais la voir de temps en temps du coup, j'adore les moments que je passe avec elle parce qu' elle a repris un peu goût à la vie malgré tout et ça c'est super, maintenant c'est le même problème à chaque fois, c'est financièrement. C'est pas possible de rester à côté, parce que c'est cher. Et malgré tout elle est en bon état physiquement, c'est que mentalement qu'elle est atteinte, physiquement elle peut encore rester en vie 15 ans. Y'a pas de souci. D'autant plus qu'avec les soins apportés dans le lieu, elle

mange bien et elle fait des activités à côté, donc ça l'occupe énormément. Même physiquement, elle a changé, elle a repris du poids, voilà, et donc malheureusement on va la placer à ....., dans la sud-ouest, pardon sud-est de la France, là où vit la sœur de ma mère, il y a une maison de retraite beaucoup moins chère que celle qui est à côté de la maison. Donc moi personnellement ça me gêne. Pas forcément l'idée, parce que je me suis toujours bien entendu avec elle et savoir qu'elle va être aussi loin ce n'est pas forcément génial pour moi. Maintenant, ça ne m'empêchera pas d'aller la voir dans le sud-ouest, dans le sud-est, pardon, c'est... voilà. J'ai une très petite famille en fait, on est six maintenant avec mes deux grands-mères. Pas de cousin, pas de... une tante, mais du coup que je n'ai jamais vue à cause des histoires familiales, celui qui est à G...., je m'en suis pas occupé du tout, ça m'intéressait pas et puis mes parents ne m'ont pas forcément parlé non plus, je sais qu'il y a eu des mésententes dans le passé, mais avant que je sois né, donc vraiment j'ai dû la voir deux/trois fois, quelque chose comme ça. Ma mère a repris contact suite au décès de mon grand-père et suite à ça, c'est mieux, enfin, elles restent plus au moins en contact et c'est pour ça qu'on envisage de la mettre dans le sud-est. Voilà. Avec mes grands-parents et ma famille, mes parents et mon frère, c'était vraiment génial, j'ai pas de ... on s'entend tous très bien. Après, je sais qu'on a de la famille éloignée du côté des grands-parents mais on les voit pas du tout. Voilà. Donc. voilà.

*Vous avez parlé du fait que votre frère a été beaucoup aidé dans son choix de métier, pour vous c'était votre choix dès le début ?*

En fait, euh, je me suis renseigné en premier, en seconde, sur les études. J'avais envie d'un métier qui me rapprochait des autres. J'aime bien échanger avec les personnes. Euh et j'ai..., je me suis toujours intéressé à la médecine, à la limite, immédiatement, j'ai regardé, et je me suis intéressé aux études au fur et à mesure. En fait le métier qui m'intéressait, y'en avait deux, c'était anesthésiste ou orthopédiste. Pourquoi ? Je ne peux pas vous dire, c'était les deux métiers qui me passionnaient à l'époque et c'est toujours deux métiers qui m'intéressent énormément, maintenant c'est plus vraiment d'actualité, euh, donc ça s'est fait comme ça, même mes parents m'ont encouragé quand ils ont vu que je m'intéressais à ça, ils m'ont encouragé dans ce sens-là. Continuer vers la médecine, vers ce métier. Y'a beaucoup d'opportunités. C'est des études longues par contre, il fallait être motivé, ce que j'étais. Ce que je suis toujours pour faire mes études. Et ensuite les études d'infirmier, j'ai vu une affiche en fait. J'avais passé le premier semestre de médecine et j'étais au milieu du 2<sup>e</sup> semestre, je savais très bien que je voulais pas forcément réitérer l'expérience de la première année. Euh, comme j'ai expliqué, la manière dont on nous apprenait les choses et l'ambiance en cours qui m'intéressaient pas, la compétition tout le temps, ce n'est pas mon truc. Euh et en fait j'ai vu un flyer dans mon université, j'ai dit « Aah, pourquoi pas ? » et je suis allé me renseigner a près d'une infirmière, à l'hôpital à côté de chez moi. On a énormément parlé et son approche du corps humain et son approche également, une approche, ce n'est pas seulement le corps, c'est également traiter psychologiquement la personne puisque si le corps va bien, c'est « esprit sain corps sain », si le corps va bien, l'esprit va avec, y'a toute une approche psychologique derrière qui est très très intéressante, et en fait y'a aussi la notion d'empathie et de...Eum...comment j'appellerais ça, euh, d'accompagnement d'un patient, beaucoup plus présent qu'en médecine. Parce qu'en médecine, souvent on voit les patients les uns après les autres, c'est l'image qu'on a en tout cas quand on va aux urgences, quand on a un rendez-vous avec un spécialiste, euh on attend trois heures, il nous prend 3 minutes, c'est terminé. Et il passe au suivant, tandis que les infirmiers, il y a vraiment un

accompagnement, on est vraiment aux petits soins avec le patient, ce n'est pas seulement le traiter avec les techniques qu'on apprend, c'est également donner des conseils sur sa vie de tous les jours. C'est ce qui est intéressant pour moi en tout cas. Cette année je suis entré en clinique pour la première fois, les deux premières années, c'est des années théoriques et la troisième année on a..., on commence à travailler la clinique. Et c'est ça qui est intéressant, de rencontrer plein de monde pour des raisons complètement différentes, qui ont des passés complètement différents, qui ont des antécédents complètement différents aussi, et on doit s'adapter à chaque personne, que ça soit par nos discours ou par la technique, ou par l'accueil des patients, chaque personne ne ressemble pas du tout à une autre. Et c'est ça qui est super intéressant je pense, donc la journée ne ressemble à aucune autre et le fait de rencontrer plein de monde et de s'intéresser à une panoplie énorme de personnes c'est ça que je trouve intéressant. Dans mon métier.

*Vous dites donc avoir pensé à ce sujet en seconde*

Oui j'étais en seconde, première, le moment où il faut faire le choix entre S, ES, L. Euh, je voulais pas du tout de faire de l'éco, ça m'intéressait pas, littéraire, euh, c'est vraiment un cliché j'imagine mais j'avais l'impression que ça me fermait beaucoup de portes, j'aimais beaucoup la littérature, j'adore toujours ça et je lis énormément mais pour moi ça me réduisait à peu de choses en fait donc je me suis tout de suite dirigé vers S, sans forcément être un grand fan de mat, physique, SVT, ça m'intéressait quand même, quand même. Disons que les maths j'aimais pas vraiment. La physique, les lois de Newton et la physique quantique ça ne me passionne pas forcément. Mais par contre, la SVT, l'étude des cellules, pas forcément la géologie, ça je laisse aux autres, mais l'étude des cellules, du corps, du début en fait, ce qu'on fait, je prenais ça comme un jeu en fait. Par exemple quand on étudiait la génétique, jouer avec les allèles pour savoir qu'est-ce que ça donne, on faisait ça à l'époque avec des petites mouches, euh ce que ça donne des mouches croisées avec des grandes ailes et une mouche croisée avec des petites ailes. Voir ce que ça donnait. Pour moi c'était un jeu, j'ai continué et c'était la branche qui m'intéressait le plus en fait. Y'avait ça et le journalisme à l'époque.

Je sais pas du tout, j'ai..., je ne peux pas vous expliquer, c'était une branche qui m'intéressait, je ne me suis pas vraiment attardé dessus mais j'avais envisagé la chose un moment. Je lisais énormément, j'étais abonné à des journaux à l'époque, j'aimais bien du coup quand on faisait tout ce qui était la dissertation à l'école et pas les commentaires de textes, ça j'aimais moins, mais tout ce qui est dissertation, il faut utiliser toutes ses connaissances de la littérature pour pouvoir justifier une question qu'on nous posait, un sujet quelconque, je trouvais ça vraiment intéressant, donc un métier dans la littérature qui m'avait intéressé, c'était le journalisme, sans que je puisse m'attarder plus sur la chose, parce que j'étais quand même plus passionné par le soin. Voilà, c'était un métier qui m'avait intéressé... Y'avait aussi l'archéologie mais ça c'est plus un rêve d'enfance en fait. J'étais passionné par la Grèce et l'Égypte, toute la mythologie de cette période-là. Et ça m'avait..., j'ai adoré, j'avais lu une dizaine de bouquins là-dessus et y'avait la primatologie également. En fait, y'avait les filières médecine et vétérinaire que j'avais envisagées donc devenir vétérinaire et faire par la suite une formation pour travailler avec des grands primates. C'est toujours quelque chose qui m'intéresse, je sais pas pourquoi, je trouve ça fascinant la façon qu'ils ont de se comporter comme nous alors c'est..., à une autre échelle, mais c'est... oui la façon de se dire pourquoi on descend du singe et la façon dont on a bifurqué par rapport

à eux. On se rapproche énormément en fait. Même si on a bifurqué depuis un million d'années, de cette espèce... Ils sont plus intelligents que nous sur plusieurs points, c'est vraiment quelque chose qui m'a beaucoup passionné. J'ai énormément regardé de reportages dessus et voilà, je..., je n'ai pas abouti sur ses études-là mais c'était quelque chose qui m'avait intéressé à l'époque.

*Vous avez l'air d'avoir pas mal réfléchi à ce sujet*

C'est vrai que les deux métiers que j'avais favorisés c'était médecin et véto, le reste c'était des options au cas où, si je peux dire, mais c'est le soin à la personne, à l'autre qui m'intéressait.

*Amitiés ?*

J'ai..., en fait, je me suis toujours bien entendu avec mes amis dans les groupes. C'est juste que j'ai beaucoup de mal à garder contact avec les personnes. Je vous donne un exemple : j'ai fait mes trois années, mes trois mois en Australie, j'aurais bien aimé que ça soit 3 années mais c'était que trois mois. Et j'ai rencontré énormément de personnes sur place, de tous horizons, et j'ai gardé contact avec une seule personne, même avec ma famille d'accueil, j'ai beaucoup de mal à garder contact avec eux. Je sais pas pourquoi, j'ai du mal à garder contact mais c'est quelque chose qui m'a toujours suivi avec les années, tous mes amis, j'étais en fait dans le même collège, lycée, c'était la suite, dans le même établissement. Après en rentrant en médecine j'ai continué à être ami avec ces personnes-là parce qu'on était une quinzaine dans la même fac à être acceptés, donc je suis resté avec ce groupe-là à travailler, parce que c'était aussi des personnes à qui je faisais confiance réellement ; avec la compétition je faisais confiance à personne réellement malheureusement...les règles dans la fac de médecine. Donc je suis rentré en école d'infirmier par la suite et là j'ai coupé tout contact quasiment. En fait j'ai eu une sorte de ras-le-bol d'être avec les mêmes personnes. Ça me plaisait plus, j'arrivais plus à retrouver ma place dans le groupe, c'était..., c'est toujours les mêmes blagues, les mêmes choses qui revenaient. Mmmh, beaucoup de beuveries à l'époque, qui continuent actuellement. J'étais le seul dans le groupe, avec une autre, à être dans le domaine médicale, les autres sont dans des écoles d'ingénieur ou des écoles de commerce et dans ces écoles-là, c'est soirée sur soirée, c'est pas du tout les mêmes soirées que les miennes. Les soirées que je fais c'est beaucoup plus posé si je puis dire, c'est beaucoup plus calme, beaucoup plus intime. On est 6-10 dans un groupe, alors qu'on était une trentaine, c'est vraiment pas les mêmes affinités qu'on avait, mmh, voilà, je dis pas que j'en ai tiré des mauvaises expériences, parce que j'ai passé quand même des supers années de lycée, (*baille*) je suis désolé, j'ai mangé trop vite. J'ai passé de super bonnes années de lycée, de collège, j'ai des très bonnes expériences avec tout le monde. Mais c'est vrai que j'en avait marre à la fin, c'était la même chose, rester avec les mêmes personnes, je supportais plus. De ce côté, j'ai coupé tout contact, après je garde contact avec la personne de l'Australie, cette personne d'ailleurs que je dois appeler demain par Skype et elle est venue dormir à la maison pendant une semaine pour les vacances de la Toussaint là, ça faisait quasiment 4 ou 5 ans qu'on s'était pas vus, on gardait contact par Skype mais c'est jamais la même chose que de voir la personne donc elle est venue dormir. C'est la seule personne avec qui je garde réellement contact les années passant. Je ne sais pas pourquoi en particulier mais je m'entends super bien avec elle, on a discuté un peu sur tout. Je la connais très bien, elle me connaît très bien également, je sais que je n'ai pas de limite avec elle, je peux discuter de tout sans préjugé, sans a priori. Tandis qu'avec mes amis j'avais toujours... je sais pas c'était pas du tout la même, on est pas

du tout dans le même domaine. Elle-même, ma pote en Australie, elle n'est pas du tout dans le même domaine que moi, elle est dans l'enseignement, mais on est plus en lien que... je suis plus en lien avec elle qu'effectivement avec mes amis d'avant si je peux dire. Maintenant désormais j'ai construit un groupe à mon école et je m'entends très bien avec eux mais c'est pareil, je reste avec quelques personnes au final et je m'entends pas avec un large groupe j'ai un peu du mal avec ça. Je suis souvent très proche de 2-3 personnes, c'est tout, ça restera comme ça.

Au lycée, c'était des groupes assez larges, tout le monde communiquait avec tout le monde, on s'entendait tous à peu près bien, y'a eu des discordes un peu partout mais on était une promo de 140. En gros y'avait 4-5 gros groupes qui après se répartissaient en plus petits en fonction des soirées, des sorties, des classes, des machins, mais en gros c'était ça, ça me plaisait moins, j'avais pas l'impression d'être dans une réelle amitié, c'était des relations, je les revois ce soir d'ailleurs, j'ai une soirée avec quelques-uns d'entre eux mais bon. Si je les revois, je m'entends quand même très bien avec eux mais j'ai quand même du mal à communiquer sur ce que je fais tous les jours et garder un vrai contact quotidien. Maintenant actuellement oui, j'ai du mal. Je suis avec mes amis à l'école, très proche de ma copine, je suis toujours quasiment avec elle, elle est aussi à mon école, ça fait deux ans et quelques mois maintenant, je l'ai rencontrée à mon école, on est arrivés en même temps, du coup le courant a très bien passé et on vit la belle vie si je peux dire, y'a pas eu d'embrouille. A vrai dire, on s'est jamais vraiment disputés, ni rien, et c'est vrai qu'entre elle..., j'ai 2-3 autres amies que je m'entends très bien, et c'est tout. Après, c'est plus des relations si je peux parler comme ça.

#### *Lycée, en dehors d'école ?*

Je faisais beaucoup de sport, je faisais 4 à 5 heures d'escrime par semaine plus les compétitions quelques dimanches dans l'année, une quinzaine de dimanches par an. Je faisais un peu de natation les lundis soirs également. L'escrime c'était mercredi et samedi, quelque chose comme ça, et après j'étais beaucoup avec mon frère, on était collés, serrés tout le temps, je jouais avec lui énormément, même si, pareil, des embrouilles de temps en temps, on est des frères voilà. Y'a pas...on s'est pas séparés avec le temps, même si lui il est dans des études différentes et moi également, on reste quand même assez proches, je trouve en tout cas, on discute pas mal, je trouve en tout cas, et voilà, même si, c'est pareil, on n'a plus du tout le même caractère forcément, on a plus du tout les mêmes centres d'intérêt mais on échange quand même pas mal et quand on est tous les deux, parce que mes parents partent de temps en temps en vacances, on reste quand même..., on se dispute pas quoi, l'ambiance c'est pas exécration, on s'entend quand même bien, voilà.

#### *Rêveries ?*

Oui un petit peu, j'avais pas... En fait au sport, j'étais concentré dans ce que je faisais, c'est forcément..., voilà, après c'est vrai que j'ai toujours eu, pour revenir au sujet de la mémoire, la conscience de ce qui va se passer après. Parce que je sais pas du tout, je me pose beaucoup de questions sur ce que je vais devenir d'ici à 2-3 ans. J'en sais rien du tout actuellement, j'ai des projets possibles. J'aimerais bien m'installer à l'étranger, énormément. J'aimerais bien partir faire beaucoup de voyages, j'adore découvrir de nouveaux pays, des nouvelles villes et des nouvelles cultures. Euh mais voilà, je sais pas du tout qu'est-ce que je vais devenir, sans que ça m'angoisse du tout, j'irais pas jusque-là. C'est vrai que ça fait peur je pense, c'est des études qui semblent

longues, 5 ans, mais finalement c'est assez court. Quand je réfléchis dans 2 ans et quelques mois je suis diplômé. Je pourrai exercer mon métier où je veux dans les conditions que je souhaite, mais il faut savoir où, ça c'est compliqué. Même si à l'école, on nous aide... Moi qui n'ai aucune attache particulière pour un endroit en France, contrairement à certains, par exemple j'ai une amie qui vient de Normandie, elle sait très bien que plus tard, elle retournera travailler en Normandie. Il y a beaucoup de personnes comme ça de province, qui viennent faire leurs études à Paris et qui reviennent dans leur patrie d'origine, dans leur ville d'origine, pour s'installer. Moi j'ai toujours vécu à Paris, ou à côté en tout cas, voilà, je me vois pas... J'adore Paris, je me balade tout le temps, j'adore l'ambiance mais je me vois pas y vivre du tout. C'est vrai qu'avec mes parents qui m'ont poussé à voir ailleurs, aller voir, découvrir d'autres pays, ça me donne également envie, ça m'a formé j'imagine, d'avoir envie d'aller voir ailleurs et d'aller exercer mon métier ailleurs. J'ai toujours une attache pour l'Australie, j'adore l'Australie, j'ai adoré y aller et j'adorerais y retourner et y vivre, ça serait un rêve, mais les équivalences après c'est plus une question administrative. Après c'est des questions administratives. Après j'adore l'Irlande également mais je ne me vois pas y vivre non plus. Y retourner en tout cas c'est sûr. Et le Canada, pourquoi pas ? Mais pareil y'a des possibilités et les formalités administratives à remplir. Voilà. Mais je sais pas du tout vers quoi m'orienter en ce moment. Après je sais que j'aimerais beaucoup travailler à l'hôpital. Ça m'intéresse énormément. Et pas simplement me contenter du simple papi ou de la simple femme enceinte qui vient me voir mais j'aimerais travailler avec des personnes handicapées également. Et donc ça c'est vrai que ça m'intéresserait, après je sais pas.

*En tout cas vous vous posez beaucoup de questions sur l'avenir aujourd'hui.*

Oui effectivement. J'ai mes parents aussi qui me poussent aussi derrière. Ils ont une vision futuriste si je peux dire à savoir, qu'est-ce que tu fais dans quelques années ? Qu'est-ce que tu vas faire ? C'est des questions qu'on me pose, que je ne peux même pas répondre actuellement ; je connais même pas la réponse moi-même. C'est un peu compliqué, peut-être il faudrait que je prête plus d'attention et m'y intéresser également. Après, laisser le temps pour m'y intéresser. On pousse toujours l'échéance, j'ai le temps, j'ai deux ans et demi ça va aller, mais ça vient vite malheureusement. Donc voilà, il faut que je m'y intéresse.

Il y a également aussi je pense un facteur émotionnel. Même si je pars à l'étranger, il y a quand même mes parents, je n'ai pas envie de m'éloigner trop d'eux. Ne serait-ce que ce que j'ai vu moi par rapport à mes grands-parents. Mes grands-parents maternels qui ont eu besoin de soin, si ma maman n'aurait pas été là, y'aurait eu..., ils auraient eu énormément de mal j'imagine à s'en sortir. Et... ouais c'est une attache également à la France, j'aime bien quand même mon pays d'origine. Ma copine également, elle ne parle pas anglais ou très peu et n'a pas forcément la volonté de parler anglais forcément, qui n'a pas non plus envie d'aller en Australie, et malheureusement ça limite les choses, parce que j'ai envie de rester avec elle, je me sens très bien avec elle, je l'aime mais du coup c'est compliqué de gérer tout ça. C'est un ensemble de facteurs pour lesquels il faut trouver des solutions et des compromis. Euh ce qui va se trouver ça je n'en doute pas, du coup c'est... voilà.

*Vous partagez vos questionnements avec votre entourage ?*

Oui avec mes copines, enfin, ma copine, ça c'est sûr, et avec mes parents. Je partage tout avec mes parents, ils sont au courant de quasiment tout. C'est vrai qu'ils m'aident énormément de ce côté-là.

### *Rêverie-relation ?*

Oui, enfin, alors j'ai, on a, j'en ai parlé de temps en temps pour rigoler surtout. Après voilà j'aimerais bien avoir des enfants effectivement, m'installer, alors que ça soit maison, appart, je m'en fiche franchement, j'ai toujours vécu en appartement. Donc que ce soit une maison ou un appart... Mon père dit : « Ne prends pas une maison, il faut tondre la pelouse, c'est franchement agaçant ». Donc du coup voilà (rire). J'aime bien avoir un animal de compagnie à la maison. J'ai un chat à la maison qui est un vrai monstre. Mais je l'aime quand même. C'est moi qui..., par l'intermédiaire d'un ami... Mon père a toujours refusé d'avoir des animaux à la maison, ma mère elle a eu un chat plus jeune à la maison et ça c'est très bien passé. Mon père a toujours refusé. Finalement donc, par intermédiaire d'une amie, on a réussi à avoir un petit chat qu'on a appelé « Chichiron » et c'est des calmars à l'ancre espagnols si vous connaissez pas, parce qu'on est attaché énormément au pays basque qui est en Espagne. Mmh. Donc voilà, c'est moi qui ai voulu avoir un animal à la maison et tout le monde s'est pris au jeu et finalement il est chouchouté à la maison : son petit plat qui est préparé par ma maman ou nous quand mes parents sont en vacances à la maison, sa litière, j'ouvre le balcon quand il veut, il sait très bien demander, pas de souci. Il s'est très bien adapté à la vie à la maison. Il fait le voyage avec nous aussi. Quand on part, en fait, on a un petit appartement de vacances dans le sud-ouest à côté de S..., je sais pas si vous connaissez, B... dans le sud. C'est mes grands-parents maternels qui y allaient déjà à l'époque et eux par contre ils allaient de temps en temps en été et ils avaient un pied-à-terre dans les Alpes. Avec le décès de mon grand-père ils ont vendu dans les Alpes mais j'ai passé toute mon enfance dans les Alpes parce qu'on y allait tout le temps avec mes parents. J'ai appris là à faire du ski, enfin voilà, j'en ai profité en été ou en hiver avec de la rando. J'ai des très bons souvenirs là-bas. Effectivement, en été on allait à l'E..., dernière ville avant l'Espagne, et j'ai toujours du coup eu une affection pour la région. On est des ventres dans la famille, de par les spécificités culinaires, par les paysages également, c'est sympa d'avoir la mer à proximité et les Pyrénées, donc si on veut faire de la rando, on fait la rando, si on veut se baigner, on va se baigner. C'est ça qui est génial, même s'il n'y a pas énormément de choses à visiter dans les environs, on est énormément dans la nature, c'est ça qui est plaisant. Mes parents ont acheté, il y a quelques années, un petit pied-à-terre et on y va tout le temps et le chat vient avec nous euh il fait le voyage en quelques heures en transport, en train, et ça se passe très bien, il a l'habitude maintenant. Donc il est même heureux d'y aller, voilà. Après, la question de la rêverie dans le futur, j'ai pas forcément réfléchi à beaucoup de choses question famille en tout cas. J'envisage l'avenir avec ma copine, ça c'est sûr. Après, combien d'enfants ? J'en veux pas douze, mais j'ai pas réfléchi... Combien j'en voulais, si je voulais avoir une Porsche ou je sais pas quoi. J'ai pas du tout réfléchi à ça, pour le moment en tout cas ; ça viendra sûrement dans les années suivantes, dans les prochaines années, sachant que j'ai des amis qui ont commencé à se fiancer, voilà j'ai pas du tout réfléchi à ça, je suis assez loin de là. Je pense que puisque je suis encore dans le cocon, le cocon de la maison, j'ai du mal à me projeter encore. Je suis bien à la maison, y'a une bonne ambiance, j'ai pas du souci particulier, en plus forcément c'est pas moi qui paye les charges, c'est pas moi qui paye tout ça, c'est « la belle vie » entre guillemets. Eh..., c'est..., ça viendra je pense, je sais que ça viendra mais ce ne sont pas mes préoccupations actuelles en tous cas. Je suis plus préoccupé par réussir



mes années d'études et oui, ce qui me préoccupe vraiment c'est de savoir où je vais m'installer. C'est ça qui déterminera ce que je pourrai envisager plus tard, appart ou maison, habiter à la mer ou en pleine montagne, c'est ça qui va m'orienter. C'est le métier qui va me dire où je vais m'installer, ce que je vais pouvoir envisager ...

*Vous avez dit aimer la littérature.*

Oui, depuis tout petit. De..., j'ai..., je ne sais pas si c'est moi qui ai pris un bouquin ou c'est mes parents qui m'ont fou...qui m'en ont mis dans les mains mais c'est vrai que j'ai toujours apprécié lire, j'adore les romans historiques. J'ai lu énormément, énormément de séries, de livres sur l'histoire de France et le Moyen-Age particulièrement, la Renaissance, cette période-là. J'adore cette période-là, je ne sais pas pourquoi mais l'idée, peut-être le chevaleresque, l'esprit chevaleresque qu'il y a dans les bouquins, le fait que, oui, il y a une réelle aventure qui se soit passée, j'ai toujours adoré ça, ça m'a toujours laissé en suspense. Apprendre plus ce qui a été avant, savoir pourquoi, je ne sais pas moi, savoir pourquoi tel roi a succédé tel roi, j'adore ces émissions-là quand ils passent à la télé. *Secrets d'Histoire* par exemple, je les ai quasiment tous regardés, j'adore ces émissions-là sur l'histoire de France. J'adore également, pas fantaisie / science-fiction, mais euh les livres avec un peu de magie dedans, un peu de... oui, magie c'est ça. Ça ne me fait pas rêver mais, disons que ça m'évade un peu de la réalité, de l'esprit, ça fait du bien de lire des choses comme ça, qui font rêver, également un monde qui pourrait être un peu plus différent de ce qu'on a actuellement quoi.

*Ces lectures, ont-elles diminué ou augmenté à certains moments ?*

Euh, non, je lisais énormément au collège, euh, je lisais, oui ça pouvait être un bouquin par semaine et je les alignais, je les alignais, je les alignais, et c'est vrai qu'avec les années passant, je lis moins, j'ai moins de temps, je prends moins le temps de le faire, je lis pas mal dans les transports le matin, le soir, mais le matin je suis fatigué, actuellement. Au lycée, on nous donnait énormément de bouquins à lire par l'école et là, par contre, en fait, la littérature classique j'en pouvais plus, lire du Balzac, Guy de Maupassant tout au long de journée, ça, un peu de temps en temps oui, j'aime beaucoup Zola, j'aime bien la façon dont il écrit mais y'a des livres qu'on m'a fait lire et je m'en serais bien passé, par exemple *Princesse Leclair*, très clairement ça m'a pas passionné, et le fait de lire les choses qui m'ont été imposées, j'aimais pas ça du tout. Y'a eu des livres que j'ai bâclés très clairement parce que j'appréciais pas. Quand je ne m'intéresse pas à une lecture, souvent je lis un chapitre comme ça, je laisse trainer quelques mois, je relis un chapitre, je laisse trainer et souvent je finis jamais. Ça ne m'intéresse pas, y'a des livres...Je peux pas m'intéresser à tout quoi.

Du coup au lycée, ça m'a suivi et j'ai pas forcément apprécié plus que ça et tout ce que j'utilisais souvent dans mes dissertations c'était certes une partie effectivement obligatoire qu'on est obligé d'utiliser, de livres classiques et y'avait aussi derrière une partie que j'utilisais énormément que j'avais lue de mon côté et dans les années précédentes, que je me souvenais et qui m'ont énormément aidé à diversifier un petit peu par rapport aux personnes qui utilisaient que Maupassant ou Balzac. De ce côté-là...

*Je commence ma phrase « On va bientôt terminer » il m'interrompt.*

Juste pour continuer, il faut que je recommence à lire, parce qu'en médecine j'avais complètement arrêté. Très clairement, je n'avais pas de temps. Et j'ai repris à partir de

la Paces. J'essaye de m'intéresser justement à l'univers du soin... On est bien obligés parce que, après j'avais essayé de lire un livre plus poussé sur des théories en particulier..., je me suis dit ouh là je suis perdu, je ne comprenais rien. Donc du coup, je préfère revenir aux bases. Euh... malgré tout c'était quand même intéressant de lire ça. Savoir d'où je viens c'était intéressant.

*Souvenir d'enfance ?*

Je sais pas du tout.

C'est super compliqué parce que je ne sais pas pourquoi mais j'ai énormément du mal à me souvenir de mon enfance, tous les voyages que j'ai pu faire. Tous les souvenirs que j'ai pu avoir, je me rappelle... je ne sais pas si les souvenirs s'effacent ou... J'en sais rien, j'ai beaucoup de mal à me souvenir de ça.

Euh. Ah, je sais pas du tout. C'est super compliqué.

*Prenez votre temps*

Je vais juste réfléchir une petite minute mais...

Si, je me souviens d'une fois, j'étais chez ma grand-mère paternelle, je la voyais de temps en temps, enfin je la vois toujours, mais je la voyais moins souvent que mes grands-parents maternels, mais je l'ai quand même vue pas mal. On avait l'habitude de dormir chez eux. Pour une fois, je dormais avec mon frère dans le même lit. Et en fait j'ai..., j'ai..., comment..., quand j'étais plus jeune je faisais énormément d'insomnies, non pas d'insomnies, de somnambulisme. En fait je me suis réveillé en pleine nuit apparemment, d'après ce qu'on m'a raconté, et j'ai..., j'ai allumé tous les lumières de l'appartement, je suis allé piquer la carte bleue de ma grand-mère et je crois que j'ai aussi piqué les clés de l'appartement si je me rappelle bien. Et je suis allé m'endormir tranquillement avec toutes les lumières. Vraiment j'allais m'endormir comme ça. Je me souviens parce que le lendemain je me suis réveillé et du coup j'avais ça sous mon oreiller, je ne comprenais pas pourquoi. Et c'est depuis ce temps que mes parents ont pris l'habitude, pour rigoler au début, de fermer la porte à clé le soir, enlever les clés et les mettre dans la boîte, du coup je me suis réveillé comme ça. Ma grand-mère a trouvé la télé allumée le matin. J'avais pas du tout l'habitude de le faire à la maison, je n'ai jamais regardé la télé le matin, avant midi. Et on regardait les *Power Rangers* à l'époque. Et je me souviens elle me racontait ça, elle était morte de rire, assise à côté de moi. Et voilà. J'ai fait quelques crises de somnambulisme comme ça.

*Age ?*

Je dois avoir 7-8 ans. Quelque chose comme ça. Oui comme je dis, j'ai vraiment du mal à me souvenir des voyages que j'ai faits. Ça revient par bribes de temps en temps. Pour les souvenirs, il faut parler à mon frère, par contre là, c'est lui le spécialiste. Il a une mémoire monstrueuse, il se souvient du moindre de détail. C'est impressionnant, sur les souvenirs des vacances etc. impressionnant, voilà.

*Rêve.*

Je sais pas du tout. Y'a un moment, il y avait un rêve que je faisais énormément. J'étais dans la, dans la... comment..., au sein de mon établissement au lycée et j'avais euh, j'avais, je ne sais pas pourquoi, j'ai le souvenir en fait d'être habillé en costume, cravate et tout et d'un seul coup, y'a plein de personnes qui arrivent dans tous les sens

et qui se mettent à tirer sur moi dans tous les sens avec les hélicoptères et tout. Et moi je me cache derrière une caisse au coin de la cour et ça s'arrête là. Je ne sais pas pourquoi. J'ai peut-être fait une dizaine de fois ce rêve-là. Je ne sais pas pourquoi.

*Ça vous réveille ?*

Oui ça me réveille, en sueur. Je ne sais pas. Ça fait longtemps je le fais plus. Je dois avoir entre 13 et 15 ans. Euh, mais ça m'a marqué, j'ai jamais su pourquoi je faisais ce rêve particulier. Je sais pas pourquoi. Je sais pas.

Après y en a un j'ai fait une fois, je sais pas si je peux en raconter un autre ? Là j'étais dans une piscine et j'ai toujours eu, pas une peur mais une appréhension. Même si j'ai fait de la natation, j'ai toujours eu une appréhension de l'eau et c'est vrai que dans ce rêve-là, en fait je plongeais dans l'eau et d'un seul coup je remontais à la surface et il y avait plus qu'un centimètre, comme si le plafond s'était abaissé et il y avait un centimètre au-dessus de la surface de l'eau et je commençais à m'étouffer dans tous les sens et pareil, je me réveillais. Alors c'est pareil, c'est pas forcément des rêves très joyeux, j'ai du mal, je rêve pas énormément, vraiment, je sais pas si je rêve la nuit. Ma copine dit qu'elle se souvient de ses rêves à chaque fois, moi rien à part ce qui me traumatise un peu si je peux dire ça comme ça. C'est des trucs un peu particuliers. J'ai l'impression de ne pas rêver la nuit. Ce n'est pas forcément grave, c'est sûr que je rêve mais je me souviens pas.

## b. Rorschach

|     |  |   |   |
|-----|--|---|---|
| PI  | <p><i>Prend dans la main, regarde.</i></p> <p>1) A première vue : un casque d'un soldat</p> <p>2) Sinon une personne au milieu qui pourrait lever les bras, mouvement de prière avec une robe derrière où il aurait des ailes ou avec une grande cape.</p> <p>3) Un animal aussi avec une sorte de bec, deux cornes avec des yeux qui tombent, qui est assez sévère et prêt à attaquer.</p> <p>Je peux tourner l'image ?</p> <p>V&lt;v (plusieurs fois)</p> <p>Je n'ai rien à dire d'autre pour le moment là-dessus.</p> | <p>Homme (médiane) avec deux mains vers le ciel, mais je trouve ça étrange, une cape au milieu et des grandes ailes (D)</p> <p>Casque, sur le haut du visage. (Partie inférieure) : nez ; (Dbl) pour les yeux</p> <p>Casque démonstratif pour faire peur.</p> <p>Animal en colère : corne (D Supérieur) – oreille sur les côtés, comme un renard qui veut attaquer quelqu'un.</p> | <p>Gbl F+ Obj<br/>→Clob</p> <p>G K+ HAd</p> <p>Gbl F+ A<br/>→ kan</p> |
| PII | <p>Merci,</p> <p>4) Je vois un avion de chasse en plein milieu dans une sorte de nuage, le rouge peut être la réaction du moteur.</p> <p>V</p> <p>5) Déformation professionnelle, je vois un bassin, du haut du bassin avec les jambes, dessous de bassin.</p> <p>^ v</p> <p>6) Aussi deux taches rouges au-dessus ; des sortes de chevaux qui se cabrent avec une tête un peu</p>   | <p>&gt; balle qui entre du côté rouge.</p> <p>V</p> <p>D noir bassin, Rouge (tête) : jambes.</p> <p>V</p> <p>Deux animaux qui se cabrent, avec une tête bizarre, qui sont en train de se disputer peut-être.</p> <p>(D noir) Montagne</p>   | <p>DblG kobC obj</p> <p>G F- Anat</p>                                 |

|      |  |   |   |
|------|--|---|---|
|      | <p>difforme, en haut d'une colline, quelque chose comme ça</p> <p>7) &gt; Une balle qui transperce quelque chose avec un trou d'entrée à gauche, le sang à droite et à gauche, ça fait un énorme trou au milieu</p> <p>8) &lt; un animal qui est sur ses quatre membres, qui penche la tête pour aller boire avec son reflet. Un peu comme un rhinocéros etc.</p>  | <p>(Mouvement qui initie réponse)</p> <p>V</p> <p>Avion de chasse dans le blanc, (Rouge) moteur donne un coup d'accélération,</p> <p>(Noir D) nuages,</p> <p>Avion qui est en train d'émerger des nuages</p> <p>(Montre position de la balle) :</p> <p>Tête c'est en rouge, (D noir) corps de rhinocéros.</p> | <p>D kan- A</p> <p>Gbl kobC Obj-sang</p> <p>G kan+ A-reflet</p> |
| PIII | <p>Imm</p> <p>Alors là.</p> <p>9) Si on coupait l'image en deux, il y a d'un côté un homme ou une femme, peut-être plus une femme, qui a des talons et qui est penché en deux, fesses courbées, qui relève la tête, qui tient à bout de bras un sac à main.</p> <p>20'</p> <p>&lt;v^&gt;^ <i>souffle</i></p> <p>Ce n'est pas facile.</p> <p>Je n'ai rien d'autre sur celle-ci</p> <p>10) Y'a un petit papillon au milieu un peu rouge</p> <p>11) Les rouges sur les côtés me font penser à des animaux fantastiques qui ont une queue très longue, ... de lion</p> | <p>Deux femmes qui se font face. Qui sont courbé en deux. Sac à main, je ne sais pas ce que c'est.</p> <p>(D Rouge) la tête, la queue, en train de courir.</p>  | <p>G K+ H Ban</p> <p>D FC+ A Ban</p>                            |

|     |  |  |   |
|-----|--|--|---|
|     | <p>et tournent sur le côté comme s'ils étaient poursuivis.</p> <p>Me rend la planche</p>   |  | D kan+ A  |
| PIV | <p>Merci.</p> <p>Rire.</p> <p>V</p> <p>12) Comme ça je vois une tête de dragon vers le haut et</p> <p>13) en bas une tête de raton laveur.</p> <p>^V&lt;&gt;</p> <p>V</p> <p>14) Présenté comme ça, ça m'évoque une peau de bête en fait.</p> <p>15) Peut-être même un blason avec des têtes sur les côtés, les têtes d'élan, avec ... des animaux qui représenteraient la maison de quelqu'un, l'emblème d'une famille.</p> | <p>Tête de dragon (Détail inférieur)</p> <p>V</p> <p>Tête de raton laveur :</p> <p>Peau de bête.</p> <p>V</p> <p>(Pied) tête d'élan.</p> | <p>D F+ (Ad)</p> <p>D F+ Ad</p> <p>G F+ Obj</p> <p>G F+ Emblème</p> |
| PV  | <p>Merci.</p> <p>V</p> <p>16) Tout suite, là comme ça, je vois une chauve-souris directement</p> <p>^</p> <p>17) Également, j'en ai vu un qui ressemble à ça, un boumerang que les aborigènes utilisent pour chasser.</p> <p>&gt;^&lt;v</p>  | <p>V</p> <p>Chauve-souris</p> <p>Un boumerang ; la forme arrondie avec des décorations dessus assez sombres.</p>                         | <p>G F+ A Ban</p> <p>G F- Obj</p> <p>→C'</p>                        |
| PVI | <p>Merci beaucoup,</p>   | <p>V</p> <p>Peau de bête ; la tête, la moustache, d'un animal,</p>   |   |

|      |   |  |   |
|------|---|--|---|
|      | <p>Alors, <i>monte les sourcils</i>.</p> <p>V</p> <p>18) Mmm ça m'évoque, si on coupe l'image en deux, ça m'évoque une tête, un profil de visage avec un grand nez et une barbichette, Cyrano de Bergerac, avec un air un peu sévère.</p> <p>^</p> <p>19) Ça m'évoque aussi, de nouveau, une peau de bête je peux dire.</p> <p>V</p> <p>20) Ça évoque une étoile, au bout d'un manche, comme un symbole ou... oui comme un symbole.</p> <p>Ça va je ne vais pas trop vite ?</p> | <p>peut-être une girafe, les membres là.</p> <p>V</p> <p>Une étoile avec les branches, qui est sur un pied vénéré ou autre.</p> <p>V</p> <p>(Oublié : Cyrano de bergerac)</p> <p>Côté</p> <p>L'œil</p> <p>Bouche</p> <p>J'aime bien cette photo</p>                                  | <p>D F+ (Hd)</p> <p>G F+ Peau Ban</p> <p>G F- Sym</p> |
| PVII | <p>Merci beaucoup.</p> <p>Alors là.</p> <p>V</p> <p>21) La partie blanche au milieu, elle m'évoque le profil d'un homme avec des épaulettes un peu larges, avec un casque comme des samuraïs à l'époque</p> <p>22) Sinon l'ensemble de l'image avec la partie grise, un bonhomme, avec deux petits bras, qui se dandine, qui danse.</p>   | <p>J'avais vu des pâtés de maison : chaque partie grise ; le blanc c'est la partie place</p> <p>V</p> <p>Un petit bonhomme avec les pieds (D supérieur) et les bras.</p> <p>Casque samourai : bordé de pins ; la tête serait dans les blancs, le collier et le début de l'armure</p> | <p>Gbl F- Hd</p> <p>G K- H</p>                        |

|       |   |   |   |
|-------|---|---|---|
|       | <p>Sinon dans l'autre sens, ^</p> <p>23) Les pâtés de maison qui sont organisés autour d'une place centrale qui est une place de vie pour une société.</p>  |   | Gbl F- Archi  |
| PVIII | <p>Merci</p> <p>24) Les couleurs comme ça, c'est pareil, comme tout à l'heure, déformation professionnelle, ça m'évoque un livre d'anatomie.</p> <p>&gt;</p> <p>25) sinon je verrais un puma ou un guépard qui est en train de se balader autour d'un fleuve, où il y aurait le reflet et qui se baladerai sur des rochers, des troncs d'arbres qui seraient posés à côté de la berge.</p> <p>V</p> <p>26) Un homme avec des lunettes qui me ferait un grand sourire, un homme avec les lunettes qui serait un peu décharné, pas très joufflu, assez maigrichon, c'est ça le mot, qui me ferait un grand sourire mais assez édenté... voilà...</p> <p>^</p> | <p>Merci beaucoup</p> <p>Le livre d'anatomie,</p> <p>Les couleurs : on a l'habitude : le Netter, un livre d'anatomie avec des dessins.</p> <p>V</p> <p>(Orange) lunettes</p> <p>Sourire : (vert médiane)</p> <p>(Vert clair) : barbichette</p> <p>&gt;</p> <p>Une panthère, un puma, un félin, des rochers (rose), tronc d'arbre (vert clair) : marche.</p> | <p><i>Remarque Couleur</i></p> <p>G CF Obj</p> <p>G kanC+ A- Reflet Ban</p> <p>D kp- Hd</p> |
| PIX   | <p>Merci</p> <p>Alors là</p> <p>v</p> <p>27) Ça m'évoque une tête de singe, deux yeux rentrés dans leurs orbites, assez proéminents. Les nasaux beaucoup plus bas, la bouche tout en</p>  | <p>V</p> <p>Yeux entre vert et rose</p> <p>Deux naseaux (vert clair)</p> <p>Sourire entre les deux orange sur le vert clair.</p>  | Gbl F- Ad   |



|    |  |   |   |
|----|--|---|---|
|    | <p>bas, les nasaux au milieu en fait. Ça m'évoque un film, l'armée des grands singes, les douze singes.</p> <p>V</p> <p>28) &gt;quand je prends la photo comme ça, ça m'évoque un homme assez imposant, baraque, trapu, qui est accroupi et en train de se réchauffer les mains au-dessus d'un feu de camp. Avec des cheveux assez en bataille si je peux dire. Et voilà... ;</p>  | <p>Ça m'évoque le film : c'est les dessins comme ça le symbole.</p> <p>&gt; homme accroupi (vert)</p> <p>Le feu de camps (vert/orange)</p>  | <p>D KC+ H Feu</p>  |
| PX | <p>Merci</p> <p>Ça devient de plus en plus...</p> <p>C'est bizarre là.</p> <p>V</p> <p>29) J'ai plein d'éléments, j'ai en haut, une tête, deux têtes d'hippocampe,</p> <p>30) sur les côtés un crabe après,</p> <p>31) les taches bleues, ça serait le poisson électrique, j'ai oublié le nom.</p> <p>V</p> <p>32) Au milieu, la tâche orange me fait penser à une graine de marronnier, qui tombe de l'arbre, y'en a plein en automne, je ne sais pas lequel c'est, je ne suis pas un spécialiste des plantes.</p> <p>33) Deux visages qui se font face la bouche grande ouverte, comme si elles se disputaient. Et au-dessus les taches plus marron, plus noires, évoquent des idées noires, tous les autres évoquent la joie, le bonheur.</p> | <p>Ça c'était un peu torturé comme image.</p> <p>Je peux dire si je vois autre chose.</p> <p><b>Réponse Add :</b></p> <p>^ comme une tête de dragon encore avec deux yeux jaunes et qui porte des lunettes bleues. (Orange) Nasaux, jaunes ; les yeux, bleus (entre rose) les lunettes.</p> <p>(Vert) deux têtes d'hippocampe</p> <p>Crabes (marron avec jaune)</p> <p>(Bleu) poisson électrique,</p> <p>V</p> <p>Deux visages l'un en face de l'autre, (Rose) : bouche ouverte : leur idées noires montre en haut, les</p> | <p><i>Remarque personnelle</i></p> <p>D F+ Ad</p> <p>D F+ A</p> <p>D FC- A</p> <p>Dd FC+ Nat</p> <p>G kpC Hd-Abst</p> |

|  |  |  |  |
|--|--|--|--|
|  |  | souvenirs joyeux c'est le<br>reste.<br><br>Graines de marronnier<br>(orange) |  |
|--|--|--|--|

+ : X : par les couleurs, (plus joyeux, plus de vie, plus agréable à regarder), même s'il y a un conflit à l'intérieur, mais y'a quand même de la vie.

- : entre I et IV, mais va plus sur le IV. Non plus sur la I finalement : évoque la peur pour moi, de l'angoisse en fait. Voilà. Je ne suis pas attiré par elle, elle est toute noire, toute sombre, je ne vois pas de connotation positive.

c. T.A.T

**P1**

10'

Ce serait l'histoire d'un petit garçon qui joue dans un orchestre et qui lors d'une répétition, juste avant le passage pour le spectacle, casse une corde, il est embêté, il sait pas quoi faire, il attend son papa qui va arriver pour l'amener réparer. (*ralentir ?*) La corde de son violon pour qu'il puisse jouer avec son orchestre lors de son spectacle, pour qu'il ne se fasse pas piquer sa place par quelqu'un à côté parce que dans ce monde, il y a beaucoup de compétition entre musiciens, donc il attend, il est inquiet et il croise les doigts pour que son papa arrive à temps.

**P2**

20'

Là, ça m'évoque une transition entre une génération en fait, entre l'ancien temps avec l'homme qui est dans les champs, cultive la terre, donne tout ce qu'il peut de sa force à son travail pour nourrir sa famille, avec sa femme qui est elle-même aussi fermière dans l'exploitation de son mari et qui l'aide à préparer lorsqu'il y a la traite des vaches ou la récolte, qui aide à entretenir la ferme et qui aide sa famille. La transition des générations parce qu'il y a la fille qui est à gauche qui par contre cherche plus à aller en ville plutôt que de rester à la campagne. Elle préfère aller s'ouvrir, s'élever dans la société plutôt que de rester ouvrière à la ferme. La position des parents sur l'image, le père qui est dos à sa fille qui est-elle même dos au père m'évoque la rupture avec sa fille. La mère ne regarde pas non plus, la fille ne comprend pas pourquoi elle veut faire ça et elle ne veut pas continuer l'exploitation familiale. La fille est triste de voir ses parents détournés d'elle. Mais elle espère quand même qu'un jour ses parents comprendront ses choix de vie.

**P3BM**

20'

Ça pourrait être une femme qui est complètement... désespéré et elle pleure, quoi, elle est prise de chagrin, puisqu'elle a appris le décès de son fils assez récemment et qu'elle va à l'enterrement. Elle est habillée assez claire en bas mais c'est comme si elle a un chapeau de funérailles, elle pleure, elle est à côté du lit de son fils qui est décédé, elle se demande comment elle va faire pour s'en sortir même s'il y a encore son mari et toute sa famille, son fils était de ce qui était de plus précieux au monde. Dans ces conditions, elle a plus aucune envie d'avancer et de continuer. Voilà... Si elle... on peut s'imaginer quand même qu'avec le support de son mari, sa famille et son entourage, elle réussira quand même à avancer même si cette étape est quasiment insurmontable. Et qu'elle continuera à profiter au minimum de la vie avec son mari qui essaye lui-même d'être fort pour elle sans pour autant qu'il ne ressente rien. Il essaye juste de cacher un peu ses émotions pour être là, supporter psychologiquement sa femme. Etre là pour elle en fait.

**P4**

Merci beaucoup.

Ça m'évoque un homme coureur de jupons, si on peut dire, attiré tantôt par l'une tantôt par l'autre, qui se désintéresse facilement de la femme devant lui pour passer à la suivante. On voit une femme qui est face à lui qui essaye de le retenir. Il y a une jeune fille qui passe, avec de très bons atouts qui ont attiré son regard. Cette femme qui essaye de le retenir, de lui

montrer qu'elle est là aussi, faut qu'il arrête d'être ce qu'il est. D'être.... Aller voir n'importe où sans prendre soin d'elle. Mmmh... voilà... j'ai pas de...

## **P5**

Merci,

Ça m'évoque une femme qui entre en douce dans la pièce d'une maison, peut-être la sienne, pour rechercher des indices sur son mari qui pense qu'elle..., qu'elle pense qu'il la trompe, elle essaye en secret de savoir pourquoi, avec qui... comprendre également et de ne pas se faire attraper par la personne, donc son mari, elle a attendu qu'il aille au travail et elle reste à la maison, soit seule pour aller observer ce qui se passe dans le bureau de son mari, fouille dans les tiroirs, les bouquins, les vases, pour trouver un indice qui peut le trahir. Elle est craintive de ce qu'elle peut découvrir, on voit sur son visage qu'elle n'est pas très rassurée.

## **P6BM**

Merci.

*Boit de l'eau*

C'est...je sais pas du tout là...

40'

C'est un homme et sa mère sur la photo ou la peinture je sais pas. J'ai l'impression... comme si l'homme était fautif, voulait s'excuser auprès de sa maman qui lui tourne le dos, qui n'est pas accueillante pour lui. Soit elle regarde par la fenêtre, soit elle parle à quelqu'un d'autre, peut-être le papa de l'homme ou elle regarde par la fenêtre.

L'homme est assez embarrassé, assez... assez... (20') peiné par rapport à la situation et c'est comme si le contact a été rompu entre lui et sa maman. Il tripote comme ça son chapeau, il est anxieux, elle, elle est très froide, très distante, très détachée par rapport à ce qui se passe.

Ce n'est pas facile.

## **P7BM**

L'air du monsieur à gauche, m'évoque un peu, comme s'ils étaient dans un bar après le travail. Ils sont entrain de partager un verre et de discuter sur les problèmes de la société, dans la société dans laquelle ils travaillent. Au vu de la façon dont ils sont habillés, par les couleurs et par le fait que le monsieur avec la moustache soit plus haut dans l'image, j'ai l'impression que c'est lui le patron, le jeune est l'employé, plus modeste. Il écoute de manière un peu distante la conversation et sans vraiment s'impliquer dedans. Il est sorti avec le patron, parce qu'on lui a demandé mais pour bien se faire voir face à l'administration mais il aurait préféré être auprès de sa femme et ses enfants. Son patron est plus bon vivant disons, il a l'air très manipulateur et ayant un peu trop bu aussi j'ai l'impression. Donc ils vont passer quelques heures ensemble puis chacun va de son côté, en ne se reparlant pas le lendemain de ce moment. C'est pour lier des relations, mais pas forcément amicales, intimes mais professionnelles.

## **P8BM**

Rire.

Ça m'évoque la guerre en fait, ça m'évoquait la chirurgie et les progrès de la médecine avec la dissection et les découvertes, mais c'est comme s'il y a un canon de fusil au premier plan et dans ce cas-là, on peut imaginer que ce sont deux chirurgiens avec le soldat blessé au combat, il a reçu une balle dans le bas ventre, ils sont en train de l'enlever. On peut voir les grimaces sur le visage du soldat. Et donc au premier plan, la personne..., une personne qui a le fusil à la main, le costume militaire bien ajusté, qui va remplacer le soldat qui s'est blessé et qui se fait opérer, avec un l'air assez fermé. Voilà.

### **P.10**

30' Rire.

Ça serait une femme qui serait venue dans les bras de son mari pour chercher du réconfort, elle a besoin de se sentir protégée, aimée, comme l'homme également, qui a besoin de sa femme pour se sentir complet, bien dans sa peau.

D'où la main posée sur le buste de l'homme pour qu'il la serre dans ses bras, ce bisou qu'il fait sur son front: « Tout va bien, je suis là on est tous les deux dans la même peine, dans la même galère et on va s'en sortir, on a intérêt ». Ils sont passés par une épreuve peut-être difficile, même peut-être pas, ils avaient besoin d'un moment intime, c'est ce qui se passe là.

### **P11**

Ouh là.

Ça m'évoque des personnes qui sont parties en randonnée avec des chevaux, ils marchaient déjà depuis quelques jours avec les bagages sur les chevaux, ils sont entrain de marcher sur un chemin assez étroit avec un précipice à droite et une falaise à gauche, et une cascade. D'un coup, un grand éboulement de pierres qui bouche le chemin, ils avaient décidé de faire demi-tour car ils n'avaient pas assez de provisions. Mais l'éboulement les met en confusion et dans l'embarras. Ils accélèrent le pas pour arriver le plus rapidement possible à la prochaine étape. On peut imaginer qu'un homme a été blessé, sur un des chevaux. Ils s'apprêtent à traverser le pont qui ne m'a pas l'air stable avec la chute d'eau monstrueuse. Sans qu'ils aient vu qu'il y a un dragon qui a provoqué l'éboulement et qui sort sa tête de la falaise pour les pourchasser, pour n'en faire qu'une bouchée.

### **P12BG**

Ça serait deux personnes, un couple, qui seraient parties par une belle après-midi de printemps, de l'été, avec la nature en plein effervescence, parties pour un pique-nique, une petite balade pour être tranquilles tous les deux. Ils auraient loué une barque, parties en forêt à une petite demi-heure de marche, ils seraient tombés sur une clairière après 20 min de barque, ils s'arrêtent pour profiter du soleil, manger, se détendre. Un week-end avant la reprise de travail, car ils n'ont pas beaucoup de temps pour se voir: une petite journée d'insouciance, tous les deux. Ils ont même amené des grands appareils photo pour se prendre en photo et des jumelles pour observer les oiseaux. Après, ils rentrent tranquillement le soir et ils continuent leur vie paisible, ils se sont bien reposés toute la journée en pleine nature.

### **P13B**

Là, j'imagine le père et le fils partis pour..., comment ça s'appelle..., le ... ah mince... la transhumance (les vaches qui vont dans les prairies pour profiter de la nouvelle herbe). Ils les font traverser plusieurs prairies pour arriver à un espace à elles dans la campagne, c'est la

première fois que le père amène le fils dans cet endroit solitaire, le fils regarde le père s'occuper des vaches, lui il profite de la fraîcheur de la cabane ; le père fait paître les vaches en pleine montagne devant la montagne. Ils descendront dans les alpages quand la saison est terminée. Pour retrouver sa femme, son autre fils ou son autre fille et continuer la vie en bas dans les vallées. C'est un moment un peu privilégié avec son fils, pour lui donner ou pas envie de continuer la tradition familiale.

### **P 13 MF**

J'imagine que ce sont deux personnes qui se sont rencontrées un soir comme ça, ils ont décidé de sortir ensemble ; de nouer une relation. Là, l'homme paraît avoir fait l'amour la veille au soir, se réveille le matin sans réveiller sa femme pour aller chercher les croissants, les pains aux chocolats, préparer un bon petit dej' à son épouse, sa compagne ou sa copine je sais pas. Il s'est levé plus tôt pour être le 1<sup>er</sup> à la boulangerie. Il a préparé le petit dej' à sa bien aimée, il va repartir chez lui, non il va au boulot, il a la chemise, le cravate, on peut imaginer qu'il peut aller travailler à son boulot, ça peut être un événement particulier, un cadeau de Saint-Valentin, le fait de se réveiller très tôt, sa femme commence plus tard dans la journée. Et voici.

### **P19**

Ca alors...

Ça m'évoque un dessin animé, des fous du volant, un dessin animé que même mes parents connaissaient. Les personnes assez drôles qui faisaient la course dans des voitures pour arriver à la ligne d'arrivée sans forcément arriver premier. Sur l'image on voit un personnage, qui pourrait être une sorte de chauve-souris avec deux ailes noires derrière, qui est dans une voiture qui va assez vite au vu de toute la fumée qu'elle dégage. Oui, qui fait la course en troisième position. Voilà.

### **P 16**

Merci

Ah bah dis donc c'est... Le blanc comme ça, c'est souvent utilisé en symbole de paix je dirais, ça évoque tout, on peut tout imaginer, la possibilité de tout faire en fait, d'agir comme bon nous semble, de créer notre propre histoire, de pouvoir interagir avec qui on veut. Dans un monde qui est plein d'opportunités, parfois c'est difficile à atteindre. C'est un symbole de paix. Avec le rouge, c'est deux couleurs qui se marient, c'est les couleurs de relation, de l'amour entre les personnes, ça peut être l'amour ou la simple relation amicale, marier les deux ça peut être une relation tumultueuse très conflictuelle, voilà c'est tout ce que j'ai à dire...C'est l'imaginaire, le blanc, ce que je dirais.